

le, L.ri & rJ
SETHOS¹
HISTOIRE OU VIE
TIREf..
DES MONUMENS ANECDOTES
DE
L'ANCIENNE EGYPTES.

Traduite d'un Manuscrit Grec.

Nouvelle Edition , revue & corrigée
sur l'Exemplaire de l'Auteur.



A PARIS,
Chez **DESAIN**T, Libraire , rue du Foin.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi,



A

RRR
T3245
t. 1
unp.

M A D A M E

LA COMTESSE

DE * * *.

MADAME,

*Les bienfaits particuliers
dont je Vous suis redevable,
& les bontés dont Vous m'hon-
orés continuellement, ne me
permettent pas d'adresser à
d'autres qu'à Vous le seul té-
moignage de reconnoissance,*

Tome I.

a

E P I T R E.

dont soit capable un homme de ma profession. La vertu bienfaisante, qui est le principal ou plutôt l'unique sujet de cet Ouvrage, m'a fait espérer, MADAME, qu'il pourroit être de votre goût : & les personnes choisies, qui ont l'avantage de fréquenter votre Maison, y reconnoîtront aisément votre caractère. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur ***.



P R E F A C E.

JE présente au Public la Traduction d'un Manuscrit Grec qui s'est trouvé dans la Bibliothèque d'une Nation étrangere , extrêmement jalouse de cette espece de trésor. Ceux qui m'ont procuré la lecture de ce Manuscrit , ne m'ont permis de le publier qu'en le traduisant , sans indiquer la Bibliothèque à laquelle appartient l'Original. L'Auteur ne s'est nommé nulle part : mais quelques endroits du Livre même font connoître que c'étoit un Grec d'origine, vivant à Alexandrie sous l'Empire de Marc-Aurele.

Il n'y a pas lieu de douter que ce ne soit ici un Ouvrage de fiction : Les entreprises dont les succès sont à peu près tels que le Lecteur les desire , quelques personnages qui se retrouvent lorsque l'on ne

comptoit plus de les revoir ensemble , mais sur-tout le grand nombre de discours directs ou tenus par les personnages mêmes ; tout cela prouve que mon Auteur ne s'est point assujetti à des faits réels , où les circonstances ordinaires de la vie jettent plus de dérangement ; & qu'il s'est rendu maître , non seulement des actions , mais encore des pensées de tous ceux qu'il fait agir.

Le genre d'utilité dont il vouloit être l'a engagé au choix de ce genre de composition. On ne sçauroit disputer à l'Histoire proprement dite ses avantages. Elle est une culture d'esprit qu'on exige de toutes les personnes qui doivent montrer quelque éducation. L'Histoire est essentielle à la profession de quelques-uns ; & elle est un délassement d'un goût presque universel , à l'égard de ceux dont les occupations principales en paroissent le plus éloignées. Elle est

une des plus grandes sources de la vraye Philosophie, par la connoissance qu'elle donne des passions & des préventions humaines. Elle passe pour le guide le plus sûr de la politique, par l'expérience de tous les siècles qu'elle peut mettre dans un seul homme. Quelques-uns enfin la regardent comme un grand fond d'instructions morales, par les exemples continuels qu'elle fournit du bien & du mal.

Mais par rapport à cette dernière propriété, je crois qu'en examinant la chose de près, on trouvera l'Histoire bien inférieure à la Fiction; lorsque celle-ci est employée de la seule manière qui convienne à un sage Ecrivain, c'est-à-dire, dans l'intention de former les mœurs. L'Histoire n'est par elle-même qu'un amas de faits que la Providence conduit à des fins ordinairement cachées: & quoique tout soit merveilleusement ordonné dans les vûes mystérieuses de

la sagesse & de la justice Divine ; la suite des actions des hommes n'est assés souvent à l'extérieur , qu'une suite de projets manqués & de crimes impunis. Le spectacle de ce qui s'est passé dans le monde n'est pas autre à la rigueur que le spectacle de ce qui se passe dans une place publique : ni l'un ni l'autre de ces deux spectacles n'est moral que par les reflexions du Spectateur ou du Relateur. En un mot l'Histoire prise en elle-même est plutôt un objet qu'une doctrine.

Il n'en est pas ainsi d'un Ouvrage de fiction. L'Auteur moral , s'il prend la forme de narration, se propose ordinairement d'indiquer & de représenter toutes les vertus propres à l'état ou à la condition de son Heros. Il le place dans toutes les conjonctures qui peuvent donner lieu à l'exercice de ses vertus. Il l'oppose non seulement à de méchans hommes , mais à des hommes d'une vertu foible &

chancelante; afin que leur comparaison avec lui donne un plus grand lustre au caractère du personnage principal. Il accompagne ses peintures de jugemens portés, & d'avis formels. En un mot, il rend l'instruction complete & par les leçons & par les exemples. On réuniroit ou l'on fondroit ensemble plusieurs grands hommes de l'Histoire, & l'on rassembleroit les événemens de bien des siècles, avant que d'y rencontrer les Sujets d'admiration, & d'imitation; qu'un bon Auteur de fiction fait trouver dans une partie souvent assez petite de la vie d'un seul Heros.

Les deux Ouvrages qui ont paru jusqu'ici parmi nous dans ce genre, *Telemaque* & *les Voyages de Cyrus*, ont parfaitement rempli cette idée. Ce n'est pas la comparaison de l'Histoire qui est d'un ordre tout différent, c'est la comparaison des bons Ouvrages de

a iiij

fiction, qui contribuera de plus en plus à faire sentir la futilité pernicieuse des Romans ; lorsqu'on entend par ce terme une peinture avantageuse, ou seulement favorable des foiblesses ou des désordres de l'amour. Mais un fruit plus important encore des bons ouvrages de fiction, sera de désabuser les hommes du faux Heroïsme. L'ambition sanguinaire ou la vengeance implacable célébrées par tant d'Orateurs & par tant de Poëtes, sous le nom de valeur, seront dépouillées de l'éclat dont on a voulu les revêtir : & l'on regardera bien-tôt comme de fausses beautés d'éloquence ou de poésie tout ce qui aura servi à relever de fausses vertus.

Cet heureux effet semble déjà s'être répandu dans tous les esprits. La désolation des Peuples ne paroît plus être, du moins chés les Nations policées, un objet d'émulation. Les éloges des conquêtes

& des ravages n'entrent plus dans l'éducation des Princes Enfans ; & les bons Poètes ne les vantent plus de ne jouïr qu'avec des armes. Je n'ai pas lieu de me repentir d'avoir dit autrefois , en parlant de *Telemaque* : Que si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme , il naîtroit de celui-là. Quoique ceux qui gouvernent le monde s'appliquent rarement à la lecture ; cependant comme les Precepteurs des Rois connoissent les Lettres , & dans leur origine & dans leurs progrès , ils ne laissent ignorer à leurs Eleves ni les principes de morale qui se développent , ni les maximes de douceur qui s'établissent de leur tems même. Les Princes montent sur le Trône déjà instruits de la véritable gloire ; & pensant tous enfin sur ce sujet comme le Public , ils concourent ensemble à le maintenir dans le repos & dans le bonheur qu'il attend d'eux.

Une paix dont la durée ne trouve pas d'exemple dans notre Histoire , est sans doute le fruit de la sagesse d'un grand Ministre ; & les François lui tiennent tout le compte qu'ils doivent lui tenir des attentions & des ménagemens qui maintiennent leur tranquillité. Mais les Princes avec qui il traite apporteroient peut-être plus de résistance à ses desirs , si une éducation aidée par un Ouvrage utile à tous les Rois de la terre , ne les avoit approchés eux-mêmes des dispositions où se trouve l'Auguste & jeune Monarque , dans le Royaume duquel *Telemaque* a pris naissance. Si l'on est bien reçu à soutenir que les Lettres toujours plus cultivées , ont introduit la politesse & le bon goût dans toutes les Cours & dans toutes les Villes de l'Europe ; il doit être permis d'attribuer , du moins en partie , l'amour de la paix qui semble regner aujourd'hui chés

tous les Peuples , à des Ouvrages d'une morale excellente , revêtus d'ailleurs de tous les agrémens propres à les faire goûter. On peut fans doute les joindre aux autres causes de cet esprit d'équité & de pacification dont on se pique partout de montrer du moins les apparences ; qui bannit peu à peu ces animosités de Nation, que le seul éloignement de leurs anciens prétextes commençoit à rendre injustes & honteuses ; & auxquelles on substitué tous les jours l'estime reciproque des vertus, & des talens de toutes les bonnes qualités de ses voisins.

Outre la réformation des jugemens & l'adoucissement des mœurs , une suite naturelle du succès de *Telemaque* devoit être l'établissement d'un nouveau genre d'Ouvrage. Mais au lieu que les premiers Poëmes de l'antiquité ont produit des imitations de même forme & de même nom , com-

me des Epopées, des Tragedies, des Idylles, & semblables, on n'a imité l'Auteur de *Telemaque* que par l'essentiel ; c'est-à-dire, par la même intention, ou par le zèle de produire les mêmes fruits. Ainsi au lieu que *Telemaque* est un Poëme épique, *les Voyages de Cyrus* ne sont, conformément à leur titre, qu'une course du Heros entreprise pour recueillir les instructions de tous les Sages de son tems, & pour rapporter dans ses Etats ce qu'il y avoit de bon & d'avantageux dans les différentes Loix des Royaumes ou des Republiques célèbres.

L'ouvrage dont il s'agit ici est par rapport au dessein moral du même genre que l'un & l'autre ; mais il en differe encore plus pour la forme qu'ils ne sont différens entre eux. L'un & l'autre sont proprement une Education : & quoique Cyrus en sorte moins jeune que *Telemaque*, les deux

Heros n'ont recueilli encore que les instructions qu'ils devoient mettre en usage , ou n'ont fait que les essais de ce qu'ils devoient pratiquer ; le premier dans la conduite d'un petit Royaume, & le second dans le gouvernement d'un grand Empire. Mon Auteur au contraire propose une vie complete , ou l'application actuelle des principes & des sentimens que son Heros a puisés dans une éducation très-singuliere. Ainsi dans une Histoire distribuée en dix Livres ; le Heros dès le quatriéme est en état d'instruire les autres ; & dans toute la suite il n'agit plus que par lui-même. Armé du véritable Heroïsme , il employe le tems d'un long exil à chercher des Peuples inconnus qu'il délivre des superstitions les plus cruelles , & dont il devient le Legislatteur. Dans son retour il sauve par son courage une puissante République d'un ennemi qui

étoit à ses portes ; & il n'exige d'elle pour sa récompense que le salut du Peuple vaincu , dont le Roi ou le Tyran l'avoit attaquée. Rentré enfin dans sa patrie , il se rend le bienfaiteur de ceux qu'il avoit sujet de regarder comme ses Ennemis & ses Rivaux ; & il se réjouit des conjonctures qui engagent son honneur à leur sacrifier ses intérêts , & qui lui font un devoir de la félicité qu'il leur procure.

Ce n'est pas seulement par disposition naturelle ou par habitude que Sethos est vertueux. Les motifs de sa conduite sont tirés de principes constans & éclairés qu'il expose en diverses rencontres : & il se fait à lui-même des décisions , qui allant toujours au plus parfait & même à l'heroïque , sont néanmoins plus recommandables par la justesse que par la sévérité. Là-dessus on doit juger que l'Auteur qui a vécu dans le second siècle , a eu quelque connoissance d'une

morale très-supérieure à celle du Paganisme. Il est aisé de s'appercevoir que c'est delà qu'il a emprunté ces définitions & ces distinctions exactes des vertus & des vices, qu'il met quelquefois dans la bouche de son Heros & de quelques autres de ses personnages. C'est aussi ce qui me donne la confiance d'avancer que cet Ouvrage contient une morale plus recherchée & plus approfondie qu'on ne l'a vûë encore en aucun Livre de pures belles Lettres, ou du nombre de ceux qu'on peut appeller profanes.

Cependant comme l'auteur laisse son Heros payen, il ne s'agit absolument dans cette Histoire ou dans cette vie que des vertus morales. Il n'est point inutile de les recommander aux hommes. C'est par-là que l'on peut avoir, si je l'ose dire, un commerce de mœurs avec les Peuples les plus différens de Religion. C'est par-là que dans la Reli-

gion même on peut entretenir l'humanité & la probité, si nécessaires au bien Public, dans ceux qui ont le malheur de n'être pas assés sensibles à des motifs d'un autre ordre, & plus importants pour eux. C'est par-là enfin que l'on peut faire remarquer à des personnes trop zelées, qui paroissent mépriser les vertus simplement morales, que les vertus Chrétiennes sont à leur égard ce que la foy est à l'égard de la raison : c'est-à-dire, qu'elles leur sont supérieures sans leur être jamais contraires.

U N E seconde vûë de mon Auteur avoit été de jeter dans son Ouvrage à l'occasion d'un Heros Egyptien, un grand nombre de curiosités litteraires concernant cette fameuse Nation. Mais de plus, comme il fait parcourir à son Heros une grande partie de la terre, il avoit recueilli avec soin les premières notions de l'ancienne

Geographie. C'est une des raisons, sans doute, qui lui avoient fait prendre le tour d'une Histoire ou d'une Vie, plutôt que celui d'un Poëme ou d'un Roman. En effet, l'exemple d'Herodote, de Polybe, de Diodore, & sur-tout de Plutarque, l'autorisoient à insérer dans sa narration, non seulement des antiquités politiques ou militaires; mais encore des traits historiques sur l'origine & sur le progrès des connoissances humaines. Ces grands Ecrivains regardoient ces digressions comme très-curieuses pour le commun des Lecteurs, qui n'ont pas le tems ou la patience de recourir à d'autres sources.

J'avoüerai pourtant que l'aspect de tout mon Texte traduit m'a fait craindre l'inconvenient des interruptions, ou trop longues ou trop fréquentes, dans une vie feinte que sa contexture doit rendre plus interessante que les vies ordinai-

xviii *P R E F A C E.*

res. Je n'ai donc conservé de tout le détail de l'Original en cette partie, que ce qui étoit nécessaire pour donner une idée suffisante de l'éducation d'un Heros , qui a besoin de beaucoup de connoissances pour entreprendre le premier une très-longue navigation, & pour laisser des Loix convenables aux différens Peuples qu'il a policés. Les Academies de Memphis qu'il fréquente dans sa première jeunesse, & l'Observatoire de Thebes qu'il visite avant son embarquement, étoient des préparations essentielles à ce dessein. Ainsi on trouvera encore le plan des premieres dans le second Livre, & une legere description de l'autre dans le cinquième. Mais dans ces endroits mêmes épargnés, j'ai extrêmement abrégé la comparaison historique que l'Auteur faisoit des Sciences des Egyptiens avec celles des Grecs. Cependant l'impression généra-

le qui résultera du corps de l'Ouvrage , est capable encore de donner une idée assés étendue des Egyptiens , des Phœniciens , & de quelques autres Peuples , & la Fiction même n'empêchera point qu'on ne reconnoisse le fond de leur esprit & de leurs mœurs. Il y a bien des gens qui n'ont point d'autre notion des Grecs & des Romains que celle qu'ils en ont prise dans les Tragedies : & un certain sentiment qu'on auroit peine à définir , leur fait très-bien démêler ce qui doit être vrai de ce qui peut n'être qu'inventé. On a menagé cet avantage aux Romains mêmes : & le neuvième Tome de la Cleopatre présente un Tableau aussi fidele de l'intérieur de la Cour d'Auguste, qu'on auroit pû le demander à l'Abbé de Saint Real. Mais on trouvera ici des indications plus sensibles que ne les donnent ni les Tragedies ni les Romans.

On peut d'abord s'assurer des circonstances particulieres tant de l'Egypte que des autres Nations, que l'Auteur appuye du nom de quelques Ecrivains connus. Il semble avoir fait lui-même la séparation du réel & du supposé, en alleguant ses Auteurs Anecdotes pour les faits qu'il invente dans leur entier, ou pour des coûtumes, qui ayant leur fondement dans le vrai, sont rectifiées ou amplifiées dans le détail. Le privilege de la Fiction, est de sacrifier l'exacritude des faits non seulement aux verités morales, mais encore à l'embellissement du discours; en supposant de plus, que cet embellissement a pour but de faire mieux recevoir l'instruction. Un exemple de cette conduite de mon Auteur, est l'important article de l'Initiation qui remplit seul deux livres entiers. Mais cet article même est très-conforme à l'essentiel de cette institution célèbre, autant qu'elle

a pu transpirer, malgré le silence rigide qui la couvroit, & telle qu'on en voit des traces dans les Auteurs ou Payens ou Chrétiens qui en ont parlé. Tout l'Ouvrage est plein de pratiques ou d'usages dont j'ai soutenu moi-même une partie par des remarques jointes au texte. Et à l'égard de plusieurs autres traits moins considérables, & pour lesquels j'ai évité de charger de citations un livre tel que celui-ci; je ne crains pas de dire que plus on aura de lecture, plus on trouvera mon Auteur d'accord avec les témoignages ou rassemblés ou dispersés dans les différens Auteurs qui nous restent de l'Antiquité. Car quoique j'aye voulu débarrasser cet Ouvrage de toute érudition importune, je n'ai pas prétendu lui ôter l'avantage & le soutien des recherches curieuses : & j'ai eu dessein de conserver l'esprit de mon Auteur, qui joignant l'amour des Lettres à l'amour de la

vertu , regarde même les Lettres , dans une Nation prise en général , comme la source & l'appui des vertus humaines & civiles.

Il semble au reste que cet Auteur tire du lieu où il a vécu toute la vraisemblance qu'on peut exiger d'un Auteur de Fiction , par rapport aux connoissances qu'il peut avoir des actions & des sentimens de son Heros. Il s'agit d'un Prince Egyptien né dans le siècle qui a précédé la guerre de Troye ; tems auquel l'ancienne Egypte se trouvoit dans sa plus grande splendeur. Or ce tems est trop reculé pour avoir fourni des Memoires publics à quelque autre Ecrivain de l'Italie ou de la Grece. Mais il est très-naturel qu'un Citoyen d'Alexandrie ait eu en sa disposition des Memoires tirés par le désordre des guerres , des Archives sacrées de l'Egypte , & inconnus même aux Prêtres Egyptiens de son tems : & de plus les Auteurs de ces Memoires

peuvent avoir été les Prêtres mêmes qui ont accompagné Sethos dans ses voyages. C'est pour donner une autorité semblable à son récit, que Mademoiselle de Scudery dans la Preface de son Cyrus, Heros postérieur à celui-ci de sept ou huit cens ans, souhaite pourtant qu'on se représente son Ouvrage comme la traduction d'un ancien Manuscrit trouvé dans la Bibliotheque du Vatican.

En second lieu , comme mon Auteur ne parle des Sciences des Egyptiens qu'en les comparant à celles des Grecs , par lesquels seuls les Romains connoissoient l'ancienne Egypte ; le second siecle , ou le passage du premier au second , où cet Auteur a vécu , étoit le tems le plus favorable pour cette comparaison. En effet, ce passage a formé le plus beau siecle des Sciences pour les Romains & pour les Grecs , confondus alors sous le même Empire.

M. de Saint-Evremont a déjà remarqué que celui d'Auguste n'a brillé que par la poésie, & qu'il faut chercher un peu auparavant le beau tems de l'éloquence. D'un autre côté nos meilleurs Ecrivains en matiere de Peinture & de Sculpture, M. Felibien & M. de Piles, paroissent avoir renvoyé le siecle des beaux Arts chés les Romains, à l'intervalle déterminé par les regnes de Vespasien & des Antonins. Les seuls noms de Pline, de Ptolemée, & de Galien donnent lieu de placer vers le même tems le plus haut point des Sciences : & l'on trouvera dans cette Histoire quelques indices, qu'Alexandrie en étoit alors le vrai séjour pour les Romains mêmes. Ces considerations justifioient mon Auteur sur ce que j'ai cru devoir retrancher en cette matiere, & lui donneront peut-être plus de credit à l'égard du peu que j'ai conservé.

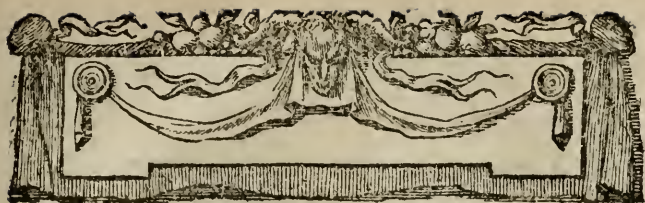
SETHOS

Septentrion.

CARTE de LEGYPTE

Pour servir
à l'Histoire
DE
SETHOS.





SETHOS,

HISTOIRE OU VIE

Tirée des Monumens anecdotes
de l'ancienne Egypte.

Traduite d'un Manuscrit Grec.

LIVRE PREMIER.

LES Egyptiens , qui font remonter l'ancienneté de leur origine jusqu'à des temps où notre Histoire n'atteint pas , disent que les Dieux ont été leurs premiers Rois. Ils en comptent sept : Vulcain , le Soleil , Agathodémon , Saturne , Osiris , Isis , & Typhon. Par Vulcain , auquel ils n'assignent point de commencement, leurs Philosophes entendoient le feu élémentaire répandu par-tout. Ce même feu réuni en un

Tome I.

A

globe est le Soleil fils de Vulcain. Agathodémon défini par son nom même , étoit le bon esprit ou le bon principe. Saturne , ou le temps , étoit pere d'Osiris & d'Isis , frere & sœur , mari & femme , les deux sexes de la nature. Typhon , leur troisième frere , a toujours représenté chez eux le malin esprit ou le mauvais principe.

Osiris & Isis ont eu pour fils Horus , la raison ou la sagesse humaine , qui commence le regne des demi-Dieux. Ceux-ci sont au nombre de neuf : Horus , Mars , Anubis , Hercule , Apollon , Ammon , Tithoës , Sosus , & Jupiter ou Menès. Je ne m'engage point à parler d'eux en particulier , d'autant plus que la plupart sont assez connus & des Grecs & des Latins , dans leur signification même allégorique. Je remarquerai seulement , pour arriver d'une maniere plus claire au temps de mon Héros , que le dernier des demi-Dieux commence le regne des hommes. Il ne fut même regardé de son vivant que comme un homme : mais après avoir gouverné seul toute l'Egypte sous le nom de Menès , le bonheur de son regne l'a fait mettre après sa

mort au rang des Dieux, sous le nom de Jupiter. Il eut quatre fils : Thot ou Mercure, Esculape, Athotès, & Curudès, dont les deux premiers ont été mis comme lui au nombre des Dieux. Pour rendre sa succession égale entre eux, Menès partagea l'Egypte en quatre Royaumes : Mercure régna à Thebes, Esculape à Memphis, Athotès à This, & Curudès à Tanis. Voilà l'origine des quatre grandes Dynasties de l'Egypte, qui ont été collatérales ou contemporaines pendant seize cents ans, jusqu'au fameux Sesostris, Roi de Thebes & conquérant de l'Asie. (1) Les autres Dynasties Egyptiennes, que quelques Historiens font monter à une vingtaine, depuis Menès jusqu'à Sesostris, ne sont que des branches particulières de ces quatre souches principales : & les noms différents qu'on leur donne, comme d'Héracleopolites, de Xoïtes, d'Elephantins, & autres semblables, ne viennent que du séjour de quelques-uns d'entre les

(1) Les Généalogies qui précèdent sont conformes à celles de Marsham; mais ce qui

| | |
|--|--|
| | suit paroît s'accorder avec la Chronologie du Pere Pezron. |
|--|--|

Rois de chaque Dynastie en différentes Capitales d'un même Royaume.

A l'égard des Rois Pasteurs qui étoient étrangers , & qui ayant subsisté en Egypte pendant trois ou quatre siècles semblent avoir interrompu cette succession ; ils n'ont jamais eu de possession réglée en-deçà de Tanis, au bord du Delta, dont ils contraignirent les Rois naturels de se retirer à Héliopolis. Mais comme ces étrangers originaires d'Arabie faisoient de fréquentes courses dans le reste de l'Egypte , tous les Egyptiens réunis les attaquèrent & les vainquirent : de sorte que les vaincus , par eux & par leurs descendants fournirent toute l'Egypte d'esclaves. Cette victoire fut remportée près de deux cents ans avant la naissance de Sesostris , qui trouva l'Egypte tranquille , & qui la rendit très-florissante. Ce Héros éleva son courage jusqu'à se proposer l'exemple du Dieu Osiris : & comme celui-ci , selon les traditions Egyptiennes , avoit parcouru une grande partie de la terre , pour apprendre à ses habitants à la cultiver , & à former entre eux des sociétés douces & utiles ; ainsi

Sesostris fut le premier Roi du Regne des hommes , qui porta ses armes dans l'Asie , pour y établir les loix , & y introduire les connoissances de l'Egypte. Il avoit même gouverné les quatre Royaumes Egyptiens , non pas à la vérité par une domination forcée , mais par la supériorité de son génie , de ses vertus & de sa réputation.

Ses premiers successeurs soutinrent encore quelque temps , sur-tout à l'égard des Provinces étrangères , l'éclat d'un si grand Empire : & l'on trouve environ cent ans après Sesostris , Mendès ou Memnon , Roi de Thebes , Maître de Suse & de la Phrygie , châtiant la Bactriane révoltée , & rétablissant l'ordre chez les Peuples conquis par son Ayeul. Mais Ramessès qui succéda à Memnon , n'ayant ni le courage ni la sagesse de ses ancêtres , perdit par sa foiblesse tous les Pais de conquêtes , & par son orgueil un titre qui lui restoit encore au-dessus des autres Rois de l'Egypte. Ses prédécesseurs immédiats , ayant besoin de toute leur attention & de toutes leurs forces pour maintenir dans l'obéissance les Provinces éloignées , avoient

extrêmement ménagé ces Rois , & n'avoient point abusé d'un droit qu'ils sentoient n'avoir été véritablement attaché qu'au mérite personnel de Sesostris. Mais le jeune Rameffès (1) découvrit d'abord son caractère par deux Obélisques , qu'il fit charger de titres si fastueux & si faux par rapport à lui , qu'on a cru dans ces derniers temps qu'ils se rapportoient à Sesostris. Ce jeune Prince toujours prêt à se parer d'une gloire vaine & momentanée, dont il ne prévoyoit jamais les honteux retours , s'avisa de faire porter des ordres formels à ces Rois devenus ses égaux. Mais ils lui déclarèrent qu'ils prétendoient que l'Egypte reprit l'ancienne forme de ses quatre Dynasties , toujours collatérales & indépendantes depuis les quatre fils de Menès. Ils alléguèrent que Sesostris lui-même ne les avoit point interrompues : & que les Rois leurs prédécesseurs ayant gardé de son vivant le titre & les honneurs de la Royauté, ils n'avoient accepté divers réglemens que Sesostris avoit proposés, que parce

(1) *Kirk. Oed. Ægyp. tom. 4. p. 162. & Marsham, p. 431. edit. in fol.*

qu'ils étoient avantageux à la Nation entiere. Telle étoit la distribution qu'il avoit faite de l'Egypte en trente-six (1) Nomes ou Provinces , dont les Gouverneurs particuliers veilloient plus facilement aux productions de la Nature & de l'Art, qu'elles pouvoient fournir pour le commerce étranger, & aux impositions qu'elles étoient en état de porter dans les guerres générales. C'est à lui, disoient-ils, que l'on devoit ces temples élevés dans chaque ville en l'honneur de son Dieu tutelaire ; ce mur qui régnoit depuis Peluse jusqu'à Heliopolis , & qui arrêtoit les courses des Siriens & des Arabes voisins du grand désert, peuples indisciplinables ; ce large canal de communication, qui joignant la Mer méditerranée à la Mer rouge , faisoit passer par l'Egypte tout le commerce de l'Orient & de l'Occident ; enfin ces digues & ces écluses , qui dans tout l'espace compris depuis les cataractes du Nil jusqu'à ses embouchures, entre les montagnes de la Libye & les côtes de la Mer rouge, arrêtoient ou rece-

(1) *Diodore, l. 1.*

voient, selon le besoin, les inondations du fleuve. Mais , ajoutoient-ils , toutes ces choses étant faites , ils sçauroient les entretenir , chacun dans son état , sans attendre les avis de Rameffès, dont ils ne vouloient point sur-tout recevoir les ordres. Cette résistance termina une difficulté qu'un Roi plus prudent que lui auroit pu laisser encore indécise : & il fut réduit à se contenter du titre de Roi de la grande Thebes , que Sesostris avoit reçu de ses peres.

Deux cents ans ou environ après la mort de Rameffès , & cinquante ou soixante ans avant la guerre de Troye, Oforoth , déjà avancé en âge , succéda à la couronne de Memphis , Dynastie qui n'étant guere moins puissante que celle de Thebes , avoit d'ailleurs de très-grands avantages sur celle-ci , par la douceur du climat & par la beauté de la situation. La ville de Memphis , Capitale de la Dynastie , étoit bâtie à l'Occident du Nil , vers l'endroit où ce fleuve unique de l'Egypte se partage en sept bras , dont les deux qui sont les plus éloignés l'un de l'autre , enferment le Delta , & qui vont former tous ensemble sept em-

bouchures à l'entrée de la grande Mer. (*la Méditerranée.*) On a appelé de tout temps l'Egypte entière un présent du Nil, parce qu'on prétend qu'elle n'est qu'un amas des terres que les eaux de ce fleuve ont charriées successivement du Midi au Nord. Mais on parle de la formation de Delta comme d'une chose plus récente : puisque (1) selon des monuments qui peuvent passer pour historiques, le Phare d'Alexandrie, qui tient aujourd'hui à la terre ferme, en a été éloigné de vingt-quatre lieues de mer. Cette région est si délicieuse, que l'on feint que les Dieux l'ont formée sur la constellation du Triangle, qui passe tous les jours verticalement sur le Delta.

Osoth, un peu avant que de monter sur le trône, avoit épousé Nephté, fille du Roi de This, troisième Dynastie placée entre Memphis & Thebes, à l'Occident du fleuve. Il eut bientôt de cette Princesse le Prince dont j'écris la Vie. C'est l'aîné des trois fils d'Osoth, indiqués seulement sous le titre des trois Anonymes dans les annales

(1) *Plin. lib. 2, c. 35. Sen. quæst. nat. lib. 6, c. 26.*

de (1) Manethon. Mais quoique ce fameux Historien fût Prêtre & même Garde des Archives sacrées d'Héliopolis; comme il n'a écrit que sous Ptolémée Philadelphe, deux cents ans après la dévastation de l'Egypte par Cambyfes, il ne lui étoit resté que des mémoires très-imparfaits. J'en ai découvert, par des moyens que je ne puis pas dire, de plus amples & de mieux conservés, qui donnent au premier des trois Anonymes de Manethon le nom de *Sethos*, & le surnom de *Sosis* ou Conservateur, dont on verra la raison dans la suite de sa vie.

La naissance du nouveau Prince combla de joie tout le Royaume, par l'amour que les Peuples avoient pour le Roi, & sur-tout pour la Reine, qui bien que dans une grande jeunesse les gouvernoit avec une sagesse & une bonté admirable. Car Oforoth, dont il seroit difficile de représenter le caractère dans un seul portrait, & que

(1) Voyez les Origines Egyptiennes de Perizonius, p. 47. sous la colonne *ex Africano*, avec la page 38. qui précède, & la page 49.

qui suit; où Manethon est allegué comme le premier Auteur des Suites d'Africanus & d'Eusebe.

l'on ne connoitra bien qu'à la fin de cette Histoire , remit d'abord tout le soin du Gouvernement à la Reine. Ce Prince n'étoit parvenu à la Couronne qu'à l'âge de cinquante ans : & le Roi Sefonchis son pere , plus jaloux de son autorité présente qu'attentif à l'avantage futur de son fils & de ses peuples, l'avoit éloigné des affaires jusqu'au moment où il le laissa son successeur. Ainsi Oforoth ayant fortifié l'indolence de son naturel par l'habitude d'une vie molle & paresseuse , n'accepta de la Royauté que la douceur de l'indépendance , & chercha à se débarrasser du poids de la domination. Cette partie tomba pour ainsi dire d'elle-même entre les mains de la Reine , plus à portée qu'aucun autre de la recevoir ; & ce qui pouvoit paroître aux yeux du public un choix éclairé , n'étoit réellement qu'un effet de l'indifférence d'Oforoth. Il étoit de ces Rois qui , n'étant par eux-mêmes ni bons ni mauvais , deviennent les meilleurs ou les plus mauvais de tous les Princes , selon que le pur hazard leur fournit de bons ou de mauvais Administrateurs de l'autorité Royale : Triste situation

pour des peuples soumis à un Maître dont les foibleſſes mêmes ſont deſpotiques !

Nephté dès les premiers jours de ſa puiſſance avoit fait eſpérer à ſes peuples un gouvernement très-doux. Ils y furent d'autant plus ſenſibles que celui du feu Roi, grand Prince d'ailleurs , avoit eu quelque choſe de dur & de triſte. Les eſprits s'étoient ſenti ſoulagés , avant même que la Reine eût adouci les charges publiques ; parce que ſans diminuer les revenus du Roi, elle trouva moyen d'en rendre la perception plus aiſée. Les richelſſes mêmes des particuliers s'accrûrent par la confiance qu'ils prirent en elle , & les uns à l'égard des autres. Elle élevoit en même temps ſon fils unique avec toute l'affection d'une mere , & toute la prévoyance d'une Reine. Elle ſouhaitoit ardemment de le voir parvenu à un âge où elle put lui remettre à ſon tour le Gouvernement qu'elle ne regardoit que comme un dépôt. En attendant elle ſe ſervoit, pour la conduite des affaires , des lumieres d'un excellent homme nommé Amedès , qui avoit paſſé ſous le feu

Roi, non par toutes les dignités dont on peut être revêtu, mais par toutes les commissions de confiance dont on peut être chargé, soit dans la guerre, soit dans les négociations, soit dans l'intérieur d'un Royaume. Il conseilla lui-même à la Reine, comme il l'avoit demandé au feu Roi, de ne point manifester au Public l'honneur qu'elle lui faisoit, de peur d'exciter la jalousie des Grands, & le murmure immanquable du Peuple contre les Ministres les plus zelés pour la félicité publique. Ainsi la Reine, gardant Amedès pour le conseil secret & sous un titre peu éclatant, choisissoit d'ailleurs les meilleurs Sujets parmi ceux que les différens degrés de leur naissance sembloient présenter pour chacune des places qu'il falloit remplir. Par-là l'autorité souveraine s'emploïoit à distinguer le mérite, sans renverser l'ordre; & les mécontents ne faisoient qu'un petit nombre de gens qui n'osoient même s'échapper à des plaintes que la voix publique n'auroit point soutenues.

Tandis que la Reine se donnoit toute entiere aux affaires de l'Etat, le

Roi se livroit à tous les amusemens d'une Cour brillante. Mais comme ils ne succedoient jamais à des occupations serieuses, ils ne le salvoient qu'à peine de l'ennui, & laissoient voir dans le Roi d'un grand Peuple un homme à qui son loisir étoit à charge. Parmi les femmes qui l'environnoient, il y en avoit une appelée Daluca, veuve d'un grand Seigneur de la Cour, & sans enfans. Elle avoit passé l'âge où les femmes ne prennent soin de leur beauté que par rapport à la galanterie; & elle entroit dans celui où elles songent à en faire servir les restes à leur ambition. Celle-ci forma le projet de se rendre maîtresse de l'esprit du Roi. L'estime & les égards que l'on avoit pour la Reine avoient éloigné toutes les autres d'un pareil dessein. Daluca même qui connoissoit parfaitement le génie d'Oforoth, se gardoit bien de lui rien dire contre Nephté qui pût exciter dans son esprit une agitation désagréable. Elle se contentoit de l'obséder; & elle se fit un art de plaire par les attentions & les complaisances, bien plus puissantes sur les Rois un

peu avancés en âge, que la jeunesse & la beauté dénuées de conduite & de vûës. Ainsi il ne lui fut pas difficile de gagner les bonnes grâces d'un Prince qui ne se défendoit de rien. Elle avoit peut-être déjà conçu de plus hautes espérances sur ce qu'elle avoit pu s'appercevoir que la santé de la Reine n'étoit pas forte. Mais sans renoncer à une fortune plus éloignée, il suffisoit alors à sa vanité d'être un objet remarquable pour les Courtisans, & de représenter en quelque sorte avec la Reine.

Nephté, par la dignité de sa personne, & par la situation même des choses, étoit fort au-dessus des inquiétudes qui agitent ordinairement ceux qui ne se sentent revêtus que d'un pouvoir emprunté. Ainsi quoiqu'elle eût bientôt apperçu les entreprises & les intrigues de sa rivale, elle n'en craignit pour elle-même aucun mauvais succès; mais sa prévoyance l'allarmoît pour son fils. Il n'avoit encore que huit ans, & elle voïoit avec douleur que si elle venoit à lui manquer, avant que son pere l'eût affermi dans la succession de sa

Couronne , le sort de ce jeune Prince seroit livré à la téméraire Daluca. Les aînés étoient en Egypte les heritiers naturels du Trône : Mais le choix du pere étoit d'un grand poids ; & l'Histoire fournissoit plus d'un exemple de la préférence d'un second ou d'un troisième fils au premier. Quelquefois même cette incertitude avoit fait naître entre les freres des querelles , dont le sort des armes avoit seul décidé. Ainsi , bien que la Reine n'eut alors aucun pressentiment de maladie , la pensée d'un avenir douteux la jetta dans l'inquiétude. C'est pourquoi recommandant son fils par les Prêtres à toutes les Divinités de l'Egypte , elle s'appliqua encore plus fortement à remplir ses devoirs , pour engager le Ciel à seconder des intentions aussi légitimes que les siennes. Mais la vraie récompense des bons n'est que dans le sein des Dieux , qui ne les favorisent pas toujours dans le cours de cette vie mortelle.

Les applications continuelles de la Reine , un travail qui passoit les forces de son temperament , peut-être même la trop grande crainte de

tomber malade , lui causerent au bout de quelque temps une indisposition legere d'abord , & qu'elle dissimula pendant les premiers jours , dans l'espérance de la surmonter : Mais la fièvre se rendant plus forte , la maladie fut bientôt regardée comme sérieuse. L'image qu'elle se fit alors de l'état de son fils la jetta dans la dernière désolation. Ah ! malheureuse , disoit-elle , tout ce que j'appréhendois va m'arriver. Pourquoi faut-il que je sois nécessaire à mon fils ? Quoiqu'à la fleur de mon âge , je connois assez les amertumes de la vie pour la quitter sans regret , s'il ne s'agissoit que de moi : Mais , hélas ! c'est moi qui meurs , & c'est moi qui pleure mon fils. Ces paroles étoient suivies d'un torrent de larmes qui aigrissoient son mal , sans soulager son affliction. En vain ses femmes éplorées qui avoient soin de soustraire le jeune Prince à sa vûe , tâchoient de l'appaiser par leurs discours & par leurs prières : Ah ! je conçois , disoit-elle , par l'embarras de vos discours , & par la dureté avec laquelle vous me cachez mon fils , que je suis déjà condam-

née & qu'il n'y a point de guérison à espérer pour moi. Aussi-tôt son agitation devenant plus vive : Mon fils, mon cher fils, s'écrioit-elle, que tu me rends la mort terrible ! La mort qui met fin à toutes les peines commence les miennes, & je ne jouirai pas même de la paix du tombeau. Eh ! Madame, lui dit alors la plus respectable de toutes les femmes, que la naissance, la vertu & le zèle attachoit à elle, à quoi pensez-vous ? Ne voyez-vous pas que vous abandonnant, comme vous faites, à l'excès de vos regrets, vous rendez mortelle une maladie qui n'est que dangereuse ? Mais ce qui est encore plus condamnable, vous offensez la providence des Dieux, souverains arbitres de votre destinée & de celle de votre fils. La vertu, Madame, dont vous avez fait profession jusqu'à ce jour, n'est parfaitement reconnoissable, que lorsqu'elle s'exerce dans des occasions difficiles comme celle-ci. Hé bien, dit la Reine, j'accepte vos avis, & je me soumets absolument à la volonté des Dieux. Avertissez-moi seulement quand j'appro-

cherai de mon terme , afin que je prenne les dernieres mesures à l'égard de mon fils , dont il me semble que la fortune reglera celle de l'Etat. Cette femme , dont l'amitié étoit solide & courageuse , ayant promis à la Reine ce qu'elle demandoit ; Nephté fit dès ce moment un puissant effort sur elle-même , pour mettre ses sens dans un calme dont ils ne sortirent plus ; mais qui accabloit le fonds de son ame d'un nouveau poids.

Cependant les plus grands Medecins du Roïaume , qui en Egypte étoient du collège des Prêtres , s'étoient déjà assemblés dans le Palais , par l'ordre même du Roi ; quoique pour se dispenser de l'affliction , il supposât toujours que la maladie de la Reine étoit peu de chose. L'Egypte , Mere des Sciences & des Arts , prétendoit sur-tout avoir donné naissance à la Medecine. Esculape , un des fils de Menès , avoit regné à Memphis même , comme nous l'avons déjà dit , pendant que son frere Mercure regnoit à Thebes ; & les six volumes (1) que le premier avoit com-

1. *Clem. Alex. Strom.* 6.

posés sur la Medecine , joints aux trente-six autres , où Mercure avoit donné les principes de toutes les autres connoissances , formoient ce fameux Trésor de doctrine , où les Prêtres se vantoient d'être instruits par les Dieux mêmes. Quoi qu'il en soit , ces Medecins véritablement consumés dans leur Art , employoient à l'égard de la Reine tout ce que pouvoient leur suggérer leurs lectures , leurs réflexions & leurs expériences. Ils la traitèrent d'abord suivant les anciennes regles , qui leur étoient prescrites sous peine de la vie : car tout Médecin qui s'en écartoit répondoit de son malade ; & en cas de mauvais succès , la mort de l'un entraînoit sûrement celle de l'autre. C'étoit-là , pour dire le vrai , un prétexte de traiter quelquefois légèrement & à la seule lettre de la loi les malades qui leur étoient indifférents : Mais l'intérêt vif dont ils étoient touchés pour la conservation d'une Reine telle que Neph-té , & les gémissemens de tout un Peuple qui leur recommandoit leur Souveraine qu'ils appelloient leur Mere , les engagerent bientôt à chercher

quelques nouveaux remedes. Ils les déguisoient à la vérité sous d'anciens noms , où ils trouvoient moyen de les autoriser par quelques-uns des exemples innombrables , dont leurs livres étoient remplis. Ils se tenoient même tour à tour à la porte du Palais , pour écouter tous ceux qui auroient des avis à proposer pour la guérison de la Reine. Ils en jugéoiént ensuite dans leurs consultations particulieres. Mais il étoit important pour eux dans une occasion si délicate de suivre du moins en partie une ancienne coutume , selon laquelle plusieurs mettoient leurs malades devant la porte de leurs maisons , pour s'informer des passans s'ils avoient quelques remedes contre la maladie dont il s'agissoit.

D'un autre côté , les temples des Dieux étoient ouverts jour & nuit à l'affluence des Peuples , qui alloient sans cesse de l'un à l'autre demander la santé de la Reine. (1) On commençoit par le temple de Vulcain , bâti par Menès , l'ayeul commun des Rois de toute l'Egypte , & qui étoit entre-

(1) *Strab. l. 17. Herod. l. 2.*

tenu depuis seize cents ans dans toute la splendeur, où son Fondateur l'avoit mis. On passoit de là à ceux de Serapis & de Venus. Mais on s'arrêtoit plus long-temps dans le temple des trois Divinités, Osiris, son épouse Isis, & leur fils Horus, à cause du rapport sensible de ces Divinités avec les personnes dont la Famille Royale étoit alors composée. Les flots successifs du peuple innombrable de Memphis remplissoient continuellement le parvis du temple, le vestibule, la nef, & les environs du Sanctuaire, quelque grande que fût l'étendue de toutes ces parties.

Dans le milieu du Sanctuaire les trois Divinités sur un piédestal très-élevé, & le tout d'un seul jet de fonte, étoient posées de manière qu'Osiris, dont la figure étoit la plus haute, tenoit devant lui Isis, (1) qui tenoit de même le jeune Horus devant elle. Car ce que Strabon dit des temples de l'Égypte, vuides de Statues, & n'ayant au plus qu'une figure d'animal dans le milieu, ne doit pas s'entendre des temps antérieurs à l'invasion de

(1) Vid. *Kirch.* tom. I. p. 1136

Cambyfes. Osiris avoit un Soleil autour de fa tête. Isis couronnée d'un boiffeau , étoit couverte d'un voile jufques vers le bas du vifage. Elle portoit fous le bras gauche une urne penchée , & avoit l'oifeau Ibis à fes pieds. Horus tenoit le doigt fur fa bouche. Là de grands chœurs chantoient en musique lente , & dans le ton destiné à la trifteffe , des Hymnes tirés des rites anciens , & accommodés à la néceffité préfente.

(¹) **O** Siris fils du temps où commença le monde,
 Conqué rant bienfaï teur de la terre & de l'onde,
 Rejetton de nos Dieux , & Souche de nos Rois,
 Epoux d'Isis ; favez d'un arrêt trop févère
 L'Epoufé , le confeil d'un Roi qui vous révère ;
 L'appui du Trône & de vos loix.

Isis , ô vous , Déeffe unique , univerfelle ;
 Que le myftère cache & le bienfait décele ,
 Même Divinité fous cent noms , en tous lieux ;
 Souveraine des bords , où croît & fe refferre
 Cette eau , fource de vie & vrai fang de la terre
 Que votre urne verfé des cieux.

Isis , de notre Reine origine & modele ;

(1) Ceci eft conforme aux | Diodore , l. I. Apulée
 Infcriptions des Colonnes | Metam. l. II. & autres,
 d'Osiris & d'Isis , dont parle

Si, comme à votre culte , à vos vertus fidele
 Elle a sçu rappeler votre regne à Memphis ;
 Laissez à tant de pleurs remporter la victoire.
 En défendant Nephté , défendez votre gloire ,
 Son Epoux , son Peuple , & son Fils.

Horus , Dieu du silence acquis par la sagesse ,
 Vous , qu'on dit protéger l'innocente foiblesse
 De tout Etre qui tend à sa maturité ; [image ,
 Au Prince encore enfant , votre sang , votre
 Conservez un secours qu'à vous-même à son âge
 Votre mere Isis a prêté.

Cet Hymne , & d'autres semblables ,
 se répétoient pendant les sacrifices que
 les Prêtres , en robes de lin , avec des
 couronnes de lotos sur leur tête rasée ,
 & une chaussure faite de la plante de
 Papyrus , offroient continuellement
 sur trois autels triangulaires , posés
 au-devant de la triple Statue. Ces
 hommes exténués par un jeûne ef-
 froyable , qui avoit commencé avec
 la maladie de la Reine , & par des fla-
 gellations sanglantes dont ils accom-
 pagnoient leurs invocations , ne suffi-
 soient qu'à peine , quelque nombreux
 qu'ils fussent , à toutes les prieres que
 le peuple exigeoit d'eux , ou qu'ils fai-
 soient de leur propre mouvement.

Mais

Mais que servent les temples , & tous les vœux que l'on y fait , contre les decrets portés par les Dieux ? La Reine , en vain docile à toutes les ordonnances des Medecins , baissoit de jour en jour. Les remedes les plus puissans qu'on lui donnoit avant même qu'elle fût à l'extrémité , pour profiter des forces qui lui restoient , sembloient n'être pour elle que des remedes communs : & les Medecins qui auroient moins appréhendé des accidens extraordinaires que le déclin insensible qu'ils appercevoient en elle , ne laissoient jamais échapper une parole d'espérance. La Reine donc , se condamnant elle-même , résolut enfin d'envoyer consulter pour son fils le plus ancien Oracle du monde , qui se trouvoit dans le voisinage de Memphis. C'étoit celui de Latone nourrice d'Horus , à Butos , ville située entre le Golphe Sebennitique & le Bolbitinique , vis-à-vis de laquelle étoit l'Isle de Chemmis , alors flotante (1). C'est ce qui a donné aux Grecs l'idée de leur isle de Delos , flotante jusqu'à la naissance de son Apollon , fils de La-

(1) *Pomp. Mela.*

tone. Les Prêtres de l'Oracle instruits de la maladie de la Reine , avoient déjà prévenu sa députation , & fait de grands préparatifs pour obtenir la réponse de la Déesse. Ils l'invoquoient dans un temple très-vaste , creusé sous celui qui paroissoit au-dehors. Mais au lieu que dans les temples extérieurs les sacrifices & les cérémonies se faisoient à la vue de tout le peuple ; les seuls Initiés étoient admis aux mystères qu'on célébroit dans les souterrains. C'est-là qu'on avoit égorgé tant de victimes humaines , sur-tout dans des occasions pareilles à celles-ci , & pour inviter les Dieux à recevoir de jeunes personnes en échange d'un Prince ou d'une Princesse , qu'on vouloit sauver. Il y a peu de Nations connues qui n'ayent à se reprocher cette honteuse barbarie. Mais les Egyptiens , plus superstitieux encore que tous les autres peuples , l'ont poussée autrefois jusqu'à sacrifier tous les Etrangers sur le tombeau d'Osiris , dans la ville d'He-liopolis. Ce tombeau s'appelloit Busiris ; & la Fable en a fait un Roi d'Egypte violateur de l'Hospitalité. Cependant Amosis (1) ancien ayeul de

(1) *Euseb. Præpar. Evang. l. 4. c. 16. ex Porph.*

Sesostris à Thebes avoit eu le courage & le crédit d'abolir dans toutes les villes cette sanglante coutume. On substitua pour lors aux victimes humaines des figures de cire , dont les superstitions magiques ont fait depuis un si grand usage.

Les Prêtres députés pour l'Oracle étant arrivés en un jour à Butos avec les offrandes magnifiques , dont la Reine les avoit chargés, entrèrent dès le soir même dans le temple. Tout le peuple les ayant conduits jusques-là , on ferma les portes sur eux ; & ils allerent attendre l'Oracle dans l'endroit qui répondoit à cette chapelle du temple supérieur , dont parle Hérodote , laquelle étoit faite d'une seule pierre quarrée , & dont l'intérieur avoit soixante pieds en tout sens. Après avoir passé dans ce lieu une grande partie de la nuit, ils en sortirent secretement par une autre porte , & se hâterent de retourner à Memphis.

La Reine qui comptoit tous les moments de leur voyage & de sa vie , les attendoit avec une impatience qui augmentoit l'ardeur de sa fièvre. Le trouble qui l'avoit agitée dans les pré-

miers jours de sa maladie , & qu'elle continuoit de surmonter , étoit passé dans les femmes qui l'environnoient. L'arrêt de sa mort , qu'elles regardoient toutes comme prononcé , & les suites qu'elles en prévoyoit pour leur situation & pour celle de l'Etat , leur caufoient une douleur inexprimable. Ce n'étoit point cette affliction tendre qui naît de la séparation prochaine & éternelle d'une maîtresse & d'une amie à laquelle on s'est uniquement attaché : on croyoit voir en elles la désolation d'une famille que l'incendie de la maison qu'elle habite , & où toute sa fortune est renfermée , va faire passer d'un état paisible à l'indigence ; ou la consternation d'une ville pressée par un ennemi barbare , qui va détruire sa religion & ses loix. On remarquoit sur leur visage une douleur de désespoir , qui rendoit affreuses les plus belles , & une aliénation d'esprit , que les plus fermes portoient jusques dans les services qu'elles rendoient à la Reine , qui gardoit toujours un profond silence.

Enfin , les députés arrivèrent , & ayant pris avec eux le jeune Prince ,

& le fidele Amedès , qu'ils trouvèrent auprès de lui , ils entrèrent dans la chambre de la Reine. Là en présence de l'un & de l'autre , & de la principale de ses femmes , sans autres témoins , le chef de la députation lui rapporta ainsi l'Oracle , que la suite de la Vie de Sethos fera trouver si juste qu'on soupçonnera peut-être les Auteurs de mes Memoires de l'avoir fait après coup. Vertueuse Epouse , genereuse Mere , sage Reine ; les Dieux contraires & favorables vous envoient cette réponse : Consoléz-vous de la mort à laquelle vous êtes déjà préparée. Elle n'est malheureuse que lorsqu'elle termine une vie criminelle , & qu'elle laisse sur la mémoire de la personne morte la haine & les maledictions des survivans. Les Dieux vous attendent pour vous donner la récompense dûe aux bonnes actions que vous avez faites , & à celles mêmes que vous avez voulu faire. Vous vivrez dans le cœur de vos peuples , auxquels votre fils rendra un jour la félicité que votre perte va suspendre. Il ne sera pourtant pas heureux lui-même , selon l'idée que les ames communes se forment de

la prospérité des Princes. Mais les Dieux lui promettent tout ce que la vertu héroïque a de plus satisfaisant par elle-même, & tout ce que la gloire qui la suit a de plus flatteur. Né pour l'avantage des autres hommes, il sera Bienfaiteur des Nations, Conservateur de l'Egypte, & Vainqueur de lui-même. Mais que ceux qui m'écoutent gardent un secret inviolable sur ce qui concerne le Prince, & laissent passer le nuage qui couvrira sa première jeunesse.

A peine le Prêtre eut-il cessé de parler, que la Reine embrassant le jeune Sethos, lui dit : Mon fils, je meurs trop contente; les Dieux ne vous enlèvent mon secours que pour donner plus de mérite & plus d'éclat aux grandes actions qu'ils vous feront faire. Soyez fidèle à la destinée qu'ils vous préparent, & remplissez tous leurs desseins. S'adressant ensuite aux Prêtres : Retournez dans vos temples, leur dit-elle, & continuez vos vœux pour mon fils, que je vous ai recommandé depuis long-temps. Je vais faire marcher sur vos pas les présens que je destine aux Dieux, s'ils daignent accepter ces

foibles marques de ma reconnoissance. C'étoit tous les ornemens d'une chapelle domestique qu'elle s'étoit fait construire à côté de la chambre où elle couchoit. Elle les avoit apportés de This , lieu de sa naissance , où la nouvelle de sa mort prématurée alloit bientôt terminer les jours du Roi son pere. Il y avoit parmi ces ornemens des statues d'or , quelques-unes d'une coudée de haut , qui représentoient les Divinités communes de toute l'Egypte , & sur-tout Apollon qu'on adoroit particulièrement à This & à Abydus qui en dépendoit. Ayant ainsi envoyé aux Dieux devant elle ce qu'elle avoit de plus cher , elle se tourna vers Amedès & lui tint ce discours : Sage & fidele Confident , le Roïaume ne sçauroit se flatter de vous avoir pour soutien dans le ministere qui suivra ma mort ; donnez-vous à mon fils , & soïez son gouverneur & son conseil : les Dieux me font croire que les vertus qu'ils lui promettent sont attachées à vos leçons & à vos exemples. Aussitôt Amedès , embrassant respectueusement le jeune Sethos : Mon Prince , lui dit-il , je vous consacre ce qui me

reste de force & de vie ; tous les services que je pourrois rendre à ma Patrie sont renfermés dans l'éducation que j'aurai l'honneur de donner à celui qui doit en être le maître.

Dans ce moment on vit entrer le Roi, qui pour ne point manquer à ses devoirs, s'étoit fait une regle de visiter la Reine deux fois par jour. Seigneur, lui dit-elle en l'apercevant, l'Oracle m'a condamnée. Il n'est pas convenable de recommander un fils à son pere : mais enfin puisqu'il me perd, j'ose vous prier de lui tenir lieu de pere & de mere. Madame, dit le Roi, mon fils m'est cher par rapport à moi, & me le sera encore davantage par rapport à vous ; mais je ne désespere pas encore de fléchir les Dieux sur votre propre conservation : & il fortit, en mettant la main sur ses yeux.

La Reine distribua ensuite des pierres à toutes les femmes, à proportion de leur naissance & de leur rang. La serenité qui regnoit sur son visage avoit changé leur désespoir en de douces larmes. Enfin, revenant au jeune Prince : Pour vous mon fils, lui dit-elle, voici ce que je vous ai

réfervé. Cette cassette enferme en pierreries des richesses inestimables , qui peuvent vous soutenir en quelque état que la fortune vous réduise. Amedès vous les gardera , ou s'en servira , comme votre tuteur. Mais ne vous défaites jamais de cette émeraude montée en cœur , que je vous ai fait porter au cou jusqu'à présent , & dont vous vous ferez une bague en quittant les habits de l'enfance. Il y a quatre ans que votre pere nous fit représenter en relief tous trois sur la même pierre : lui en Osiris , moi en Isis , & vous en Horus , placé entre lui & moi. L'habile graveur coupa ensuite par son ordre cette pierre en trois fragmens , suivant la grandeur des figures. Vous portez l'un , voici l'autre qui est ma bague que j'ôte de mon doigt , & que je mets dans votre cassette. Ces deux fragmens , tirés de leur monture , se rapporteront à celui que votre pere porte lui-même à son doigt. Allez mon fils , que les Dieux vous protègent & me reçoivent. Sethos , pénétré de tous les sentimens dont son âge étoit susceptible , lui dit : Madame , je reçois ce que vous

me donnez ; j'ai bien écou té ce que vous m'avez dit ; & quand je serai plus avancé en âge , je tâcherai de faire comme vous avez fait. La Reine lui ferra la main & fit signe qu'on l'emmen  t. Elle ne parla plus ; & une heure après elle rendit l'esprit.

JE n'entreprends point de représenter la désolation de Memphis & de toutes les Provinces du Royaume ,    mesure que cette nouvelle y parvenoit. On en peut prendre quelque idée sur les larmes qu'avoit déjà fait verser la seule crainte qu'on en avoit eu  . (1) Les Egyptiens dans les premiers temps étoient fort attachés    leurs Souverains , & le deuil de la Maison Royale étoit ordinairement pour chaque famille un deuil domestique. Ils le t  moignoient pendant quarante jours en public , par des habits déchirés , & dans leur particulier par des abstinences rigoureuses. Mais cette derniere perte , dont chacun craignoit pour soi les conséquences , répandoit par tout une douleur immodérée , & un trouble qui alloit jusqu'   l'excès : De sorte que

(1) *Diodore l. 1.*

les Prêtres, qui dans de semblables occasions autorisoient l'affliction publique pour faire honneur à la mémoire des Rois décédés, se croyoient obligés dans celle-ci de calmer les esprits & les cœurs, pour conserver la décence qui convenoit; disoient-ils, à une Nation policée, & pour faire rendre aux mânes de la Reine un hommage plus convenable à ses vertus. Ils faisoient entendre qu'elle étoit morte en paix, & que les Oracles l'avoient rassurée sur la destinée de son fils, & sur celle de ses peuples. Ils alléguoient l'état de repos & de bonheur où l'on pouvoit si légitimement espérer que les Dieux l'admettroient à ses obsèques prochaines. Ils tâchoient enfin par toutes sortes de consolations d'adoucir une plaie que le temps seul pouvoit guérir, & qu'on craignoit que le temps ne rendît encore plus sensible.

On faisoit cependant les préparatifs de la pompe funebre. Aucun Peuple n'a approché des Egyptiens en cette partie. Leurs Auteurs, & même les nôtres (1) disent, qu'ils ont connues

(1) *Herodote l. 2.*

premiers l'immortalité de l'ame : Et à vrai dire, il paroît par la simplicité de leurs palais, comparée à la magnificence de leurs tombeaux, qu'ils s'occupoient plus du séjour éternel de l'autre vie que des maisons de passage qu'on habite dans celle-ci. Il faut pourtant avouer que leur doctrine n'étoit pas bien démêlée sur ce point. Car sans parler de la Métempsychose que Pythagore est allé prendre chez eux, & qui faisoit passer une ame d'animaux en animaux, jusqu'à ce qu'elle rentrât dans un corps humain, au bout de trois mille ans ; les plus sensés admettoient dans les enfers un lieu de peines pour les ames des méchans, & des prairies délicieuses pour celles des gens de bien. Ainsi l'une & l'autre opinion, ou le mélange, quel qu'il fût, de l'une & de l'autre, ne laissoit dans ces tombeaux si magnifiques que le cadavre qui n'est rien moins qu'éternel ; mais qui pourtant, par l'art qu'ils avoient de l'embaumer, duroit encore plus long-temps que le tombeau même.

Tous ceux qui étoient destinés à cette dernière fonction, s'étoient déjà

chargés du corps de la Reine. (1) C'étoient des Officiers du second ordre, très-respectés dans l'Egypte, par la communication qu'ils avoient des secrets du Sacerdoce, quoiqu'ils ne fussent que domestiques des Prêtres. L'operation duroit trente jours. Ayant tiré du corps par une ouverture laterale qu'ils y avoient faite, tous les visceres, excepté le cœur & les reins; ils l'oignoient en dehors & en dedans avec de la gomme de cedre, de la Myrrhe, du cinnamome, & d'autres parfums, qui non seulement le conservoient pendant plusieurs siecles, mais encore lui faisoient répandre une odeur très-suave. Ils avoient enfin le secret de lui rendre sa premiere forme, de maniere que le mort sembloit avoir gardé l'air de son visage, & le port de sa personne. Ses cheveux & les poils même de ses sourcils & de ses paupieres étoient démêlés; & ce qu'il y a de plus surprenant, ils lui redonnoient une apparence d'embonpoint, & les couleurs les plus fraîches & les plus naturelles qu'il eût eues en toute sa vie. Quelques particuliers aimoient mieux con-

(1) *Diodore l. 1. sect. 2.*

server dans des cabinets faits exprès , leurs parens ainsi embaumés , que de les déposer dans des sépulcres déjà faits , ou de leur en faire construire de nouveaux ; & ils trouvoient une satisfaction singuliere à voir leurs ancêtres avec la même physionomie & la même attitude que s'ils étoient encore vivans.

Mais on n'étoit pas dans cet usage à l'égard des Rois ; & lorsqu'ils n'avoient pas désigné eux-mêmes leurs tombeaux , on les portoit tous , de quelque Dynastie qu'ils fussent , au labyrinthe situé au midi du lac Moëris du côté de la Libye. Cet édifice qui passoit en magnificence tous les ouvrages de la Grece mis ensemble , selon le témoignage des Grecs mêmes , n'avoit pas été construit comme l'a cru Herodote , par les douze Rois qui regnerent en même temps , après la retraite de Sabacon l'Ethiopien. Car celui ci ne se rendit maître de l'Egypte que deux ou trois cens ans avant l'invasion de Cambyse ; au lieu que le labyrinthe étoit beaucoup plus ancien que Sesostris même , & avoit été élevé lorsque l'Egypte n'étoit encore divi-

sée qu'en douze Nomes. Les Rois des quatre Dynasties, étant tous en paix, avoient tous contribué à cet ouvrage mémorable, dont ils avoient dédié la partie supérieure au Soleil, & la souterraine aux Dieux infernaux. C'est ce qui a donné lieu à (1) Homere d'appeller l'entrée des enfers les portes du Soleil. Les douze palais immenses qu'il renfermoit, représentoient suivant leur intention toute l'Egypte. C'est pour cela qu'ils y avoient tous marqué leur sépulture, & celle de leurs successeurs dans les souterrains. Mais l'imagination des peuples, soutenue par les cérémonies que faisoient les Prêtres, avant que d'introduire le corps dans ces sombres demeures où peu de vivans étoient entrés, avoit beaucoup ajouté à ce qu'il y avoit de réel. C'étoit un point de religion de croire que les détours innombrables dont on leur disoit, comme il étoit vrai, que ces souterrains étoient remplis, conduisoient les bons Rois dans un séjour délicieux, au lieu que l'entrée même du labyrinthe étoit interdite aux Tyrans.

(1) *Odyss.* 24.

En effet dès que le corps étoit arrivé aux bords d'un lac nommé Caron, qu'il falloit traverser pour parvenir à la porte des Dieux infernaux, un Senat incorruptible composé de seize Prêtres du labyrinthe sans compter leur chef, & de deux Juges choisis dans chacun des douze Nomes anciens, arrêtoit le mort. Là après avoir écouté le discours du Chef des Prêtres qui conduisoit le Roi défunt; le Chef du Senat permettoit à tous les assistans de faire contre le mort des accusations prouvées. La sentence le faisoit admettre dans la barque par le nautonier qu'ils appelloient Caron en leur langue, ou le privoit de la sépulture. Ce jugement se faisoit par voye de scrutin, c'est-à-dire par des billets que les Juges laissoient tomber dans cette urne terrible, dont la seule idée maintenoit les anciens Rois dans l'observation de la justice.

Au reste, dans quelque tombeau que les Rois & même les particuliers fussent portés, il falloit (1) toujours subir un examen devant des Juges

1) *Diodore lib. 1. sect. 2.*

qui étoient toujours des hommes de la plus grande reputation de probité. On ne pouvoit les prendre que parmi les Initiés ; & le choix s'en faisoit à chaque fois par des gens tirés de toutes les classes des citoyens d'une ville, s'il s'agissoit d'un particulier, ou des sujets d'un Royaume s'il s'agissoit d'un Souverain : Et les billets dans lesquels les noms des Juges étoient écrits, s'ouvroient & se comptoient devant tout le monde. Mais à l'égard des Rois que l'on portoit au labyrinthe, toute l'Egypte, suivant la distribution des douze anciens Nomes, entroit dans le choix des Juges. Et de plus ce n'étoit qu'au labyrinthe qu'on faisoit ce grand nombre d'autres cérémonies, d'où le Poëte Orphée, que nous verrons bientôt en Egypte, & qui en fut témoin à l'occasion d'un autre Roi, a tiré la plus grande partie de la description de l'enfer telle qu'il l'a donnée dans ses vers ; & qu'elle a été suivie par Homere chez les Grecs, & par Virgile chez les Latins.

Le quarantième jour depuis le décès de la Reine étant arrivé, tout le monde se trouva disposé pour le dé-

part du convoy. Les quarante lieuës de distance de Memphis au labyrinthe se devoient faire dans une marche de dix jours & de dix nuits en comptant les pauses qui étoient toutes réglées. On avoit placé sous le vestibule du palais fermé au jour & éclairé de lampes, un grand char à quatre roües tout revêtu d'or. Sur le derriere du char étoit un Trône à trois marches, surmonté d'une grande Couronne d'or chargée de pierrieres & portée par un Sphinx de même metal, qui en posoit le bord sur sa tête, & qui avoit de grandes aîles éployées. Du haut de la Couronne descendoit à grand plis entre les aîles du Sphinx une étoffe de pourpre en forme de pavillon chargé d'hieroglyphes relevés en or, qui représentoient toutes les vertus. Les deux bouts du pavillon venoient se croiser sur le devant du char. Il avoit deux timons où étoient attelés quatre chevaux de front précédés de trois autres rangs de volée, ce qui faisoit en tout seize chevaux. Ils étoient tous superbement enharnachés comme en un jour de triompe. Mais rien

n'égalait la richesse & l'élégance de l'habillement de la Reine. On la posa sur son Trône, assise & attachée par des cordons avec tant d'art qu'il n'étoit point de secousse qui put lui donner aucun mouvement de corps inanimé. Outre cela toute la machine étoit suspenduë entre ses brancards de maniere qu'elle ne pouvoit jamais perdre le niveau; & d'ailleurs les chemins déjà très-beaux en Egypte avoient été préparés exprès pour ce voyage. En un mot ce char sembla avoir servi de modele à celui dans lequel on transporta depuis Alexandre mort, de Babylone à Alexandrie (1). La Reine qui avoit le visage & le sein découvert, mais les yeux fermés, sembloit jouïr d'un doux sommeil dans le bruit du convoi qui s'arrangeoit aux sons redoublés des trompetes & des tymbales. Quels sentimens se renouvelèrent alors dans le cœur de toutes les personnes qui l'avoient aimée, & qui l'avoient perdu de vûë depuis sa mort, ou depuis sa maladie : on la voyoit, on lui parloit même, & elle n'étoit plus. Ceux

(1) *Diodore lib. 18.*

qui lui avoient été les plus attachés évitoient long-temps de rencontrer son visage pour demeurer un peu plus maîtres de leur douleur ; & surmontés ensuite par leur curiosité & par leur tendresse ils jettoient les yeux sur elle , & retrouvant tous ses traits & toutes ses graces , ils se détournoient aussitôt pour fondre en larmes.

Cependant la Maison de la Reine composée de six mille chevaux avoit déjà pris les devans, comme laissant désormais aux Prêtres la garde de sa personne. Ces Officiers marchaient quatre à quatre & leurs armes renversées. Tous les instrumens militaires , qui joüoient d'un son lugubre , mêlés d'intervalles de silence exactement mesurés, portoient le fremissement jusqu'au fond de l'ame. Les Corps de la ville de Memphis , distingués par les habits qui leur étoient propres , mais ayant par-dessus une gaze noire , suivoient ces premiers à cheval comme eux : Et dans ce nombre de gens qui faisoit déjà douze mille personnes , il ne se prononçoit pas durant toute la marche une seule parole. Les grands Officiers de la Cour & les Princes après eux , excepté le

Roi & l'héritier présomptif de la Couronne, qui n'alloient jamais, du moins publiquement, aux funérailles, marchaient ensuite quatre à quatre comme les précédens, enveloppés de robes violetes, assis dans des especes de niches couvertes de noir posées sur des brancards, les marques de leurs dignités à leurs pieds, & portés chacun sur les épaules de huit esclaves. Ces trois nombreuses troupes s'étoient mises en marche pendant le jour; & à l'entrée de la nuit on vit paroître les femmes qui faisoient la partie la plus lugubre du convoi. Elles monterent quatre à quatre dans soixante chars couverts par-dessus, & découverts par les côtés, attelés chacun de huit chevaux deux à deux. Les chevaux & les chars même étoient presque ensevelis sous des étoffes de soie noire semées de larmes d'argent. Ces femmes absolument voilées ne ressembloient qu'à des ombres; & la première Dame de la Reine, dans le char qui marchoit le dernier, tenoit entre ses genoux un enfant qui, étant habillé & voilé comme elle, n'étoit connu de personne & étoit respecté.

de tout le monde. Cependant les plus intelligens pensoient bien qu'outre le spectacle du jugement des morts qu'Amedès vouloit faire voir de bonne heure au jeune Prince; il n'avoit pas voulu le laisser dans le Palais en l'absence de tous les serviteurs de sa mere.

Mais par un contraste dont on ne pouvoit s'empêcher d'être frappé ; ces femmes dont on entendoit les sanglots & qu'on voyoit sans cesse essuyer leurs larmes sous leurs voiles, étoient immédiatement suivies de tous les instrumens employés en Egypte dans les grandes réjouissances, comme les Sifres, les Chalumeaux & les Hautbois, auxquels répondoient par intervalles marqués les Trompettes & les Tymbales qui annonçoient le char de la Reine. Tous ceux qui jouoient de ces instrumens, les conducteurs même du char, & les douze Esclaves de la personne qui marchaient à droite & à gauche, portoient des habits de fêtes, dont l'opposition avec leur tristesse & leur silence faisoit sentir vivement aux spectateurs la fausseté & la brieveté des

joyes humaines. La Reine elle-même avoit comme une écharpe de fleurs qui passant sur son épaule gauche venoit se rendre sous le bras droit ; & elle tenoit en ses mains des festons qui tomboient par-dessus ses genoux jusqu'à ses pieds. Les Egyptiens vouloient marquer par-là que si la mort des personnes vertueuses est triste pour ceux qui leur survivent, elle est pour elles le commencement de leur repos, de leur bonheur & de leur triomphe. Le char de la Reine étoit suivi par les Prêtres en cet ordre. Le grand-Prêtre de Memphis qui devoit la présenter à ses Juges , étoit porté immédiatement derriere elle, étendu dans un cercueil découvert, vêtu de blanc, avec un voile blanc sur la tête & sur le visage, & dans la posture d'un mort. Tous les autres Prêtres vêtus & voilés de même s'appuyant d'une main sur un bâton augural qui étoit recourbé par le haut, & tenant de l'autre un anneau ou un cercle d'or d'où pendoit une espece de Tau, marchaient à pied sur deux files simples de cinq cent Prêtres chacune, distantes l'une de l'autre de toute la largeur du che-

min. Entre les deux files on portoit d'espace en espace des étendards où étoient représentés les différens Dieux ou les simboles des Dieux de l'Egypte, comme l'Apis de Memphis, le Colosse d'Abydus, l'Aigle de Thebes, l'Epervier de Tanis, l'Anubis de Cynopolis, le Vase de Canope, le Bouc de Mendez, le Loup d'Hermontie, l'Agneau de Saïs, & ainsi des autres. Car il venoit des Prêtres de toutes les villes d'Egypte aux funeraillles des Rois, lors même qu'ils avoient guerre entre eux : & la classe des Prêtres non plus que celle des Laboureurs & des Commerçans ne se sentoient jamais des divisions des Etats. D'un autre côté la mort des Rois réunissoit les Prêtres des différentes villes qui paroissoient avoir de grandes disputes sur les Divinités différentes & souvent contraires qu'ils adoroient. Nos Historiens en parlant de l'Egypte (1) ont dit que les Rois qui avoient sous leur domination plusieurs villes de different culte étoient bien aises de laisser ces sortes de dissensions entre les Prêtres, de peur que

(1) Vid. *Plut. Traité d'Isis & d'Osiris*, & autres.
s'ils

s'ils étoient tous d'accord , leur crédit qui étoit très-grand sur le commun des hommes , ne les mît au-dessus des Rois mêmes. Enfin tout le convoi étoit fermé par un grand nombre de chariots de bagage qui arrêtoient la foule qui suivoit les funérailles.

On traversoit fréquemment des villes grandes ou petites qu'on rencontroit sans cesse. Leur nombre sur cette route comme sur toutes les autres étoit tel , que toute l'antiquité a dit qu'il y avoit plus de villes dans l'Egypte seule que dans tout le reste du monde. C'est dans ces villes que l'on avoit placé à distances à peu près égales les stations du convoi ; & chacun trouvoit presque à côté de lui la maison où il devoit se reposer , & d'où il sortoit pour reprendre son rang au moment qu'il falloit partir. Le char de la Reine entroit sous une tente qui l'attendoit sur le chemin même en chaque station , où il étoit veillé par d'autres Prêtres que ceux de la marche. Ce char auquel tout se rapportoit ne marchoit jamais que la nuit & trois heures de suite , pendant

lesquelles il faisoit environ deux lieuës; après quoi se reposant quatre heures il se remettoit en marche jusqu'au jour, & attendoit ensuite le soir.

Tout le convoi étant arrivé s'étoit répandu avec ordre dans la campagne pour laisser un libre accès au char de la Reine, & même au simple peuple qui avoit suivi le convoi par derrière les chariots. Il s'avançoit alors jusque sur le bord du lac Caron (1) immédiatement à côté du char dans un grand espace à droite & à gauche : Et les Prêtres demeuroient toujours rangés derrière le char en droite ligne. A l'approche de ce tribunal redoutable composé de Juges qu'on regardoit comme les Dieux mêmes, le grand-Prêtre qui alloit parler pour la Reine, & les personnes qui s'intéressoient à sa mémoire sentirent une frayeur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Car si les causes réellement bonnes deviennent quelquefois mauvaises par l'injustice des hommes, il

(1) En comparant les relations des Anciens avec celles des modernes, le labyrinthe paroît avoir été situé entre le lac Caron & le lac Mœris,

est encore plus à craindre que les causes qui paroissent bonnes ne deviennent réellement mauvaises devant la justice des Dieux.

Les Juges étoient assis sur une estrade large & profonde, élevée de douze marches, autour de laquelle leurs sièges au nombre de quarante-un, formoient un grand demi-cercle. Ils étoient vêtus par-dessous de tuniques ou de vestes blanches, comme Prêtres ou Initiés, & par-dessus de robes rouges comme Juges. Ils avoient chacun à leur cou une chaîne d'or où pendoit un Saphir sur lequel étoit gravée la figure de la vérité (1) : & ils étoient placés en cet ordre. Le grand-Prêtre Chef du Senat occupoit le fond sur un siège un peu plus élevé que celui des autres ; & il avoit à ses deux côtés les deux Juges choisis dans le Nome de Memphis qui n'étoient qu'Initiés : Amedès étoit le premier des deux. D'abord après eux de part & d'autre étoient seize Prêtres du labyrinthe, & ensuite les vingt-deux Initiés choisis par les au-

(1) *Diodore lib. 1 sect. 2. & Ælian. variar. hist. lib. 14.*

tres Nomes. L'urne étoit posée sur le devant du tribunal au bord de la plus haute marche; & les Officiers du second ordre étoient assis sur la seconde avec des habits convenables aux fonctions qu'ils devoient remplir après le jugement. Tout étant ainsi disposé, les chevaux du char de la Reine étant dételés, les timons & le pavillon ôtés, le grand-Prêtre de Memphis conducteur du convoi monta sur le pied du char; & se tenant debout & la tête nue, il prononça ce discours :

Inéxorables Dieux des Enfers, voilà notre Reine que vous avez demandée pour victime dans le printemps de son âge, & dans le plus grand besoin de ses Peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont sa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidelle à tous ses devoirs envers les Dieux. Elle ne s'est point dispensée des pratiques extérieures de la religion sous le prétexte des occupations de la Royauté, & les seules pratiques extérieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On appercevoit au-travers des soins qui l'occupoient dans ses Conseils, ou

de la gayeté à laquelle elle se prêtoit quelquefois dans sa Cour, que la loi Divine étoit toujours présente à son esprit & regnoit toujours dans son cœur. De toutes les fêtes auxquelles la Majesté de son rang, le succès de ses entreprises, ou l'amour de ses Peuples l'ont engagée, il a paru que celles qui l'amenoient dans nos temples étoient pour elle les plus agréables & les plus douces. Elle ne s'est point laissé aller, comme bien des Rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter par ses offrandes; & sa magnificence à l'égard des Dieux a été le fruit de sa piété, & non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur; & elle n'a fait usage de la sévérité que suivant l'ordre de la justice générale & par rapport au bien de l'Etat. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons Rois avec une défiance modeste qui la laissoit à peine jouir du bonheur qu'elle procuroit à ses peuples. La défense glorieu-

se des frontieres, la paix affermie au-dehors & au-dedans du Royaume, les embellissemens & les établissemens de différente espece ne sont ordinairement de la part des autres Princes que des effets d'une sagesse politique, que les Dieux Juges du fond des cœurs ne recompensent pas toujours : Mais de la part de nôtre Reine toutes ces choses ont été des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ses devoirs & la vûë du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moyen de satisfaire ses passions, elle a conçu que la tranquillité du Gouvernement dépendoit de la tranquillité de son ame ; & qu'il n'y a que les esprits doux & patiens qui sçachent se rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance ; & laissant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine, dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné comme les Dieux avec un plein pouvoir de punir. Elle a reprimé les esprits rebelles, moins parce qu'ils resistoient à ses volontés, que parce qu'ils faisoient obs-

tacle au bien qu'elle vouloit faire. Elle a soumis ses pensées aux conseils des sages, & tous les ordres du Royaume à l'équité de ses loix. Elle a désarmé les ennemis étrangers par son courage & par la fidélité à sa parole; & elle a surmonté les ennemis domestiques par sa fermeté & par l'heureux accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret ni un mensonge; & elle a cru que la dissimulation nécessaire pour regner ne devoit aller que jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux importunités des ambitieux; & les assiduités des flatteurs n'ont point enlevé les récompenses dûes à ceux qui servoient leur Patrie loin de sa Cour. La faveur n'a point été en usage sous son Regne; l'amitié même qu'elle a connue & cultivée ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite souvent moins affectueux & moins prévenant: Elle a fait des graces à ses amis; & elle a donné les postes importans aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs sur les Grands sans les dispenser de l'obéissance; & elle a soulagé le Peuple sans lui ôter

la nécessité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le Prince, & inégalement pour lui, les revenus de son Etat; & les derniers du peuple ont satisfait sans regret aux contributions proportionnées qu'on exigeoit d'eux; parce qu'elles n'ont point servi à rendre leurs semblables plus riches, plus orgueilleux & plus méchans. Persuadée que la Providence des Dieux n'exclud point la vigilance des hommes qui est un de ses presens, elle a prévenu les miseres publiques par des provisions régulières; & rendant ainsi toutes les années égales, sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les saisons & les élémens. Elle a facilité les négociations, entretenu la paix, & porté le Royaume au plus haut point de la richesse & de la gloire, par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que la sagesse de son gouvernement attiroit des païs les plus éloignés; & elle a inspiré à ses peuples l'hospitalité, qui n'étoit point encore assez établie chez les Egyptiens. Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du Gouvernement, & d'aller au

bien general malgré les inconveniens particuliers ; elle a subi avec une genereuse indifférence les murmures d'une populace aveugle, souvent animée par les calomnies secretes de gens plus éclairés qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hazardant quelquefois sa propre gloire pour l'interêt d'un peuple méconnoissant, elle a attendu sa justification du tems : Et quoiqu'enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vûes, & la diligence de l'exécution lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire glorieuse & un regret universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du Royaume, elle a confié les premiers détails à des Ministres surs, obligés de choisir des subalternes qui en choisissent encore d'autres, dont elle ne pouvoit plus répondre elle-même, soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi j'oserai le dire devant nos Juges, & devant ses sujets qui m'entendent : si dans un Peuple innombrable, tel que l'on connoît celui de Memphis, & des cinq mille

(1) villes de la Dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé; non seulement la Reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout; mais elle est digne de louange en ce que connoissant les bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point écartée du centre des affaires publiques, & qu'elle a réservé toute son attention pour les premières causes & pour les premiers mouvemens. Malheur aux Princes dont quelques Particuliers se loüent, quand le Public a lieu de se plaindre; mais les Particuliers même qui souffrent n'ont pas droit de condamner le Prince, quand le corps de l'Etat est sain, & que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant quelque irréprochable que la Reine nous ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend par rapport à vous, ô justes Dieux, son repos & son bonheur que de votre clemence.

Dès que le grand Prêtre eut cessé

| | |
|---|--|
| <p>(1) Il y avoit dans l'Egypte vingt-mille villes. <i>Plin. lib. 5. cap. 2. & Pomp. Mela.</i> Mais</p> | <p><i>Theocrite Idil. 17. en compte 33339 sous Ptolom. Philad.</i></p> |
|---|--|

de parler, il remit son voile sur sa tête & sur son visage, & il se prosterna sur le char où il étoit, pour attendre son jugement. Tous les Juges allerent aux opinions dans le milieu du tribunal. Après avoir conféré entre eux l'espace de quelques minutes ils se remirent à leurs places; & le Chef du Sénat demanda à haute voix à tout l'assistance, si personne n'avoit rien à reprocher à la mémoire de la Reine. Quelques-uns de ceux que les reglemens les plus favorables au Public avoient blessés par la situation de leurs affaires particulieres, s'étoient préparé à porter des plaintes plus excusables de leur part que légitimes contre la Reine. Mais ils s'étoient tous rendu justice sur les dernieres paroles que le grand Prêtre de Memphis avoit dites pour sa défense; & ils furent les plus zelés de cette nombreuse assemblée à demander pour elle par leurs applaudissemens l'entrée au séjour des bienheureux. Quand la chose arrivoit ainsi, & qu'on ne formoit aucune accusation contre le Roi mort, l'urne demeuroid inutile, & on le recevoit comme par acclama-

tion. Le Chef du Sénat ayant donc regardé tous les Juges & reçu de chacun d'eux le signe de leur consentement , il dit : Sacré Ministre de Memphis levez-vous : les Dieux vous ont trouvé vrai dans le témoignage que vous avez rendu à votre Reine , & ils vont lui donner la récompense dûë aux bons Rois. Puissent ses successeurs profiter de son exemple & rendre leurs Peuples heureux pour se rendre encore plus heureux eux-mêmes. Il ordonna ensuite au premier des Officiers du second ordre d'aller toucher la Reine de sa baguette , dont nos Poëtes ont fait le Caducée de Mercure ; & se tournant en même-temps à sa droite où étoit assis Amedès choisi pour premier Juge par le Nome de Memphis , il lui dit : Sage Ministre de votre Reine ; vous dont les conseils ont eu tant de part aux actions qui la font couronner aujourd'hui ; allez avec le saint Prêtre qui l'a amenée l'introduire dans la barque , & de-là dans le temple interdit aux impies vivans ou morts : Nous allons en ouvrir les portes à votre Reine , & l'y recevoir nous-mêmes. Aussi-tôt

tous les Juges se leverent & allerent se rendre par une route particuliere au-dedans du temple des Dieux infernaux. A l'égard des morts qui devoient toujours entrer par la porte du souûterrain , ils ne pouvoient y aborder qu'en traversant le lac qui avoit en ce sens environ un quart de lieuë , & sur lequel il n'étoit permis qu'au nautonnier Caron d'avoir une barque. Il avoit déjà reçû la Reine que les Officiers dont nous venons de parler avoient détachée de dessus son trône , & qu'ils avoient mise dans le cercuëil qui avoit apporté le grand Prêtre. Celui-ci en entrant dans la barque avec Amedès avoit aussi , selon la coûtume , payé le tribut au Nautonnier. Quand ils furent à la porte du labyrinthe , le peuple innombrable qui les suivoit des yeux , entendit comme le bruit d'un tonnerre qu'ils croyoient réel , & qu'ils regardoient comme un miracle qui ne manquoit point d'arriver quand on ouvroit le temple des Dieux infernaux. Mais au fond ce bruit n'étoit autre chose que le retentissement des portes d'airain qui en fermoient l'entrée , & qui étoit

fortifié par la repercussion des voûtes & par les échos voisins.

Dès que le mort étoit entré dans le labyrinthe, le deüil general se dissipoit aussi subitement que celui d'un homme qui reverroit vivante une personne chérie qu'il auroit cru morte. L'intérêt du Roi ou de la Reine qu'on venoit d'admettre suivant leur pensée dans le séjour des bienheureux, étoit le principe de ce changement. Ceux même qui portoient encore le regret dans le cœur étoient obligés de le cacher sous les plus grandes démonstrations de joye. Le Peuple qui passe aisement d'une passion à une autre toute contraire, & qui d'ailleurs ne demande que des occasions de réjouissance, rassembloit dans ce retour ce que l'Egypte avoit de plus gai dans ses fêtes de pelerinage. Les personnes de la plus haute distinction se faisoient un plaisir de se mêler avec le Peuple dans la campagne & dans toutes les villes de la route : mais on les reconnoissoit aisement à la magnificence de leurs habits qu'on avoit apportés dans les chariots de bagage qui avoient suivi le convoi.

On en changeoit ou dans les villes les plus voisines ou sous des tentes superbes qui étoient dressées de toutes parts. Comme tous les Egyptiens se croyoient nobles, les hommes & les femmes de la campagne, tous d'une grande propreté, se joignoient aux Princes mêmes & aux Princesses, non seulement dans les mêmes danses & dans les mêmes jeux, mais aux mêmes tables sous des tentes dans les prairies, ou au milieu des places dans les villes. On ne sçauroit exprimer la profusion des vins & des viandes qui se consumoient en cette occasion; & rien ne faisoit mieux sentir l'abondance de l'Egypte & la richesse des Egyptiens. On ne s'offensoit jamais de la familiarité des discours, & tout devenoit matiere de joie. Il étoit hors d'exemple que dans cette agréable confusion il se fût jamais élevé une querelle; parce qu'on ne faisoit jamais rien dans le dessein de fâcher ou de nuire. Les Grands mêmes s'attiroient d'autant plus de ces égards obligeans que la politesse inspire, qu'ils se communiquoient plus aisément à toutes sortes de personnes. Tous ceux qui excelloient dans les exercices de force ou d'adresse se

rendoient là par bandes, & donnoient sur la terre ou sur les canaux des représentations amusantes. On voyoit sortir des bosquets ou entrer dans les eaux des troupes de Satyres & de Nymphes dont le culte du Dieu Pan avoit fait naître l'idée dans l'Égypte, long-temps avant qu'elle eût passé chez les Grecs.

Les nuits étoient encore plus brillantes que les jours, à cause des illuminations des villes qui paroissoient encore plus belles de loin & dans la campagne que dans les villes mêmes. Il n'est point de discours ni de tableau qui pût représenter leur effet, surtout le long des bords du lac Mœris, cette mer d'eau douce, ouvrage de main humaine, qui selon la plupart de nos Auteurs (1) avoit alors cent cinquante lieuës de tour, où tous les feux étoient doublés par leur image dans les eaux. Une infinité de galères richement ornées & illuminées comme les maisons, prenoient le large dans le lac, ou alloient de ports en ports selon la volonté des voya-

(1) Diodore lui don- } 24. stades faisant une
ne 3600. stades de tour; } lieuë de 3000. pas.

geurs qui étoient sûrs de rencontrer par-tout des surprises agréables. Le concours prodigieux des passans , le son perpetuel des instrumens de musique, & les fréquens éclats de joie, faisoient que dans cette affluence de toutes sortes de plaisirs , on ne se plaignoit que de la difficulté qu'on avoit de trouver un peu de silence & de sommeil. En un mot les journées de la fête de Diane à Bubaste , ou les nuits de la fête de Minerve à Saïs qui se célèbrent encore tous les ans ; mais avec moins d'éclat que de licence , ne sont qu'une foible image de ce qui se passoit au retour du labyrinthe , dont la ceremonie attiroit avec un peuple innombrable ce qu'il y avoit de plus considerable dans l'Egypte.

(1) La beauté du climat en cette contrée favorise extrêmement ces sortes de fêtes. Dans le printems surtout où l'on se trouvoit alors , la serenité des jours est aussi constante que la fraîcheur des nuits ; & pour dire encore plus l'hyver y differe très-

(1) *Vid.* L'Egypte de | rectifiée par M. l'Abbé
Paul Lucas corrigée & | Banier.

peu de l'Eté. Il est vrai que les quatre mois de l'accroissement & du décroissement du Nil comparés au reste de l'année fournissent deux spectacles très-différens. Car dans ces quatre mois ou environ , (1) toute la campagne inondée fait paroître les villes comme des Isles de diverses grandeurs qui s'élèvent au milieu des eaux : & dans le reste de l'année , au lieu de ces eaux , on voit ou des jardins couverts de toute espee de fleurs au Printemps ; ou des champs remplis de tous les fruits de la terre en Automne. Ces jardins ou ces champs sont entourés de petits canaux qui naissent d'autres plus grands , comme ceux-ci naissent de plus grands encore , jusqu'à ce qu'on arrive à ceux qui sortent immédiatement du Nil , & qui ressemblent à des rivières ; parce qu'ils sont destinés à environner de grandes Provinces , pour se distribuer successivement jusques autour des terres des moindres particuliers. Les funérailles ne se faisoient jamais dans le temps de l'inondation ; & on ne

(1) *Vid.* Diodore de Rhodoman. p. 33.

les différoît qu'en ce cas. La fête du retour étoit toujours plus longue du double que la marche du convoi : de sorte que le Roi de Memphis ne reçut en ceremonie la nouvelle de l'ensevelissement de la Reine que le trente-unième jour après son départ.

Fin du premier Livre.





SETHOS.

LIVRE SECON D.

S I Daluca avoit obsédé le Roi lors même qu'elle ne pouvoit se flatter d'aucune esperance prochaine ; on peut bien juger qu'elle avoit redoublé ses empressements depuis la mort de Nephté, qui, par l'indolence de ce Prince laissoit le Gouvernement vacant. Comme Amedès ne tenoit pas immédiatement d'Osoroth la part qu'il avoit eüe au Ministère, il en avoit abandonné toutes les fonctions, avant même que de partir pour le convoy de la Reine auquel il devoit assister comme Juge. Le Roi que Daluca ne quittoit jamais, & qui dans les premiers temps du deuil avoit eu plus d'occasions de se trouver seul avec

elle , s'étoit accoutumé à lui communiquer les affaires qui revenoient à lui malgré qu'il en eût , & à lui confier l'exécution de ce qu'ils avoient décidé ensemble. Ce foible Prince qui avoit jouï du repos que la sagesse de Nephté lui avoit procuré , comme on jouït de la santé sans en connoître le prix , regardoit un Gouvernement tranquille comme une chose aisée par elle-même , & dont tout le monde étoit capable : ou s'il supposoit qu'elle demandât quelque talent , il fut tenté de croire que la hardiesse & la vivacité de Daluca remplaçoient avec avantage les vertus modestes & sérieuses de Nephté. Ainsi au lieu que le seul hazard de la convenance lui avoit présenté la feuë Reine pour se décharger sur elle de la conduite de son Royaume ; ce fut par une espece de choix qu'il la remit solennellement à Daluca qui n'avoit aucun titre pour y prétendre. Il lui conseilla néanmoins en particulier de consulter Amedès dans les doutes qu'elle pourroit avoir. Daluca lui répondit que la feuë Reine ayant chargé Amedès de l'éducation du jeune Prin-

ce , cet emploi suffisoit pour l'occuper tout entier ; & elle ajouta malignement qu'elle se feroit aider par des Ministres encore plus devoüez qu'Amedès aux volontés du Roi.

La nouvelle Regente en prenant en main le timon de l'Etat , montra d'abord toute l'assurance avec laquelle on voit souvent les personnages les plus indignes se porter pour successeurs du mérite le plus éminent. Cependant l'aversion que le Public témoignoit assez visiblement pour elle , & la mention honorable que l'on faisoit sans cesse de la feuë Reine la désoloient au fond de son ame ; & elle n'avoit jamais cru que l'entrée dans la souveraine puissance pût être si désagréable. Cela même jetta dans son esprit , dès le commencement de son administration , une aigreur qui devoit devenir plus funeste avec le temps : Et cette femme qui dans la plus foible esperance de sa grandeur future , distribuoit quelquefois des bienfaits chimeriques à ses amis familiers , sans parler jamais de faire du bien au Public ; dès qu'elle fut en place , ne songea plus à en faire à personne.

La haine qu'elle acheva d'établir par-là dans le cœur des courtisans & des peuples, la fit penser plus sérieusement au projet qu'elle avoit déjà conçu d'épouser le Roi & d'acquiescer le titre de Reine. C'étoit même le penchant secret du Prince; mais il étoit inusité jusqu'alors chez les Rois d'Egypte de se mesallier : Et cette précaution les avoit engagés à épouser leurs propres sœurs, lorsqu'ils ne trouvoient pas des Princesses convenables dans les Cours voisines. Cette coutume étoit demeurée parmi eux indépendamment de ce prétexte ; & les Ptolemées, quoiqu'originaires de la Grece, s'en sont prévalus.

Quelque soin que prît le Roi d'écarter tous les avis qui se présentent à lui, & de n'être point instruit de ce qui se passoit dans l'intérieur de son Royaume, il ne pût ignorer que le choix qu'il avoit fait de Daluca, pour lui confier son autorité, avoit allarmé tous ses sujets. Mais l'ambition de cette femme, qui sentoit l'empire déjà invincible qu'elle avoit pris sur lui, la porta à employer pour monter au Trône le motif même

me qui devoit lui faire ôter le ministère. Elle fit entendre à Oforoth en versant à propos quelques larmes , que les bontés dont il l'avoit honorée & l'attachement qu'elle marquoit pour lui seul , avoit excité l'envie contre elle. Elle lui faisoit observer que son zele pour la personne du Roi avoit commencé dans un temps où l'on ne pouvoit la soupçonner d'aucune vûë pour l'avenir. Aujourd'hui même , ajouta-t-elle , où mes ennemis craignent que le temps ne soit arrivé de recevoir quelque récompense de mon affection désintéressée , je les abandonne toutes ; & je consens que ma fidélité devienne inutile pour votre service. Je ne me suis chargée de la conduite de votre Etat que de peur de vous la voir remettre à quelques ennemis secrets du pouvoir absolu qui reside en vous : Mais vous êtes toujours le maître de vous abandonner à eux. J'avoüerai même , continua-t-elle d'un ton plus ferme , que je mets à un prix trop haut la continuation de mon ministère. Les censeurs du gouvernement ayant osé faire parvenir leurs plaintes
jusqu'à

jusqu'à vous , il faut leur donner gain de cause en m'éloignant de la Cour , ou les confondre en me comblant de nouveaux honneurs. Sans renoncer à l'amour que j'ai pris pour vous, ce qui me seroit impossible, je renonce dès à présent à toutes les fonctions que vous m'avez fait prendre, si vous ne les accompagnez de la dignité supreme qui a fait toute la facilité & toute la gloire de l'administration de la feuë Reine. La nouveauté de l'exemple fera connoître à tout le monde que vous êtes capable d'une résolution ferme & d'un coup d'autorité. Le Roi qui avoit été combattu jusques là par la considération de son honneur propre & des intérêts de son fils, ceda par un sentiment de courage à sa veritable foiblesse , & confirma par un mariage si peu convenable le pouvoir qu'il avoit donné mal à propos à une femme qui alloit accabler sa vieillesse de soucis & de troubles. C'est ainsi que la plûpart des Princes ne connoissent point d'autre remede aux fautes qu'ils ont faites que de les soutenir par de plus grandes.

Il est vrai qu'Osoth ne laissant pas de sentir l'irrégularité de son choix, & Daluca l'infériorité de sa naissance, n'osèrent tourner en fête le sujet du mécontentement public. Les nêces & le couronnement se firent sans beaucoup de ceremonies. La Reine même eut d'abord quelque peine à s'accoutumer à l'éclat d'un rang infiniment supérieur à elle. Mais son orgueil se releva bientôt par la naissance d'un fils, dont elle commença dès lors à préparer l'élevation. Comme elle ne pouvoit la porter au point qu'elle desiroit qu'au préjudice du jeune Sethos, elle conçut qu'elle auroit de la peine à faire passer les injustices & peut-être les crimes dont elle prévoyoit avoir besoin, tant qu'il regneroit à la Cour & parmi les principaux de l'Etat, un certain esprit d'équité, de raison, & de règle qui s'y étoit établi depuis plusieurs Rois. Ainsi elle forma le projet de corrompre d'abord la Cour; esperant avec raison qu'une Cour corrompue lui fourniroit bientôt pour les grands postes, ou des hommes vils qui ne la contrediroient point, ou de méchans

hommes qui la seconderoient. Mais ce qui marquoit en elle une intelligence très-fine pour le mal, elle comprit qu'un moyen assez deguisé & en même-temps très-sûr de corrompre la Cour en peu d'années, étoit d'y introduire autant qu'elle pourroit, la dissipation & la legereté de l'esprit. Elle sçavoit déjà par quelques experiences particulieres que des hommes ennemis de toute attention & de toute occupation, & livrés uniquement à leurs fantaisies & à leurs plaisirs; quand même ils auroient eu d'abord cette probité commune qui ne coûte rien, n'ont aucune défense contre les vices qui leur présentent quelque utilité. La vertu ne prend jamais racine dans une ame frivole, & les occasions la trouvent ou la rendent capable de tous les crimes. Daluca jugea donc que pour commencer l'exécution de son dessein, il falloit bannir peu à peu des assemblées & des conversations qui se formoient dans le Palais sur la fin du jour, les propos des gens sensés, pour n'y laisser que des entretiens oiseux; & qu'il importoit surtout de changer en vains

amusemens les exercices aussi nobles qu'utiles des jeunes Seigneurs Egyptiens. Mais avant que de dire par quelle voye elle introduisit ce premier déreglement qui devoit être la source de tous les autres ; je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des mœurs de cette Nation par rapport au commerce d'esprit & de science qui regnoit chez elle , & au soin qu'elle avoit d'entretenir tout ce qui peut ennoblir le cœur, enrichir l'esprit & fortifier le corps (1). Ce détail sera en même-temps un plan général de l'éducation du jeune Sethos, de laquelle nous parlerons ensuite plus particulièrement.

Les Grecs étoient encore barbares par la coûtume qu'ils avoient d'enfermer leurs femmes , par l'éducation plutôt feroce que guerriere qu'ils donnoient à leurs enfans , & par la préférence qu'ils faisoient de la force corporelle aux vertus de l'ame ; lorsque les Egyptiens, à la faveur d'un gouvernement uniforme & toujours

(1) Ces expressions | Egyptiens. Discours
se trouvent dans Monf. | sur l'Histoire univer-
Bossuet au sujet des | selle.

sage, avoient déjà acquis une politesse qui tenoit beaucoup moins à des ceremonies fatigantes qu'à de grands principes de douceur & de discretion. Les connoissances humaines étoient la vraye source de cette politesse : Et comme elles étoient fort anciennes dans l'Egypte , elles avoient formé de bonne heure les mœurs de cette Nation. En effet on a remarqué que la politesse n'est jamais entrée chez aucun Peuple que par les Lettres. Les Romains ne sont devenus polis que depuis qu'ils ont participé aux sciences de la Grece, comme les Grecs eux-mêmes ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient eüe des sciences de l'Egypte. Quoique ceux qui se livrent à l'étude ne soient pas toujours polis eux-mêmes; ce sont eux néanmoins qui par leurs ouvrages de Philosophie, d'Histoire, de Morale, & même de Poësie, ont toujours jetté les vrais fondemens de la politesse parmi leurs concitoyens.

Le Palais du Roi, qui faisoit le fond d'une grande place vis-à-vis le temple des trois Divinités, étoit à

Memphis le théâtre de toutes les Sciences & de tous les beaux Arts. Nous avons déjà remarqué que les anciens Rois d'Égypte employoient plus volontiers leur magnificence aux édifices qu'ils devoient habiter après leur mort qu'à ceux qu'ils habitoient pendant leur vie. Suivant ce principe leurs Palais n'offroient rien ni en eux-mêmes, ni dans leurs ornemens, de ce qui ne va qu'au faste & au luxe. Mais en récompense on n'y avoit rien négligé de tout ce qui dépend de l'intelligence des Arts; & ils ne sembloient avoir été construits & décorés que pour exercer tous les talens, & pour conserver toutes les connoissances des hommes. Les jardins du Roi de Memphis, par exemple, enfermoient tout ce que l'Égypte avoit jamais produit de genres & d'especes de plantes connues, & même les plantes singulieres que leurs voyageurs avoient apportées des climats les plus reculés, sur-tout depuis les conquêtes de Sesostris. Mais outre cela on avoit menagé pour le plaisir de la vûë tout l'avantage que l'ordre & l'arrangement pouvoit prêter à

cette immense variété de plantes. Le choix des plus belles fleurs qu'on admet seules aujourd'hui dans nos parterres n'offre point un spectacle égal à celui de plusieurs grands compartimens , où l'on voyoit en plates bandes séparées toutes les fleurs simples ou composées qui s'épanouissent en forme de roses , d'œillets ou de lis ; ou dont les feuilles prennent la figure de vase , de parasol ou de campanes ; ou enfin dont les couleurs sont uniques ou mêlées.

On avoit planté sur les aîles du parterre les vingt espèces de palmiers dans un seul rang de part & d'autre ; l'un de palmiers à fleurs ou de palmiers mâles , & l'autre de palmiers à fruits ou de palmiers femelles. On croyoit cette correspondance nécessaire pour féconder les femelles par les poussieres des fleurs des mâles que le vent leur apportoit : Distinction de sexe qui plus sensible dans les palmiers convient peut-être à bien d'autres plantes. Il n'y avoit point dans le parterre d'autre couvert que les deux rangs de palmiers ; parce qu'on pouvoit aller à l'ombre sous

deux terrasses suspenduës en arcade, jusques au fond des jardins. Le parterre étoit terminé par deux grands bois que la continuation de la grande allée tenoit séparés, & qui étoient traversés par une infinité d'autres allées que le Soleil ne perçoit jamais. Ces deux bois étoient composés de tous les arbres qu'on appelle stériles, depuis l'humble bruyere jusqu'au superbe cedre. Et comme les plus bas étoient les premiers à commencer du côté du parterre, leurs sommets assemblés vûs des fenêtres du Palais présentoient un talus ou glacis, qui par la faveur du climat conservoit sa verdure toute l'année. Derriere ce bois on trouvoit toutes les plantes potageres ou légumineuses. A côté & au-de-là on avoit dressé en espalier ou planté en plein vent tous les arbres fruitiers. Mais comme ils n'étoient pas là pour fournir les tables, & qu'on n'avoit pensé qu'à l'étendue de la Botanique, il n'y avoit de la plûpart que ce qu'il en falloit pour qu'aucune espece ne fût omise.

Les Prêtres qui étoient les ordonnateurs & les intendans de ce jardin

y venoient par-dessus une colomnade qui commençoit à leur maison derriere le temple ; & qui bordant la grande place le long du fleuve , suivoit encore en - dehors toute l'aîle septentrionale du Palais , & descendoit de ce côté-là dans le parterre. Ils avoient fait dessiner & colorier tous ces arbres & toutes ces plantes ; & on en trouvoit toutes les figures dans une de ces salles du Palais qui étoient ouvertes à tous les curieux , & même aux étrangers. Ces figures alloient beaucoup au-de-là des plantes du jardin ; puisqu'elles en représentoient un grand nombre d'autres invinciblement attachées aux lieux où elles croissent. Mais on avoit en nature tout ce qu'on en pouvoit avoir ; comme des coraux , des madrepores , des lithophytos , & autres plantes marines ou pierreuses. Tout étoit là enfin dans une distribution de genres & d'especes qui formoit une science. Les plantes encore inconnuës avoient en quelque sorte leur place déjà marquée : & la botanique paroissoit être complete , indépendamment de son détail qui selon les apparences ne le sera jamais. Dv

Mais comme les recherches des Egyptiens ne se bornoient pas à cette partie , on voyoit en des armoires grillées de ce métal or & argent qu'on appelle *electrum* , des essais de toutes les productions naturelles. Les plus simples devenoient curieuses par les classes sous lesquelles on les avoit arrangées. Cette réunion faisoit honneur pour ainsi dire à la nature , de la multitude & de la variété de ses présens ; & ses richesses ainsi rassemblées sous leurs noms propres & sous les inscriptions qui les distinguoient , paroissoient en quelque sorte plus nombreuses que dans la nature même , où elles sont ordinairement éparfées & ignorées. On comprenoit dans cet ordre toutes les substances recueillies sur la surface ou dans les entrailles de la terre , telles qu'elle les donne , ou qui n'avoient essuyé d'operations que celles qui les nettoient & les purifient. Ainsi on avoit là , outre toutes les especes de concretions , de congelations & de crySTALLISATIONS , toutes sortes de fossiles , de minéraux & de métaux , & les mêmes selon tous les progrès & tous les de-

grés où ils reçoivent différens noms. On prenoit là les notions de tous les fucs solides ou liquides qui sortent par exsudation des plantes ou d'autres corps. La plûpart de ces fucs étoient des aromates précieux ou des contrepoisons souverains : Tresor immense de délices dans la santé ou de remedes dans la maladie. C'étoit enfin là cet antre de Mercure dont parle Orphée , où se trouvoit l'assemblage de tous les biens , & d'où l'on ne remportoit jamais l'infirmité qui y avoit conduit.

De cette salle destinée à l'Histoire naturelle , on passoit à celle de la Chymie (1). Quelques - uns croient que cette Science a pris son nom de l'Egypte appelée autrefois *Chemia* ; il est certain du moins qu'elle y a pris son origine. Le fameux Mercure de Thebes , que les Egyptiens regardent comme l'Auteur de toutes leurs connoissances , a donné son nom à ce métal liquide qu'il a sçu tirer du cinabre , & qui se trouve précisément

(1) On peut lire sur cet article l'Ouvrage d'Olaus Borrichius où il défend l'ancienneté de la Chymie contre Conringius.

le même que l'argent vif qui coule dans les mines ; objet de tant d'épreuves chymiques , merveille de la Nature & de l'Art par la différence des couleurs dont il se revêt dans ses précipités , & qui lui ont fait donner le nom de Prothée. C'est Mercure qui leur a appris à réduire les corps par la décomposition en leurs trois principes , le sel , le soufre & l'esprit , dont le dernier comme le plus sublime a retenu dans nos Auteurs le nom même de Mercure. Plusieurs Rois de l'Egypte avoient cultivé la Chymie à son exemple ; & Theophraste nous avertit que c'est de l'un d'eux que l'on tient l'azur artificiel. En imitant presque tous les mixtes , les Egyptiens avoient , pour ainsi dire , fait par l'Art une seconde Nature ; & la Chymie leur fournissoit des Nitres , des Vitriols , des Sels toujours plus beaux & quelquefois plus efficaces que les naturels. Le Philosophe Seneque (1) assure que Democrite avoit appris d'eux l'art d'amolir l'ivoire , & de donner au caillou la couleur & l'éclat

(1) *Epist.* 20.

de l'émeraude. On a du moins une preuve recente & indubitable de la force de leurs dissolvans dans cette perle inestimable par sa grosseur, que Cleopatre détacha de son oreille, & qu'elle fit dissoudre en un instant dans un vase de vinaigre préparé, pour la faire avaler à Marc Antoine. Il est clair d'ailleurs que ce vinaigre n'avoit rien de pernicieux ni même de désagréable; puisqu'on le pouvoit boire non seulement sans danger, mais encore avec plaisir.

Les témoignages de l'antiquité ont été plus loin au sujet des Egyptiens; & on a dit nettement qu'ils tenoient du fameux Mercure ou Hermès Trimégiste, le secret de la transformation de tous les métaux en or, appelé pour cette raison Philosophie Hermetique. On en apporte pour preuve la grandeur excessive de leurs richesses qu'une seule mine d'or qu'on leur connoît n'auroit, dit-on, jamais pu fournir; par exemple; ce Navire de cedre de quatre cens vingt pieds de long, que Sesostris fit doubler d'argent en dedans, & d'or en dehors; le Cercle astronomique d'or

massif , dans le tombeau d'Ismandès , qui au rapport de Diodore avoit une coudée ou un pied & demi d'épaisseur , & trois cens soixante-cinq coudées de circonference ; un grand nombre de temples d'or dédiés , selon le même Auteur , par Osiris à Jupiter , à Junon & aux autres Dieux , temples assez grands pour y avoir établi des Prêtres ; tant d'autres ouvrages enfin qui quoique de marbre ou de pierre avoient coûté encore plus que ces premiers. Nonobstant tout cela , l'opinion où je suis que les parties integrantes de tous les corps sont déterminées à leur nature depuis la formation de la terre , m'empêcheroit seule d'accorder à qui que ce soit le pouvoir de les en faire changer. Du moins ne doivent-elles pas changer par des operations aussi imparfaites & aussi courtes que celles de l'homme , en comparaison de la finesse & de la longueur extrême de celles de la Nature. Mais d'ailleurs les Sages ne doutent pas que la vraie Pierre philosophale , dont Mercure ou Hermès est auteur , ne soit le commerce que ce premier Roi de The-

bes avoit établi dans l'Egypte. En effet ce n'est point la quantité des matieres d'or ou d'argent, soit qu'on les tire des Mines, soit qu'on les tire des Laboratoires des Chymistes, qui fait la richesse d'une Nation. Les mines de la Norvege, de l'Allemagne, de l'Espagne, & de l'Afrique ne rendent pas plus riches les habitans de ces contrées. C'est la circulation continuë d'une quantité assez médiocre de ces matieres & leur échange perpétuel avec les productions du terroir & les fruits de l'industrie, qui a procuré l'extrême abondance à des peuples qui n'ont chez eux aucune Mine d'or ni d'argent. Il faut pourtant convenir que les Egyptiens ont ardemment cherché le secret d'Hermès, pris à la lettre, & l'on peut même conjecturer qu'ils n'ont acquis le sçavoir réel qu'ils ont eu en Chymie que par les travaux que leur a coûté la vaine recherche de l'or philosophique.

Au sortir de la Salle de la Chymie on entroit dans celle de l'Anatomie. Les dissections ne se faisoient que dans la maison des Prêtres : Mais

on apportoit dans le Palais les démonstrations entieres & naturelles , soit des os , soit des muscles , soit des arteres & des veines de la plûpart des animaux de l'air , de la terre , & de la mer , & l'on voyoit séparément leurs parties interieures renduës plus sensibles par les developpemens ou par les injections. Pline rapporte que les premiers Rois d'Egypte ne dédaignoient pas de dissequer eux-mêmes des corps. Il est vrai du moins qu'Esculape Roi de Memphis étant le premier Auteur de la Medecine , l'est aussi de l'Anatomie. Mais l'Egypte ayant pris depuis une forme de gouvernement plus reguliere, les fonctions furent mieux partagées , & la profession particuliere des Sciences fut dévoluë aux Prêtres ou à leurs Officiers. La pratique où ils étoient d'embaumer les corps humains & même ceux des animaux , presque tous sacrés chez eux , ou dans une ville ou dans une autre , les avoit rendu extrêmement sçavans dans la construction exterieure & interieure des corps animés. Les subversions de l'Egypte qui ont tiré des catacombes une in-

finité de Momies & d'ossements, sont favorables aujourd'hui même à l'étude de cette Science : & le fameux Galien Medecin de nos augustes Empereurs Marc Aurele & Lucius-Verus , exclud de la profonde connoissance de l'Anatomie ceux qui ne sont pas venus s'instruire sur ces objets dans les Academies d'Alexandrie, quoiqu'elles ne soient tenuës aujourd'hui que par des Grecs.

L'intelligence des Egyptiens dans l'Anatomie étoit une suite de leur curiosité à l'égard des animaux vivans. Je ne parle point de la pratique commune encore dans toute l'Egypte de hâter d'éclore dans des fourneaux faits exprès les œufs des oiseaux qui servent à la nourriture des hommes ; ce qui en porte toutes les especes à une abondance prodigieuse. Mais les Rois de Memphis avoient au-de-là du jardin que nous avons décrit plus haut, une menagerie distribuée en parc & en loges pour les quadrupedes , en canaux & en bassins pour les poissons & les amphybies , & en volieres pour les oiseaux. C'étoit là que l'on donnoit de temps en

temps en forme de spectacle les jeux de ces animaux apprivoisés & dressés à des exercices étonnans. (1) On voyoit dans les canaux & dans les bassins plusieurs Crocodiles nageant à fleur d'eau sous des hommes qui leur faisoient faire toutes sortes d'évolutions, ou marchant à terre conduits par une chaîne, & souvent par la voix seule de leurs maîtres. On faisoit faire les mêmes exercices à l'Hippopotame ou cheval du fleuve. C'est un animal dont l'aspect seul est si effrayant qu'on a cru qu'il jettoit du feu par les naseaux; & ce sont ses os que l'on montre en quelques villes de la Grece comme des os de Géans. On a vu enfin du temps même des Ptolemées, où les Egyptiens étoient fort déchus de leurs anciens arts, des Cynocephales, espece de singe, dont ils ont fait les Anubis hieroglyphiques, auxquels on avoit appris à jouer régulièrement de la guittare & de la flute. (2)

Mais il faut avouer que la curio-

(1) *Plutarc. de Solertia Anim.*

(2) *Ælian. de natura Animal. l. 6. cap. 10.*

sité ou l'adresse des Egyptiens , en ce qu'elle a de plus louable , ne répare point la honte des abus superstitieux où ils sont tombés au sujet de leurs animaux. Plusieurs villes d'Egypte ont pris leur nom des monstres qu'on y adore. Il y a une Crocodiopolis ; l'Hippopotame est adoré à Pampremis , quoique cette ville ne porte pas son nom. Les moins insensées semblent être celles qui adressent leur culte à des animaux utiles à l'homme. (1) Les Heracleotes offrent de l'encens à l'Ichneumon , espece de rat de la grosseur d'un petit chien , qui tuë le crocodile en se jettant dans sa gueule , après s'être enduit d'une couche épaisse de limon qu'il laisse dessécher pour lui servir de cuirasse ; seul animal , ont dit les Anciens , qui se fasse des armes défensives. Toute l'Egypte reveroit l'oiseau Ibis , espece de cigogne qui délivre leurs villes de petits serpens ailés que le vent d'Afrique y apporte ; mais qui est elle-même très - incommode par sa voracité & par ses immondices. On

(1) *Cicéron de natura Deor. l. 1.*

raconte que Cambyfes avant que de donner contre Psammenite fils d'Amasis la bataille de Peluse à l'entrée de l'Egypte , borda son avant-garde d'un rang de ces oiseaux , & que les Egyptiens aimerent mieux se laisser vaincre sans défense que de tirer leurs flèches contre eux. Les Grecs ont reproché avec raison aux Egyptiens la bisarrerie de leur religion. Ceux-ci prétendent se justifier à l'égard des crocodiles & d'autres animaux aussi horribles ; en disant qu'ils défendent l'Egypte & en rendent l'abord dangereux pour les Corsaires de l'Arabie , ou pour les Coureurs de la Libye. Ils retournent même le reproche & disent aux Grecs (1) que les Theffaliens ont adoré une Cico-gne , & les Boëtiens une Belette. En effet la plûpart des hommes qui raillent avec tant d'hauteur les superstitions étrangères ne sentent point le ridicule des leurs propres , quoique souvent de la même espece.

(1) *Clem. Alex. ad mon. ad gentes.* Ce Pere même ajoute qu'il est moins honteux d'adorer des animaux inca-

| | | |
|------------------------|--|---------------------|
| pables de crimes , que | | des Dieux vitieux & |
| injustes comme ceux | | des Grecs. |
| des Grecs. | | |

Après avoir parcouru ce qui appartient aux Sciences experimentales, on entroit dans la premiere des salles destinées aux Sciences de calcul. Le besoin particulier aux habitans de cette contrée de retrouver la juste mesure de leurs terres après l'écoulement des eaux du Nil , avoit engagé ces Peuples avant tous les autres à l'étude de la Geometrie : Mais ils en avoient porté les speculations bien au-de-là de cet usage : Et ils avoient acquis des connoissances dont la simple mesure des terres, ou la Geometrie proprement dite , n'étoit plus que la moindre partie. Les canaux ou les autres limites qui separerent dans la suite des temps les terres des particuliers , les faisoient suffisamment reconnoître ; & la Geometrie étoit devenue la science des rapports de toute espece représentés par des lignes. Les premiers élémens des Mathematiques sont extrêmement anciens. On raconte que Mercure premier Roi de Thebes dont nous avons parlé tant de fois, étant frappé des changemens qu'un déluge universel , alors recent , avoit faits à la surface de la terre, & de

L'oubli des connoissances humaines qu'un fleau si terrible avoit emportées, chercha un expedient pour prévenir une si grande perte, au cas qu'un pareil désastre arrivât encore une fois. (1) Il fit creuser aux environs de Thebes des allées souterraines & tortueuses dont on voit encore les restes, & qu'on appelle les Syringes. Il les avoit remplies de colonnes quarrées ou pyramidales dont toutes les faces étoient chargées des principes de toutes sortes de doctrines, mais en symboles hieroglyphiques ; afin que l'art même de l'écriture étant perdu, on pût les expliquer par conjecture ; & que s'il échappoit quelques hommes, ils eussent du moins cette avance, & ne fussent pas réduits comme ils venoient de l'être, à la longueur des travaux que demande une nouvelle invention de toutes choses. On ajoute que Mercure lui-même avoit reçu un semblable secours de quelques colonnes antérieures au déluge, & dressées par les Rois Héros ou demi-Dieux ses prédecesseurs.

(1) *Ammian. Marcel. l. 22* vid. *Marsh. p. 39. & 41.*

On avoit rangé dans la Salle des Mathematiques à Memphis des colonnes d'une coudée de haut, mais qui dans cette mesure avoient toutes les proportions des colonnes des Syringes qui contenoient les principes de cette science. Les propriétés des nombres étoient gravées sur les premieres ; d'autant que leurs rapports étant sensibles par l'operation seule, ils servent d'élemens & de modele à tous les rapports mathematiques. (1) Pythagore, dont les Anciens ont dit qu'il s'étoit beaucoup instruit sur les colonnes de Mercure, avoit pris là l'idée de la science des nombres. Il la porta aussi loin qu'aucun des Grecs avant notre célèbre Diophante, & il est le premier d'entre eux qui s'en soit servi pour les divisions harmoniques du Monochorde. Mais il en fit ensuite des applications allégoriques qui peuvent être de quelque utilité morale, mais qui n'enrichissent point l'Arithmetique même. On voyoit sur d'autres colonnes les propositions élémentaires de la Geometrie accom-

(1) *Iamb. de myst. Ægypt. l. 1.*

pagnées de leurs figures, au-deffous desquelles étoit le nom du premier qui les avoit démontrées, & la date de la démonstration, quoique la démonstration même n'y fût pas. Ce monument formoit une histoire très-curieuse des démarches & des progrès de l'esprit humain. La science étoit indiquée, & on sçavoit le degré où elle étoit parvenuë en chaque siècle; mais les spectateurs étoient obligés de se donner d'autres soins pour l'acquérir. Thalès y avoit vu que l'angle pris dans la circonference du cercle & appuyé sur les deux extrémités du diametre est toujours droit: Et c'est de la démonstration qu'il en trouva après son retour dans la Grece qu'il déduisit toutes les autres propriétés du cercle, & toutes les résolutions trigonometriques, ou qui donnent les mesures des distances inaccessibles. C'étoit-là que Pythagore avoit lu l'énoncé de la fameuse proposition sur l'hypothénuse du triangle rectangle comparée aux deux autres côtés (1).

(1) Voyez Olaus Borrichius, *Hermetis Sapientia*, où il parle | en général des connoissances des Egyptiens, chap. 8.

Ce n'est pas sans raison qu'il immola une Hecatombe pour rendre graces aux Dieux de l'avoir enfin démontrée ; puisque cette proposition, & celle qui établit l'analogie des côtés des triangles semblables , sont les deux pivots sur lesquels roule toute la Geometrie.

Après les propositions élémentaires qui ne regardent que les figures terminées par des lignes droites ou circulaires, venoient toutes les parties de la Geometrie qui ne demandent point d'autre secours. Sur ce fondement seul s'étoient élevées toutes les Mathematiques employées aux besoins des hommes, aux commodités des villes & à l'embellissement de toute l'Egypte ; en un mot toute la Geometrie pratique. Les principes de cette Geometrie tous écrits sur des colonnes, quoiqu'ils ne fussent pas tous copiés de celles de Mercure, & que la datte de la plûpart fit voir qu'ils avoient été trouvés depuis, remplissoient tout un côté de cette grande salle. L'autre étoit orné des découvertes qu'on avoit faites dans la Geometrie composée ou qui traite des

lignes courbes. Ces découvertes dûës aux Prêtres seuls , depuis qu'ils formoient en Egypte une société particulière , n'étoient plus sur des colonnes ; mais on les avoit gravées avec les figures convenables sur des tables de marbre blanc , plus hautes & plus larges que les colonnes. Les Theorêmes établis & les problèmes résolus y étoient énoncés , comme ceux de la Geometrie simple , sans aucune démonstration (1).

Mais rien n'égalait dans ces salles la beauté des instrumens d'Astronomie. Les Chaldéens ont passé pour les Auteurs de cette Science : Mais ils n'étoient eux-mêmes qu'une colonie d'Egyptiens , conduite dans la Babylonie par Belus né en Egypte , suivant le temoignage de Dio-

(1) On donnoit le nom particulier d'*Arsepedonaptes* , ou plutôt d'*Arpedonaptes* , aux Prêtres qui s'appliquoient aux plus hautes speculations de la Geometrie. Voyez sur ces deux mots les notes de St. Clem. d'Alex. de

l'édition de Potterus , pag. 357. On trouvera dans le texte que Democrite se vantoit d'avoir appris, avec ces hommes là , autant de Geometrie qu'ils en pouvoient sçavoir eux-mêmes.

dore. Le climat de l'Egypte s'étoit trouvé favorable aux observations astronomiques, non seulement à cause d'un ciel toujours serein dont elle jouït ; mais encore parce qu'étant proche de l'Equateur, elle découvre presque tout le ciel qui fait sur elle des révolutions presque droites. C'est par cet avantage du lieu, que les Pasteurs qui passoient les nuits en pleine campagne, avoient été les premiers Astronomes, d'autant qu'il étoit impossible qu'ils ne remarquassent la différente hauteur des constellations aux différentes heures de la nuit, le lever successif de celles qui se dégagent des rayons du Soleil pendant le cours de l'année, & la route particuliere des Planetes ordinairement contraire au mouvement diurne de tout le ciel. Mais lorsque des hommes plus curieux & plus pénétrants se fussent saisis de cet objet, ils en formerent bientôt la plus brillante des Sciences humaines, & la seule qui fasse des Prophetes infailibles. L'Egypte par sa situation semble être tellement consacrée à l'Astronomie, que depuis la fondation d'A-

Alexandrie , il n'est aucun des grands Astronomes Grecs qui ne soit né dans cette ville , ou qui n'y ait acquis ses connoissances & sa réputation. Tels sont Timocharis , Denis l'Astronome , Eratostheme , le fameux Hipparque , Possidonius , Sosigene ; & enfin Ptolemée le dernier & le plus grand de tous. Les Egyptiens ont construit les premiers des Spheres suivant les deux différens systêmes du monde ; c'est-à-dire , selon qu'on suppose , que tous les Astres tournent autour de la terre , ou que la terre elle-même tourne comme une Planete autour du Soleil. Quoique les Grecs suivent aujourd'hui le systême visible & apparent de la révolution journaliere du Soleil autour de nous , systême auquel notre Ptolemée a donné un très-grand lustre ; on ne peut pas ignorer que nos anciens Philosophes tels que Thalès & Pythagore , ont cru que toutes les Planetes & la terre même tournoient autour du Soleil. Et comme tous deux ont été puiser leurs connoissances en Egypte ; c'est une preuve certaine , independamment de celles que je tire de mes mé-

moires , que ce dernier systême étoit celui des Egyptiens. Le mouvement de la terre a même été admis par des Grecs assez modernes ; & Philolaüs a donné son nom à l'Astronomie Philolaïque, dont cette hypothese est la base. Les deux systêmes satisfont également aux retours periodiques des Astres. Mais si celui de Ptolémée suit en quelque sorte de plus près le rapport des sens , & suffit à des Astronomes qui n'observent que les apparences célestes , celui de Philolaüs infiniment plus simple en lui-même , suit par conséquent la nature de plus près , & convient mieux à des Philosophes. Je ne dirai rien ici de l'Astrologie des Egyptiens , parce qu'ils ne la communiquoient qu'à leurs Initiés , & dans l'interieur de leurs temples. Mais comme la recherche de la pierre philosophale a produit la Chymie, on peut dire aussi que la vaine science de l'Astrologie , dont tous les Peuples du monde sont entêtés , nous a procuré des découvertes admirables de l'Astronomie. Au reste les connoissances générales de ce grand Art étoient communes

à tous les Prêtres de l'Egypte. Mais il faut convenir que ceux de Thebes surpassoient les autres en cette partie (1). Ainsi je renvoye quelques autres particularités de cette Science à l'endroit où nous aurons occasion de parler de cette fameuse Capitale de la haute Egypte.

Cependant ce qui attiroit dans le Palais de Memphis l'attention d'un plus grand nombre de personnes , étoient les modeles de toutes les machines qui avoient servi à niveler le terrain de l'Egypte , à y répandre les eaux du fleuve , à les élever à de très-grandes hauteurs , & à les retenir dans de justes bornes. C'est à la vûe de ces machines merveilleuses , dont quelques-unes subsistoient encore du temps d'Archimede , que ce fameux Prince de Syracuse inventa à Alexandrie la vis hydraulique qui porte son nom (2). On voyoit aussi dans cette salle les modeles de ces puissances multipliées qui avoient tiré des carrieres , transporté au loin , & placé dans les nuës ces pierres d'une

(1) *Diodore*, l. 1.

(2) *Diodore* l. 5, p. 217. *edit. Henr.*

longueur & d'une épaisseur démesurée, qui éterniseront les travaux de l'Egypte. Enfin tout ce que le génie avoit fourni à la guerre, soit sur terre soit sur mer, étoit là soigneusement conservé. L'Astronomie jointe au génie avoit rendu les Egyptiens très-habiles dans la navigation; & les modèles des vaisseaux de toutes formes, & des instrumens propres à les construire & à les guider dans leurs routes, n'étoient pas la moindre des curiosités que nous venons de décrire.

Il est vrai que ce rare assemblage étoit pour ainsi dire un spectacle muet, ou qui ne parloit que par les inscriptions qui accompagnoient chaque piece. Il faut même avouer que les Etrangers n'avoient gueres d'autres lumieres à esperer que celles qu'ils pouvoient tirer de ces sortes d'objets en quelques villes de l'Egypte, avant que Cambyse, fils de Cyrus, le plus furieux & le plus insensé de tous les Conquerans, les eût ravagées. Thalès & Pythagore sont les derniers des Philosophes Grecs qui les aient vûes avant leur destruction. Tous deux avoient demeuré en Egypte un grand

nombre d'années ; ils avoient eu des liaisons d'amitié avec quelques Prêtres Egyptiens : Ils s'étoient fait tous deux initier ; & Pythagore en particulier (1) voulant l'être à Heliopolis , dont les Prêtres passoient pour les plus sçavans dans la Divination , avoit acheté ce privilege par la circoncision qu'il y falloit subir. Nonobstant tout cela , leur voyage & leurs travaux leur auroient été assez inutiles , si étant eux-mêmes de grands inventeurs , ils n'avoient tiré beaucoup de consequences du peu qu'on leur avoit communiqué (2). En effet les Prêtres se croyoient obligés de manifester aux Initiés étrangers certains mysteres de leur Religion , & nullement les secrets de leurs Sciences. Mais en faveur des Egyptiens il y avoit dans le Palais de Memphis d'autres Salles où se tenoient ordinairement les plus grands

(1) *Clem. Alex. Strom lib. 1.*

(2) Philostrate , Vie d'Apollonius, *l. 1. c. 1.* dit que Pythagore , comme un excellent

Peintre , avoit embelli de couleurs ce que les Prêtres d'Egypte n'avoient que dessiné & crayonné.

Maîtres dans les Sciences, dont les principes ou les instrumens étoient exposés dans les premières. La fameuse Athenes n'a jamais fourni tant d'Ecoles, ni des Ecoles plus fréquentées, quoiqu'en celles de l'Egypte on ne reçut que des Egyptiens (1). Outre les heures où l'on donnoit des leçons régulières, les Prêtres qui enseignoient seuls dans ces différentes Academies, se relevoient pour satisfaire aux questions que toutes sortes de personnes leur venoient faire à tous les instans du jour. Mais ils ne faisoient publiquement ni préparations chymiques, ni dissections anatomiques, ni même observations astronomiques, pour cacher en partie aux Egyptiens mêmes les moyens par lesquels ils parvenoient à leurs connoissances.

Quoique les Egyptiens donnassent le premier rang entre les occupations

(1) Les Monumens de l'Antiquité présentent si souvent l'idée de ces Academies, que le P. Laffiteau, dans la Vie de Jean de Brienne l. 2. p. 145. ayant eu occasion de

parler de Philippe Auguste, dit qu'il avoit rendu l'Université de Paris aussi célèbre qu'Athenes & Memphis l'avoient été, dans leur plus grande splendeur.

de l'esprit , aux Sciences naturelles , parce qu'elles vont plus directement à l'utilité publique , ils n'avoient point négligé les connoissances qui sont l'objet de l'érudition. Les conférences s'en tenoient dans une vaste Bibliothèque , que l'on augmentoit tous les jours. Sur la porte étoit écrit en lettres d'or : LA NOURRI-
TURE DE L'AME ; inscription plus étendue que celle de la Bibliothèque de Thebes , sur laquelle le Roi Ismandès qui l'avoit formée avoit fait mettre : LES REMEDES DE L'AME (1).
Aucun Roi ne peut rassembler les curiosités de la Nature & de l'Art dans l'étendue où un seul Sçavant peut les avoir représentées & expliquées dans ses Livres ; mais aucun Particulier ne peut faire une collection de Livres aussi ample que peut l'avoir un Roi. La Bibliothèque de sept cens mille volumes ramassés par les soins de Ptolémée Philadelphie , & brûlée depuis malgré le Vainqueur , lorsque Jules César entra dans Alexandrie ,

(1) Diodore, *Description du Memnonium*, | *livre 1. sect. 2.*

a été une merveille de l'Egypte , préférable à celles qui portent encore ce nom. A Memphis & dans les autres villes , les Prêtres gardoient chez eux tous les Livres qui contenoient les mysteres & les pratiques de la Religion , ou même l'Histoire des temps heroïques , ou qui avoient précédé Menès. Ils ne les communiquoient qu'aux Initiés , & ils les leur interprêtoient en secret. S'étant fait une maxime d'état d'ôter aux personnes du monde tout moyen de se rendre arbitres des matieres de Religion ; les peuples , & sur-tout les femmes , n'en sçavoient jamais que ce que les Prêtres leur en apprenoient de vive voix. Mais toute leur Histoire depuis Menès , & même les Histoires étrangères qu'ils avoient recueillies aussi soigneusement que les curiosités naturelles , étoient en dépôt dans les Bibliothèques Royales , & montrées à tous les Egyptiens qui en demandoient communication.

(1) Les Prêtres étoient en Egypte les seuls Juges en matiere de Droit

(1) *Ælian. variar. hist. lib. 14.*

civil. Mais s'ils avoient quelque discussion avec les Particuliers , & à plus forte raison avec le Roi , c'étoient en ce cas les Initiés assemblés qui en décidoient. Ainsi il semble que les Prêtres & les Initiés auroient pu se réserver à eux seuls la connoissance des loix. Cependant comme ils vouloient que ceux-mêmes qui seroient condamnés sentissent l'équité de leurs jugemens , & que d'ailleurs les Particuliers doivent sçavoir les loix pour s'y conformer, les Prêtres enseignoient publiquement la Jurisprudence dans une salle du Palais : & c'étoit la seule Ecole où les Etrangers fussent admis. Les Egyptiens se sont vantés à juste titre d'avoir fourni à Solon & à Lycurge les plus belles loix , que ces deux Grecs rapportèrent de l'Egypte, l'un à Athenes & l'autre à Sparte.

(1) Une des plus remarquables est celle qui ordonnoit à chaque homme du peuple en Egypte de déclarer aux Juges chaque année , à quoi il prétendoit gagner sa vie ; & il lui étoit défendu pendant ce temps-là du moins

(1) *Herodote l. 2, = Diodore lib. 1.*

de faire aucune autre chose sous peine de mort. Par-là chacun travailloit de tout son pouvoir. Cette activité qui regne encore dans notre ville d'Alexandrie faisoit dire à l'Empereur Adrien (1), qu'il n'est aucun homme dans cette grande ville qui ne soit désigné par une profession ou par un métier. Les aveugles mêmes, ajoûte-il, ont leur ouvrage. Il n'est pas jusqu'aux gouteux qui n'agissent, s'ils ont seulement ou les mains ou les pieds libres. C'en est là qu'un exemple d'une infinité d'excellentes loix qui de l'Egypte se sont répandues chez les Peuples les plus sages, & dont quelques-unes mêmes sont reconnoissables dans le Droit Romain (2).

Les Rois de l'Egypte avoient favorisé de tout temps ces Academies, persuadés qu'ils étoient que l'amour des Sciences & le repos qu'elles de-

(1) *Fl. Vopiscus in Saturnino.*

(2) *Solon Sententiis adjutus Sacerdotum Egypti, latis justâ moderatione legibus, Romano quoque juri maximum addidit firmamen-*

tum. Amm. Marc. lib. 22. V. aussi Nicollai de Synedrio Egyptiorum, où il compare les quatorze principales loix de l'Egypte à celles des autres nations.

mandent, éloigne des esprits toute pensée de révolte & de sédition. Outre que les Sciences exercent & ornent l'esprit, elles lui donnent encore une certaine solidité, & une certaine droiture qui empêche ordinairement les hommes non seulement d'être frivoles, mais encore d'être méchans. Divers Princes en avoient fait l'expérience par les grands Ministres, par les grands Magistrats & même par les grands Capitaines que ces Ecoles leur avoient fournis. Car pour dire ici tout ce qui appartient à ce sujet, les exercices du corps succedoient à ceux de l'esprit. Je ne parle pas seulement de lutter, de nager, de courir à pied ou à cheval, de monter le long d'une simple corde sur de hauts faîtes, & d'y marcher pour affermir ses yeux & ses pas; toutes choses importantes à la guerre, soit pour les batailles, soit pour les sièges : j'entens aussi toutes les parties de l'art militaire qui demandent de l'étude & des connoissances. On voyoit les jeunes Seigneurs prendre à l'envi les distances des lieux inaccessibles, & les mesures de toute es-

pece de Fortifications. Ils suivoient attentivement les Architectes fameux dans l'exécution de leurs entreprises immenses , pour apprendre d'eux les proportions des fondemens des murs avec leurs hauteurs , les appuis & la portée de ces voûtes aussi solides que legeres , la différence des bois employés dans les charpentes , & le degré de force qu'ils tirent de leur position.

Les Reines mêmes & les Dames de la Cour entretenoient en eux. cette noble émulation. Outre que les courses réglées , & les autres exercices de cette jeunesse florissante , leur fournissoient aux jours de fêtes ou de réjouissances publiques des spectacles très-agréables ; dans les cercles qui se formoient autour d'elles , à la fin du jour , elles prenoient un grand plaisir à les faire parler , pour s'instruire elles-mêmes & se rendre dignes de la société où elles étoient nécessairement avec les plus sçavans hommes. Car suivant un usage aussi ancien en Egypte que la Monarchie , les Prêtres qui étoient si austeres dans les fonctions sacerdotales , venoient

frequemment dans le Palais aux heures des assemblées. Le premier motif de cette institution avoit été de conserver la Religion dans l'ame des Rois, & la décence dans des Cours, où, contre la coûtume des autres Nations, les femmes étoient toujours avec les hommes. Les Prêtres avoient profité eux-mêmes de cet avantage, en prenant les manieres du grand monde en échange des connoissances qu'ils y portoient. Les uns & les autres formoient enfin cet assemblage, le seul peut-être qui mérite d'être appelé bonne compagnie; c'est-à-dire, des gens de condition mêlés avec des gens d'esprit & de sçavoir. Ainsi on n'imposoit aucune regle aux conversations, mais elles étoient tenues par des esprits réglés: Et chacun ne parlant que selon la mesure de son génie & de ses connoissances, toutes les personnes de la Cour, quoiqu'en degrés differens de lumieres, se rendoient presque également estimables. Les Egyptiens tenoient même pour maxime, que le bel esprit n'est pas la plus grande qualité que l'homme puisse avoir, non-seulement

par rapport aux affaires d'Etat & de guerre , que l'on confie plutôt à des hommes sensés & exercés , qu'à de beaux esprits ; mais encore par rapport au commerce de la vie , & à l'agrément de la Société : De telle sorte même que les beaux esprits n'étoient considérés qu'autant qu'ils tâchoient de se donner la douceur , la modestie , & les autres qualités ordinaires des honnêtes gens. Enfin , dans une nation dont tous les sujets animés par une émulation reciproque remplissoient également bien leurs fonctions & leurs emplois ; l'estime véritable qu'ils avoient les uns pour les autres jettoit dans la Société un charme inconnu aujourd'hui presque par-tout.

Cette solidité d'esprit qui paroissoit dans les occupations , & dans les conversations mêmes des Egyptiens , s'étendoit jusqu'aux matieres de pur agrément. Ils aimoient les compositions élégantes en prose & en vers. Mais plus favorables en general à des hommes d'un génie ordinaire qui parvenoient à se rendre utiles par le sçavoir , qu'à de beaux esprits qui

ne fournissent au Public que de vains amusemens , ils concilioient tout par cette maxime indubitable , que le grand homme dans les Lettres est celui qui a cultivé un très-bel esprit par de très-grandes connoissances. En conséquence de ce principe universellement admis , il se présentoit peu d'Auteurs qui ne se fussent pourvûs de toute la lecture qui pouvoit servir de guide & de soutien à leurs propres réflexions. Il arrivoit de là que les lecteurs trouvoient beaucoup à apprendre dans les livres mêmes qui ne sembloient être faits que pour plaire & pour divertir. Ceux qui veilloient sur la littérature , prévenoient ainsi dans les Auteurs & dans les Lecteurs le goût de la bagatelle qui est l'écueil des Nations polies, & qui les rend bientôt plus incapables des grandes choses que la simplicité & la rusticité mêmes. A l'égard des Poètes , on les examinoit sévèrement sur les notions qu'ils s'étoient faites des vertus & des vices ; & on les défabusoit de l'opinion où on les surprenoit presque tous , que la morale fut une science que l'on a par soi-même

& sans l'avoir jamais étudiée. Mais sur-tout on interdisoit absolument la Poësie à tout homme convaincu de mœurs basses & déréglées. Ils se garantissoient par-là d'un mal public qui a toujours régné parmi les Grecs ; c'est que s'il y a des Ecrivains décriés en leur personne , ce sont eux qui se chargent de corriger le genre humain par des Satires qui n'attaquent presque jamais que des gens de mérite , qu'une juste réputation met au-dessus d'eux. Les Lacedemoniens des premiers tems à l'imitation des Egyptiens défendoient à tout homme vicieux de proferer même une maxime de morale. Qu'est-ce en effet qu'un Poëte , qui , comme nous en voyons un si grand nombre parmi les Grecs , entreprend de représenter dans ses Poëmes des hommes vertueux ; & qui n'ayant lui-même ni les idées ni les sentimens de la vertu , ne la met jamais dans son vrai jour : ou , ce qui est encore plus pernicieux , qui donne un tour avantageux à des vices couverts d'une fausse apparence d'Heroïsme ?

On voit par ce foible tableau que

quelques belles que puissent être les éducations particulières , elles n'auront jamais les avantages de cette éducation publique des Egyptiens. Mais ce que j'en estime le plus , c'est qu'elle n'abandonnoit pas les jeunes gens comme les éducations modernes , au sortir de l'enfance ; c'est-à-dire , dans le tems où leur esprit plus formé est capable de connoissances ou plus profondes en elles-mêmes , ou plus importantes pour la patrie ; & lorsque d'ailleurs ils ont besoin d'être défendus contre les premières fougues de la jeunesse. Aussi voyons-nous que dans l'adolescence , qui est le bel âge des filles , parce qu'elles sont gardées alors plus soigneusement qu'en tout autre tems , est l'âge impertinent des hommes abandonnés à eux-mêmes , à moins qu'ils ne soient d'un excellent naturel. La legereté d'esprit , la haine des devoirs , la perte du tems , qui semble faire aujourd'hui le bon air de la jeunesse Grecque & Romaine , deshonoreroit en Egypte les jeunes gens , je dis même auprès des Dames qui s'intéressoient à eux : & ce qui est le seul indice d'une Cour véritable

ment polie, ils ne pouvoient parvenir à leur plaisir que par le mérite & par la sagesse. Mais sur-tout je n'oublierai pas de dire que les exercices, les travaux mêmes de la jeunesse Egyptienne, la fauvoient de cet ennui mortel, de ce dégoût universel qui poursuit nos jeunes gens jusques dans le sein de leurs débauches.

Il est vrai que dès ce tems-là même quelques jeunes hommes plus portés à se procurer des plaisirs pour le présent, que du mérite pour l'avenir, trouvoient ces occupations & même ces conversations gênantes : Et quelques femmes qui ne sçavoient parler que de leurs indispositions, de leurs goûts, & de leurs parures, étoient fâchées de ne pouvoir pas porter cet unique sujet d'entretien jusques dans le Palais, & y assujettir tout le monde. Ainsi Daluca fut bientôt secondée dans la résolution qu'elle avoit prise de décrediter ces Academies sçavantes où se formoit un mérite importun pour elle, & de dissiper ces conversations instructives en tout genre, & dans lesquelles sur-tout les regles de la morale la plus parfaite

étoient souvent discutées. L'expedient qu'elle jugea le plus convenable à son dessein fut de donner l'autorité des assemblées & l'empire des conversations aux femmes de la Cour, dont l'esprit lui avoit paru le plus frivole, & qui lui sembloient les plus propres à parler très-haut & très longtems de rien lorsqu'elles se sentiroient autorisées. La Reine, sous prétexte qu'elle étoit extrêmement occupée des affaires de l'Etat, paroissoit peu dans ces assemblées dont elle détournoit même le Roi, en lui fournissant le plus qu'elle pouvoit des amusemens secrets & particuliers. Ainsi réunissant rarement la Cour, les cercles se formoient sans elle. Mais ayant déjà donné les premières charges de sa Maison aux femmes du caractère que nous venons de marquer, elle les nommoit pour faire à sa place les honneurs du Palais, & présider de sa part aux conversations. Ces femmes toutes de moïen âge comme elle, & qui n'avoient pris aucunes mesures pour réparer, par les qualités de l'ame, la perte des graces extérieures, étoient peu auparavant au désespoir de l'abandon où

elles étoient tombées. Mais relevées alors par la faveur excessive où la Reine fit semblant de les mettre , elles remplirent merveilleusement son intention , même sans l'avoir pénétrée. Elles étoient toujours prêtes à interrompre ceux qui entreprenoient de dire quelque chose de sensé ou de curieux. Mais elles en avoient rarement la peine , d'autant qu'elles parloient si continuellement , & leurs discours étoient si frivoles & si peu suivis , qu'il n'y avoit pas un homme de sens qui trouvât jamais où placer le moindre mot. On s'appercevoit même que dans les confidences qu'elles se faisoient assez souvent en se parlant à l'oreille devant tout le monde , elles tournoient en ridicules certaines personnes de la compagnie , respectées dans le Gouvernement précédent , & devenues inutiles dans celui-ci. Ces femmes s'attiroient par ces odieuses licences un mépris qui n'attendoit que la liberté d'éclorre , & qui fit diminuer dès-lors très-sensiblement les égards qu'on avoit autrefois pour elles & pour tout leur sexe. Cependant les gens d'esprit & de mérite se retiroient insensiblement de ces as-

semblées , où ils sentoient qu'ils étoient à charge. Par-là cette Cour qui étoit autrefois le centre du bon goût pour toutes sortes de matieres , & le modele de la pureté de la langue Egyptienne , n'étoit plus que le séjour de l'ignorance ou de l'indifférence à l'égard de tout ce qui peut servir d'objet à l'esprit & à la raison. Le langage même se remplissant de termes impropres & de prononciations négligées , devenoit un jargon de fantaisie qui n'ayant plus de regle n'avoit garde d'en servir. Les ouvrages de ceux qui la frequentoient dans le bon tems se reconnoissoient à une élégance juste & naturelle qu'ils avoient puisée dans le commerce des femmes polies en qui elle se trouve éminemment. Mais les beaux esprits modernes , oubliant que la langue ne peut jamais être que l'ouvrage du Public , y vouloient introduire de leur autorité privée une infinité de tours & de termes bizarres , qui , bien loin d'être adoptés par l'usage , étoient évités avec un extrême soin par tous ceux qui vouloient conserver quelque dignité dans leurs écrits.

D'un

D'un autre côté les jeunes gens qui s'appercevoient qu'il ne s'agissoit plus de probité ni de talens dans les hommes , non plus que de sagesse ou de conduite dans les femmes , mais que tout dépendoit de la faveur , abandonnoient tous les exercices de l'esprit & du corps auxquels ils s'appliquoient auparavant , pour s'attacher à ces nouvelles créatures de la Reine. Le grand art étoit pour eux de leur faire retrouver à force de flatteries , les attraits qu'elles craignoient elles-mêmes d'avoir perdus : & elles commençoient à espérer que Daluca mettant leur âge à la mode , on se défabuseroit de la jeunesse. Les beautés de la Cour de Memphis y avoient fait naître de tous tems de grandes passions. Un mérite accompli de part & d'autre les avoit ordinairement formées. Le seul desir d'attirer sur soi les regards d'une personne charmante avoit produit des efforts de vertu & de courage que le Public avoit admirés , sans en connoître la première cause. Mais à l'égard des intrigues nouvelles (1) , une conformité reciproque

(1) L'Auteur paroît avoir ici en vuë les dé-

de mauvais goût & de mauvais choix en étoit l'origine ; la débauche en étoit l'entrée, & la communication des vices entre les prétendus amans en étoit le fruit. On remarquoit autrefois que ceux qui avoient été choisis & formés par certaines femmes de la Cour, étoient devenus des hommes parfaits. A l'égard de celle-ci, la beauté d'esprit ou le manque absolu de génie étoient des qualités qu'elles ne discernoient point, & absolument indifférentes pour leur amusement : mais elles ne voyoient rien d'utile à espérer d'une probité un peu trop marquée. Autrefois les yeux les plus fins ne découvroient une intelligence de cœur entre deux personnes, qu'à une réserve plus attentive de l'une, & à une conduite plus irréprochable de l'autre. En ces derniers tems, le nouveau favori de chacune de ces femmes étoit connu de tout le monde dès le jour même ; & ils étoient

| | | |
|--|--|--|
| reglemens de la Cour de l'Imperatrice Fausti- ne, femme de Marc Aurele. Voyez l'Histoi- | | re des Imperatrices Ro- maines, par M. de Ser- vies. |
|--|--|--|

plus honteux qu'elles de s'en entendre faire les complimens.

La Reine qui suivoit de l'œil ce progrès , recueilloit déjà le fruit de son entreprise, par le mépris, la haine, & la jalousie qui animoient les courtisans les uns contre les autres. Hommes & femmes ils étoient tous arrivés par la dissipation & la legereté d'esprit , ainsi que la Reine l'avoit prévu , à la perte totale des mœurs. Il n'étoit aucun d'eux qui n'eût déjà pris la résolution ferme de sacrifier vertu , honneur , devoir , à la moindre lueur de fortune qui se présenteroit à lui ; & il n'y avoit plus que l'adversité ou même les revers les plus terribles , qui pussent leur remettre du sens dans la tête & du sentiment dans le cœur. Les Ministres mêmes , qui jusqu'alors étant occupés jour & nuit à leurs differens travaux , ou se délassant dans leur famille, ne sortoient de leur cabinet que pour aller au conseil du Prince, ou pour donner audience au Public , se croyoient obligés de faire leur cour à ces femmes accréditées ; & ils mettoient à la conservation de leurs emplois , tout le soin

qu'ils donnoient autrefois aux affaires de l'Etat. Il ne suffisoit pas pour se maintenir auprès d'elles , d'être de leurs parties fantafques , de fournir à leurs plaisirs ruineux , de leur donner des repas immenses ; il falloit encore ceder à leurs recommandations , qu'elles n'employoient jamais que pour des causes injustes ou pour des sujets indignes. Il falloit même accepter les avis les plus pernicioeux pour le Prince & pour les Peuples , en consideration du profit le plus léger qui leur en devoit revenir. Ainsi quoique la feuë Reine eût laissé les choses dans un si bel ordre qu'elles pouvoient marcher long-tems toutes seules , & même résister long-tems à la plus mauvaise administration, l'Etat alloit à grands pas à sa ruine. La paix, qui sur-tout dans des Royaumes d'une petite étendue comme étoient ceux de l'Egypte , ne se maintient que par les ressorts du cabinet , & par les égards , du moins apparens , qu'on a pour les Princes voisins , commença bientôt à s'ébranler par la négligence qu'on apportoit à cultiver leur amitié , par le peu de satisfaction que l'on

donnoit à leurs Ambassadeurs , & même par l'infraction de plusieurs loix qui concernoient le repos de toute l'Egypte & sa sûreté contre les ennemis étrangers. C'est ainsi que Daluca dans la seule esperance de nuire à Sethos , exposoit le salut du Royaume & le sien propre à toutes les conséquences d'une conduite si pernicieuse.

MAIS pendant que cette indigne Reine fomentoit ainsi le désordre , le sage Amedès travailloit à former le jeune Prince qui en devoit être d'abord la victime & ensuite le réparateur. Il ne lui découvroit pas en termes précis la disgrâce où il le voyoit déjà tombé, état dont un enfant de huit à neuf ans a peine à s'appercevoir, lorsqu'on le lui déguise par quelques vaines caresses , comme Daluca le faisoit encore quelquefois à l'égard de Sethos. Mais il projetta de jetter en lui les fondemens de toutes les vertus dont il auroit besoin pour se soutenir dans la fortune la plus contraire. Il lui parloit de son auguste naissance , pour lui faire sentir ,

non le respect que les autres hommes lui devoient , mais celui qu'il se devoit à lui-même. Il lui peignoit , non un Prince environné de Peuples obéissans & de courtisans esclaves , mais un Prince dépossédé par des usurpateurs , & vivant parmi des étrangers , chez lesquels il n'auroit d'autre grandeur que celle de son ame & de son courage. Les questions qu'il lui faisoit , pour sonder ses sentimens ou pour exercer son esprit, rouloient presque toutes sur des situations périlleuses & délicates, dont on ne pouvoit se tirer que par l'extrême valeur , ou dans lesquelles il falloit mettre en oeuvre la probité la plus parfaite. Il ne l'excluoit pourtant jamais positivement de l'esperance du Gouvernement paisible du Royaume , dont il étoit l'héritier naturel : Mais il lui disoit que les principes de mœurs qui conviennent au danger & à l'adversité, ou plutôt que le danger & l'adversité mêmes conduisoient aisément un Prince bien né à un usage réglé & avantageux de la tranquillité & du bonheur. A l'égard de la Religion de ses peres , Amedès la lui enseignoit d'une maniere courte, simple & unie

du côté des faits ; mais il appuyoit beaucoup sur les exemples & sur les préceptes de morale qu'il en tiroit.

On ne donne communement aux enfans des Rois que des idées generales des Sciences ; & il suffit en effet de les leur faire connoître assez pour les en rendre amateurs & protecteurs. Mais Amedès souhaitoit qu'à tout événement son disciple acquît tout le mérite d'un homme privé. Il jugea même que Sethos étant encore dans un âge peu capable des grandes maximes du Gouvernement, de la politique, & de la guerre ; il ne pouvoit mieux employer les premieres années de son institution , qu'en le faisant entrer de bonne heure dans toutes les Sciences des Egyptiens. L'enfance a cet avantage propre qu'on ne sçait parfaitement que les Sciences & les Arts dont on a surmonté les premieres difficultés en cet âge : Et pour ne prendre qu'en ma personne un exemple défavantageux, j'avouerai que quoique j'aye tenté d'acquérir en differens tems de ma vie les connoissances qui sont en honneur parmi

les Grecs , je ne ſçai d'une maniere dont je ſois content, que lire & écrire; parce que ce ſont les ſeuls Arts dont on m'ait fait arracher toutes les épineſ dans mon enfance. Cependant comme les connoiſſances humaines ſont d'une étendue à laquelle non ſeulement l'enfance , mais la vie même ne ſuffit pas ; ce grand Maître avertifſoit ſon Diſciple qu'il ne prendroit avec lui que les premières teintures des Sciences ; & que ceux qui ſe contentent de ce qu'ils en ont parcouru dans ce premier âge , ſe doivent tenir avec une modeltie ſincere dans le rang des ignorans.

Amedès apperçoit de jour en jour dans le jeune Prince un génie admirable. Il n'avoit point porté de jugement décifif ſur l'agrément , le feu , l'eſprit qu'il avoit remarqué en lui plus d'une fois dans le tems que la Reine ſa mere vivoit , & que la fortune la plus brillante l'environnoit de toutes parts. Ces indices ſont équivoques : parce que les reparties que l'on trouve ingenieufes dans les enfans , ne ſont ſouvent qu'un eſſor de la liberté qu'on leur donne ,

& n'ont pour sujet ordinaire que des bagatelles , & qu'ainsi l'on n'en peut rien conclure pour un tems où il faudra s'occuper d'objets solides & sérieux. Mais dans les Sciences naturelles , à peine le Maître pouvoit-il suivre la facilité & la pénétration du Disciple ; & dans celles qui sont historiques , à peine pouvoit-il suffire à son immense curiosité. Ainsi pour se soulager lui-même , & bien plus encore pour accoutûmer le jeune Sethos à s'instruire seul , il l'exerçoit dans les premières , en lui donnant des difficultés à résoudre & des expériences à faire ; & dans les secondes , en lui faisant lire les Auteurs célèbres d'un bout à l'autre , & en lui demandant des extraits suivis de toutes les histoires. Il lui faisoit connoître par rapport aux premières les progrès de l'esprit humain & de ses connoissances de siècle en siècle ; & par rapport aux secondes, les grands hommes & les bons écrivains de tous les âges qui avoient précédé le sien.

Il le menoit aussi tous les jours à certaines heures dans ces Academies dont nous avons parlé plus haut. La

mode n'y amenoit plus la foule : mais par-là on étoit sûr d'y trouver l'élite de la jeunesse de Memphis , & tous ceux qui ne s'étoient pas encore laissé corrompre par l'air présent de la Cour. On n'approfondit les Sciences quee dans son particulier ; mais le bon usage qu'on en peut faire ne s'acquiert que dans le commerce des gens d'esprit & de mérite. Outre cela Amedès , sans aucune affectation prématurée de s'opposer à la Reine , étoit bien aise de faire connoître Sethos à la jeunesse du Royaume qui devoit croître avec lui. Il sçavoit l'histoire encore recente de l'enfance de Sesostris. A sa naissance , Amenophis son pere donna ordre qu'on lui amenât tous les enfans de son Royaume nés le même jour que son fils. Leur fournissant autant de nourrices qu'il leur en falloit , & leur nommant même des Gouverneurs , il leur fit donner à tous la même éducation ; étant persuadé que des enfans qui auroient vécu familièrement avec leur Prince dès l'âge le plus tendre , lui seroient plus attachés dans le reste de sa vie , & le serviroient mieux dans les combats.

Amedès fouhaitoit de plus que Sethos liât quelque commerce dans les Salles du Palais avec les Etrangers que la réputation de l'Egypte y attiroit de tous les endroits du monde où l'on avoit quelques connoissances & quelques mœurs. Les hommes attentifs acquierent de nouvelles lumieres dans la frequentation de ceux mêmes qui en ont moins qu'eux ; & les Egyptiens en communiquant leurs instructions aux autres Peuples s'étoient eux-mêmes beaucoup instruits. D'ailleurs comme la plûpart de ceux qui venoient en Egypte y étoient amenés par le motif d'obtenir l'Initiation ou par celui d'approfondir les Sciences, & quelquefois par les deux ensemble, on n'y voyoit ordinairement que les plus grands hommes des autres Nations. Ces Etrangers apprenoient, comme on peut croire, la langue Egyptienne avec un grand soin. Mais les plus curieux d'entre les Egyptiens apprenoient eux-mêmes celles des autres Peuples. Les Prêtres se partageoient entre eux toutes les langues de la terre connue, pour être en état de satisfaire aux consultations qu'on

leur demandoit de toutes parts. Ils envoyoit à ce dessein les plus habiles des leurs déguisés en Marchands dans les Etats les plus éloignés. Les gens du monde destinés à la guerre & aux négociations , se bernoient ordinairement à la langue Phénicienne , à la Grecque , & à la Punique. La premiere leur donnoit accès dans les principales Cours de l'Asie , la seconde dans celles de l'Europe , & la troisième dans celles de l'Afrique. Mais la langue Egyptienne étoit en partie la source de ces trois langues ; puisque les Phéniciens , les Grecs & les Carthaginois étoient des colonies d'Egyptiens. La connoissance de la langue Egyptienne donnoit donc une grande ouverture pour les autres. Amedès avoit pourtant fait étudier à Sethos les premiers principes de ces dernières : mais il lui en laissoit acquérir la perfection par l'usage , & par les fréquens entretiens qu'il lui procuroit avec les Etrangers qui lui paroissoient les plus habiles.

L'éducation de Sethos ne se borroit pas à la culture de son esprit.

Amedès exigeoit encore de lui les exercices du corps. Il profitoit même de l'abandon où il voyoit ce jeune Prince de la part d'un Pere gouverné par une seconde femme , pour le faire passer par des travaux toujours plus laborieux ou plus périlleux , à mesure qu'il avançoit en âge. C'est une sorte d'épreuve que les parens les mieux intentionnés n'épargnent que trop à leurs enfans , & à laquelle Amedès lui-même n'auroit peut-être pas exposé un successeur indubitable de la Couronne. Mais il regardoit son Disciple comme devant être lui-même , ainsi qu'un Particulier, l'artisan de sa fortune.

Il le faisoit aller à pied en tous les lieux voisins de Memphis, dans la double vuë de l'accôûtumer à la fatigue, & de lui faire remarquer les singularités de son propre Pais , que l'on néglige quelquefois plus que les curiosités étrangères. Il le mena surtout plus d'une fois aux Pyramides. On en voyoit de son temps une centaine ensemble , mais de grandeurs fort différentes , à quatre mille de Memphis vers l'Occident, & du côté

de la Libye. Il n'y en avoit qu'en cet endroit-là & auprès de Thebes, dans toute l'Egypte; & les seuls Rois de ces deux villes à l'imitation les uns des autres avoient été curieux de donner cette forme à leurs tombeaux, ou de laisser ce monument de leur grandeur & de leur puissance. Amedès étoit bien aise d'épuiser cet objet dont il vouloit faire tirer à son Disciple plusieurs sortes d'utilités. Comme avant que d'y aller, Sethos avoit entendu parler plusieurs fois de ces masses énormes; Amedès s'attendoit parfaitement à l'impression qu'en recevroit le jeune Prince à leur premier aspect, & qui seroit sans doute la même qu'en reçoivent les voyageurs qui viennent voir du bout de l'Univers cette merveille du monde. Cette impression est toujours de les trouver moins grandes qu'on n'avoit pensé. Amedès ne manqua pas cette occasion de faire remarquer à Sethos que l'œil humain n'est jamais absolument satisfait des grandeurs qui sont arbitraires, & que pour le contenter il faudroit, ce semble, les porter à perte de vûe. Il n'en est pas ainsi

des grandeurs déterminées par la nature, comme celles des animaux ou des arbres, qu'il n'aime point à voir représentés au-dessus de leur mesure ordinaire. C'est pour cela, lui disoit-il, qu'au lieu que ce buste de femme ou de Sphinx posé à terre entre ces Pyramides, & qui n'a pas quarante pieds de haut, vous paroît monstrueux par sa grosseur; la grande Pyramide qui a plus d'une stade en tout sens vous paroît encore trop petite. Cela vient aussi de ce que sa hauteur n'étant pas tout à fait égale à la longueur d'un des côtés de sa base, elle a nécessairement l'air écrasé. Ainsi, ajoûtoit-il, à l'égard des édifices on ne se sauvera jamais que par une proportion sçavante & gracieuse de leurs dimensions. Nonobstant tout cela, continuoit-il, les Pyramides considérées de plus près n'en sont pas moins merveilleuses, & vous allez revenir à une juste admiration sur leur sujet. Premièrement vous éprouverez vous-même par les méthodes les plus sûres qu'on vous ait enseignées dans les Academies de Memphis de prendre les quatre points cardinaux du

monde, avec quelle justesse leurs quatre faces sont orientées (1). Mais de plus quelques grands que vous aient pu paroître les plus beaux Temples de Memphis, il n'en est aucun dont les dimensions approchent de celles de la grande Pyramide, quoique la forme de nos Temples ait par elle-même quelque chose de plus agreable & de plus brillant.

(2) En effet la premiere & la plus grande Pyramide, dont l'intérieur subsiste encore aujourd'hui dans son entier, a une base dont chaque côté est de sept cens quatre pieds; & (3) sa hauteur perpendiculaire en a six cens trente. Toute la Pyramide est formée par assises qui vont toujours

(1) Voyez l'éloge de M. de Chafelles par M. de Fontenelle, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710.

(2) Toute cette description est tirée des voyages de Bruyn in fol. & des notes qu'on y a ajoutées dans l'édition in quarto.

(3) C'est-à-dire cinq

pieds ou un pas de plus que le stade Olympique déterminé par Hercules, qui courut d'une haleine cent vingt-cinq pas, ou six cent vingt-cinq pieds : C'est l'évaluation commune, sauf les interprétations des Sçavans; car cette espace paroît peu considerable pour Hercules.

en se retrecissant jusqu'à la dernière qui laisse à la cime une plate forme dont chacun des quatre côtés n'a plus que douze pieds. Les rebords de ces Assises, dont la hauteur diminuë aussi toujours en montant, servent de marches pour aller jusqu'au haut. Entre tous ceux qui se trouvoient souvent avec Sethos & Amedès à cette promenade, il n'y avoit que les plus hardis qui entreprissent d'arriver jusqu'à la plate forme; & il n'y en avoit aucun qui descendît autrement qu'en tournant le dos à la campagne, pour s'aider de ses mains, & sur-tout de peur que l'égarement de la vûë ne fit faire quelque faux pas. Sethos qui avoit déjà passé par plusieurs exercices très-hazardeux, ne comprenoit point pourquoi Amedès ne lui permettoit pas d'entreprendre celui-là, qui ne lui faisoit aucune frayeur. Amedès lui dit enfin : Prince, l'intérêt que je prens à votre vie & à votre honneur me défend de vous exposer à cette épreuve, jusqu'à ce que vous soyez en état de descendre la Pyramide la face tournée du côté de la campagne. Il

ne convient pas à un Prince tel que vous de donner le moindre signe de crainte en quelque occasion que ce puisse être. A peine Amedès eut-il achevé ces paroles que Sethos courant à la Pyramide & posant ses deux mains sur les premières assises qui sont hautes de quatre pieds, il s'élevoit avec une legereté & une grace merveilleuse sur chacune, jusqu'à ce qu'arrivant à celles qui n'avoient qu'un pied de haut, il les monta comme des marches ordinaires, & se trouva en peu de temps au-dessus de la plateforme. Là il reprit haleine un moment, & se tournant du côté des spectateurs qui étoient en grand nombre au pied de la Pyramide, il descendit avec la même hardiesse qu'il auroit eue dans un escalier couvert, & dont toutes les marches auroient été très-égales & très-aisées. Mais son exemple rendit l'entreprise un peu plus commune; & sept ou huit jeunes Seigneurs, qui dès lors s'attachèrent à lui plus particulièrement, le suivirent toujours d'aussi près qu'il leur fut possible, & dans ses exercices, & dans ses expéditions. C'étoit

aussi une erreur établie ou par la timidité dont on étoit saisi sur le haut de la Pyramide , ou par l'opinion que l'on avoit de la largeur excessive de sa base , qu'il étoit impossible de tirer du haut une flèche qui tombât au-de-là des marches d'en-bas. Nous voyons regner cette erreur de notre temps même ; & tous les voyageurs , qui cherchent assez à grossir les objets , parlent de cet impossibilité. Le jeune Prince , avant même que d'en avoir fait l'essai , sentit l'abus de cette opinion. S'étant bien assuré de la longueur des quatre côtés égaux de la base , telle que nous l'avons marquée , il s'engagea hardiment de tirer du milieu de la plate forme une flèche qui tomberoit non seulement au-delà d'une des faces , mais au - de - là même d'un des angles de la Pyramide , étant dirigée suivant une diagonale , qui selon le calcul exact qu'il en avoit fait , ne pouvoit pas aller jusqu'à cinq cens pieds ; ce qui n'est que la moitié de la portée d'une flèche qui part de la main d'un habile Archer.

Mais tout cela ne regardoit encore que l'extérieur de la Pyramide , &

Sethos pressoit toujours Amedès de lui en faire visiter les dedans. On n'en n'auroit pas permis l'entrée aux prophanes tel qu'étoit encore Sethos, si le Roi qui l'avoit fait construire y avoit été enseveli. Mais comme tombeau vuide on le laissoit parcourir à ceux qui en avoient la patience & le courage. Comme il s'agissoit de traverser des lieux obscurs & profonds, Amedès étoit persuadé que cette épreuve étoit excellente contre les terreurs paniques qui saisissent la plûpart des gens dans les ténèbres, & contre la crainte des phantômes dont le bruit populaire remplissoit alors comme à présent les édifices inhabités. Mais cette vuë n'étoit rien encore en comparaison d'un dessein bien plus grand qu'il conçut à cette occasion, & qui devoit mettre le comble à l'éducation de Sethos.

C'est pour cela qu'Amedès lui dit en le ramenant seul un soir : Prince, la visite de l'interieur de la Pyramide, de la maniere dont il est important pour vous de la faire, est une entreprise toute differente de celle que vous avez dans l'esprit. Ses routes secretes menent les hommes chers des

Dieux à un terme que je ne puis seulement pas vous nommer, & dont il faut que les Dieux fassent naître en vous le desir. L'entrée de la Pyramide est ouverte à tout le monde; mais je plains ceux qui sortant par la même porte qu'ils y sont entrés, n'ont satisfait qu'une curiosité très-imparfaite, & n'ont vû que ce qu'il leur est permis de raconter. Un discours si nouveau pour le jeune Prince jettoit dans son ame une impatience qui alloit jusqu'à lui faire prendre la résolution d'éclaircir incessamment cette énigme, en trompant même la vigilance de son Gouverneur s'il refusoit de l'accompagner. Amedès qui lut cette pensée dans ses yeux ne lui donna pas le temps de répondre, & il lui dit : Seigneur, je vous conduirai moi-même à cette entreprise qu'il est comme impossible de commencer seul, quoiqu'il faille l'achever seul. Mais il ne m'est pas permis de vous exposer aux dangers que l'on y court, jusqu'à ce que les occasions qui pourront se présenter avec le temps m'aient suffisamment assuré de votre courage, & sur-tout de votre

prudence. J'ai lieu d'être content des marques que j'en ai eues jusqu'à présent. L'âge où vous entrez en exigera de plus grandes & vous fournira bientôt sans doute le moyen de les donner. N'écoutez donc point votre impatience , & reposez-vous sur la mienne ; mais commencez en gardant le secret sur le peu que je viens de vous dire à vous accoutumer à de plus grands. Le jeune Prince qui ne pouvoit encore fixer son idée sur le sens de ces paroles , dit à Amédès : Que sans vouloir pénétrer plus avant dans le mystere dont il s'agissoit , la premiere marque qu'il vouloit donner de la prudence que son Maître souhaitoit de voir en lui , étoit de se fier entierement à sa conduite.

Fin du second Livre.





SETHOS.

LIVRE TROISIEME.

LA guerre dont le Roi de Memphis étoit menacé, sur-tout du côté de Thèbes, caufoit à Sethos une efpece de joye ; parce qu'il jugeoit que la guerre feule pouvoit lui fournir le moyen de faire les preuves qu'Amédès attendoit de lui. Ce fage Gouverneur qui s'en étoit apperçu, lui dit un jour : Que bien que dans l'entreprise dont il lui avoit parlé à l'occafion de la Pyramide, il ne s'agit pas de faire des coups de main, ni de combattre des ennemis armés, il ne pouvoit affez louer ce qu'il y avoit de bon dans le fentiment confus qui le portoit du côté de la guerre. Mais, ajoûta-t-il, je ne remplirois pas la

fonction que j'ai l'honneur d'exercer auprès d'un Prince né pour le Trône, si je ne l'avertissois qu'un Roi qui aime ses peuples regarde toujours la guerre comme un malheur, & fait pour la prévenir tous les efforts qui ne dérogent ni à ses droits bien établis ni à son honneur bien entendu. Cette maxime gravée profondément dans le cœur d'un Roi y devient même le principe de la véritable bravoure, d'autant plus ardente à défendre son propre bien qu'elle est moins portée à envahir celui des autres. La plupart des Princes, qui prennent à tous propos les armes à la main, passent leur vie dans une alternative continue de succès & de désavantages, qui fait que leurs ennemis les craignent peu, & les estiment encore moins : au lieu qu'on respecte un Prince ferme dans ses justes prétentions, & qui ne donne d'ailleurs aucun sujet de plainte à ses voisins. Souvenez-vous donc, Seigneur, de ne jamais faire la guerre par goût & par inclination : Mais si vous y êtes contraint, pour lors faites de la sorte que vous ôtiez ce goût & cette inclination

nation à vos ennemis. Sethos lui répondit qu'il concevoit l'importance de cet avis pour un Prince qui est actuellement sur le Trône. Mais , continua-t-il , il s'agit ici d'une guerre à laquelle je n'ai point de part , & où mon unique fonction sera de combattre pour le Roi mon pere , sans m'informer , comme je ne crois pas le devoir faire , de la justice ou de l'injustice de sa cause. Vous dites vrai , Seigneur , repliqua Amedès : & un jeune Prince doit même regarder comme très-précieuses les occasions légitimes qui s'offrent à lui de faire preuve de sa valeur ; afin que s'il est un jour chargé du repos & du bonheur de tout un Peuple , il puisse éloigner la guerre sans craindre aucun soupçon désavantageux pour sa personne. Cependant pour vous dispenser encore de souhaiter une guerre aussi fâcheuse en apparence que celle qui s'élève contre le Royaume , j'ai eu soin de profiter d'une occasion que les Dieux semblent avoir préparée pour exercer tout à la fois & utilement votre prudence & votre courage.

Les Villes frontieres du Royaume de Memphis du côté de la Libye, Plinthine, Taposiris, Scyatis, la petite Oasis, & quelques autres m'ont fait sçavoir par un député secret qu'elles étoient affligées du voisinage d'un Serpent affreux qu'on croit avoir sa retraite dans un antre du mont Aspis, & qui désole toute la plaine appelée le petit Catabathme, d'où elles tirent leur subsistance. Elles avoient d'abord pensé à demander le secours des chasseurs du Roi : Mais elles ont jugé ensuite que la Reine occupée d'affaires qu'elle croira plus importantes, s'inquietera peu d'un fleau qui ne sçauroit parvenir jusqu'aux Maisons Royales; d'autant plus qu'elle a déjà mandé aux Nomarques ou Gouverneurs qu'elle ne les chargeoit d'aucun autre soin à l'égard de leurs Provinces, que d'y lever les impôts & d'y empêcher les révoltes. On sçait bien d'ailleurs, a-t-il ajouté, que les exercices fatigans & périlleux ne sont plus du goût de la Cour; & que parmi ceux qui la composent aujourd'hui, personne ne s'offriroit à une expédition où l'on ne verroit d'autre avan-

tage que le salut du peuple. La conclusion de ce discours a été que l'on s'adrescoit à moi comme au Gouverneur d'un Prince dont les inclinations vertueuses faisoient toute l'esperance du Royaume, & dont l'exemple animoit aux plus nobles exercices de l'esprit & du corps l'élite de la jeunesse de Memphis. Que si ce Prince vouloit être sous mes yeux le conducteur de cette entreprise, on le recevrait dans tous les lieux de son passage avec toutes les marques de respect & de reconnoissance dûes à son rang & à ses bontés. J'ai répondu de vous sur le champ, & même de quelques Seigneurs vos compagnons d'Academie, qui se feroient une gloire de vous accompagner. Mais je lui ai dit que pour éviter toute apparence d'affectation, nous formerions simplement une partie de chasse. Que pour la même raison nous ne nous arrêterions, ni en allant ni en revenant, dans aucune ville considerable, & que l'on se gardât bien de faire pour vous nulle part aucune cérémonie qui eût l'air de reception. C'est dans la même vûe que sans permettre seulement à ce De-

puté de se présenter à vous, je l'ai renvoyé aussi secrètement qu'il étoit venu. Sethos fut touché de toutes les attentions d'Amedès ; il le remercia également & de son zele & de ses précautions. Amedès l'interrompant bientôt, lui dit , que puisqu'il agréoit toutes les mesures qu'il avoit prises, il lui conseilloit de partir dès le matin du jour suivant, pour prévenir tous les obstacles que l'on pourroit mettre à leur voyage. Qu'ainsi il employât le reste du jour à choisir lui-même , avec toute la prudence d'un Chef habile, ceux des jeunes Seigneurs ses compagnons qui méritoient le plus de confiance , parce qu'ils trouveroient sur les lieux tous les hommes dont ils auroient besoin pour faire nombre. Enfin qu'il leur recommandât à tous de ne parler de leur expedition que comme d'une chasse ordinaire de bêtes sauvages.

Sethos ayant averti ses huit Compagnons dont nous avons parlé , ils monterent tous à cheval dès le lendemain , suivis seulement de quelques Esclaves , & ils prirent leur route par le bord septentrional du lac Moëris. Amedès pour les encourager encore

davantage , leur disoit en marchant que les grandes chasses avoient été regardées par les anciens Héros comme un apprentissage de la guerre , non seulement par les longues courses qu'il falloit faire , par les incommodités qu'il falloit essuyer , en un mot par toutes les fatigues du corps que cet exercice entraînoit avec soi , mais bien plus encore par la partie du jugement , par l'observation fine , par la connoissance exacte des hauteurs , des fonds & des plus petits sentiers qu'un chasseur est obligé d'acquérir. Mais on peut dire , ajouta-il , que la chasse que vous allez faire est une veritable guerre. Elle a d'abord pour motif , le seul qui puisse ordinairement rendre les guerres légitimes , c'est-à-dire , la défense des peuples. Car au lieu que la chasse n'est dans la plûpart des Grands qu'une passion féroce qui les porte à dépeupler les bois & les campagnes d'animaux innocens , & souvent à ruiner les terres qui se trouvent sur leur passage ; vous allez délivrer tout un Pays d'un monstre qui détruit les moissons & qui dévore les troupeaux & les pasteurs. Mais de plus vous avez

le courage de chercher un Serpent formidable que l'on dit être d'une longueur & d'une grosseur énorme. Toutes les parties de son corps sont couvertes d'écailles, qui, à ce que l'on m'a raconté, sont à l'épreuve de tous les traits qu'on peut lancer contre lui. Nous bornerons-nous donc à l'enfermer dans son antre si nous en découvrons l'entrée ? Mais outre que cet antre aura peut-être plus d'une issue, un animal tel que celui-là s'en peut faire avec le tems par ses efforts. Nous contenterons-nous de le chasser à force de monde & de cris loin de la plaine de Catabathme, & au-de-là des montagnes de la Libye ? Mais d'abord après notre départ il peut revenir ; & d'ailleurs il ne seroit pas genereux de jeter chez nos voisins, quand même ils seroient nos ennemis, une cause de desolation dont nous aurons délivré nos compatriotes. J'ose, Seigneur, vous proposer un projet plus digne de vous. Tâchons de prendre le monstre vivant, & ramenons-le en triomphe dans la menagerie du Roi. Vous vous accoutumerez par-là à une pratique avantageuse dans presque toutes les

rencontres de la vie , qui est d'employer plutôt l'adresse que la force. Toute cette jeunesse fut charmée de l'ouverture que leur donnoit Amedès, & ils lui promirent de suivre fidèlement ses ordres dans l'exécution de ce dessein. Il leur répondit que le Prince Sethos , qu'il ne perdrait pourtant pas de vue , devoit être leur Chef dans cette expédition. Qu'en les commandant il apprendroit à se servir avantageusement, non-seulement des bras , mais encore des conseils de ses Officiers ; & qu'ainsi , comme dans une armée bien composée & dans une guerre bien conduite, ils auroient tous part à la gloire du succès , non seulement à proportion de leur courage , mais encore à proportion de leur intelligence.

Nos Cavaliers ayant découvert au bout de six jours de marche la première pointe du mont Aspis , jugerent que le monstre se retiroit là pour être plus près lui-même des terres fertiles & habitées. Ils avoient déjà apperçu les traces de ses différentes routes par une bave luisante qui couvroit des bleds renversés , & des hayes rom-

pues ; mais ils n'avoient encore trouvé personne qui put leur dire où il étoit, parce que le seul bruit de ses écailles qu'on entendoit de loin , faisoit fuir tous les habitans de la campagne ; depuis qu'il avoit dévoré quelques-uns de ceux qui se croyant hors de sa portée , s'étoient arrêtés pour le voir. On avoit seulement remarqué qu'il demeurait très-peu de tems dans les lieux un peu éloignés de la montagne , & qu'il s'en retournoit dès qu'il avoit pu saisir dans les pâturages quelque piece de bétail. Nos braves chasseurs , pour avoir des indications plus certaines de cet animal , continuoient leur route vers le mont Aspis. Ils n'en étoient plus qu'à une demi-lieue lorsqu'ils découvrirent entr'eux & la montagne un grand marais , au-de-là duquel ils virent une espece de monticule qui paroissoit couvert de feuilles de talc qui brilloient au Soleil. Ils fixerent leurs yeux sur cet objet dans lequel ils apperçurent bientôt quelque mouvement. Ils s'arrêtèrent sur le champ pour l'observer avec plus d'attention. C'étoit le Serpent roulé sur lui-même , & qui

changeoit de posture sans changer de place. Sethos commençant alors à exercer la fonction de Chef, leur dit : Chers Compagnons , dans le dessein que nous avons de prendre ce monstre vivant , je crois qu'il faut , avant toutes choses , nous assurer de sa longueur & de sa grosseur , pour mieux connoître l'ennemi auquel nous avons à faire ; d'autant plus qu'il faudra sans doute l'emmener comme les autres bêtes féroces dans une cage de fer , où nous chercherons le moyen de le faire entrer. Ainsi pour pouvoir la commander au plutôt dans la ville la plus voisine , il est important d'en sçavoir dès aujourd'hui les mesures. Pour cela j'imagine que nous devons aller au petit pas tous ensemble du côté de cet animal comme une caravane qui fait son chemin , & sans donner aucun signe de le vouloir attaquer. L'instinct de toutes les bêtes sauvages est d'éviter les hommes surtout quand ils marchent plusieurs ensemble , & qu'elles ne sont point excitées par la colere ou par la faim. Le repos où nous voyons celui-ci ne donne pas lieu de croire qu'il en soit

actuellement agité , ainsi je pense qu'il se retirera à notre premier aspect. Tâchons alors d'observer de loin les objets qu'il atteindra dans ses alongemens par les deux extrémités de son corps , comme les arbres & les grosses pierres ; & quand nous serons de l'autre côté du marais nous en mesurerons les distances. Sethos nomma quelques-uns d'entr'eux pour s'attacher à cette observation. Il ordonna à d'autres de remarquer la grosseur du Serpent par une comparaison semblable avec la hauteur des corps auprès desquels il passeroit , & il se chargea avec les derniers , entre lesquels étoit Amedès , de suivre des yeux la route de l'animal , & même de s'avancer assez pour découvrir , s'il se pouvoit , l'entrée de sa caverne. Amedès marqua par son obéissance particuliere l'approbation qu'il donnoit à son élève.

Ce que Sethos avoit prévu ne manqua pas d'arriver. D'aussi loin que le Serpent apperçut cette troupe de gens à cheval , composée avec les Esclaves d'une vingtaine de personnes , il commença à se développer. Sa tête

triangulaire sortant comme de la base du cône que formoient toutes les revolutions de son corps , s'éleva d'abord & très - légèrement à une hauteur qui sembloit égaler celle de deux hommes. Mais il la baissa aussi-tôt & la tourna du côté de la montagne qu'il vouloit gagner. Le milieu de son corps forma ensuite un anneau ou un cercle dont le diametre approchoit de la hauteur à laquelle il avoit porté sa tête. L'extrémité inferieure de ce cercle du côté de la queue servoit de point d'appui pour faire glisser en avant tout le reste du corps sans aucun bond , & d'une maniere même assez paresseuse. Cependant le monstre par l'étendue de chacune de ses démarches fut bientôt au pied de la montagne , & laissa libre tout l'espace où l'on devoit prendre les mesures de ses traces. Toute évaluation faite , on trouva qu'il avoit à peu près quarante-cinq pieds de long , & environ six pieds de diametre ou dix-huit à dix-neuf pieds de circonference dans la plus grosse partie de son corps qui étoit sa tête. Pendant que la plûpart des jeunes

chasseurs travailloient à cette estimation , Sethos , Amedès & trois ou quatre autres suivoient le monstre de loin. Ils se déroboient le plus qu'ils pouvoient à ses regards , ou par des détours , ou par les chemins les plus couverts que la nature du lieu put leur offrir, de peur qu'il ne dissimulât sa retraite , comme font plusieurs animaux quand ils se croient vûs. Celui-ci tourna autour de la base qui porte la premiere pointe de la montagne, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'endroit à peu près opposé à celui qui regarde le marais d'où il venoit : & comme la base d'une seconde pointe commence là, la naissance de ces deux bases formoit une avenue assez longue & assez étroite qui conduisoit à la caverne du Serpent. Nos Observateurs eurent le plaisir de le voir entrer par une ouverture qu'il remplissoit presque toute entiere , en traînant avec peine son corps qu'il ne pouvoit pas mettre en cercle comme dans la campagne.

Après ces premieres observations qui s'étoient faites sur le soir du premier jour de leur arrivée , Sethos con-

duisit sa troupe dans l'endroit où il vouloit habiter jusqu'à la fin de leur expédition. C'étoit aux environs de Scyathis.

En s'entretenant tous ensemble de ce qu'ils avoient vû , il leur faisoit remarquer que ce Serpent , à peu près de la nature des couleuvres , n'avoit d'agilité que dans sa tête & dans la partie qu'on pouvoit appeller son cou , & qui étoit à peu près de douze pieds jusqu'à la premiere articulation où son corps commençoit à se mettre en cercle , quand il vouloit marcher. Le premier degré de la bravoure , ajouta-t-il , & le seul pour dire le vrai dont nous ayons besoin en cette occasion , est de connoître la juste mesure du péril , & de ne point s'effrayer de sa proximité tant qu'on est véritablement hors de sa portée. En supposant même que la colere de cet animal lui pourra donner un peu plus d'action & d'étendue qu'il ne paroît en avoir , sa pesanteur me fait juger qu'à huit ou dix pieds au-de-là de toute sa longueur , nous ferons à l'abri d'un danger auquel il est inutile ici d'exposer personne.

◦

Dès le matin du jour suivant , Sethos accompagné d'Amedès qui avoit approuvé tout son projet , & de trois de ses Compagnons, auxquels il l'avoit déclaré ensuite , se mit en chemin du côté de la caverne. Leur dessein étoit d'y entrer quand l'animal n'y feroit pas , pour voir si on pourroit dresser les embusches nécessaires pour le prendre. La premiere des sentinelles qu'il avoit déjà envoyées pour observer les marches du monstre , lui dit qu'il étoit sorti un peu avant le jour , & qu'allant d'abord au marais , il s'y étoit plongé tout entier : qu'ensuite s'étant traîné dans la Campagne du côté du Nord, ses Camarades avant que de le suivre étoient convenus entr'eux qu'à mesure que l'un d'eux s'avanceroit , il sçauroit toujours le poste de celui qu'il laisseroit derriere lui, afin de pouvoir s'avertir successivement les uns les autres du retour de l'animal. Sethos suffisamment assuré par-là de n'être pas surpris , entra le premier dans la caverne. Ils s'étoient munis auparavant de legeres botines de fer , précautions que les Egyptiens prennent même en pleine

campagne contre des insectes piquans que les vents d'Afrique apportent en certaines saisons de l'année. Ils trouverent à gauche une voûte naturelle , d'où tomboient par intervalles des gouttes d'eau sur un terrain pier-
reux & incliné , & à droite un lit de glaise où ils crurent reconnoître à plusieurs indices que le Serpent cou-
choit. Ils virent au fond de la ca-
verne une autre ouverture qui les auroit conduits beaucoup plus loin. Mais comme ils n'étoient pas venus là par un motif de simple curiosité, ils ne s'y présenterent seulement pas. Il suffisoit à Sethos de concevoir que dans l'interieur de cette caverne on pourroit monter la cage , à laquelle il imaginoit déjà de donner une telle forme qu'elle pût servir non seule-
ment de clôture à l'animal pris , mais de piège pour le prendre. Ainsi sor-
tant de ce lieu après avoir fait toutes les observations nécessaires à son dessein , il revint sur le champ du côté de Scyathis. Entrant dans la ville avec les quatre personnes qui le sui-
voient , il s'adressa d'abord aux Ma-
gistrats. Il leur demanda pour l'ex-

pedition dont il s'agissoit trois mille hommes de la milice de leur Province, mais pris entre ceux qui n'étoient pas nommés pour le service militaire de cette année. Il leur dit que bien qu'il crut ces soldats très-capables de s'exposer aux plus grands périls dans le besoin , il les garantissoit de tout danger , en obéissant aux jeunes Seigneurs qu'il leur donneroit pour Capitaines par Compagnie. Qu'on fît donc rendre ces troupes à Scyathis dans trois jours , armées de boucliers, d'épées , & de carquois chargés de flèches , sans oublier leurs trompettes & leurs tymbales. Il demanda enfin un ordre pour tous les Forgerons de la ville de travailler incessamment à la machine dont il leur alloit donner le dessein.

Ce jeune Prince ayant obtenu toutes ses demandes avec de grands remerciemens de la part de ceux qui les lui accorderoient, commanda aux Forgerons une cage de huit pieds de face sur la longueur de cinquante pieds. Tous les côtés devoient être fermés par des barreaux de fer qu'on ôtât & qu'on remît facilement. Les maîtresses barres qui en recevroient

les extrémités devoient elles-mêmes tenir librement les unes aux autres , & le tout ensemble être posé sur des roues basses de dix en dix pieds ; mais il vouloit de plus que les barreaux du côté de l'ouverture fussent armés de pointes qui cedassent à l'animal lorsqu'il entreroit dans la cage , & qui lui resistassent en s'engageant dans ses écailles , s'il entreprenoit de reculer pour en sortir. L'avantage de la liberté qu'il faisoit conserver à toutes les pieces , étoit non seulement que les ouvriers pussent travailler séparément à des parties détachées ; mais encore qu'on pût transporter aisément la machine démontée dans l'endroit où il faudroit l'employer. Le tout fut promis & fait dans les trois jours ; & les troupes étant arrivées ou assemblées dans le même terme , Sethos assigna le matin du quatrième jour pour l'exécution de l'entreprise.

Ayant posé dès la veille comme la premiere fois des sentinelles qui devoient observer de quel côté tourneroit le monstre en sortant le matin de sa caverne , il y fit porter dès la pointe du jour sur plusieurs cha-

riots toutes les pieces de la machine. Elle y fut montée en moins de trois heures , & arrêtée par l'extrémité & par les côtés avec des morceaux de roches qu'on trouva dans la caverne même. L'entrée de celle-ci étoit un peu plus étroite que l'ouverture de la cage qui par conséquent ne feroit pas apperçue de l'animal , du moins dans le trouble où Sethos comptoit de le mettre. Il ordonna ensuite à une partie des troupes de filer un à un & en silence vers le lieu où l'on sçavoit qu'étoit alors le Serpent , & de se rendre en passant au-dessus de lui , à l'autre côté de l'entrée de la caverne , pendant que l'autre partie des troupes fermeroit l'enceinte en se rendant au côté le plus proche de l'endroit d'où l'on partoît. A ce premier mouvement le monstre qui ne se voyoit point encore poursuivi , prit comme il avoit fait la première fois le chemin de sa caverne. Mais découvrant de loin une longue suite de gens , il s'arrêta , & bientôt après il commença à faire des sifflemens horribles. Les compagnons de Sethos avoient ordre de faire alors joindre

les troupes & ferrer les rangs de plus en plus , à mesure que le terrain de l'enceinte diminueroit. En même temps il fit sonner toutes les trompettes & battre toutes les tymbales. Outre cela les soldats , comme on en étoit convenu , frapperent de leurs épées sur les boucliers les uns des autres , pendant que d'autres en plus grand nombre tiroient sur le monstre des milliers de flèches. Cet animal voyant qu'il avoit affaire à des ennemis résolus , qui malgré ses agitations & ses menaces furieuses , le bravoient également en s'approchant & en s'éloignant de lui , & qui d'ailleurs ne lui laissoient de retraite que sa caverne , se hâta plus qu'auparavant de s'y rendre. Le bruit des instrumens militaires , les cris des hommes & la grêle des flèches l'y accompagnerent toujours plus vivement. On prit garde qu'un peu après y avoir engagé sa tête , il fit un effort pour reculer : mais arrêté sans doute par les pointes des barreaux de sa cage , & se sentant suivi de plus près il prit le parti de se refugier dans sa prison même. Il s'y avança en effet

le plus vîte qu'il lui fut possible ; peut-être dans l'espérance trompeuse d'en sortir par l'autre bout , & de s'échapper par les issuës qu'il connoissoit dans sa caverne. On y entra d'abord après lui pour mettre à la cage les barreaux qui en devoient fermer la porte. Aussitôt les soldats devenant ouvriers élargirent l'entrée de la caverne avec des outils qu'on avoit eu soind'apporter ; & ils en tirèrent la cage par le moyen d'un long attelage de chevaux. Les habitans des villes & des campagnes des environs qui s'étoient rendus là en foule pour être témoins oculaires de cette expédition , virent passer l'animal étendu ne donnant plus aucun signe de fureur , & tournant tranquillement les yeux de côté & d'autre. Sethos ne voulant point rentrer dans la ville , pour se soustraire à des remerciemens de ceremonie , licentia en cet endroit-là même les troupes dont il s'étoit servi. Il les loua de l'exaëtitude avec laquelle elles obéissoient aux moindres signes de leurs Commandans , en quoi elles étoient très - exercées. Le monstre toujours traîné à reculons , afin qu'il

fût moins frappé des objets qui se présenteroient sur son passage , fut conduit jusqu'au lac Moëris , où Sethos le fit embarquer pour faciliter son transport. Il le suivit avec tout son monde jusqu'à Memphis : mais il ne voulut point qu'on lui donnât à manger dans toute la route , sçachant que les Serpens subsistent sans nourriture un bien plus long espace de temps.

Diodore (1) raconte la chasse & la prise d'un Serpent aussi prodigieux que celui-ci. Nos voyageurs mêmes prétendent en avoir vu qui passent cent pieds de long ; mais personne n'a revoqué en doute le recit de Diodore au sujet de celui dont il parle à l'endroit cité. Il fut amené de l'Ethiopie à Alexandrie sous le Regne de Ptolémée Philadelphe. La générosité de ce Prince dont on gaignoit les bonnes grâces par les singularités de tout genre qu'on lui offroit , inspira à des hommes hardis l'envie de lui faire un présent de cette espece. Ils perdirent quelques-uns des leurs

(1) *Lib.* 3.

dans les premières attaques ; mais enfin ils vinrent à bout du monstre auquel ils s'étoient attachés par des expédiens très-peu différens de ceux que je viens de rapporter d'après mes Auteurs , sous le nom de Sethos. Diodore ajoûte qu'à force de le faire jeûner on le rendit aussi doux que les animaux domestiques.

Quoiqu'Osoth ne fût pas si sensible que Ptolémée l'a été depuis aux merveilles de la Nature., non plus qu'à l'industrie des hommes , il ne laissa pas de recevoir son fils & les jeunes Seigneurs ses Compagnons avec de grandes louanges. La Reine de son côté conçut un chagrin secret de ce premier exploit de Sethos ; & Amedès , pour vaincre le mal par le bien, se hâta dès lors de rendre ce jeune Prince encore plus digne de sa jalousie. Il se croyoit désormais assez sûr de la prudence & du courage de son Disciple pour exécuter le projet qu'il avoit formé à son avantage. Mais il falloit le faire absenter de la Cour trois ou quatre mois : & il ne croyoit pas difficile d'en avoir la permission. La Reine laissoit rarement à Sethos

la liberté de voir le Roi, qui conformément à son caractère demandoit peu de ses nouvelles : Et ce n'étoit pas du côté du jeune Prince que se tournoit une Cour frivole & corrompue.

Dans les huit années qui s'étoient écoulées depuis la mort de Nephté, Daluca avoit mis au monde deux fils confondus avec leur aîné dans les annales vulgaires sous le nom des trois Anonymes qu'on trouve à la suite d'Osoroth. Mais les annales anecdotes dont je me sers, donnent au premier le nom de Beon, & au second celui de Pemphos. Dès qu'ils furent en âge d'être amenés devant un pere qui ne cherchoit que son amusement, leur mere les faisoit tenir presque toujours en sa présence pour l'accoutûmer s'il se pouvoit à ne reconnoître qu'eux pour ses fils. Elle affectoit même de donner au premier toutes les prérogatives de l'aînesse ; quoiqu'ils ne l'eussent ni l'un ni l'autre. La résidence de Sethos dans le Palais commença dès lors à lui peser. Elle l'avoit souffert patiemment jusques-là pour ne pas laisser le Roi tout

à fait sans enfans ; mais voulant attirer désormais toute la faveur sur les siens , elle songea à écarter un aîné dont les droits , & ce qu'on pouvoit déjà appeller le mérite , lui causoit un cruel ombrage. Amedès profitant , pour l'intérêt de Sethos, de cette disposition de la Reine qu'il connoissoit parfaitement , s'adressa à elle-même pour obtenir l'agrément du Roi , sur la pensée qu'il avoit de faire voir au Prince quelques-uns des principaux temples de l'Egypte. Il ajouta aussitôt, pour écarter tout soupçon de son esprit, que dans le cours de ce voyage, qui seroit de trois ou quatre mois , le Prince ne logeroit que chez les Prêtres. Daluca à qui ce projet parut très-borné , lui donna un plein consentement de sa part & s'engagea de lui faire avoir incessamment celui du Roi. Elle quitta Amedès très-contente de lui , dans la croyance qu'elle eut qu'il inspiroit au jeune Prince une dévotion qui le détourneroit de toute vûe d'ambition & de politique. Elle lui envoya en effet quelques momens après la signature du Roi , & elle fit ajoûter par celui qui la portoit,

toit qu'elle ne croyoit pas que pour une absence si courte il fût nécessaire que le Prince prît congé du Roi, ni qu'on publiât son départ. C'étoit-là précisément le souhait d'Amedès, qui, en parlant à Sethos de l'intérieur de la Pyramide qu'il avoit eu envie de visiter, & de la disposition où il étoit maintenant de l'y conduire, ne lui découvrit pas encore tout son dessein. Mais il avoit eu soin d'en avertir le Grand-Prêtre de Memphis le même encore qui avoit conduit la feuë Reine au labyrinthe.

SETHOS & Amedès sortirent donc du Palais à pied, après avoir dit au premier Officier de l'appartement du jeune Prince qu'ils ne reviendroient peut-être de quelque tems, & que la Reine étoit instruite de leur voyage. S'étant pourvus d'une lampe & de ce qui étoit nécessaire pour l'allumer & la rallumer en cas de besoin, ils arriverent à la Pyramide lorsqu'il étoit déjà nuit. Amedès avoit pris ainsi ses mesures, parce qu'il vouloit entrer seul avec Sethos dans ce ténébreux séjour. Ils monterent ensemble jus-

qu'à la seizième assise du côté du Nord où étoit une fenêtre quarrée toujours ouverte. Mais cette entrée qui n'avoit qu'environ trois pieds en en tous sens , commençoit une allée de même mesure , où par conséquent on ne pouvoit avancer qu'en se glissant sur le ventre. Sethos alloit le premier , Amedès n'avoit garde de lui ôter cet honneur , non plus que la peine de porter la lampe ; & de plus il ne l'avertissoit jamais ni de la longueur de chaque allée , ni de ce qu'il devoit trouver au bout. Elles renfermoient toutes leurs difficultés particulieres ; & pour n'en pas faire le detail , je mettrai tout d'un coup Sethos à l'endroit où guidé par Amedès il apperçut un puits très-large enduit par tout d'un asphalte très-noir & uni comme une glace. La seule ouverture de ce puits à la lueur d'une lampe étoit un objet effrayant. On ne voyoit point de bornes à sa profondeur ; & il ne paroissoit ni rouë , ni poulie , ni corde dont on se pût servir pour y descendre ou pour le sonder. C'étoit aussi là le terme où s'arrêtoient tous ceux qui n'apperce-

voient pas le secret ; ou qui l'ayant apperçu n'avoient pas la hardiesse de s'en servir. Amedès accoudé sur les bords du puits & tenant alors la lampe, attendoit en silence jusqu'où iroit à cet égard la curiosité de Sethos. Quand l'impatience du jeune Prince l'eut bien assuré de son courage, Amedès se releva , mit sur sa tête la lampe dont le dessous étoit creusé exprès en forme de casque ; & en cet état se mettant à cheval sur le bord du puits du côté où il s'étoit toujours tenu , il posa d'abord un pied sur un échelon de fer de la longueur de six doigts que l'ombre avoit caché à Sethos , d'autant plus qu'il avoit très-peu de saillie. Ensuite Amedès passant tout son corps au-dedans de l'ouverture du puits , posa l'autre pied sur un autre échelon semblable , à un pied plus bas , & sans rien dire continua de descendre. Sethos ne manqua pas de le suivre. Quand on avoit fait les soixante échelons qui finissoient là , quoiqu'ils n'arrivassent pas à beaucoup près au fond du puits , on trouvoit à côté de soi une fenêtre qui étoit l'entrée d'un chemin assez

commode , creusé dans la roche vive , qui descendoit en tournoyant la longueur de cent vingt-quatre pieds.

Jusqu'ici le dedans de la Pyramide est encore tel que je viens de le décrire en abrégé ; à cela près que le fond du puits s'est rempli de décombres , à une assez grande hauteur. Mais alors le chemin tournoyant conduisoit à une porte grillée à deux battans d'airain qui s'ouvroient au moindre effort que l'on faisoit pour les pousser , & sans faire le moindre bruit. Mais en retombant d'eux-mêmes pour se rejoindre , ils rendoient par un artifice dont le principe étoit dans les gons , un son très-fort qui sembloit se porter successivement & se perdre au loin dans le fond d'un vaste édifice. On se trouvoit alors au fond du puits qui avoit en tout cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis de cette porte qui étoit du côté du Nord , il y en avoit une autre du côté du Midy. Celle-ci étoit fermée d'une grille de fer dormante dont chaque barreau étoit de la grosseur du bras. A travers ces barreaux , Sethos aperçut une allée à perte de vue bor-

dée à gauche & du côté de l'Orient d'une longue suite d'arcades , d'où sortoient de grandes lueurs de lampe & de torches. Mais de plus il entendoit dans la profondeur de ces arcades des voix d'hommes & de femmes qui formoient une musique très-harmonieuse. Amedès apprit à Sethos que l'allée qu'il voyoit à travers la grille , étoit l'enfilade du dessous des autres Pyramides qui étoient des vrais tombeaux ; & que les Arcades conduisoient à un Temple souterrain , où les Prêtres & les Prêtresses , dont il entendoit les voix , faisoient toutes les nuits différentes sortes de sacrifices & de ceremonies qu'il ne pouvoit pas lui reveler , parce qu'il n'étoit pas initié. On se doutera sans peine qu'un jeune homme naturellement plein d'ardeur & dont la curiosité étoit allumée par tant de circonstances , se sentit transporté d'un violent desir de l'Initiation , & pria instamment Amedès de la lui procurer. Mon fils , lui dit Amedès , le courage qui vous a conduit jusqu'ici , & qui va vous conduire encore plus loin si vous voulez , est déjà une

démarche qui vous dispose à cette prérogative. Je compte que votre adolescence finit en ce moment; & que par le desir que vous venez de marquer pour l'Initiation, vous commencez aujourd'hui à être un homme parfait. L'Initiation à laquelle il nous est défendu d'inviter directement qui que ce soit, est cette entreprise dont je vous ai parlé en termes couverts, & pour laquelle j'ai voulu avoir des preuves particulieres de votre prudence & de votre courage. Mon pere, dit Sethos, il m'en vint alors une legere idée; mais je n'osai jamais l'exprimer, dans la crainte que vous ne rejettassiez trop loin une proposition qui me paroissoit temeraire à mon âge, & que ce lieu m'a donné aujourd'hui la hardiesse de vous faire. Vous avez raison mon fils, dit Amédès, de regarder aujourd'hui même cette prétention comme très-hardie. Les préparations qu'on exigera de vous sont pénibles & périlleuses du côté du corps; & cependant sont encore peu de chose en comparaison de celles qu'on exigera du côté de l'ame. Je vous avertis que les Pré-

tres , qui ne répondent à personne ni de leur choix ni de leur refus , usent d'une extrême severité , surtout à l'égard de ceux qui étant destinés à monter sur le Trône veulent encore participer aux secrets du Sacerdoce. Ils vous éprouveront sur la Morale la plus sublime , par des questions que vous ne sçauriez prévoir en particulier , & auxquelles vous ne répondrez qu'en remplissant votre ame des principes féconds & lumineux , d'où doivent couler d'elles-mêmes toutes vos réponses. Ah ! mon pere , dit Sethos , quel temps j'ai perdu jusques à present , & quels trésors j'ai laissé dissiper dans les leçons que vous m'avez déjà données ! Je n'ai regardé encore mon attention à vos préceptes que comme un devoir ; & je devois la regarder comme l'unique voye qui pouvoit me conduire aux veritables richesses. Mon fils , lui dit Amedès , il n'y a rien encore de perdu. Votre premiere jeunesse a dû passer comme elle a fait , pour vous faire connoître la condition humaine ; & il ne faut point attendre du Ciel des dons prématurés. Vous appellerez

vous-même dans l'occasion un grand nombre de ces maximes que vous croyez avoir oubliées : Et d'ailleurs les Prêtres vous instruiront eux-mêmes pendant trois mois avant que de vous interroger. Mais il est temps de nous reposer quelque parti que nous prenions , soit celui de retourner sur nos pas , ou celui d'aller plus loin. Ils s'affirent donc sur un banc de pierre qui regnoit autour du puits. Ce fut alors que Sethos frappé de la grandeur de ces ouvrages souterrains , inconnus à la plûpart des Egyptiens mêmes , se livra à son étonnement ; & il exaltoit la magnificence des Rois ses Ayeux qui avoient achevé des entreprises si extraordinaires. Amedès lui dit que ces ouvrages pris en eux-mêmes étoient certainement dignes de la plus haute admiration. Mais, ajoûta-t-il, ne pensez-vous point aux peines qu'ont essuyées ceux qui les ont executés de leurs propres mains ? Je m'apperçois , dit Sethos , que j'ai porté un faux jugement en loüant ces entreprises , & que je commence par une erreur ce nouvel ordre de sentimens que je

voulois me faire. N'en doutez pas mon fils , lui dit Amedès , vous voiez ici le sang & la substance d'une infinité de malheureux dont on a employé les biens ou les personnes à ces travaux insupportables. Il y est même péri des milliers d'hommes par des chûtes subites de terre. C'est en vain que Sesostris , ce Héros à qui l'Egypte est redevable d'ailleurs d'une grande partie de sa gloire , a fait graver sur les monumens superbes qu'il a fait élever à Thebes , qu'il n'y a fait travailler que des Esclaves étrangers ; cela seul ne le justifieroit pas. Car bien que la condition des Esclaves soit de servir , on doit toujours se souvenir qu'ils sont hommes , & ne les exposer qu'en des occasions rares & pressantes , ou à des fatigues outreés , ou à des périls évidens. Mais à l'égard des captifs faits à la guerre , c'est une barbarie qui regne encore dans toutes les Nations que de reduire aux fonctions de l'esclavage des personnes de condition libre & souvent de très-haute naissance ; parce qu'on les a faits prisonniers ou dans des batailles ou à

des prises de villes : De sorte que nous ne sommes pas sûrs, vous & moi , au premier combat où nous nous trouverons contre des ennemis étrangers , de n'être pas assujettis aux services , & même aux traitemens les plus indignes. Ne manquez pas de donner au monde un exemple contraire à celui-là , dès la première victoire que vous aurez occasion de remporter sur des Nations du moins qui seront capables de société & d'alliance. On verra dans la suite que ce conseil ne demeura pas inutile. Mais , continua Amedès : par rapport aux travaux énormes que vous voyez ici , je vous dirai que Cheobus huitième Roi de Memphis , auteur de la grande Pyramide dont tout ceci est une dépendance , fut exclus à son jugement de sépulture du propre tombeau qu'il avoit fait faire ; & fut puni de la vanité de son entreprise tyrannique par la honte de son intention frustrée. Les autres Pyramides ne sont ni si grandes , ni travaillées en-dedans comme celle de Cheobus ; mais de plus leur souterrain que l'on entrevoit par la grille de fer , est l'ou-

vrage de Cheobus même. Ses Successeurs, qu'on n'a pas désapprouvés comme lui, se sont prévalus de sa folie pour placer leurs tombeaux dans un lieu déjà destiné à cet usage. Car enfin, quoiqu'il faille condamner toutes les entreprises des Rois qui vont à la vexation de leurs sujets, il leur est permis d'employer le superflu de leurs richesses à donner des preuves de leur magnificence. Ils sont même très-louables de faire valoir l'industrie des uns & d'occuper l'oisiveté des autres. Ainsi au lieu que les dépenses vaines d'un Roi jettent la mendicité dans son Royaume, les dépenses sages l'en préservent. Mais entre ces dernières, les plus sages de toutes sans comparaison sont celles qui ont pour but l'utilité générale de l'Etat. Les Rois d'Egypte se sont rendus immortels par les travaux qu'ils ont faits à l'occasion du Nil; & l'on diroit qu'ils ont regardé toute l'Egypte comme une seule Maison de plaisance, qu'ils devoient mettre en valeur, embellir & entretenir. Cependant pour terminer cette matière, l'usage que vous voyez qu'on fait d'une partie de ces

soûterrains pour le culte des Dieux m'engage à vous demander si vous n'approuvez pas ces dépenses , quelque excessives ou quelque périlleuses qu'elles soient , lorsqu'elles ont un objet si noble & si saint ? Mais avant que de me répondre , représentez-vous que ce sont les Prêtres eux-mêmes qui veulent vous éprouver par cette question. Sethos ayant pensé plus attentivement qu'il n'auroit fait à ce qu'il alloit dire , parla ainsi. Je ne crois pas qu'il soit permis de tourmenter les hommes sous prétexte d'honorer les Dieux ; & je me persuade que c'est mal connoître les Auteurs & les Bienfaïcteurs du genre humain que de leur offrir de telles victimes. Les sacrifices où l'on immoloit des hommes ont été abolis par la religion même mieux entendue ; & il me semble que nos derniers Rois ont abandonné ces entreprises hazardeuses & en même-temps trop laborieuses des édifices soûterrains , qui sont toutes fort anciennes. Mais je pense en même-temps qu'on ne sçauroit mieux reparer la faute de nos peres qu'en employant au culte

des Dieux, les monumens mêmes de leur tyrannie, comme je vois que l'on fait aujourd'hui. Mon fils, dit Amedès, des réponses comme celles-là faciliteront extrêmement votre Initiation.

Cette conversation avoit été entendue sans que Sethos le sçut ; parce que les Prêtres avertis par le son que rendoit la porte à deux battans, venoient incessamment reconnoître à travers des ouvertures pratiquées dans les murs, ceux qui arrivoient au fond du puits, afin de préparer toutes choses pour les recevoir s'ils alloient plus loin. Quand Sethos & Amedès se furent reposés & entretenus l'un l'autre pendant une heure, Amedès se leva le premier & dit à Sethos : Mon fils, voilà du côté du Nord la porte par où nous sommes entrés, & par où nous pouvons remonter en haut ; ou bien voilà du côté de l'Orient une autre porte qui vous conduira dans un chemin parallele aux enfoncemens des Arcades qui sont encore fermées pour vous. Ce chemin étoit de six pieds de large, très-uni, tiré en droite ligne, & voûté

en plein cintre sur une imposte qui regnoit de part & d'autre à six pieds de terre. Sethos se mettant en devoir d'y entrer, ne pût s'empêcher de porter sa vûë sur une inscription en lettres noires tracées sur un marbre très-blanc , qui étoit posé en forme de fronton sur les impostes de l'Arcade , qui servoit d'entrée à ce chemin : il y lut ces mots. QUICONQUE ERA CETTE ROUTE SEUL, ET SANS REGARDER DERRIERE LUI SERA PURIFIÉ PAR LE FEU , PAR L'EAU, ET PAR L'AIR; ET S'IL PEUT VAINCRE LA FRAYEUR DE LA MORT , IL SORTIRA DU SEIN DE LA TERRE , IL REVERRA LA LUMIERE , ET IL AURA DROIT DE PRÉPARER SON AME A LA REVELATION DES MYSTERES DE LA GRANDE DÉESSE ISIS.

La seule lecture de cette inscription renvoyoit presque tous ceux qui avoient eu la hardiesse de descendre au fond du puits. Quelques-uns, en très-petit nombre, l'avoient fait d'eux-mêmes poussés par la curiosité la plus hasardeuse. Mais dès qu'un homme alloit demander l'Initiation, les Prêtres qui sembloient l'accorder avec

une extrême facilité, se contentoient de lui faire écrire son nom & sa demande, & lui donnoient aussi-tôt un Initié pour lui indiquer ses épreuves. Ce conducteur le guidoit dans la Pyramide, l'amenoit jusqu'au puits, lui en montrait les échellons, & descendoit même le premier, comme avoit fait Amedès à l'égard de Sethos. Mais les Prêtres étoient bien sûrs que les conditions marquées par l'inscription ne seroient acceptées que par des hommes d'une intrepidité rare. Et comme le courage seul ne fait pas tout le mérite qu'ils demandoient dans leurs Initiés, ils ne s'engageoient encore par ces épreuves terribles qu'à admettre les aspirans à un examen très-severe sur toutes les autres vertus. Les uns croyoient qu'on descendoit vivant aux Enfers, & qu'il en falloit revenir par des travaux effroyables : d'autres s'imaginoient que tous les Initiés avoient subi une mort réelle ; & quoiqu'on les en vît résuscités, on en craignoit les douleurs. On sçavoit même que quelques hommes qui avoient passé pour très-hardis n'en étoient jamais reve-

nus. Les Initiés obligés à un secret profond laissoient la liberté de ces différentes interprétations à ceux qui avoient entendu parler de l'inscription, ou qui s'étoient contentés de la lire. Cependant aussi comme les Initiés étoient dans une considération extraordinaire parmi les Peuples, à cause des grandes vertus dont ils avoient fait preuve, & surtout de la justice incorruptible dont ils faisoient profession : qu'ils étoient respectés des Rois mêmes qui les regardoient non seulement comme des hommes intrepides dans les combats, mais encore comme les Ministres les plus éclairés qu'ils pussent avoir ; & souvent comme leurs mediateurs entre eux & les Prêtres dont le credit étoit quelquefois à craindre : Enfin comme rien n'étoit plus agréable pour un Particulier que d'avoir presque tous les droits du Sacerdoce sans en avoir les assujettissemens & les fatigues, il y avoit toujours quelques hommes qui s'exposoient à tout pour acquérir l'Initiation.

Sethos étoit trop jeune pour se con-

duire par des vûes éloignées ; la grandeur de sa naissance laissoit peu de place en son ame pour le desir de s'élever , si commun aux autres hommes ; Amedès pensoit plus que lui à l'avantage inestimable pour un Roi d'Egypte d'être initié. Ainsi ce jeune Princen'étant véritablement animé que par sa curiosité & par son ardeur présente , & disant que puisque d'autres en étoient sortis , il en sortiroit , saisit la lampe entre les mains d'Amedès qui la lui ceda , en l'avertissant pour la derniere fois de joindre la sagesse au courage. Cependant Amedès le suivoit de loin sans qu'il le sçut. C'étoit la regle établie ; parce que si le cœur venoit à manquer à l'Aspirant avant qu'il fût arrivé à la premiere épreuve , son conducteur qui se trouvoit fort près de lui le ramenoit , lui faisoit remonter le puits , & le reconduisoit à la fenêtre de la Pyramide par laquelle il étoit entré. Là il lui conseilloit de taire pour son honneur une entreprise à laquelle il avoit succombé , & l'avertissoit de ne se présenter jamais à l'Initiation , ni à Memphis ni à aucun autre des douze Tem-

ples de l'Egypte où on la donnoit. Mais le premier étonnement où ceux qui perseveroient dans leur dessein avoient lieu de tomber , étoit la longueur de leur route , car ils faisoient plus d'une lieue dans ce souterrain sans rien appercevoir de nouveau. Ils rencontroient enfin dans le mur à droite , ou du côté du midy , une petite porte toute de fer , qui étoit fermée : & deux pas plus loin , trois hommes armés d'un casque qui étoit chargé d'une tête d'Anubis. C'est ce qui donna lieu à Orphée de faire de ces trois hommes les trois têtes du chien Cerbere , qui permettoit l'entrée de l'Enfer sans en permettre la sortie. En effet l'un de ces trois hommes disoit à l'Aspirant : Nous ne sommes pas ici pour vous arrêter dans votre route. Continuez-là , si les Dieux vous en ont donné le courage. Mais si vous êtes assez malheureux pour revenir sur vos pas , nous vous arrêterons dans votre retour. Vous pouvez encore vous en retourner ; Mais après ce moment vous ne sortirez jamais de ces lieux , si vous n'en sortez incessamment par le pas-

lage que vous vous ferez devant vous, sans tourner la tête , & sans reculer. Si l'Aspirant n'étoit point ébranlé par ce dernier avis , les trois hommes le laissoient passer & le suivoient de loin; mais son premier conducteur l'abandonnant , entroit dans la petite porte. Un moment après l'Aspirant apercevoit à l'extrémité de son chemin une lueur de flâme très-blanche & très-vive qui venoit de s'allumer. Sethos doubla le pas pour s'en approcher. Le chemin qui finissoit-là, aboutissoit à une chambre voûtée qui avoit plus de cent pieds de long & de large. A droite & à gauche en y entrant , étoient deux buchers , ou pour mieux dire c'étoient des bois plantés debout fort près les uns des autres , autour desquels étoient entortillées , en forme de pampres de vigne , des branches de beaume Arabe , d'épine d'Egypte , & de tamarinde , trois sortes de bois très-souples , très-odoriferans & très-inflammables. La fumée s'échappoit par de longs tuyaux placés exprès pour cet effet. Mais cette flâme qui s'élevoit aisément jusqu'à la voûte & qui

se recourboit par ondes , donnoit à l'espace qu'elle occupoit toute la ressemblance d'une fournaise ardente. Bien davantage, Sethos trouva à terre, entre les deux buchers, une grille de fer rougi au feu , de huit pieds de large, & de trente pieds de long. Cette grille étoit formée de lozanges qui ne laissoient gueres entr'elles que la place du pied. Il comprit qu'il ne pouvoit aller plus avant que par cette route , & il la fit avec autant de vitesse que d'attention. La plupart des épreuves du feu, dont nous parlent les histoires, ne sont pas autres que celles-là. Mais les Historiens qui ne savent pas le fond de la chose , ou qui veulent outrer le merveilleux , disent qu'un tel a passé à travers les flâmes , au lieu de dire qu'il a passé entre deux haïes de flâmes , & qu'il a marché sur des fers ardents , au lieu de dire qu'il a marché entre des fers ardents.

Sethos sorti avec joye de cette épreuve, trouva quelques pas plus loin un canal de plus de cinquante pieds de large , qui entroit d'un côté dans cette chambre souterraine , à

travers des barreaux de fer , & qui en sortoit de même de l'autre. Ce canal tiré du Nil faisoit du côté de son entrée , & avant que de passer par les barreaux , un grand bruit de chute d'eau , que Sethos avoit confondu avec le bruit des flâmes dont il venoit d'échapper. La lumière qu'elles rendoient encore , quoiqu'elles baissassent sensiblement , lui faisoit appercevoir au-de-là du canal une arcade au-dedans de laquelle il y avoit des marches , dont les plus hautes se perdoient dans les ténèbres. Sethos jugea que c'étoit-là la porte par laquelle il devoit revenir au jour , d'autant plus que la route en étoit marquée dans le canal par deux balustres de fer qui sortoient du fond de l'eau à droite & à gauche. Dans l'appréhension que la lumière des flâmes ne lui manquât avant qu'il fût à l'autre bord , il se servit d'un tison du bucher déjà détruit en quelques endroits pour rallumer sa lampe que la rarefaction de l'air avoit éteinte au milieu des flâmes. Il se dépouilla de ses habits qu'il mit sur sa tête après les avoir liés avec sa cein-

ture, dont les bouts passés par-dessous ses bras venoient s'attacher devant sa poitrine : & en cet état il descendit dans le canal qu'il traversa à la nage en tenant toujours d'une main sa lampe allumée. Il reprit ses habits très-promptement , & montant les marches de l'arcade qu'il avoit devant lui , il arriva sur un pallier de six pieds de long & de trois pieds de large. Le Sol étoit un pont levis qui tenoit par de fortes pantures à des gons scellés dans la plus haute marche de l'arcade , de sorte que le pont levis sembloit être baissé pour le recevoir. Les murs qu'il avoit à ses côtés étoient d'airain & servoient d'appuy aux moyeux de deux grandes roues de même matière , l'une à droite & l'autre à gauche. Leurs moitiés inferieures s'abbaïsoient derriere les murs , & les superieures qu'on pouvoit voir , étoient chargées d'une grosse chaîne de fer. Le dessus ou le toit du pallier présentoit à l'élévation de quinze pieds trois concavités ténébreuses , telles que les présenteroit l'interieur de trois grandes statues creuses vûes par dessous. Il avoit devant lui une porte recouverte

toute entiere de l'yvoire le plus blanc, garnie dans le milieu de deux listieres d'or qui marquoient que la porte, qui n'avoit aucune armure en dehors s'ouvroit en dedans à deux battans. Sethos, ayant mis sa lampe sur le plancher, tenta deux ou trois fois inutilement de pousser cette porte qui avoit résisté à des hommes bien plus forts que lui. Mais au linteau de la porte élevée sur le seuil d'environ sept pieds, & auquel les extrémités du pont levis sembloient être suspendues par deux fortes chaînes, étoient aussi attachés deux gros anneaux d'acier poli qui brilloient à la lueur de la lampe comme le plus fin diamant. L'Aspirant ne pouvoit pas manquer d'y porter les mains, pour essayer si par ce moyen il pourroit ouvrir la porte, & là commençoit sa dernière épreuve, la plus difficile à soutenir pour l'imagination étonnée. Car le premier mouvement qu'il donnoit à ces anneaux, faisoit lever la détente des deux roues, qui emportées par un poids énorme pendu à leurs chaînes produisoient plusieurs effets très-effrayans. Le pont levis commençoit à s'élever par l'ex-

trêmité la plus proche de la porte , de sorte que l'Aspirant n'avoit que deux partis à prendre , ou celui de regagner les marches & de reculer , contre la loi prescrite , ou celui de s'attacher aux anneaux. Mais le linteau même de la porte s'élevoit aussi avec l'Aspirant suspendu. La lampe qui glissoit sur le pont levis se renversant bien-tôt , le laissoit sans lumière au milieu du bruit épouvantable que faisoient les deux rouës , & qui étoit tel que le plus hardi ne pouvoit s'empêcher de croire que cent machines de fer ou d'airain se brisoient sur lui. Ce mouvement qui duroit près d'une minute élevoit l'Aspirant jusqu'à la hauteur d'un quart de cercle. Mais de peur que le linteau que les grandes rouës abandonnoient alors , ne retombât trop vite , entraîné par son poids & par celui de l'Aspirant , ce linteau se trouvoit attaché par des cordes qui passoient par-dessus plusieurs poulies , à une troisième rouë composée de volans de tôle qui rallentissoient cette chute , & qui empêchoient que l'Aspirant ne se blessât. Mais en même-temps cette

rouë

rouë, qui étoit placée vis-à-vis de lui dans un grand vuide au-dessus de la porte d'yvoire, lui faisoit sentir par son mouvement une violente agitation d'air. Dès que l'Aspirant étoit descendu ainsi au point où la machine l'avoit pris, les deux battans de la porte d'yvoire s'ouvroient par une dernière détente, & laissoient voir un lieu éclairé d'un très-grand jour, ou s'il étoit nuit, par des lampes qui en égaloient la clarté.

Sethos qui arrivoit là au lever du Soleil, appercevant le bœuf Apis, à travers les barreaux de son étable qui répondoit au fond du Sanctuaire du Temple des trois Divinités à Memphis, reconnut avec une grande surprise qu'il sortoit de dessous le pied d'estal creux de la triple statuë, d'Osiris, d'Iris, & d'Horus, devant laquelle on avoit fait tant de prières pour le rétablissement de la santé de la feuë Reine. Il fut reçu par les Prêtres qui formoient deux haïes dans le derriere du Sanctuaire. Le Grand-Prêtre l'embrassant d'abord, le loüa de son courage & le félicita de l'heureux succès de ses épreuves. Il

lui présenta ensuite une coupe pleine de l'eau du canal qu'il venoit de passer. Pendant qu'il la but , le Grand-Prêtre lui dit : Que cette eau soit un breuvage de Lethé ou d'oubli à l'égard de toutes les maximes fausses que vous avez ouïes de la bouche des hommes profanes (1). Après quoi le faisant tourner du côté de la triple statuë , il lui ordonna de se prosterner , & il prononça sur lui ces paroles : Isis , ô grande Déesse des Egyptiens , donnez votre esprit au nouveau serviteur qui a surmonté tant de périls & de travaux pour se présenter à vous. Rendez-le victorieux même dans les épreuves de son ame en le rendant docile à vos loix ; afin qu'il mérite d'être admis à vos mysteres. Tous les Prêtres ayant repeté les premieres paroles de cette priere : Isis , ô grande Déesse des Egyptiens , on fit relever Sethos : & le Grand-Prêtre lui présenta une liqueur composée , que les Grecs ont nommée Cyceon , en lui disant : Que ceci

(1) Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Laffiteau , t. 1. p. 313. | 314. où il rappelle ces pratiques des Anciens.

soit un breuvage de Mnemosyne ou de mémoire pour les leçons que vous recevrez de la sagesse (1). Les ceremonies n'allèrent pas plus loin ce jour là. Le Grand-Prêtre rendit Sethos à Amedès qui se trouva derriere lui, & qui le mena dans un appartement destiné pour lui dans la maison des Prêtres, & dans lequel il trouva tout ce qui lui étoit nécessaire, comme ne devant plus sortir des lieux saints qu'il ne fût Initié.

Quelque joye qu'eut Sethos d'avoir bien jugé de tout ce qu'il avoit eu à faire dans des épreuves où il falloit apporter autant de présence que de fermeté d'esprit, sa joye approchoit à peine de celle d'Amedès qui étant chargé d'un dépôt si précieux, avoit eu la force de risquer la vie même de ce jeune Prince pour lui procurer l'Initiation. Comme il craignoit que Sethos ne fût bientôt obligé de quitter Memphis par la jalousie de la Reine ; & qu'ainsi l'occasion ou le temps de le faire initier ne revînt jamais, il l'avoit fait présenter

(1) *Arnobe l. 5.*

à ses épreuves dès le premier âge où il l'avoit cru en état de les soutenir. Sans des raisons si pressantes, Amédès n'auroit pas sans doute exposé un homme de seize ans à des dangers ou à des incertitudes qui avoient embarrassé des hommes très-hardis & même très-sages; pour ne point parler des téméraires qui avoient manqué de cœur ou de tête dans leurs entreprises. Dès que l'Aspirant ayant passé la petite porte fermée avoit seulement vû la flâme; s'il revenoit sur ses pas, les trois hommes qui étoient des Officiers du second ordre, le faisoient & le faisoient entrer par cette porte dans les temples souterrains d'où il ne sortoit jamais, parce qu'on ne vouloit point qu'il pût divulguer la nature des épreuves. Il en étoit de même de l'eau du canal, s'il y arrivoit après avoir traversé les flâmes, & qu'il n'osât pas le passer à la nage ou du moins en se tenant à l'une des deux balustrades qui sortoient de l'eau. Ces Officiers ne manquoient pas de secourir de tout leur pouvoir ceux qui couroient risque de se brûler ou de se noyer;

mais c'étoit pour les enfermer aussi. Leur prison n'étoit pas austere d'ailleurs. On les faisoit , s'ils le vouloient , Officiers du second ordre dans ces Temples souterrains ; & ils pouvoient se marier aux filles de ces Officiers. Mais on les obligeoit avant toutes choses de faire sçavoir leur état à leur famille par cette formule qu'ils écrivoient & signoient de leur main. Pour avoir tenté une entreprise téméraire : les Dieux justes & misericordieux me retiennent pour jamais dans une prison favorable ; craignez & aimez les Dieux. Cette formule les faisoit regarder comme morts , & délivroit leur famille de tout engagement à leur égard. Ils étoient sûrs en effet de ne parler de leur vie à aucun profane. Les autres Officiers du second ordre , enfans même de ceux-là , avoient la liberté , non de changer d'état , ce qui n'étoit permis à aucun Egyptien ; mais de servir à leur tour dans les Temples superieurs , & même de parler à tout le monde comme les Prêtres ; parce qu'on les contraignoit au secret par un serment qu'on ne daignoit pas tirer

de ceux qui ayant succombé à leurs épreuves, s'étoient, disoit-on, manqué de parole à eux-mêmes.

A l'égard de la dernière de ces épreuves, elle étoit véritablement la présence de la mort, par le bruit des rouës dans les tenebres : Mais ce bruit servoit aussi à avertir les Prêtres qui attendoient l'Aspirant dans le Sanctuaire, d'abaisser sur le champ tous les voiles sur les ouvertures qui en permettoient la vûe au peuple. De sorte que le peuple, s'il y en avoit dans le Temple, ne sachant rien de ce secret, s'imaginoit que c'étoit un tonnerre qui annonçoit aux Prêtres la présence prochaine d'un Dieu qui leur venoit dévoiler quelque mystère. Ce fut cette épreuve que manqua Orphée, qui se trouvoit alors en Egypte ; & à qui les Prêtres avoient néanmoins accordé l'Initiation, quelques mois auparavant, par une grace qu'il leur parut mériter d'ailleurs.

Ce fameux Grec, qui avoit reçu des Dieux le don des Vers & de la lyre en un si haut degré, qu'il passoit dans ces temps encore fabuleux

pour fils d'Apollon & de Calliope , étoit né en Thrace. Mais comme c'est un País assez sauvage , & dont les habitans féroces aiment mieux la guerre que les beaux Arts , il étoit venu s'établir dans la Theffalie , où les mœurs étoient plus douces , & qui d'ailleurs étoit une region charmante par le cours du fleuve Penée , & par la délicieuse vallée de Tempé. Ce fut là qu'il épousa la belle Eurydice , encore plus célèbre par l'amour qu'elle eût pour son mari que par sa beauté. Le concours de toute la Grece , que les charmes du lieu & la curiosité d'entendre Orphée attiroit en Theffalie , porta bientôt jusqu'à lui la réputation des Egyptiens. Comme les talens superieurs supposent d'ordinaire une grande élévation d'esprit & de sentimens , Orphée conçut le dessein de s'aller faire initier en Egypte , persuadé que sa Poësie deviendrait bien plus sublime quand il se seroit rempli des connoissances de la Divinité , de la Morale , & de la Nature , dont il entendoit dire que les Egyptiens étoient les vrais & les seuls maîtres. Il commença

dèslors à apprendre la langue Egyptienne : Mais il n'avoit dans son projet qu'une peine, c'étoit de s'éloigner pour quelque temps de son Eurydice. En vain pour la faire revenir de la tristesse où la plongea la premiere proposition qu'il lui en fit , il lui représenta les agrémens de sa patrie où il la laissoit, & la consideration où elle étoit dans la Cour du Roi de Theffalie : cette idée excitoit en elle un sentiment tout opposé. Il y avoit quelque temps qu'Aristée étoit venu s'établir dans cette Cour. Il se disoit fils d'Apollon & de la Nympe Cyrene, fille du Roi Penée, ayeul du Roi regnant. On prétend qu'Apollon amoureux de cette Princesse l'avoit transportée dans l'Afrique où elle donna le nom à la Province Cyrenaïque. Ainsi Aristée regardoit la Theffalie comme le lieu de son origine. A peine y fut-il arrivé qu'il jetta les yeux sur Eurydice, & fit auprès d'elle des poursuites inutiles qu'elle ne jugea pas à propos de découvrir à son mari. Cependant elle regardoit comme un séjour très-fâcheux en l'absence d'Orphée, celui-

là même dont il lui proposoit les douceurs pour consolation ; & ne pouvant le détourner de son dessein , elle lui déclara qu'elle le suivroit partout.

Nos deux époux s'embarquerent donc ensemble ; & après tous les travaux & tous les dangers d'un long voyage , ils arriverent au port de Canope dans le Delta , & par le canal Heracleotique jusqu'à un port de Memphis. Comme il étoit déjà tard , ils résolurent de coucher cette première nuit hors de la ville. Dans le peu de chemin qu'il y avoit à faire depuis le rivage jusqu'à l'hôtellerie qu'on leur montrait , Eurydice sentit au talon une piqueure si légère qu'elle ne songea pas même à en avertir son mari. A peine fut-elle entrée dans la chambre qu'on leur donna , qu'elle fut saisie d'un grand assoupissement qui lui fit refuser toute nourriture. Cependant comme elle avoit mangé dans la barque plus d'une fois avec tout le monde , son mari ne regarda point comme un mauvais signe un sommeil qui lui paroissoit avoir une cause fort ordinaire & fort naturelle. Elle le rassura

même en lui disant qu'elle n'avoit besoin que de repos. Au bout d'une demi-heure il entendit qu'elle dormoit avec une respiration violente & forcée qui le fit courir à elle. Alarmé de voir son visage enflé & livide, & sur-tout de ne pouvoir l'éveiller, il appella son hôte, avec un grand cri. Mais à peine l'hôte eut vu la malade, qu'il lui dit que c'étoit-là l'effet de la piqueure d'une bête venimeuse qui s'étoit trouvée sous ses pas, & qu'elle en avoit infailliblement la marque au pied. L'ayant bientôt rencontrée : Seigneur Etranger, lui dit l'hôte, j'irai chercher un Medecin si vous le souhaitez ; mais il trouvera votre femme morte. Il est bien malheureux que vous n'ayez pas ouï dire, ou que vous n'ayez pas fait attention quand on vous a dit qu'il ne faut jamais marcher sur le terroir de l'Egypte, que l'on n'ait sur soi un baume préservatif, pour l'appliquer à l'instant sur la partie où l'on se sent piquer. Le remede est infaillible en ce cas : mais le délai de quelques minutes rend le mal incurable. Ah ! dit Orphée, j'ai le re-

mede, mais ma femme, ma cruelle femme ne m'a averti de rien. Hélas ! Seigneur, répondit l'hôte en se retirant, je vois bien que pour son malheur la piqueure a été trop legere & trop insensible, comme il en arrive aux Egyptiens mêmes s'ils n'y prennent pas assez garde.

C'est ainsi qu'Orphée implorant en vain tous les Dieux de la Grece & de l'Egypte, perdit la plus tendre & la plus fidelle de toutes les femmes. Elle fut portée dans le tombeau des Etrangers sans aucune ceremonie ; parce qu'Orphée possédé de sa douleur, n'avoit encore daigné se faire connoître à personne. Ce tombeau des Etrangers étoit hors des murs de Memphis du côté des Pyramides, dans le même lieu que le tombeau commun des naturels du país. C'étoit les Catacombes des Momies qui subsistent encore aujourd'hui ; mais on y descendoit les Etrangers par une ouverture particuliere. A l'entrée de ces Catacombes étoit le lac Acherusia, sur le bord duquel on jugeoit les Egyptiens morts comme on jugeoit les Rois au labyrinthe. Mais on

ne s'informoit de rien à l'égard des Etrangers , & on les enterroit simplement sans les embaumer. Cependant Orphée toujours inconnu allant tous les jours aux environs des Catacombes qui enfermoient Eurydice , trouva un soir des Egyptiens qui disoient entre eux qu'il y avoit une communication souterraine entre les Catacombes & les Pyramides , & que les ames des morts se promenoient dans tout cet espace. Ils ajoûtoient que quelques-uns de ceux qui avoient eu le courage d'entrer dans ces Pyramides par l'ouverture que l'on y voyoit à un des côtés de la plus grande , y avoient entendu les voix & les chants des ombres heureuses. Orphée recueillit ces paroles ; & comme les vrais amans , & sur-tout ceux qui n'ont aimé qu'une fois , regardent leur amour comme éternel , & portent l'idée de leur persévérance au-delà même de leur vie ; Orphée s'abandonnant à cette illusion , & comptant sur un sentiment semblable dans l'ombre de son Eurydice , espéra de la rencontrer dans ces tombeaux , ou de l'attirer à lui par le son de sa voix & de sa lyre. Etant retourné

à Memphis & ayant écouté attentivement ce que lui disoient tous ceux qu'il interrogeoit sur ce qu'il avoit déjà ouï dire , il se confirma dans son dessein ; & ayant pris une lampe convenable , & sa lyre qu'il laissoit oisive depuis long-temps , il arriva sur le soir du lendemain à la premiere Pyramide. Dès que la nuit fut venue il y entra seul , & il osa faire retentir les longs échos de ses voutes du nom de son Eurydice. Après des détours effroïables il trouva le puits ; & l'envie qu'il avoit de rencontrer Eurydice ou la mort l'y fit descendre. Il reçut quelque consolation d'entendre à travers la grille dormante une musique parfaite , dans laquelle il distinguoit des voix de femmes , & croyoit même reconnoître celle de son Eurydice. Mais il fut encore plus satisfait quand il lut l'inscription. Il se vit à la porte de l'Initiation qui avoit été l'objet de son voyage , & dont la perte de sa femme avoit écarté le souvenir. Mais joignant alors l'une & l'autre idée , & livrant son imagination à ses desirs , il crut que l'Initiation même le conduiroit au séjour

des ames heureuses , & que peut-être il en rameneroit Eurydice. Il entra dans le chemin étroit. Il subit courageusement les épreuves du feu & de l'eau. Mais au bruit des rouës & au mouvement du pallier ou du pont levis , il n'eut pas la présence d'esprit de s'attacher aux anneaux. Ainsi il fut obligé de reculer , & se vit rejeter malgré lui sur les marches de l'Arcade. Il reconnut sa faute avant même que le bruit eût cessé. Ainsi dès que du haut de l'escalier où il étoit demeuré ferme , il aperçut la porte du pied d'estal ouverte , il prit sa lyre , & se résolvant à la mort , il se consolait par l'espoir de rejoindre son Eurydice. Cependant il s'avançoit à pas lents vers le Sanctuaire en chantant des vers remplis du nom des Dieux & d'Eurydice , & en s'accompagnant de sa lyre d'une maniere si juste , si mélodieuse & si tendre , que tous les Prêtres , au milieu desquels il se trouva demeurèrent charmés. Ayant cessé au bout d'un temps assez court , il se mit à genoux comme pour recevoir sa sentence. Le Grand-Prêtre ayant

conferé quelques momens avec ses collègues , le fit relever & lui dit : Vertueux Etranger qui ne pouvez être que le fameux Orphée , nous connoissons par la piété de vos vers & par l'excellence de votre talent que vous reverez les Dieux & qu'ils vous cherissent. Notre Déesse est équitable ; elle vous tient compte de ce que vous êtes entré dans les abymes , & de ce que vous y avez marché sans conseil & sans soutien. Il est vrai que le jugement vous a manqué à la dernière de vos épreuves ; mais elle pardonne cette méprise à la douleur que vous cause la perte que vous avez faite. Vous ne trouverez de consolation que dans la vertu dont la Déesse vous expliquera par notre bouche les vrais principes. Mais en réparation de votre faute , elle exige qu'après votre Initiation vous portiez son culte dans la Grece votre patrie , dont la réputation nous est connue depuis long-temps. Orphée ne répondit à ce discours que par des larmes de reconnoissance & de joye : & le Grand-Prêtre acheva sur lui la ceremonie de ce jour-là &

l'admit aux exercices des jours suivans.

Il n'est pas difficile de reconnoître toutes les pratiques des Egyptiens dans la Mythologie Grecque dont Orphée est le principal Auteur. Nous avons indiqué ailleurs ce que les funérailles lui avoient fourni : Il a déguisé un peu davantage ce qu'il a tiré des Initiations. Mais on voit clairement dans les trois épreuves du feu, de l'eau & de l'air, les trois purifications que les ames doivent essuyer avant que de revenir à la vie, & que le plus grand Poëte des Latins a empruntées de lui dans le sixième livre de son Eneïde : *Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni*, sans omettre la circonstance de la suspension à l'air agité ou aux vents. *Suspensæ ad ventos*. Le fleuve d'oubli & la porte d'ivoire y ont leur place. Hercule revenant avec Alceste des enfers, & Thésée condamné à y être éternellement assis, sont les deux symboles différens de ceux qui surmontoient leurs épreuves ou de ceux qui y succomboient. Mais de plus, Orphée donna une histoire symboli-

que ou déguisée de son Initiation : lorsque liant ce qui se passoit dans son esprit & dans son cœur avec ce qui lui arriva réellement dans sa dernière épreuve ; il a supposé qu'il n'avoit manqué de ramener Eurydice des Enfers , que parce qu'il tourna la tête contre la loi prescrite , avant que d'avoir revu la lumière du jour.

Ces allégories mêmes sont peu de chose en comparaison des mystères de Cerès qu'il institua réellement à Eleusine sur le modele de ceux d'Isis ; & qu'il divisa en grands & en petits mystères , dans la même vûë qu'on distinguoit en Egypte la grande & la petite Initiation. La première étoit donnée aux seuls naturels du païs , & l'on n'accordoit aux Etrangers que la seconde. Les uns & les autres , tant à Eleusine qu'en Egypte étoient obligés à un secret qui n'avoit jamais été violé qu'il n'en eut coûté la vie au coupable , ou par une condamnation régulière , ou par d'autres voies , en quelque endroit du monde qu'il pût être ; & l'on ne manquoit jamais de changer , du moins en partie , la pratique révélée. C'est ce qui fait qu'on sçait

si peu de chose des ceremonies anciennes. Le peu que j'en sçai moi-même n'est parvenu jusqu'à moi que par quelques monumens très-rares ; & encore plus difficiles à déchiffrer , que les désordres des guerres ont tirés des Archives où ils étoient enfermés , & que ceux qui les possèdent actuellement cachent encore avec un grand soin. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des Initiations & dans l'Egypte & dans la Grece, elles ne sont plus si rudes ; & les mysteres où elles conduisent ne sont plus si secrets. Les personnes d'une grande considération y sont reçues sans épreuve. Les enfans mêmes sont assez souvent consacrés, sans condition & par la seule devotion de leurs parens, ou à Isis ou à Cerès, qui ne sont au fond que la même Déesse.

La journée entière & la nuit suivante furent données à Sethos , selon la coûtume , pour se reposer. On lui présenta pour ses repas les mêmes viandes & les mêmes breuvages qu'on lui auroit servi dans le Palais ; & il voyoit autour de lui un assez grand nombre d'Officiers du second ordre

qu'on lui donnoit pour domestiques. Mais Sethos ne devoit point sortir de son appartement de tout ce jour-là. Il y auroit même été renfermé plus long-temps, s'il y avoit eu un plus ancien Aspirant dans la maison des Prêtres, & il auroit fallu attendre la fin de ses exercices.

Le lendemain vers le milieu de la matinée les Prêtres vinrent avvertir Sethos qu'il alloit commencer un jeûne qui devoit durer quatre-vingt-un jours, en différens degrés d'austerité. Il ne devoit boire que de l'eau pendant tout ce temps-là. Dans les deux premiers mois il mangeroit à sa discretion du pain, & pour mets des fruits crus ou sechés seulement au Soleil. Mais ce regime étoit moins fâcheux en Egypte qu'en tout autre País. Les vingt-un jours suivans se partageroient en deux parties ; la première de douze jours, où le pain demeurant à sa discretion, il n'auroit que huit onces de fruit par jour ; & la dernière de neuf jours où le jeûne feroit extrême, car il n'auroit pour toute nourriture avec de l'eau que dix-huit onces de pain par jour. Pendant les

soixante & douze premiers jours il feroit ses repas seul & quand il le jugeroit à propos. Il coucheroit dans sa chambre sur un lit découvert garni seulement de sangles de Papyrus bien tenduës , d'un chevet & de deux draps de lin , desquels celui de dessus faisoit autant de doubles que l'on vouloit. L'aspirant n'y étoit jamais que six heures , mais on lui donnoit à midi une heure pour dormir assis. Voilà tout ce qui regardoit la purification du corps , ou la premiere des trois parties de l'Initiation. Les deux autres étoient la purification de l'ame , & la manifestation.

LA purification de l'ame consistoit en deux (1) parties , l'invocation &

(1) Outre le traité de Meursius intitulé *Eleusinia* , on peut lire sur les Initiations des Anciens , ce qu'en dit le P. Laffiteau, *Mœurs des Sauvages* , t. 1. p. 221. & suiv. Il commence par ces paroles : Les Initiations aux Mysteres étoient une École

pratique de Religion & de vertu , instituée par les Anciens pour apprendre aux hommes à vivre selon les principes de la raison & de la sagesse. Telle est en effet l'idée que nous en donne Cicéron de leg. 2. &c.

l'instruction. L'invocation se reduisoit à assister une heure le matin & une heure le soir aux sacrifices qui se faisoient à la vûë de tout le Peuple : mais l'Aspirant étoit placé en un lieu où il ne pouvoit ni le voir ni en être vu. L'instruction étoit d'un plus grand détail. On avertissoit d'abord l'Aspirant qu'il s'agissoit principalement des devoirs de sa condition, & que son examen ne tomberoit que là dessus. Cependant les Prêtres faisoient à son occasion deux entretiens ou conférences par jour auxquelles on l'obligeoit de se trouver. Dans celle du matin, l'un d'entr'eux expliquoit pendant une heure les principes generaux de la Religion Egyptienne. Il (1) établissoit la notion d'un Dieu unique qui avoit conçu le monde par son intelligence avant que de le former par sa volonté. Mais pour s'accommoder à la foiblesse des hommes , on leur permettoit d'adorer les differens attributs de son essence , & les differens effets de sa bonté sous les symboles des Astres, comme

1) Lactance , l. 1.

le Soleil & les Planettes ; des grands personnages comme Osiris , Jupiter , Mercure ; & même des corps terrestres comme les animaux & les plantes (1). Il ajoûtoit que les Dieux subalternes étoient aussi les esprits dont le Dieu suprême jugeoit à propos d'employer le ministère dans le Gouvernement de l'Univers. Il n'oublioit pas l'esprit tentateur des hommes , & perturbateur de la nature , représenté par Typhon, par les mauvais génies , & par les animaux pernicieux ou par les plantes venimeuses. Il descendoit de-là à l'explication des ceremonies que l'on pratiquoit pour attirer la faveur des Dieux bienfaisans , ou pour détourner la colere des Dieux malfaisans. Les Egyptiens par cette idée confuse d'unité dans l'Etre divin , & de multiplicité dans ses symboles , sont les premiers Auteurs de ce qu'il y a eu de plus sublime dans les opinions Philosophiques , & de

(1) M. l'Abbé Banier | interprétation ne les
remarque fort bien que | disculpoit point d'ido-
les premiers Peres de | lâtrie. Origine des fa-
l'Eglise démontroient | bles , tom. 2. pag. 266.
aux Payens que cette |

plus grossier dans les superstitions populaires. Mais d'ailleurs les origines physiques & historiques des dénominations de ces Dieux secondaires & des variétés de leur culte , étoient exposées d'une manière si sçavante & si curieuse , que Sethos portoit quelquefois envie à ces hommes qui , étant délivrés de tous les embarras de la vie , pouvoient se donner tout entiers à des recherches si satisfaisantes.

La conference du soir étoit d'une heure & demie. On n'y traitoit que de morale. Un des Prêtres exposoit d'abord les regles generales des mœurs dont il faisoit ensuite l'application à des cas ou à des exemples convenables à la condition de l'Aspirant. Après quoi d'autres Prêtres proposoient des difficultés qui étoient résolues par le premier : L'Aspirant n'y parloit point. Mais dans les conversations familières que les Prêtres tenoient entre eux deux fois par jour ; on lui laissoit dire tout ce qu'il vouloit , non sur la Religion , mais sur la Morale ; & on tâchoit de satisfaire à ses questions ou à ses objections.

Outre cela tous les Prêtres destinés aux instructions sacrées, étoient obligés de le recevoir dans leurs cabinets à quelque heure qu'il se présentât dans les intervalles de ses exercices. Cette liberté qui duroit quarante-deux jours, donnoit lieu à l'Aspirant de manifester extrêmement le fond de son ame, & de raconter même plusieurs actions de sa vie qu'il croyoit lui faire honneur : & les Prêtres de leur côté apportoit une grande attention à étudier son caractère & ses inclinations. Car au lieu que dans les autres Ecoles un seul Maître instruit plusieurs disciples, ici tout le college des Prêtres s'occupoit d'un seul Aspirant. Leurs femmes qu'on appelloit par honneur les Prêtresses, quoiqu'elles n'eussent en Egypte aucune fonction sacerdotale, du moins dans les Temples superieurs, logeoient avec eux dans la même enceinte de maison. Mais les quatre étages de cette maison étant doubles, les appartemens des Prêtres donnoient sur le jardin & ceux des Prêtresses sur le dehors. De ces deux côtés séparés par un corridor, celui des femmes s'appelloit

s'appelloit aussi par honneur le Palais sacerdotal , pendant que l'autre côté s'appelloit simplement la Maison des Prêtres. Les Prêtresses pouvoient entrer dans l'appartement de leurs maris , excepté dans leur cabinet. Elles n'entroient jamais dans les salles ou pieces communes de la Maison : Mais elles avoient la liberté des corridors , & des passages seuls qui conduisoient aux tribunes du Temple & dans les jardins. On avoit défendu à l'Aspirant de leur parler & même de les saluer en quelque endroit qu'il les rencontrât ; quoiqu'ordinairement il les connût & qu'il les eût vûes dans le monde & sur-tout chez le Roi & chez la Reine, où elles alloient à certaines heures comme les autres femmes. On vouloit par-là faire comprendre à l'Aspirant qu'il falloit sçavoir se priver quelquefois des choses licites en elles-mêmes , & au milieu desquelles on se trouvoit. Mais ce qui paroîtra sans doute pénible pour des hommes bien élevés , ces personnes dont la plupart étoient d'une très-grande beauté , ne manquoient jamais de lui faire en passant des reverences

très - respectueuses , sans qu'il lui fût permis de marquer par le moindre signe qu'il leur rendoit le salut. On lui faisoit faire par-là l'essai de la fermeté que l'homme vertueux doit opposer aux charmes du sexe , quand ils se trouvent en concurrence avec le devoir.

Lorsque le soir du quarante-deuxième jour étoit arrivé , on avertissoit l'Aspirant que le lendemain , il entreroit dans un silence de dix-huit jours complets , pendant lesquels il ne lui seroit pas permis de prononcer un seul mot , ni de faire même aucun signe qui représentât sa pensée , pour quelque raison que ce pût être ; excepté que s'il se sentoit malade , il l'indiqueroit en mettant la main sur son cœur. Quand même il ne l'auroit pas fait , ceux des Prêtres qui étoient Medecins l'auroient aisément connu ; & en ce cas tous ses exercices étoient interrompus. On le traitoit avec un grand soin : Mais après sa guérison il falloit recommencer toute la purification de l'ame ; à quelque jour des trois mois qu'il en fût demeuré. On présentait en

même-temps à l'Aspirant un certain nombre de Livres convenables , avec des tablettes & un style pour écrire ce qu'il voudroit , s'il ne s'étoit pas encore avisé d'en demander. Mais Sethos avoit eu cette prévoyance dès le second jour de sa retraite. Il avoit conçu qu'il s'instruiroit moins par les visites fréquentes qu'il étoit permis de rendre aux Prêtres , & par les interrogations perpétuelles qu'on pouvoit leur faire , que par le recuëillement & par la lecture. Il avoit déjà copié tout ce qu'il avoit pu retenir des conférences de morale , & il avoit tâché de remonter par la méditation aux principes de toutes les questions particulières : De sorte qu'il s'étoit mis en état depuis assez longtemps de prévenir dans son esprit toutes les réponses qu'il entendoit donner par le Prêtre qui tenoit la conférence , à toutes les questions & à toutes les objections qui lui étoient faites par les autres : Et dans les conversations familières ils avoient tous admiré la justesse & la modestie de ses décisions. Mais ces conversations alloient désormais lui être interdites.

Ses autres exercices demeuroient les mêmes, & les deux conférences continuoient encore pendant les dix-huit jours. Cependant on ne devoit plus l'aller prendre comme auparavant à l'heure de chacun de ses exercices, & c'étoit à lui à s'y rendre ponctuellement au signal commun. En un mot il n'avoit d'autre avertissement que d'être éveillé le matin & l'après-midi. Les jardins lui étoient toujours ouverts, mais il ne devoit prendre garde à personne ni homme ni femme; & il étoit comme seul dans une maison remplie de tant de monde. Personne aussi, ni homme ni femme ne faisoit semblant de prendre garde à lui; & hors son manger qu'on portoit dans son appartement une fois par jour en son absence, on ne lui rendoit plus aucune espece de service. Le Prêtre qui lui annonça ce nouveau règlement, ajouta que la loi lui en étoit imposée avec la dernière rigidité : Qu'on excusoit quelques legeres inobservations qu'on avoit remarquées dans les quarante-deux jours passés; mais que le moindre violement des regles qu'on venoit de lui

prescrire lui feroit perdre sa liberté pour le reste de sa vie. Aussi-tôt le Prêtre sans attendre aucune réponse de Sethos, emmena avec lui Amedès qui n'avoit pas encore quitté ce jeune Prince, & le laissa, comme on peut penser, dans une grande tristesse. C'est une situation de l'ame qu'ils vouloient plutôt faire éprouver à leurs Aspirans, pour leur donner lieu de s'en relever avec courage, qu'ils n'avoient envie d'exécuter leurs menaces; & ils fermoient volontiers les yeux sur les legers manquemens de ceux qu'ils jugeoient dignes d'ailleurs de l'Initiation.

Rien ne fut plus sensible à Sethos que de se voir séparé de son Gouverneur qu'il n'appelloit plus que son pere. Le délaissement où il se voyoit, & qui n'étoit là qu'une épreuve ou un exercice, rappella dans son esprit la véritable situation de sa fortune, sur laquelle, à proprement parler, il n'avoit pas encore ouvert les yeux. Il se ressouvint de sa mere qu'il avoit perdue, & de la succession au Trône qu'il étoit menacé de perdre : Et la nature l'emportant,

ou sur la distraction de la jeunesse dont il sortoit à peine, ou sur la force heroïque qui prenoit en lui des accroissemens visibles , il répandit un torrent de larmes. Mais considérant ensuite l'inutilité & la foiblesse d'un pareil soulagement, il s'arma de résolution & de constance ; & il osa se promettre à lui-même qu'en quelque accident de la vie qu'il pût se trouver, il ne chercheroit point sa consolation dans les pleurs, & qu'il regarderoit la vertu comme le seul bien & le seul soutien de l'homme.

Le lendemain un peu après son lever il vit entrer trois Prêtres dans sa chambre avec un visage très-sérieux. Il étoit très-rude pour l'Aspirant de voir ces hommes, qui lui marquoient auparavant toute sorte d'amitié & de complaisance, s'avancer avec un air de Juges severes. Ils venoient pour lui reprocher, non les petites fautes qu'il pouvoit avoir commises depuis le commencement de sa préparation, & qui n'auroient été des fautes que pour ce temps & pour ce lieu-là ; mais les dispositions dé-

sectueuses ou vitieuses qu'ils avoient remarquées ou dans ses discours ou dans ses manieres. Ils ne s'en tenoient pas là. Comme le courage qu'il falloit avoir pour s'exposer aux épreuves de l'Initiation ne pouvoit gueres se trouver qu'en des hommes déjà célèbres ; les Prêtres connoissoient assez ou par eux-mêmes ou par le bruit public leurs perfections & leurs défauts. Mais outre cela, comme on venoit demander fréquemment des conseils ou même des prédictions aux Prêtres, qui passaient pour très-profonds dans la connoissance de l'avenir & des choses les plus cachées, il n'étoit point de diligence qu'ils ne fissent pour s'instruire sans qu'on s'en apperçût, de tous les secrets des Princes & des Particuliers ; à quoi même l'adresse de leurs femmes & de leurs Officiers du second ordre, qui alloient dans le monde, ne contribuoit pas peu. Depuis même que l'Aspirant étoit enfermé chez eux, ils recherchoient avec un grand soin toutes les circonstances de sa vie. Ainsi ils l'étonnoient étrangement en lui rappelant ses actions passées, qui

pouvoient mériter quelque censure, & en lui faisant des reprimandes proportionnées à la grieveté du cas, sans qu'il lui fût permis seulement d'ouvrir la bouche. Ils lui défendoient même de perdre son temps à se justifier par écrit : Mais ils prenoient toutes les précautions imaginables pour ne lui rien imputer qui ne fût vrai. Ce fâcheux exercice étoit plus ou moins long à chaque fois, & continuoit plus ou moins de jours, selon l'étendue de la matiere, & ils insinuoient à plusieurs qu'ils en sçavoient plus qu'ils n'en vouloient dire. Mais à l'égard de Sethos, à qui les Prêtres n'avoient rien à reprocher, ils se contenterent de le reprendre des larmes qu'il avoit versées la veille, ne croyant pas être vû. Il lui dirent sur ce sujet les mêmes choses qu'il s'étoit dites à lui-même, après quoi ils se retirèrent & ne revinrent plus.

Vers le soir du dernier jour de silence les trois Prêtres entroient chez l'Aspirant avec un visage serein. Ils lui disoient qu'une des plus salutaires instructions que l'homme sage pouvoit recevoir étoit celle qu'il tiroit

de ses propres fautes. Qu'il falloit s'en repentir & s'en corriger ; mais qu'il ne falloit point en concevoir une honte qui portât au découragement & à l'inutilité. Ils ajoûtoient qu'on avoit admis à l'Initiation des coupables ; mais que leur histoire ne fournissoit pas encore l'exemple du moins d'Initiés Egyptiens, qui depuis leur engagement eussent abandonné la route de la plus haute vertu. Qu'il alloit entrer dans un corps que le mérite seul avoit formé , & qui n'ayant aucun rang par lui-même , occupoit la premiere place dans l'estime de tous les hommes. Ils alloient jusqu'à lui dire que quoique l'Initiation ne fût qu'une participation du Sacerdoce , c'étoit leur naissance qui les faisoit Prêtres ; au lieu que les Initiés étoient des hommes de choix, qui ne parvenoient à cet honneur que par un mérite rigoureusement éprouvé. Ils l'avertissoient ensuite qu'à commencer du lendemain , où il reprendroit l'usage de la parole , on lui donneroit douze jours pour recueillir ou par écrit ou dans sa mémoire ce qu'il avoit appris dans les

conferences qu'il avoit entenduës ou dans les lectures qu'il avoit faites ; pour se préparer à répondre à trois questions de Morale qu'on devoit lui proposer au bout de ce terme. C'est pour cela que ces conférences étoient finies , afin de ne point l'embarrasser de nouveaux sujets d'application. On feroit seulement un discours dans la journée pour en remplir le vuide ; mais il rouleroit sur une matiere un peu différente des précédentes ; & il n'y apporteroit que l'attention qu'il jugeroit à propos. L'assistance aux prieres & aux sacrifices ne seroit réglée & pour l'heure & pour la longueur que par sa piété & par son goût. Enfin il auroit la même liberté qu'auparavant de parler à tous les Prêtres & dans leur particulier , & dans leurs conversations , & il pouvoit même saluer les Prêtres , quoiqu'on le priât toujours de ne leur point parler.

Sethos , qui avoit apporté en ce lieu de grandes avances & pour la vertu & pour le sçavoir , avoit extraordinairement profité de sa retraite & de son silence par rapport à l'une &

à l'autre de ces deux vûës. Ainsi au commencement de ce troisième mois il parut en quelque sorte être devenu égal aux Prêtres, & ils agissoient désormais avec lui comme les grands hommes agissent entre eux. Il eut assez de force & de presence d'esprit dans le premier jour pour ne point redemander Amedès qu'il ne voyoit point encore; & les Prêtres qui ne le soupçonnoient pas d'indifférence, comprirent par-là qu'il se prêtoit de lui-même à toutes les épreuves où l'on vouloit mettre son ame. On le lui rendit pourtant dès le soir même. Mais la politesse qui lui étoit naturelle l'engageant à profiter de la permission qu'on lui avoit donnée à l'égard des Prêtresses, il fut assez surpris, lorsqu'il en salua pour la première fois deux ou trois qu'il rencontra ensemble dans une allée du jardin, de voir que c'étoient elles maintenant qui ne lui rendoient pas le salut. Il eut quelque honte de ne s'être pas attendu à quelque reserve semblable dans un lieu comme celui-là; & mettant à profit cette bagatelle, il pensa qu'on vouloit l'ac-

coûtumer par-là à s'affujettir aux coutumes , ou les plus singulieres , ou les moins importantes des lieux où l'on se trouvoit.

Les discours ou les entretiens des deux mois précédens avoient été faits par des Prêtres très-habiles & très-versés dans les matieres qu'ils avoient traitées. Mais si dans toute la classe des Lettres sacrées il y avoit un homme supérieur en génie & en éloquence , c'étoit lui que l'on chargeoit des douze derniers discours qu'il s'agissoit de faire au commencement de ce dernier mois. Il prenoit pour sujet general , l'ESPRIT du veritable Initié. L'Initié , disoit-il , est un homme renouvelé , en qui l'amour de la vertu & du devoir a pris la place de toutes les passions qui le faisoient agir auparavant. On voit infailliblement en toutes rencontres ce qu'il fera dans ce qu'il doit faire. La vie n'est rien pour lui. Ce n'est ni l'exemple , ni l'occasion , ni une ardeur passagere qui l'engage à l'exposer. Ces circonstances sont nécessaires à l'homme de passion : Mais l'homme de principes tel qu'est l'Initié , tient pour ainsi dire ,

sa vie dans sa main ; & il n'en use encore que parce que son devoir ne la lui a pas encore demandée. La gloire est ordinairement attachée aux grandes vertus que l'on voit pratiquer aux Initiés : mais elle n'est ni leur motif , ni leur but. Il est important de conserver l'idée & le nom de la gloire parmi les hommes , surtout à l'égard de ceux qui , étant nés dans un haut degré d'élevation , ne peuvent ordinairement être animés par aucun autre intérêt sensible. Mais au fond la gloire n'est l'aiguillon que des foibles ou des commençans. Le motif de l'Initié est la voix de son devoir ; & son but en est l'accomplissement. C'est par-là que nous voyons , disoit-il , plusieurs d'entre nos Initiés qui ont mieux aimé rendre à leur Prince ou à leur Patrie des services obscurs & cachés , que d'être revêtus des dignités les plus éclatantes. L'ambition a engagé la plupart des Aspirans à subir les épreuves du corps ; mais les épreuves de l'ame les ont purgés de l'ambition même. En quelque rang que l'Initié se trouve placé ou par la naissance

ou par la fortune, il ne s'y croit établi que pour l'utilité de sa Patrie, & s'il se peut même, du genre humain. Ainsi cet homme inaccessible à tout desir & à toute crainte pour lui-même, est occupé de tous les desirs & de toutes les craintes de ceux qu'il doit rendre heureux, comme leur maître, ou servir comme leur concitoyen. Il alleguoit à cette occasion les divers biens que les premiers Héros de l'Egypte, instituteurs du culte des Dieux & de l'Initiation, avoient faits au monde; la sûreté, la félicité & la gloire qu'ils avoient d'abord procurées à l'Egypte même. Mais, ajoutoit-il; leur courage magnanime ne pouvant se contenir dans des bornes si étroites; ils avoient porté les arts utiles chez des nations aussi incultes que leurs terres; ils avoient nettoyé les campagnes & les mers de Brigands & de Pirates; ou ils les avoient changés eux-mêmes en Peuples polis, par les loix qu'ils leur avoient imposées, par les Sciences qu'ils leur avoient communiquées, & surtout par les vertus heroïques dont ils leur

avoient donné l'exemple. C'est à eux enfin que le monde est redevable de la forme où nous le voyons aujourd'hui. Parcourant les noms des plus fameux Initiés des siècles suivans , il rapportoit des traits de leur vie aussi touchans par la singularité des conjonctures que par la generosité des actions. Il terminoit le récit de ces merveilles en disant que l'ame de l'Initié, cette ame si courageuse, si sublime, est simple, douce, indulgente. Cet homme qui rassemble en lui toutes les vertus, en estime, en releve les moindres traits dans ceux où il les voit paroître : il met au-dessus de lui ceux qui désesperent de l'atteindre. Il se rend témoignage de la droiture de ses intentions , mais il se défie de ses pensées & de ses vuës. Il ne se sent pas capable de commettre des injustices ni des crimes, mais il reconnoît en lui toutes les foiblesses de la nature. Toujours en garde contre les fautes , il est toujours prêt d'avouer qu'il en a commis. C'est enfin un homme sans défaut , qui travaille toujours à se corriger ; & un homme parfait, qui tend toujours à se perfectionner.

Cette peinture dont je ne présente ici qu'une foible ébauche, transportoit Sethos d'admiration. Il disoit à Amedès : Mon pere, d'où vient que les Prêtres m'ont parlé si négligemment de ces derniers discours que j'allois entendre ? C'est là sans doute une de leurs épreuves les plus délicates. Ils vouloient essayer si j'aurois du goût pour la vertu, si sa lumiere attireroit mes regards, & si je serois sensible à ses charmes. Ah ! je n'ai point vécu jusqu'à présent ; il n'y a que le veritable Initié, l'homme vertueux qui connoisse la sublimité de son être, & qui jouisse de son ame. Tous ceux qui s'attachent à d'autres objets ne sont pas dignes d'être hommes. Bien loin que ces derniers discours soient indifferens, comme les Prêtres sembloient me l'insinuer, je n'ai qu'à m'en remplir pour répondre à toutes les questions qu'on pourra me faire. Je parlerai de source ; & il ne s'agira plus que de conformer la suite de ma vie à mes réponses. Mais, mon pere, continuoit-il, j'ai été bien] aveugle, de n'avoir pas apperçu en vous-même ces vertus su-

blimes dont on me fait un si riche tableau. C'est sans doute cette simplicité & cette indulgence qui entrent dans le caractère du véritable Initié, qui vous avoient voilé à ma vûë. Le Roi mon ayeul, & la Reine ma mere avoient bien sçu percer ce voile, lorsqu'ils vous ont pris pour conseil & pour Ministre. Mon fils, lui dit Amedès, c'est beaucoup pour moi, s'il est vrai que je n'aye pas deshonoré le titre d'Initié que je porte. Mais c'est un autre que moi qui doit lui donner son lustre. La grandeur de votre naissance vous impose des loix plus étenduës, & vous donne aussi de plus grandes facilités qu'à moi pour la pratique des vertus éminentes, & des actions genereuses. Ne me sentant point assez fort pour élever un Prince tel que vous, j'ai emprunté d'abord le secours de toutes les Academies de Memphis pour vous faire apprendre les Sciences sous des Maîtres bien plus habiles que moi; & j'ai tâché de joindre à la vigilance qu'un Gouverneur peut apporter à une éducation particuliere, l'émulation qu'un disciple ne prend

ordinairement que dans une éducation publique. Mais les Sciences ne font rien en comparaifon de la vertu. Qui pouvoit mieux vous parler de celle-ci , que ces hommes confommés dans la connoiffance des loix divines & humaines ? la voix publique donne quelque léger avantage en d'autres parties à certains Prêtres de l'Egypte fur ceux de Memphis. Mais en même temps elle rend témoignage à ceux-ci d'être les premiers de tous dans la Science des mœurs. A quelle occafion vous devoient-ils parler de la vertu d'une maniere plus profonde , qu'en vous préparant à l'Initiation ? Ce privilege qui a été defiré par les plus grands hommes ; & qu'ils ont regardé comme le couronnement d'une longue fuite d'actions merveilleufes , eft devenu une partie de votre éducation ; & par confequent , mon fils , vous engage à commencer par où ils ont fini.

Le lendemain de ces douze jours étant arrivé , le Grand-Prêtre fuivi de plufieurs autres entra dans l'appartement de Sethos un moment après qu'il fut levé. Il lui dit : Mon

filz , je viens vous proposer les trois Questions , auxquelles vous devez répondre dans neuf jours. Toutes nos instructions & même toutes vos lectures sont finies pour tout ce temps-là. Nous suspendons même nos conversations communes , & il ne vous sera permis de parler en particulier à aucun de nous avant la fin de ce terme. C'est aux Dieux seuls que vous devez désormais demander les lumières dont vous avez besoin. Vous coucherez pendant ces neuf jours dans le Sanctuaire derrière la statuë des trois Divinités , afin que la Déesse Isis vous instruisse s'il se peut , dans vos songes mêmes. On lui fera tous les jours à votre reveil , & avant que les portes du Temple soient ouvertes au Peuple , un sacrifice pour la prier de répandre sa sagesse dans votre ame. D'ailleurs vous passerez dans le temple tout le temps que vous jugerez à propos. Vous pourrez aussi méditer à vos réponses dans nos jardins. Cependant pour soulager un peu votre solitude , on vous viendra prendre deux fois par jour pour venir manger avec nous ; mais en gardant le

silence , & en suivant l'austerité qui vous a été annoncée d'abord pour ces neuf jours , où vous devez jeûner au pain & à l'eau. Voici maintenant nos trois questions , écoutez-les attentivement : Quelle est la première vertu du Heros ? L'Héroïsme consiste-t-il à passer les bornes du devoir ? Est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'interêt de sa patrie , ou à l'utilité du genre humain ? Le Grand-Prêtre ayant repeté distinctement ces trois questions encore deux fois , se retira avec les Prêtres qui l'avoient accompagné.

Sethos demeuré seul pour la seconde fois de sa retraite , commença par écrire les trois questions qu'on venoit de lui faire , de peur de les oublier. La première réflexion qu'il fit en les considérant ensemble , est que les Prêtres qui l'avoient averti dès le premier jour , que leurs instructions & son examen rouleroit sur sa condition , lui avoient très-peu parlé des devoirs d'un Roi en particulier , & n'en parloient point du tout dans leurs questions. Il jugea de-là qu'ils avoient du moins un

pressentiment qu'il ne seroit point Roi ; & qu'il ne lui resteroit que d'être un Héros. Après avoir poussé quelques soupirs sur son infortune & sur la foiblesse de son pere , il se résolut à la destinée que lui faisoient les Dieux , & se promit avec leur secours de la remplir.

En sortant de son appartement pour aller au Temple ; il s'apperçut qu'un silence profond étoit répandu dans toute l'étendue de la Maison. En effet pendant ces neuf jours, les Prêtres & toutes les personnes qui habitoient cette vaste demeure, affectoient de ne se point parler en sa présence. Ils ne se parloient même en son absence qu'à l'oreille & pour des affaires d'une pressante nécessité. En d'autres temps les Prêtres & les Prêtresses se promenoient & parloient ensemble dans les jardins à diverses heures. Mais dans ces neuf jours, Sethos n'y vit jamais que les Prêtres qui gardoient tour à tour le bœuf Apis paissant dans le parc qui étoit au milieu. Les femmes du monde entroient chez les Prêtresses ou dans le Palais sacerdotal par le dehors ; mais les

Prêtresses ne leur ouvroient jamais les portes qu'elles avoient sur les corridors. Ces portes pendant ces neuf jours étoient condamnées pour les Prêtresses mêmes, & elles n'avoient alors aucune communication dans l'intérieur de la Maison, quoique leurs maris pussent toujours entrer chez elles. A l'égard des hommes du monde ou des femmes qui demandoient les Prêtres, on ne les recevoit en tout temps que dans des salles extérieures. Ainsi n'y ayant rien de changé par rapport au dehors, personne dans la ville, ne sçavoit qu'il y eût un Aspirant chez les Prêtres; & ce secret, aussi bien que tous ceux de leur Maison, étoit gardé par leurs femmes & par les Officiers du second ordre, aussi inviolablement que par eux-mêmes.

Sethos ne fut pas peu surpris lorsqu'étant amené dans la chambre commune des repas, il vit que les Prêtres n'étoient pas mieux servis que lui; & que se réduisant eux-mêmes en sa considération au jeûne qu'ils lui avoient imposé, on ne leur donnoit comme à lui à chacun de leur

deux repas , que neuf onces de pain avec un peu d'eau. Il jugea par-là que les Prêtres regardoient comme une affaire très-importante la justesse de ses réponses , & qu'il y devoit penser très-profondément. Cependant comme ceux qui se présentoient à l'Initiation , dont plusieurs étoient des hommes de guerre, n'avoient pas tous le don de la parole , & n'étoient pas tous en état de donner un tour avantageux à leurs sentimens & à leurs pensées , on ne les arrêtoit pas sur les expressions , & ce n'étoit point du tout à une épreuve de bel esprit ou d'éloquence qu'on prétendoit les mettre. Il ne s'agissoit pour l'Aspirant que de manifester une ame droite , bienfaisante , & guérie de l'erreur qui n'est que trop commune à ceux qui se sentent du pouvoir ou de la force , qui est de croire que leur grandeur consiste à se mettre au-dessus de toute regle , & à se faire craindre des autres hommes. Il est vrai que s'il leur tomboit entre les mains de ces gens que la témérité ou l'ambition seules avoient engagés à rechercher l'Initiation , & qui parussent incorrigibles , ils en délivroient le mon-

de avec joye en les envoyant exercer leur bravoure ou leurs intrigues dans les souterrains. Plusieurs de ces Conquerans ou de ces Politiques si renommés dans nos histoires se seroient fait là ensevelir tout vivans. Cependant les exemples en étoient infiniment rares. Il auroit fallu être bien neuf pour ne pas sçavoir , avant que de se présenter aux épreuves , que toutes les vertus entroient dans le caractère des Initiés : Et quand on ne l'auroit pas sçu auparavant, il auroit fallu être bien indocile pour ne pas redresser ses jugemens & ses mœurs , par toutes les instructions & par toutes les corrections que l'on recevoit dans le cours de la purification de l'ame. Au sortir de là il n'étoit plus possible en quelque sorte qu'un Initié démentît sa profession. Il n'y a point d'émulation plus forte parmi les hommes que celle de soutenir l'honneur d'une compagnie peu nombreuse , dans laquelle on est admis à titre de mérite & de vertu. Cette émulation étoit peut-être moins efficace dans les Initiés étrangers ; parce que perdant de vûë l'exemple de leurs confreres , ils pouvoient oublier leurs engagements.

gagemens. Mais n'ayant reçu que la seconde Initiation , ou l'Initiation particulière ; ils n'étoient pas tout à fait du même ordre que les Initiés Egyptiens ; & l'honneur du corps ne dépendoit pas d'eux.

Sethos avoit déjà pensé à ses réponses cinq jours entiers ; lorsqu'on avertit le Grand-Prêtre qu'il y avoit à la porte du Temple un jeune Carthaginois qui paroïssoit , à son air & à son équipage , un homme de la première considération. Il disoit publiquement qu'il avoit été condamné par le Sénat de sa ville à venir à Memphis demander l'expiation de la mort de son frere qu'il avoit eu le malheur de tuer dans une bataille.

Fin du troisième Livre.





S E T H O S.

LIVRE QUATRIEME.

IL y avoit alors environ vingt ans qu'un Tyrien nommé Zoros descendant de Cadmus & homme courageux & intelligent, avoit fondé la ville de Carthage, ou du moins avoit étendu l'enceinte de Carthada, déjà bâtie. Dans les frequens voyages qu'il avoit faits sur la mer Mediterannée pour porter son commerce sur toutes ses Côtes, il n'avoit point trouvé d'entrepôt aussi commode que cette petite Ville, construite sur cet agréable rivage qu'on appelloit dès-lors le séjour des Nymphes. Il résolut enfin de s'établir lui-même à Carthada & de l'agrandir. Dans ce dessein, il y amena tous ses Vaisseaux

chargés de grandes richesses. Il fut reçu avec joye par des Peuples qui n'étoient point encore dans l'opulence , où ils arriverent bien-tôt par ses soins. Il augmenta & embellit leur Ville , jusqu'au point de la rendre méconnoissable ; & il lui laissa son ancien nom auquel il donna seulement une terminaison Phoenicienne. La mémoire de Cadmus , duquel Zoros tiroit son origine & dont il imitoit les vertus , lui attira la confiance non seulement des citoyens de Carthage , mais encore de toutes les Villes bâties depuis deux cens ans par ce Heros aux environs de celle-là , & qui remplissoient la Zeugitane. Ainsi Zoros forma en très-peu de temps un état considerable : Mais pour rendre plus douce son autorité naissante , il crut devoir donner au Gouvernement une apparence d'Aristocratie. Ainsi il institua un Senat composé de dix citoyens de Carthage , & de deux autres de chacune des autres Villes , & il ne retint pour lui que le titre de Prince du Senat. Voilà la vraie origine de Carthage , selon mes mémoires , & même telle

qu'on la trouve en rassemblant les témoignages de Philistus, d'Appien d'Alexandrie, & de quelques autres de nos Auteurs. Car l'histoire de Didon est postérieure à cette époque de quelques centaines d'années; & il est certain d'ailleurs que cette Princesse fugitive n'a bâti dans cette Ville déjà fondée que la citadelle de Byrsa.

Le Grand-Prêtre auroit connu le nom du jeune Carthaginois dont la réputation étoit déjà fort répandue; mais il ne vouloit se nommer qu'au Grand-Prêtre, dans la pensée de s'attirer plus d'égards par cette préférence. Il ne connoissoit pas encore le caractère de ces hommes inflexibles, qui dans les pratiques de Religion ne distinguoient personne. Le Grand-Prêtre lui envoya dire que ce n'étoit point dans le temple qu'il le recevroit, & qu'il falloit se présenter à la porte de leur maison. Que cependant il auroit pu se dispenser de publier lui-même une action qui avoit besoin d'être expiée; & que c'étoit aux Prêtres seuls qu'il en devoit venir expliquer les circonstances. Le Carthaginois plus honteux de cette

reprimande que de l'exploit odieux dont il s'applaudissoit au fond de son ame, se laissa conduire tranquillement à la porte où on le menoit. On l'y fit entrer seul, en disant à toute sa suite qu'on n'auroit de ses nouvelles qu'après trois jours. Le Grand-Prêtre qui l'attendoit au milieu de ses collegues, lui dit, sans lui donner le temps de parler : Qu'avant que de s'informer s'il avoit tué son frere volontairement ou par hazard ; s'il avoit commis un véritable assassinat, ou si ce meurtre étoit couvert du pretexte du bien public, ou de sa défense particuliere ; ils regardoient tous comme une grande marque de la colere des Dieux sur lui, l'occasion funeste qui l'avoit conduit à faire un coup si malheureux, & qui revoltoit si fort la nature : Qu'il passeroit trois jours dans une prison étroite, où on ne lui donneroit que ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance. Selon les loix de l'Egypte, ajoûta-t-il, non seulement celui qui tuë, mais celui qui ne défend pas autant qu'il peut, l'homme qu'on attaque & qu'on veut tuer, est cou-

pable de mort. Nous ne soumettons pas à nos loix les étrangers , chez la plûpart desquels nous sçavons que l'homicide n'est puni que de l'exil ; & ce n'est pas le tribunal favorable des expiations qui juge à mort dans l'Egypte même. Mais d'ailleurs nous tâchons d'inspirer la crainte des Dieux & la terreur de leurs jugemens , ou aux Egyptiens qui ne sont amenés ici que par des accidens ou des malheurs involontaires , ou aux Etrangers qui nous sont envoyés souvent pour des crimes ; afin que les uns & les autres sortent d'ici plus circonfpects , & plus vertueux , s'il se peut , que les innocens mêmes. Cependant , lui dit-il enfin , préparez-vous à rendre demain un compte exact de votre action à notre College assemblé. Jusques-là nous ne voulons rien sçavoir de ce qui vous regarde. Mais si la déposition que vous nous ferez demain est sincere ; elle vous absoudra devant les Dieux. Si au contraire elle est fautive ou déguisée , vous emporterez avec vous , malgré l'expiation extérieure que vous recevrez , une éternelle condamnation.

Le lendemain matin on alla prendre le Carthaginois dans sa prison , & on l'amena revêtu d'un sac comme un criminel dans une grande salle de forme ovale. Le Grand - Prêtre étoit assis au fond , & tous les autres à côté de lui à droite & à gauche sur des sièges un peu plus bas comme au tribunal du Labyrinthe. Les Initiés pouvoient assister à ces sortes d'audiences : Ainsi Amedès & Orphée se trouverent à celle-ci. Ils étoient placés après tous les Prêtres , & le jeune Sethos étoit assis hors de rang & au-dessous des Initiés. Comme il s'agissoit d'un Etranger qui ne pouvoit pas le connoître , & que d'ailleurs ses exercices étoient fort avancés ; on avoit cru qu'il lui seroit avantageux d'entendre le jugement que l'on porteroit sur une cause qui paroissoit importante & singuliere. Le Carthaginois debout & tête nuë parla ainsi , en se servant de la langue Egyptienne qu'il sçavoit parfaitement.

Venerable Chef de ce Sacré College , & vous Prêtres de la grande Déesse Isis ; vous voyez devant vous

Saphon fils du celebre Zoros fondateur de Carthage, instituteur & Prince de son Senat. Quoique nous fussions deux freres jumeaux , (1) Giscon & moi, la qualité d'aîné ne m'a jamais été contestée. Cependant mon pere qui avance en âge, voulant établir son successeur de son vivant même, avoit mis mon droit en doute, & avoit attaché la gloire de remplir sa place à une condition qu'il avoit offerte à mon frere aussi bien qu'à moi. Cette condition étoit que celui de nous deux qui feroit dans le cours de trois années l'action la plus heroïque, seroit nommé son successeur par lui-même & par le Senat. Je ne veux point attribuer cette idée de mon pere à une prédilection injuste qu'il eut pour mon frere, bien que mes amis m'en eussent déjà averti. J'aime mieux croire que mon pere jouissant de plusieurs victoires que j'ai remportées en son nom, &

(1) Saphon & Giscon | uns les placent avant
sont nommés dans les | la guerre de Troye. V.
anciens Auteurs qui ont | l'histoire d'Espagne de
parlé de Carthage com- | Mariana, l. 1. & 2. &
me deux parens très- | les Remarques du Pere
proches, & quelques- | Charenton.

voyant son état accru de toute la Numidie que j'avois déjà conquise par mes armes, il ne doutoit pas que je ne gagnasse le prix sur mon frere dans la condition proposée : & qu'ainsi joignant le titre du mérite à celui de la naissance, je n'acquiesse par-là un plus grand crédit sur les peuples que je devois gouverner après sa mort. Je ne prétends point insinuer par ce discours que Giskon mon frere fût un homme sans courage. Cependant, non seulement il n'a jamais tenté d'aggrandir le nouvel Empire de Carthage, par des conquêtes qu'il auroit pu faire d'un autre côté que moi ; il ne m'a même jamais aidé dans les miennes. Depuis que nous étions l'un & l'autre en âge de porter les armes, il s'étoit borné à repousser les Barbares qui faisoient de fréquentes incursions dans nos provinces meridionales dont ils sont voisins, & qui venoient quelquefois jusqu'aux portes de Carthage. Mais rendant volontiers justice à sa vigilance & à sa patience, il est certain qu'il n'a jamais eu lieu d'attaquer & de défaire à la fois que

des partis de quarante ou de cinquante coureurs. Ainsi tous les combats répétés & réunis n'avoient rien de comparable à la gloire & à l'avantage de trois ou quatre victoires décisives que j'ai gagnées , & qui ont commencé à faire de notre Empire un des plus grands qu'on ait vûs encore. Voilà quel étoit l'état des choses , quand mon pere nous fit à l'un & à l'autre en plein Senat, la proposition dont j'ai parlé. Aussitôt ne croyant point devoir chercher d'actions heroïques hors de la guerre , & persuadé que la premiere vertu du Héros est la valeur ; jeme disposai pour remplir la condition prescrite , à reprendre les armes , & à porter plus loin mes premiers exploits.

Vers la fin des deux premieres années , j'avois conquis au-delà de la Numidie, toute la Mauritanie Sitifense , ainsi nommée de sa capitale Sitifi , que j'avois prise après un long siège. Je comptois de m'avancer vers les montagnes d'Atlas , en n'épargnant que le pays sacré des Hesperides ; & je ne désespérois pas d'arriver dans la troisième année jusqu'aux rivages de l'Océan ; lorsque je fus

détourné de mon entreprise & rappelé du côté de Carthage par une nouvelle surprenante. Mon frere avoit disparu dès le lendemain de la proposition de mon pere ; & je jugeai dès lors qu'il abandonnoit la partie. Mais j'appris à Sitifi qu'il étoit passé chez ces peuples vagabons , qui venoient auparavant faire des courses sur nos terres , & qu'il avoit lui-même chassés tant de fois au-delà de nos frontieres. On me dit qu'il avoit employé les deux premieres années de son absence à aller avec des risques & des fatigues sans nombre, ou dans leurs cavernes séparées les unes des autres de plusieurs milles, ou dans leurs tentes qui changeoient fréquemment de place : Qu'enfin à force d'invitations & de remontrances, il leur avoit persuadé de s'assembler en forme de nation policée, de bâtir des villes de distance en distance pour leur commodité commune, & même de fonder une Capitale qui seroit le centre de leur domination. En effet nous scûmes bientôt que de l'autre côté des montagnes, que nous prenons pour limites vers le midi, on

élevoit en diligence les murs de Capfa, située sur une riviere qui va se dégorger dans la mer, vis-à-vis la petite Syrte. Ainsi ces peuples qui ne portoient autrefois que le nom de leur malheureuse profession de Coureurs, se faisoient déjà appeller les Capsenses, & exigeoient des égards de leurs voisins & de nous-mêmes. Il faut convenir qu'occupés de leur établissement, ils avoient cessé depuis quelque temps de faire des courses dans nos campagnes. Mais vous jugez bien, ô sages Prêtres de Memphis, combien un Empire qui s'élevoit si proche de nous, devoit être suspect au nôtre. Ainsi je crus qu'il étoit de mon honneur, de mon devoir, & de l'intérêt de Carthage, de m'opposer à la naissance de cet Etat. Je me préparai donc à les aller attaquer dans leurs forts qui n'étoient pas encore achevés, & avant que leur milice & leur République même pût être réglée. Comme j'avois déjà une grande armée sur pied, je fus bientôt prêt à me mettre en marche. Dès que mon frere en fut averti, il envoya au-devant de moi des Herauts,

qui néanmoins se disoient députés , non de sa part, mais de celle des Capsenses. Ils me déclarerent qu'ils n'avoient eu aucune intention d'être ennemis des Carthaginois ; qu'ils avoient seulement prétendu former une République comme la nôtre ; à cela près que l'infériorité de leur nombre leur ôtoit toute idée d'attaques & de conquêtes : Qu'ils avoient commencé à construire des forts & des places , & qu'ils vouloient les achever , seulement pour se défendre de leurs voisins , s'ils étoient assez injustes pour s'opposer à leur établissement. Je leur répondis qu'il me suffisoit pour les regarder comme ennemis & même comme coupables , qu'ils eussent pour Chef, un fils du Fondateur de Carthage , qui au lieu d'agir avec son frere pour la gloire de sa nation , détruisoit l'esperance qu'elle avoit de se rendre un jour maîtresse de toutes les terres habitables de l'Afrique , puisqu'il fondeoit une République rivale de la sienne propre ; & qui , si on la laissoit subsister , borneroit à jamais l'Empire Carthaginois du côté du midi. Ils

me repliquerent qu'il étoit vrai qu'ils avoient suivi les conseils de mon frere pour former entre eux une nation sociable & raisonnable, avec laquelle nous pouvions faire alliance, & qui nous mettoit à l'abri nous-mêmes des incursions des Garamantes, & d'autres peuples plus indisciplinables qu'ils ne l'avoient été : Mais que d'ailleurs mon frere n'avoit accepté aucun titre parmi eux, & que c'étoit à eux seuls que j'aurois affaire dans le combat. Comme j'étois conduit à cette dernière entreprise par une raison d'Etat qui ne souffroit pas le délai d'une négociation, & que d'ailleurs il ne s'agissoit pour moi que de faire des actions heroïques ; je leur dis en un mot que je leur rendrois ma dernière réponse dans une bataille.

Je marchai donc sur les pas des Herauts qui s'en retournoient, & ils eurent bien de la peine à faire plus de diligence que moi, quoique je conduisisse une armée entière. Je m'attendois à passer les montagnes pour arriver au pied de Capfa. Mais dès le moment que les Capsenses eurent

reçu ma réponse , ils les passerent eux-mêmes , descendirent de notre côté , & se procurerent l'avantage de ne combattre que sur nos terres. Je fus surpris de découvrir du haut d'une colline encore assez éloignée d'eux , une armée qui paroissoit être de quarante mille hommes , & qui avoit à dos les montagnes , dont les défilés leur pouvoient fournir aisément de nouvelles troupes. Cependant comme la mienne étoit de cent mille hommes effectifs , je me jugeai assez fort pour les attaquer. Je fis reposer mon armée un jour & une nuit derriere la colline qui la cachoit encore , comprenant bien qu'il faudroit livrer bataille en arrivant. Les ennemis de leur côté , comme s'ils avoient eu autant d'envie que moi de terminer la querelle par un combat , avoient laissé devant eux une grande plaine , où je conduisis mes troupes déjà toutes arrangées. Ils leur donnerent même le temps d'arriver & de se poster , dans le dessein sans doute de les combattre toutes ensemble. Mais alors nous attaquant de front & par les côtés , ils joignoient à tout l'or-

dre & à toute la fermeté de soldats disciplinés tels qu'ils l'étoient devenus, l'adresse qu'ils avoient autrefois de porter leurs coups, & de se retirer sur le champ. Le combat qui s'étoit engagé avant midi, avoit déjà duré cinq heures entières, & nous commencions à perdre beaucoup plus de monde qu'eux. Ainsi je résolus d'aller directement à mon frere que je reconnoissois depuis longtemps à ses armes Carthaginoises, & aux mouvemens qu'il se donnoit dans l'armée qu'il commandoit; quoique par une espece de honte qu'il avoit, à ce que je crois, de se voir les armes à la main contre son pere, & de se fouiller du sang de ses compatriotes, il tint toujours baissée la visiere de son casque. Je le joignis malgré la legereté qui le portoit en tous les endroits de la bataille où il se croyoit nécessaire. Fils & frere traître, lui criai-je en l'abordant, terminons ce combat trop sanglant pour ta patrie, par la mort de l'un ou de l'autre. Sans me répondre, il para avec son épée le coup que je lui portois au défaut du casque. Mais comme il se

détournoit pour aller ailleurs, je lui enfonçai la mienne jusqu'à la garde au-dessous de la cuirasse ; & au même instant, il tomba mort aux pieds de son cheval. Ce coup fit changer la face du combat. Les Capsenses se retirèrent, quoiqu'en bon ordre, dans les défilés de leurs montagnes, & nous demeurâmes maîtres du champ de bataille. Cependant comme je m'aperçus qu'ils se mettoient là en état de nous défendre le passage, & que mon armée diminuée d'environ trente mille hommes, étoit d'ailleurs fatiguée & rebutée ; je la ramenai en abandonnant pour cette fois le dessein que j'avois de détruire les murs de Capsa. Ainsi le funeste ouvrage de mon frere subsiste encore malgré la défaite des Capsenses & sa mort.

Dès que nous fumes revenus à Carthage, mon pere me fit dire qu'il ne vouloit me revoir pour la première fois que dans le Senat. Il témoigna en ma présence aux Senateurs assemblés que l'affliction qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la mort de mon frere, malgré son infidélité qu'il nommoit toujours apparente, lui ô-

toit la liberté nécessaire pour porter un jugement sain & entier sur mon sujet : Qu'ainsi il s'en remettoit pleinement à leur décision. Après une longue délibération, pendant laquelle j'étois sorti, on me fit rentrer. Le plus ancien Sénateur prenant la parole dit : Que le Senat ne jugeant que l'exterieur des actions, & voulant prévenir le danger de l'exemple équivoque de mon frere; on alloit condamner sa mémoire quoiqu'à regret, comme ayant été tué les armes à la main contre son pere & contre sa patrie. Qu'à mon égard, sans rien décider sur la condition prescrite, & annullant la proposition qui nous avoit été faite, puisque mon frere étant mort & moi demeurant seul, elle devenoit inutile; on m'assûroit, de l'aveu même de mon pere, la succession à la Principauté du Senat, à laquelle j'avois d'ailleurs une prétention naturelle par la primauté du moment qui déterminoit mon aînesse. Mais que pour détourner de dessus moi la colere des Dieux qui sçavent seuls le fond des choses, & en réparation du soupçon qu'on pou-

voit avoir contre moi, de m'être défait sous un prétexte honorable d'un compétiteur dangereux; je viendrois demander humblement l'expiation aux Prêtres de Memphis, les plus fameux de toute l'Egypte dans la science de la Religion & des mœurs. Voilà ; Venerable Chef, & vous très-saints Prêtres, le recit fidele de mon action, & la raison qui m'amene devant votre Tribunal, vous suppliant de joindre à l'expiation que je demande pour le passé, vos sages instructions pour l'avenir.

Dès que le Carthaginois eût achevé son discours, le Grand-Prêtre le fit asseoir sur une sellette qui étoit derriere lui, & parla ainsi. Saphon, fils de Zoros, nous avons depuis longtemps une très-grande estime pour votre pere ce fondateur pacifique de Carthage dont les exploits n'ont jamais été que des bienfaits. Tous les jugemens qu'on nous a rapportés de votre Senat, nous ont donné une haute idée de sa sagesse. Nous révérons la vertu de votre frere, avant la derniere bataille que vous nous avez racontée, & dont on ne nous

avoit pas encore fait le détail. A votre égard , nous voyons par votre discours , & nous sçavions déjà par la renommée , que vous êtes un grand homme de guerre : mais vos principes ne sont pas les nôtres. Nous avons ici un jeune Eleve que je vais faire parler , & vous apprendrez de la bouche d'un commençant , combien les leçons de notre Déesse sont superieures aux idées confuses & tumultueuses de la plûpart des hommes , & sur-tout de ceux qui se sont livrés à la passion aveugle de la guerre. Aussi-tôt le Grand-Prêtre appella Sethos qui s'approcha de lui avec de grandes marques de surprise , de modestie , & d'obéissance. Il le plaça debout vis-à-vis le Carthaginois , & lui ordonna de faire au discours qu'il avoit entendu , la réponse que la Déesse lui inspireroit. Le Grand-Prêtre regardoit comme une rencontre très-heureuse qu'il se fût agi d'actions heroïques dans l'histoire de Saphon & de Giskon ; & il ne doutoit pas que Sethos n'employât dans son discours ce qu'il préparoit depuis cinq jours sur les trois questions qui

lui avoient été faites : Quelle est la première vertu du Héros ? L'Héroïsme consiste-t-il à passer les bornes du devoir ? Est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'intérêt de sa patrie , ou à l'utilité du genre humain ? Avant que le jeune Prince commençât , le Grand-Prêtre dit à Saphon : Que la naissance de ce jeune homme le mettoit seule en droit de lui répondre ; & que d'ailleurs ils étoient tous là pour le remettre dans la voye de la vérité & de la justice , s'il lui arrivoit de s'en écarter. C'est sur cette circonstance , dont Orphée fut témoin , qu'il établit dans la Grèce , qu'on pouvoit aller recevoir l'expiation chez les Rois initiés aux Mystères d'Eleusine , comme Bellerophon l'alla recevoir en effet chez Proetus Roi d'Argos , sans parler de plusieurs autres exemples. Le jeune Sethos commença ainsi son discours.

Isis , ô grande Déesse des Egyptiens , conduisez ma langue & ne lui permettez pas de rien proférer qui soit indigne des instructions que vos saints Ministres m'ont données de votre part. Il me semble , Saphon , que

vous n'avez pas pris le sens de la proposition qui vous a été faite, quand vous avez cru que l'action héroïque qu'on demandoit de vous, consistoit à attaquer vos voisins, & à les subjuguier indifferemment. Je ne touche point à la conquête que vous avez faite de la Sitifense depuis la condition prescrite; puisque n'ayant point dit quelle raison vous a armé contre ses peuples, votre recit, auquel seul je dois m'arrêter, ne fournit pas de quoi juger si vous les avez bien ou mal conquis. Je suis néanmoins persuadé que si vous ne les avez attaqués que pour vous donner la gloire de faire une action héroïque, cette intention même vous l'a fait manquer; parce qu'une action héroïque ne sçauroit avoir pour objet & pour fin la gloire de celui qui la fait, & qu'il faut nécessairement qu'elle se rapporte à l'intérêt & à l'avantage des autres. Vous avez exposé au long le motif qui vous a conduit contre les Capsenses; & votre seule exposition suffit à mon sens pour faire voir l'injustice de votre cause; ce qui vous éloigne encore plus de l'ac-

tion héroïque , puisque l'action héroïque , partant d'un principe de vertu , il est impossible que la vertu subsiste avec l'injustice. En effet vous avez vous-même réfuté le prétexte du danger d'une République qui s'élevoit à côté de la vôtre , lorsque vous avez avoué que les Capsenses occupés de leur établissement avoient cessé de faire des courses sur vos terres. Ces courses sont un péril dont les Etats trop voisins des Sauvages ne sçauroient presque jamais se délivrer ; par la raison même que les coureurs ne faisant jamais de grands corps , on ne sçauroit jamais parvenir à les détruire ; & que se glissant sans être apperçus , ils trouvent des passages à côté des forteresses & des murailles qui arrêtent les armées entières. Ainsi en vous opposant par la considération d'un péril très-éloigné , à la naissance d'une République qui par les bornes étroites de son territoire en comparaison de l'étendue de votre Empire , ne pouvoit vous faire aucun ombrage ; qui vous offroit d'ailleurs son amitié & son alliance , & qui vous défend elle-même d'autres Barbares

plus dangereux , vous avez voulu faire rentrer votre patrie dans un mal présent & continu pour acquérir l'honneur d'une victoire utile à vous seul : Exemple qui n'a été donné que trop souvent par ces Princes guerriers qui ont sacrifié , non seulement des nations étrangères & innocentes , mais les biens & les vies de leurs propres sujets , à leur réputation particulière. Vous avez eu , ce me semble encore plus de tort , en alléguant aux Herauts des Capsenses l'esperance qu'avoit votre patrie de se rendre maîtresse de toutes les terres habitables de l'Afrique. Car outre que votre patrie ne doit point faire non plus que vous des conquêtes injustes ; d'ailleurs les terres des Capsenses mêmes ne sont devenues habitables que par les soins qu'ils prennent de cultiver leurs campagnes , & de les partager par des villes , depuis qu'ils forment une nation policée. Ainsi voulant les détruire , il n'a pas tenu à vous que votre patrie ne demeurât environnée , comme elle l'étoit auparavant , ou de cavernes de voleurs ou de solitudes affreuses : & vous avez
imité

imité , du moins en cette occasion , ces Conquerans qui semblent ne vouloir faire du monde entier qu'un vaste désert.

Le principe de toutes ces erreurs , est la fausse idée que vous vous êtes faite du Héros, lorsque vous avez cru que sa premiere vertu étoit la valeur. La valeur elle-même est plutôt une disposition naturelle & avantageuse de l'ame & du corps , qu'elle n'est une vertu. On en peut faire comme de plusieurs autres qualités semblables , un bon ou mauvais usage. Elle se trouve en de méchans hommes ; & elle a quelquefois rendu méchans des hommes qui auroient été bons sans elle. La valeur ne devient louable & respectable que par une vertu supérieure qui l'employe & qui la dirige. Cette vertu dans le sujet ou dans le citoyen est l'amour de son Prince & de sa patrie guidé par la simple obéissance. Dans le Prince ou le Chef de la République c'est l'amour de ses peuples , éclairé par la justice qu'il observe à l'égard même de ses voisins & de ses ennemis. Dans le Héros enfin , c'est l'amour des hommes en general , ou l'humanité

conduite par un zele fondé sur une vive espérance de la protection des Dieux. Ainsi c'est cette humanité courageuse, cet amour zélé du genre humain, qui est la premiere vertu du Héros. Le vrai courage qui pris en general convient à toute condition & même à tout sexe, mais qui, appliqué aux exploits de guerre, se nomme valeur, consiste toujours à braver toutes sortes de périls pour suivre le devoir. C'est cette seule vûë du devoir qui distingue la valeur véritable ou vertueuse de l'aveugle fureur ou de l'injuste violence, & qui rend toujours l'Héroïsme même raisonnable. Mais on m'a appris qu'il y a deux sortes de devoirs ; l'un d'état & l'autre d'inspiration. Le devoir d'état regarde ceux qui étant nécessaires à leur patrie ou à leurs familles, ou qui même se défiant de leurs forces se bornent sagement à remplir les obligations ordinaires de leur état, préférables pour la plûpart des hommes à toutes les autres. Le devoir d'inspiration n'est propre qu'à ceux que les Dieux semblent tirer de l'ordre commun pour les conduire à des

œuvres plus sublimes en elles-mêmes , & plus utiles ou à leur patrie ou au genre humain : & ce dernier devoir , ordinairement indiqué par les conjonctures singulieres où la Providence met quelques hommes , devient le devoir du Héros. Il a besoin , pour le remplir , d'une valeur fort élevée au-dessus de celle des Conquerans vulgaires ; & nous voyons aussi que les vrais Héros , ou les bienfaiteurs du genre humain , ont toujours passé pour les plus courageux de tous les hommes. Un cœur rempli d'une semblable inspiration , un homme touché du véritable Héroïsme ne court pas risque de s'arrêter dans sa course ; & il n'est dangereux pour lui que de passer les bornes du devoir. Ainsi toute son attention est de résister à tous les mouvemens d'une valeur , ou même d'une générosité outrée ; c'est-à-dire qui ne tourneroit qu'à sa propre gloire , sans aller au bien des hommes auxquels il a consacré ses travaux & sa vie. Il sçait que la vertu sublime se reconnoît , non à des œuvres superflues , mais à l'accomplissement entier & par-

fait de celles qui lui sont imposées. Son devoir est aussi étendu que l'utilité publique ; mais aussi l'utilité publique en fait les bornes qu'il ne veut jamais passer. En effet le Héros, bien loin de chercher une gloire vaine, s'expose pour le service de sa patrie ou du genre humain, aux interprétations bizarres ou aux condamnations injustes des hommes mêmes qu'il veut servir. Incapable de commettre une action lâche sous quelque prétexte d'utilité que ce puisse être, il ne sacrifie jamais l'honneur réel qui dépend de lui : Mais ferme dans ses projets, il sacrifie sans peine, pour les accomplir, l'honneur apparent qui tient à l'opinion passagère des hommes envieux ou mal instruits. C'est à ces traits, ô Saphon, que les vrais Héros se sont fait connoître, & les exemples qu'ils nous ont tracés doivent nous apprendre que les actions les moins brillantes ne sont pas toujours les moins héroïques.

Dès que Sethos eut fini son discours, il se tourna vers le Grand-Prêtre qui lui fit signe de se remettre à sa place, & qui dit au Car-

thaginois : Saphon , le même esprit qui anime tous les serviteurs de notre Déesse , a fait parler ce jeune homme comme nous aurions parlé nous-mêmes. Le portrait qu'il a fait du Héros convient à Giscon votre frere dans les deux premieres années de son entreprise. En effet dans ces ennemis qui lui avoient donné tant de peine dès le temps qu'il défendoit vos terres de leurs incursions , il a vu des hommes qui en cette qualité méritoient son affection & sa tendresse ; & il a jugé qu'en servant sa patrie, il pouvoit les servir eux-mêmes. Il a subi selon votre propre témoignage tous les travaux & tous les dangers attachés à ce devoir d'inspiration : & pour le remplir il s'est exposé dès le premier jour à des soupçons défavantageux que vous avez appuyés vous-même , & à travers lesquels il paroît que votre pere & votre Senat avoient seuls aperçu la vérité. Mais nous distinguons ce premier temps de celui où, selon votre récit , votre frere a fait passer les troupes des Capsenses dans les terres des Carthaginois. Elles a-

voient droit d'y passer pour s'opposer à votre attaque ; mais il n'avoit pas droit de les y conduire. Il est d'autant plus condamnable dans cette dernière circonstance , & sur-tout dans le combat donné contre les Carthaginois où il commandoit en personne , qu'il avoit cru ne devoir accepter aucun titre chez les Capsenses , & qu'il paroïssoit les avoir mis en état de se défendre suffisamment eux-mêmes. Mais j'oserai vous le dire ; vous devez vous reprocher son propre tort ; les procédés de l'injustice embarrassent souvent la vertu même. La mort de votre frere a satisfait les Dieux à son égard , & nous travaillerons avec vous pour les appaiser en votre faveur.

Cependant malgré l'injustice du fond de votre cause dans la guerre des Capsenses & dans le meurtre de votre frere , comme l'un & l'autre sont couverts du motif spécieux du service de la patrie , votre Sénat vous a décerné très-sagement la succession à la place de votre pere. Le titre d'Héritier d'une Couronne ou des autres Dignités paternelles ne de-

mande pas les vertus épurées qu'exige le titre de Héros : & il est même de l'utilité & de la tranquillité publique que les successions soient plutôt attachées à l'ordre de la naissance qu'à des estimations difficiles & souvent dangereuses du mérite personnel. Il semble même que votre frere vous ait cédé une succession qu'il sçavoit bien ne lui être pas dûë, lorsqu'il a disparu de Carthage pour suivre le projet héroïque qu'il avoit formé de policer une nation barbare. Ce sera à vous, ô Saphon, à gouverner vos peuples suivant les principes qu'on vous a fait entrevoir, & plutôt en Prince équitable qu'en grand Capitaine. Cette dernière qualité qui est brillante dans un homme de votre âge & qui porte les armes pour le service de son pere, est beaucoup moins convenable au Chef d'une grande République, actuellement chargé du soin de ses peuples & du maintien des Loix parmi eux. Nous ne sommes pas assez injustes pour ne pas estimer votre intelligence dans l'art de la Guerre, & nous ne condamnons pas toutes vos victoires.

Nous sçavons que les Nomades , avant la conquête que vous avez faite de leur pays n'étoient gueres plus policés que les Capsenses l'étoient avant l'entreprise de votre frere. Nous sçavons même que vous avez eu soin de conserver les riches pâturages de la Numidie , & que votre pere la traite aujourd'hui comme une de ses Provinces les plus fidelles. Il est permis de conquérir des Peuples sans Maître & sans Loix , pour les rendre plus heureux & plus raisonnables qu'ils ne l'étoient auparavant. Il vous sera même permis de subjuguier des peuples qui auront un Maître & des Loix , lorsqu'ils seront des Ennemis injustes & irréconciliables de vos Sujets , comme nous avons oüï dire que l'étoient à l'égard de Carthage les habitans de la Mauritanie Sitifense , que vous avez très-justement soumis. Il ne vous a donc manqué jusqu'à présent que de connoître les vrais principes de la Morale , & de bien diriger votre valeur & les autres grandes qualités que les Dieux vous ont données. Faute de cette connoissance & de cette

droiture d'intention, il vous est arrivé, ou de faire des actions injustes, ou de n'avoir pas mérité auprès des Dieux en faisant même des actions justes. Nous bornons là les instructions que vous nous avez demandées vous-même. Meditez-les en silence dans le reste de cette journée. Vous recevrez demain l'expiation corporelle, & le jour suivant on fera sur vous le Sacrifice expiatoire. Aussi-tôt on emmena le Carthaginois qui vouloit dire quelque chose pour sa défense : mais les Officiers du second Ordre chargés de sa personne l'avertirent que toutes repliques lui étoient interdites : & que d'ailleurs elles étoient superflues devant un Tribunal de médiation & de grace.

Dès qu'il se fût retiré, le Grand-Prêtre demanda à tous ses Collegues s'il ne leur sembloit pas que Sethos avoit satisfait dans son discours aux trois questions qui lui avoient été faites six jours auparavant. Ils répondirent tous qu'il les avoit parfaitement résolues ; & qu'à l'occasion de l'histoire du Carthaginois & de son frere, il avoit donné à ses ré-

ponses toute l'étenduë & toute la précision qu'on pouvoit souhaiter. Cela étant ainsi, dit le Grand Prêtre, nous acheverons le jeûne de ces neuf jours, afin d'obtenir des Dieux qu'ils gravent pour jamais dans l'ame de ce jeune Prince les maximes qu'ils lui ont enseignées eux mêmes. D'ailleurs je crois que nous pouvons dispenser notre maison du silence qui y regneroit encore trois jours en faveur d'un Aspirant qui n'auroit pas été aussi-tôt prêt que celui-ci. Ce silence même feroit difficile à garder parmi toutes les cérémonies de l'expiation du Carthaginois. Je pense qu'on y peut admettre Sethos, puisqu'il a déjà mérité par ses réponses le privilege de la manifestation. Les Prêtres entrèrent unanimement dans cet avis.

Le lendemain dès la pointe du jour le Prêtre Chef des expiations suivi de plusieurs Officiers du second Ordre alla trouver le Carthaginois dans sa prison. Elle avoit une porte sur le bord du canal souterrain que l'on traversoit dans les épreuves de l'Initiation. Cette porte étoit proche de la chute d'eau, en-deçà pour-

tant des barreaux par où l'eau entroit dans le canal. On la lui ouvrit par le dedans, & on le fit sortir par-là. L'un & l'autre bord étoit éclairé de plusieurs torches, & il vit un appareil terrible de machines & de gens préposés pour les servir. Sur le bord de son côté étoit une cuve d'airain pleine d'une liqueur un peu épaisse, & tout auprès de l'eau une piece de fer tout rouge de la longueur du plus grand homme; & cambrée suivant sa largeur d'environ trois pieds; de sorte qu'elle ressembloit à un long & large tuyau coupé par la moitié suivant sa longueur. Elle étoit actuellement soutenuë par des pieds de fer sur un brazier ardent. L'une de ses extrêmités penchoit un peu du côté de l'eau. Un Officier du second Ordre tenoit entre ses mains le bout d'une corde de la grosseur du petit doigt, qui traversant toute la largeur du canal se dévidoit sur la circonférence concave d'une très-grande rouë placée sur le rivage opposé. Cette rouë étoit traversée à son centre par un essieu, où tenoient deux fortes manivelles que d'autres hom-

mes se dispoſoient à faire tourner quand il ſeroit tems. Pluſieurs Prêtres , quelques Initiés , Sethos & Orphée étoient aſſis à droite & à gauche à côté de la rouë. Quelque fermeté qu'eut Saphon , il ne put ſ'empêcher de demander au Chef des expiations , le ſeul Prêtre qui fut auprès de lui , quelle étoit la nature de ſon ſupplice , afin qu'il ſ'y préparât ? Le Prêtre lui répondit qu'il avoit quelque raiſon d'appeller ſupplice les purifications qu'il alloit ſubir , mais que cependant il en ſortiroit auſſi ſain qu'il y ſeroit entré , pourvu qu'il pût ſoutenir de ſimples agitations de corps , & ſur-tout qu'il ne ſe laiſſât pas vaincre à une frayeur dont on ne devoit pas le ſoupçonner. On lui fit avaler d'abord quelques gouttes d'une liqueur conſolative ; après quoi on lui rambla tous ſes cheveux ſous une coëſſe d'une toile incombuiſtible. Enſuite le dépouillant tout nud , on le coucha ſur un linceüil étendu à terre. Là celui qui tenoit la corde lui lia les deux poignets croiſés l'un ſur l'autre ; & lui mettant les bras dans toute

leur extension , il lui lia aussi les deux pieds ensemble avec la même corde , à laquelle il avoit laissé le prolongement nécessaire pour aller des poignets jusqu'aux pieds , sans nuire à la situation naturelle du corps. Tout cela se faisoit avec une vîtesse & une adresse merveilleuse , & sans que le patient pût se plaindre qu'on lui fit aucun mal. En cet état six hommes l'enlevant , & lui recommandant de fermer la bouche & les yeux , le plongeoiént jusques par - dessus la tête dans la cuve pleine d'une dissolution d'ail , de safran , d'huile de vers , & de plusieurs autres ingrédients tous essentiels , mais dont le mélange étoit infailible pour le garantir de l'action du feu (1). Ces Officiers dans le peu de temps qu'ils tenoient le Patient plongé dans la cuve avoient soin de changer leurs mains de place , afin qu'il n'y eût pas un seul endroit du corps qui ne fut oint de la liqueur. D'abord après

(1) *Erant ex Egyptiis qui faciem certis inunctam succis in a-* | *xam immergerent. Epi-*
hena ferventia citra no- | *ph. ad finem panarii*
refes. | *seu Librorum adv. He-*

on le portoit sur le lit de fer ardent : & la propriété de l'onction étoit de faire glisser rapidement le corps qui tomboit dans l'eau en un clin d'œil. Des Officiers nuds aussi , étoient postés pour le recevoir de façon qu'il ne heurtât point contre le rivage qui étoit rempant ou en talus , & d'autres plongeoiént pour le suivre afin qu'il ne touchât jamais le fond. Cependant la rouë à laquelle tenoit la corde , tournoit avec un mouvement réglé pour attirer le Patient dans un intervalle de temps où il ne put pas être suffoqué par l'eau. Il en sortoit les pieds les premiers , & étant arrivé sur la rouë la tête en bas , on l'y attachoit avec des bandes de cuir qu'on lui passoit promptement par-dessous les aisselles ; & en cet état on lui faisoit faire trois tours entiers. C'est de cette pratique qu'Orphée a pris l'idée de la Fable d'Ixion. Alors on délioit le Patient & le posant sur un lit , on le portoit dans une chambre haute. Les Prêtres Medecins lui donnoient-là tous les restaurans & tous les soulagemens du corps & de l'esprit dont il pouvoit avoir besoin.

Mais ensuite on le ramenoit dans sa prison où il devoit coucher encore la nuit suivante. On voit par cette description que les trois parties de l'expiation corporelle pour les coupables répondoient exactement aux trois épreuves de la purification du corps par rapport aux Initiés. Mais la différence étoit que les Aspirans entroient librement & d'eux-mêmes dans leurs épreuves ; au lieu que les coupables toujours liés étoient forcés par des mains étrangères de subir leurs peines. Il est vrai aussi qu'il y avoit des expiations plus douces pour des actions moins atroces que le meurtre.

Dès l'Aurore du troisième jour on commença les préparatifs du Sacrifice expiatoire. Je ne ferai point le détail d'une Cérémonie qui remplissoit presque le jour entier. Je dirai seulement qu'elle contenoit deux parties principales qui se faisoient toutes deux dans le Temple ; mais la première à portes fermées. C'étoit celle où il s'agissoit d'abord d'apaiser Typhon , le génie ou le Dieu malfaisant que les Egyptiens regar-

doient comme l'Instigateur de tous les crimes des hommes & l'Auteur de tous leurs maux. C'est delà que Zoroastre & les Mages de la Perse avoient tiré leur mauvais génie Arimane toujours opposé à Orimase le Bienfaicteur universel ; & c'est ce qui a donné lieu , quoique dans un sens un peu différent , aux Dieux Apopompées ou Apotropées des Grecs , & aux Dieux Averrunques des Latins qu'on n'invoquoit que pour écarter les maux. En Egypte on amenoit , à cette occasion , dans le derrière du Sanctuaire , un Bœuf roux , parce qu'on supposoit que Typhon avoit été de cette couleur. Le Prêtre Chef des expiations imposoit la main sur la tête de la Victime , & prononçoit ces paroles , dont une partie est rapportée par Herodote (1) : Que le crime du coupable ici présent , & toutes les suites malheureuses qu'il devoit attirer sur lui , sur sa famille , & sur sa patrie , passent sur cet animal que nous vous immolons , ô Typhon , pour représenter par sa mort

(1) Liv. 2.

celle de l'homme qui est l'objet de votre haine. Aussi-tôt on frappoit entre les deux cornes le Bœuf, qui tomboit à terre. Le Prêtre l'ayant égorgé, arrosoit de son sang le coupable encore revêtu de son sac. Mais au lieu que dans les autres Sacrifices, les Prêtres, & ceux même qui avoient fait l'oblation emportoient les morceaux de la Victime partagée entre eux pour la manger; on jettoit dans les champs toutes les parties de la Victime expiatoire.

On tâchoit ensuite d'appaiser les manes du mort. Ceux qui venoient se faire expier trouvoient autour du Temple des Marchands qui leur vendoient des figures d'hommes & de femmes grossièrement faites, & toujours posées sur un petit pied d'estal. Elles étoient, d'or, d'argent, ou de bronze, & leur hauteur alloit depuis trois pouces jusqu'à douze. Elles devoient représenter indifféremment dans la Cérémonie la personne, ou quelquefois même la Divinité qu'on avoit offensée. Les Vendeurs avertissoient les Postulans de l'expiation d'en prendre une de ma-

tiere & de hauteur proportionnée à leurs facultés. Saphon avant que d'entrer n'avoit pas manqué d'en choisir une d'or entre les plus hautes ; & il devoit la laisser dans le Temple pour rétribution suivant la coutume. Le Prêtre , l'ayant mise devant lui sur une table pour représenter Giscon , fit son éloge comme de la part du coupable qu'on supposoit toujours avouer les bonnes qualités qu'avoit eues l'homme qu'il avoit tué. Dans cet éloge préparé dès la veille & écrit tout de suite dans le Livre du Cérémonial , le Prêtre lisoit plusieurs circonstances particulieres de la vie du mort , qu'il sçavoit d'ailleurs que de la déposition du coupable , & qui souvent l'étonnoient beaucoup. C'étoit par des pratiques de cette espece , mises en usage avec beaucoup de ménagement , que les Prêtres de l'Egypte s'étoient acquis la réputation d'avoir des connoissances secretes & des révélations célestes.

Enfin on purifioit l'air autour du coupable par le moyen d'une suffumigation , composée de seize drogues ,

nombre quarré-quarré. Plutarque en a conservé le catalogue dans son traité d'Isis & d'Osiris, & l'on en trouve encore aujourd'hui la recette dans nos dispensaires avec le titre de Trochisque de Cyphi (1). Tout cela étant fait on mettoit l'Expié dans un bain au sortir duquel on le revêtoit des habits qu'il avoit apportés en entrant dans la maison. On lui présentoit alors aussi bien qu'aux Prêtres & aux Initiés, entre lesquels Sethos étoit ici, du pain & du vin, qu'ils mangeoient & qu'ils bûvoient en silence dans le lieu même. Après quoi on faisoit passer l'Expié dans la nef par les côtés extérieurs du Sanctuaire; mais il étoit encore gardé par les Officiers du second Ordre. Les enfans des Prêtres entroient alors, ou pour servir à l'Autel, ou pour remplir les Chœurs de Musique. On ouvroit les portes du Temple; & le Grand-Prêtre offroit aux Dieux bien-faisans sur le devant du Sanctuaire le Sacrifice qu'on appelloit Pacifique, & dans lequel on immoloit un Agneau blanc.

(1) Marsh. pag. 203.

Avant l'ouverture des portes du Temple , Sethos qui ne devoit pas encore être vu , étoit monté dans sa tribune , & après toute la Cérémonie on emmena le Carthaginois qui ne devoit rompre son jeûne ce troisième jour , qu'après le coucher du Soleil qui étoit encore assez éloigné.

Dans le moment qu'ils sortoient tous du Temple , par le fond du Sanctuaire , pour rentrer dans la maison ; on vint dire au Grand-Prêtre qu'il y avoit dans les souterrains , un Aspirant que l'on verroit sans doute bientôt paroître. Le Grand-Prêtre & ses Collegues qui étoient encore ensemble s'arrangerent aussi - tôt derriere la triple Statuë. Peu de temps après on entendit le bruit des rouës enfermées dans le pied d'estal ; & les Prêtres en virent sortir un homme qui n'étoit point armé d'un casque & d'une cuirasse comme Saphon , mais qui avoit d'ailleurs avec lui la plus parfaite ressemblance qui se puisse trouver entre deux freres jumeaux. Le Grand-Prêtre le félicitant , selon la coûtume , de son a-

dressé & de son courage, osa le nommer Giscon, ce qui le surprit extrêmement. Mais ensuite l'ayant fait prosterner, & ayant prononcé sur lui la formule, dans laquelle on l'appelloit nouveau Serviteur de la grande Déesse Isis, l'Aspirant se revela & dit : Vénérables Prêtres de Memphis, je ne veux point vous dissimuler mon état & ma fortune, & je vois bien par la connoissance que vous avez de mon nom qu'il me seroit inutile de le faire. Mais je dois avouer moi-même qu'à me juger sur l'opinion désavantageuse que l'on a de moi dans le monde, je suis indigne d'être Serviteur de votre Déesse. Je suis en effet Giscon, ce malheureux Carthaginois pros crit par mes Citoyens & chassé par les Capsenses. Les premiers m'ont fait un crime d'avoir commandé une armée contre ma patrie, & les seconds de n'avoir pas voulu porter les armes contre elle. Les Carthaginois croient ma mort certaine, & la regardent comme une juste punition du combat que je n'ai point donné; & les Capsenses, Peuple vagabond, dont j'ai formé une

République déjà célèbre, m'ont banni comme un homme qui a refusé de combattre leurs principaux Ennemis qui sont les Carthaginois. Le Grand-Prêtre l'interrompt là, & lui dit : Giscon, nous sçavons déjà la plus grande partie de votre histoire. Nous en avons approuvé le commencement & nous en avons condamné la fin, de la maniere dont on nous l'avoit exposée. Mais votre innocence nous est attestée aujourd'hui par la vie même dont vous jouïssiez encore. Cela ne suffit pas, & il en faut rendre témoin Saphon votre frere qui est actuellement dans cette maison, & sur qui nous venons d'achever les Cérémonies de l'expiation, que votre Sénat l'a envoyé demander ici, pour la mort qu'il croit vous avoir donnée : ainsi nous l'allons faire paroître devant vous. Nous faisons en cela une exception considerable à la regle qui ne permet à nos Aspirans de parler à aucun profane, avant que le cours de leurs exercices soit achevé. Mais comme il est du devoir d'un homme de bien de se justifier le plutôt qu'il lui est possible d'un crime qu'on

lui impute , il est du nôtre de vous en faciliter les moyens. Votre frere en portant avant vous votre justification à Carthage , y portera la sienne même ; & après avoir été lavé ici devant les Dieux de son intention injuste & vitieuse , il se rachetera devant votre Pere , devant votre Sénat & devant vos Peuples du nom toujours odieux de meurtrier de son propre frere. Avant toutes choses le Grand-Prêtre fit boire à Giscon la coupe d'oubli , & prononça pendant qu'il la but la formule ordinaire. Mais il ajoûta qu'en expliquant à son frere devant eux ce qu'il faisoit pendant la bataille, comment l'homme tué au lieu de lui étoit revêtu de ses armes , & enfin pourquoi banni par les Capsenses il étoit venu en Egypte ; il se gardât bien de lui rien dire des premieres épreuves de l'Initiation qu'il avoit surmontées ; de l'ouverture de la Pyramide par où il étoit entré , ni de celle du pied d'estal de la triple Statuë d'Osiris, d'Isis, & d'Horus par où il venoit de sortir. Après cela le Grand-Prêtre fit signe qu'on allât chercher Saphon.

Giscon eut encore le temps avant que son frere arrivât , de dire au Grand-Prêtre qu'il avoit toujours eu un ardent desir de se faire initier à Memphis , pour recevoir de lui & de ses Collegues les préceptes & les exemples de vertu qui les rendoient recommandables par toute la terre. Mais que depuis ses malheurs, il n'avoit garde de prétendre à un titre aussi honorable que celui d'Initié , ni de vouloir charger un corps , dont la réputation étoit précieuse , d'un homme regardé par-tout comme un criminel. Cependant , continua-t-il , pensant aussi que les Dieux sont le refuge des malheureux , & que les innocens persécutés trouvent auprès d'eux un sûr azile ; quelle occasion plus favorable pouvois-je avoir de me présenter à eux que mon exil même ; & quelle raison plus pressante de me donner tout entier & uniquement à leur service , que l'inutilité où me réduit l'injustice & l'ingratitude des hommes ? J'ai traversé inconnu & craignant de me faire connoître , le Ciniphi , la Tripolitaine , le pays des Namafomes , & les déserts de la

Marmarique,

Marmarique. J'ai passé dans la Libye devant le Temple de Jupiter Hammon que j'ai salué de loin sans oser m'en approcher. Je sçavois à Carthage & dès les premiers temps où j'aspirois à l'Initiation, que l'ouverture de la Pyramide en étoit l'entrée, sans sçavoir néanmoins qu'elle conduisît dans ce saint Temple. Mais j'avois oûi parler de cette inscription effrayante qui se trouve au fond du puits, & des périlleuses purifications du corps par lesquels on est conduit aux préparations de l'ame. Je résolus en sortant de Capsa de courir tout le danger des premières, sans prétendre plus aux secondes; ou du moins de déclarer sincèrement mon nom & ma situation aux Saints Prêtres qui devoient me recevoir. En arrivant hier au soir dans le Bourg le plus voisin de la Pyramide, mon Hôte à qui je marquai simplement en général, l'envie que j'avois de la visiter, me fit présent d'une lampe qu'il me dit être propre à ce dessein. Je suis parti au lever du Soleil, & me trouvant deux heures après au pied de la Pyramide, j'y suis monté

dans la résolution d'y périr, si la disgrâce où je me trouvois par rapport aux hommes étoit un effet de la colere des Dieux mêmes, & en abandonnant ma justification au temps qui dévoile tout. Mais le dirai-je ? mon indifférence pour la mort m'a affermi contre elle, & m'a conduit jusqu'à vous, ô très-Saints Prêtres d'Isis, prêt à subir le sort dont vous me trouverez digne sur ma propre confession. Le Grand-Prêtre lui dit : Giskon, les pensées des Dieux ne ressembleront point à celles des hommes, & nous allons mieux juger nous-mêmes de votre conduite passée par l'exposition que vous en allez faire devant votre frere.

Là-dessus Saphon arriva, & rien ne peut exprimer le trouble qui s'éleva dans son ame au premier aspect de son frere. Il s'arrêta peu à chercher dans son esprit par où il étoit entré dans le derriere du Sanctuaire d'où il venoit de sortir lui-même. Mais il comprit pour la premiere fois, qu'un autre que son frere avoit pû porter dans le combat des armes Carthaginoises. Honteux de

son erreur qu'il trouvoit grossière , il soupçonna violemment les Prêtres mêmes d'avoir eu Giscon chez eux depuis plusieurs jours , & de lui en avoir fait un secret ; afin de lui faire essuyer les horribles fatigues de l'expiation , pour un crime dont il s'étoit témérairement & faussement accusé lui-même. Il rappelloit en même temps les leçons qu'il étoit venu recevoir d'un Maître à peine sorti de l'enfance , qui avoit anéanti le prétendu Héroïsme de ses exploits , & qui lui avoit démontré que la valeur , sa vertu favorite , n'avoit jusques-là été en lui qu'une passion aveugle ou pernicieuse. Il voyoit vivant ce frere déclaré plus Heros que lui dans le temps même qu'on le jugeoit mort criminel. En un mot il se sentoit plongé dans une humiliation contre laquelle il ne trouvoit dans son esprit aucune ressource. Heureusement pour lui donner le temps de se remettre , c'étoit à Giscon à parler le premier & il avoit commencé ainsi son discours.

Mon frere , ces vénérables Prêtres veulent que je paroisse à vos yeux

dès ce moment pour nous justifier l'un & l'autre ; moi d'avoir commandé l'armée des Capsens contre les Carthaginois ; & vous d'avoir trempé vos mains dans mon sang. Avec quelque ardeur que j'aye travaillé à former la République des Capsens , & quelques soins que j'aye apportés à les mettre en état de défense contre les attaques injustes de leurs voisins ; je leur avois déclaré que prêt à livrer ma vie pour eux contre tous leurs autres ennemis , je ne prendrois jamais les armes contre ma patrie. Je n'avois pas même hésité de leur dire que je n'étois à eux que pour un temps ; & qu'après avoir exécuté à leur égard un projet qui leur étoit si avantageux , je rendrois ma personne & reporterois mes services à mon Pere & à mes Compatriotes. Je m'étois expliqué ainsi de très-bonne heure , pour parer le soupçon qui auroit pû naître en eux que je ne les eusse rassemblés que pour livrer plus aisément leur Nation entière aux Carthaginois. Malgré toutes ces précautions que j'avois prises ; dès qu'ils sçurent votre marche vers Capsa , ils me signi-

fierent dans leur Conseil de Guerre qu'ils me regarderoient, ou comme un lâche ou comme un traître, si je ne prenois le commandement de leurs troupes contre vous. Je leur répondis, que leur pardonnant ces termes injurieux qu'ils tenoient encore de leur première férocité, je me conduisois par des principes supérieurs aux leurs; & qu'il n'étoit aucune violence humaine qui pût me faire départir d'une résolution que je n'avois formée qu'après avoir murement consulté les Loix de la justice & de l'honneur. J'ajoutai même, que leur sçachant gré de la confiance qu'ils avoient en moi, & dans laquelle ils ne se trompoient pas en la renfermant dans les bornes que je leur avois marquées, ils péchoient d'ailleurs contre la prudence générale en me pressant d'accepter la conduite d'une armée, que je ne commanderois que par force, si j'étois capable de leur céder. Qu'ainsi je me réduisois à leur conseiller de vous envoyer des Hérauts pour vous faire connoître l'équité de leurs prétentions & l'injustice de votre attaque. Mais j'exigeai d'eux

que pour soutenir eux-mêmes leur autorité souveraine, ils fissent parler ces Hérauts de leur part & non de la mienne, & sur-tout qu'on vous marquât en termes formels que, n'ayant pris aucun titre chez eux, ce ne seroit pas à moi que vous auriez affaire dans le combat. Je sçai que la chose vous a été dite, & sur ce discours vous pouviez soupçonner du moins que je n'étois pas le Commandant que vous avez tué. Cependant les Capsenses indignés de votre réponse nommerent aussi tôt pour leur Général celui que je leur avois déjà indiqué comme le plus propre d'entre eux à être leur Chef après ma retraite, le premier à qui j'eusse communiqué le dessein que j'avois pris de les réunir, & qui m'avoit le plus aidé dans mon entreprise. Mais de plus ils m'arracherent mes armes & en revêtirent leur Chef, pour vous tromper vous-même, & pour laisser malgré moi sur ma personne le soupçon & l'apparence d'une action à laquelle je n'avois réellement aucune part. Ils passerent aussitôt les Montagnes qui les séparent de l'Empire

de Carthage , & ils affecterent de ravager de votre côté un plus grand terrain qu'il ne leur en falloit pour enfermer leur camp. La bataille se donna de la manière que vous sçavez mieux que moi , puisque je ne m'y trouvai pas. Mais les Capsenses qui défendant leur propre pays avec toute la ferveur d'une République nouvelle , n'avoient perdu que très-peu de monde , revinrent dans leur Ville où ils m'avoient fait garder. Là ils élurent en ma présence , & sans me consulter , un autre Chef , auquel néanmoins j'aurois donné ma voix : Après quoi ils m'ordonnerent par un décret en forme de sortir de leurs Etats , sans me faire aucun remerciement pour le passé , ni d'autre insulte pour le présent.

Il étoit naturel que je retournasse à Carthage , & qu'y montrant ma personne je me justifiasse du seul tort qu'on pouvoit m'imputer , dans toute la conduite que j'avois tenuë pendant les deux années de mon absence. Mais j'appris , par votre réponse aux Hérauts & par d'autres voyes , que vous aviez noirci & dans votre ar-

mée & parmi nos Peuples, l'entreprise que j'avois faite, & à laquelle j'avois réüssi, de donner des Loix & des mœurs aux Capsenses. La raison seule fait comprendre, & l'expérience m'avoit fait voir que c'étoit-là le seul expédient qui pût nous délivrer de ces coureurs, qui n'entroient jamais dans nos terres que par bandes séparées, qu'il m'étoit comme impossible de rencontrer dans les leurs, & qui n'étoient à craindre pour nous que par leur dispersion même. Roulant depuis long temps cette pensée dans mon esprit; je pris, pour l'exécuter, l'occasion du choix que mon Pere nous laissa de nos entreprises, lorsqu'il promit de nommer pour son successeur celui de nous deux qui feroit l'action la plus héroïque. Mais n'ayant aucune envie de vous disputer un titre, qui vous est acquis par la naissance, je laissai pour votre part les services éclatans que vous pouviez rendre à notre Empire par la réputation de vos armes; & j'allai chercher au loin un service obscur, d'une exécution très-dangereuse & d'un succès très-douteux.

Mais je ne m'attendois pas, je vous l'avoüe, que vous me fissiez un crime d'une entreprise actuellement achevée à l'avantage de notre Patrie, & dont elle avoit déjà recuëilli le fruit dans la sûreté de ses chemins & dans la tranquillité de ses Campagnes. J'ai cru devoir laisser passer l'orage de la persécution que vous avez excitée contre moi ; & je n'ai point voulu affronter la proscription que vous m'avez attirée de la part de notre Sénat ; quoiqu'elle soit fondée en sa plus grande partie sur le faux exposé de ma présence au combat & de ma mort ; & que je sçache bien que mon Pere se doute de mon innocence, & que le Sénat ne m'ait condamné qu'à regret. Mais je suis venu en Egypte aux pieds de ces Saints Prêtres comme à la source de toute justice, persuadé que la décision de leur sacré Tribunal rétabliroit bien plus sûrement mon honneur flétri, que ne le pourroit faire mon retour prématuré. Je n'ai plus même aucun desir de retourner à Carthage, après tout ce qui s'est passé, & il ne tiendra pas à moi que je ne finisse

mes jours dans ce saint Temple.

Le Grand-Prêtre prenant alors la parole dit : Saphon , avant que vous répondiez à votre frere ce que vous jugerez à propos de lui répondre , & afin que vous n'ayez à parler qu'une fois , je ferai moi-même la conclusion de son discours , en vous disant : Que non seulement sa conduite est irréprochable depuis la premiere jusqu'à la derniere démarche de son entreprise ; mais que de plus il a pleinement acquis sur vous l'avantage de l'action la plus héroïque. Il n'a néanmoins aucun droit au prix que votre Pere y avoit attaché. Quelque motif que pût avoir le sage Zoros , les Dieux plus prudens & plus puissans que lui , ont conduit les choses à leur véritable destination , & ont tiré de l'erreur même de votre Sénat , l'Arrêt équitable qu'il a porté , en vous assurant la succession à la place de votre Pere. Giscon , comme vous l'avez oui , y consent lui-même ; & il ne sçauroit s'y opposer sans perdre devant les Dieux & devant les hommes tout le fruit & toute la gloire des grandes œu-

vres qu'il a faites jusqu'à présent. Nous n'approuvons pourtant pas la résolution qu'il semble avoir apportée ici de renoncer au service de sa Patrie. Les Dieux qui n'ont aucun besoin de nous, regardent comme la plus sûre marque de notre piété envers eux, les services que nous rendons aux hommes qui font leur ouvrage; & une retraite perpétuelle n'est louable que dans ceux qui n'ont jamais pu, ou qui ne peuvent plus être utiles aux autres hommes. Il est vrai que les instructions qu'on peut chercher, ou les méditations que l'on peut faire en différens tems & surtout en celui des disgraces, contribuent infiniment à perfectionner les hommes, & à les rendre plus utiles dans la suite. Ainsi votre frere doit rendre graces aux Dieux de l'infortune qui l'a conduit ici pour recevoir l'Initiation, à laquelle nous allons le préparer. Mais dès qu'il l'aura reçûe nous le renverrons nous-mêmes à Carthage; afin qu'il y continue de servir sa Patrie sous votre illustre Pere pendant le reste de sa vieillesse, & sous vous-même quand vous serez revêtu de la dignité.

Alors Saphon levant les yeux & les mains vers la triple Statuë, dit : Isis , ô grande Déesse des Egyptiens , je cede enfin à votre sagesse. Je désavoüe pour jamais , & mes projets aveugles , & mes vains exploits ; & je suis trop heureux que mon forfait même soit imaginaire. J'accepte avec une pleine soumission & une profonde reconnoissance les leçons que j'ai reçues de vos saints Ministres & du plus jeune de vos Disciples. Elles ont toutes été autorisées & justifiées par toutes les circonstances de cette aventure qui est visiblement un ouvrage de la Providence des Dieux. Mon frere , je vais préparer votre retour à Carthage par la justification la plus authentique que je serai capable de faire de toutes vos actions. Le témoignage de ces saints Prêtres sera sans doute plus respecté , mais il ne sera ni plus vrai ni aussi prompt que le mien. Le Grand-Prêtre fit signe à Giscon de s'avancer vers son frere , & ils s'embrassèrent étroitement l'un l'autre. On remena encore une fois Saphon dans son appartement , & comme le Soleil couchant venoit de

quitter l'horifon , il trouva sur sa table un repas honnête mais frugal , & un vase rempli d'excellent vin. On lui dit qu'il étoit le maître de sortir dès le soir même , ou de coucher dans le lit qu'il voyoit préparé. Mais Saphon après avoir accepté le repas qu'on lui présentoit , ayant appris que ses gens l'attendoient au-dehors , remercia très-civilement les Prêtres qui lui tenoient compagnie , & qui le conduisirent jusqu'à la porte de leur maison.

A l'égard de Giscon , comme ses exercices ne devoient commencer que le lendemain , on l'avoit conduit dans l'appartement que Sethos avoit occupé , & qu'il devoit quitter dès ce jour-même , pour passer dans celui des Initiés. Ceux-ci trouvoient toujours leur logement dans la maison des Prêtres , & il ne tenoit qu'à eux d'y demeurer toute leur vie. L'Histoire conservoit même les anciens exemples de Rois Initiés , qui ayant remis par des raisons de vieillesse ou d'infirmités les soins du gouvernement à de dignes Successeurs , n'avoient point choisi d'autre retraite.

Il étoit permis à tous les Initiés d'aller voir ce premier soir l'Aspirant , auquel on faisoit un grand repas ; mais aucun d'eux ne mangeoit avec lui. Les Prêtres qui y avoient mené Sethos , l'engagerent à raconter à Giscon tout ce qui s'étoit passé au sujet de son frere , & même la part qu'il avoit eue aux instructions qui lui avoient été données. Ce récit inspira aux Carthaginois un respect extraordinaire pour ce jeune Prince , qui de son côté avoit conçu d'avance une haute estime pour cet Etranger , dont la vertu éclairée auroit fait honneur à l'Egypte même. Ainsi ils lierent entre eux dès-lors cette amitié solide qui sera d'un si grand secours à Giscon , pour le tirer des malheurs où une passion funeste doit le précipiter dans la suite de cette Histoire.

AVANT que l'on eût conduit Sethos dans l'appartement du Carthaginois , on lui avoit fait rompre son jeûne , en lui présentant avec un peu de vin une quantité réglée de viandes saines & succulentes. Mais comme

ce jeûne avoit été long , & que l'austérité s'en étoit accrue pendant près de trois mois , jusqu'à devenir extrême , les Prêtres Medecins devoient présider à tous les repas qu'il devoit faire pendant les douze jours suivans , pour le ramener peu à peu & par degrés à sa maniere ordinaire de vivre. Ces douze jours étoient ceux de la Manifestation , troisième & dernière partie de l'Initiation , qui étoit moins un exercice , que la récompense de tous ceux qui avoient précédé. En effet la curiosité humaine étoit comblée par la découverte des Mysteres sacrés & même des autres secrets du Sacerdoce Egyptien : & en comparaison des plus grands Voyageurs de la terre , les Initiés visitant les souterrains de l'Egypte , voyageoient pour ainsi dire dans un autre monde.

Dès l'Aurore du premier de ces douze jours , on menoit l'Aspirant devant la triple Statuë ; & l'ayant fait mettre à genoux , le Grand-Prêtre le consacroit premierement à Isis qui par la sagesse qu'elle lui avoit inspirée l'avoit rendu digne d'être admis à ses Mysteres ; secondement

à Osiris bienfaiteur des hommes , au service desquels il se devoüoit à son exemple ; troisièmement à Horus Dieu du silence & du secret auquel il s'alloit engager. Aussi-tôt on faisoit lire à un Initié la formule d'un serment formidable. Il juroit de ne parler jamais à aucun profane de ce qu'il verroit en ces douze jours & en tout temps dans les Temples souterrains de l'Egypte ; se soumettant , s'il violoit ce secret , à la vengeance de toutes les Divinités du Ciel , de la Terre & des Enfers ; se déclarant en ce cas coupable de mort , & souscrivant par avance à l'exécution de ce jugement qu'il regardoit comme prononcé. Il est certain que la seule observation du secret Religieux donnoit aux Initiés , aussi bien qu'aux Prêtres , un fond de sagesse & de retenue qui les rendoit respectables , & qui même leur attiroit de la part des Princes & des particuliers une confiance entière pour des secrets de toute espece. On recommandoit néanmoins non seulement aux Initiés , mais aux jeunes Prêtres , aussi bien qu'aux Officiers

du second Ordre , de ne point affecter cet air de réserve qui n'est propre qu'à exciter dans les autres une curiosité inutile , & qui trahit en partie le secret qu'on veut garder. Ainsi ils s'accoûtoient à une certaine affabilité qui ne laissoit pas soupçonner à la plupart des gens qu'ils sçussent un si grand nombre de choses qu'ils ne disoient pas.

On ouvrit donc à Sethos les souterrains qui s'étenoient en quarré depuis le Sanctuaire du Temple jusqu'à la Pyramide , c'est-à-dire dans une longueur & dans une largeur d'environ quatre mille pas , & qui répondoient par conséquent à des Temples superieurs de quelques petites Villes de la dépendance de Memphis. Mais on lui donna pour conducteur , suivant la coûtume , le dernier reçu des Initiés Egyptiens qui se trouvât dans la maison ; parce qu'au fond , les Prêtres réservés jusqu'à un certain point à l'égard des Initiés mêmes , leur permettoient seulement de voir , & ne leur expliquoient qu'après un long temps , les Cérémonies ou les pratiques secretes

qu'ils avoient vûës. Mais il étoit permis à l'Initié conducteur de communiquer à celui qu'il conduisoit toutes ses conjectures, qui ordinairement n'alloient pas loin.

J'aurois lieu de faire ici une invocation semblable à celle des Poètes qui entreprennent une description des Enfers. Qu'il me soit permis de révéler les choses que j'ai apprises, & de mettre au jour ce qui se passoit dans les entrailles de la terre & sous le voile impénétrable du plus profond silence. A peine Sethos fut-il descendu dans le souterrain du côté du Temple supérieur, qu'il fût extrêmement surpris d'entendre des cris d'enfans. Orphée qui en avoit été surpris comme lui, supposa depuis, que les enfans morts à la mamelle étoient placés à l'entrée des Enfers. Ceux-ci étoient les enfans des Prêtres dont les meres alloient toujours accoucher dans des logemens qui leur étoient préparés là. La raison de cette pratique étoit d'accôûtumer le tempérament de ces enfans, dès le premier instant de leur naissance, à ces habitations souterraines

dans lesquelles ils devoient passer une grande partie de leur vie. Mais de plus on ne vouloit pas qu'aucune sorte de bruit & d'embarras, ni même aucune foiblesse paternelle détournât les Prêtres de leurs méditations & de leurs études ; & on leur faisoit dès-lors regarder leurs enfans comme appartenans au College Sacerdotal & non pas à eux. C'est-là que Lycurgue avoit pris le modele & le motif de l'éducation publique des Spartiates. Les Prêtresses Egyptiennes nourrissoient elles-mêmes leurs enfans si leur santé le leur permettoit ; ou bien les femmes des Officiers du second Ordre leur servoient de nourrices. Le nouvel Initié ne voyoit ces logemens que de la porte & qu'un instant. Les seuls Prêtres Medecins y pouvoient entrer, & ils en regloient toute la police. Elle étoit extrêmement douce à l'égard de ces femmes & de ces enfans : car bien que ces derniers fussent destinés à des exercices dont quelques-uns étoient très-rudes, les Egyptiens croyoient qu'il falloit laisser fortifier la nature par elle-même avant que

de rien exiger d'elle. Mais à l'âge de cinq ans, ces enfans passoient dans les salles communes des premières instructions, où ils trouvoient des Maîtres qui leur enseignoient à lire & à écrire les Lettres Profanes (1). Ils demeuroient trois ans dans ces salles, d'où cependant ils revenoient à midi & le soir entre les mains des femmes. Jusques-là les enfans des deux sexes & des deux Ordres étoient élevés ensemble, gardés à vûe, & même veillés la nuit. Mais à huit ans on séparoit d'abord les deux Ordres dont le premier étoit né pour les exercices de l'esprit, & le second pour le travail des mains. On séparoit aussi les garçons d'avec les filles, & même les fils des Prêtres les uns d'avec les autres, selon les différentes études auxquelles on les destinoit. Cette destination se faisoit par rapport aux fonctions & aux professions différentes des familles Sacerdotales. Ces différences ne formoient néanmoins que quatre Classes ou Ecoles : les Lettres sacrées ou Hieroglyphiques, pour ceux qui devoient succéder aux Prêtres chargés des Instruc-

(1) V. Clem. Alex. Strom. liv. 5.

tions publiques ou particulieres sur la Religion & sur la Morale : la jurisprudence, d'où sortoient les Prêtres Jurisconsultes ou Juges dans les Villes : la Physique experimentale, où se formoient les Prêtres Medecins : & les Mathematiques, pour ceux qui devoient en exercer toutes les parties. Les garçons & même les filles étoient distinguez dès-lors par des robes de quatre couleurs différentes, telles que les Peres les portoient sous la tunique de fin lin dans les exercices publics de leurs professions séparées, ou dans les pompes ou processions Isiaques. Les quatre couleurs étoient le noir pour la premiere Classe, le rouge pour la seconde, le violet pour la troisième, & le bleu pour la quatrième. L'éducation de ces enfans étoit en général très-rigide parce qu'on exigeoit d'eux une extrême régularité, & qu'on vouloit les porter à une haute perfection. Mais leurs Maîtres surveillés eux-mêmes par des Superieurs attentifs n'étoient jamais plus severes les uns que les autres ; & les jeunes Disciples connoissant l'esprit qui animoit

leurs Instituteurs, ne s'estimoient point malheureux.

Outre cela il y avoit tous les jours dans le milieu de la journée , une Ecole générale , qu'on appelloit l'Ecole de la Langue. Les filles mêmes des Prêtres que l'on gardoit dans un appartement souterrain jusqu'à seize ans, & sous la conduite des plus anciennes & des plus sages des Prêtresses, assistoient à cette Ecole. C'étoit-là qu'on apprenoit les principes, & la prononciation soit simple soit déclamatoire, de la langue Egyptienne. En avançant d'année en année, on parcouroit tous les genres d'éloquence & de poésie; & on en faisoit l'application ou à la composition de l'Histoire, ou à l'exposition des différens devoirs de la vie, ou à la peinture des passions humaines. On diversifioit encore les études de cette jeunesse par les exercices sacrés auxquels on l'accoutumoit & on l'employoit même dès-lors; les garçons seuls, dans les Temples supérieurs, & les garçons & les filles dans les Temples souterrains. Mais sur-tout on exerçoit beaucoup dans la Musi-

que ceux qui y avoient de la disposition, aux dépens même des autres exercices pour lesquels ils avoient moins de goût. Il est bon même d'observer en général que vû le grand nombre de fonctions cérémoniales ou œconomiques, qui devoient être remplies par les Prêtres, on ne pouvoit persévéramment aux sciences que ceux qui y étoient propres; & que dans la suite ceux-ci étoient aussi plus souvent dispensés que les autres des assiduités ou des assistances extérieures.

Le temps de chacune de ces Ecoles étoit de dix ans; & elles avoient chacune dix Professeurs qui se succédoient les uns aux autres, pour recevoir chaque année les nouveaux enfans qui se présentoient, pendant que les autres continuoient & achevoient leur cours. Le nouvel Initié passoit pour la première fois un quart d'heure dans chacune de ces Ecoles. Elles étoient toujours très-remplies; parce qu'il n'y en avoit que dans les douze anciens Temples, & que les Prêtres des Villes dépendantes étoient obligés d'envoyer leurs enfans dans le Temple principal pour y recevoir

une éducation uniforme. Mais il ne faut pas croire qu'on les renvoyât tous dans la Ville d'où ils venoient, comme tous les enfans nés à Memphis n'y trouvoient pour cela leur établissement. Le Grand-Prêtre & son conseil uniquement attentif à la réputation du Sacerdoce, dispofoit d'eux felon leurs talens , par rapport à la différente importance des Temples qu'ils avoient à servir ; & on les changeoit même felon le befoin. Memphis avoit l'élite de tout le Nome Sacerdotal pour la Religion & pour les Sciences. Mais par les communications fouterraines , tout un Nome ne faisoit en quelque forte qu'une feule maifon.

Cependant dès l'âge de neuf ans tous les enfans commençoient à monter quelquefois dans les maifons fuperieures pour s'accoûtumer auffi à l'air extérieur ; à condition néanmoins que leurs meres ne les fifsent voir dans leurs appartemens à aucune femme du monde , parce qu'ils n'avoient pas fait encore le ferment du fecret ; & pourvû qu'il n'y eût point d'Aspirant en exercice : car en ce

cas

cas ils ne venoient dans la maison que pour assister aux Sacrifices dans le Sanctuaire. C'est ce qui avoit plus d'une fois étonné Sethos , qui dans le temps de sa préparation voyoit paroître & disparoître ces enfans , sans pouvoir deviner d'où ils sortoient ni où ils rentroient. Enfin à l'âge de dix-huit ans accomplis, les Prêtres les marioient à leurs filles de seize ans qu'ils trouvoient les plus convenables : & après le serment du secret qu'on exigeoit aussi de leurs femmes, on les aggrégeoit au College Sacerdotal , & on les logeoit dans les Maisons superieures, en les obligeant néanmoins à servir à leur tour dans les souterrains. Alors quoiqu'ils fussent toujours obligés de suivre la destination de leur famille, & sur-tout de ne paroître jamais au-dehors que sur ce pié-là ; on leur permettoit d'étudier en leur particulier d'autres Sciences , dans la persuasion où l'on étoit qu'elles tiennent les unes aux autres par quelques endroits , & qu'on ne sçauroit en posseder aucune qu'on n'ait au moins une legere teinture de plusieurs au-

tres. Ils ne parloient cependant en public ni même aux Aspirans, & ils n'alloient à la Cour & dans le monde que sept ans après; & lorsqu'ils avoient reçu toutes les instructions nécessaires pour s'y comporter d'une maniere qui fit honneur à leur corps; supposé même que leurs Superieurs jugeassent au bout de ce terme qu'on pouvoit se fier à eux.

Les Officiers du second Ordre, dont il faut parler ici, formoient avec leurs femmes un Peuple nombreux de Ministres Subalternes pour les cérémonies de la Religion; de Domestiques pour les Prêtres ou pour les Prêtresses dans les Maisons supérieures, ou pour leurs enfans dans les souterrains; & enfin d'ouvriers de toute espee pour tous les besoins de leurs personnes, de leurs Maisons & de leurs Temples. Comme aucun Etranger n'entroit chez eux, les réparations & les ornemens interieurs de leurs édifices ne se pouvoient faire que par ces Officiers, & même les Prêtres ne portoient rien sur eux qui eût été fabriqué par des mains prophanes. Les Prêtresses étoient toujours

distinguées des femmes du monde par une tunique de fin lin qu'elles portoient sur une robe de la couleur qui distinguoit la Classe de leurs maris. Mais comme elles portoient sur la tunique une mante de soye de couleur arbitraire & brodée d'or , & qu'elles se coëffoient suivant leur goût , elles étoient aussi magnifiques que les Vestales Romaines l'ont été depuis , sans jamais rien emprunter du dehors. Ces ouvriers participant à l'esprit de leurs Maîtres étoient ordinairement beaucoup plus habiles que ceux du Public. Mais comme ils ne travailloient jamais pour les gens du monde , leurs ouvrages servoient de modèle & excitoient l'émulation , sans être des objets d'envie & de jalousie. Tous les Arts Mécaniques rassemblés avec ordre dans les souterrains formoient une longue suite de curiosités , que Sethos contraint pour lors de les parcourir legerement , se promettoit de revoir bien des fois. Cette Ville souterraine qui remplissoit les deux tiers du quarré total , avoit plusieurs ruës plus ou moins grandes ,

& même des places toutes également éclairées par des lampes. On s'étoit même avisé, depuis la première construction de ces demeures, de percer en plusieurs endroits jusqu'au haut les terres qui les couvroient ; non pas à la vérité pour tirer un jour qui n'auroit jamais été suffisant, mais pour recevoir un air salubre à des habitations que les Prêtres avoient formées, & auquel les anciens Constructeurs n'avoient pas pensé. Ces ouvertures qui répondoient toutes à des places du souterrain se terminoient au-dessus en forme de puits qui abou-tissoient dans des cours ou des jardins de Maisons Sacerdotales, dont plusieurs même n'avoient été bâties qu'à cette occasion : & il s'étoit trouvé ensuite que ces ouvertures étoient très-commodes pour descendre par-là les provisions & pour faire monter les gros ouvrages. Il y avoit même pour l'usage des hommes, autour des murs intérieurs, plusieurs rangs d'échelons semblables à ceux que nous avons décrits dans le puits de la Pyramide. Mais la profondeur devenoit si grande en allant vers

l'Occident , que l'on voyoit en plein jour par ces ouvertures les étoiles , & même quelques planetes en leur plus grande latitude Septentrionale ; & les Prêtres avoient bientôt profité de ce phénomène , pour observer à diverses heures le passage des Etoiles ou des Planetes au Meridien , par la fente étroite des couvercles qu'ils faisoient mettre quelquefois sur ces puits.

Comme le nouvel Initié ne faisoit cette visite qu'en plusieurs jours , il montoit pour prendre ses repas & son sommeil dans les Maisons superieures placées le plus commodement sur sa route. Elles étoient toutes données par écrit à son Conducteur ; & même tous ceux qu'ils rencontroient , leur indiquoient en chaque endroit ce qu'ils avoient à faire.

Sethos arriva le quatrième jour en ce lieu qu'on appelloit le champ des Larmes (*Lugentes campi*). C'étoit un espace de la largeur de trois arpens , & de la longueur de neuf , environné de quatre allées où aboutissoient plusieurs autres du souterrain , & couvert d'une voûte très-haute. On pu-

nissoit-là , sur le jugement de trois Prêtres , les fautes des Officiers du second Ordre par des châtimens proportionnés. Les plus communes , qui étoient d'avoir manqué un certain nombre de fois à la ponctualité de leurs différens services , étoient punies par un travail pénible & inutile , d'un nombre marqué de jours ou d'heures. Car les Egyptiens ne vouloient pas que les travaux les plus fatigans ou les plus fâcheux , mais nécessaires à la société , présentassent aucune idée de punition. Les hommes , par exemple , un ou plusieurs ensemble , rouloient un Cylindre de pierre , plus ou moins gros , selon leur nombre , sur une espece de colline placée en travers à l'extrémité orientale du champ ; & le Cylindre tombant de l'autre côté , ils le faisoient remonter de même jusqu'à ce qu'il retombât vers le lieu d'où il étoit parti d'abord , & où on l'alloit reprendre encore. Les femmes puisoient de l'eau dans des puits profonds , pour la verser dans un canal d'eau courante tiré du canal de l'Initiation , & qui après avoir traversé

les principales allées du fouterrain , venoit border l'extrémité orientale du champ des Larmes. Il est aisé de reconnoître là l'origine du rocher de Sisyphé , & des Vaisseaux des Danaïdes dans Orphée. Ces hommes & ces femmes étoient nuds jusqu'à la ceinture , mais il ne tenoit qu'à eux de n'être jamais frappés dans cette espee de châtiment : & Sethos fut très-satisfait de voir les surveillans occupés à moderer l'ardeur de ceux qui accomplissoient leur penitence. Mais des fautes plus grièves leur attiroient des peines véritablement afflictives. Quoique les Prêtres & les Prêtresses fussent soumis à certaines especes de punitions , on les cachoit exactement , soit aux Initiés , pour sauver l'honneur du Sacerdoce ; soit aux seconds Officiers , pour les maintenir dans le respect qu'ils devoient à leurs Maîtres. On ne se dispensoit de cette précaution que pour les fautes scandaleuses qui avoient troublé l'ordre de la maison , ou qui avoient éclaté dans le Public. Pour celles-là on les condamnoit à une ou plusieurs années

de silence qu'ils alloient passer dans les souterrains. Sethos vit quelques Prêtres & quelques Prêtresses vêtus de noir & privés de la tunique Sacerdotale, qui se promenoient autour du champ des Larmes en se cachant le visage, ou qui rentroient dans la prison qui étoit à côté. Ils y avoient chacun leur cellule, & ils ne trouvoient de conversation qu'avec les livres qu'on ne leur refusoit pas. Enfin dans le cas du violement du secret, les Prêtres, les Initiés, & les seconds Officiers étoient condamnés à un supplice effroyable de sa nature, quoiqu'il pût être assez court. C'étoit de leur ouvrir la poitrine & de leur arracher le cœur, que l'on donnoit à dévorer à des oiseaux carnaciers. Il étoit même défendu aux profanes d'interroger qui que ce soit sur les secrets du Sacerdoce : & si par un hazard extraordinaire ils en avoient surpris quelqu'un, ils se trouvoient obligés sous peine de la vie de garder le même secret que les Prêtres. Mais les siècles entiers s'écouloient sans fournir un semblable exemple, & ce n'est que sur l'idée

qu'on avoit donnée à Orphée du supplice des Révélateurs qu'il imagina celui de Prométhée & de Tityus. Mais il a tiré de la longueur réelle du Champ, la longueur gigantesque qu'il a prêtée dans sa Fable au corps de Tityus, qui étendu par terre couvroit neuf arpens.

En avançant toujours, Sethos se trouva dans un lieu enchanté qu'on appelloit l'Elisée. Il faut se représenter ici un jardin d'environ trois quarts de lieue de longueur, du Nord au Midi, suivant l'enfilade des Pyramides, sur huit cens pas de largeur d'Orient en Occident. Cette largeur commençoit le dernier tiers du quarré total à compter depuis le Temple Supérieur. On étoit amené dans l'Elisée par huit grandes allées parallèles qui traversoient à distances égales toute la ville souterraine, & qui commençoient en quelque sorte le jardin, puisqu'elles étoient ornées dans leurs deux côtés de grands vases de fleurs, ou d'arbrisseaux odoriférans. Les Prêtres avoient employé pour embellir l'Elisée, tout ce que peut inventer l'imagination humaine élevée aux idées

poétiques. Le jour se tiroit d'en-haut dans toute l'étendue du Sol. Mais comme il tomboit jusqu'au fond, d'une hauteur de cent quarante piés, il étoit un peu affoibli; & les ombres des arbres dont ce jardin étoit rempli l'affoiblissant encore, il sembloit que l'on ne jouïssoit en plein jour que d'un clair de Lune. Cette situation a peut-être donné quelque lieu à la description du jardin des Hesperides, telle qu'on la lit dans le Geographe Scylax. Les cœurs qui ont éprouvé de grandes passions savent combien cette lumiere tempérée est propre aux douces rêveries. C'est ce qui fit naître à Orphée la pensée de donner à l'Elisée un Soleil & des Astres particuliers, quoiqu'il ne fût éclairé que par le Soleil & par les Astres de notre monde. Cette ouverture immense aboutissoit par le haut comme les autres, dans un clos exactement muré qui appartenoit aux Prêtres. Les murs de l'Elisée terminés en ovale du côté Meridional, & coupés en droite ligne par un bâtiment superbe du côté Septentrional, paroïssent soutenir le Ciel sur l'entable-

ment qui bordoit leur extrémité supérieure. Le fond ovale présentoit une prodigieuse nappe d'eau que les yeux trompés par l'élevation & la distance de l'objet, voyoient sortir du sein des nuës, & qui après avoir formé de très-grands canaux s'écouloit, comme toutes les eaux du souterrain, dans des puits perdus. Mais outre cela des tuyaux cachés fournissoient les eaux jaillissantes d'une infinité de bassins. Tout ce jardin étoit partagé en allées, en bosquets, en labyrinthes, ornés de Statuës admirables & de merveilleux groupes de bronze, de marbre, & de porphyre. Les planches des parterres étoient de longues caisses enfoncées jusqu'aux bords, & remplies de verres apportées, où croissoient non seulement les fleurs les plus brillantes, mais encore les arbrisseaux dont on pare les jardins, comme les myrthes, les lauriers & les orangers. Dans le milieu de tout le terrain, on avoit conservé de grands espaces qui servoient d'arène ou de cirque pour divers exercices du corps. Ils y accoutumoient non seulement leurs seconds Officiers qui avoient

besoin dans plusieurs de leurs fonctions de beaucoup d'adresse, mais encore les enfans des Prêtres, soit les garçons, soit les filles, selon la convenance de leur sexe. Leur première vûë étoit de leur dénouïer & de leur former le corps en général comme aux autres Egyptiens. Le fruit de cette attention étoit d'attirer dans les Temples un très-grand Peuple, par la justesse & par la noblesse avec laquelle ils exécutoient les nombreuses cérémonies de la Religion. Et dans le commerce de la vie, quoique les Prêtres & les Prêtresses eussent plus de retenuë & de modestie dans leur maintien, que les personnes du monde, on remarquoit dans leur contenance & dans leur action, une grace & une facilité que les connoisseurs donnoient souvent pour modele.

Mais ils avoient une raison bien plus importante pour eux de rendre leurs enfans habiles dans toutes les parties qui ont composé depuis chez les Grecs & chez les Romains, l'Art des Représentations sérieuses. C'est par des scènes théâtrales que les Prêtres des principaux Temples de l'E-

gypte , & sur-tout ceux d'Heliopolis & de Memphis, répondoient aux consultations qui leur étoient faites sur les choses futures ou cachées (1). Ils regardoient cette maniere de répondre comme moins hazardeuse pour eux, que les Oracles décisifs de Butos ou les Prédiction Astrologiques de Thebes, & capable en même temps de causer plus de surprise aux Consultans qui croyoient voir la chose même. La plûpart des évocations alleguées dans l'Histoire Fabuleuse n'ont été que de pareils jeux. Ces représentations se faisoient à Memphis dans le bâtiment qui formoit le fond Septentrional de l'Elisée , & qui pour s'attirer plus de vénération avoit le Frontispice d'un Temple. C'étoient aussi les Prêtres de la première Classe, ou qui s'appliquoient aux Lettres sacrées, qui présidoient à ces représentations & qui y desti-

(1) Le fondement de tout ceci se trouvera dans le chap. 11. des *Eleusinia* de Meursius. M. l'Abbé Banier donne aussi sur les évocations pratiquées dans les Temples des Anciens une explication qui revient à celle-ci. *Orig. des Fables*, tom. 3. pag. 168.

noient leurs enfans ; quoiqu'on prît parmi les autres , & les Prêtres & les Prêtresses qui paroissoient avoir le plus de talent pour cet exercice , & qu'on y fît servir des hommes & des femmes du second Ordre. Les Prêtres Mathematiciens employoient tout ce qu'ils avoient d'experience dans toutes les Mecaniques pour la vraisemblance du spectacle materiel & du mouvement des machines qu'on y introduisoit. L'optique étoit partout observée avec tant de précision que les sens étoient fideles en rapportant faux : & les objets n'auroient point paru autrement en eux-mêmes , que leurs Images paroissoient dans la perspective de leur Théâtre. Il faut avouer aussi que comme ils n'avoient pas affaire à un amphitheatre entier , ils plaçoient la personne unique , ou du moins le peu de gens auxquels ils devoient répondre à chaque fois , dans le point de vûë qui leur faisoit une illusion invincible.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaison des mesures que la connoissance qu'ils avoient des dispositions de l'ame & du corps de l'homme leur

faisoit prendre, pour préparer les Spectateurs à cette illusion. Ils faisoient attendre quelquefois des mois entiers ceux qui s'adrescoient à eux ; & pendant ce temps ils tâchoient de sçavoir d'eux & par d'autres voyes les circonstances préliminaires de la chose qui leur donnoit de l'inquiétude, afin de composer là-dessus & les Vers & les Décorations de leurs Scenes. Ils recevoient ensuite les Consultans dans des chambres secretes qui tenoient au Temple. Et là outre les cérémonies mystérieuses qu'ils faisoient devant eux dans le Temple à portes fermées, ils ne les nourrissoient pendant plusieurs jours que de viandes legeres, & de liqueurs délicieuses dans lesquelles il entroit des assoupissans. On levoit enfin une grande pierre vers le bas du Temple, & les Consultans voyoient à la faveur d'une lumiere sombre & menagée, une pente douce dans laquelle on les alloit faire descendre. On les plaçoit auparavant dans une espeece de char qui n'étoit ouvert que par-devant. Le Prêtre Chef des Divinations s'y mettoit avec eux ; & si c'é-

toient des femmes , il étoit accompagné d'une Prêtresse qu'on leur avoit donnée dès le commencement pour compagnie & pour conseil. Ce char monté parfaitement sur des roues basses , cachées & ne faisant aucun bruit étoit poussé légèrement par derrière ; & descendant de lui-même la pente douce , il arrivoit dans une de ces allées dont nous avons parlé plus haut , qui commençoient en quelque sorte l'Elisée. Le premier mouvement du char étoit entretenu & continué par des Officiers du second Ordre qui sortoient sans qu'on les vît des portes de cette allée souterraine , & qui étoient relevés par d'autres d'espace en espace. Ainsi il étoit conduit avec une vitesse toujours égale jusqu'à l'Elisée , à l'entrée duquel les Consultants sortoient de leur char.

Quoique ce lieu servît de promenade journalière à tous les habitans du souterrain ; lorsqu'on y attendoit des Consultants , tout étoit préparé de sorte que ceux-ci n'y voyoient que des personnages qui de loin leur paroissoient être des Héros & des Héroïnes ; des hommes sages & des

femmes vertueuses. Le Prêtre & la Prêtresse qui ne permettoient point aux Consultants de s'éloigner d'eux, leur nommoient les principaux de ceux qu'ils disoient avoir été utiles à la société humaine ou par de grands services, ou par de sages instructions ou au moins par de bons exemples. Ils leur faisoient appercevoir dans un plus grand éloignement la foule innombrable de ceux dont les vertus obscures n'en avoient pas été moins solides pendant leur vie, & n'en étoient pas moins récompensées après leur mort. La lumière éclairoit également leurs visages, mais on ne pouvoit pas les distinguer. Plus près étoient ceux qui avoient surmonté les plus grandes passions humaines, l'amour & la colere, & après eux ceux qui n'avoient eu que des amours chastes & légitimes, ou qui n'avoient suivi que les mouvemens d'une colere juste contre les méchans pour l'intérêt des bons, & à l'avantage des méchans mêmes. Tous ceux-là occupoient le fond de l'Elisée qui en étoit la plus belle partie. En deçà & sur les aîles étoient

ceux qui avoient fait de grandes actions, mais qui les avoient laissé ternir par de grandes ou de fréquentes foibleſſes, ou qui dans le cours de leurs entreprises glorieuſes avoient pris quelquefois les conſeils de leurs paſſions pour les conſeils de la vertu. D'un autre côté enfin étoient ceux à qui l'amour n'avoit pas fait commettre des crimes; mais qu'il avoit retardés ou affoiblis dans la pratique de leurs devoirs, & qu'il avoit détournés pour toujours de la carrière héroïque dans laquelle ils avoient fait les premiers pas. Les inquiétudes qui les avoient agités pendant leur vie, mais ſur-tout le regret de n'avoir pas rempli leur deſtinée les ſuivoit juſques dans la mort. Envain les femmes qu'ils avoient aimées leur repréſentoient combien on pouvoit être content de la réputation qu'ils s'étoient acquiſe : leur viſage ne prenoit point cette ſérénité que donne la vertu parfaite, & ces femmes ſe détournoient pour pleurer. Les Conſultans ſe croyoient alors véritablement transportés dans le ſéjour de l'autre vie, & ne prenoient pour réellement vi-

vans que le Prêtre & la Prêtresse qui les accompagnoient.

On les conduisoit ensuite vers le bâtiment du Théâtre qu'on leur nommoit le Temple de la Divination. Dès l'entrée un escalier superbe se présente à eux ; mais à travers les marches , ils apperçoivent comme dans un vaste souterrain des flammes qui naissent d'un canal d'eaux spiritueuses & sulfureuses auxquelles on avoit fait prendre feu. Ce canal quoiqu'assez étroit leur paroît par un effet d'optique un fleuve enflammé , dont Orphée a fait le Phlegeton. Au travers & au-delà des flammes ils voyoient des hommes & des femmes revêtus de peaux appliquées si justes sur le corps qu'ils sembloient nuds. Des figures affreuses d'Euménides frapportoient sur eux ; les voutes retentissoient des coups redoublés qui ne faisant aucunes playes sembloient trouver des sujets propres à des tourmens toujours durables. On faisoit contempler ces objets aux Consultants autant qu'on le jugeoit à propos selon leur caractère , & on donnoit même à ces différens châtimens

des causes dont ils pouvoient ordinairement se faire l'application. On les faisoit enfin arriver devant le Théâtre où le Prêtre & la Prêtresse s'asseyoient toujours auprès de eux. Là, outre les Chœurs qui à la faveur d'une Musique convenable représentoient d'une manière aussi sensible & plus touchante que le naturel, ou des Peuples ou des Armées selon le sujet ; les Acteurs & les Actrices, par le moyen des masques imperceptibles, & des autres secrets de l'Art Mimique apportotent souvent le visage & la voix des personnes dont les Consultans étoient en peine.

Quoique les Prêtres ne répondissent pas à toutes les consultations avec tant d'appareil, & que ces représentations théâtrales ne s'exécutassent réellement que deux ou trois fois dans une année ; on faisoit néanmoins tous les jours des préparations générales, ou des représentations de Scènes imaginées sur des sujets supposés. Les enfans des Prêtres y assistoient régulièrement. Les Prêtres & les Prêtresses servant actuellement dans les souterrains, & même ceux de

la Maison Supérieure y venoient tour à tour, ou pour y jouer des Rôles, ou pour donner leurs avis. Les Initiés mêmes y étoient admis & écoutés : & comme on essayoit aussi l'effet des Décorations & de la Musique, ces Spectacles ébauchés étoient encore plus beaux que les Spectacles les plus achevés que l'on représentât dans le monde. Les Prêtres & les Prêtresses de l'Egypte avoient dans ceux-ci leurs places marquées comme chez les Grecs & chez les Romains. On étoit assez surpris de les en entendre parler en maîtres ; parce que ceux mêmes qui avoient reçu de leur part ces réponses représentatives croyoient avoir vû des apparitions & non des représentations. J'abrege ici l'exposition de cette Anecdote sacrée, parce qu'on en verra dans le dernier Livre un exemple étendu, dont Sethos même sera l'objet : mais la consultation se fera à Heliopolis, dont les Prêtres, comme nous l'avons déjà insinué, étoient encore plus forts que ceux de Memphis dans la divination.

Cependant je ne sortirai pas de

cette matiere même fans prévenir la difficulté qui peut naître dans l'esprit du Lecteur , sur ce que les Prêtres de Memphis si éclairés & si exacts dans toutes les regles de la Morale séduisoient ainsi les hommes. Le dénouement de cette difficulté est qu'ils étoient eux-mêmes séduits. C'étoit une maxime constante parmi eux que le don de la Divination étoit attaché au Sacerdoce. Ils prévenoient dès le bas âge leurs enfans de cette opinion qu'ils tenoient eux-mêmes de leurs peres. Il n'en faudroit point d'autres preuves que les Sacrifices, les jeûnes, les flagellations par lesquelles ils se préparoient à leurs réponses, je ne dis pas en présence des Consultans, mais entre eux & dans leur particulier. Ainsi toutes les mesures qu'ils prenoient d'ailleurs pour être instruits des faits, l'application qu'ils apportoitent & dans leurs cabinets & dans leurs conférences secretes, pour tâcher de prévoir les événemens futurs par les circonstances des temps, des lieux & des personnes, n'étoient dans leur esprit que des moyens naturels qu'ils se croyoient

obligés d'employer pour ne pas tenter les Dieux, & pour ne pas attirer sur le Sacerdoce par leur témérité la perte d'un don si précieux. C'est par la même précaution qu'ils étoient plus ou moins précis dans leurs réponses, suivant les inspirations qu'ils croyoient avoir eues. Ils n'avoient donc garde de cacher le secret de cette pratique à leurs Initiés. Au contraire, après leur avoir exposé leur principe, ils étoient bien aises de tirer d'eux plusieurs éclaircissemens qu'ils leur demandoient, comme à des gens qui étoient encore plus répandus qu'eux dans le monde. A l'égard des préparatifs qu'ils faisoient pour mettre les Consultans en illusion, ou comme ils l'appelloient, en extase, ils avoient une autre intention qu'ils regardoient comme très-loüable par rapport à ces Consultans & aux autres hommes auxquels ceux-là raconteroient leur aventure. C'étoit de leur inspirer l'amour & la crainte des Dieux; non seulement par le Spectacle préliminaire de l'Élisée & du Tartare qu'on leur avoit fait entrevoir, mais encore par les

grandes leçons données formellement ou insinuées adroitement dans leurs Scenes. Il est vrai que dans la suite des temps les pratiques de la Divination étant passées dans la Grece ou demeurant dans l'Egypte même , les intentions des Devins se sont extrêmement dépravées. Car sans parler des fourberies grossieres que de vrais imposteurs ont employées , dans le seul dessein de surprendre l'argent des hommes ou de corrompre la vertu des femmes ; les Prêtres de quelques Temples ont eu recours à des operations magiques & à des sortileges affreux qu'ils croyoient plus sûrs , pour découvrir les choses cachées , que l'invocation des Dieux ou les perquisitions humaines & naturelles. Mais enfin il résulte de toutes ces considérations prises ensemble , que ceux de nos Grecs qui n'ont attribué toute espece de Divination qu'à la fourberie , n'ont connu en cette partie les hommes qu'à demi ; & que la prévention ou le fanatisme de ceux mêmes qui rendoient les réponses , a eu plus de part à l'erreur de la Divination , & l'a soutenuë plus longtems

longtems que n'auroit pu faire la fraude seule. Cependant comme l'une & l'autre cause cede également à la vérité qui se manifeste de plus en plus, la Divination baisse tous les jours; & l'on peut sans être Devin prédire son extinction prochaine & totale.

A côté de l'Elisée en allant toujours vers les Pyramides, étoit la dernière partie du souterrain, ou le Pantheon des Prêtres de Memphis: sur quoi je dirai en passant que l'Egypte entière a été appelée le Pantheon de l'Univers. Bien que toute l'étendue du souterrain s'appellât le Temple en général, il n'y avoit pourtant, à proprement parler, que le Pantheon qui méritât ce nom. On y entroit par plusieurs arcades très profondes, placées derrière les arbres du côté occidental de l'Elisée. La voûte de ce Temple n'étoit pas extrêmement haute, & elle ne surpasseoit que de dix pieds la hauteur des arcades qui en avoient vingt: mais il avoit sur une largeur de quarante pieds une longueur extraordinaire & qui égaloit celle de l'Elisée, en y

comprenant même la profondeur du bâtiment du Théâtre. Il n'en falloit pas moins pour contenir toutes les Divinités de l'Egypte dans des Chapelles séparées. Chacune même n'avoit pas la sienne : Car les Egyptiens adoroient au moins les trente mille Dieux dont parle le Poëte Hesiode. Le fond ou le Sanctuaire de ce Temple étoit consacré à Isis mere de la nature , ou la nature elle-même. On voyoit là sur un pié d'estal sa Statuë , telle à peu-près qu'Apulée dans ses Métamorphoses représente cette Déesse apparoisant à lui dans un songe. Les premieres Chapelles à droite & à gauche renfermoient chacune à part la figure d'une des Divinités majeures , que les anciens Romains , auxquels Pythagore les avoit apportées de l'Egypte , appelloient *Cosentes* ou *Selecti*, comme qui diroit Conseillers de Jupiter ou choisis pour son Conseil (1).

Après eux venoient les demi-Dieux, qu'on appelloit *Semons* ou *Medioximes*; demi-hommes, ou Divinités moyen-

(1) Voyez Kirk, tom. 1, pag. 174. 175.

nes. Les figures de ceux-ci autant que l'on en connoissoit par leur nom , étoient mises plusieurs ensemble dans les Chapelles suivantes. Enfin les dernières jusqu'à l'alignement du Frontispice du Théâtre étoient destinées à ce nombre innombrable de Divinités inconnuës qui selon eux n'habitoient ni le Ciel ni les Enfers ; mais qui étoient répanduës dans l'air , sur la terre , & dans les eaux. Ils étoient représentés par des figures générales où dont une seule servoit pour toute une espece. Toutes ces Idoles étoient posées dans leurs Chapelles , le visage tourné vers le bas du Temple comme celle d'Isis dans son Sanctuaire.

Mais le bas du Temple depuis l'alignement du Frontispice du Theatre jusqu'au mur du fond , où il n'y avoit point d'entrée , étoit réservé pour les Dieux malfaisans , autrement nommés les mauvais génies. Typhon étoit adossé debout contre ce mur dont il égaloit la hauteur , & ses deux bras atteignoient les murs de côté à droite & à gauche , tel à peu près qu'est la Statuë de Serapis le Pluton des

Egyptiens modernes, dans son Temple qu'on voit aujourd'hui à Alexandrie (1). Mais Typhon n'étoit homme que depuis la tête jusqu'au nombril ; il étoit représenté jettant des flammes par les yeux & par la bouche ; & du tronc qui lui servoit de corps, naissoient deux Dragons énormes qui lui tenoient lieu de cuisses & de jambes (2). Ses doigts mêmes étoient des Vipères, conformément à la description qu'Hésiode a faite de Typhée, & Appollodore de Typhon qui ne font que la même chose. Depuis le bas du Temple jusqu'à l'alignement du Frontispice du Théâtre étoient vingt Chapelles de chaque côté, où les figures des mauvais Génies étoient posées dans le même sens que la figure de Typhon. C'est-à-dire la face tournée contre les Dieux bienfaisans pour marquer leur opposition à eux. Les murs & la voûte du Temple aussi bien que les murs & les voûtes des arcades qu'on voyoit à droite & à gauche étoient chargées de Hieroglyphes qui contenoient l'Histoire & tout

(1) Voyez Kirk. tom. I. pag. 199.

(2) Voyez sa figure dans Kirk. Ib. p. 221.

ce qui concernoit le culte des Dieux enfermés dans le Pantheon. C'est là que se faisoient toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à deux, plusieurs sortes de Sacrifices & de Cérémonies où assistoient tous les habitans du souterrain, les prisonniers mêmes du champ des Larmes, aussi bien que ceux qui avoient manqué l'Initiation, les Prêtres & les Prêtresses de la Maison supérieure quand ils le vouloient; pourvû qu'ils ne manquassent pas d'ailleurs à leurs fonctions ordinaires, la plupart des Initiés, enfin le nouvel Initié & son conducteur dans les trois derniers jours de la manifestation.

Comme l'heure où l'on commençoit les Cérémonies nocturnes précédoit la fin du jour naturel, on s'adressoit d'abord aux Divinités auxquelles ce jour-là étoit consacré. La plupart avoient leur Victime propre; & l'on sçavoit même les bois différens dont il falloit se servir pour brûler ou la Victime entière ou quelques-unes de ses parties (1). Ces bois

(1) Voyez sur tout ce détail Kirk. tom. 1. Syntag. 3. c. 9. & 10.

s'allumoient selon la différente dignité de ces Dieux, ou aux rayons du Soleil renvoyés par un miroir parabolique, comme le feu sacré des Vestales; ou par le moyen des étincelles tirées du caillou frappé par le fer, ou enfin à la flamme d'une lampe. Les Grecs & les Latins avoient adopté ces observations, & les avoient même portées jusqu'à la différence des Fontaines qui devoient fournir l'eau dont on éteignoit le feu qui avoit brûlé les Victimes. Comme il n'y a point en Egypte d'autre eau que celle du Nil, on n'employoit que celle-là dans les Sacrifices; mais on l'alloit prendre tous les jours au-dehors dans le grand lit du Fleuve pour l'apporter dans le Pantheon. C'est peut-être ce qui a fait dire aux Auteurs que Diodore a suivis que trois cens vingt Prêtres de Memphis portoient tous les jours l'eau du Nil à une distance de plusieurs stades.

Entre ces Dieux, les uns n'avoient pour Sacrificateurs que les Prêtres, & les autres que les Prêtresses. Mais à minuit on voyoit sortir de la dernière arcade vers le bas du Temple, & du côté

de l'Elisée, le Sacrificateur du jour suivi de deux files de Prêtres qui alloient du côté du Sanctuaire & de la Statuë d'Isis. Ils étoient accompagnés d'un grand Chœur de Musique formé par d'autres Prêtres, par des Prêtresses, & même par leurs enfans garçons & filles de tout âge depuis neuf ans. Quand le Sacrificateur étoit arrivé jusqu'à la Statuë, les deux rangs de Prêtres arrêtés & écartés l'un de l'autre laissoient passer l'offrande qui les suivoit. Ici la vérité du fait historique m'oblige de dire que cette offrande étoit apportée par des filles des Prêtres au nombre de dix-huit, deux à deux, nuës, & tenant chacune une corbeille où étoient des fruits ou d'autres présens selon la saison. Ces filles ne commençoient ce ministère qu'à treize ans, & elles le finissoient à leur mariage. Le Sacrificateur recevoit & vuidoit toutes ces corbeilles sur un grand Autel quarré dont la face extérieure portoit cette Inscription qu'on a copiée de l'Egyptien sur un marbre qu'on voit encore dans un Temple de Capouë (1).

(1) Voyez Kirk. tom. 1. pag. 188.

Te, tibi, una, quæ es omnia, Dea Isis. C'est-à-dire, Nous vous offrons à vous-même Divinité unique & universelle, Déesse Isis. Les filles qui avoient apporté l'offrande se retiroient par le derriere du Sanctuaire ; & les Prêtres y entroient pour achever les Cérémonies qui duroient près de deux heures toujours au son des voix & des instrumens. Ces Cérémonies étoient différentes dans les quatre Saisons, aussi bien que les Hymnes qui servoient de sujet à la Musique, & dont plusieurs passaient ensuite dans les Temples Supérieurs & de-là dans la bouche de tous les Egyptiens, par la beauté des Vers & des chants, qui quelquefois même avoient l'agrément de la nouveauté.

C'étoient-là les Mysteres d'Isis que leur secret rendoit si respectables dans les beaux siècles de l'Egypte, & qui ayant été revelés par le désordre des guerres & par la violence des vainqueurs, ont servi d'exemple ou de prétexte à ces dissolutions qui ont inondé depuis les Temples de la Grece & de l'Italie. Il est constant par tous les monumens qui me sont tom-

bés entre les mains , que les Prêtres & les Assistans n'abusoiént jamais dans l'ancienne Egypte du Spectacle qui passoit devant leurs yeux dans le Pantheon. Orphée a exprimé la réserve à laquelle ils étoient contraints sur cet article par la majesté du lieu, sous l'image de Tantale au milieu des eaux sans pouvoir boire. Lycurgue portant sa pensée plus loin, s'étoit imaginé que la sagesse qui reugnoit en Egypte dans tout l'Ordre Sacerdotal, où l'on ne se ressouvenoit pas d'avoir vu aucun désordre né de la passion des femmes, venoit de ce qu'ils les voyoient ainsi tous les jours à découvert. C'est ce qui lui fit établir dans sa République ces Luites auxquelles les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe s'exerçoient nuds en présence de tout le monde. Il disoit que les filles Lacedémoniennes étoient couvertes dans l'arène de l'honnêteté publique, sur ce qu'il avoit ouï dire aux Prêtres de l'Egypte que les leurs étoient couvertes dans le Pantheon de la sainteté religieuse. Cependant une plus longue expérience a convaincu les Sages de

la verité de cette Sentence prononcée par le vieux Poëte Latin Ennius , qui dit que les nudités exposées aux yeux des Citoyens sont la premiere source de tous les désordres d'une République.

Flagitii principium est nudare inter cives corpora. En effet il suffit d'avoir une très-legere teinture de l'Histoire Grecque & de l'Histoire Romaine , pour sçavoir à quels honteux excès la premiere communication des mysteres d'Isis dévoilés a porté ces Peuples. Les Egyptiens même déchus de leur premiere sévérité , avoient introduit dans les Temples qu'on leur avoit laissé bâtir hors de l'Egypte , & surtout dans Rome , une corruption si outrée , que le Sénat fit plusieurs décrets pour abattre ces Temples qu'on appelloit Memphitiques. La superstition populaire soutenuë par l'habitude enracinée de la débauche , avoit rendu ces décrets inutiles , jusqu'à ce que le Consul Paul Emile eût pris lui-même une coignée pour commencer la démolition. Ces Temples furent rétablis sous la dictature de Sylla , & détruits par le Consul C. Calpurnius Pison (1). Les Empereurs

(1) V. sur ce sujet T. Liv. Dec. 1. 9.

Successeurs d'Auguste les ont alternativement relevés ou abbatus selon qu'ils ont été ennemis ou Peres de la Patrie ; & la vigilance du très-saint & très-pieux Marc Aurele Antonin , qui gouverne aujourd'hui la terre avec autant de sagesse que de gloire , à besoin de s'employer toute entiere , pour empêcher que ces infâmes pratiques ne renaissent tous les jours quelque part.

Sethos pour ne rien omettre , entra après le Sacrifice du dernier jour de la manifestation , par une des arcades occidentales du Pantheon , dans cette allée qui faisoit l'enfilade du dessous des Pyramides ; & ayant aperçu la grille de fer dormante qui la terminoit du côté du Nord , il se donna la satisfaction de la toucher endedans , comme il l'avoit touchée endehors le jour qu'il se trouva avec Amedès au fond du puits de la Pyramide. Par-là il se rendit en quelque sorte témoignage à lui-même , d'avoir heureusement achevé la pénible & périlleuse carrière de l'Initiation. Il coucha néanmoins cette nuit-là dans le souterrain selon la

coutume , pendant qu'on préparoit tout pour faire le jour suivant la magnifique procession qu'on appelloit la grande Pompe Isiaque , ou le Triomphe de l'Initié.

Dès la veille six Officiers du second Ordre venoient à cheval devant le Palais du Roi ; qui , comme nous l'avons dit ailleurs , étoit placé vis-à-vis le Temple à l'autre extrémité de la grande place : & là ils annonçoient à son de Trompe qu'on verroit le lendemain un nouvel Initié. Ils alloient ensuite faire la même annonce dans toutes les rues de la Ville où la Procession devoit passer. Ils ne disoient point le nom de l'Initié , mais ils le déclaroient Egyptien. Car à l'égard des Initiés étrangers , cette annonce ne se faisoit qu'à la porte du Temple ; parce que la Procession beaucoup moins pompeuse se bornoit à en faire le tour. Une semblable nouvelle avoit toujours été agréable aux Rois qui croyoient acquérir un serviteur à toute épreuve. Mais elle charmoit encore davantage les Peuples qui regardoient les Initiés Egyptiens comme de sages me-

diateurs entre le Roi & eux, & de puissans protecteurs auprès de lui. Comme il se passoit ordinairement plusieurs années sans qu'on fît une acquisition si avantageuse ; la rareté en augmentoit beaucoup le prix & inspiroit à tout le monde une ardeur sans égale de voir cette cérémonie. Dans cette occasion particulière, les dispositions de la Cour se trouvoient changées. On n'y avoit d'abord aucun soupçon que ce nouvel Initié fût Sethos. Tous le croyoient hors de Memphis, & quelques-uns mêmes hors de l'Egypte : & d'ailleurs vû la corruption de mœurs & la bassesse de sentimens où la plûpart des Courtisans étoient plongés, ils renvoyoient aux siècles des Fables ces tems héroïques où les Rois & les Enfans des Rois se faisoient initier. En effet Sesostris initié à Thebes étoit le dernier Roi de l'Egypte qui eut ambitionné cette distinction. Aussi la Reine semblable à ces mères qui croient avoir un grand soin de leurs enfans quand elles leur interdisent tout exercice qui demande de la résolution & du courage, ne manqua pas de dire

aux femmes qui l'environnoient quand elle apprit cette nouvelle ; que si elle ſçavoit qu'un de ſes fils voulût ſe faire initier , elle l'en empêcheroit bien : & cette judicieuſe compagnie ſe trouva très-diſpoſée à l'applaudir. Pour le Roi, comme il ne ſe mêloit point de ſon Etat & qu'il n'occupoit ſes ſerviteurs qu'à ſes amuſemens , il étoit peu touché du mérite de l'Initiation , & il ne ſ'en promettoit autre choſe que le plaifir de voir paſſer cette pompe ſous les fenêtres de ſon Palais.

On employoit toute la nuit à parer l'intérieur du Temple de ce que les Prêtres avoient de plus magnifique dans leur tréſor ; & les Citoyens de Memphis diſpoſoient les ruës , & ornoient les dehors de leurs maiſons de leurs meubles les plus précieux. Un peu après le lever du Soleil le Peuple entrant dans le Temple , voyoit placé au milieu du Sanctuaire le tabernacle d'Iſis , apporté du ſouterrain. C'étoit un grand coffre couvert d'un voile de ſoye blanche ſemé de Hye-roglipheſ d'or ſur lequel étoit encore une gaſe noire pour marquer le

secret des myſteres de la Déesſe. On lui offroit, avant que de partir, un Sacrifice pendant lequel les filles des Prêtres qui ne paroifſoient au-dehors qu'aux Fêtes d'Iſis, faiſoient tour à tour des danſes graves au ſon des inſtrumens ſeuls. D'abord après on ſe mettoit en marche du côté de la Ville. Les ſix Officiers qui avoient annoncé la Cérémonie la précédoient en ſonnant de tems à autre de leurs Trompetes ; & deux files de Gardes du même ordre bordoient à droite & à gauche la Proceſſion dans toute ſa longueur. Des quatre Clafſes des Prêtres, celle des Mathematiciens, celle des Medecins, & celle des Jurifconſultes alloient les premières, précédées de leurs enfans dans le même ordre qu'eux & habillés comme eux. Tous les Prêtres portoient une robe noire ſous la tunique de fin lin ; mais par-deſſus la tunique, les trois premières Clafſes de la Proceſſion, portoient une robe bleuë, violette ou rouge, dont un pan leur couvroit la tête. Entre les deux files marchotent un à un des Prêtres qu'on appelloit Paſtophores : ils avoient au lieu d'une

robe un manteau de la couleur de leur Classe, & ils portoient les Livres de Mercure où ils avoient puisé leurs sciences (1).

Après cette premiere partie de la Procession paroissoit un Prêtre de la premiere Classe du Sacerdoce en manteau noir, qui portoit sur ses deux mains la fameuse table Isiaque appuyée sur sa poitrine. Elle étoit de cuivre, mais bordée & traversée de lames d'argent, sur lesquelles étoient gravés les emblèmes des mysteres d'Isis sous des figures d'hommes & de femmes debout ou assises, & dont quelques-unes avoient des têtes d'animaux (2). Il étoit suivi des filles des Prêtres vêtues d'une tunique de fin lin sur des robes de la couleur de la classe de leurs peres, & ayant par-dessus leur tunique des mantes chacune de couleur différente, brodées d'or avec des houpes d'or, & attachées sur l'épaule gauche avec une pierre pré-

(1) Clem. Alex. Strom. liv. 6.

(2) Voyez Kirker. | & seq. & les Ant. du P.
sur cette table; *Oed Æ-* | Montfaucon, vol. 2.
gyp. tom. 4. pag. 80. | part. 2. pag. 331.

tieuse. Elles étoient coëffées en cheveux avec des aigrettes , & ornées de pendants d'oreilles , de colliers de perles , & de bracelets d'une valeur inestimable. Elles formoient quatre files , & se tenoient sous le bras deux à deux. Les Prêtresses directrices, toutes vêtues de noir à l'exception de la tunique , marchoient dans le milieu ; & les Gardes étoient doublées à côté de ces beautés rares & qu'on voyoit rarement. On sçaura par la seule description d'Apulée , que les femmes du monde initiées à Isis depuis la dévastation de l'Egypte , ont pris la place de ces filles dans ces sortes de Processions , où même les autres Prêtresses n'assistoient point auparavant. Après ces filles venoit un très-grand Chœur de Musique composé de Prêtres & de leurs enfans , qui annonçoit le Tabernacle d'Isis. Il étoit porté sur les épaules de huit Prêtres : mais il étoit précédé immédiatement par des filles du second Ordre , vêtues de laine blanche très-fine , & parées de fleurs , qui ayant des sistres & des crotales à la main , faisoient devant le Tabernacle des

danſes legeres , dont la Grece a outré l'imitation dans ſes orgies. D'autres de ces filles aux deux côtés faiſoient brûler des parfums , dont la fumée environnoit le Tabernacle de telle forte qu'il ſembloit être toujours dans un nuage. Le Grand-Prêtre marchoit ſeul derriere le Tabernacle. Il étoit vêtu de blanc ſous ſa tunique & par-deſſus d'une robe de pourpre doublée d'hermine, dont la queue étoit portée par deux enfans du ſecond Ordre. Il avoit une eſpece de Mitre propre à lui ſeul , & il tenoit ſeul le bâton augural que tous les Prêtres portoient en ſon abſence. Il étoit ſuivi des Prêtres de la premiere Claffe ou Interpretes des Lettres ſacrées, dont les Livres étoient portés auſſi par des Paſtophores. Deux d'entre eux portoient ſur leurs épaules un brancard ſur lequel étoit poſé le Vaſe Augural ou Divinatoire ; il étoit couvert d'un aſtrolabe , d'un quart de cercle & d'un compas. Car bien que l'Aſtrologie fût plus en uſage à Thebes que dans les autres Temples , les Inſtrumens Aſtronomiques étoient par-tout le Symbole de la

Divination. Tous les Prêtres de cette Classe étoient revêtus de noir par-dessous & par-dessus la tunique blanche. Les plus anciens marchaient les plus proches du Tabernacle. Ainsi à la différence des trois premières Classes ils étoient suivis de leurs enfans, dont les deux files étoient fermées par les quatre Prêtres de l'éducation. La pompe Iſiaque proprement dite finissoit là. On la faisoit en d'autres occasions quoiqu'elle ne fût jamais si nombreuse & si magnifique qu'en celle-ci.

La dernière partie de la Procession , ou le triomphe de l'Initié , prenoit un air militaire, même à l'égard de ceux qui n'étoient pas hommes de guerre ; parce qu'on supposoit qu'ils défendoient la Patrie à leur manière : & d'ailleurs même les Initiés étoient indifféremment de toute profession pour le service du Roi & du Public. Ainsi au bout du second intervalle. on voyoit venir au son des fifres & des tymbales trois Etendards déployés. Le premier portoit le Symbole du Royaume de Memphis qui étoit le Bœuf Apis, le se-

cond celui de l'Egypte qui étoit un Sphinx , & le troisiéme celui du monde entier qui étoit un Serpent , qui pour se mordre la queuë se mettoit en forme de cercle. Cet arrangement marquoit l'ordre selon lequel l'Initié se consacroit au service du genre humain. Les Initiés paroissoient ensuite : ils étoient en petit nombre dans chaque Nome ; & ceux qui remplissoient des postes ou à la guerre ou dans les Provinces ne les quittoient pas pour cette Cérémonie. Cependant s'il y avoit des Initiés d'un autre Nome ; ils avoient ici leur place selon le rang de leur reception ; parce que tous les Initiés de l'Egypte ne faisoient qu'un corps. Ils marchaient un à un dans leur habit ordinaire , c'est-à-dire avec une veste de fin lin qui ne venoit qu'aux genoux , & qu'ils ne quittoient jamais. Sur cette veste étoit la robe de leur dignité ou de leur fonction ; & à côté d'eux & hors de rang étoient les Initiés étrangers , s'il s'en trouvoit actuellement en Egypte ; & c'est ainsi qu'Orphée assista au triomphe de Sethos. Suivant cet ordre , on voyoit des Généraux d'Ar-

mée , & même des Princes , qui étant moins anciens dans l'Initiation , cedoient le pas à de simples Citoyens.

Le nouvel Initié parut enfin , ayant à sa droite le plus jeune des Prêtres , & à sa gauche le plus ancien des Initiés. Il étoit vêtu pour ce premier jour seulement d'une tunique blanche avec une queue traînante de la longueur de son corps. Il portoit par-dessus un baudrier blanc bordé de noir , d'où pendoit une épée dont la poignée n'étoit que d'acier ; mais il avoit pour ceinture une écharpe couleur de feu & bordée d'or. Il portoit une couronne de Myrte sur la tête ; & il tenoit à la main une grande Palme , Symbole de la paix. Enfin sa tête étoit couverte d'un voile blanc qui descendoit sur son visage & même sur sa poitrine , au travers duquel il voyoit assez pour se conduire , mais qui empêchoit tout le monde de le connoître. Il étoit suivi d'un Char de Triomphe attelé de quatre chevaux de front. Quatre Vertus portoient sur le Siège vuide une couronne triomphale ; & des figures de vices terrassés bordoient toute la circonférence

du marche-pié. Ce Char étoit semblable , à quelques Symboles près , à celui qui promenoit les Généraux d'Armée dans les Capitales de l'Egypte au retour d'une grande victoire. Mais l'Initié ne montoit jamais dans le sien , pour faire voir qu'il n'aspiroit pas même aux honneurs extérieurs que ses grandes actions pourroient mériter. De tout tems l'Initié avoit été accueilli dans cette Cérémonie par de grandes acclamations du Peuple. Mais l'extravagance & l'injustice du Gouvernement de Daluca rendoit encore plus sensible à tous les habitans de Memphis l'espoir de quelque secours. On accabloit l'Initié de fleurs , & on l'inondoit d'essences précieuses , que l'on jettoit des fenêtres , ou que l'on faisoit passer par-dessus les têtes des Gardes. Aucune Musique n'a jamais été si touchante que le concert des bénédictions qu'on lui donnoit. C'étoit pour cette raison , quoiqu'elle eût été moins forte en d'autres tems , que l'Initié marchoit toujours voilé ; afin qu'il ne rapportât rien à lui-même de ces transports de l'affection publique , & qu'il comprît au contraire

qu'ils n'étoient dûs qu'à la haute estime que l'on avoit pour un corps , dont on l'obligeoit par-là à suivre les exemples & à soutenir la gloire.

Sethos après avoir fait ainsi un grand tour dans la Ville , arriva dans la place où étoit le Palais du Roi. Le Roi , la Reine , & la foule des Courtisans l'attendoient sur un long balcon , décoré de tapis superbes. Oso-roth qui étoit né bon , sembloit prendre part à ces réjouissances dont le bruit s'approchoit toujours. D'aussi loin même qu'il apperçut la dernière partie de cette pompe , & surtout qu'il découvrit la tête de l'Initié , qui égaloit au moins les plus hautes , il sentit une douce émotion dont la Reine , ennemie de tout bien , conçut d'abord un vif sentiment de jalousie. Mais son chagrin augmenta beaucoup , lorsque l'Initié monta sur une autre Estrade dressée suivant la coutume devant le balcon du Palais. Là il se mettoit à genoux sur un carreau & faisoit encore une profonde inclination au Roi. Se levant ensuite il tiroit son épée , comme pour l'offrir à son service. A cette action

que le jeune Prince fit avec une noblesse , une grace merveilleuse , Oso-roth ayant presque les larmes aux yeux se pencha & étendit les bras comme pour embrasser cet Initié. Il se tourna ensuite à sa droite & à sa gauche, comme pour faire passer dans l'ame de tout le monde l'admiration tendre dont il étoit pénétré. Le Peuple encouragé par cet exemple poussa alors mille cris de joye adressés au Roi. On lui disoit, soyés notre Maître, & soyés-le pendant une longue vie. On lançoit en même tems sur la Reine des regards fixes qui n'avoient néanmoins d'insultant que l'intention secreete de ceux qui la regardoient, & qu'elle démêloit parfaitement. Cette femme, qui, pour complaire au Roi étoit obligée de couvrir d'un sourire forcé la véritable rage qui dévorait le fond de son ame, servit long-tems de spectacle, non seulement au Peuple, mais encore aux Courtisans qui la détestoient, quoiqu'ils se fussent rendu ses esclaves. Mais elle tomba dans un plus fâcheux embarras, lorsque l'Initié étant descendu de son Estrade, s'en retour-

noit

noit dans le Temple , tenant toujours d'une main son épée nuë , & de l'autre sa branche de palmier qu'il croisoit l'une sur l'autre. Car le Roi à cette occasion demanda à la Reine son Fils , qu'il disoit avoir la taille & la démarche de cet Initié. Il ajoutoit qu'il souhaiteroit que ce fût lui ; & que lui-même se trouveroit heureux dans sa vieillesse , d'avoir un fils qui méritât un pareil honneur. La Reine qui s'étoit confirmée dans la croyance que Sethos étoit absent, sur ce qu'elle n'avoit pas vû Amedès parmi les Initiés , raconta au Roi le projet du voyage dont Sethos & Amedès avoient demandé la permission il y avoit environ trois mois. Le Roi trouva mauvais qu'elle ne lui en eût point encore parlé. Il dit même que s'il en avoit été averti , l'absence de son fils n'auroit pas été si longue ; & qu'il feroit revenu assez à tems pour voir un triomphe qui lui auroit donné de l'émulation. Mais le tems de la véritable résipiscence d'Osoroth n'étoit pas encore venu , & il lui falloit des coups plus violens que celui-là pour le tirer tout-à-fait de sa léthargie ,

où, pour mieux dire encore, l'objet présent qui frappoit toujours ce Roi faisoit bientôt place à d'autres impressions.

Cependant l'Initié rentré dans le Temple, montoit sur une espece de thrône fort élevé. La plus haute marche étoit assez large pour tenir trois ou quatre personnes ensemble. Deux Officiers du second Ordre y suivirent Sethos, & s'enfermerent avec lui sous deux grands rideaux. Là, pendant qu'on chantoit en bas quelques Hymnes qui exposoient en maniere de prophétie les biens que l'on pouvoit attendre d'un Initié de la plus haute naissance, on lui mettoit ses habits ordinaires sur la veste blanche, & au bout d'une demi-heure les rideaux tirés laisserent voir Sethos au Peuple qui remplissoit le Temple. Les acclamations redoublerent à son aspect, & la nouvelle en fut portée au Roi dans un instant. La Reine qui étoit présente, entra dans un désespoir qu'elle fut contrainte pour lors de dissimuler, mais qui produira bientôt des effets terribles. Cependant on ajouta que le Prince devoit passer le reste de la

journée & la nuit suivante dans la maison des Prêtres, où l'on feroit de grandes réjouissances au sujet de sa réception.

Fin du quatrième Livre.





SETHOS.

LIVRE CINQUIEME.

DE S le lendemain Sethos & Amedès se trouverent dans le Palais au lever du Roi. Oforoth en présence de plusieurs Grands déjà entrés dans la chambre reçut son Fils à bras ouverts. Il remercia Amedès de lui avoir procuré l'avantage de l'Initiation; & il dit au jeune Prince que la guerre que le Roi de Thebes venoit de déclarer conjointement avec le Roi de This au Royaume de Memphis, lui donneroit bientôt lieu d'employer l'épée qu'il avoit offerte à son service dans la Cérémonie de la veille. Après une conversation qui demeura toujours générale, le Roi paroissant vouloir être seul, Sethos for-

tit de la chambre. Il fut suivi par les Courtisans , qui croyoient tous que l'air de la Cour alloit changer , & que Sethos auroit une grande part dans la distribution des offices militaires.

Cependant la Reine avoit déjà formé en elle-même le nouveau plan de politique qu'elle vouloit suivre. Le but unique où tout devoit tendre étoit de perdre Sethos ; & les mouvemens de guerre , qui l'avoient inquiétée jusqu'alors lui parurent propres à l'exécution de ce dessein. Mais il entroit dans son plan de laisser un libre cours à ce renouvellement d'inclination que le Roi marquoit pour son Fils , & sur-tout de laisser agir ce penchant universel de la Cour , & de tous les ordres du Royaume à revenir du côté de Sethos. Cet essai dura une quinzaine de jours , pendant lesquels elle garda néanmoins exactement de son côté le secret de l'Etat & la clef des Trésors destinés aux frais de la guerre. Aucun même des principaux Officiers n'étoit encore nommé. Enfin au bout de ce terme , elle choisit le moment qu'elle crut le plus favorable pour faire réussir

une conversation particuliere qu'elle demanda au Roi.

Seigneur, lui dit-elle, vous avez eu le tems de faire l'épreuve des suites que peuvent avoir les témoignages trop marqués de la confiance d'un Roi à l'égard d'un Fils héritier naturel de sa Couronne, & auquel tout un Royaume s'attache comme à son Maître futur & indubitable. Vous voyez actuellement la Cour du Prince Sethos beaucoup plus grosse que la vôtre : & les Peuples flattés de la seule espérance de son regne, montrent pour lui une ardeur que vous n'avez peut-être pas trouvée en eux pour vous-même, en montant réellement sur le Trône. C'est-là un Privilege qu'on voudroit en vain disputer à la jeunesse, quand on lui permet de le faire valoir. Mais j'ose dire que l'art de regner prescrit des maximes toutes contraires. J'en ai, Seigneur, pour garant le feu Roi votre Pere qui a possédé cet art à un degré auquel nul de ses prédécesseurs ne l'avoit encore porté. Vous sçavez de quelle maniere le grand Sesonchis en a agi avec vous ; je ne dis pas jusqu'à l'âge de seize ans

qui est celui du Prince votre Fils , mais jusqu'à l'âge de cinquante ans, où votre regne a commencé. Pendant une si longue tutelle il ne vous a communiqué aucun de ses projets ; & les deux ou trois fois qu'il a accordé à votre courage & à vos instances d'aller à la guerre , il ne vous a laissé que le titre de volontaire ; & il a toujours nommé des Généraux tels qu'il lui plaisoit de les choisir pour les expéditions même où vous vous trouviez en personne. Cependant vous n'aviez point affecté de vous donner à son insçu des titres apparens , & propres à gagner & à séduire les Peuples , tel qu'est celui d'Initié. Je n'impute pourtant pas au jeune Prince un dessein qui est trop au-dessus de son âge , & qui nous fait voir en lui le premier Initié de seize ans dont nos Histoires nous fournissent l'exemple. L'Auteur unique de cette entreprise est Amédès , homme d'une vertu dangereuse , & qui cherche par toutes sortes de voyes à rentrer dans le ministère ; pour affoiblir en vous-même l'autorité absolüe que j'exerce en votre nom. Je sçai que c'est lui qui par

ses intrigues a armé contre vous le Roi de This , qui ne s'étoit point encore uni au Roy de Thebes. Celui-ci n'est porté à la guerre que par l'ancienne jalousie des Rois de Thebes contre les Rois de Memphis, & il ne vous demande que des places qu'il prétend appartenir à ses frontieres. Mais le Roy de This, comme Frere de la feuë Reine Nephté & Oncle du Prince Sethos , ose entrer dans le secret de votre Gouvernement. Sous le prétexte des prétentions chimériques qu'il m'impute , il a la hardiesse de vouloir exiger de vous, à l'instigation d'Amedès , que le jeune Prince soit à Memphis, de votre vivant même, dans une plus grande considération qu'il ne l'a été jusqu'à présent. Il est de mon devoir, Seigneur, de vous représenter ces complots faits au-dedans & au-dehors contre votre puissance Souveraine. Il ne tient qu'à vous de les dissiper dans leur naissance; mais je ne sçaurois y travailler efficacement sans votre aveu.

Le Roi qui sembloit avoir reçu pour lui-même quelque élévation d'es-

prit & de cœur dans l'Initiation de son Fils , répondit à Daluca : Qu'il lui sçavoit gré de l'attention qu'elle avoit pour tout ce qui concernoit l'autorité du Gouvernement. Mais au fond , dit-il , dans la disposition où le feu Roy mon Pere a laissé l'esprit de ses Sujets , je me trouve assez de puissance , & il ne s'agit que de la bien employer pour le bon ordre du Royaume , & pour la sûreté de mes Peuples. D'ailleurs , ajoûta-t-il , le témoignage uniforme & perpétuel de tous les hommes , & même de tous les Rois mes Prédécesseurs , ne me permet d'entrer dans aucune défiance contre les Initiés. Sesonchis lui-même dont vous m'alleguez l'exemple , & qui se connoissoit en hommes mieux qu'aucun Prince du monde , s'étoit servi d'Amedès pendant tout le cours de son regne dans les commissions les plus secretes & les plus délicates , & il a toujours paru très-satisfait de lui. Le refus qu'Amedès a toujours fait d'être Ministre en Chef , est la seule raison pour laquelle j'ai chargé la feuë Reine & vous-même de l'autorité & du poids de ce titre. En

effet Oforoth jugeant des autres par lui-même & ne voyant dans la domination que du souci & de la fatigue, ne songeoit seulement pas qu'elle pût être, du moins pour les personnes d'un certain rang, un objet de recherche & d'ambition. Vous sçavez bien, continua-t-il, que dès votre entrée dans le ministère, je vous conseillai de vous servir d'Amedès pour vous soulager. Je vous le conseillerois encore plus expressément aujourd'hui, où les soins de la guerre qui s'appête me paroissent plus embarrassans pour une personne de votre sexe; si ce n'est que je souhaite qu'Amedès ne quitte point la personne de mon Fils dans la premiere campagne qu'il va faire. Mon dessein n'est pas non plus de donner à mon Fils pour son coup d'essai le commandement de mes Troupes. Au contraire je veux qu'Amedès le fasse passer par tous les degrés du service militaire, & que le Prince commence par obéir à ceux qu'il doit bientôt commander. Ainsi j'attens que vous me présentiez la liste des principaux Officiers qui doivent servir dans cette guerre, & sur-

tout le nom de celui que vous désignez pour Général : car il est tems d'aller au-devant de l'Ennemi. Daluca répondit au Roi, que quoiqu'elle eût continué d'elle-même de mettre ordre aux places frontieres, elle avoit crû depuis quinze jours aussi bien que toute la Cour, que le Roy vouloit disposer avec Sethos du choix des Commandans. Mais que la chose n'étant pas ainsi, elle lui apporteroit dès le lendemain la liste des Officiers Généraux, pour avoir son agrément, sur lequel ils partiroient sans délai.

La Reine avoit actuellement cette liste sur elle, & elle étoit venuë pour la montrer au Roi à la fin de cette conversation même. Mais ce Prince par ses réponses l'avoit jettée si loin de ses vûës, & avoit paru si insensible aux craintes dont elle avoit crû le frapper, & si tranquille sur ceux qu'elle avoit voulu lui rendre suspects, qu'elle n'osa pas pour lors lui présenter une liste remplie d'hommes au gré de la nouvelle Cour, & par conséquent sans vertu & sans mérite. Ce n'est pas que les vieux Officiers encore vivans ne fussent conservés dans

leurs places. Mais tous les morts étoient remplacés par les jeunes gens qui s'étoient le plus attachés à ces femmes qu'elles avoient détournés des exercices militaires; ou du moins qui les avoient fait revenir le plutôt qu'elles avoient pû, des legeres expéditions dont l'occasion s'étoit présentée depuis le Gouvernement de Daluca. Le Général qu'elle nommoit étoit un homme de trente ans, plus propre à se distinguer à la guerre par le faste & par la présomption, que par la prudence & par la valeur. Plein d'une ambition qui n'étoit soutenüe d'aucune vertu, il recherchoit moins l'estime que l'envie des autres hommes, & vendu à Daluca il respectoit en elle l'esprit d'intrigue autant que la qualité de Reine. La difficulté étoit de le faire agréer au Roi dans la nouvelle circonstance du changement, qui sembloit s'être fait en lui, & sur-tout de l'intérêt qu'il devoit prendre à mettre son fils dans une armée bien composée & bien conduite. Cependant comme elle avoit absolument besoin d'un Commandant de ce caractère pour lui communiquer ses intentions, elle

s'arma pendant la nuit suivante de résolution & de hardiesse pour employer tout son crédit à faire accepter ce Général. Elle sçavoit bien que par ce choix elle mettoit les affaires du Royaume en quelque danger. Mais elle se disoit à elle-même qu'étant défaite de Sethos , & demeurant mere du second Successeur au Thrône , tous les événemens seroient pour elle.

Dès le lendemain elle aborda le Roy ayant ses tablettes à la main , & lui dit : Seigneur , j'ai eu soin de conserver dans leur rang tous les Officiers qui se sont acquis le plus de réputation dans le service du feu Roy votre pere. Vous trouverez peut-être le Commandant un peu jeune ; mais sans parler de ses autres qualités , celle que j'estime le plus en lui , & que le feu Roi recherchoit le plus en ses Généraux , est la dépendance attentive & continuë des ordres de la Cour. C'est vous , Seigneur , qui , sans sortir de votre cabinet , devez être , comme le grand Sesonchis ; le vrai & le seul Commandant de vos armées. Vos Officiers de guerre n'ont d'autre intérêt que de donner des

preuves de leur valeur, & de rapporter sur leurs personnes des témoignages de leur zele & de leurs services. Mais vous seul sçavez jusqu'à quel point vous voulez hazarder vos Troupes & pousser même vos Ennemis. Ainsi je crois devoir vous proposer un Général qui se laisse guider par vos vûës , & qui n'ait de mouvemens que ceux que vous lui donnerez. Si cette précaution est essentielle dans tous les tems , à plus forte raison l'est-elle dans une guerre où vous envoyez un fils dont la conservation est , sans doute , votre principal objet. Il ne s'agit point à mon sens de confier sa jeunesse à ces hommes qui ne connoissant plus le péril , à force d'y être accoûtumés, ne prennent conseil que de leur courage, & n'attendent d'ordre que de l'occasion. Le Roy devenu un peu fier à l'égard de Daluca , l'interrompit pour lui dire, qu'avec un préambule comme celui-là, elle pouvoit lui présenter pour Commandant le dernier de tous les Soldats ; que cependant il sçavoit bien que l'expérience, le courage, & même quelquefois la har-

diessé d'un Général faisoit la véritable sûreté d'une armée : mais , enfin , ajouta t-il , voyons quel est votre choix. Dès que le Roy eut jetté les yeux sur le nom de cet homme qui s'appelloit Thoris , il dit à la Reine : Madame , je crains beaucoup que le zele de mes vieux Officiers ne s'entlentisse extrêmement par le chagrin qu'ils auront de servir sous un Général encore plus inférieur à la plupart d'entr'eux en naissance & en mérite qu'en âge. Mais c'est à vos risques qu'il va combattre. J'abandonne à votre ministère cette première campagne qui ne me paroît pas décisive. Le succès vous apprendra si votre tranquillité & votre bonheur dépendent de vos propres conseils & de votre propre gouvernement ; ou si vous devez remettre en d'autres mains vos intérêts & ceux de l'Etat. A l'égard de mon fils , il n'aura point d'autre Commandant qu'Amedès qui n'en aura aucun lui-même ; & ils se joindront au corps de Troupes qu'ils voudront choisir dans les occasions & pour le tems qu'ils le jugeront à propos.

Oforoth n'avoit encore vû que de ces guerres fans danger, qui ne fervent qu'à avancer ou à reculer des frontieres de quelques lieuës , & qui n'ébranlant jamais la fortune d'un Royaume ne semblent faites que pour occuper des Officiers & des Soldats. Ainsi il crut pouvoir confier encore à la Reine l'administration de celle-ci , & avoir suffisamment pourvû à la sûreté de son fils , en l'affranchissant des ordres d'un Général dont il ne faisoit point de cas. Il tomba par-là dans l'erreur de ceux qui ne prévien-
nent pas les maux d'assez loin , parce qu'ils croient en sçavoir la juste mesure , & leur pouvoir prescrire des bornes. La Reine se trouvant donc maîtresse , du moins pour une fois encore , de suivre ses volontés , fit publier cette nomination insensée. Les bons Citoyens en furent attristés ; mais ils se consolèrent en prévoyant qu'aux dépens de quelques Bataillons ou de quelques places , les mauvais succès plus forts que les hommes & que les Rois mêmes , ameneroient nécessairement la chute de Daluca.

Avec quelque diligence qu'on fit

partir les Troupes , le nouveau Général eut le tems de remplir de son orgueil & de sa joye les rues & les maisons de Memphis. Sa litiere portée par des Esclaves en habits de guerre , avoit un air de triomphe ; il s'appelloit lui-même un Héros , & il disoit à tout le monde , en mêmes termes , qu'il étoit moins touché du titre dont on l'avoit revêtu , que de la maniere obligeante dont la chose s'étoit faite. A dire le vrai , la Reine , pour lui laisser mieux goûter le prix de sa place , lui avoit épargné dans les premiers jours les désagrémens qu'elle avoit essuyés elle-même en le proposant au Roi ; mais la veille de son départ elle le prit en particulier , & lui découvrit toute la répugnance que le Roy avoit marquée sur son sujet. Il m'a parlé de vous , lui dit-elle , comme s'il avoit été inspiré par Amédès , par Sethos & par tout le corps des Initiés. Leurs principes sont si différens des nôtres , qu'il ne faut pas s'étonner qu'ils soient nos Ennemis comme nous sommes les leurs. Mon crédit a pourtant emporté votre nomination : mais il ne faut pas croire

qu'elle vous soit aussi avantageuse qu'elle paroïssoit l'être lorsque je l'ai projetée. C'étoit dans le tems de l'absence du Prince Sethos , où il y avoit quelque apparence que me voyant Reine avec une autorité sans bornes , & redoutant ses cadets plus favorisés que lui de son pere , il avoit pris le parti de la retraite dans l'Egypte , où étoit allé chercher des Aventures dans les pays étrangers. En ce cas vous étiez pourvu du commandement des armées pour toute votre vie ; & mon aîné qui n'a que sept ans élevé sous mes yeux & dans mes vûes, vous l'auroit conservé pendant tout le cours de son regne. Les conjonctures sont aujourd'hui bien différentes. Je ne parle point de ce que le Roy soustrait à vos ordres Sethos & Amedès , en leur laissant le choix des Troupes auxquelles ils voudront se joindre , & des occasions où ils voudront combattre. Cette exception a du moins cet avantage que vous ne répondrez pas des accidens auxquels ils s'exposeront d'eux-mêmes. Mais ce que je vois de décisif contre vous , c'est que le Roi veut donner le commandement de ses

Troupes au Prince Sethos d'abord après l'épreuve de cette première campagne. Si ce projet s'exécute, vous retombez nécessairement par votre âge dans les derniers rangs de l'armée, dont je me suis fait un plaisir de vous tirer. N'espérez pas même que j'emploie mon crédit pour vous soutenir. Dès que Sethos sera à la tête des armées, je me débarasserai du ministère dont l'esprit seroit divisé. La perte ne sera pas grande pour moi qui demeurerai toujours Reine & Mere de deux enfans du Roy ; mais je plains ceux qui se sont attachés à ma fortune, & que je me ferai pourtant alors une Loi severe d'abandonner.

Thoris après avoir rêvé quelque tems, dit à la Reine : Madame, mes yeux s'ouvrent sur ce que vous me faites l'honneur de me dire. La bonté que vous avez de penser à mes intérêts m'avertit que mon devoir est de penser aux vôtres, qui sont ceux de l'Etat même. Votre gouvernement lui a rendu tout l'éclat dont il brilloit sous le grand Sesonchis, & je me fais une loi de tout entreprendre pour vous conserver une autorité dont vous

faites un si bel usage. C'est en vain que vos deux principaux Ennemis sont exceptés de l'ordre commun de l'armée. Si une méditation profonde peut fournir quelque expédient ; si une attention continue peut faire saisir quelqu'une de ces occasions , dont le hazard apparent ne peut laisser aucun soupçon dans les esprits , j'espère de me rendre digne de votre choix. La bonne ou la mauvaise disposition des choses , le gain ou la perte d'une bataille , l'obéissance ou désobéissance à vos ordres particuliers peuvent également vous servir. Ne m'en dites pas davantage , dit la Reine , souvenez-vous seulement que le délai dans un projet hardi , est ordinairement plus dangereux qu'une prompte exécution ; & venez prendre congé du Roi dans cet instant même. Dès que le Roi apperçut cet Officier , il lui signifia , en tournant seulement la tête de son côté , l'exception qu'il faisoit de son fils & d'Amédès au commandement qu'il alloit avoir sur ses Troupes. Il ajouta que c'étoit la Reine qui l'employoit , & qu'il souhaitoit qu'il justifiât le choix

qu'elle avoit fait de lui : après quoi , continuant de parler aux vieux Officiers qui l'environnoient , il leur dit qu'après cette campagne ils auroient la satisfaction de ne servir que sous son fils. Sur cette froide réception , la Reine se retirant dans son cabinet se fit suivre par Thoris , comme pour lui donner ses dernières instructions. Là n'usant plus de déguisement dans leurs discours , ils formerent le noir complot , dont la guerre qu'on alloit faire devoit fournir les moyens & couvrir les traces.

ON avoit déjà marqué pour le rendez-vous général des Troupes les environs de Coptos , qui étoit une conquête du feu Roi , que les ennemis menaçoient alors d'un siège. Cette Ville étoit effectivement de l'ancien partage des Rois de Thebes. Elle étoit même devenue par leurs soins & par leurs travaux une des Villes les plus commerçantes de l'Egypte ; car à travers les sables de l'Arabie Egyptienne , ils avoient fait faire un grand chemin & des hôtelleries d'espace en espace , depuis Coptos jusqu'à

cette Ville Maritime du sein Arabique à laquelle Ptolémée Philadelphé, en l'embellissant encore , donna le nom de sa mere Berenice. Depuis Memphis , jusqu'à Thebes , intervalle de plus de cent lieuës , il y avoit cent haras ou écuries dont parle Diodore , chacune de deux cens chevaux , pour porter les ordres des Rois , & pour la commodité même des voyageurs. Mais les Temples , les Palais , les tombeaux de toutes formes , les statues colossales & les Obelisques que l'on commençoit à trouver , en passant du Nome Panopolite dans le Coptite , étoient seuls des témoignages suffisans que ce dernier Nome , dont Coptos étoit la Capitale , avoit été de toute ancienneté une Province de la Dynastie de Thebes. A quelque magnificence que tous les Rois de l'Egypte eussent porté les monumens publics , qu'ils avoient placés en différens endroits de leurs Royaumes , aucun des autres Rois , sans excepter ceux même de Memphis , n'avoient approché des Rois de Thebes à cet égard. L'abondance des carrieres de pierre , de marbre & de porphyre , dont la haute

Egypte est pleine vers le midi , leur avoient fourni les matériaux ; & leurs richesses immenses leur avoient donné les moyens de les mettre en œuvre. Ces objets surprenans se multiplioient à mesure qu'on approchoit de la fameuse Ville de Thebes appelée depuis Diospolis , & formoient de tous les côtés à cette Capitale des avenues si superbes , quoique prises de très-loin , que plusieurs les ont confonduës avec la ville même. C'est par là que quelques-uns ont donné à Thebes quatre cens vingt stades ou dix-sept lieues & demi de longueur (1) ; pendant que les autres ne lui ont donné que quatre-vingt stades ou trois lieues & un tiers (2) , qui étoient en effet la longueur de la ville proprement dite. C'est par la même confusion que d'autres Auteurs ont dit , que Thebes bâtie à l'orient du fleuve , s'étendoit fort avant de ce côté-là dans l'Arabie Egyptienne , étoit continuée à l'occident du fleuve par le quartier du Memnonium , & alloit vers le midi jusqu'à Syene sous le

(1) *Cato , apud Stephanum.*

(2) *Strabon liv. 17.*

Tropique , qui en est à près de quarante lieues. C'est enfin ce qui a fait appeller Thebes par Homere, la ville à cent portes ; nombre déterminé qui ne signifie que plusieurs , selon la remarque de Diodore. Une autre erreur , où la grandeur réelle de cette ville a fait tomber quelques Auteurs Grecs , & qui a plus de rapport à notre sujet présent , où il s'agit d'une guerre de Thebes contre Memphis , est le nombre des combattans que Thebes pouvoit fournir. On les a fait monter à un million d'hommes (1) ; mais ce nombre exprime ou les habitans de Thebes , y comprenant même les femmes , ou la classe des Soldats de tout le Royaume en y comprenant leurs enfans mâles. On trouve en quelques memoires qui ont été connus de Pline (2) , que dans les souterrains de Thebes qui appartenoient au Roi, sans parler de ceux qui appartenoient aux Prêtres , le Roi pouvoit arranger trois cens mille hommes , & les faire sortir de la Ville, sans que les Citoyens s'en apperçussent. C'étoit-là , sans

(1) Strabon liv. 17.

(2) Liv. 36. tom. 2, pag. 375. Edit. Hard.
doute ,

doute , l'état de la milice de Thebes seule. Mephrès qui en étoit Roy dans le tems dont nous parlons , avoit dessein d'investir Coptos avec deux cens mille hommes , & d'avoir outre cela une armée d'observation , composée de cent mille hommes , dont il se réservoir à lui-même le commandement. Mais par un air de magnificence que les Rois de Thebes , comme anciens Conquérens des Nations , avoient toujours affecté , Mephrès avoit dans son armée des Compagnies étrangères d'Arabes Occidentaux & d'Ethiopiens Troglodytes qu'il avoit subjugués lui-même , mais auxquels il avoit laissé leurs coutumes & leurs habillemens de guerre.

La Reine de Memphis de son côté ayant pourvu la Ville de munitions de guerre & de bouche , & y ayant établi une Garnison de trente mille hommes , qui étoient tout ce que demandoit la construction de la place , envoya aussi pour armée de défense cent mille hommes commandés par Thoris. Amedès fut bien aise qu'il fût question d'un siège à soutenir dans cette premiere expédition de Sethos ;

parce qu'ayant résolu de s'enfermer avec lui dans la Ville , dont le Gouverneur étoit un brave homme , & son ami , il mettoit le Prince hors de la portée de ses Ennemis secrets. Avant même que de sortir de Memphis , il lui conseilla de laisser en dépôt chez les Prêtres la cassette que la feuë Reine sa Mere lui avoit donnée en mourant : parce que le sort d'un homme , sur-tout qui part pour la guerre , étant incertain , il s'assûreroit du moins de retrouver cette ressource s'il revenoit , & en quelque tems qu'il pût revenir : ou bien les Prêtres en employeroient les trésors de la manière qu'il leur feroit sçavoir en quelqu'endroit du monde qu'il pût être. La chose ayant été exécutée ainsi , Sethos partit avec son Gouverneur , trois ou quatre jours après Thoris. Mais comme Amedès ne vouloit pas porter le privilege du jeune Prince plus loin que le Roi ne l'avoit marqué , ils éviterent avec soin tout ce qui pouvoit avoir un air de commandement. Ainsi Sethos ne fut accompagné que d'Amedès & des huit jeunes Seigneurs ses Compagnons , qui

avoient demandé permission de servir auprès de lui comme Volontaires. Ils avoient tous chacun un esclave. Celui de Sethos nommé Asarès qui jouëra un rôle singulier dans la suite de cette histoire, étoit Arabe d'origine, comme presque tous ceux de sa condition. Il étoit de l'âge du Prince : & comme il avoit beaucoup de génie, il avoit profité pour les exercices de l'esprit & du corps de l'éducation qu'il avoit vu donner à son maître. Ayant senti les avantages de la vertu, il avoit résolu d'en prendre du moins les apparences, & de suivre la vertu même, si elle pouvoit le conduire à la fortune qui étoit son véritable objet. La Reine avoit fait en ces derniers tems quelques tentatives pour le corrompre. Mais ne faisant pas semblant de les entendre, il s'étoit donné pour maxime que s'il avoit à devenir traître, il devoit le devenir pour son intérêt & non pour celui des autres. Nos volontaires entrèrent dans Coptos plus d'un mois avant que les Ennemis fussent en état de former aucune attaque.

Sethos fut reçu des habitans avec

une extrême joye ; & il comprit bientôt qu'ils étoient plus contens de la domination de Memphis que de celle de Thebes , sous laquelle ils craignoient extrêmement de retomber. Cette crainte ne regardoit pas les Rois ; elle avoit pour objet les Prêtres , auxquels les Rois de Thebes laissoient prendre ordinairement trop d'autorité sur les Peuples. Les Prêtres en abusoient en exerçant une inspection gênante jusques dans l'intérieur des familles ; & en les chargeant , sous prétexte d'honorer ou d'appaiser les Dieux , de pratiques assujettissantes & même austères , qui leur rendoient leur propre Religion insupportable. Amedès prit cette occasion de dire à Sethos : Seigneur , vous êtes désormais par votre titre d'Initié au-dessus de mes instructions. Mais l'inquiétude que vous voyez dans les habitans de Coptos , & dont vous sçavez le sujet , m'enhardit à vous présenter encore un avis important , que je n'ai pas dû vous donner dans un autre âge , & qu'il n'étoit pas naturel que vous reçussiez de la bouche des Prêtres. Toute la morale & toute

la vertu d'un Roi consiste dans l'union parfaite de la piété envers les Dieux & de la bonté envers ses Peuples : de sorte que la piété envers les Dieux est aveugle, lorsqu'elle nuit à la société humaine ; comme la bonté envers les Peuples est pernicieuse lorsqu'elle favorise en eux l'oubli des Dieux & de leur culte. Sur ce principe , il ne vous suffira pas d'être un homme religieux , il faudra encore que vous soyez un homme d'Etat. C'est par l'assemblage de ces deux qualités, qu'en donnant une autorité raisonnable à ceux qui doivent maintenir les bonnes mœurs & l'exercice de la Religion dans votre Royaume, vous empêcherez qu'ils ne détruisent la liberté, l'aisance & sur-tout les divertissemens publics. Ces divertissemens contenus dans l'exakte bienséance préviennent de vrais désordres dans les Peuples qu'ils occupent ; & tournés autant qu'il se peut à l'utilité morale, ils entretiennent même la politesse & toutes les vertus civiles dans le commun des hommes. Le Prince vertueux & intelligent permet quelquefois au Public ce qu'il ne se per-

met pas à lui-même. Mais de plus il est bon de sçavoir que comme la justice des Dieux n'est point la justice des hommes ; c'est-à-dire que comme les Dieux , quoiqu'infiniment justes , font certaines choses que les hommes ne sçauroient faire sans injustice ; ainsi la vertu de l'homme d'Etat , qui doit être plus grande que celle d'aucun particulier , ne doit pas toujours être mesurée par celle d'un particulier. La dévotion , je dis même la moins éclairée , a cela d'avantageux , qu'elle conserve les bonnes mœurs dans les Peuples : mais il faut qu'elle soit gouvernée & qu'elle ne gouverne jamais. Il est permis & même louable d'agir avec soi-même par la dévotion ; mais on ne doit agir avec les autres hommes que par la raison. Ainsi le Prince doit éviter sur toutes choses de faire croire à ses Courtisans qu'on lui plaira par la dévotion ; parce qu'au lieu de les amener à ce sentiment intérieur qu'on n'inspire point ; il les jette dans l'hypocrisie , & les rend par-là plus impies & plus méchans qu'ils ne l'étoient. Le Prince doit aller plus loin , & pré-

venir tout ce qui pourroit troubler la tranquillité publique sous prétexte de dévotion. Les hommes pleins d'un zèle aveugle & scrupuleux, qui n'ont point de plus grande passion que de conduire les autres, ont besoin eux-mêmes d'être surveillés attentivement par le Prince, de peur qu'après avoir troublé les ames des Citoyens timorés qui les écoutent, ils ne viennent encore à troubler l'ordre commun parmi ceux qui n'ont aucune envie de les écouter. Ne confondez point les hommes de cette espece avec les hypocrites, mais regardez-les comme beaucoup plus dangereux : car les hypocrites ne font du mal sous le manteau de la Religion qu'autant qu'il leur est utile d'en faire; au lieu que les hommes scrupuleux sont capables, par leur entêtement, de nuire aux autres & à eux-mêmes. Mais retenez bien, Seigneur, ce que j'ose encore ajoûter à cet avis. Tout Roi que vous ferez, vous ne vous mettez au-dessus de cette sorte de gens dans l'esprit de vos Peuples, qu'autant que vous ferez vous-même réglé dans votre conduite, & équita-

Riv

ble dans vos procédés. Sans cette précaution , ces vengeurs de leur propre cause , qu'ils prennent toujours pour celle des Dieux , attribueront tous les accidens fâcheux qui pourront arriver dans le cours de votre Regne , à votre manque de piété & de justice. Au contraire , si vous êtes irréprochable par rapport à vous , & juste envers vos Sujets ; vous ferez retomber sur les hommes dont je parle la haine de l'injustice qui accompagne toujours leurs réformes & leurs vexations. J'avouë que ce malheur est moins à craindre à Memphis , où hors des cas où la Religion est intéressée , les Prêtres ne se mêlent des particuliers que lorsqu'ils viennent à eux. Il n'en est point dans toute l'Egypte qui accordent mieux la piété envers les Dieux avec la bonté envers les hommes ; & vous sçavez combien ils recommandent à ceux qui ont quelque supériorité sur les autres d'être humains & bien-faisans. Les Initiés de Thebes , quoique pleins d'honneur & de courage , ont aussi toujours été plus durs dans la victoire , & moins retenus sur la

vengeance que les Initiés de Memphis. En un mot les Prêtres de Thebes présentent la Religion par la sévérité, & les Prêtres de Memphis la présentent par la douceur. C'est par-là que ces derniers se sont rendus si célèbres & si respectables dans toute la terre; pendant que les autres, par leur caractère, ne peuvent convenir qu'à un très-petit nombre de personnes, & font ainsi beaucoup moins de bien dans le monde. Quoique la Religion ne dépende pas des Rois, & qu'ils ne doivent pas même s'en mêler, ils ont une grande part au régime extérieur; & c'est toujours d'eux que dépend le repos des Peuples. Les Rois de Thebes qui n'ont pas suivi ces maximes, ont accordé à leurs Prêtres un pouvoir qui a fait souvent un très-grand tort à leurs Etats, & dont ils sont encore aujourd'hui importunés eux-mêmes. Sans parler de l'aliénation générale que la dureté de leurs Prêtres met dans les esprits, & dont vous voyez un exemple dans Coptos, leur Histoire rapporte que l'ancien Amosis initié à Thebes, celui-là même qui a eu la

gloire d'abolir les victimes humaines dans toute l'Egypte , lâcha d'ailleurs tellement la bride au zèle superstitieux des Prêtres Thebains , qu'ils firent sortir de la capitale seule quatre vingt-mille personnes , qui ne pouvoient plus soutenir les pratiques onéreuses qu'ils leur imposoit. Aujourd'hui même qu'ils se sont beaucoup adoucis , ils ont encore les entrées les plus secretes des appartemens du Palais : & au lieu que dans les autres Dynasties , les Prêtres n'usent de ce privilege que comme favoris , ils en usent à Thebes comme Inspecteurs ; & le Roi n'a de libre que la chambre du lit nuptial , & le cabinet où il tient son Conseil d'Etat.

Cependant pour sortir de la morale qui pourroit enfin vous lasser , j'ai déjà songé , Seigneur , à vous faire profiter pour un autre usage de cette prérogative des Prêtres Thebains. Les Rois , ou les enfans des Rois ne voyagent pas toujours librement dans les Royaumes étrangers. Mais comme Initié Egyptien tous les Prêtres de l'Egypte sont obligés sur votre premiere demande de vous faire voir

toutes les curiosités de leur Nome Sacerdotal. Ils ont seuls les Clefs de ce grand nombre de monumens publics qui sont des tombeaux. Les communications souterraines les conduisent presque par-tout de l'un à l'autre, quoiqu'ils soient éloignés de plusieurs lieues. Avec les Prêtres de Thebes vous pouvez aller jusqu'à Syene & à la petite Cataracte. Vous ferez un aussi grand tour que vous voudrez dans le Royaume, & vous entrerez jusques dans le Palais du Roi, sans que lui ni aucun de ses Officiers sçache seulement que vous êtes dans ses Etats. Le Peuple même de Coptos ne vous croira que dans le Temple d'Isis qui est au-delà du marais qui défend une de ses portes, & par lequel vous commencerez votre route secrete. Il est vrai que vous ne passerez ni dans les rues ni dans les places publiques, & que vous ne verrez presque des Villes & des Edifices qui les composent ou qui les environnent, que ce que vous en pourrez découvrir du haut des Temples ou des fenêtres des maisons Sacerdotales. Il est vrai aussi que vous ne tirerez au-

cune lumiere de cette visite pour des intérêts d'Etat : car outre le silence exact que les Prêtres garderont avec vous sur cette matiere , suivant les loix de la justice & de l'honneur , ils vous feront faire serment de ne jamais vous servir comme ennemi de ce que vous aurez vû comme Initié. Cependant comme les années entieres suffiroient à peine pour examiner tant d'ouvrages merveilleux , & qu'il paroît que le siege de Coptos peut être formé dans un mois , je crois , Seigneur , qu'il est à propos de vous borner à visiter legerement le Memnonium de Thebes , la ville de Syene , & la cataracte voisine qui est la plus singuliere , vous contentant pour cette fois de ce que vos yeux pourront saisir dans les passages , & des réponses que les Prêtres feront à vos questions. J'abrege d'autant plus le voyage de simple curiosité , que je souhaite extrêmement que vous puissiez voir à loisir l'observatoire de Thebes , & que vous fassiez entrer les Prêtres en conférence avec vous sur l'Astronomie , où ils sont sans contredit les premiers hommes du monde. Je vous

ai déjà recommandé par rapport à ce dessein à deux Prêtres des plus distingués , avec lesquels j'ai entretenu un commerce d'amitié depuis mon dernier séjour à Thebes , ils ne vous quitteront point ; mais je crois qu'en votre absence , qu'ils ont fixée à trois semaines , je dois représenter pour vous à Coptos , & demeurer en état de répondre au Roi votre pere quand il me fera demander de vos nouvelles. J'observerai attentivement pendant ce tems-là les dedans & les dehors de la place , aussi bien que les préparatifs du siege , afin qu'à votre retour , je puisse vous mettre plus aisément au fait des actions que nous pourrons entreprendre , quand les atques seront ouvertes.

Sethos répondit à Amedès , que quoiqu'il eût bien souhaité de l'avoir pour compagnon , & même pour conseil dans ce voyage , il trouvoit beaucoup de sagesse dans l'arrangement qu'il avoit pris. Qu'ainsi il étoit prêt de partir à l'heure même pour être plus sûr d'être revenu avant le commencement du siege. Aussi-tôt Amedès mena le jeune Prince dans la maison

Sacerdotale de Coptos. Là , il le remit aux deux Prêtres qui le firent passer au Temple d'Isis sur une nacelle qui leur appartenoit , & qui comme toutes les autres voitures des Prêtres par eau ou par terre dans l'Egypte , étoit à l'abri , même en tems de guerre , non seulement de toute attaque , mais encore de toute visite.

Quelque peu de tems que Sethos mit à parcourir les curiosités ou extérieures ou souterraines du Nome de Thebes , la crainte de fatiguer le Lecteur me fera passer encore plus vîte sur leur description. Sethos étant arrivé à Thebes , on lui fit voir les quatre principaux Temples de la ville (1) , dont le plus ancien étoit une merveille en grandeur & en beauté. Il avoit treize stades , ou plus d'une demi-lieue de tour , sur soixante & dix piés de haut , & ses murailles étoient de vingt-quatre piés d'épaisseur. Tous les ornemens du Temple , & par la richesse de la matière , & par la finesse du travail , répondoient à la magnificence de l'édifice qui subsiste en-

(1) Diodore. 1.

core en partie. Mais l'or , l'argent , l'ivoire & les pierres précieuses furent pillées lorsque Cambyse mit le feu à tous les Temples de l'Egypte. Ce fut alors que les Perles transportant tous ces trésors en Asie , & emmenant même avec eux des ouvriers Egyptiens , firent bâtir les fameux Palais de Persepolis , de Suse , & de quelques autres de leurs villes. De quarante-sept tombeaux des Rois qui embellissoient Thebes , ou ses environs , Diodore ne décrit que celui d'Ismandès ou d'Osimandüé , qu'on appelloit le Memnonium , parce que cet Ismandès ou Osimandüé n'est autre que Mendès ou Memnon , un des successeurs de Sesostris. Ce tombeau avoit six mille deux cens cinquante pieds de tour ; son intérieur étoit divisé en plusieurs parties toutes différentes les unes des autres. On en lira le détail avec plaisir dans cet Auteur , & Sethos les parcourut toutes avec admiration.

Après la visite du Memnonium , les deux Prêtres , comme ils en étoient convenus avec Amedès , menèrent incessamment le jeune Prince à Syene,

ville moins remarquable par elle-même que par la route qui y conduisoit. Cette route étoit d'autant plus charmante qu'elle n'étoit pas bordée exactement comme une rue par des palais tirés au cordeau sur la même ligne. Mais la vue d'une très-belle campagne étoit coupée à tous momens par des bâtimens superbes, placés à des distances inégales les uns des autres. Pour dire même la vérité, cette continuation de Thebes se partageoit à droite & à gauche du fleuve en bien des villes qui avoient leurs noms propres, comme Hermonthis, Taphium, Latopolis, Elythie, la grande Apollinopolis, les Ombes, & enfin Syene. C'est pour donner à Sethos une idée de ces Villes que les deux Prêtres se réservant à le ramener par des routes particulières, le conduisirent toujours par les chemins publics. Mais il étoit avec eux dans un de leurs chars couverts & garnis de légers rideaux que l'on ouvroit à discrétion, & à travers desquels on voyoit sans être vû. On lui fit remarquer de loin un Temple quarré qui avoit quatre avenues composées cha-

cune de deux rangs de colonnes triplées , ou posées trois à trois , sur un pié d'estal triangulaire. Le dessus des colonnes portoit alternativement un Sphinx & un tombeau ; chaque rang étoit composé de cinq cens piés d'estaux , ou de quinze cens colonnes , ce qui en donne en tout six mille chacune d'une seule piece , & de soixante & dix pieds de haut. Diodore ne parle pas de ce Temple , mais nos voyageurs en voyent encore les restes (1).

Dès que Sethos fut arrivé à Syene, on lui montra le puits profond sur lequel le Soleil passoit perpendiculairement le jour du solstice d'Été, desorte qu'à l'heure de midi son image se voyoit toute entiere au fond de l'eau. Ce Phenomene, aussi-bien que celui des Obelisques de cette Ville qui ne donnoient en ce moment aucune ombre , prouve qu'elle est placée immédiatement sous le tropique du Cancer.

Dès le lendemain on proposa à Sethos d'aller à la petite Cataracte qui

(1) Paul Lucas en a donné une Estampe. *Voyage du Levant*, tom. 3.

n'est éloignée de Syene que de quatre ou cinq lieues, car la grande est auprès de Napata dans l'Ethiopie. La petite est une suite de rochers qui présentent du côté de Syene une face d'une prodigieuse largeur, & de deux cens pieds de hauteur perpendiculaire sur la superficie du fleuve en son état naturel. Mais à plus de dix stades en delà vers le midi commencent les inégalités de ces rochers, dont les enfoncemens sont si profonds, que les eaux qui passent par ces lieux effroyables, font des chûtes & des rejaillissemens dont le bruit seul porte la terreur dans l'ame d'aussi loin qu'on commence à les entendre. Cependant le Nil dans ses cruës remplit abondamment ces fondrières & se met par-dessus à un parfait niveau. L'on étoit alors à la fin du premier mois de sa décroissance, avant lequel on n'auroit pû faire ni le voyage de Syene ni le siege de Coptos ; mais le Nil qui est fort lent dans les campagnes a encore alors à la Cataracte la vitesse d'un trait d'arbalète. Sethos eut le plaisir de voir des barques de voyageurs, qui se livrant en cette saison au courant

du fleuve , tombe sans aucun danger d'environ deux cens piés de haut (1) ; épreuve incompréhensible dans le premier qui l'a osé faire. On voit encore-là les restes d'un travail étonnant. La nappe d'eau qui tombe avec l'impétuosité que nous venons de marquer , laisse un espace vuide entr'elle & le mur perpendiculaire. Les Rois de Thebes avoient fait faire une large plate-forme (2) où l'on se promenoit à sec sous l'eau que son mouvement tient en arc de voûte ; & de plus ils avoient fait creuser dans la roche vive à plein pié de la plate-forme une vaste grotte éclairée de plusieurs étages de fenêtres. Sethos avoua que ce terme de sa route en couronnoit dignement toutes les beautés : les deux Prêtres le ramenerent donc à Syene. Le Nil qu'ils côtoyoient ou qu'ils traversoient fréquemment sur des ponts , & qui remplissoit alors l'imagination de Sethos , lui donna lieu de demander à ses conducteurs quelle étoit leur pensée sur les four-

(1) Strab. liv. 17. pag. 818.

(2) Paul Lucas, tom. 3.

ces de ce fleuve & sur les causes de ses débordemens ?

Le plus ancien des deux lui dit d'abord que les Egyptiens étant portés à regarder le Nil comme un présent qu'ils recevoient immédiatement des Dieux, ou comme un Dieu lui-même qui avoit son Temple à Nilopolis, ils croyoient devoir laisser le Peuple dans une ignorance utile à sa piété. En effet, continua-t-il, la plûpart des hommes s'entretiennent dans un plus grand respect pour les Dieux, par les opérations particulieres qu'ils leur attribuent, que par les effets qui résultent de l'ordre général de leur providence. C'est pour cela que ne leur découvrant point le fait qui nous est connu, nous laissons un champ libre à quelques Ecrivains, qui, n'ayant pas vû les choses par eux-mêmes, débitent au sujet du Nil des conjectures dont le tems découvre tous les jours la fausseté. Les uns ont dit que ce fleuve prenoit sa source dans les montagnes d'Atlas, vers les Côtes Occidentales de l'Afrique ; & que traversant toute cette partie du monde, il venoit se ren-

dre en Egypte par les frontieres Septentrionales de l'Ethiopie. D'autres approchant un peu plus de la vérité, quoique mal éclaircie encore, amènent le Nil directement de notre Midi. Mais coupant mal-à-propos l'Afrique par l'Océan à l'endroit de l'Equateur, ils placent les sources de ce fleuve dans des terres qu'ils supposent au-delà, & qu'ils appellent Anticthones, ou l'autre monde. De sorte que selon eux, le Nil traverse la mer, sans mêler ses eaux avec les siennes. Ils ont appelé Montagnes de la lune, celles dont ils le font sortir, & ils les placent à dix degrés au-delà de l'Equateur (1). Il y a déjà plus d'un siècle que le Collège Sacerdotal de Thebes a sacrifié des sommes immenses pour approfondir la vérité sur cette matiere. Nos Prêtres suivis de nos Officiers du second Ordre, n'ont craint ni les dangers, ni les fatigues des voyages par mer & par terre qu'ils ont faits toujours

(1) Voyez la Carte | du liv. du Pere Briet,
intitulée : *Antiquissima* | qui porte pour titre :
orbis delineatio, vis-à- | *Parallela Geographiæ*
vis la p. 84. du vol. 1. | *veteris & novæ.*

déguifés, ou feuls ou avec différens Marchands qui alloient le long des terres à différens Ports de l'Afrique : & il fe trouve que la découverte des fources du Nil qui étoit le premier objet de leurs recherches n'en a pas été le principal fruit. Ils ont connu que la côte Orientale de l'Afrique n'eft point coupée par l'Océan fous l'Equateur, & qu'elle ne fe recourbe point non plus vers l'Orient, comme le croyent encore la plupart des Géographes qui conduifent cette Côte jufqu'aux extrêmités les plus orientales de l'Afie, & enferment la mer des Indes dans cet efpace comme une mer Mediterranée (1). L'Afrique au contraire s'étend en pointe en déclinant vers l'Occident, jufqu'au trente-cinquième degré de latitude méridionale. Le Prêtre qui lui parloit lui fit voir même fur une petite Carte qu'il

(1) Ce Syftême étoit revenu dans les derniers fiecles ; & Marin Sanuto Venitien vers 1330. en a fait une Carte qui fe trouve dans le Recueil de Bongars intitulé : *Gef-*

ta Dei per Francos. Mais voyez dans l'ouvrage du P. Briet cité plus haut la Carte intitulée , *Agathodemonis orbis descriptio*, vis-à-vis la p. 87. vol. 1.

avoit sur lui le gisement des côtes Orientales de l'Afrique jusqu'à sa pointe, & le détour des côtes Occidentales, aussi bien que les noms des principaux peuples qui habitoient les unes & les autres jusqu'aux Isles Fortunées. Nous n'allons aujourd'hui à ces Isles que par le détroit des Colonnes d'Hercules pour en revenir par la même voye, faute d'avoir cultivé les connoissances que les Egyptiens ont euës du tour entier de l'Afrique. A l'égard des sources du Nil, continua le Prêtre, nous les avons rencontrées dans un Royaume barbare de l'Ethiopie, qui n'a point encore de nom parmi nous, mais que les habitans nomment *Goiama*. Elles sont à douze degrés en-deçà de l'Equateur, ce qui les rapproche de vingt-deux degrés ou de cinq cens cinquante lieuës en-deçà des Montagnes de la Lune. Et nous remarquons en général, que les corrections Geographiques vont presque toujours à diminuer les distances des lieux établies par les premiers Geographes. D'ailleurs ces sources paroissent être dans une Montagne couverte d'arbres &

qui a une sommet plat. C'est-là qu'on trouve deux petites ouvertures de citernes placées assez près l'une de l'autre , comme deux yeux. Mais on ne sçauroit les sonder , parce qu'on rencontre d'abord un embarras de racines d'arbres. L'eau n'a d'issuë que par le pié (1). Ce fleuve sortant de la Montagne vis-à-vis le Nord , forme bien-tôt un lac nommé Dambea par les habitans , & qui a plus de soixante lieuës de circonférence. Enfin après bien des détours vers l'Orient & vers l'Occident , il entre dans l'Egypte , & la traverse presque en ligne droite du Midi au Nord. Nous cachons au Peuple cette origine & cette route naturelle du Nil , par la raison que j'ai dite. Et à l'égard des Voyageurs & des Navigateurs , il est juste qu'ils prennent eux-mêmes pour leur

(1) Ceci est conforme à la description que le Pere Kirker, *Oed Egyp. tom. 1. pag. 57.* fait des sources du Nil sur la Relation du P. Pierre Pais , esuite Portugais , qui les a le premier découvertes ; & à la Carte qu'il donne du cours

de ce fleuve jusqu'en Egypte. M. de l'Isle s'en éloigne peu dans sa Carte de l'Afrique de 1722. Il y place même à droite de Miné les deux yeux dont il est parlé dans cette description.

intéret

intérêt & pour leur profit, les peines que nous nous sommes données pour le seul avantage de l'instruction.

Sethos qui désapprouvoit au fond de son ame une semblable réserve, se promettoit bien de vérifier un jour par quelque moyen ce qui concernoit les côtes de l'Afrique, afin de rendre cette découverte utile aux hommes, sans tomber dans l'inconvenient de divulguer un secret Sacerdotal. L'occasion s'en devoit présenter à lui plutôt qu'il ne croyoit. Cependant il remercia le Prêtre qui venoit de lui apprendre tant de choses extraordinaires ; & il lui dit que pour le soulager, il alloit prier son Collegue de lui expliquer la cause des débordemens du Nil.

Ce second Prêtre lui répondit que cette explication seroit courte. La cause des débordemens de ce fleuve, lui dit-il, est celle qui produit le fleuve même. Ce sont les pluyes qui donnent au Nil sa premiere naissance, & qui sont ensuite la cause de ses débordemens périodiques. Comme le Soleil par sa présence ou par son

absence , aussi bien que par la direction ou par l'obliquité de son aspect , est le principal agent dans les différentes dispositions de la terre , & de l'air qui l'environne ; ses opérations sont plus constantes entre les deux tropiques , qui enferment sa route annuelle , que dans l'espace qui s'étend au-delà vers l'un & vers l'autre Pole , & sur lequel il domine moins. C'est pour cela que les vents , qui sont causés par la rarefaction de l'air échauffé , sont plus réguliers dans la Zône torride que par-tout ailleurs. La chaleur des jours & la fraîcheur des nuits y reviennent toujours les mêmes dans les différens mois de l'année. A l'égard des pluies , dont la matiere est fournie par les exhalaisons de la terre & par les vapeurs répandues dans l'air , c'est le Soleil même qui les fait élever abondamment dans sa situation perpendiculaire , & qui les résout en même tems en torrens d'eaux. Il suit delà qu'à la différence de ce qui arrive dans les Zônes tempérées & dans les Zônes froides , qui ont l'Eté quand le Soleil s'approche d'elles , & l'Hiver

quand il s'en éloigne; l'Hiver, ou la saison des pluies dans chacune des deux parties de la Zône torride, du moins en Afrique, est le temps du passage le plus direct du Soleil sur elles. Or comme les sources du Nil sont dans la partie Septentrionale de cette Zône, les premiers ruisseaux du fleuve grossissent quand le Soleil se trouve dans les lignes Septentrionaux, où il nous donne l'Été. La même chose arrive à tous les fleuves qui ont leurs sources dans la Zône torride. Mais ils ne sont pas tous chargés d'un limon aussi avantageux que celui du Nil pour engraisser les terres. Cet entretien ramena insensiblement nos Voyageurs jusqu'à Syene.

Ils commencerent-là à entrer dans les souterrains. On les fit suivre à Sethos, autant qu'il se pouvoit, jusqu'à Thebes, afin de faire succéder à son égard, aux curiosités profanes les curiosités sacrées. Je ne parlerai point de ces dernières qui n'étoient pas bien différentes de celles que Sethos avoit vûes dans les souterrains de Memphis. Le corps des pratiques é-

toit à-peu-près semblable. Mais dans le Nome Thebain elles étoient animées d'un esprit de rigueur, qui au jugement de Sethos, leur ôtoit beaucoup, non seulement de leur grace, mais encore de leur prix : & au lieu que dans le Nome Sacerdotal de Memphis, la vertu étoit un exercice d'honnêtes gens, elle lui sembloit être dans celui de Thebes un travail d'esclaves. Cependant Sethos gardant ces réflexions pour lui seul, se trouva enfin revenu par-dessous terre dans la capitale. Les Prêtres lui firent voir toutes les beautés de leur maison, & réservèrent pour la dernière leur Observatoire.

L'appartement qui portoit ce nom étoit placé sur le Temple de Jupiter Thebain, & composé de deux longues galeries l'une sur l'autre. La plus haute étoit terminée du côté Septentrional par deux tours assez basses, & du côté Meridional par une haute Coupole ouverte de toutes parts, & qui étoit le lieu propre des observations. La plus basse des deux galeries contenoit tous les Livres qui avoient rapport à l'Astronomie. Ils

étoient distribués en deux Classes , l'une de Livres d'Elemens , de Methodes , & de Systêmes dont les Auteurs distingués étoient représentés tout de suite dans des Tableaux , devant lesquels les jeunes Etudians ne passoient jamais sans faire une inclination profonde. C'est de là que les Indiens les plus orientaux ont pris le culte extérieur qu'ils rendent à leurs premiers Savans. La seconde Classe comprenoit le Recueil des Observations immédiates faites depuis que l'Astronomie étoit cultivée à Thebes. Les colonnes des Syringes en avoient conservé d'antérieures au déluge qu'on avoit transportées dans ces Livres ; & dans lesquels on avoit remarqué & corrigé les imperfections attachées nécessairement aux premières tentatives dans les Sciences.

Sethos en entrant dans cette première salle des Livres , vit trois ou quatre cens Prêtres de tout âge , depuis dix-huit ans , qui lisoient ou qui écrivoient en silence sur des pupitres posés le long des tablettes. Nos Grecs ont rapporté une circonstance à-peu-près semblable , mais en la plaçant

dans un Observatoire d'Acanthe (1). Quoi qu'il en soit, il y avoit dans l'Observatoire de Thebes une vingtaine d'anciens, auxquels les plus jeunes alloient proposer tout bas leurs difficultés. Elles n'étoient pas toujours bien reçues; & ces grands Maîtres jugeoient que l'extrême liberté des questions non seulement entretenoit la paresse dans les commençans, mais encore les accôûtume, sous prétexte de n'affirmer rien, à dire un grand nombre de choses puériles. Les Conducteurs du Prince l'avoient déjà mené vers ces Prêtres Directeurs des Etudes; parce qu'il avoit témoigné qu'il souhaitoit de voir de plus près ces hommes illustres, dont le nom seul lui avoit imprimé de la vénération depuis long-temps. Ils avoient fait eux-mêmes une partie du chemin pour l'aborder; & ils se firent un plaisir de lui expliquer sur sa demande les différentes applications de ces Eleves qu'il voyoit si attentifs à leur ouvrage. Les uns, lui dirent-ils, continuent des tables générales de calculs commencées depuis quinze

(1) Voyez la Pref. de l'Almag. du P. Riccioli.

cens ans, soit par rapport aux nombres, soit par rapport aux triangles rectilignes ou spheriques, pour faciliter & pour abreger les supputations où l'on est engagé par les problèmes d'Astronomie. Ce long préparatif prouve que les Egyptiens n'avoient pas non plus que les Grecs le moyen que ceux-ci voudroient trouver, de s'épargner la fatigue énorme des multiplications & des divisions numeriques (1). D'autres plus avancés, continuerent les Prêtres, font des calculs d'Eclipses sur des tables déjà dressées, ou dressent des tables de différentes Planetes sur des observations données. On exige de quelques-uns des Ephemerides pour différens lieux de la terre. Les plus forts entreprenent des Ephemerides pour des habitans supposés dans quelques-unes des Planetes, & qui ne manqueroient point de se croire en repos au centre du monde comme nous nous y croyons nous-mêmes. D'autres enfin examinent le cours

(1) C'est l'état où l'on étoit avant l'invention des Logarithmes, & lorsqu'on se servoit des tables d'Hervart.

de toutes les Planetes vû du Soleil. Ceux-ci trouvent uniforme & régulier , à quelque différence de vîtesse près , ce mouvement des Planetes , qui de la terre nous paroît si bisarre , & si difficile à ramener à quelque hypothese constante. Le Soleil qui selon toute forte d'apparence n'est point habité , est le seul lieu d'où les Planetes paroîtroient marcher comme elles marchent , & où l'Astronomie seroit aisée. Mais étant sur la terre dans un faux lieu d'observation , nous pouvons dire qu'au lieu que dans les autres parties de la Physique la nature paroît seulement se cacher , il semble par rapport à l'Astronomie qu'elle ait cherché à nous tromper.

Sethos enchanté de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit , leur dit : O hommes respectables , & dignes d'une memoire & d'une reconnoissance éternelle , ce sont ces difficultés surmontées qui vous donnent il premier rang entre tous les Sçavans du monde. L'Astronomie , au jugement de tout Sage estimateur des choses , est le plus grand effort de l'esprit humain , & celle de toutes

les inventions , qui par sa sublimité & sa certitude fait le plus d'honneur à l'homme , puisqu'elle surpasse en quelque sorte l'humanité même. C'est vous à qui notre espèce en général a l'obligation de cette gloire , & qui nous avez appris de quoi l'attention & l'étude peuvent nous rendre capables. Comme les Héros de notre Egypte ont donné à la plûpart des Nations policées les loix qui les rendent heureuses ; vous leur fournissez les moyens de jouir pour les plus grands avantages de la vie , du ciel que vous leur avez découvert : vous le laisserez pour ainsi dire en héritage à la postérité (1). Le ciel par vos soins bien mieux connu que la terre même , servira seul à faire connoître exactement la situation de tous les pays & l'étendue de toutes les mers , & guidera seul les différens Peuples dans le commerce qu'ils voudront avoir les uns avec les autres. Le plus ancien des Prêtres lui répondit , qu'ils recevoient tous ce com-

(1) *Cælo in hæreditatem cunctis relicto.* Plin; liv. 2. chap. 26.

pliment avec plaisir , non comme se rapportant à leurs personnes , mais comme tombant sur la science même , dont il faisoit voir par son discours qu'il sentoit fort bien l'application & l'usage. Il ajoûta obligeamment qu'après l'avoir entendu parler, on alloit lui montrer dans la galerie superieure les instrumens d'Astronomie , non par maniere d'acquit , comme ils le faisoient à l'égard de plusieurs Initiés ; mais pour avoir son sentiment & son avis. Sethos se refusant très-sincèrement à cette déference ne laissa pas de les suivre avec beaucoup de joye.

Comme ils entrèrent dans cette galerie par le bout meridional, Sethos vit d'abord au-dessus de sa tête la coupole dont le jour embellissoit extrêmement la galerie, quoique celle-ci eût d'ailleurs des fenêtres de tous les côtés. Cette coupole parfaitement ronde avoit vingt piés de diametre. On y laissoit suspendu le tuyau qui servoit à recueillir les rayons seuls qui viennent de l'astre, & à y diriger l'œil pour le suivre continuellement (1). Mais quand on vouloit mon-

(1) Quoique les Anciens n'eussent pas l'us-

ter dans la coupole pour observer, on y formoit un plancher avec des solives & des ais qu'on faisoit sortir en un moment de l'épaisseur du plafond de la galerie. Sethos vit ici toutes les représentations du mouvement des Astres qu'avoient les Prêtres Thebains, soit en relief comme les Globes & les Spheres, soit en plan comme les Planispheres, les Analemme, les Astrolabes, & toutes les especes de projections Astronomiques. On n'oublia pas de lui montrer l'Anneau parallele au plan de l'Equateur, dont les Egyptiens & même les Grecs se sont servis pour reconnoître le moment précis de l'Equinoxe, par l'ombre qu'un côté de cet Anneau fait sur l'autre dans ce moment, lorsqu'il arrive entre le lever & le coucher du Soleil. Hipparque & Ptolemée se sont tous deux étonnés de voir quelquefois le moment de l'Equinoxe du Printems paroître le matin & reparoître ensuite

sage des verres qui sont la partie essentielle des Telescopes, ou Lunettes à longue vûë; ils employoient néanmoins les tuyaux pour les raisons exprimées dans le Texte.

à midi. Les Prêtres parlèrent de ce Phénomene à Sethos, en lui expliquant l'usage de cet Anneau ; & ils lui dirent qu'en ce cas singulier, le vrai moment de l'Equinoxe est à midi, & que celui du matin n'est qu'apparent ; mais qu'ils n'avoient rien encore de décidé sur la cause de cette apparence (1).

En allant vers le bout de la galerie Sethos apperçut des Prêtres qui dressoient des Thèmes de Nativité, & qui travailloient aux horoscopes. C'étoit-là, comme nous l'avons dit ailleurs, le genre de leur Divination. Ils l'aïdoient par une recherche encore plus exacte que celle des autres Prêtres de l'Egypte, des secrets des Rois & des particuliers. Le jeune Prince ne jugea point à propos de les interroger sur cet article ; non seulement parce qu'ils lui auroient déguisé le fond de leur art, mais en-

(1) C'est un effet de la refraction Astronomique que les anciens avoient apperçue ; mais qu'ils n'ont ni mesurée ni employée dans les calculs d'Eclipses

solaires horizontales où elle a principalement lieu. *Voyez cet article dans l'Almageste du Pere Riccioli, tom. 1. pag. 133.*

core parce qu'il avoit appris d'Amedès & senti par la droiture naturelle de son esprit , que le fond de cet art ne méritoit pas d'être sçu. Ainsi les Prêtres le menerent enfin dans l'interieur des deux tours qui terminoient la galerie du côté Septentrional.

Ces tours étoient rondes comme la coupole & de même diametre. Mais étant au niveau de la galerie, la demi-Sphere qui leur servoit de toit , ne commençoit qu'à la hauteur de douze piés ; parce qu'on n'avoit pas voulu que ce toit coupât l'horison de la coupole , supérieur d'ailleurs à tous les édifices de Thebes & de ses environs. Dans la tour Occidentale étoit représenté l'Hemisphere du Firmament , qui contient les six signes Septentrionaux , & dans l'Oriental celui qui contient les six Meridionaux. Les cercles de la Sphere y étoient tracés comme dans nos globes célestes ; & toutes les étoiles fixes y étoient marquées selon leurs grandeurs & leurs distances reciproques. Les Prêtres dirent à Sethos que l'observation exacte de la position des E-

toiles fixes , étoit le principe de l'exactitude dans la détermination du chemin apparent des Planetes ; puisque celles-ci paroissent à nos yeux s'éloigner ou s'approcher de certaines Etoiles fixes. C'est par-là , continuerent-ils , que nous avons enfin faisi la theorie des Cometes mêmes , jusqu'au point de prédire leur retour(1). Ils ajouterent que leurs peres ayant été jusques sous l'Equateur, ils avoient vû & étudié tout le ciel , & qu'ils ne croyoient pas que l'œil humain pût appercevoir une seule Etoile qui ne fût marquée dans leurs deux Hemispheres. Il est vrai qu'au lieu que Ptolemée n'en a connu dans tout le ciel que mille vingt deux, les Prêtres de Thebes en avoient mis dans chacun de leurs deux Hemispheres , près de mille.

(1) Diodore , liv. 1. sec. 2. attribue cette connoissance aux Egyptiens. Les Chaldéens posterieurs à eux , & qui les avoient pour leurs Auteurs, l'avoient aussi , au rapport d'Apollonius de Mynde cité par Seneque , Nat.

quest. livre 7. c. 3. Apollonius même es-
peroit qu'on retrouveroit cet Art quelque jour. Voyez l'Histoire de l'Academie des Sciences , 1699 , p. 72. au sujet d'un Memoire de M. Cassini.

Séthos ayant contemplé quelque tems ces étoiles peintes en or sur un fond d'azur , dit : ô doctes Prêtres, souffrez que je vous expose une surprise où je tombe , toutes les fois que je confidere les étoiles sur des Planispheres ou sur des Globes , & à plus forte raison lorsque je les vois sur ces deux magnifiques voûtes , où vous les avez toutes rassemblées. C'est que malgré les bornes étroites de toutes ces représentations comparées à l'étendue immense du Ciel , les étoiles me paroissent plus au large , plus distantes les unes des autres , & sur-tout dans un nombre infiniment moindre sur ces images , qu'elles ne me paroissent dans le Ciel même où elles semblent occuper en foule les plus petits espaces d'un champ si vaste. Le premier rapport des sens fait juger qu'on en voit des millions dans l'Hémisphère céleste , où les yeux les plus attentifs tels que sont les vôtres , n'en ont jamais trouvé mille ; ainsi à cet égard encore, il est vrai de dire, comme vous l'avez scavamment observé, que par rapport à l'Astronomie , la nature semble avoir cherché à nous

tromper. Mais il faut avouer que notre vue ne nous donne point la mesure des grandeurs & des distances. Il y a, pour ainsi dire, un combat entr'elle & notre imagination. L'une & l'autre influent en sens opposé dans nos premiers aspects; & il n'y a en plusieurs cas que la science qui les puisse redresser l'une & l'autre. En effet, pendant que notre imagination grossit prodigieusement le nombre des étoiles, notre vue diminue encore plus prodigieusement la grandeur du Ciel. Je viendrois peut-être à bout de prouver que le ciel ne nous paroît que comme la moitié d'une sphere, dont le diametre ne passe pas deux cens quarante piés. Les Prêtres quoique accoutumés à tous les paradoxes de l'Astronomie, furent frappés de la nouveauté de cette proposition, à un point qui ne se peut exprimer, & ils prêterent à Sethos une attention extraordinaire. Je crois, continua-t-il, que si l'on demandoit à un homme indifférent, de quelle grandeur le soleil lui paroît être, il lui donneroit environ un pié de diametre, parce qu'en effet s'il pa-

roît avoir un peu plus d'un pié à l'Horison, il paroît aussi en avoir un peu moins sur le midi. Je me tiens donc à un pié comme à une mesure moyenne dont la précision n'est pas ici nécessaire. Or, les Astronomes ont trouvé que le diametre du disque du soleil occupe à peu près un demi degré du ciel : ainsi le soleil parcourant le jour de l'Equinoxe, la demi-circonférence de l'Equateur qui est un grand cercle, parcourt cent quatre-vingt degrés, ou trois cens soixante demi degrés, ou enfin trois cens soixante piés apparens. Le diametre d'un cercle étant à peu près le tiers de sa circonférence, ou les deux tiers de sa demi-circonférence, j'aurai deux cens quarante piés pour le diametre d'un cercle, dont j'ai eu la demi-circonférence de trois cens soixante piés. De ce raisonnement, dit Sethos, en continuant, j'ose tirer cette conséquence. Si j'étois sur un horison uni, tel qu'on l'a dans une plaine déserte, ou sur la mer; & que me plaçant au centre d'une demi-circonférence tracée au-dessus de moi, dont le diametre fut de deux cens

quarante piés , ou le rayon de six vingt piés , l'on fit parcourir cette demi-circonférence par un disque d'argent qui occupât un demi degré de ce cercle : je dis que n'étant d'ailleurs averti de rien par aucun autre objet , je ne pourrois m'empêcher de tomber dans deux erreurs. La première seroit de croire ce disque aussi grand que le soleil , & la seconde de le placer , aussi-bien que toute la ligne qu'il décriroit , dans le Firmament , comme j'y place le soleil , quoiqu'il en soit lui-même bien éloigné. Enfin , dit Sethos , portant ma pensée encore plus loin , je me persuade que le rayon de six vingt piés qui nous est donné par l'observation , que j'ai la hardiesse de vous exposer , est à peu près la mesure de l'éloignement , auquel les yeux ordinaires commencent à ne pouvoir juger ni des distances ni des grandeurs réelles des corps , à moins que l'imagination ne soit aidée par la comparaison des objets intermédiaires ou circonvoisins , dont les distances ou les grandeurs sont d'ailleurs à peu près connues.

Les Prêtres ayant entendu ce dis-

Cours renoncèrent à tout examen des suppositions Physiques du Problême , pour dire à Sethos qu'ils étoient beaucoup moins touchés de la beauté de son esprit, & de la grandeur de ses connoissances , que de la modestie avec laquelle il avoit dit les choses du monde les plus singulieres. Vivez, ô grand Prince , lui dirent-ils, vivez , & soyez la gloire de l'Egypte, par l'assemblage de tous les talens & de toutes les vertus qui paroissent en vous. Sethos fut sensible à la joye d'être approuvé, dans la pensée qu'il eut d'avoir fait quelque honneur, devant les Prêtres de Thebes , à l'éducation de Memphis. Il les remercia avec de grands témoignages de reconnoissance de l'ouverture de cœur qu'ils avoient bien voulu avoir pour lui, & de la générosité avec laquelle ils l'avoient mis du moins à l'entrée de leurs plus profonds secrets. Il ajouta qu'il s'estimerait heureux de pouvoir être leur disciple encore longtemps ; mais que son devoir le rappelant à Coptos , il attendoit pour dernière grace qu'ils voulussent bien l'y faire conduire dès le jour même. Les

deux Prêtres qui ne l'avoient pas abandonné d'un seul moment , le ramenèrent jusqu'à cette dernière Ville par la route qu'ils avoient tenuë lorsqu'il en sortit , & Amedès qui scavoit le tems de son retour , se trouva dans la maison Sacerdotale pour le recevoir.

Le jeune Prince en rentrant dans Coptos , éloigna de son esprit tout ce qu'il avoit vû dans son voyage pour ne s'occuper que de la guerre. Dès le lendemain de son arrivée, Amedès visitant avec lui les fortifications de la Ville , lui faisoit remarquer la différence des ouvrages par rapport à leur différente situation. Le jour suivant il lui faisoit observer les travaux que les ennemis avoient commencez depuis l'écoulement des eaux du fleuve. Ce n'étoit encore que les lignes de leur camp défendues par des fossés palissadés , & même en quelques endroits par des murailles. Il lui dit que ces ouvrages seroient beaucoup plus avancez , & qu'il y en auroit déjà beaucoup d'autres plus près de la Ville , sans les oppositions con-

tinuelles de l'armée de Memphis, & les fréquentes sorties de la garnison de Coptos, qui détruisoient souvent la nuit ce que les ennemis avoient fait le jour. Mais qu'enfin les forces de Thebes étant supérieures à celles de Memphis, du moins en pleine campagne, les ennemis étoient parvenus jusqu'au point où il les voyoit, & que dans peu de jours sans doute ils ameneroient leurs machines jusqu'aux piés des murs. Il ajoûta que Thoris, en attendant qu'il se présentât quelque occasion favorable, se bornoit avec raison à défendre les approches de Coptos du côté de Memphis, afin que l'on pût toujours recevoir dans la place les munitions de guerre & de bouche dont on auroit besoin pendant la durée du siege, & que c'étoit à ce dessein qu'il avoit placé son camp de ce côté-là. Dès qu'Amedès eut cessé de parler, Sethos lui demanda s'il avoit été du nombre de ceux qui étoient sortis pour retarder les travaux des assiégeans ? Amedès lui ayant répondu que le Gouverneur l'avoit engagé à conduire quelques-unes de ces atta-

ques , le jeune Prince repliqua sur le champ qu'il comptoit être lui-même de la premiere sortie que le Gouverneur ordonneroit; mais Amedès lui déclara qu'il avoit promis au Roy son pere de ne point le laisser sortir de la place. Seigneur , ajoûta-t-il , j'ai pour cela des raisons qui ne sont point assez évidentes pour les avoir communiquées au Roy , & que vous me dispenserez aussi de vous communiquer à vous-même ; mais la promesse que je lui ai faite nous lie sur ce point , & m'interdit à moi-même de sortir tant que vous serez dans Coptos. Cependant pour vous prouver que ma vûe n'est pas de mettre obstacle à votre valeur , ni même de vous épargner les périls ordinaires de la guerre, vous combattrez autant que vous voudrez sur les murailles , où vous ne laisserez pas de voir des actions très-vives. Les tours de bois ou les échelles élèveront les Ennemis jusqu'à la portée du javelot & même de l'épée; & les poutres ferrées dont ils battront nos murailles , y feront des breches, dont il faudra défendre le passage corps à corps. Je dirai à ce propos ,

& sur le reproche que certains Auteurs Grecs font aux Egyptiens , de n'avoir point excellé dans la guerre ; que ce sont eux qui ont fourni dans la personne d'Osiris, de Sefostris & de Memnon, les premiers Conquerans du monde. Qu'ensuite ils ont chassé courageusement du sein de leurs Etats , & les Arabes qui s'en étoient emparés par surprise sous les Rois Pasteurs , long-tems avant le siecle de Sethos , & les Ethiopiens que le Roy Sabacon y amena deux ou trois cens ans avant l'invasion de Cambyse. Mais d'ailleurs laissant à part leur bravoure , il est certain que leur génie & leur puissance leur avoient fourni beaucoup plutôt qu'aux Grecs , non seulement toutes les especes d'armes & d'instrumens militaires dont Herodote (1) leur attribue l'invention , mais encore les machines d'attaques & de défenses que ces derniers ont depuis employées dans les sieges.

Sethos examina attentivement toutes celles qu'on préparoit dans la Ville. Comme les Provinces les moins éloi-

(1) Herodote , liv. 3. & Clem. Alex. Pædag. liv. 2.

gnées les unes des autres ne laissent pas d'avoir des usages différens , il comparoit les machines de Coptos avec celles dont il avoit vû les modèles à Memphis ; & raisonnant sur ce sujet avec les Ingénieurs , il tâchoit de découvrir les avantages particuliers des unes sur les autres.

En revenant du Temple d'Isis par le marais , le jeune Prince avoit déjà pris garde que le pié de de la muraille de ce côté-là trempoit dans l'eau ; mais en visitant cet endroit par le dedans des remparts , il apperçut que les Ennemis qui étoient maîtres des environs avoient depuis jetté sur l'eau un grand nombre de bateaux plats. Le Gouverneur le sçavoit , mais il ne croyoit point qu'ils en pussent faire un grand usage ; & veillant beaucoup à tout le reste , il regardoit le marais même comme une défense que la nature lui fournissoit. Ce fut néanmoins par-là que la Ville fut d'abord attaquée , parce que les Ennemis comptoient beaucoup sur la machine qu'ils avoient nouvellement inventée pour escalader la Ville de dessus le marais. En effet ils commencerent
par

par y mettre un si grand nombre de barques qu'elles couvrirent toute la surface de l'eau , & s'arrêtant les unes les autres elles formerent un plancher aussi ferme que s'il avoit été posé sur la terre. Cette manœuvre réveilla l'attention du Gouverneur , & il songeoit plus sérieusement qu'il n'avoit fait à défendre cette partie des murailles. Sethos à côté duquel il étoit , lui dit , qu'il se présentoit à son esprit un expédient dont il avoit trouvé la première idée dans les Histoires de l'Égypte , qu'il en alloit conférer avec les Ingenieurs , & que dans une heure il lui proposeroit l'invention toute prête à être exécutée : que cependant il osoit lui en promettre un succès aussi heureux que celui qu'elle avoit eu en d'autres tems. Le Gouverneur , homme sensé , lui répondit , qu'indépendamment de l'utilité ou de l'inutilité de son projet , tout le Royaume étoit heureux d'avoir un Prince qui scût penser , & sur-tout qui voulût bien soumettre ses pensées à l'examen des habiles gens. Qu'ainsi il attendoit avec impatience sa proposition qu'il étoit par

avance très-disposé à suivre.

Dans cette même journée les Ennemis ayant couvert leurs batteaux de planches , apportèrent toutes les pieces de la grande machine qu'ils avoient préparée; & ils avoient si bien pris leurs mesures , qu'il leur fallut très-peu de tems pour en faire tout l'assemblage. Sethos , qui avoit déjà fait approuver son dessein par le Gouverneur , observoit avec attention à travers les fentes pratiquées dans la muraille tout ce qu'il pouvoit découvrir de leur machine , & de l'effet qu'elle pouvoit avoir. Les Ingénieurs avoient ordre de le venir trouver fréquemment pour sçavoir de lui si par rapport à ce qu'il appercevoit successivement dans la machine des Ennemis , il y auroit quelque chose à réformer dans les crocs de fer qu'il avoit déjà commandés sur sa vûë générale. Il ne découvrit rien qui valut la peine de faire aucun changement dans la forme qu'il avoit d'abord prescrite. Son intention étoit de laisser aux Assiégeans la liberté de mettre leur machine en état & même en jeu , parce que la contrebata

terie qu'il leur préparoit , devoit faire alors un plus grand fracas. Cependant pour ne donner aucun soupçon de dessein caché , il faisoit tirer sur eux du haut de la muraille quelques flèches perdues. Ils avoient pris eux-mêmes des précautions pour s'en garantir , car la plûpart des barques , & sur-tout celles où ils devoient se tenir le plus long-tems pour operer , étoient couvertes de plusieurs ais cambrés en dos de tortuë du côté qui regardoit la Ville.

Enfin la nuit arriva , & l'on comprit que les Ennemis en avoient choisi le tems pour dresser leur machine & pour la mettre en usage. C'étoit une grande loge ouverte pardevant dans laquelle pouvoient tenir cinquante Soldats. Elle devoit s'appuyer par le bord sur le parapet du rempart , dont les Ingenieurs des Assié-geans sçavoient la hauteur précise. Le corps de la loge seroit soutenu en cet état par de longs piés droits, dont il n'y auroit en bois debout ou perpendiculaire aux barques que ceux de derriere. Tous les autres venoient s'engager obliquement & en

jambes de force dans ces premiers ; ainsi qu'on le pratique dans les balcons de bois qui ont une grande faillie. Cette machine par cette forme tenoit quelque chose de la *Sambuca* des Latins , ainsi nommée de sa ressemblance avec une harpe , & dont Marcellus se servit en assiégeant Syracuse du côté de la mer , suivant la relation & la description de Polybe & de Plutarque. Mais la machine dont nous parlons étoit plus considérable en toutes manieres , & la façon de la dresser étoit toute différente. Les ouvriers tournant le dos à la Ville la faisoient élever en arc de cercle sur des points d'appui ; posés & arrêtés dans les batteaux , en la tirant avec des cordes passées par dessus des poulies attachées à des especes de mâts presque aussi hauts que les murs.

Les Assiégeans n'avoient mis personne dans le rang des barques le plus proche de la muraille , pour n'exposer personne aux grosses pierres ou autres corps pesans que les Assiégés auroient pû jeter. Mais aux deux côtés de la machine un grand nombre de gens de traits tiroient sans cesse des flèches sur le rempart.

Séthos de son côté avoit fait élever sur le parapet un grand nombre de fortes poulies , par dessus lesquelles on avoit passé de grosses cordes où étoient attachés des crocs de fer de toutes figures. Les Ennemis ne virent point ces poulies , non seulement parce qu'on avoit pris soin d'écarter toutes les lumières des environs, & qu'eux-mêmes n'avoient que celles qui leur étoient absolument nécessaires pour leur ouvrage , mais encore parce que ces poulies étoient placées entre les têtes des Soldats , que Sethos avoit fait mettre debout pour quelque tems sur le parapet , par une ruse qui lui réussit. Comme les Ennemis tiroient sur eux en les raillant de cette situation qui leur parut bizarre, les huit Seigneurs compagnons de Sethos mêlés dans le premier rang, mais attachés par derrière la cuirasse à des cordes plus menues, & tenant à chaque main les crocs de fer mis au bout des grosses cordes , se laisserent tomber l'un après l'autre sur les premières barques , comme morts , ou plutôt furent descendus adroitement comme tombant d'eux-mêmes. Les

Ennemis ne croyant pas devoir se mettre en peine de ces morts prétendus ; & n'ayant point apperçu ces cordes, objet trop mince pour le tems de la nuit, ne s'occupoient , les uns que de nettoyer le bord du parapet à force de traits , & les autres que d'élever leurs machines à force de bras. Cependant les jeunes hommes tombés ou descendus, tous d'une adresse & d'une legereté extraordinaire , avoient déjà accroché leurs mains de fer aux pointes ou sur le derriere des batteaux plats, qui portoient ceux qui travailloient à élever la machine. Alors revenant au pied du mur , ils firent tous ensemble un grand cri , ce fut un signal pour les remonter en haut sur le champ , & pour tirer en même tems toutes les cordes des crocs ou mains de fer. Rien n'est égal au désordre que causa le premier tour de poulie des Assiégés. Ce fut celui qui fit perdre pié à ceux qui tenoient en l'air la machine à l'élevation de près d'un quart de cercle. Elle écrasa en retombant plus de deux cens hommes , soit Ingénieurs , soit ouvriers , qui la gouvernoient , ou qui aidoient à la soulever. Tous les Soldats sortirent morts

ou blessés de la loge brisée. Les poulies des assiégés en faisant lever les pointes des batteaux du côté de la muraille firent glisser toutes les planches , & tomber dans l'eau tous ceux qui étoient dessus , & qui dans le moment qui avoit précédé , insultoient les assiégés en tirant sur eux. La plupart des barques accrochées sortant ensuite tout à fait hors de l'eau piroüettoient en l'air , par l'effort que leur poids faisoit à la corde , se vuïdoient des hommes qui s'y tenoient encore dans la crainte de se noyer ; & les écrasoient en retombant ensuite sur les autres barques qui les avoient reçus dans leur chûte. C'est à peu près de cette maniere qu'Archimede tourna contre les Romains l'effet des Sambuques que Marcellus avoit fait approcher de l'Acradine de Syracuse : & c'est ainsi que Sethos n'ayant encore acquis en fait de guerre que l'expérience que donne l'Histoire & la lecture , se rendit redoutable & respectable dès son premier exploit à Mephres , un des plus vaillans Rois qu'ait eue la Dynastie de Thebes. On a dit depuis quelque chose de sem-

blable du jeune Scipion & de Lucullus , que la seule lecture de Xenophon avoit rendu grands Capitaines avant même qu'ils commandassent les armées de la Republique.

Pendant que tout le monde , & surtout le Gouverneur accabloit Sethos de louanges , il avoit dans l'ame un véritable chagrin de n'avoir pû donner encore aucune marque de valeur. Il disoit au Gouverneur en lui montrant ses huit compagnons , que c'étoit eux , & non pas lui , qui avoient fait leurs premieres preuves de courage , & dans les forties dont ils avoient été pendant son absence , & en dernier lieu dans l'expédition périlleuse de l'accrochement des batteaux. Mais qu'il se consoloit par l'espérance de partager avec eux le péril d'un exploit qu'il imaginoit à l'égard des tours , sans sortir pourtant des portes de la Ville , puisqu'on le lui avoit défendu. Le Gouverneur lui repondit qu'il n'avoit droit de l'exhorter à rien. Mais qu'après le succès de sa premiere tentative , il n'avoit pas la force de le détourner de quoi que ce soit. Que cependant il comptoit beaucoup

sur la sagesse d'Amedès pour la conservation d'un Prince, qui étoit déjà l'objet de l'admiration des Sujets & des Ennemis du Roi.

Mephres dont l'armée étoit fort nombreuse, avoit pris le tems même où il faisoit préparer ou agir sa machine pour faire avancer ses tours. Les escarmouches continuelles qu'il essuyoit de la part de l'armée de Memphis ne l'avoient pas empêché de faire applanir plusieurs chemins par où ces furieuses masses de bois toutes montées devoient arriver sur des rouleaux auprès des murailles. Au lever du Soleil on en vit deux de grandeur égale devant le mur de la Ville qui présentoit à la plaine la plus grande face, & dont les Thebains avoient déjà comblé le fossé. C'étoient des bâtimens quarrés de quatre toises de chaque côté, & qui s'élevoient de deux piés au-dessus du parapet des remparts, devant lesquels on les avoit posés à quinze ou vingt piés de distance. Vers le haut elles avoient un plancher auquel on montoit par un escalier pratiqué dans l'intérieur de la charpente. Ce plancher étoit plus bas que les

bords de la tour , de la hauteur d'un grand homme , afin que les Assiégeans y pussent être à l'abri des traits lancés directement. Mais du côté qui regardoit les murailles , il y avoit sur le plancher une large banquette sur laquelle les Ennemis devoient monter , pour tirer des traits contre les Assiégés qui borderoient les remparts. Outre cela on avoit fait dans chaque tour , une espece de pont-levis de trois piés de largeur , garni de balustres de fer à hauteur d'appui. On laissoit tomber un bout de ces pont-levis sur le parapet , & les Ennemis essayoient par-là de se jeter dans la Ville. Sethos voyant ces pont-levis qui portoient encore leur pointe en l'air , & ayant remarqué la circonstance des balustres , dit en souriant à des Officiers qui se trouvoient auprès de lui : Ces gens-là sont donc mal adroits ; nous leur ferons peut-être voir quelque chose de plus hardi.

Cependant le rempart étoit garni de Soldats commandés par le Gouverneur même qui se dispoisoit à repousser les Assiégeans. Outre les flèches que l'on tiroit continuellement

de haut en bas dans la plaine ; il ordonna que dès qu'on s'appercevroit que les Ennemis feroient arrivés sur le plancher de chaque tour, on tirât des flèches en l'air de sorte qu'elles pûssent retomber sur leurs têtes. Sethos par rapport à son projet souhai-toit au contraire que le plancher se remplit de Soldats , parce qu'il les regardoit comme autant d'hommes qui ne lui échaperoient pas. Mais remarquant que ces flèches ne leur faisoient pas un grand tort, & ne les empêchoient point de s'assembler sur leur plancher, il ne contredit point cet ordre du Gouverneur, & ne l'avertissoit encore de rien pour lui donner le plaisir de la surprise. Il est vrai pourtant que dès le matin il l'avoit prié de faire mettre en-dedans du rempart, & vis-à-vis de chaque tour deux longues planches, dont un bout appuyoit à terre, & qui en s'élevant étoient soutenuës d'espace en espace par des pierres, de telle sorte que le bout du côté du parapet se trouvoit à la hauteur des tours. Le Gouverneur lui laissa faire ces préparatifs, croyant qu'il vouloit placer-là des

Soldats pour résister d'un peu plus haut à la descente des Ennemis dans le rempart. Mais Sethos qui avoit concerté son dessein avec ses huit Compagnons, les avoit armés comme lui d'armes défensives très-legeres , & d'une épée d'un pié & demi de long , large vers la garde , & d'une pointe très-acerée. Au moment qu'il jugea le plus convenable , se plaçant avec trois de ses Compagnons , à quinze pas de l'extrémité inférieure des planches posées vis-à-vis la première tour , & envoyant les cinq autres vis-à-vis la seconde , ils crièrent tous ensemble qu'on s'écartât devant eux. Aussi-tôt prenant leur secousse avec une vigueur surprenante , on les vit en trois instans courir sur les planches , s'élever en l'air & tomber l'épée à la main dans les deux tours. Le Gouverneur , & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Soldats sur le rempart demeurèrent immobiles à cette vûë. Mais les gens de la tour bien plus surpris les crurent véritablement tombés du ciel par un prodige qui leur annonçoit leur perte certaine. En effet, n'ayant à la main

que leur arc, dont ils croyoient aller se servir en montant tous ensemble sur la banquette, ils furent tous poignardés avant que d'avoir eu le tems de se reconnoître. Comme l'escalier & le bas de la tour étoit rempli de Soldats Thebains, commandés pour soutenir ceux qui étoient sur le plancher; nos jeunes Héros poussèrent par l'ouverture horizontale de l'escalier tous les morts, qui étant revêtus de fer, tuerent ou renversèrent en tombant la plûpart de ceux qui se trouverent sur l'escalier. Ils ne s'en tinrent pas-là; car prenant les leviers ou autres outils de fer destinés à faire baisser le pont, ils détacherent avec une ardeur & une dextérité merveilleuse les planches de dessus les solives qui étoient pour eux un marche-pié plus que suffisant; & les faisant couler en bas, elles écrasèrent ceux qui y étoient en très-grande foule. Ils détruisirent même une grande partie de l'escalier en ne laissant que les pieces de bois qui leur étoient nécessaires, non pour aller, mais pour sauter ou se guinder legerement d'un lieu à un autre,

Enfin ne voulant pas demeurer là trop long-tems, ils baissèrent eux-mêmes le pont-levis, & revinrent en courant sur le rempart. Mais pour ôter aux Ennemis la facilité de se servir de la même voye s'ils s'avisoient de remonter dans leurs tours, Sethos fit promptement couper tout auprès du parapet les deux ponts qui tomberent au pié des murs.

Cet exploit eut un succès beaucoup plus grand que Sethos même ne l'avoit imaginé. Les premiers Soldats qui sortirent vivans des deux tours par la porte d'en bas, crioient d'un ton effrayé que des génies ennemis des Thebains venoient de descendre du ciel dans le haut des tours, y égorgeoient leurs camarades, & y faisoient un ravage épouvantable. Cette idée soutenuë par les cris des hommes ou par le bruit des ais qui tomboient, fit fuir loin de ces bâtimens tous ceux qu'on avoit postés aux environs : & ils ne craignoient pas de dire, que les signes du ciel étoient superieurs aux ordres mêmes de leur Roy. Mephtrès qui avoit vû passer les jeunes hommes en l'air, &

qui avoit peine à concevoir cet exemple inouï de hardiesse, dont il se doutoit bien que Sethos étoit l'Auteur, sentit bien qu'il ne feroit pas cru en l'alléguant. Ainsi pour ne pas commettre son autorité, il aima mieux céder à la superstition de son armée. Il ordonna dès le jour même qu'on mît le feu de loin aux deux tours, puisqu'elles déplaisoient aux Dieux. Il ajoûta même que puisque les grandes machines n'avoient pas réussi, on n'emploieroit plus que les poutres ferrées, la plus simple de toutes, & de laquelle on ne pouvoit se dispenser de se servir, pour enfoncer les portes, ou pour abbatre les murailles d'une Ville qu'il attaquoit si légitimement.

Le Gouverneur & Amedès écrivirent de leur côté au Roy de Memphis pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé depuis le commencement du Siège, & de la gloire que le jeune Prince & les huit Seigneurs ses compagnons s'étoient acquise. Thoris recevoit cependant de la part de la Reine des reproches secrets ou en termes à double sens de ce que

son projet avançoit si peu, & de ce que les affaires de la guerre demeu-
roient toujours sur le même pié. Il
n'avoit pas besoin de cet aiguillon
pour animer sa rage. L'avilissement
où il avoit toujours été par lui-
même, mais où il croyoit tomber
par la comparaison de Sethos, dont
le nom seul remplissoit toutes les
bouches, le mettoit dans un trouble,
dont ses ordres commençoient à se
sentir. Enfin, sous le prétexte appa-
rent de profiter du désordre dont
l'armée Thebaine n'étoit pas encore
remise, il manda au Gouverneur qu'il
étoit résolu d'attaquer la nuit sui-
vante les ennemis avec la plus grande
partie de ses forces. Qu'ainsi il lui
proposoit de le soutenir, en les
attaquant à l'heure de minuit du côté
opposé au sien, par une sortie des
meilleures troupes de sa garnison. Il
lui envoya en même-tems le mot par
lequel on devoit se reconnoître dans
les tenebres. Le Gouverneur consen-
tit à tout, & dit qu'il ne lui falloit
point d'autre signal que l'heure mar-
quée. Thoris sçavoit que Sethos n'é-
toit point des sorties : Mais se dou-

tant bien que dans une occasion comme celle-ci , il se tiendrait en-dedans fort près de la porte , il conçut le noir dessein de donner lieu aux ennemis d'entrer dans la ville. Pour l'exécuter d'une manière couverte, il se mit en devoir d'aller reconnoître lui-même le chemin par où l'on iroit aux ennemis. En entrant dans les tentes des principaux Officiers, il leur parloit tout haut de son projet ; il nommoit la porte par où la garnison devoit sortir , & leur disoit le mot d'une manière à le faire entendre de tous ceux qui étoient aux environs des tentes. Il fut averti par quelques-uns des plus anciens Capitaines , qu'il auroit été mieux de parler plus bas , à cause des espions que le Roy Mephres pouvoit avoir dans le camp ; d'autant plus que c'étoit aux Officiers particuliers à donner le mot aux troupes à l'instant de là marche. Comme l'intention même de Thoris étoit que le projet de son entreprise parvînt aux oreilles des ennemis , il ne moderoit son ton que jusqu'à ce qu'il fût un peu loin de ceux qui lui donnoient le même avis à différens

intervalles. Mais enfin l'ordre général fut de marcher contre l'armée assiégeante à l'heure qu'il avoit marquée au Gouverneur. Il prévoyoit que cette marche feroit bientôt arrêtée par les troupes de Mephrès, suffisamment averti de tout. Ainsi il comptoit qu'après les avoir combattues quelque tems, il feroit sonner la retraite par la raison plausible de son projet découvert, & laisseroit ainsi aux ennemis la liberté de battre la garnison sortie, & peut-être d'entrer dans la Ville. Toutes ces choses arriverent au grand malheur de Memphis, comme il l'avoit prévu, & au sien propre, à quoi il ne s'attendoit pas.

Mephrès avoit partagé ses Troupes en deux Corps : il conduisoit lui-même le plus grand ; & il envoyoit l'autre sous un de ses Lieutenans contre la garnison. Thoris à la tête de son armée fut d'abord effrayé de voir le Roy de Thebes, qui ne s'étoit pas encore trouvé en personne aux expéditions de nuit, & auquel il ne croyoit pas avoir affaire. Il hésitoit de s'avancer lorsque

Le Roi tomba sur lui avec toute son avant-garde ; & ordonnant à deux ou trois des Officiers les plus proches de sa personne de le saisir sans le blesser , il le fit emmener les fers aux mains dans le quartier des Prisonniers qu'il avoit faits depuis le commencement du siege : après quoi se jettant sur les premiers rangs , il en fit un furieux carnage. Mais le second Commandant après Thoris , Prince du Sang Royal de Memphis , homme âgé & d'un grand courage , prenant toute l'autorité en l'absence du Général , ordonna d'abord aux Officiers qui étoient derriere lui de reconduire l'armée en bon ordre & en silence dans ses retranchemens , pendant qu'il soutiendrait avec une seule cohorte qu'il retint , tout l'effort des Troupes Thebaines. Les Soldats de cette cohorte au nombre de trois cens , s'adosserent insensiblement au mur d'un long Temple qu'ils avoient derriere eux. Ils essuyerent là toute l'impétuosité des Ennemis , & il en restoit peu de vivans , lorsque leur Commandant adressant la parole à Mephres lui dit : Seigneur, vous êtes

vainqueur de nos premiers rangs, & de trois cens hommes que nous étions ici ; mais le corps de l'armée de Memphis est en sûreté. Contentez-vous pour cette fois de ce reste de braves gens qui se rendent vos prisonniers. Le Roy fit aussi-tôt cesser le combat : il fit emmener ces Soldats en ordonnant qu'on eût soin d'eux, & sur-tout des blessés. Ensuite présentant la main à leur Commandant, il le fit monter sur un cheval à côté de lui, & lui dit, qu'il n'auroit d'autre chaîne que sa parole, & d'autre prison qu'une tente auprès de la sienne. Le Roy retourna ainsi dans le centre de son camp, pour y apprendre des nouvelles de ce qui se passoit actuellement de l'autre côté de la Ville.

Mephrès pour faire usage de la trahison de Thoris, avoit ordonné à ses Lieutenans de laisser avancer les Troupes de la garnison fort près du camp, où elles feroient reçues par un corps d'armée rangé en bataille ; & que pendant ce tems-là un certain nombre de bataillons filassent à droite & à gauche à la faveur des

ténébres , & s'allassent ranger auprès de la porte par où la garnison seroit fortie. Il donna deux mots au lieu d'un : celui par lequel on devoit se reconnoître dans les rencontres , & celui qui étant commun à eux & à la garnison de Coptos , devoit favoriser l'entrée des Assiégeans dans la place. Les Troupes envoyées auprès de la porte avoient ordre de ne s'y présenter que lorsque les Assiégés battus , comme ils le seroient suivant toutes les apparences , s'enfueroient , ou du moins qu'ils se retireroient vers la Ville. Mais alors se mêlant avec eux , & faisant semblant d'être des leurs , ils devoient se jetter en plus grand nombre qu'ils pourroient dans Coptos.

L'attaque de la garnison surprise de trouver les Ennemis en si bonne posture , fut néanmoins très-vigoureuse ; parce que les Officiers choisis par le Gouverneur étoient excellens , & & que sept des compagnons de Sethos qui les avoient suivis comme volontaires , animoient les Troupes par leur exemple. Quoique l'armée de Thebes non seulement les reçût

de front , mais les attaquât eux-mêmes insensiblement par les côtés ; les Soldats de Coptos soutinrent ce combat inégal avec tant de courage , que les Assiégeans postés auprès de la porte crurent qu'il n'y auroit point de fuyards , & que le prétexte d'entrer dans la Ville leur manqueroit. Cependant les Thebains commençant à dire à haute voix que l'armée de Memphis étoit défaite , & que le Général étoit pris ; une cinquantaine des plus lâches de la garnison sortie , & qui se trouvoient les plus proches de la porte , se détachèrent de leurs rangs pour revenir à toutes jambes dans la Ville. Le Gouverneur qui crut que toutes ses Troupes défaits les suivoient , leur fit ouvrir les portes. Les Soldats Thebains qui attendoient cette occasion avec impatience , se joignirent à eux en grande foule. Mais la frayeur & le désordre des premiers les fit bientôt distinguer des seconds dont l'extérieur étoit plus arrangé , & qui affectoient trop de crier le mot , afin qu'on les laissât passer. Le Gouverneur qui étoit en armes en-dedans & auprès de la porte

avec une élite d'Officiers & de Soldats , parmi lesquels étoient Sethos & Amedès , s'écria tout d'un coup : Nous sommes trahis ; qu'on ferme les portes. Ce commandement fut inutile , les Assiégeans en remplissoient tellement l'intervalle qu'il fût impossible , de leur donner aucun mouvement. Il ne fut plus question pour le Gouverneur , que d'envoyer chercher du secours dans la partie de la garnison restée dans la Ville , & d'employer en attendant ce qu'il avoit-là de monde pour l'opposer à ce torrent. On laissa répandre dans la Ville le petit nombre d'Ennemis déjà entrés , comme n'y pouvant faire seuls beaucoup de mal. Mais le Gouverneur avec l'élite de ses Soldats déjà assemblés , Sethos , un des jeunes Seigneurs demeuré seul auprès de lui , Amedès , & même l'Esclave dont nous avons parlé , & qui ne quittoit point son Maître tant qu'il lui permettoit de le suivre , résisterent avec tant d'ardeur aux Assiégeans arrivés jusques dans l'embrasure de la porte ; que malgré les efforts de ceux qui les pouissoient par

derriere , il n'en survenoit presque plus de nouveaux.

Amedès voyant que dans le feu de l'action Sethos s'écartoit de lui à chaque instant , lui recommanda surtout de ne point sortir de la Ville. Le jeune Prince n'avoit pas dessein de le faire. Mais un moment après sentant que les Ennemis plioient devant lui , & se trouvant dans la porte , soutenu même de tous les Soldats qui le suivoient , il ne put se résoudre à perdre son avantage ; & avançant toujours , il étoit dehors avec le jeune Seigneur & avec son Esclave , avant que de s'en être apperçu. Ils furent même bientôt éloignés tous trois de la porte par d'autres assaillans qui les poussèrent le long du fossé sur la main gauche. Amedès lui-même contrevenant à son ordre propre , parce que combattant dans la même porte , il n'auroit pu reculer sans donner lieu aux Ennemis de s'avancer sur lui & de rentrer dans la Ville , se trouva sorti , & fut jetté sur la droite par des Soldats du Roy de This qui le blessèrent grièvement & le firent prisonnier. Le Gouverneur
sçavoit

Œcavoit bien que des personnages si importans étoient dehors : Mais étant chargé du salut de la place , il saisit le premier instant favorable pour faire fermer la porte ; & ne laissant que le guichet ouvert , il y plaça des hommes sûrs , non seulement pour choisir ceux qu'on laisseroit rentrer ; mais pour envoyer Œcavoir à tous momens des nouvelles des Troupes sorties , & sur-tout de Sethos & d'Amedès. Cependant le jeune Prince, son Compagnon & son Esclave , mettant en usage leur adresse & leur legereté aidée des ombres de la nuit , furent bientôt hors de la portée de ceux qui auroient pu les tuer ou se saisir d'eux. Le résultat du petit conseil qu'ils tinrent tous trois , fut que le plus court & le plus sûr pour eux , étoit de surmonter courageusement tous les obstacles , pour s'aller joindre aux Troupes de la garnison , qui se défendoient encore dans le lieu même de la première attaque , où le bruit seul qui s'y faisoit les pouvoit aisément conduire. Ils firent si bien en se tenant toujours tous trois ensemble qu'ils y parvinrent , après a-

voir tué en passant & en courant quelques-uns de ceux qui entreprirent de les arrêter. S'étant bientôt fait connoître dans les rangs ils y rétablirent en quelque sorte l'espérance. Mais peu de tems après Sethos reçut au défaut de la cuirasse un coup d'épée qui l'étendit par terre comme mort. Son Compagnon qui le vit se jeta aussi-tôt sur lui, pour essayer avec l'Esclave de tirer son corps de la mêlée. Ils y réussissoient déjà, lorsque le jeune Seigneur reçut lui-même un semblable coup qui le renversa assez loin de Sethos sans connoissance & presque sans vie. L'Esclave croyant son Maître tué sans retour, lui ôta avec regret son anneau du doigt, pour faire voir qu'il l'avoit accompagné fidèlement jusqu'à la mort. Voulant même continuer de combattre auprès de lui, le tumulte ne lui laissa que le tems de mettre cet anneau dans sa bouche. Mais à peine se remettoit-il en action, qu'étant sur les flancs du bataillon d'où il venoit de dégager le corps de son Maître, des Soldats Arabes le saisirent par derrière, & le firent passer dans le

rang de leurs prisonniers. Il s'accoutuma à tenir son anneau toujours caché sous sa langue , dans l'idée confuse qu'il pourroit servir à sa délivrance.

Le Roi lassé d'attendre dans sa tente le succès d'un combat si long & si opiniâtre, vint lui-même au champ de bataille ; & ayant dessein de ménager ses Troupes pour la suite d'un siège , qu'il ne voyoit pas prêt à finir si-tôt , il fit sonner la retraite presque en arrivant. Ainsi les Assiégés horriblement diminués en nombre , & ne sachant pas même encore toutes leurs pertes , rentrèrent pourtant encore cette fois dans la Ville avec honneur.

Mais quelle fut la désolation non seulement du Gouverneur, mais encore de la garnison & de tous les habitans de Coptos, lorsqu'on vit que Sethos manquoit aussi bien qu'Amedès, le jeune Seigneur & l'Esclave, desquels on auroit pu du moins apprendre sa destinée ! Dès la pointe du jour le Gouverneur envoya demander au Roi de Thebes une suspension d'armes, afin de pouvoir ensevelir ses morts. L'ayant obtenue

aisément à cause de l'intérêt semblable qu'avoit le Roi, il envoya visiter exactement le champ de bataille, esperant qu'on reconnoîtroit ceux dont il étoit le plus en peine au casque & aux autres armes, & sur-tout Sethos & Amedès à la veste d'Initiés qu'ils portoient sous leur cuirasse. Mais les maraudeurs, comme il arrive d'ordinaire, avoient déjà dépouillé tous les morts, & les piés des hommes & des chevaux avoient défiguré la plûpart d'entre eux. Le Gouverneur apprit bien-tôt qu'on n'avoit aucun indice des corps ni de Sethos, ni d'Amedès, ni de l'Esclave. Mais il sçut qu'on lui alloit amener le jeune Seigneur qu'on avoit trouvé respirant encore à côté du champ de bataille, & dépouillé comme les autres. Pendant qu'on mettoit le premier appareil sur sa playe qui ne se trouva pas mortelle, il prévint lui-même la curiosité du Gouverneur, & lui dit en gémissant qu'il avoit vû tuer le jeune Prince, & qu'il avoit aidé l'Esclave à tirer son corps de la mêlée. Mais qu'ayant été blessé lui-même dans cette fonction, il ne sçavoit plus ce qu'é-

toit devenu ni le corps de Sethos, ni l'Esclave qu'il avoit laissé plein de vie. La nouvelle de la mort du Prince se répandit aussi tôt par-tout. Elle parvint d'un côté jusqu'au Roi de Thebes, & de l'autre jusqu'à Amedès. Ce dernier ayant été reconnu pour Initié par les Officiers du Roi de This qui le faisoient traiter de sa blessure plus douloureuse que dangereuse, fut mis sur un brancard & envoyé comme un prisonnier d'importance à Abydos, distante à peine d'une journée. Le Roy de This l'ayant vu lui fit un très-grand accueil. Amedès de son côté, quoiqu'après la perte du Prince il n'eût aucun dessein ni de retourner à Memphis, ni de demeurer dans le Royaume de This, procura d'abord la paix entre les deux Rois Pere & Oncle de Sethos, en détachant le dernier de la ligue qu'il avoit formée avec le Roy de Thebes.

Dès le lendemain du funeste malentendu dont Thoris avoit été la cause, Mephrès ayant reçu la nouvelle de la mort de Sethos envoya faire des complimens de condoléance au Gouverneur comme représentant le Roi de Memphis. Il fit ajouter

qu'il en alloit tirer une vengeance au spectacle de laquelle il pouvoit venir lui-même en toute sûreté, ou envoyer qui il jugeroit à propos. Le Gouverneur répondit qu'il rendroit compte au Roy son maître de la civilité généreuse du Roy de Thebes : mais que ne comprenant point quelle sorte de vengeance il vouloit tirer de la mort du Prince , il le supplioit de le dispenser de toute réponse sur cet article. Au retour du Heraut , Méphrès fit assembler toute son armée & placer dans le milieu des rangs tous les prisonniers qu'il avoit faits sur Memphis. On voyoit même ce mouvement du haut des remparts de Coptos , & l'on ne sçavoit encore à quoi il devoit aboutir. Enfin on vit amener Thoris tête nuë , entre deux hommes qui le tenoient lié. Alors Mephphrès prenant la parole , dit : Soldats de Thebes , & vous Soldats de Memphis ; voilà ce malheureux Général , qui n'ayant aucune distinction ni de naissance ni de mérite , a eu l'audace d'accepter le commandement des troupes de Memphis contre une armée que l'on sçavoit bien que je devois

conduire en personne. Quelque irrité que je sois du peu d'égard que l'on a eu dans cette occasion à l'usage établi de tous les tems entre les Rois d'Egypte qui se font la guerre ; j'ai de quoi me consoler par l'avantage que nous avons remporté ; & je comprends qu'Osoth sera bientôt plus fâché de cet indigne choix que je n'ai pû l'être. S'il gouvernoit par lui-même, je sçai les mesures que j'aurois dû prendre avec lui pour prévenir cet affront ; mais comme je ne prétends discuter les déferences qui sont dûes au sang Royal de l'Egypte qu'avec des personnes de ce même sang, j'ai essuyé cette honte, dans la pensée de m'en faire justice moi-même. J'aurois peut-être même usé de mépris au lieu de vengeance, à l'égard d'un Général aussi peu respectable que celui-ci, s'il n'avoit été qu'imprudent ou mal-habile. Mais je veux que l'une & l'autre nation sçache que ce traître est l'unique cause du malheur arrivé cette nuit à l'armée & à la garnison ennemie, & sur-tout à l'incomparable Prince Sethos, dont toute l'Egypte doit regretter la perte. C'est ce

perfide qui allant hier sur le soir de tente en tente donner ses ordres pour l'attaque , sembloit ne pouvoir parler assez haut de son projet, & du mot qu'il avoit envoyé au Gouverneur de la place. Ce fut en vain que les plus sages Officiers de son armée l'avertirent les uns après les autres & à mesure qu'il parvenoit à eux, de parler plus bas. Il reprenoit sans cesse la hauteur de son ton dans le dessein manifeste de se faire entendre aux espions dont la haine du gouvernement de Daluca me pourvoit abondamment. S'il étoit mon sujet, & que je voulusse lui faire subir la mort qu'il mérite , je le ferois interroger dans le Conseil de guerre ; mais le châti-ment auquel je me borne à l'égard même de mon prisonnier ne demande point que je prenne tant de mesures. Il est bon d'assurer ici du moins quelque punition à un scélerat dont la conduite ne seroit peut-être pas condamnée par le ministère auquel le Royaume de Memphis est aujourd'hui livré. Le Roy ayant parlé de la sorte fit dépouiller Thoris jusqu'à la ceinture malgré les protestations qu'il

faisoit avec des cris pitoyables, que la Reine l'avoit forcé de prendre le Généralat, & qu'en donnant ses ordres, sans sortir du Camp, il ne croyoit point être entendu par des ennemis. Après lui avoir lié les mains derrière le dos, deux hommes, un de chaque côté, lui mirent le col entre deux fourches, & en cet état lui firent faire le tour du grand espace qu'environnoient les troupes de Thebes & les prisonniers de Memphis, pendant que deux autres hommes le fouettoient avec de longues verges. C'a été là depuis chez les Romains le supplice qu'on faisoit subir aux ennemis de la patrie avant que de les frapper de la hache; & dont la seule description qu'on en fit à l'Empereur Neron le détermina à se tuer lui-même de peur d'être pris dans sa fuite.

Après cette exécution le Roy dit : Officiers & Soldats de Memphis; c'est autant pour votre satisfaction que pour la mienne, que je viens de faire cet exemple; vous en jugerez vous-mêmes par le bon traitement que vous recevrez de moi jusqu'à votre échange. A l'égard de ce misérable, je vais le

renvoyer piés & poings liés à Daluca sans aucune rançon : je ne le mets à aucun prix , & je ferois bien fâché qu'il entrât en comparaison avec le moindre de mes ~~soldats~~ prisonniers. Le Roy de Thebes l'envoya en effet sur le champ dans la plus prochaine Ville du Royaume de Memphis , dont il sçavoit que le Gouverneur étoit dévoué à Daluca. Thoris en arrivant le pria de le cacher à tous les yeux jusqu'à ce qu'il eût prouvé son innocence. Ce Gouverneur le fit volontiers , & dépêcha aussi-tôt un Courier à la Reine pour sçavoir ce qu'il feroit de lui. La Reine se sentant châtiée en la personne de son Général , manda en toute diligence à ce Gouverneur de faire à Thoris bien enfermé toutes sortes de caresses , & de lui promettre de sa part une prompte justification : mais qu'au dehors il publiât par-tout que la Reine lui alloit faire faire son procès. Que cependant au bout de trois jours il le fit étrangler dans son lit par des hommes sûrs , & qu'ensuite il fit courir le bruit qu'il étoit mort de chagrin : tout cela fut ponctuellement exécuté.

Le Gouverneur de Coptos s'étoit fixé à n'écrire au Roy que vers la fin du jour qui avoit suivi le double combat qui s'étoit donné sous les murailles de la Ville , pour employer ce délai à faire toutes les perquisitions possibles, & à recueillir toutes les nouvelles qui regarderoient Sethos. Il avoit fait séparer tous les corps dans lesquels on pouvoit entrevoir quelques marques de distinction , parce que sans parler de Sethos , trois des jeunes Seigneurs ses compagnons n'étoient point revenus du combat. Avant que de les faire mettre dans les Catacombes de Coptos , il fit à ceux-là des funérailles plus distinguées & plus honorables qu'aux autres , dans la persuasion où il étoit que Sethos étoit confondu parmi eux. Il écrivit enfin au Roy une lettre baignée de ses larmes , où il lui faisoit un long détail de tout ce qui s'étoit passé dans cette nuit malheureuse , & jusqu'au moment où il avoit pris la plume. Le Roy à l'endroit où il trouva l'énoncé formel de la mort de son fils tomba en défaillance. La Reine qui avoit reçu cette nouvelle par ses émissaires quinze heures avant lui,

se tenant toujours depuis ce tems-là près de sa personne , s'employa à le faire revenir. Dès qu'il eut repris ses sens , il se tourna vers elle , & lui dit d'un ton mêlé de douleur & de colere : Ah ! Madame , voilà les fruits de votre pernicieux Ministère. Je vous l'ôte dès ce moment. Allez vous enfermer dans la plus éloignée de vos maisons , & que je ne vous voye jamais. La Reine ceda à cet orage & se retira. Mais avant que de partir & d'emmener avec elle les deux Princes ses enfans dans une maison de plaisance qu'elle avoit à dix lieues de la capitale ; elle ménagea des relations secretes avec ceux qui la voyant mere de l'héritier présent de la Couronne , & connoissant les ressources de sa politique , sentoient bien qu'elle feroit toujours dans une certaine considération , & se promettoient de la voir encore plus puissante après son retour qu'avant son exil. Le Roy cependant forma dès le jour même un Conseil composé d'hommes assez bien intentionnés. Ce Conseil entretiendra le Royaume pendant les premieres années qui vont suivre , dans une situa-

tion moyenne entre la prospérité & la foiblesse, mais qui tenant un peu plus de celle-ci que de l'autre, le laissera venir jusqu'à la veille de sa ruine, dans une guerre étrangere qui sera le principal sujet du dernier livre de cette Histoire.

D'abord après avoir formé ce Conseil, Osooth qui se flattoit encore de quelque espoir de recouvrer son fils, qui pouvoit n'être qu'égaré dans le désordre d'un combat de nuit, écrivit au Roy de Thebes. Il le prioit d'entendre la générosité qu'il avoit marquée en prenant part à la mort de son fils, jusqu'à vouloir bien encore le faire chercher parmi les prisonniers qu'avoient pû faire les différentes Nations qui servoient dans son armée. Il lui marqua que son fils avoit au doigt un anneau dont la pierre étoit une émeraude sur laquelle étoit représenté un Horus, dont une main sembloit en aller chercher une autre qui la tenoit, & qui étoit celle de la feuë Reine Nephté sous la figure d'Isis, qui avoit été détachée du reste de la pierre, & qui avoit servi de bague à son épouse, sans qu'il scût ce que cette bague étoit devenue.

Que l'Horus tenoit le doigt de sa main droite sur sa bouche ; mais qu'un pan de son manteau sembloit être soutenu par les extrémités d'une autre main , qui étoit la sienne sous la figure d'Osiris , que lui-même Osoroth portoit à son doigt & qui lui servoit de bague. Qu'enfin si cette indication proclamée pouvoit faire ramener le Prince Sethos , il lui offroit pour le racheter , non seulement tout le Nome Coptite , qu'il lui cédoit dès à présent pour le bien de la paix à laquelle il étoit résolu ; mais outre cela la moitié de tout le reste de son Royaume , prix immense qui ne regardoit que la personne de son fils. Dès que le Roi de Thebes eut reçu cette lettre , il en fit publier le contenu dans tous les lieux où les prisonniers de guerre pouvoient avoir été conduits , promettant de plus en son nom une récompense extraordinaire à ceux qui lui rameneroient ce Prince , si par hazard il n'étoit pas mort.

Cette publication fut faite comme ailleurs à Compasis , Ville de l'Arabie occidentale ou Egyptienne , à sept ou huit lieuës de Coptos , où les Ara-

bes qui avoient pris Azarès l'avoient conduit. Ils ne connoissoient point sa condition d'Esclave. Au contraire l'ayant saisi lorsqu'il combattoit avec un courage incroyable , & ayant été charmés de la liberté de son esprit dans la route qu'ils lui firent faire depuis le champ de bataille jusqu'à Compasfis , ils le regarderent comme un homme de conséquence , & résolurent de le soustraire aux recherches que le Roy de Thebes pourroit faire des prisonniers de quelque considération. Il soutint auprès de deux ou trois hommes choisis qui l'avoient en garde , la premiere opinion qu'il avoit donnée de lui. Ainsi quand la publication arriva jusqu'à eux , il se crut assez autorisé pour leur dire : Seigneurs Arabes , quoique je sois Egyptien , j' ai toujours eu un penchant naturel pour votre Nation. Vous en avez déjà pour preuve la facilité avec laquelle je parle votre langue. Il n'est pas encore tems de vous dire qui je suis. Je n'ai point la bague que l'on désigne ; mais si vous êtes prudents & secrets , je vous en donnerai des nouvelles en d'autres lieux. Conduisez-

moi seulement de l'autre côté du Golphe Arabe (1) chez les grands Arabes , dont vous tirez votre origine. Je suis mécontent du gouvernement de Memphis , vous l'êtes de la domination de Thebes , nous pouvons nous être mutuellement utiles. Les deux ou trois Arabes qui le gardoient , étonnés de ce discours , conçurent un nouveau respect pour leur prisonnier. Ils le conduisirent à l'instant par des routes détournées jusqu'au port de Berenice , où ils le firent embarquer secretement comme il le souhaitoit lui-même , & l'ayant fait aborder au port de Badée dans l'Arabie heureuse ; quelques jours après il arriva honorablement escorté à Meriaba , où les Rois de cette contrée faisoient leur résidence.

La fortune de Sethos , qui n'étoit pas mort , comme on le croyoit , n'avoit pas été moins singulière. Des Soldats Ethiopiens s'étoient saisis de ce

| | |
|---|---|
| <p>(1) C'est cette mer qu'on a nommée Mer rouge , qui porte ce nom dans l'Ecriture Sainte , quoique dans les Auteurs profanes</p> | <p>la Mer rouge soit l'Océan qui baigne les Côtes Meridionales de l'Asie. L'Auteur le dira lui-même , liv. suivant.</p> |
|---|---|

Prince vers la fin du combat ; ils avoient apperçu en lui un souffle de vie qu'une heure de tems avoit fait renaître. Quoiqu'ils ne le reconnussent pas pour le Prince de Memphis, sa grande taille, & le fin acier de ses armes leur firent croire qu'ils tiroient une grosse rançon de ce prisonnier. Sethos ne se reconnoissant pas encore, fut donc porté par ces barbares jusqu'à une Ville appelée dans nos vieux Itinéraires Phœnicon (1), à vingt mille de Coptos, sur le chemin de la mer rouge. Les Marchands Phœniciens y avoient un entrepôt assez considérable pour lui avoir donné leur nom. Les Troupes Ethiopiennes avoient choisi ce lieu pour y conduire leurs blessés, parce que le commerce des pierres précieuses qu'ils fournissoient aux Phœniciens, leur attiroit beaucoup de considération de leur part. Là, les Soldats Ethiopiens dépouillerent Sethos de ses armes & de ses habits, & jetterent la veste d'Initié qu'ils ne connoissoient point & qui étoit toute ensanglantée. Ils le

(1) Voyez la Geographie de Cellarius, de *Africa*.

confierent ensuite à quelques Medecins de Phœnicie, dont ils se servoient eux-mêmes pour leurs malades. Ces Medecins, sortis d'une Nation plus polie que les Ethiopiens, prirent un soin extrême de ce prisonnier, dont la blessure n'avoit heureusement endommagé aucune partie noble. Ils s'interessèrent à lui bien plus par le caractère de son esprit, qui se manifesta bientôt, que par la commission qu'ils avoient reçue. Sethos leur cachant soigneusement son nom & sa naissance, jusqu'à ce qu'il fût en état de juger quel parti il pourroit prendre, se faisoit passer pour un simple Soldat de l'armée de Memphis qui s'appelloit Cherès, de sorte que les Ethiopiens qui venoient sçavoir de ses nouvelles de tems à autre, commençoient à se refroidir sur son sujet. Les Phœniciens profitant de ce dégoût leur proposerent de le leur vendre. Le marché fut bientôt conclu; & Sethos sans rien dire encore, de Prisonnier de guerre devint Esclave. Ses nouveaux Maîtres n'attendoient que le tems où il fût un peu rétabli pour le mener au Port Blanc sur le Golphe

Arabique où ils devoient s'embarquer pour un voyage de long cours.

Il étoit encore à Phoenicon, où sans se faire connoître il avoit appris la fausse nouvelle qui couroit de sa mort, les regrets qu'elle avoit excités dans la Ville de Coptos, la part que le Roy de Thebes y avoit prise & la vengeance qu'il en avoit tirée ; lorsque la publication de la Lettre du Roy son Pere arriva jusques dans la chambre où il étoit couché. La mention qui y étoit faite de son anneau , lui fit jetter les yeux sur sa main pour la premiere fois depuis sa blessure. Voyant que cet anneau lui manquoit , il suspendit le premier mouvement qui le portoit à se déclarer. Mais lorsque dans la suite de la Lettre il entendit qu'Osoroth offroit la moitié de son Royaume pour le racheter , cette rançon excessive lui inspira la résolution de se cacher encore davantage , & de s'ensevelir plutôt tout vivant , que d'être la cause d'un démembrement si affreux de la seconde & de la plus brillante Monarchie de l'Egypte. Dès qu'on eut achevé la lecture de la Lettre , il ne put s'empêcher de dire tout

haut , qu'un prisonnier tel que celui-là , s'il vivoit encore , ruinerait le Royaume de son pere avant que d'en être le successeur , & qu'Osoth seroit trop heureux que son fils demeurât mort comme on le croyoit. Ce jeune Prince se confirma dans un sentiment si généreux par l'espérance de rentrer quelque jour dans Memphis d'une maniere plus favorable & plus glorieuse , par le danger que les mauvaises intentions de la Reine, dont il venoit de faire une si terrible épreuve , lui feroient courir tous les jours, s'il retournoit actuellement dans sa patrie ; & peut-être encore par une satisfaction secrete que lui donnoit l'idée d'un long voyage qu'il alloit faire avec de grands Navigateurs , en général très-amis des Egyptiens auxquels ils rapportoient leur origine , & qui marquoient à son égard une considération particuliere. Pour dire quelque chose de plus , il compta lui-même sur son Initiation, pour les vertus dont il auroit besoin sous un déguisement & dans un exil perilleux quoique prudent. Il invita donc ses nouveaux Maîtres pour prévenir les per-

quisitions importunes , à le mener incessamment jusqu'au port où ils devoient s'embarquer. Ils le firent dès le même jour en le portant à main d'hommes sur un brancard , pour lui épargner l'agitation de toute autre sorte de voiture.

Ainsi le Roy de Thebes répondit au Roy de Memphis , que ses recherches dont il lui faisoit le détail , avoient été inutiles. Qu'il acceptoit le Nome Coptite , unique sujet de la guerre , comme ayant toujours appartenu à ses prédécesseurs Rois. Mais que quand même il auroit été assez heureux pour retrouver son fils , que le Gouverneur de Coptos croyoit avoir enseveli , il n'auroit mis la restitution d'un Prince , dont lui-même honoroit la mémoire , qu'au prix d'une paix raisonnable.

Fin du cinquième Livre.





SETHOS.

LIVRE SIXIEME.

SETHOS, que nous appellerons **S**CHERE's dans tout le cours de ses Voyages, conformément au nom qu'il s'étoit donné lui-même, trouva en arrivant au port blanc une Flote de quinze Vaisseaux, montés par dix mille Phœniciens. Les Rois d'Egypte, selon plusieurs témoignages de l'antiquité, se servoient d'eux pour commercer avec les Peuples étrangers, & pour conduire leurs propres Vaisseaux dans les Mers éloignées. Après avoir tenté inutilement de couper l'Isthme qui sépare la Méditerranée de la mer rouge (1); ils s'étoient ré-

(1) Sesostris s'étoit | y perdit 120000 hom-
désisté de cette entre- | mes. *V. Marsh. p. 376.*
prise; & Nechos qui | & 531.
la tenta dans la suite |

Huits à des canaux qui ne pouvoient recevoir que des Vaisseaux médiocres. Ainsi il avoit fallu prêter aux Poëniens quelques Ports sur la mer rouge ; & c'est par-là que ceux-ci entretenoient communication avec les Indes. Ils avoient fait même depuis six ans un très-grand établissement dans la fameuse Isle de la Tapobrane , (*aujourd'hui Ceylan*) , située à l'extrémité de cette grande presq'Isle qui sépare l'Indus & le Gange. Outre les raisons de commerce qui les attiroient là tous les ans, ils alloient cette fois porter du secours à leur Colonie, que les Rois de l'Isle menaçoient d'une expulsion prochaine. Ainsi cette Flote quoique marchande étoit armée en guerre. Cherès étendu encore sur son brancard , fut apporté dans le Vaisseau du Commandant par ceux qui l'avoient acheté. Ils le lui présentèrent comme un Egyptien que des Soldats Ethiopiens avoient pris à la bataille de Coptos , & leur avoient cédé pour quelque argent. Il se disoit lui-même un simple Soldat que personne en effet n'avoit réclamé : Mais , ajoûtoient-ils , à l'esprit & à

la sagesse qui paroissoient en lui, ils esperoient qu'après sa guerison qui s'avançoit beaucoup, le Commandant seroit bien aise de l'avoir à son service. Il reçut favorablement ce prisonnier, & lui dit que les Egyptiens, ceux même du dernier rang, étoient toujours bien traités chez eux. Qu'il se rétablît à son aise, & qu'on ne lui donneroit que les fonctions qu'il choisiroit lui-même. On mit à la voile dès le lendemain. Le vent qui fut toujours favorable & égal dans leur route, ne retarda point le rétablissement du malade. Au bout de deux jours il commença à se tenir levé pendant quelques heures pour s'instruire de la navigation, en rapportant sans rien dire ce qu'il voyoit pratiquer, aux principes qu'il sçavoit mieux que ceux qui les mettoient en usage. Il écouloit avec plaisir les Matelots qui, en côtoyant l'Egypte & l'Ethiopie la plus septentrionale, nommoient successivement les Peuples que la Geographie lui avoit déjà fait connoître. Tels étoient les Troglodytes, ainsi appellés des cavernes où ils se tiennent à cause de l'extrême chaleur

de leurs campagnes : Les Adulites ; esclaves échappés de l'Egypte, qui s'étoient rassemblez-là , & y avoient bâti une forteresse nommée Aduliton. Les Blemmyes meridionaux, Hommes dont la tête est si basse & si enfoncée , que les premiers qui les ont vus ont dit qu'ils n'en avoient point ; & que leurs yeux , leur nez & leur bouche étoient placés sur le haut de leur poitrine. On montrait les habitations d'autres Peuples qu'on ne distinguoit les uns des autres que par leurs différentes manieres de se nourrir : Comme les Risophages qui ne mangeoient que des racines : Les Ichthyophages qui , enfermés du côté de la Mer par un rivage impraticable , & du côté de la terre par des précipices affreux, n'ont aucun commerce avec les autres Hommes & ne vivent que de leur (1) pêche : Les Struthiophages , un peu plus avancés dans les terres , où ils passent leur vie à la chasse du Struthiocamelus , grand oiseau qui a les piés d'un Chameau ;

(1) Diodore parle | Mais il paroît les mettre dans l'Arabie.
de ces Ichthyophages.

avec lesquels il lance des pierres par derriere à ceux qui le poursuivent , & qui ne se sert de ses aîles , qui sont forts courtes , que pour être plus leger à la course.

Avant que d'arriver au Détroit , on s'approche de l'Arabie Sabéenne , appelée autrement l'Arabie heureuse , à cause de la beauté de ses pâturages , mais sur-tout à cause de l'abondance & de la diversité de ses plantes aromatiques. On est averti du voisinage de cette admirable contrée longtemps avant que de découvrir la terre , & Diodore s'exprime sur ce sujet d'une maniere très-éloquente. Rien , dit-il , n'égale le plaisir que cette odeur composée fait à ceux même qui côtoient ce rivage , & qui ne la reçoivent que de loin. Les vents de terre apportent ces exhalaisons précieuses du milieu du pays jusques sur la Mer. Elles s'insinuent pour ainsi dire jusqu'au fond de l'ame , & sortant actuellement du sein de la nature , elles donnent aux voyageurs une idée de l'Ambroisie que la Fable fait servir aux Dieux.

Ils se trouverent enfin dans le Détroit où Cherès entendit dire à quel-

ques personnes de l'Equipage, qu'il n'y avoit pas encore long-temps qu'on le croyoit fermé. En effet, un certain Damastès allegué dans Strabon avoit eu cette opinion. On donna à ce passage découvert un nom de mauvais augure en appellant *Sihenæ Deiræ*, détroit funeste, ou le promontoire d'Ethiopie qui le domine, ou les Isles qui s'y rencontrent. Quelques Auteurs mêmes l'ont nommé *Ostium luctus*, (1) porte de deuil. Ce n'est pas qu'il soit extrêmement difficile ou dangereux à traverser; mais dans ces premiers temps où les longues navigations étoient très-hazardeuses, on indiquoit par-là que ceux qui avoient la hardiesse de passer ce détroit pour aller plus loin, couroient risque de ne jamais revenir.

Cependant ils entrèrent dans cette Mer qui baigne les Côtes méridionales de l'Arabie jusqu'au Golphe Persique, & à laquelle les anciens donnoient plutôt le nom de Mer Rouge qu'à celle qui est enfermée entre l'E-

(1) C'est la signification de son nom Arabe *Bab-el-Mundeb*.

gypte & l'Arabie, n'appellant guères cette dernière que sein Arabique. Cinglant toujours à l'orient ils voguerent à la vûe des Côtes de la Caramanie & de la Gedrosie, Provinces maritimes de la Perse, & ils découvrirent à leur midi cet assemblage de petites Isles (*les Maldives*) que la Mer sépare à peine les unes des autres, & dont quelques-unes n'ont pas un stade de tour. Ptolemée en admet trois cens soixante-dix-huit : Mais quelques voyageurs assûrent qu'il y en a douze mille qu'ils disent être soumises à un seul Roy.

Comme il y avoit alors plus d'un mois qu'ils faisoient route, Cherès se trouvoit parfaitement guéri. Le Commandant nommé Astarte, homme de sens & d'expérience, & connu même de Cherès par sa réputation, remarquoit de plus en plus la noblesse de sa physionomie & un certain air de distinction répandu sur toute sa personne. Il observoit attentivement ses réponses, qui sans sortir de la modestie que sa condition présente sembloit lui prescrire, laissoient appercevoir une très-grande élévation d'esprit & de sentimens. Mais il étoit vé-

ritablement étonné de l'étendue de ses lumieres : Elles avoient déjà servi à redresser quelques observations des Pilotes par des regles ou des methodes plus sûres & plus abregées que les leurs ; & elles sembloient égales dans toutes les sciences naturelles , aussi-bien que dans les histoires , dans les loix & dans les mœurs, tant de l'E-gypte, que des autres Peuples , sur lesquels on s'avisoit de l'interroger. Chérès ménageoit avec art cet avantage , & ne disant à chaque fois que ce qu'il falloit dire , il faisoit paroître ses connoissances comme inépuisables. Car enfin quoiqu'il ne voulût point être connu pour ce qu'il étoit , il ne se refusoit pas à l'estime & à la considération qu'il pouvoit s'attirer naturellement , & sans faire semblant de la chercher. Toute la réputation qu'il s'étoit acquise comme Sethos ne lui servoit de rien , & il avoit besoin de s'en faire une nouvelle comme Chérès. Cependant seul , dénué de tout ; & ayant perdu jusqu'aux moindres indices de sa naissance , il ne désespéroit pas , dans les grandes vuës qu'il avoit pour l'utilité du genre hu-

main , de se voir bien-tôt le Chef de cette Flote , où il venoit d'entrer esclave. Le Commandant indéterminé sur son sujet , sans le tirer à l'exterieur de l'état de Soldat prisonnier , que Cherès avoit pris lui-même , agissoit d'ailleurs avec lui comme avec un homme de la part duquel il ne devoit s'attirer pour l'avenir aucun reproche , & il mettoit en pratique à son égard la maxime très-sage de respecter les inconnus. A dire le vray , le titre d'Egyptien , soutenu dans cet étranger du mérite personnel , suffisoit à Astarte pour faire approuver ses égards par les principaux Officiers de la Flote. Ceux-ci même commençoient à regarder Cherès comme un jeune homme de grande naissance , qu'une trop belle éducation avoit rendu suspect à la Reine de Memphis. Ainsi ils ne faisoient aucune difficulté de conférer avec lui , & ils songeoient même à l'attacher aux intérêts des Phœniciens.

Le tems arriva bien-tôt de leur faire sentir encore mieux le prix de l'acquisition qu'ils avoient faite. Ils côtoyoient déjà le rivage occidental de

la presqu'Isle deçà le Gange à l'extrémité de laquelle est le promontoire appelé Cory. Vis-à-vis de ce promontoire à une distance de soixante mille vers l'orient, est le port Boreal de la Taprobane, *Ceylan*. C'est cette Isle qui se nommoit auparavant Palæsimunde, & qui s'appelle aujourd'hui Salice. Si je voulois donner un exemple de la variation arrivée aux dénominations de la plûpart des lieux de la terre, & de la difficulté qu'on trouve à reconnoître le monde présent dans les anciens Géographes, j'ajouterois que le premier nom de cette Isle a été Lamcab (1) ou Lamca, le second Ilanare, & le troisième Trātane, duquel on dit que les Grecs ont fait Taprobane. J'omets à dessein l'histoire d'Iambule (2), qui ayant été mis seul avec son compagnon dans une barque par les Ethiopiens, comme deux victimes expiatoires, prétend être abordé heureusement dans cette Isle, parce que cette histoire se

(1) Voyez les Notes sur les petits Géographes, l'Edition d'Oxford, t. I. p. 76.

(2) Diodore parle de cet Auteur & de son voyage vers la fin du liv. 2.

présente dans cet Auteur avec toute l'absurdité d'une Fable. La Taprobane a passé long-tems pour la plus grande Isle de l'Océan meridional , soit qu'on ne connût pas encore celles qui la surpassent en grandeur , soit qu'on lui donnât une étendue qu'elle n'a pas. En effet les cartes faites suivant les graduations géographiques de Ptolemée la portent jusques sous l'Equateur , quoiqu'elle en demeure éloignée vers le septentrion d'environ dix degrez.

Après une navigation toujours fort heureuse , & qu'ils avoient faite plus à la voile qu'à la rame, les Phoeniciens étoient à la hauteur de Cory , lorsque le Soleil levant fit découvrir du côté de l'Isle une Armée navale plus grosse du double que la leur. Ils reconnurent aisément à la diversité des pavillons que c'étoient les trois Rois de la Taprobane réunis pour s'opposer à leur passage. Astarte déjà inquiet de n'avoir vû venir audevant de lui aucun bâtiment qui pût lui apprendre où en étoient les affaires de la Colonie, ne douta pas qu'elles ne fussent entièrement perdues. N'osant

pas se charger seul d'attaquer les ennemis avec tant de désavantage , & sans avoir pû seulement prendre langue avec les Phœniciens de l'Isle , il fit assembler le Conseil de guerre. Il avoit fait demeurer Cherès dans la chambre du Conseil , sous prétexte d'y rendre quelque service. La pluralité des voix alloit à s'en revenir. Car enfin , disoit-on , si les nôtres sont exterminés , comme leur silence à notre égard donne lieu de le croire , nous n'avons pas apporté les munitions nécessaires pour faire seuls & de force un nouvel établissement dans la Taprobane. Si nous sommes défaits nous n'aurons aucune retraite , & la victoire même ne nous sera d'aucun usage. Astarte qui avoit sur lui une commission secrète , mais en bonne forme , qui lui donnoit l'Intendance du commerce de l'Orient attachée à la place du Chef de la Colonie , dont on n'étoit pas content , voyoit impatiemment prendre ce cours aux opinions. Avant que d'expliquer sa pensée , il s'avisa de demander , comme par hasard , à Cherès , si les Egyptiens dans une conjoncture semblable prendroient

le même parti ? Cherès s'approchant ; parlant debout , & s'adressant aux Officiers leur dit : Seigneurs, quoique je ne sois qu'un étranger à votre suite , j'ai ce me semble plus de regret d'être venu si près de la Taprobane sans y aborder , que vous n'en avez de retourner dans la Phœnicie sans y porter la moindre nouvelle de vos compatriotes. S'ils sont égorgés , ne devez-vous pas aux intérêts de votre nation établie en plusieurs autres endroits , l'exemple du châtiment de leurs meurtriers ? & si vos freres sont dans les fers , ne leur devez-vous pas tous les efforts dont vous êtes capables pour leur délivrance ? Est-ce que vous n'entendez pas mieux les combats de terre & de mer que ces barbares que vous craignez ? La valeur & la science de la guerre sont bien peu de chose , si elles ne sont équilibre avec un nombre de Vaisseaux qui n'est que double du vôtre. Le Commandant pour animer Cherès encore d'avantage lui dit : Ce raisonnement seroit juste , si nous avions avec nous un Prince Sethos , dont le génie & le courage suppléât aux soldats qui nous manquent. Mais

la plus grande partie de notre Equipage est composée d'hommes plus propres au négoce qu'à la guerre , & qui seront plus jaloux de sauver leurs marchandises , que d'acquiescer de la gloire. Seigneur , repartit Cherès , tous les Egyptiens , ceux du moins qui ont été élevés dans la même école de vertu , & qui ont passé par les mêmes épreuves , sont égaux. Tentez seulement le combat , j'essayerai de soutenir auprès de vous l'honneur de ma patrie , & j'encouragerai peut-être vos soldats à venger la leur. Ces paroles dites d'un ton que Cherès n'avoit pas encore pris , firent revenir tout le Conseil à la résolution d'attaquer la Flote ennemie. Tous les Officiers retournant dans leurs Vaisseaux y porterent le courage que Cherès leur avoit inspiré. Ils disoient à leur Equipage que les Dieux leur avoient envoyé , dans la personne de l'Egyptien , un homme qui avoit hérité de la sagesse & de la valeur du Prince Sethos , dont ils avoient entendu parler tant de fois au port blanc ; & qu'avec un tel secours la victoire ne pouvoit pas leur échapper.

Cherès s'étoit déjà revêtu des armes défensives les plus légères qu'il eût pu trouver dans le Vaisseau, & ne s'en étoit même couvert qu'en partie pour demeurer plus dispos : Mais il s'étoit pourvu d'un très-grand fa-bre. Il avoit demandé au Commandant la fonction de porter ses ordres dans toute la Flote, pour avoir par-là avec-lui une communication perpétuelle sur tout ce qui se présente-roit à faire dans le fort du combat. Pour commencer l'exercice de sa fonction, Cherès parcourut dans une heure de temps tous les Vaisseaux de la Flote Phoenicienne. Il ne se servoit pas toujours d'esquif pour passer de l'un à l'autre ; & profitant de l'agilité qu'il avoit acquise, il franchissoit d'un saut l'intervalle de ceux qui étoient les plus proches. Il descendoit ordinairement des plus hauts ponts en-dehors & par les bordages avec une legereté qui étonnoit les plus hardis Matelots. La surprise qu'il cau-soit par-là à des hommes très-peu accoûtumés aux exercices les plus ordinaires des Egyptiens, contribuoit autant que ses discours à animer leur

espérance. Dans la plûpart des armées, leur disoit-il, les soldats regardent leurs adversaires comme les ennemis de leur Prince ou de leur General, & non comme les leurs propres. Il arrive de-là qu'ils ne combattent que pour éviter les reproches ou les châtimens, pour mériter leur paye, ou tout au plus pour remplir leur devoir à la rigueur, & se soustraire au péril le plutôt qu'ils peuvent. Vous au contraire comme négocians, à deux mille lieuës de votre pays, vous devez regarder ces Insulaires comme vos ennemis personnels, & dont la victoire, si vous la leur abandonniez, seroit beaucoup plus fâcheuse pour chacun de vous que pour votre Roy, ou pour votre Commandant. Défendez - vous dans cette vûë : vous ne porterez pas un coup inutile ; chacun de vous se décuplera en quelque sorte ; le péril disparaîtra à vos propres yeux, & vous vous trouverez vainqueurs, peut-être sans qu'il en coûte la vie à aucun de vous.

Le combat se trouva engagé sur les trois ou quatre heures après midi ;

les Infulaires commencerent à tirer un nombre innombrable de flèches, armes souvent perduës sur terre, & presque toujours sur mer. Les Phœniciens essuyèrent cet orage peu dangereux, sans faire autre chose que de le parer autant qu'ils pouvoient. Quand les Vaisseaux furent plus proches on commença à employer les longues perches armées de fer. C'étoit le premier combat corps à corps ; & les Phœniciens se ressouvenant de l'exhortation de Cherés renversèrent un assez grand nombre de leurs ennemis, sans perdre aucun des leurs. Enfin l'on en vint à l'abordage.

Les Peuples de la Taprobane avoient dans les combats sur mer une coutume qui donnoit à leur courage un air de ferocité & de désespoir, & qui leur étoit quelquefois funeste. Ils n'abordoient jamais un Vaisseau ennemi qu'ils ne tâchassent de l'accrocher avec le leur par des crampons de fer faits exprès ; de sorte que quand ils l'auroient voulu ensuite, ils auroient eu beaucoup de peine à s'en détacher. Ainsi le Vaisseau vaincu demeuroit nécessairement pris par l'au-

tre. Cherès instruit de cette coûtume résolut de s'en prévaloir. Le Commandant après avoir réglé devant lui les dispositions générales du combat , lui avoit déclaré qu'il l'envoyoit par-tout où il voudroit aller , pour ordonner de sa part tout ce que lui-même jugeroit à propos , jusqu'à un signal contraire. Mais quand il ne lui auroit point donné cette autorité , elle lui seroit venuë d'elle-même plus d'une fois en chaque Vaisseau où il se trouvoit. Car dans les occasions vives & périlleuses , l'homme le plus assuré & le plus habile est toujours celui que les autres suivent. Cherès laissant néanmoins par-tout aux Officiers tout l'honneur & toute l'étenduë de leurs charges , leur indiquoit seulement ce qu'il falloit faire pour l'aider dans les entreprises qu'il feroit seul & comme simple soldat.

Le Vaisseau où il étoit pour lors , fut le premier accroché. Dès qu'il vit les crampons des Insulaires bien arrêtés , & que l'attaque de bord à bord fut commencée ; il s'élança par-dessus leurs têtes dans le milieu de

leur Vaisseau ; & avec son sabre dont il jouoit admirablement, il se faisoit à lui-même un bouclier impénétrable qui ébloüissoit les yeux, & qui faisoit voler les membres de tous ceux qui s'approchoient de lui, ou que lui-même alloit chercher. Ce jeu terrible détourna les ennemis du bord de leur Vaisseau pour se défendre dans le milieu. Les Phoeniciens s'y jetterent dans le même instant, y firent un carnage effroyable, & s'en rendirent bien-tôt maîtres. S'étant occupez un moment à s'assûrer de ceux qui avoient rendu les armes, ils virent Cherès qui faisoit le même jeu dans un autre Vaisseau, sans qu'ils se fussent apperçus ni comment il étoit sorti du leur, ni comment il étoit entré dans celui-là. Il en parcourut de cette sorte cinq ou six qui furent tous la proie des Phoeniciens, pendant que les autres Vaisseaux où il ne pouvoit pas aller se défendoient ou attaquoient d'une autre maniere, & par-tout avec beaucoup d'avantage. Les Insulaires ne se décourageoient pourtant point encore. Cependant le jour finissoit, & la nuit

qui arrive en ces climats presque sans crépuscule (1), alloit terminer le combat sans décision. Cherès qui avoit prévu cet inconvenient, avoit fait préparer des compositions inflammables, & songeoit à achever avec le feu une victoire que le fer n'avançoit pas assez. Il s'étoit déjà rendu dans le Vaisseau du Commandant, pour lui communiquer son projet. Il lui proposa de sacrifier trois des Vaisseaux pris, dont on feroit passer tous les prisonniers dans un autre. Ces trois là seroient remplis de matieres combustibles qui ne prendroient feu qu'au bout d'un tems mesuré, & qu'après que les Phoeniciens qui paroïtroient d'abord sur le pont en seroient descendus, & se seroient jettés dans des chaloupes qu'on tiendroit prêtes pour les recevoir. L'obscurité de la nuit favoriseroit cette manœuvre, & bientôt après ces Vaisseaux enflammés, quand ils n'auroient point d'autre succès, serviroient du moins de fanal pour éclairer le combat. Le Com-

(1) A cause du peu de densité de l'atmosphère dans les pays chauds.

mandant ayant approuvé ce dessein ; Cherès partit pour l'exécuter. Choisissant pour chacun des trois Vaisseaux quarante des plus braves & des plus adroits de la Flote, il leur déclara que dès l'instant du coucher du Soleil, il s'agissoit de s'avancer assez près de la Flote ennemie pour donner lieu aux Insulaires de les aborder des deux côtés. Il leur dit de faire quelque semblant de leur résister, pendant qu'ils poseroient leurs crampons selon leur coutume ; mais qu'aussi-tôt après ils courussent aux poutes de leurs trois Vaisseaux ; qu'ils se laissassent couler le long de plusieurs cordes qu'ils y voyoient déjà mises par son ordre, & qu'ils seroient reçus dans des chaloupes qu'il commanderoit lui-même. La chose fut exécutée dans le temps & de la maniere dont il l'avoit prescrite. Les trois Vaisseaux ayant pris feu le communiquerent bien-tôt à ceux qui s'y étoient accrochés à droite & à gauche, & firent voir sur les eaux comme trois Etna flottans. Les Insulaires ne tinrent point à ce spectacle ; & craignant que plusieurs autres bâtimens de la Flote Phœni-

cienne ne couvrirent les mêmes embûches , ils s'écarterent à force de voiles & de rames l'un d'un côté, l'autre de l'autre, selon qu'ils se voyoient poursuivis par les Vaisseaux Phœni-ciens.

Le Commandant voyant la nuit arrivée , & s'appercevant que la flame des Vaisseaux embrasés baissoit insensiblement, ne voulut pas aller plus loin dans l'obscurité , & sans connoître les défenses que les ennemis pouvoient avoir sur le rivage. Il fit donner le signal pour rappeler tous ses Vaisseaux , & les faire remettre en ligne jusqu'au lendemain. Cherès se rendit le premier à l'ordre , & se trouva bien-tôt auprès de la personne d'Astarte. Comme ils regardoient ensemble un reste des Insulaires, qui en poussant des cris lamentables se jettoient dans la mer du haut des Vaisseaux brûlans , d'autres qui nageoient encore, d'autres enfin qui se noyoient ; Cherès , quoiqu'auteur de leur infortune par son invention , dit à Astarte qu'il ne pouvoit penser sans quelque serrement de cœur aux cruautés de la guerre : Qu'elles ne pouvoient être excusées dans

le Roy ou dans le Chef de la République, que par l'extrême justice de sa cause, & qu'on ne devoit s'y résoudre que dans la vûë de sacrifier quelques particuliers au bien général de la société. Mais prenant bientôt un visage plus gay, il ajoûta qu'il se consoloit aisément du sort de ces malheureux qu'il ne connoissoit point, par les cris d'allegresse que sa Flote victorieuse faisoit retentir de toutes parts. Qu'il approuvoit très fort l'ordre qu'il avoit donné de distribuer du vin & d'autres sortes de rafraîchissemens à ses Soldats. Que ces douceurs placées à propos leur faisoient oublier une longue suite de fatigues, & les animoient à s'exposer le moment d'après à de nouveaux périls. Astarte prenoit en bonne part toutes ces maximes, & étoit même ravi de connoître à fond le caractère de son Egyptien, pour l'employer plus à propos. Il invita les premiers Officiers de sa Flote à un grand repas dans son bord. Chérès fut placé honorablement à cette table ; & par ses discours aussi-bien que par ses manieres nobles, fines, & engageantes, il acheva de leur faire

sentir, sans exciter en eux ni chagrin ni jalousie, qu'il étoit en tout sens supérieur à eux.

Le Commandant qui s'occupoit avec beaucoup de raison de la suite de son entreprise les renvoya tous à minuit, avec ordre de faire coucher incessamment leur équipage, afin qu'il fût en état d'agir dans six heures & à la pointe du jour. Cherès obéit comme les autres, & fut bien-tôt plongé dans un sommeil que les travaux de sa journée rendirent très-profond. La résolution d'Astarte étoit d'employer la nuit à interroger les prisonniers sur l'état de la Colonie dont il n'avoit encore aucune nouvelle. Il s'alloit faire conduire aux Vaisseaux où on les avoit mis en reserve, lorsque la première sentinelle du sien le fit avertir que deux hommes venus dans une chaloupe faisoient le signal usité pour marquer qu'ils avoient à parler au Commandant. Il se les fit amener, & les ayant reconnus malgré leur visage sec & pâle, pour deux Officiers qui avoient autrefois servi sous lui, il s'enferma seul avec eux dans la chambre du Conseil. Le plus ancien

lui dit : Seigneur , nous venons ici députés par Pheletès Chef de notre Colonie, qui s'engagea il y a six mois dans une entreprise qui paroïssoit avantageuse à notre Nation. Elle a eu depuis de fâcheuses suites ; mais si vous poussez un peu plus loin le succès de la victoire que vous venez de remporter , cette entreprise qui a très-mal réussi jusqu'à ce jour , peut avoir dès cette nuit un heureux accomplissement. Vous sçavez , Seigneur , avec quelle facilité les Insulaires de la Taprobane nous ont laissé établir à Galiba , la plus belle & la plus commode pour nous de leurs Villes maritimes. Nous avons fait de-là dans le cours des cinq premières années de notre établissement un commerce très-fructueux dans la Chersonnèse d'or (*Siam*) dans les trois Sabadibes , (*Sumatra , Java , & Borneo*) , & jusques dans le Royaume des Seres (*la Chine septentrionale.*) Notre Chef voyant qu'outre le grand nombre de Phœniciens que nous étions dans Galiba , notre commerce y avoit attiré une multitude considérable d'Habitans des Isles voisines , tous à notre dévotion ,

forma le projet de se rendre maître de la Ville: Croyant que tout étoit légitime contre des Barbares, il surprit dans une nuit obscure le Gouverneur & la Garnison de Galiba. Le Gouverneur fut égorgé dans son lit, & la Garnison fut passée au fil de l'épée; & nous étant saisis de la Citadelle, le reste de la Ville se soumit à nous. Tout alloit bien jusques-là : notre Chef même avoit pris le tems où le Roy des Galibes, dont la capitale est pourtant dans les terres & s'appelle *Anurogrammum*, étoit en guerre avec les deux autres Rois de l'Isle, & où il sembloit que cet événement devoit les réjouir. Mais au contraire, dès qu'ils le sçurent, ils firent tout d'un coup la paix avec lui, & lui promirent leur secours pour nous chasser de la Ville dont nous nous étions emparés. Pheletès avoit compté de n'instruire la Cour de Phœnicie de son projet, que lorsqu'il seroit achevé, pour flater davantage le Roy par le recit d'une conquête toute faite. Mais apprenant que les trois Rois s'étoient mis aussi-tôt en marche pour reprendre sur nous Galiba, il n'osa point

mander à Tyr la véritable cause de la rupture des Insulaires avec nous , de peur qu'on ne lui reprochât un projet mal concerté. Il supplia seulement le Roy de lui envoyer un prompt & puissant secours contre les Rois de l'Isle qui menaçoient notre Colonie d'une expulsion prochaine. Ses lettres partirent dès les premiers jours & avant que le siege fût formé. Il prit soin même qu'il n'y en eût point d'autres que les siennes dans le paquet d'un courier affidé qu'il en chargea. Mais depuis ce tems-là il lui a été impossible, aussi-bien qu'à nous, d'avoir aucune communication au-dehors. Les Rois firent tendre, d'une pointe à l'autre des deux Moles qui forment l'entrée du port, une triple chaîne soutenue d'espace en espace par des batteaux plats. Leurs Vaisseaux ont perpétuellement croisé devant cette chaîne , pour fermer le passage à tous les secours qui pourroient nous venir de la Phénicie , & notre chaloupe ne s'est échappée qu'à la faveur du désordre que votre victoire vient de mettre dans leur Flote. Vous sçavez maintenant , Seigneur ,
que

que les ennemis ont immédiatement au-dessus & au midi de Galiba , un bassin avantageux fermé du côté de la mer par une longue ceinture de rochers. Les débris de leur Flote s'y sont déjà réfugiés. Au Nord , & de de l'autre côté, vis-à vis lequel vous êtes actuellement , est une haute plaine terminée par des dunes dont la mer bat le pié. C'est de-là que leur armée de terre assiege la Villé. La hauteur & la solidité de ses murailles la défend contr'eux depuis près de six mois. Mais il faut avoüer que la famine où ils nous ont réduits par une circonvallation exacte & du côté de la terre & du côté de la mer , ne nous laissoit pas encore huit jours de résistance ; quand du haut de nos tours nous avons apperçu votre Flote comme un astre favorable qui se levoit pour nous rendre la vie. Voici donc , Seigneur , ce que notre Chef vous propose , & vous prie de faire dès cette nuit pour achever l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé. En regagnant un peu plus au nord , vous vous trouverez à vingt stades de la Ville dans une rade ex-

cellente , & devant un rivage bas d'un flade de largeur. Nous fouhaiterions qu'à la faveur des ténébres & à l'aide de vos chaloupes vous fiffiez débarquer fur ce rivage tout ce que vous avez d'hommes armez. Je m'offre à leur fervir de guide pendant que mon compagnon ira porter votre réponse au Chef de la Colonie. Votre descente peut se faire fans aucun danger depuis que votre victoire a écarté les Vaisseaux ennemis qui défendoient cette Côte. Cependant les soldats de votre Flote descendus à terre , & montant par un chemin aisé sur la Dune , mettront l'armée assiégeante entre vous & notre Garnison , qui fera une vigoureuse sortie sur les ennemis dans le tems que vous les prendrez par derriere.

Le Commandant assez surpris de tout ce qu'il venoit d'entendre , dit à cet Officier : Je crois , mon cher camarade , que vous sentez vous même la témérité de l'entreprise de votre Chef. Si le Roi notre maître , en l'envoyant dans ces mers , lui a donné un plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de la

Colonie ; & s'il ne l'a pas assujetti à demander & à attendre les ordres de la Cour pour des expéditions trop éloignées, cette confiance même le rend plus coupable dans le mauvais usage qu'il en a fait. Quoi qu'il en soit néanmoins, je consens de poursuivre ma victoire. L'animosité des Rois de l'Isle contre nous doit être si grande qu'il n'y a sans doute que leur défaite entière qui puisse les faire résoudre à nous souffrir dans la Taprobane, sur le pié même où nous y étions autrefois. L'intention de la Cour de Phoenicie n'étoit point que vous en fissiez une conquête moins utile à notre commerce que la faveur & l'amitié d'un peuple aussi doux que ces Insulaires l'étoient à notre égard. Mais notre établissement s'étant fait une fois à la satisfaction des Habitans, le Roy de Tyr veut le conserver aujourd'hui de gré ou de force. Je vais donc faire la descente que vous me proposez. Je vous accepte pour guide, & je renvoye dès cet instant même votre compagnon pour rapporter ma résolution à Pheletès. Je prie seulement votre Chef, dit Astarte en adressant la parole au

Y ij

second député, de ne rien faire avant le jour , & même de ne donner sur les ennemis , que lorsque je lui ferai sçavoir en élevant des Drapeaux rouges , que je serai prêt à les attaquer de mon côté. Le Commandant fit en effet partir aussi-tôt le second député , qui rentra dans la Ville aussi heureusement qu'il en étoit sorti. Mais revenant au premier il lui dit : Pour vous qui demeurez avec nous , je ne sçaurois vous recommander un silence trop exact , à l'égard de toute la Flote , sur la conduite que votre Chef a tenuë. Nous avons ici un Egyptien , homme d'un mérite extraordinaire , qui se cache sous l'apparence d'un simple Soldat de Memphis , fait prisonnier dans une bataille que son Roy a perduë contre le Roy de Thebes , un peu avant nôtre départ. C'est à cet Egyptien que vous devez votre délivrance. C'est lui qui a déterminé les Officiers de ma Flote à donner un combat qui leur paroïssoit inégal. C'est lui enfin qui par son adresse & par son courage a fait pencher la victoire vers le plus petit nombre. Mais depuis qu'il est dans mon Vaisseau ,

j'ai remarqué en lui des principes de vertu qui ne seroient pas favorables au procédé de Pheletès. La connoissance qu'il en auroit, refroidiroit extrêmement son ardeur, & par conséquent celle de nos Soldats, qu'il anime par son exemple & par ses paroles. En un mot il est de votre intérêt qu'il n'apprenne la cause de votre malheur, que quand vous en ferez délivré.

En même-tems Astarte, quoique sa Flote n'eût eu que trois heures de repos, au lieu de six qu'il avoit compté de lui laisser, donna les ordres pour la descente. Quelque nombre de chaloupes qu'il eût dans ses Vaisseaux, les troupes débarquées ne purent être sur la Dune qu'au lever du Soleil. Les ennemis les ayant vû venir de loin en bon ordre, leur envoyèrent aussi-tôt trois Hérauts. Le premier adressant la parole à Astarte qui se trouvoit à la tête de son armée, & à côté duquel étoit Cherès, lui dit : Seigneur, les trois Rois de la Taprobane, qui sont au-delà des retranchemens que vous voyez, vous proposent par ma voix, avant que

Y iij

d'en venir aux mains avec eux , d'accepter une conférence dans le milieu de cette plaine. Ils s'y rendront n'ayant pour eux trois que soixante hommes d'escorte, en comptant même des Seigneurs qui les accompagneront. Ils trouveront très-à-propos que vous en preniez autant de votre côté. Ils vous offrent leur parole & vous demandent la vôtre que la conférence se passera tranquillement ; & que si la paix ne peut pas s'y conclure , on ne recommencera les hostilités de part & d'autre que deux heures après que la conférence sera rompue. On vous prie instamment d'y faire venir Phelethès le Chef de la Colonie Phœnicienne , enfermé dans Galiba que nous assiégeons. On lui donnera toutes les sûretés nécessaires pour lui faire traverser notre Camp , si vous n'aimez mieux l'envoyer prendre dans un de vos Vaisseaux. Nos Rois ont malgré eux un différend considérable avec la Phœnicie. Le fait seul porte avec soi sa décision , & nous ne nous défions pas de l'équité de votre Roy ni de la vôtre. Mais comme on peut être prévenu par ses propres intérêts

de part & d'autre, nos Rois accepteront un tiers pour arbitre. La réputation des Egyptiens en général est répandue par toute la terre ; mais quelques prisonniers que nous fîmes hier sur vous, nous ont parlé avec tant d'éloges des vertus singulières de l'Egyptien qui est à votre suite, & qui a tant contribué à votre victoire, que nos Rois consentent de s'en rapporter à son jugement. Astarte répondit sur le champ, qu'il consentoit à tout ce que demandoient les Rois : Qu'il alloit faire venir Phelèthès sur un de ses Vaisseaux, avec dix seulement des principaux Officiers qui étoient avec lui dans la Ville, & qu'il diminueroit d'autant le nombre de ceux qui l'accompagneroient lui-même : qu'il laisseroit parler l'Egyptien sur la querelle dont il s'agissoit ; & que lui-même Astarte, avoit à donner une décision dont il se flattoit que les deux partis seroient contens. Il ajoûta même qu'étant encore le seul de son armée qui scût le fond de la chose, il ne prévien-droit personne, pour laisser les jugemens plus libres sur une affaire qui ne

se dévoileroit que dans la conférence.

Les Hérauts étant partis très-fatisfaits de la réponse d'Astarte, il envoya aussi-tôt un de ses Vaisseaux pour amener Pheletès avec les dix principaux Officiers de sa Colonie. Celui-ci fut au désespoir qu'une querelle qui dans les circonstances présentes lui paroissoit si avantageuse à être terminée par les armes, dégénérât en éclaircissemens. Il sentoît bien qu'il n'y trouveroit pas son avantage. Mais il s'étoit réduit lui-même à la nécessité d'obéir à un homme qui sembloit n'être venu que pour le secourir, au-dessus duquel sa place l'auroit mis naturellement, & qui dans une situation ordinaire, auroit dû recevoir ses ordres.

Cependant on dispoisoit de part & d'autre le terrain nécessaire pour la conférence. On le choisit à une distance égale des retranchemens de l'armée des Rois, & de la première ligne de l'armée Phœnicienne. Les Insulaires fournirent de grandes toiles, sous lesquelles on devoit être à l'abri du Soleil. Astarte qui s'entendoit à merveille à traiter avec des ennemis, assistoit lui-même à cette ordonnance,

& faisoit mettre du côté des Rois toutes les prérogatives d'honneur. Il regla que leurs trois sièges seroient posés sur une estrade, pendant qu'il n'y auroit de son côté que des bancs placés en cintre, vis-à-vis d'autres bancs arrangés de même pour les Seigneurs de la Taprobane au pié de leurs Rois. Pheletès étant arrivé, on entra de part & d'autre dans la tente. Astarte se prévaloit de très-bonne grace du droit que lui donnoit la victoire, pour faire en quelque sorte les honneurs de l'assemblée; & il prévint par son adresse toutes les chicannes qui retardent, & quelquefois même font manquer les traités les plus importants. De son côté il fit placer Pheletès à sa droite, & tout de suite à la même main les dix Officiers de la Colonie. Il prit la gauche auprès de Pheletès, & il mit de même à sa gauche les dix premiers Officiers de sa Flote. Cherès qui terminoit leur rang vers le bas, se trouvoit presque entre les deux nations par la forme de cintre qu'avoient les bancs.

Toutes choses étant ainsi disposées : le Roy des Galibes, assis au milieu des deux autres, prit la pa-

role & dit : Que bien que les deux Rois ses alliés , lui-même , & tout ce qu'il y avoit d'Officiers Insulaires dans la tente entendissent la langue Phœnicienne , depuis qu'il étoit venu des Phœniciens dans leur Isle , ils avoient néanmoins quelque peine à la parler : Qu'ainsi ils esperoient qu'Astarte & ses Officiers trouveroient bon qu'il fit parler à sa place le Héraut qu'il lui avoit déjà député , & qui avoit habité long-temps dans la Phœnicie. La proposition ayant été acceptée par un signe de consentement unanime : ce Héraut se leva , & fit d'abord une peinture touchante de l'Hospitalité & de tous les soulagemens que le Roy des Galibes avoit prêtés aux Phœniciens , le premier jour que leur Flote battue de la temête se présenta devant ses Ports. Il exposa ensuite le zèle avec lequel il leur avoit procuré peu de temps après l'amitié des deux autres Rois de l'Isle. Mais il s'étendit beaucoup plus sur les avantages que les Phœniciens avoient tirés de l'entrepôt de Galiba , pour porter leur commerce jusqu'aux rivages les plus orientaux de la mer

des Indes. Il représenta que c'étoit par la commodité de cet entrepôt que les Phœniciens venoient d'enrichir le monde présent de la découverte de la Sérique, plus éloignée de la Taprobane à l'Orient, que la Phœnicie ne l'est à l'Occident; & que cette nouvelle terre les avoit prodigieusement enrichis eux-mêmes par cette laine fine & luisante que des insectes précieux y font naître sur les feuilles des arbres. Il n'oublia point la circonstance de tant d'étrangers que les Rois de la Taprobane avoient reçus dans tous les ports de leur Isle sur la bonne foi des Phœniciens. C'a été là, dit-il, la première cause de notre infortune & de la leur. Sans ce perfide secours, leur Chef n'auroit jamais tenté une entreprise que nous sçavons bien avoir été désapprouvée par ses principaux Officiers ici présens. Il fait égorger en une nuit le Gouverneur & la Garnison de Galiba. Il se rend maître d'une Ville, séjour plus tranquille & plus délicieux avant ce coup, pour lui & pour les Phœniciens, que pour nos Habitans mêmes. Il a fait de ce ren-

dez-vous général de toutes les Indes ; un lieu de famine & d'horreur. Nos Rois contraints d'enfermer cette Ville de toutes parts pour la reprendre, ont le regret de réduire leurs propres sujets aux dernières extrémités ; parce qu'un seul homme traître à l'égard de nos citoyens , tyran à l'égard de ses compatriotes , s'obstine depuis six mois , malgré les uns & les autres , dans une prétention insoutenable. Voilà l'unique cause de la guerre que nous faisons aux Phœni-ciens ; & sur laquelle , Astarte , nos Rois acceptent pour arbitre le vertueux Egyptien que vous avez amené vous-même. Ils veulent bien le prendre pour juge , quoiqu'il soit d'une nation qui s'est toujours déclarée amie de la vôtre , & qui s'intéresse même dans son commerce & dans son agrandissement.

Astarte répondit qu'avant toutes choses , il croyoit qu'il étoit juste d'entendre les raisons & les défenses de Pheletès , s'il en vouloit alléguer quelqu'une. Celui-ci se levant avec un air de colere dont il tâchoit de couvrir son embarras , parla ainsi :

Je ne ſçai pas ſi c'eſt du conſentement du Roy notre maître qu'Aſtarte a accepté une conference avec les Rois de la Taprobane. Il me ſemble du moins que la victoire qu'il remporta hier, & qui pouvoit être aujourd'hui ſuivie d'une autre, le diſpenſoit de prendre ſi-tôt les voyes d'accommodement. Il me met ici dans mon tort ſur une tentative qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre raifonnable & glorieuſe. Les bienſéances de la guerre ne ſont pas celles d'une conference. On n'a jamais demandé l'agrément d'une Nation pour prendre ſur elle des Villes & des Provinces ; & c'eſt ordinairement aux Dieux & à la fortune , & non aux vainqueurs , que les peuples vaincus reprochent leur deſtinée. Une entrepriſe militaire n'a beſoin d'aucune autre juſtification que du ſuccès. Si le Commandant même que l'on envoie à mon ſecours me fait manquer celle-ci ſur le point où ſa propre victoire la rendoit sûre ; ce ne ſont point les Rois de la Taprobane , c'eſt le Roy de Tyr que j'importunerai de ma plainte. Pheletès s'étant aſſis après

ce peu de paroles, Cherès se leva & dit : La fortune de la guerre m'a fait tomber entre les mains des Phœniciens, & ce qu'ils ne sçavent pas, quoique depuis ma captivité ils ne m'ayent jamais perdu de vûë, mon choix seul m'a mis à leur suite. J'ai lieu de me louer des égards qu'ils ont bien voulu avoir pour moi, & qui sont fort au-dessus de la condition sous laquelle je me suis moi-même présenté à eux. Je ne me vanterai point d'avoir payé leurs bontés par les services que je leur rendis hier dans le combat naval qu'ils gagnèrent sur les Rois de la Taprobane. Ces services deviennent involontaires en ce moment. L'estime que j'ai conçûë pour le Commandant Phœnicien, & pour les Officiers qui l'accompagnent, me fait croire qu'ils désavouent eux-mêmes leur victoire. Leur attaque du moins, à laquelle je confesse avoir beaucoup contribué; n'a été fondée de leur part & de la mienne que sur l'ignorance où nous étions tous du véritable état de la dispute. Mais avant qu'Astarte nous découvre sa résolution sur cette af-

faire maintenant connuë , je ne laisserai pas échapper l'occasion de découvrir moi-même ce qu'on peut attendre de moi dans toute la suite de ma vie : Les Dieux en me rendant Captif ont augmenté la liberté de mon ame ; & la privation de tous les biens de la fortune m'attache plus étroitement à l'amour de la vertu & de la justice. J'ai agi contre vous , ô Rois de la Taprobane , lorsque j'ai crû que vous aviez exterminé les Phoeniciens de votre Isle , dont nous n'avions vû paroître aucun avant le combat. Je décide contre vous , ô Phoeniciens , jusqu'à ce que vous ayez puni le traître qui a réellement commis à l'égard des Insulaires le crime dont je les croyois coupables à votre égard. A ces mots Pheletès se leva en fureur & dit : Astar-te , quand ferez-vous taire cet inconnu , votre prisonnier & votre esclave , qui se donne devant vous une autorité que je ne souffrirois pas dans vous-même. Cherès prenant alors cet air de maître , que la haute naissance & le courage héroïque sont capables de donner en toute situation à un homme qui se sent , dit : Je t'annonce

la mort, à toi qui parles ; & j'en ai pour garant l'intérêt de ta Nation qui a besoin de rétablir par-là son honneur flétri, & de rouvrir à ses Flotes les ports de toutes les mers, que l'exemple de ta trahison impunie tiendrait à jamais fermés.

Astarte se leva dans ce moment, & étendant la main entre les deux disputans, il dit : Ce n'est ni l'un ni l'autre de vous deux qui déciderez la question. C'est le Roy de Tyr qui va parler par ses ordres que j'ai sur moi. Rois de la Taprobane, vous allez voir que l'Egypte n'est pas la seule Nation où l'on connoisse l'équité & la justice. Fidele sujet de mon maître, je ne craindrois ni les méchans ni les bons dans l'exécution de ses volontés ; mais sa sagesse va donner la paix aux Phoeniciens & aux Insulaires. Vous vous seriez épargné vous-mêmes la perte que vous souffrites hier, si la confiance que vous aviez dans le nombre de vos Vaisseaux ne vous avoit empêché d'avoir recours à la conférence que vous n'avez proposée qu'aujourd'hui. Vous nous avez donné lieu malgré nous de vous prouver que la

Phoenicie ſçait ſe faire craindre de ſes ennemis , & d'elle-même elle va vous montrer qu'elle ſçait ſe faire eſtimer de ſes Alliés. Aſtarte ayant parlé ainſi, ſe remit à ſa place , & tira de deſſous ſa cuiraffe une lettre patente du Roy de Tyr, qu'il donna à lire à ſon Ecuyer placé debout vis-à-vis le Héraut qui avoit parlé pour les Rois de la Taprobane. Après les premières lignes qui n'étoient que de ſtile ; cette lettre portoit que le Roy donnoit commiſſion à Aſtarte de conduire ſa Flote compoſée de quinze Vaiſſeaux chargés de marchandises & armés en guerre , juſques dans la Taprobane. Que les forces de cette Flote ſeroient employées à maintenir ou à rétablir dans cette Ile la Colonie Phœnicienienne menacée d'expulſion , pour des cauſes que l'on ne ſçavoit que confuſément , & qui paroiſſoient avoir été déguifées par Pheletès , actuellement Chef de la Colonie. Le Roy diſoit qu'il avoit marqué ſa reconnoiſſance dans le tems au Roy des Galibes , & aux deux autres Rois de la Taprobane ſur la réception favorable qu'ils avoient faite aux Phœniciens , à leur abord dans

l'Isle ; mais que ce bienfait n'étant au fond qu'une observation du droit de la nature & des gens , il prétendoit qu'il lui fût conservé de gré ou de force , suivant les conditions réglées ci-devant , ou à régler à l'avenir selon l'exigence des cas. Que la Nation Phœnicienne ne faisoit aucune difficulté d'avouer qu'elle avoit trouvé de grands avantages pour son commerce dans l'entrepôt de la Taprobane , mais que les Insulaires avoient extrêmement participé à ces avantages , par l'or & l'argent qui s'étoit répandu à cette occasion dans leur Isle , & par le débit de leur cinnamome que les Phœniciens portoient dans toute la terre connue. Qu'à raison même des troubles dont on ignoroit à Tyr les véritables circonstances, le Roy voulant donner toute sorte de satisfaction à ses très-chers & très-honorés amis , les Rois de la Taprobane , nommoit Astarte pour nouveau Chef de la Colonie Phœnicienne , fondant ce choix sur les grands services que cet Officier lui avoit rendus sur terre & sur mer , mais particulièrement sur la sagesse avec laquelle il s'étoit toujours

comporté chez les Nations étrangères ; ayant attiré plus d'une fois à l'amitié & à l'alliance de la Phœnicie les peuples mêmes qu'il avoit vaincus ; qu'à l'égard de Pheletès , au sujet duquel il lui étoit déjà revenu qu'il étoit suspect aux Insulaires & dur aux Phœniciens mêmes , il chargeoit Astarte de remonter à l'origine de ces soupçons & de ces plaintes. S'il se trouvoit que Pheletès ne fût coupable que d'imprudence ou de fautes involontaires , qu'il le renvoyât dans la Phœnicie avec les honneurs accoutumés , & en lui promettant toute sorte d'indulgence de la part du Roy ; mais s'il lui étoit arrivé de faire le premier aux Rois de la Taprobane , quelque injure capitale & tendante à la désunion des deux Peuples , qu'en ce cas Astarte formât un Conseil de guerre composé de vingt principaux Officiers , sçavoir , dix de la Colonie , & dix de la Flote , auquel il présideroit. Que là on fit le procès à Pheletès , ensuite de quoi on exécuteroit à la vûë des Phœniciens & des Insulaires la Sentence portée contre lui. A cet endroit Pheletès dit : Je vous en épargnerai la pei-

ne , & je ſçaurai me punir moi-même d'avoir voulu ſervir ma patrie. Auffi-tôt prévenant toute diſpoſition où l'on auroit pû ſe mettre de le retenir , il traversa encourant un intervalle de quarante pas qu'il y avoit de la tente au bord de la Dune & il ſe jetta dans la mer.

La fin de cet homme encore plus aveugle que méchant excita quelque ſentiment de compaſſion dans toute l'aſſiſtance qui s'étoit un peu dérangée , pour voir où aboutiroit la précipitation avec laquelle il étoit ſorti de la tente. Cependant les Rois & Aſtarte firent remettre à leur place chacun de leur côté tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée , afin de prendre une dernière réſolution ſur les affaires qui venoient de changer de face. On convint bien-tôt de part & d'autre , que les choſes ſeroient reſtablies ſur le même pié qu'elles étoient avant l'entreprise de Pheletès , dont la condamnation devoit affermir plus que jamais la confiance mutuelle des deux Peuples. On ſe levoit pour aller annoncer cette nouvelle aux Aſſiégés & aux Aſſiégeans , lorsque Che-

rès s'avança pour demander une audience d'un moment. Rois de la Taprobane , dit-il , & vous Seigneurs Phœniciens : Quelque pressée que soit la publication de la paix , & la délivrance de la Ville , souffrez que vous trouvant si heureusement rassemblés , je vous propose une entreprise qui regarde le bien des deux Nations. Les Dieux me paroissent avoir préparé toutes choses pour l'exécution du dessein qu'ils ont mis dans mon ame de faire connoître au monde de nouveaux Peuples , & de vous donner de nouveaux Alliés. Je porte mes vûës du côté de l'Afrique où ma patrie est située ; mais c'est pour découvrir sa partie méridionale , avec laquelle la mer des Indes vous donnera d'ici une communication aisée. Quoique je n'aye pas fait le voyage que je propose , j'ai sur ce sujet des connoissances particulieres dont je ne puis pas dire la source ; mais je puis assûrer en général que je ne trouverai sur toutes les Côtes que nous parcourrons , que ce que je sçai y être. Donnez-moi une Flote de douze Vaisseaux , six des Phœniciens , que je

nomme les premiers , parce que je suis premièrement attaché à eux , & six des Insulaires , parce que leur bonté naturelle , & leur amitié pour les Phœniciens méritent qu'ils partagent avec eux les richesses de ce nouveau commerce. Ces Vaisseaux doivent être armés en guerre , parce qu'entre les Peuples que nous rencontrerons , il y en a de très-indociles & de très-insociables , & qui ne sont propres qu'à être vos Esclaves. Les munitions de guerre & de bouche dont nous aurons besoin , & les Vaisseaux de renvoy qui doivent nous accompagner pour vous apporter de nos nouvelles pendant que nous acheverons le tour de l'Afrique , sont des articles qui ne se peuvent pas régler ici , & pour lesquels vous prendrez tout le loisir nécessaire , en attendant la saison la plus propre à notre départ. Les Rois & Astarte répondirent presque en même tems , qu'ils ne rejettoient point cette proposition , & qu'ils l'examineroient avec lui dans leurs conseils & séparés & réunis ; mais que , comme il l'avoit insinué lui-même , le plus pressé étoit à présent d'aller rendre la joye aux

deux Nations , & de porter aux Affiégés tous les foulagemens qui pourroient leur faire oublier la longueur des maux qu'ils avoient soufferts.

La description des réjouissances qui se firent de part & d'autre à cette occasion n'est pas de mon sujet principal. Je dirai seulement que pendant que le Roy des Galibes & Astarte entroient en cérémonie dans la Ville, Cherès s'écarta par curiosité dans quelques ruës & dans quelques places. Il y avoit dans Galiba des Prêtres de l'Egypte habillés en Marchands selon leur usage ordinaire dans les pays étrangers. Ils se plioient avec tant d'adresse aux coutumes de chaque lieu , & ils se conduisoient avec tant de prudence , qu'on ne les observoit jamais , ou du moins qu'on ne les distinguoit que par le bien qu'ils trouvoient occasion de faire. Parmi ceux-là étoient quatorze ou quinze Prêtres de Memphis & quelques Officiers du second ordre. Deux de ces Prêtres qui rencontrèrent Cherès , le reconnurent d'abord. Il leur fit en même-temps le signe du secret religieux , qui consistoit à mettre la main sur son cœur.

Il leur raconta toute son histoire , & ceux-ci lui offrirent aussi-tôt leur trésor que la durée du siege n'avoit pas épuilé , & qui alloit devenir beaucoup plus grand par la rentrée des sommes qu'ils avoient prêtées aux citoyens pendant la calamité publique. Cherès profita d'une offre qui étoit de droit à l'égard de tous les Initiés ; mais il leur dit qu'il avoit laissé sa cassete entre les mains des Prêtres de Memphis , & qu'il prétendoit qu'ils l'ouvrissent pour en tirer en pierreries le paiement de toutes les sommes qu'il emprunteroit d'eux. A cet effet il les pria de le conduire dans la maison où ils logeoient , pour écrire au grand Prêtre de Memphis une lettre qu'il laisseroit entre leurs mains , & que l'un d'eux ou de leurs Officiers porteroit à son premier retour en Egypte. Dans cette lettre , après un ample récit de de ses aventures , il parla de la dette qu'il venoit de contracter & de celles qu'il pourroit contracter encore , suppliant le grand Prêtre de tirer son paiement de la cassete qu'il lui avoit remise , & qu'il le prioit de garder toujours pour le même usage , & sur-

tout

tout parce qu'elle enfermoit l'anneau de la feuë Reine sa mere, le seul indice extérieur de sa naissance que la fortune lui eût laissé. Il expliqua la résolution & l'esperance où il étoit de faire incessamment le tour de l'Afrique avec une Flote qu'il commanderoit en chef, comptant de rentrer tôt ou tard par cette route dans la mer méditerranée & dans l'Egypte. Il lui promettoit de lui donner de ses nouvelles dans sa course par toutes les occasions sûres qui se présenteroient à lui. Mais d'ailleurs il l'engageoit, sous le sceau du secret religieux & sacerdotal, de laisser toute la terre, & sur-tout la Cour de Memphis, dans la persuasion où l'on étoit de sa mort, bien convaincu que c'étoit-là le moyen le plus infailible de renverser un jour toutes les mesures qu'on auroit prises sur cette supposition fautive, au lieu que si ses ennemis le sçavoient vivant, ils en prendroient eux-mêmes à loisir d'assez efficaces pour l'exclure de la succession au trône qui lui étoit dû; mais que si le grand Prêtre recevoit avant son retour la nouvelle constante & indubitable de sa mort,

il se remettoit entièrement à lui de la publication qu'il pourroit faire de la verité des choses , s'il la croyoit nécessaire pour la consolation des bons & pour la confusion des méchans.

Cherès revint assez-tôt vers le Palais destiné au Chef de la Colonie pour y entrer à sa suite ; & prenant le soir Astarte en particulier , il lui présenta sa rançon , telle qu'il sçavoit qu'il l'avoit rendue aux Phœni-ciens qui l'avoient amené dans son Vaisseau. Il le pria de la recevoir quand ce ne seroit que par une formalité , à laquelle il sçavoit bien que l'idée de la liberté étoit attachée dans l'opinion publique. Seigneur , lui dit-il , ne soyez pas surpris de la somme que je vous apporte , j'ai trouvé dans Galiba quelques Egyptiens confondus par leur habit avec les Marchands de votre Nation. C'est une regle établie , sur-tout parmi ceux d'entre nous , qui sont liés par une association religieuse , que leurs biens soient communs entr'eux dans les pays étrangers. C'est ce qui me met ici au-dessus de toute nécessité pour ma personne. J'ose néanmoins vous demander

un logement dans votre Palais , parce que je serai là plus à portée de poursuivre auprès de vous les préparatifs de la navigation que j'ai proposée. Astarte lui répondit qu'avant même sa rançon qu'il n'acceptoit que pour lui faire plaisir , il le tenoit pour très-libre , & que les services qu'il avoit rendus aux Phœniciens , auroient rempli tous les engagements du monde. Il ajoûta qu'à la première parole qu'il lui avoit ouï prononcer , & au seul son de sa voix , il l'avoit jugé d'une condition fort au-dessus de celle qu'il se donnoit , & de celle-même du commun des hommes ; mais qu'enfin il respectoit son secret & les raisons qu'il avoit de se cacher , lui promettant avec serment de ne communiquer à personne la pensée qu'il avoit sur lui , & qu'il supprimoit en parlant à lui-même. Il l'assûra qu'il alloit faire toutes ses diligences pour mettre la Flote qu'il avoit demandée en état de partir dès qu'il le jugeroit à propos , & qu'il annonceroit au Roy son maître cette entreprise comme la plus avantageuse qui se pût faire pour le monde en général & pour la Phœnicie en particu-

lier. Astarte écrivit en effet au Roy de Tyr, conformément à ce qu'il avoit dit à Cherès ; & il ajoûta sans le lui dire, que l'Egyptien inconnu avoit acquis sur tous les esprits par son mérite & par son courage un ascendant heureux qui promettoit tout de son entreprise, que d'ailleurs enfin il seroit accompagné d'Officiers & de Pilotes auxquels on pouvoit confier les intérêts de la Phénicie. Le nouveau Chef de la Colonie hâta lui-même l'embarquement, parce qu'en entrant dans Galiba, il avoit appris que trois Vaisseaux Phœniciens étoient partis de la Taprobane deux mois avant le siège pour la grande Isle de Menu-thias (*Madagascar* ;) & qu'on leur avoit promis de les faire suivre bien-tôt par d'autres.

Astarte se confirmant de plus en plus dans l'opinion qu'il avoit conçue de la vertu & de l'intelligence de Cherès, fit préparer six grands Vaisseaux qui devoient être montés par d'excellens Officiers Phœniciens, & gouvernés par les Pilotes de cette Nation les plus habiles dans leur art. Ils n'oublièrent ni les tables astronomiques, ni

Ies instrumens d'observation , qui leur seroient encore plus nécessaires dans des mers inconnuës que dans les autres. Les Rois de l'Isle qui avoient été prévenus en faveur de Cherès, avant même que de l'avoir vû, dont il avoit pris le parti si généreusement dans la conférence, & qu'il avoit cultivés depuis avec beaucoup de soin pendant le séjour qu'ils firent à Galiba, en fournirent le même nombre. De l'aveu d'Astarte, ils laisserent encore Cherès arbitre du partage des possessions ou des établissemens qui se présenteroient à faire dans leurs découvertes, entre les Insulaires & les Phoeniciens. Ces premiers Vaisseaux étoient suivis de douze autres de moindre grandeur, qui devoient porter & rapporter successivement des provisions ou des marchandises selon le besoin. Ils eurent la précaution de se fournir en abondance de ces petits ustenciles, qui mis aux usages les plus communs sont à vil prix chez les Nations policées, mais qui devoient paroître très-curieux à des Sauvages qui n'ont aucune idée des commodités de la vie. Quelques Prêtres de Memphis qui con-

noissoient Cherès pour ce qu'il étoit , & qui suivant leur principe général passoient dans les différentes parties de la terre à mesure qu'elles se découvroient , souhaiterent de l'accompagner dans sa course. Il n'eut garde de refuser les douceurs & les secours qu'il pouvoit espérer de leur conversation , de leurs conseils & de leur habileté. Les Phoeniciens & les Insulaires de la Taprobane avoient déjà leurs Prêtres selon la religieuse coutume des anciens qui ne s'embarquoient jamais sans cette précaution. C'est pour cela que les Poètes ont feint que les Argonautes avoient pris Orphée avec eux , & que les Grecs s'étoient fait accompagner par Calchas au siège de Troye. Les instances & les attentions de Cherès furent si grandes que tout fut prêt en peu de mois. Alors il monta sur le plus beau de ces Vaisseaux en qualité de Commandant ; & cette Flote à son départ de la Taprobane fut accompagnée des bénédictions des deux peuples qui bordaient au loin les rivages.

EN sortant du port de Galiba , ils

se sentirent poussés par un vent qui les portoit vers le midi où l'Isle de Menuthias est située. Mais la coutume étoit alors de côtoyer les rivages : navigation timide qui a regné parmi nous , jusqu'à ce qu'Hipalus (1) fameux Nautonnier sous l'Empereur Claude, apprit aux Romains à aller aux Indes par la pleine mer. Ainsi ce vent de Nord étoit contraire à la route que les Pilotes de Cherès comptoient de faire. C'étoit de reprendre tout le chemin par lequel ils étoient venus du Golphe Arabe dans la Taprobane , & de parcourir ensuite les Côtes de l'Afrique du Nord au Sud. Cherès au fond de son ame étoit très-fâché de ce détour , parce qu'il étoit peu curieux de reconnoître des Côtes déjà vûes par lui ou même par d'autres. C'est pourquoi profitant de cette contrariété du vent qui favorisoit un dessein qu'il auroit eu de la peine à proposer sans ce prétexte , il dit aux Pilotes assemblés : Mes camarades , en croirez-vous mon augure ? Le Ciel semble nous montrer la voye

(1) *Dodwel*, de autore & ætate *Peripli maris Erythræi*. c. 16.

que nous devons suivre. Nous allons découvrir de nouvelles terres ; mais nous ne serons pas les premiers qui ayons fait aux hommes un semblable présent ; & votre Nation est déjà fameuse par ces sortes de découvertes. Enseignons aux Navigateurs futurs quelque chose de plus nouveau, de plus considérable, & qui vous rendra célèbres entre les Phœniciens mêmes. Donnons au monde la connoissance de la pleine mer, & ouvrons-en la route par notre exemple. Faisons à dessein, & à l'occasion d'un vent favorable, ce que les tempêtes & les courans ont fait faire à tous les Vaisseaux qui ont abordé des Isles fort distantes des rivages de terre ferme. L'expérience a appris que la traversée en est ordinairement moins sujette aux écûeils que la navigation des Côtes. Ceux d'entre vous qui ont été eux-mêmes à Menuthias par d'autres routes, ont déterminé la position de cette Isle. Ainsi vous sçavez où vous devez tendre. L'avantage constant d'une course abrégée au moins du double en prenant le plus droit chemin, me paroît l'em-

porter sur les risques d'une voye que l'on n'a pas encore tentée. Où en seroit aujourd'hui la navigation , si vos Peres n'avoient pas entrepris des choses que personne n'avoit osé faire ? Ils ont vû le temps où non seulement les passagers descendoient tous les soirs à terre , mais où les Pilotes mêmes tiroient leurs Navires hors de l'eau sur le rivage. Les vôtres sont déjà trop grands pour faire sur eux cette manoeuvre pitoyable que vous laissez aux Grecs , dont la plupart ne sortent point encore , non-seulement de la Mediterranée , mais des environs de l'Archipelague. Vous avez jugé que vous passiez les nuits plus sûrement dans vos Vaisseaux , ou à l'anchre ou continuant même de voguer , qu'en vous exposant sur des Côtes désertes , ou dont les Habitans vous sont suspects. La navigation en elle-même est regardée comme la plus grande hardiesse dont l'homme ait été capable ; mais on peut dire que la navigation est devenue d'autant plus sûre qu'elle s'est rendue plus hardie. Je ne désespere pas que la tentative que je vous propose ne vous épargne

dans la suite mille naufrages ou mille combats. D'ailleurs les oiseaux, (1) dont vous vous êtes pourvûs, suivant la coûture établie, vous indiqueront par le côté où portera leur vol les Isles ou les terres contre lesquelles il faut prendre garde d'échoûer. Dès que nous en soupçonnerons le voisinage, nous nous ferons précéder par quelques-uns de nos petits Vaisseaux, ou même par des chaloupes, où l'on aura toujours la sonde à la main. Ce ne sont-là que des pratiques particulières : Mais pour la direction générale de la route, je compte infiniment sur la connoissance que vous avez des astres. Les Navigateurs des autres Nations ne se guident que par la grande Ourse, qui est une constellation très-sensible, mais qui ne montre que d'une manière vague la région du Nord. Vous seuls sçavez fixer vos regards sur la Cynosure (2) ou la petite Our-

(1) Plinè , l. 6. chap. 24.

(2) *Namque Helice* | *regit.* Festus Avienus
Græcos , Tyrios Cyno- | *in Arateis , & alii.*
sura per alium parva |

se, dont l'extrémité de la queue donne précisément l'étoile polaire. Il est vrai que dès que nous aurons passé la ligne, le pole Boreal disparoîtra à notre vûë; & je sçai que l'étoile la plus proche du pole Austral, à laquelle il faudra viser alors, en est éloignée d'environ quinze degrés. Cet inconvenient sembleroit devoir nous jetter dans une assez grande indétermination. Mais sans dire que nous nous aiderons par des réductions aisées; il est certain que portant d'ici au Sud-ouest, comme vous sçavez qu'il le faut faire pour aller en droite ligne à Menuthias; nous nous trouverons aussi alors fort près de l'Afrique, que nous cotoyérons dans tout le reste de notre course, suivant l'usage des navigations les plus ordinaires.

Les Pilotes gagnés par un discours que Cherès avoit tourné adroitement à leur avantage, & dans lequel il paroissoit se confier à leur sçavoir, accepterent avec joye cette proposition. Et de plus la confiance qu'il témoigna avoir en eux fut, comme il arrive d'ordinaire, la mesure de

celle qu'ils prirent en lui. Cependant ils redoublèrent d'attention, soit pour prendre tous les jours les hauteurs du Soleil & toutes les nuits celles de différentes étoiles, soit pour découvrir du plus loin qu'il étoit possible les Isles qui devoient se rencontrer sur leur passage. La vigilance continuelle que les dangers toujours nouveaux exigeoient d'eux, leur procuroit la satisfaction non-seulement de se rendre plus habiles qu'ils ne l'avoient encore été, mais en quelque sorte de se trouver actuellement plus habiles qu'ils n'avoient crû l'être. Cherès, dans le dessein d'épargner aux hommes qui viendroient après lui l'incertitude pénible à laquelle il se livroit pour eux, faisoit tenir un journal très-circonstancié de tout ce qu'on remarquoit dans le Ciel & sur les eaux. Comme on étoit alors dans le milieu de notre hyver; dès qu'ils eurent passé la ligne ils tirèrent un grand avantage du vent d'Est nommé *Ape-liotes* ou *Subsolānus*. Ce vent réglé que le Soleil promene avec lui dans ces Mers d'un tropique à l'autre, & qui tempere extrêmement l'ardeur de ses

rayons perpendiculaires, les porta en moins d'un mois à la vûë de la Côte la plus australe de l'Isle de Menuthias. On la trouve nommée dans quelques-uns de nos Auteurs *Cernè Ethiopica*, pour la distinguer de la *Cernè Atlantica*, (l'Isle de Madere) située vis-à-vis la pointe occidentale & septentrionale de l'Afrique. Voici la maniere dont mes Auteurs anecdotes racontent que la premiere dont il s'agit ici avoit été déjà découverte par les Phœniciens.

Dans les premieres années où Pheletès gouvernoit la Colonie Phœnicienne de la Taprobane, un de ses plus hardis Pilotes lui proposa d'étendre plus loin la connoissance que l'on avoit déjà des Côtes orientales de l'Afrique. Comme Pheletès étoit plein des idées avantageuses qu'on lui avoit données de la Chersonese d'or & de la Serique; il en esperoit pour sa Colonie & pour lui-même de plus grands profits que ceux qu'on pouvoit tirer de l'Afrique, dont il n'avoit jamais entendu parler que comme d'un pays aussi affreux par ses habitans que par ses déserts. Ainsi

quelque instance que l'on pût faire auprès de lui , il ne voulut accorder qu'un Vaisseau à celui qui se chargeoit de cette entreprise. Ce Pilote après avoir fait le circuit ordinaire pour arriver au Cap des Aromates , *Gardafuy* , qui est la pointe la plus orientale de l'Ethiopie au-dessus de l'Egypte , se joignit à des Marchands Ethiopiens qui voguerent avec lui jusqu'à Rapta vis-à-vis le milieu de l'Isle de Menuthias. Là ils lui dirent qu'ils n'alloient jamais plus loin , quoique suivant une opinion répandue parmi eux on dût trouver en avançant un peu les mines de Sophir , ou Ophir , (*Aujourd'hui Sofala*). Ce n'est pas , ajoûterent-ils , qu'aucun étranger les ait vûës de ses propres yeux. Elles sont défenduës au cas qu'il y en ait , par des Ethiopiens Anthropophages , qui sans doute ne connoissent pas eux-mêmes leurs richesses. Mais animés d'une passion plus feroce , ils s'attroupent en grand nombre pour se saisir de tous les passans que le malheur jette sur leurs Côtes , & ils les emportent pour les manger. Ainsi on ne soupçonne qu'ils

ayent des mines d'or que parce qu'on s'est apperçu que le sable de leur rivage est mêlé de quelques pailles de ce métal.

Sur cet avis le Pilote Phœnicien ne se sentant pas assez fort ni pour attaquer ni même pour se défendre, se contenta en passant la nuit devant cette Côte, d'envoyer une chaloupe avec un tonneau que l'on remplit à la hâte de ce sable. Il se jeta ensuite du côté de Menuthias, dont on lui avoit dit que les Peuples n'avoient gueres plus de raison, mais avoient plus de douceur que les Sauvages de Sophir. Il doubla l'Isle du côté du midi, il prit même terre en cet endroit; il en vérifia la hauteur & en emporta des rafraîchissemens qu'il obtint pour quelques bijoux de peu de conséquence. Etant retourné dans la Taprobane par la même voye qu'il avoit prise en venant; il présenta au Chef de la Colonie son tonneau de sable, duquel on tira en effet par le seul lavage une assez grande quantité d'or. A cette vûë Pheletès consentit de faire partir trois Vaisseaux qui devoient débarquer à la Côte meri-

dionale de Menuthias , un peu au-delà du Tropique dans le port qui feroit reconnu fans peine par le premier Pilote qu'il renvoyoit ; & il leur fit efperer, comme nous l'avons dit plus haut, de les faire fuivre bientôt par d'autres. Pheletès alléguoit pour raison, qu'il falloit avant toutes chofes s'établir à Menuthias, afin de prendre de-là des mefures plus convenables pour porter la guerre aux Sauvages de Sophir. Mais quoiqu'il y eût près d'un an que ces trois Vaisseaux fuissent partis ; ils n'arriverent dans cette Isle que huit jours après la Flote de Cherès ; ce qui donna un grand éclat à l'entreprise qu'il venoit de faire en traversant la pleine Mer.

Dès que cette Flote composée de vingt-quatre Vaisseaux se présenta à la rade, on prit garde que ces Insulaires, hommes & femmes, effrayés d'un spectacle auquel sans doute ils n'avoient encore rien vû de pareil, s'enfuyoient au loin en chassant devant eux tout ce qu'ils pouvoient rassembler de leurs bestiaux, & laissoient le terrain libre. Les Phœni-

ciens entrèrent aussi-tôt dans un très-grand port formé par la nature (1) seule. C'est une espece de Lac à l'abri de tous les vents , sur lequel il y avoit un grand nombre de barques de Pêcheurs , faites d'une seule piece de bois creusé , & chargées de longues corbeilles d'osier , qui tenoient lieu de filets aux Habitans. Ils mirent pié à terre dans une plaine riant & fertile , traversée par des rivières & des ruisseaux qui se rendent dans le Lac , & semée de cabanes couvertes de feüillée pour garantir les hommes & les bestiaux de la grande chaleur du jour. Ils trouverent partout des provisions d'alimens rustiques , & en plusieurs endroits des vieillards & des enfans que leur foiblesse tenoit attachés à leur demeure. Chers recommanda à tout son Equipage d'appaïser par des signes d'amitié la frayeur que leurs habillemens de guerre causoit à ces payfans Sauvages. Et cependant ils s'emparerent d'un lieu dont la lâcheté des possesseurs rendoit maîtres des étrangers qui n'au-

(1) V. Dapper sur l'Isle de Madagascar.

roient exigé qu'une hospitalité honnête. Après avoir passé quelques jours à tirer les alignemens de tout le terrain dont ils jugeoient avoir besoin pour eux & pour ceux qui les suivroient ; ils songerent à se fortifier , de peur que les fuyards ne revinssent avec quelque secours inconnu. Ils employèrent d'abord à ce travail les Rameurs de leurs Vaisseaux ; mais ils eurent bien-tôt d'autres ouvriers. Les Habitans revenoient un à un voir si les étrangers n'étoient point partis. Cherès & les siens , à force de gestes & de tons caressans , engagerent ceux des vieillards & des enfans qui pouvoient un peu marcher , à aller au-devant de leurs parens , pour les assurer qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des étrangers. Cet expédient réussit au-delà de toute espérance ; & les habitans revinrent en peu de jours dans leurs cabanes. Il est vrai qu'ils n'y étoient plus les maîtres : Mais soit qu'ils sentissent qu'ils avoient perdu leur indépendance par leur faute , soit qu'ils reconnussent la supériorité que des Nations policées avoient sur eux , ils se soumirent sans

regret à leur esclavage. Comme ils ne cherchoient auparavant que leur vie, & qu'ils ne se l'étoient jamais procurée sans travail, leur situation ne leur paroissoit presque pas changée. Bien davantage, les Habitans de ce canton meridional n'ayant eu auparavant aucun Chef commun à eux tous, ni par conséquent aucun arbitre nécessaire & souverain dans leurs querelles; il leur sembla que la propriété de leurs biens perduë leur en procuroit un usage plus tranquille. Enfin une des consolations de ces Peuples, fut que le Gouvernement étranger les délivra des ordres que les Devins donnoient à toutes les meres d'exposer leurs enfans, lorsqu'ils avoient trouvé dans leurs observations qu'ils étoient nés sous de malheureux auspices (1).

Cherès fit d'abord des loix particulieres pour cette espece d'Esclaves. Il ordonna qu'ils ne seroient appelés que Serfs ou Serviteurs. Il regla leur nourriture telle qu'ils la prenoient auparavant. Il partagea éga-

(1) Dapper, p. 468.

lement les heures de leur travail & de leur repos , mais sur-tout il promit au nom des Rois leurs nouveaux Souverains , que tant qu'ils demeureroient dans la soumission qu'ils marquoient actuellement, on ne les transporteroit jamais hors de leur Isle malgré eux. Ces dispositions étant faites , on les occupa à bâtir une forteresse , des murailles & des logemens avec les matériaux les plus convenables qui se rencontraient dans les environs. Enfin Cherès, usant du droit qu'on lui avoit donné en partant , jugea que la forteresse , la nouvelle Ville & tout le territoire qui l'environnoit , devoit à raison du voisinage , appartenir en souveraineté aux Rois de la Taprobane ; aussi bien que toutes les acquisitions qu'on pourroit faire à l'avenir dans toute l'Isle.

Il envoya deux de ses moindres Vaisseaux pour faire part aux Rois de ce jugement , & des conditions sous lesquelles il les avoit rendus souverains de l'Isle & maîtres de ses Habitans , dans la partie du moins qui étoit actuellement conquise. Un de ces Vaisseaux portoit une colonne

de bois d'Ebenne , d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse. Tout l'Equipage jusqu'aux matelots étoit chargé de Topales , de Grenats , d'Ame-thistes , & de plusieurs autres pierres précieuses , qu'ils disoient avoir ramassées , comme il étoit vrai , dans les rivières & dans les (1) ruisseaux. Cherès , dans sa lettre invitoit les Rois à envoyer une petite Flote composée d'un nombre qu'il leur marqua d'hommes & de femmes , pour commencer un établissement en forme de Colonie à Menuthias. Il les avertit de les faire accompagner d'Officiers & de Soldats , afin d'avoir une Garnison dans cette Isle & quelque marine dans son port ; parce qu'il emmeneroit à d'autres découvertes ses Vaisseaux & tout l'Equipage qu'il avoit avec lui. Il leur conseilloit néanmoins de ne faire avancer leurs sujets dans le pays qu'avec le temps , & lorsqu'ils se seroient assurés par une domination douce & équitable d'avoir dans leurs nouveaux serviteurs des soldats affectionnés. Il les exhortoit même à

(1) Dapper , p. 446.

n'étendre leur conquête que de la manière dont elle venoit d'être commencée ; c'est-à-dire en faisant comprendre aux Habitans du fond de l'Isle , qu'une obéissance raisonnable seroit infiniment plus douce pour eux que la liberté sauvage , dans laquelle ils vivoient encore. Il disoit enfin que pour peu que les Rois de la Taprobane voulussent hâter l'embarquement qu'il leur proposoit , on le retrouveroit encore dans le même lieu , parce que le trajet entre les deux Isles n'étoit plus qu'une promenade sur Mer.

Il écrivit une lettre particulière à Astarte , dans laquelle il lui marquoit qu'il avoit cru devoir faire ce premier présent à ses alliés , pour cimenter leur reconciliation avec les Phœniciens qui avoient besoin de l'entrepôt de la Taprobane pour le commerce des Indes. Que d'ailleurs ces alliés ayant moins de forces maritimes & moins d'habitude dans le commerce que la Phœnicie , il avoit été bien aisé de leur donner une possession aisée à conserver & à faire valoir. Mais que son dessein étoit de

rendre les Phœniciens maîtres de toute la Côte orientale de l'Afrique depuis Rapta jusqu'à l'extrémité méridionale de cette partie du monde. Que les liaisons qu'ils avoient déjà avec les Ethiopiens septentrionaux leur faciliteroient bien-tôt le moyen de faire directement le commerce de toute l'Afrique sans aller dans la Taprobane , ni même sans s'arrêter à Menuthias. Il lui marquoit qu'il alloit commencer par les mines de Sophir situées dans un pays barbare dont les Habitans égorgeoient & devoroient tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Qu'il comptoit d'avoir actuellement assez de monde pour les dompter , & qu'il lui manderoit sur les lieux de quelles troupes les Phœniciens auroient besoin pour conserver leur conquête. Qu'après avoir fait sur ces Peuples féroces autant d'esclaves qu'il seroit possible d'en faire , il les employeroit à construire sur toute la Côte les Forts qu'il croiroit nécessaires pour assurer à la Phœnicie des possessions avantageuses par elles-mêmes , ou qui serviroient d'entrepôt pour aller de-là à un commerce avan-

tageux. Il ajoûta qu'il ne parloit de réduire à l'esclavage cette partie de la Côte orientale de l'Afrique que parce qu'elle n'étoit habitée que par des monstres à figure humaine, incapables de toute société. Mais qu'il esperoit de trouver dans la Côte occidentale, des Nations avec lesquelles on pourroit faire quelques traités d'alliance ou de commerce. Qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Phoeniciens d'entrer par-tout les armes à la main : Qu'ils se ruineroient eux-mêmes par une expédition si longue, ou que du moins leur domination ne se soutiendrait pas long-temps : Que leurs souhaits devoient être de trouver des Peuples qui les reçûssent comme on les avoit reçus dans la Taprobane : Qu'il se garderoit bien, non-seulement de détruire, mais même de subjuguier tous les Barbares qui pourroient leur faire d'abord quelque résistance : mais qu'il se serviroit de la victoire, conformément à l'exemple qu'Astarte lui-même avoit donné plus d'une fois, pour amener les vaincus à l'amitié des vainqueurs. Que s'il avoit rendus Serfs les habitans de Menuthias ;

nuthias ; c'est parce que faute d'avoir trouvé parmi eux quelque forme générale & constante de gouvernement, il n'avoit pû s'adresser à personne d'entre eux pour traiter sûrement avec la Nation : Qu'ainsi il n'avoit pû les amener autrement que par la servitude à cette communication de biens, à laquelle il croyoit que tous les Peuples de la terre étoient obligés les uns à l'égard des autres. Qu'en considération néanmoins de leur bonté naturelle, il avoit pris toutes les mesures possibles, afin que leur joug leur fût plus utile qu'onereux. Qu'en un mot il en avoit usé à leur égard bien différemment de ce qu'il alloit faire avec les Antropophages, ces ennemis du genre humain, dont il tâcheroit d'exterminer une partie pour rendre l'autre vraiment esclave. Mais qu'en général il étoit persuadé que les naturels de chaque païs étoient véritablement les seuls qui pussent cultiver ou entretenir dans leurs terres les fruits & les autres productions de la nature, & les commercer avec avantage pour les Peuples mêmes qui les vont prendre chez eux.

Qu'ainsi ce seroit ruiner le commerce dans son principe , non-seulement que d'exterminer , mais même que d'effaroucher ou d'aliener les Peuples que l'on pourroit gagner par l'adresse ou par la douceur. Qu'en son particulier il n'avoit offert son ministere à la Phœnicie & à ses alliés que dans cette vûë. Que ses vœux les plus ardens étoient de policer les Sauvages mêmes qui se trouveroient susceptibles de quelques mœurs , par l'habitude qu'il leur procureroit avec des Nations civilisées. En un mot qu'il n'aspiroit dans son entreprise qu'à rendre les hommes heureux les uns par les autres.

Cherès en attendant le retour de ses deux Vaisseaux hâta tellement les ouvrages qu'il avoit commencés , que les familles de la Taprobane trouverent , en arrivant quelques mois après , des habitations toutes faites à la Ville & à la campagne. Leur Commandant ou leur Gouverneur avoit ordre de la part des Rois de leur en faire la distribution suivant les avis & les dispositions de Cherès , & de se conformer lui-même aux re-

glemens qu'il recevroit de lui par rapport à cette conquête. Ces ordres étoient accompagnés d'une lettre de louange & de remerciemens pour Cherès. Il fut encore plus touché de l'approbation qu'Astarte donnoit dans sa réponse aux principes de sa conduite ; non-seulement parce que la Phœnicie n'ayant point encore son partage , cette approbation paroissoit plus desintéressée ; mais encore parce que les Phœniciens tenoient la première place dans son cœur , & qu'en les servant il croyoit servir plus immédiatement l'Égypte même.

Comme Cherès n'avoit attendu les Insulaires de la Taprobane que pour mettre leur Colonie en possession du pays qu'il avoit acquis pour eux ; dès qu'elle fut établie , il fit équiper sa Flote entière ; & l'ayant pourvue abondamment de munitions de guerre & de bouche , il mit à la voile pour Sophir.

Son dessein étoit d'aller prendre les Côtes de l'Afrique au fleuve Raptus (*Cuama*) ; ou comme il a été déjà dit , les Marchands Ethiopiens s'arrêtoient toujours par la crainte qu'ils

avoient des Antropophages. Mais un violent orage , tel qu'il s'en élève souvent entre l'Afrique & Menuthias , ferma d'abord à sa Flote l'entrée de ce canal dans lequel il ne vouloit s'engager qu'avec un vent très-favorable. Le calme n'étoit pas encore entierement revenu lorsque son Vaisseau écarté de tous les autres par la tempête , se trouva devant une pointe de terre qu'il reconnut pour le promontoire Prason , que Ptolemée a placé depuis au quinzième degré de latitude meridionale. Mais comme au-delà de Rapta vers le midi , il n'y a aucune pointe de terre avant ce promontoire qui se trouve situé dans mes Auteurs anecdotes sous le Tropique du capricorne ; je conclus que c'est le Cap dont Ptolemée a sçu le nom sans en sçavoir bien la situation , quoique la véritable lui fût indiquée par Marin de Tyr qu'il cite à ce sujet même (1). Cherès rappelant dans son esprit que c'étoit le terme de l'Afrique connue par les Geographes de son temps , résolut

(1) Liv. 1, chap. 7.

d'aborder là & prit des mesures pour la descente.

Il avoit apperçu de loin une foule d'Habitans sur le rivage ; & il crut que ces Peuples ayant découvert plusieurs de ses Vaisseaux ne s'étoient assemblés en si grand nombre que pour se défendre au cas qu'il voulût aller à eux. C'est pourquoi il songea d'abord à rejoindre sa Flote ; & ensuite pour donner lieu aux Sauvages de se séparer, il la fit mettre hors de la portée de leur vûë. Enfin il regla qu'à la faveur d'une nuit qui se trouva la cinquième depuis la tempête, trois de ses petits Vaisseaux conduits par lui-même , chargés de Soldats d'élite, & soutenus du reste de la Flote à une distance convenable, essayeroient de prendre terre. Il avoit remarqué pour reconnoissance du lieu quelques cabanes presque sur le bord du Cap à l'embouchure d'une riviere (*l'Inhambane*) ; & il avoit jugé que la descente y seroit aisée par la nature du terrain. Sa conjecture se trouva vraie. Ils ne rencontrèrent même personne qui leur fit obstacle. Ainsi marchant en silence l'épée à

la main, ils allerent à ces cabanes guidés par la lueur de quelques bois qu'on y tenoit allumés. Une trentaine de Sauvages, qui en gardoient l'entrée, s'éveillèrent & jetterent aussi-tôt un grand cri; ce fut un signal pour les égorger. La diligence avec laquelle cette expédition fut faite ne laissa le tems à aucun d'eux de s'armer de son arc & de ses flèches qu'il avoit à côté de lui, ni le moyen de s'échapper pour aller au loin avertir leurs camarades.

Cherès & les siens entrèrent aussi-tôt dans une espece de grande étable soutenue d'espace en espace par des pieux. Ils y trouverent environ cinquante hommes presque nuds couchés sur de la feüillée, & attachés à ces pieux par des branches de palmiers entrelassées en forme de chaînes. Ces hommes parlant différentes langues s'accordoient tous dans les marques de joye & dans le ton de supplication. Cherès avec des gestes favorables leur fit signe de laisser parler un d'entre-eux qui paroissoit avoir plus de zèle & de hardiesse que les autres. Seigneur, dit-il, vous que

je vois à la tête de ces Phœnicienſi que je reconnois à leurs armes, comme étant Phœnicien moi-même : Le Ciel vous envoie ſans doute pour être le liberateur de tout ce que nous ſommes ici de malheureux deſtinés à ſervir de pâture aux cruels Habitans de cette contrée. Nous avons été jettés en différens temps ſur leurs rivages par les vents contraires. Ils y viennent en foule dès qu'ils apperçoivent des tempêtes, dans le deſſein de recueillir la proie qu'elles pourront leur apporter. Car d'ailleurs ils n'ont point aſſez de courage pour aller en mer attaquer des bâtimens qu'ils croiroient capables de ſe défendre. Ils profitent de l'état d'impuiffance, de fatigue, d'agonie, où des voyageurs battus par les flots & preſque noyés ſe trouvent réduits ; pour reſerver ces infortunés à une mort bien plus terrible que celle dont ils les ſauvent. Ils nous tiennent ici dans de vaſtes pâturages remplis de troupeaux dont ils ſe nourriffent ordinairement, & dont ils nous nourriffent nous-mêmes pour faire de nous dans leurs fêtes le même uſage que de leurs

troupeaux. Nous sommes livrés tous les mois au choix affreux qu'ils viennent faire de nous sur l'estimation brutale de notre embonpoint. Ah ! jeune Héros , qui que vous foyez , rendez-nous la vie , ou du moins préservez-nous d'une mort indigne de l'homme. Nous vous ferons peut-être de quelque utilité contre ces barbares dont une fatale expérience nous a fait connoître à-peu-près le génie & les coûtures. Recevez-nous à la dernière place parmi ces braves guerriers qui vous ont suivi dans cette entreprise glorieuse , & qui paroissent pleins d'attachement pour votre personne & d'admiration pour votre vertu.

Cherès fit couper sur le champ les liens de ces prisonniers , & envoya des ordres à toute sa Flote de se rendre incessamment dans le port ou dans le bassin que formoit l'embouchure de la riviere. Il sentit en se voyant pour la première fois dans cette terre désirée où il commençoit des travaux utiles aux hommes , la joye qu'éprouvent des voyageurs revenus après de longues traverses dans

leur patrie. Il apprit bien-tôt des étrangers qu'il venoit de délivrer, qu'en divers endroits de la Côte en remontant du côté du Nord jusqu'à Sophir, il y avoit de ces marchés infames où les Antropophages trafiquoient entre-eux des hommes qu'ils avoient pris. Il jugea à propos, avant que d'aller nettoyer ces rivages de tant d'assassins, de former au promontoire pour sa Flote un entrepôt qui demeureroit aux Phœniciens. La chose ne lui parut pas difficile. Il voyoit déjà par lui-même qu'il avoit affaire à des hommes effrayés qui avoient abandonné toute la plaine depuis qu'il avoit mis pié à terre, & qui ne paroissoient plus que sur la cime des collines, dont ils descendoient subitement par l'autre côté dès qu'on faisoit semblant de s'approcher d'eux. Il se confirma par cet exemple dans la pensée qu'il avoit toujours eüe que la cruauté & la barbarie sont jointes le plus souvent à l'extrême lâcheté : Et il fut bien aise en même-temps d'avoir moins de sang à répandre qu'il n'avoit crû, pour la réduction de ces Sauvages. Mais il s'agissoit de se saisir de leurs

personnes au plus grand nombre qu'il se pourroit ; & c'est à l'exécution de ce dessein que les étrangers lui furent d'un grand secours.

Comme il y avoit parmi eux plusieurs Ethiopiens qui avoient pris garde que la langue des Sauvages ne différoit pas extrêmement de la leur, ils s'offrirent à Cherès pour tâcher de les ramener. Ils lui dirent que pourvu qu'ils fussent armés ils ne craignoient rien de leur part. Qu'ils leur feroient entendre que leurs troupeaux, leurs fruits & leurs cabanes étant dans la plaine, le plus sûr pour eux étoit de se confier en la miséricorde du conquérant. Oui, dit Cherès, & vous pouvez les assurer qu'outre la vie sauve que je leur garantis, je les occuperai à quelque chose de plus avantageux pour eux-mêmes que la profession horrible qui les rendoit l'abomination de toute la terre. Ne manquez pas d'ajouter que je ferai une grande distinction entre ceux qui reviendront sur vos remontrances, & ceux qui nous donneront la peine de courir après eux.

Ces députés étant partis au nom-

bre de vingt, leur plus grande peine fut d'arriver jusqu'à ces Sauvages qu'ils appelloient à eux avec les cris & les gestes les plus pacifiques dont ils pouvoient s'aviser. Mais dès qu'ils purent entrer en quelque sorte de conférence avec eux; ils leur firent bientôt comprendre qu'accoûtumés à l'abondance, comme ils l'étoient dans leurs prairies le long de la Mer; ils alloient périr de misère, en cherchant leur vie & celle de leurs familles à la pointe de leurs flèches, sur des montagnes arides & dans des plaines désertes. Ces discours & d'autres semblables passant de bouche en bouche, en ramenerent deux ou trois mille dès les premiers jours, & encore davantage dans la suite. Chers les reçut favorablement. Il les distribua en plusieurs bandes à la tête desquelles il mit un Phœnicien pour les commander; & un Ethiopien pour se faire entendre d'eux. Il les occupa à préparer le terrain pour une petite Colonie qu'il envoya demander à Astarte, en attendant qu'il allât disposer les choses pour un plus grand établissement dans le voisinage de So-

phir. Il ne condamna point ces Esclaves à de plus longs travaux que les Insulaires de Menuthias. Il leur faisoit même donner une nourriture plus solide en considération de l'habitude qu'ils en avoient contractée.

La plus grande partie de son Equipage étoit assez surprise de cette douceur & de ces égards; & ils s'étoient plutôt attendus à un châtiement exemplaire de leur férocité récente. Cherès leur dit, qu'il y avoit une grande différence à faire entre des crimes commis par des particuliers contre des loix établies dans une Nation policée, & des pratiques nées de l'ignorance & de la grossièreté de tout un Peuple. Que les peines qu'on leur feroit subir avant l'instruction, feroient une vengeance défendue & non une punition légitime. Qu'il ne se faisoit pas un scrupule d'exterminer des hommes pernicious au genre humain; & que sur ce principe il n'avoit aucun regret au carnage qu'ils avoient fait des trente Sauvages qui gardoient l'étable, parce qu'il le croyoit alors nécessaire. Mais qu'aujourd'hui qu'il connoissoit

mieux le caractère de ces Barbares, il se croiroit très-coupable de détruire une Nation qu'il alloit rendre utile par ses travaux aux Phoeniciens mêmes, & par une suite de leur commerce à tous les Peuples de la terre.

Cependant tous les Sauvages ne se trouverent pas d'humeur d'abandonner leur faineantise, & l'esperance même de manger encore des hommes, pour des travaux supportables, mais reguliers. On apprit bien-tôt que plusieurs d'entre-eux montant le long de la Côte jusqu'à Sophir, étoient allés par bandes amener les autres Antropophages, en leur annonçant qu'ils étoient menacés d'une invasion semblable à celle qui les avoit chassés du promontoire. Qu'ainsi il falloit se préparer à la défense, & tourner contre des ennemis communs le courage qu'ils n'avoient encore exercé qu'en s'égorgeant un à un & seul à seul, pour des querelles particulieres & personnelles. Cherès instruit de ces démarches, résolut d'aller chercher les Sauvages, & même par terre, pour les prendre de tous les côtés. Mais com-

me il y avoit près de cent lieuës de Prason à Sophir, il conçut que des chevaux lui seroient utiles; d'autant plus que la vigueur & l'agilité de ces animaux, que ces Peuples n'avoient pas encore vus, jetteroit infailliblement l'effroi parmi leurs troupes les plus nombreuses.

Dans cette pensée il fit partir quatre Vaisseaux de sa Flote commandés par des Phoeniciens, mais accompagnés de plusieurs Ethiopiens. Il les chargea d'une somme d'or assez considerable pour acquerir dix mille chevaux dans l'Ethiopie, où ils sont en très-grand nombre, d'une très-grande beauté, & d'une corne si dure que sans avoir besoin d'être ferrés ils montent & descendent les montagnes les plus pierreuses (1). Il ne plaignit point cette dépense dont il esperoit de se dédommager abondamment dans les mines de Sophir. Ces quatre Vaisseaux des plus forts de la Flote de Chérès devoient servir d'escorte aux bateaux plats qui ameneroient les chevaux & leurs conducteurs. Il pré-

(1) Dapper, p. 412.

voyoit que dans le même intervalle de temps la Colonie Phœnicienne arriveroit , & qu'étant suffisante pour garder le promontoire , il pourroit emmener avec lui toutes ses forces.

D'abord après le retour des Vaisseaux qu'il avoit envoyés en Ethiopie & l'arrivée de la Colonie Phœnicienne qu'il attendoit de la Taprobane , il se mit en marche du côté de Sophir. Il faisoit côtoyer les rivages par toute sa Flote qui portoit les munitions qui leur seroient nécessaires en traversant des pays qui n'étoient pas également fertiles. Il vouloit même y remettre ses malades & ses blessés , au cas qu'il y en eût , & y jeter les Esclaves qu'il esperoit de faire. Enfin comme il n'avoit fait monter que six mille chevaux , les batteaux plats amenoient les autres pour le besoin.

Les Sauvages qui n'avoient pas ignoré tous ces mouvemens , s'étoient encouragés à s'avancer jusqu'à trois journées de Prafon. Ils avoient assemblé dans une plaine au pié d'une hauteur que devoit passer Cherès , non

une armée , mais une multitude d'hommes qui croyoient tous qu'en fait de combat , il ne s'agissoit que du nombre. C'est pour cela même que le sçachant arrivé de l'autre côté de la hauteur qui les séparoit encore de lui , ils eurent l'audace de lui faire une députation menaçante ; parce qu'ils avoient appris des Ethiopiens qu'on avoit envoyés à eux-mêmes dès le commencement , que chez toutes les Nations les Députés étoient inviolables. Les trois Sauvages présentés à Cherès dans sa tente furent frappés de la majesté de son air & de son visage , & soit qu'ils sentissent la supériorité naturelle qu'on a toujours dit que les Noirs reconnoissent dans les blancs ; soit qu'ils fussent effrayés de cet habillement de fer , & de ce casque surmonté de pennaches & d'aigrettes , qu'ils voyoient non-seulement à Cherès , mais à tous les Officiers qui l'environnoient ; ils n'osoient plus ouvrir la bouche. Au lieu de parler ils recommençoient sans cesse leurs prosternemens , tels qu'ils le faisoient devant leurs Idoles. Cherès fut obligé de leur faire dire par

les Ethiopiens qui vouloient bien leur servir de truchemens, qu'ils eussent à mettre fin à leur cérémonial ridicule, & à expliquer leur commission. Les Députés firent entendre en tremblant & en begayant, que leurs Chefs avertissoient Cherès que s'il avançoit sur eux, ils alloient brûler tout vifs les étrangers qu'ils avoient dans leurs marchés. Cherès leur répondit qu'ils en étoient bien les maîtres, & qu'ils feroient eux-mêmes la mesure de leurs châtimens. Mais que l'envie de changer le genre de mort de quelques centaines d'hommes ne l'empêcheroit pas de purger la nature humaine de monstres comme eux. Ces pauvres Negres porterent à leurs Chefs l'impres-sion de leur frayeur, qui ne les empêcha pas de faire massacrer tous les étrangers qu'ils tenoient dans un marché voisin; parce que se sentant pressés de se mettre en bataille, ils ne crurent pas avoir le temps de leur faire subir un plus long supplice.

Ils formerent comme un bataillon quarré fort épais, de sorte qu'il n'y avoit que les deux ou trois premiers rangs qui pussent viser aux ennemis

en tirant leurs flèches , & que les autres étoient obligés de les lancer en l'air & au hazard. Ces flèches étoient armées de petites pierres aiguës , que les Naturalistes trouvant semées dans les campagnes de l'Afrique ont prises depuis pour des pierres de foudre & ont appellées *Ceraunia* (1). Ils avoient derriere eux une montagne fort droite dont le sommet étoit couvert de ce bois incorruptible de *Thya* , espece de cedre qui a rendu ce pays fameux dans l'antiquité. Ils y avoient caché leurs femmes & leurs enfans , & ils comptoient de s'y réfugier eux-mêmes en cas de mauvais succès. Chersès ayant vû cette disposition , ordonna aux deux aîles de son armée composée chacune de deux mille chevaux , de courir à toute bride dès qu'elles seroient arrivées sur la hauteur , pour aller gagner le derriere du bataillon des Sauvages par les deux espaces qu'ils avoient laissé fort imprudemment à leurs côtés ; pendant que lui-même leur feroit face avec

(1) Mem. de l'Acad. des Sciences, ann. 1723.
par M. de Jussieu.

Les deux mille hommes qui lui restoient. Les Barbares s'attendoient bien à voir ces chevaux que plusieurs d'entre-eux avoient apperçus, mais qu'ils avoient dépeints à leurs camarades comme des animaux fort lents à la marche qu'ils leur avoient vû faire. Ainsi ils furent étrangement consternés lors qu'ayant à peine eu le tems de poser la flèche sur l'arc, ils virent leur bataillon enveloppé dans le premier moment; leurs rangs ouverts dans le second; la plupart d'entre-eux renversés & foulés aux piés des chevaux dans le troisiéme. Ils n'évitoyent une épée que pour rencontrer l'autre. Ils se sentirent vaincus au premier abord, & leur résistance fut à peine aussi longue que ma description. Ils tendirent les bras pour demander grace; & le combat cessant aussi-tôt, ils furent conduits par milliers dans les Vaisseaux où on les mit aux fers. Cependant Cherès rencontrant l'étable où ils venoient de massacrer les étrangers, sépara les Chefs de ces Barbares & les fit tous mettre en croix le long du rivage de la Mer, pour intimider le reste de la

Nation, & pour marquer aux voyageurs qu'il avoit assuré le passage du canal & l'abord même de la Côte.

Après cette exécution il fit publier par ses Ethiopiens une amnistie par laquelle il assûroit non-seulement la vie, mais un traitement favorable à tous les Sauvages du pays, s'ils renonçoient à leur ancienne barbarie & s'ils se reconnoissoient esclaves des Phœniciens. Cette publication attira les femmes & les enfans de ceux qui étoient déjà dans les chaînes. Il les fit mettre ensemble par familles, en leur promettant, en son nom & en celui des Phœniciens leurs maîtres, de les joindre toujours ainsi dans les travaux qu'on leur imposeroit. Il n'excepta de cette regle que les jeunes hommes non encore mariés, dont il fit des Rameurs à la place de ceux qu'il avoit amenés de la Taprobane, en changeant ceux-ci en Soldats pour grossir ses troupes. Mais il promit aux uns & aux autres de ces nouveaux Captifs de les délier tous, quand on auroit des preuves suffisantes de leur fidélité. Ces traits de bonté de la

part d'un vainqueur qui leur avoit paru si terrible , les consolèrent un peu de leur défaite & de leur esclavage. Ceux qu'il laissa dans leur propre pays , se résolurent avec moins de regret à ces travaux mis au rang des peines des criminels ; mais auxquels bien d'autres hommes se soumettent volontairement dans le seul dessein de gagner leur vie. Je parle des mines qu'on leur fit ouvrir dans le territoire de Sophir , où Cherès arriva sans aucune opposition & en délivrant sur la route tous les Captifs des Antropophages.

Ces mines se trouverent d'une richesse étonnante. Et quoique les Phœniciens fussent de grands maîtres en l'art de conduire ces sortes d'entreprises qui ne leur étoient pas nouvelles , les Prêtres Egyptiens que Cherès avoit avec lui leur communiquèrent le vrai secret de détacher l'or des fragmens de pierre qu'on apporte de la mine. On ne le retiroit auparavant que par des broyemens très-pénibles suivis de fontes réitérées. Les Prêtres Egyptiens leur apprirent que le mercure versé sur la pierre assez simple-

ment pilée se chargeoit du métal précieux. Qu'il étoit aisé de séparer ensuite cet amalgame ou ce mélange, du sable ou du gravier qui l'embarassoit encore ; & qu'enfin il ne s'agissoit plus que de faire évaporer au feu le mercure qui laissoit l'or pur au fond du vaisseau (1). Ils ajoutèrent que cette propriété du mercure s'étendoit jusques sur l'argent, & demuroit sans effet à l'égard des métaux inférieurs, auxquels il ne s'allioit point. Il ne s'agissoit que du premier aux mines de Sophir : Et l'on sçait que dans les siècles suivans elles ont fourni aux Peuples les plus célèbres, non-seulement l'or dont ils ont revêtu les temples de leurs Dieux & les palais de leurs Rois, mais encore le nombre innombrable de pierres précieuses dont leurs femmes se sont parées. Sans alléguer celles dont les noms sont communs, c'est de-là qu'on ti-

(1) Pero Fernandez de Velasco donna en 1571. ce secret aux Espagnols qui l'employèrent dans les mines du Potosi. Mercu-

re Indien. part. 1 c. 4. & Rohaut a expliqué cet effet dans sa Physique part. 3. chap. 6, art. 27.

roît la pantarbe qui avoit , dit-on , la vertu de repousser l'action du feu , & le sideropœcile du genre des Siderites , auxquels on a attribué la propriété encore plus fabuleuse d'entretenir l'inimitié entre ceux qui en portoient (1).

Astarte ayant appris des nouvelles si avantageuses obtint du Roi même de Phœnicie , pour cette habitation déjà pourvûë d'Esclaves qui devoient la cultiver , une Colonie plus nombreuse que n'auroient pû la composer les Phœniciens de la Taprobane. Ce Peuple accoûtumé à Tyr & à Sidon à toutes les délices de la vie n'y trouva dans ce nouveau séjour aucune diminution. On y bâtit des maisons de plusieurs sortes de bois veinés de toutes couleurs , & plus susceptibles de poli & de sculpture que le marbre. Outre les alimens ou salutaires ou délicats qu'offroient en abondance la terre & la mer ; les campagnes y étoient pleines de Paons , de Perroquets , de Singes & d'autres animaux dignes par la beauté de leurs

(1) Heliod. c. 4. & | de Navigatione Salomons. mais voyez M. Huet *l. nis* , c. 6. p. 179.

figures , ou par la singularité de leurs graces , d'être envoyés , comme ils l'ont été long-temps depuis chez toutes les Nations assez aisées pour dépenser en amusemens. Au reste , quoique Cherès n'eût pas eu dessein que les Insulaires de la Taprobane partageassent avec les Phœniciens la domination de Sophir ni la possession de ses mines ; ici comme dans toute la suite de sa course & en chaque lieu d'entrepôt , il assigna un quartier pour leur demeure , & leur donna un intérêt convenable dans le commerce Phœnicien. Les Rois même de la Taprobane lui avoient insinué que quoiqu'ils fussent ravis qu'il voulût bien exercer leurs sujets dans la navigation & dans le commerce ; ils ne se soucioient pas d'acquérir des possessions extrêmement éloignées , qu'ils auroient peine à fournir de Colonies.

Les établissemens que Cherès venoit de procurer aux deux Nations qui lui avoient prêté leurs soldats , n'étoient point des établissemens pour lui. Son ame remplie de projets plus étendus pour l'utilité du monde entier ,

tier, & même du desir de rentrer dans sa patrie avec toute la gloire & toute l'autorité que donnent les grandes actions, se sentoient encore bien loin de son terme. Il avoit actuellement dans l'esprit la recherche de l'extrémité de l'Afrique, objet véritablement nouveau qui devoit apporter au commerce une facilité dont on concevoit tout le prix, mais dont l'espérance étoit traitée de chimérique. Etant revenu de Sophir au promontoire, ce fut en ce dernier port qu'il s'embarqua pour cette nouvelle expédition. Il avoit grossi son Equipage de plusieurs des étrangers qu'il avoit délivrés. Ils avoient eux-mêmes demandé à le suivre, après qu'il eût accordé à tous une pleine liberté de retourner dans leur patrie chargés de l'or de Sophir. Comme il y avoit parmi ceux qui se donnerent à lui des Marchands de toutes les Nations, & même des Phoeniciens déjà établis dans les ports les plus septentrionaux de la mer Atlantique, & qui avoient passé la Méditerranée pour venir s'embarquer sur la mer rouge; il fut bien aise d'avoir en eux des interpretes

commodes pour les Côtes qu'il avoit à parcourir. Il jugea à propos d'em-mener avec lui tous ses chevaux après le service qu'il en avoit tiré contre les Antropophages. Mais avant que de partir de Sophir, il avoit changé les bateaux plats qui les avoient apportés de l'Ethiopie, en des Vaisseaux plus profonds & plus propres à se défendre des tempêtes.

Fin du sixième Livre.



ADDITION.

ON a déjà insinué dans la Préface , que la plus grande partie des retranchemens faits à l'Original de cet Ouvrage par rapport aux curiosités purement littéraires , tomboit sur le second Livre ; où à l'occasion de l'éducation de Sethos , l'Auteur s'étendoit beaucoup sur les Sciences des Egyptiens. Mais comme il est dit à l'entrée de ce second Livre , page 77 que le Palais du Roy étoit à Memphis le Théâtre de toutes les Sciences & de tous les beaux Arts ; & que dans l'abrégé auquel on a réduit le Texte , il n'est fait aucune mention de ces derniers : J'ai cru que pour satisfaire à la promesse ou à l'engagement de l'Auteur , je devois au moins placer ici & en Addition ce qu'il rapporte de la Sculpture , de la Peinture , & de la Musique. Ces trois morceaux

seront une preuve & un exemple des égards que l'on a eus pour les Lecteurs qui n'aiment pas les détails un peu longs , quelques curieux qu'ils pussent paroître à quelques-autres. Le vrai lieu de ces trois Articles est au second Livre , page 115. après celui qui finit par ces mots , une fausse apparence d'Héroïsme.

IL y avoit dans le Palais de Memphis deux galeries particulieres , qui non-seulement servoient d'écoles aux Sculpteurs & aux Peintres ; mais qui de plus étoient pour les Doctes le plus riche monument qu'on pût souhaiter de l'histoire de ces deux Arts. A l'entrée de l'une de ces galeries , on trouvoit à droite & à gauche des colonnes de bois ou de pierre , mal taillées , à peu près de la hauteur & de la grosseur d'un homme. Le nom du Dieu & du Héros qu'on avoit voulu représenter étoit écrit sur quelques-unes ; & c'étoit-là toute la Sculpture des premiers temps. En avançant on voyoit la forme humaine se développer de plus en plus : mais

les deux jambes étoient encore jointes ensemble, & les deux bras collés au corps suivant leur longueur. Peu à peu les membres se détachotent du tronc & se mettoient en action. Delà on arrivoit aux attitudes élégantes, & bientôt aux miracles de l'art. Car dès que l'Homme a senti le bon en quelque genre que ce puisse être, il s'élève avec une rapidité prodigieuse jusqu'à l'excellent. La Sculpture Grecque a passé par les mêmes degrés; & Plutarque rapporte que les Spartiates appelloient Docanes toutes les Figures qu'ils avoient des Dioscures, ou des deux freres Castor & Pollux. C'étoit deux poutres (1) posées debout & liées l'une à l'autre par un bois de traverse. Dædale fut le premier qui apporta de l'Egypte dans la Grece la pratique de mettre les bras des Statuës en action, & leurs jambes en disposition de marcher. Les Grecs furent si surpris de cette nouvelle attitude qu'ils enchaînoient les Statuës ainsi faites, de peur qu'elles ne s'en allassent; & Platon dit que

(1) *Docos* en Grec signifie poutre.

les Statuës liées au pié d'estal se vendoient plus cher que les autres , comme les Esclaves qui n'étoient pas sujets à s'enfuir. Il y a même quelque chose de plus : car bien que sur le témoignage des Grecs qui ont vû des Statuës de Dædale , elles ne fussent pas du côté de la Sculpture au point de perfection , où Phidias & Praxiteles ont porté les leurs , il leur avoit donné par quelque ressort interieur un véritable mouvement. Aristote même citant Philippe le Comique assûre que Dædale avoit fait en bois une Venus qui se remuoit par le moyen de l'argent-vif qu'il avoit versé dedans. Quoi qu'il en soit de la vérité ou des circonstances du fait , ces allégations fussent pour nous faire prendre à la lettre les figures mouvantes du bouclier d'Achilles décrit par Homere ; malgré les interpretes qui veulent réduire sa description à celle d'un Tableau ou d'un bas relief ordinaire , dont les figures sont représentées comme agissantes , quoiqu'elles soient réellement immobiles. Et il est aisé de s'appercevoir qu'Homere dans la description du bou-

clier , avoit en vûë l'art de Dædale , plus célèbre encore de son tems que du nôtre. Mais rien ne fait plus d'honneur à la Sculpture Egyptienne , que ce trait d'histoire qui termine le premier Livre de Diodore de Sicile. Les plus fameux Sculpteurs de la Grece , dit cet Auteur , se sont formés dans les Ecoles de l'Egypte. Tels sont Teleclès & Theodore , fils de Rœcus , qui ont fait la Statuë d'Apollon Pythien qui est à Samos , de telle sorte que Teleclès en ayant fait une moitié à Samos , pendant que son frere Theodore faisoit l'autre à Ephese ; les deux pieces se rapporterent si juste , que toute la figure ne paroît être que d'une seule main. Cet Art particulier qui est peu connu des Sculpteurs Grecs , continue-t-il , est très-cultivé par les Sculpteurs Egyptiens : car ceux-ci ne jugent pas , comme les Grecs , d'une figure par le simple coup d'œil. Mais mesurant toutes les parties l'une par l'autre , ils taillent séparément & dans la dernière justesse toutes les pierres qui doivent former une Statuë. C'est pour cela qu'ils ont divisé le corps humain en vingt - une parties & un

quart. Ainsi quand les Ouvriers sont une fois convenus entre-eux de la hauteur d'une figure, ils vont faire chacun chez soi les parties dont ils se sont chargés ; & elles s'ajustent toujours ensemble d'une maniere qui frappent d'étonnement ceux qui ne connoissent pas cette pratique. Or les deux pieces de l'Apollon de Samos se joignent suivant toute la hauteur du corps ; & quoiqu'il ait les deux bras étendus & en action, & qu'il soit dans la posture d'un homme qui marche, il est par-tout semblable à lui-même ; & la figure est dans la plus exacte ponderation. Enfin cet ouvrage qui est fait suivant l'art des Egyptiens cede peu aux chefs-d'œuvres de l'Egypte même.

L'autre galerie étoit destinée à la Peinture. On voyoit d'abord des planches de bois blanchies, sur lesquelles les objets , tracés ordinairement en noir, étoient si mal dessinés, que le Peintre même s'étoit cru obligé d'écrire à côté de chacun ; c'est ici un homme ; c'est ici un cheval ; c'est ici un arbre. En avançant on trouvoit des traits qui paroissent avoir été tirés autour de

l'ombre que fait un objet exposé au Soleil. Dans les Tableaux suivans , la perfection du dessein & le nombre des couleurs croissoient à vûë d'œil. On s'en tint long-temps à quatre chez les Egyptiens comme chez les Grecs : & l'on sçait que Zeuxis , Polygnote & Timante n'en employoient pas davantage. Ce furent Echion , Nicomaque , Protogene , & enfin Apelle , qui attraperent avec leurs différentes teintes toutes les nuances de la nature. On voit encore aujourd'hui dans une grotte assez voisine de Thebes des Peintures du tems des anciens Rois de cette Dynastie d'une couleur aussi vive que si elles venoient d'être faites (1). Mais les Egyptiens les plus récents ne tomberent pas dans le défaut que Denis d'Halicarnasse reproche aux Peintres Grecs modernes ; lorsqu'il dit que ceux-ci ont tâché de couvrir la négligence de leur dessein , par l'abondance & par l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens comparoient ceux qui préfèrent le coloris au dessein dans la Peinture , à ceux qui en matiere d'éloquence & de poësie , pré-

(1) Paul Luc , t. 6. p. 69.

ferent les pensées brillantes aux pensées justes. Cicéron le maître & le modele de l'éloquence Latine , a dit en appliquant sa reflexion à l'Orateur, que nous nous laissons bientôt des Tableaux qui nous attirent d'abord par la force du coloris ; au lieu que nous revenons toujours à ceux qui excellent par la beauté du dessein, qui est le vrai caractère de l'antique (1).

Enfin la salle de la Musique, où l'on donnoit en certains jours des concerts de Voix & d'Instrumens, étoit aussi le trésor des antiquités de cet art. On apprenoit là que le Chalumeau, la Flûte champêtre & les Instrumens à vent, ont été inventés les premiers. On voyoit même d'abord la Flûte à plusieurs tuyaux de longueur inégale, dont on se servoit avant qu'Osiris eût inventé la Flûte simple qui rend seule tous les tons de la premiere. Ce Heros en faisoit accompagner les Hymnes qu'il chantoit en l'honneur des Dieux ; & les vers qui selon Plutarque, contenoient

(1) V. sur les deux art. précédens Junius de *Picturâ Veterum*.

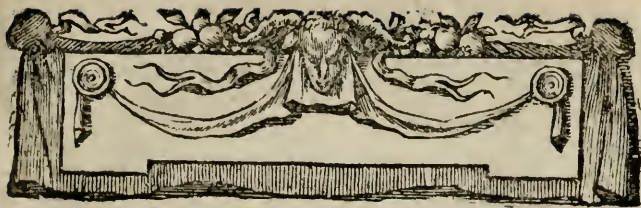
les préceptes qu'il donnoit aux hommes qu'il avoit assemblés, & dont il vouloit adoucir les mœurs. Le même Osiris inventa ensuite la Trompette & les Tymbales pour animer les Soldats dont il se servit dans ses Conquêtes. Dans la suite Mercure trouva la Lyre qui laisse au Musicien la liberté de joindre sa voix, & des paroles aux sons de son Instrument. Dans quelques monumens antiques, on voit à ce Dieu des Lyres à sept cordes, dont on prétend que les deux extrêmes frappées ensemble formoient le diapason ou l'octave, avant même qu'on eût introduit dans le système diatonique la pénultième corde qui le rend complet (1). Après les Lyres, on montroit dans la salle de Memphis les premières tables ou les premiers corps d'Instrumens qui sont si favorables pour fortifier les sons trop foibles dans une seule circonférence de bois inébranlable, comme celle qui soutient les cordes d'une Lyre. On arrivoit enfin aux Instru-

(1) Voyez l'excellent Traité de la Musique des Anciens attribué à M. l'Abbé de Chateaufort.

mens à manche ou à la longue touche, où les doigts formant les tons, trouvent sur un moindre nombre de cordes un plus grand nombre de tetracordes & même d'octaves, peuvent passer indifféremment par tous les modes, & ont un champ libre pour exécuter tout ce qui se présente à l'imagination du plus hardi Compositeur. Diodore n'étoit pas bien informé du fait, lorsqu'il a dit que les Egyptiens ne cultivoient pas la Musique. C'est au contraire chez eux que Pythagore en avoit pris le goût, jusqu'au point d'admettre l'harmonie dans les Cieux, & d'en appliquer les proportions à la constitution générale de l'Univers. Les Egyptiens invitoient les jeunes hommes & les jeunes filles à apprendre & même à exécuter tous les genres de Musique, pour se rendre plus polis & plus agréables : & c'est à leur exemple que les Grecs ont mis la Musique au nombre des parties qui entrent dans l'instruction de la jeunesse.

On voit, &c. pag. 115. lig. 29.

Fin du Premier Volume.



SETHOS,

RBR
T 3245
t. 2

HISTOIRE OU VIE

Tirée des Monumens anecdotes
de l'ancienne Egypte.

Traduite d'un Manuscrit Grec.

LIVRE SEPTIEME.

QUOIQUE je ne tire que de mes Auteurs anecdotes le tour de l'Afrique fait par Sethos ou Cherès ; les Monumens historiques font juger que toutes les Côtes de cette troisième partie de la terre ont été découvertes vers le tems où mon Héros se trouve placé ; c'est-à-dire , dans les cent années qui ont précédé la guerre de Troie. Les premiers Peuples qui se

Tome II.

A

sont senti les plus forts par le courage ou par le nombre , se sont étendus de proche en proche sur la terre ferme. C'étoit beaucoup pour eux de traverser les rivières qui s'opposoient à leur passage ; & c'est ainsi que Ninus forma le grand Empire des Assyriens que son pere Belus n'avoit pas porté hors de la Babylonie. Mais dès qu'on eut essayé de la navigation , les grands hommes de l'Egypte , tels que Cecrops , Cadmus , Danaüs , s'exposèrent à la fortune de la mer , établirent des Colonies sur ses rivages , & furent par-là les Peres du commerce , cet aimable lien de société entre les nations éloignées. Les Héros de la Grece , Hercule , Thésée , Pirithoüs , peu antérieurs à Sethos , succederent à cette émulation ; & non contents de faire connoître les Mers , ils inviterent leurs contemporains à les frequenter , en exterminant les Pirates qui les croisoient , & les Tyrans qui en rendoient les bords inaccessibles. Comme chaque siècle a son esprit dominant , il ne s'agissoit alors entre les hommes qui tendoient à la haute réputation , que de trouver de nouveaux pays , d'y bâtir

des Villes , & de donner des loix à leurs Habitans. Mais cette pratique ayant été depuis suspenduë , ou du moins très-affoiblie ; & ces Héros n'ayant eu d'ailleurs pour Historiens que des Poëtes , il ne faut pas s'étonner qu'il ne nous reste que de foibles traces de leurs routes. La Fable les faisant descendre aux enfers , au lieu de les conduire à différentes extrêmités de notre monde , a converti en merveilles inutiles des navigations dont le détail le plus simple seroit pour nous d'un très-grand prix. Cependant comme le desir du gain est pour le moins aussi ancien parmi les hommes que l'Heroïsme ; les Phœniciens grands commerçans , se trouvent mêlez , selon les traditions historiques , dans les premières expéditions de mer : Et les memoires anecdotes dont je me sers n'avancent rien que de vraisemblable , en rapportant à Sethos en particulier , ce que les Auteurs connus indiquent en general , lors qu'ils disent que les Phœniciens instruits de la navigation par les Egyptiens , ont doublé la pointe de l'Afrique avant tous les au-

autres Peuples & dès les tems Héroïques¹.

Nos Historiens , dont les plus anciens n'ont commencé à paroître , selon Herodote , qu'à la descente de Xercès dans la Grece , nos Geographes , & nos Relateurs de voyages , encore plus récents que nos Historiens , rapportent ou forment eux-mêmes des autoritez qui vont toutes à établir le tour de l'Afrique fait plus d'une fois dans les siècles suivans. Il est vrai que quelques-uns d'entre-eux refutent ces autoritez en les alleguant. Mais ces refutations repetées en plusieurs endroits de leurs ouvrages prouvent du moins que la tradition continuée , & quelquefois renouvelée , présente toujours ce fait. Herodote² , par exemple , raconte que Nechus , ce Roi d'Egypte qui fut déthroné & tué par l'Ethiopien Sabacon , quatre ou cinq cens ans après Sethos , ayant la curiosité de connoître la situation generale

1. M. Huet Hist. du
Com. c. 7. & 8. aussi
bien que la Martiniere
Dict Geogr. au mot

Atlantique , établissent
ou suivent cette opi-
nion.

2. Liv. 4.

des mers & des terres , envoya des Phœniciens à cette découverte. Ceux-ci sortant par le détroit de la mer Rouge , passèrent de la mer Orientale ou Ethiopique dans l'Hesperienne ou Atlantique , rentrèrent par le détroit des Colomnes d'Hercule dans la Méditerranée , & revinrent par-là en Egypte. Pour marquer que cette navigation les avoit portez au-delà des routes du Soleil ou de la Zone torride , ils disoient que cinglant à l'occident ils avoient eu le soleil à leur droite : circonstance , ajoûte Herodote , que je ne crois point , mais que d'autres pourront croire.

Hannon , celui-là même qui étoit Capitaine des Carthaginois , avec Himilcon , dans la guerre contre ¹ Agatocle , fut envoyé par le Sénat de sa Ville , avec le même Himilcon , à la découverte des côtes de l'Océan occidental ; le premier du côté du Sud , & le second du côté du Nord ². Quoique dans certains exemplaires de la relation d'Hannon , il paroisse n'avoir

1. Olymp. 117. 3. | tête des petits Geogra-

2. V. les Differtations de Dodwel à la | phes. *De Hannone*. c. 19.

côtoyé l'Afrique que depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à la corne Hesperienne *Cap des Palmes*¹, où l'Afrique se retrecit d'environ trente degrés de longitude ; j'ai vû d'autres exemplaires, où Hannon fait le détail de sa navigation depuis Cadix jusqu'au Golphe Arabe. Pline a vû ces exemplaires aussi-bien que moi, puisqu'il les allegue sur ce fait même². Enfin pour terminer les citations des Auteurs Grecs & Latins, qui seroient nombreuses ; Strabon³ refute fort au long l'Histoire de cet Eudoxe de Cyfique, qui ayant été envoyé aux Indes par la Reine Cleopatre, veuve du second Evergetes, Ptolemée VII. ou Ptolemée Physcon fut jetté sur les Côtes orientales de l'Afrique, où il vit des débris de Vaisseaux, que l'on reconnut à leur forme venir de Cadix. Mais ailleurs le même⁴ Strabon soutient que la communication de la mer Orientale à l'Occidentale n'est interceptée par aucun Istme qui joigne l'Afrique aux ter-

1. Selon Saumaïse | que les premiers.
Plinian. exerc. p. 915. | 3. Liv 2.

2. L. 2. ch. 67. Il ne | 4. Livre 1. p. 54
nous reste aujourd'hui |

res Australes. Il ne pouvoit ſçavoir cette poſition de la terre & des deux mers que par quelques relations ſemblables à celle d'Eudoxe. Il paroît donc ceder ici à la croyance generale qu'il combat en d'autres endroits.

En effet, il y a long-tems qu'on eſt revenu de l'ancien préjugé qui faiſoit regarder les chaleurs de la Zone torride comme une barriere de ſeparation entre les deux Hemispheres coupez par l'Equinoxial. Les Navigateurs ont fourni à Ptolemée la connoiſſance du fleuve Raptus, (*Cuama*) qui eſt bien au-delà de la ligne dans la Barbarie, (*le Zanguebar,*) & celle du promontoire Praſon, à l'extrêmité de l'Agimbe (*partie du Monoëmugi & de la Caſſerie.*) Or comment eſt-ce que de tant d'hommes qui ont eu le courage d'aller juſques-là, aucun n'eut eu la curioſité de ſuivre cette même Côte, dont le bout n'eſt au-delà du Tropique que de douze degrés ou de trois cens lieuës. D'ailleurs les vents écartent frequemment les Navires de leur route, & nous devons à leur violence la découverte de bien des terres que les voyageurs ne cherchoient pas. C'eſt

ainsi que plusieurs , après avoir eu le malheur d'être jettés malgré eux jusques aux extrêmités de l'Afrique , ont encore eu celui d'être suspects dans la relation qu'ils en ont faite à leur retour.

Cependant comme les traces de ces anciens voyageurs sont entièrement perduës , il faut s'attendre ici à ne trouver , pendant une assez longue route de mon Héros , que des noms de lieux étrangers à notre Geographie , & des noms de Peuples inconnus à notre Histoire. Nous avons encore aujourd'hui une legere notion des Côtes orientales de l'Afrique jusques sous le Tropique du Capricorne. Mais dans le retour par les côtes Occidentales , mes lecteurs ne se retrouveront en pays de connoissance qu'au - delà de l'Equateur , & à la corne Hesperienne ¹.

| | |
|---|--|
| <p>1. Les noms de Provinces & de rivières placées dans cet intervalle seront tous ici tels que dans la Geographie moderne. Et là-dessus on peut penser en general que ces sortes de noms trouvez dans les</p> | <p>pays mêmes , & que les voyageurs n'y ont pas portés , sont à peu près tels aujourd'hui qu'ils étoient dans les premiers temps , & que mon Auteur les a trouvez dans ses Memoires anecdotes.</p> |
|---|--|

LA Flote de Cherès partie du promontoire Prasón , & ne perdant jamais la vûe des rivages , découvrit bien-tôt du haut de ses mâts un vaste bassin ou grande baye (*Manica* ,) où viennent se rendre quatre rivières ¹. Cherès ordonna la descente en un lieu si remarquable : Tout son Equipage lui représenta que si l'on s'arrêtoit par-tout où l'on appercevroit quelque singularité , ils n'arriveroient jamais à leur but principal , qui étoit de trouver l'extrémité de l'Afrique & un passage dans l'autre mer. Il fut ravi de cette impatience qui répondoit à la sienne propre , mais il leur dit : Que dans l'intention qu'ils avoient d'être utiles à leurs compatriotes , il ne falloit pas négliger la connoissance des terres : Que c'est par la détermination exacte qu'ils feroient de leur hauteur , & par le détail des autres circonstances des lieux , qu'ils rendroient leur découverte constante , & que l'on pourroit retrouver leur route. Il se réduisit néanmoins à ne descendre que dans les endroits où

1. Elles sont appel- | Laurent - Marquez ;
lées aujourd'hui Aroé , | Maunbé & Tenbé.

ils verroient des embouchures de rivières.

Ils rencontrèrent ici une autre espèce d'hommes (*les Hottentots*) semblables à ceux qu'ils avoient déjà vus, par l'effroi & par la disposition à la fuite. Mais ils étoient d'une figure si horrible, qu'ils hésiterent d'abord à les prendre pour des hommes. Cherès fit monter à cheval une cinquantaine de soldats pour courir après eux, & en amener quelques uns, afin qu'on les pût voir de plus près. Ils paroissoient ne former aucun discours, mais on les entendoit repeter sans cesse en criant : *Chainouquas*, & c'est le nom que Cherès leur imposa. D'ailleurs, ils avoient les bras & les jambes environnez d'intestins d'animaux en forme de bracelets ou de jarretières à plusieurs tours, ce qui les rendoit aussi hideux que puants. Ainsi on les lâcha bien-tôt, & ils se mirent à fuir d'une manière assez pesante, embarrassés qu'ils étoient de leurs ornemens detestables. Cherès demanda aux Phœniciens s'ils vou-

1. Tout ceci est conforme à la Carte que le P. Tachard a donnée de

la pointe de l'Afrique dans ses voyages.

loient faire là quelque sorte d'établissement. Ils répondirent tout d'une voix que leur Nation seroit toujours à temps de s'emparer , quand elle voudroit , d'un terrain qui paroïssoit avoir si peu de défense , & qu'ainsi ils n'aspiroient qu'à continuer leur route. Ils se rembarquerent donc , & suivant la regle dont ils étoient convenus , ils mirent pié à terre sur le bord d'une riviere , où les Habitans aussi vilains & aussi fuyards que les précédens , avoient un assez grand nombre de barques & de filets d'ozier. C'est pour cela que nos Navigateurs la nommerent la riviere *de la Pêche*. Une raison semblable à celle qui avoit donné le nom aux Chainouquas , fit appeller ces seconds habitans *Gouriquas*. En avançant toujours au Sud , ils trouverent encore une riviere , qui surpassoit beaucoup en largeur les deux précédentes , & quelques autres dont je ne parle point. Ainsi ils l'appellerent riviere *Large* , & les habitans furent nommez *Gassiquas*.

Il ne s'étoit guères écoulé qu'un mois depuis leur départ du promontoire , lorsqu'ils apperçurent devant eux

la mer couverte au loin d'herbes épaisses comme un vaste champ. ¹. Cette vûë les effraya ; ils crurent être arrivez à des bas-fonds. Ils commençoient à les regarder comme une barriere que la nature avoit mise aux navigations du côté du pole Austral ; & ils disoient entre-eux qu'il ne falloit plus s'étonner qu'on n'eut jamais pû faire le tour de l'Afrique. Ce fut peut-être ce même objet qui donna lieu à Sataaspès , ce Prince coupable , que Xercès condamna depuis à cette même expédition , qu'il entreprit du côté de l'occident , suivant le rapport ² d'Herodote , d'alléguer que son Vaisseau arrêté n'avoit pû voguer davantage. Cherès dans une vive esperance de dissiper bien-tôt la cause de ce découragement , déclara à son Equipage que se mettant dans une chaloupe il alloit lui-même reconnoître cet obstacle. Il ajoûta que s'il étoit réellement invincible , il n'avoit rien au-dessus de l'homme pour le surmonter. Mais qu'il ne se laisseroit pas abuser par son imagination , & que l'ap-

1. Premier voyage du | rance , p. 55. & 56.
P. Tachard au passage | 2. Livre 4.
du Cap de Bonne Espe-

parence ne lui tiendrait pas lieu de la verité. En même-tems faisant attacher sa chaloupe par un cordage , à un gros Vaisseau qui devoit la remorquer au premier signal , il s'enfonça dans cette espece de marais. Les Rameurs n'éprouverent aucune résistance , si ce n'est que les rames sortoient de l'eau toutes chargées de ces herbes qui ne tenoient à rien. Il jugea que les vents ou les courans les ayant apportées des terres ou des Isles voisines , les avoient rassemblées en un goismon qui n'avoit fait peur à tout son monde que par son étendue prodigieuse. Et comme tous les corps en mouvement tendent aux lieux où ils trouvent le moins de resistance ; il conjectura que la terre ferme de l'Afrique finissoit vers cet endroit-là , & qu'il trouveroit bien-tôt le passage qu'il cherchoit.

Toute la Flote s'étant donc avancée sans crainte à son exemple , on vit la Côte manquer tout d'un coup au Sud , & courir comme en droite ligne à l'Ouest. Ce furent alors des cris de joie ; telles que les peines & les inquiétudes fréquentes des voyageurs sur mer leur donnent sujet d'en faire ,

quand ils s'en croient délivrez. Ils élevoient Cherès jufqu'aux Cieux , comme étant le premier Navigateur qui eut vaincu les difficultez qui avoient rebuté tous les autres. Cherès rejetant en grand homme toute admiration mal placée , leur fit remarquer lui même qu'il avoit dans leur Flote un avantage que les autres Navigateurs n'avoient pas eu. Qu'il y avoit bien de la différence entre ce que peut tenter un feul Vailfeau , & ce qu'on peut rifquer à la vûë & à la portée du fecours. Que la pofterité compareroit leurs aétions avec leurs forces , & ne leur fçauroit gré que de ce qui feroit digne de leur nombre. Qu'enfin ils avoient encore à fuivre la Côte qui regarde à peu près le Sud ; & que pour lui il ne feroit content que lors qu'ils feroient arrivez à l'autre pointe , & qu'ils pourroient porter au Nord.

En effet , quoique l'extrémité de l'Afrique pûffe paffer pour une pointe à la comparer à la largeur du refte de fon continent ; il eft pourtant vrai que c'eft une Côte qui biaife un peu vers le Sud en allant à l'Oueft , & qui en ce fens n'a guères moins de cent foi-

xante lieuës de longueur. Or comme ils la rangeoient de trop près , la sonde leur fit reconnoître un banc qui les avertit de prendre le large : Et ce qui fit à Cherès une inquiétude qui dura plus que la précédente , ce banc s'avance à cinquante ou soixante lieuës dans la mer , & regne presque d'une pointe à l'autre de la Côte. Ainsi ils voguerent pendant plus de quinze jours hors de la vûë de tout rivage & par des temps très-orageux ¹. La mer leur paroissoit couverte toutes les nuits de brillans ou passagers ou permanens. Les gouttes d'eau qui rejaillissoient des vagues brisées se changeoient en autant d'étincelles , & le sillage de chaque Vaisseau devenoit un fleuve de lumière ². La connoissance que Cherès avoit prise à Thebes de ce ciel étranger , le ramenoit pourtant toujours vers le Nord , & il se reconnut enfin à trente-deux degrés de latitude Aus-

1. C'est par cette raison que le Cap de Bonne Espérance avant que de porter ce dernier nom que lui donna Jean II. Roi de Portugal , fut appelé le Cap des Tourmentes par Barthélemy Dias Portugais, qui le doubla en 1493. Bergeron.

2. Le P. Tachard,

trale : c'est-à-dire , plus près de l'Equateur de trois degrés que l'extrémité même de l'Afrique. Il ne s'agissoit plus que de sçavoir s'ils l'avoient passée ; c'est-à-dire , s'ils avoient l'Afrique à leur droite ou à leur gauche : En un mot c'étoit une question de longitude que la vûë des terres pouvoit seule décider. Cependant comme il avoit déjà observé que dans ces mers les vents portent toujours à l'Ouest , il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Ocean occidental. C'est pourquoi il guida à l'Est pour retrouver l'Afrique , qu'il eut bien-tôt la satisfaction de découvrir. Ensuite retournant au Sud pour s'assurer de son extrémité , ils virent enfin le Cap qui la terminoit.

Une montagne extrêmement haute coupée au dessus en forme de table , & qui paroît de loin au bord de la mer , quoiqu'elle en soit à près d'une lieüe , fait comme le fond d'une baye ou d'un bassin propre à recevoir les plus grandes Flotes. Celle de Cherès y entra comme en triomphe , parce qu'en effet elle remportoit une espee de victoire ou sur la distance des lieux ou sur l'ignorance des hommes. Mais

pour dire la vérité , ce triomphe n'avoit pas là ses vrais spectateurs. La communication des deux mers trouvée étoit un service rendu à des Nations absentes ou à des hommes futurs : Et aujourd'hui même nous en avons laissé perdre l'usage & presque l'idée. Trop heureux si ce que j'en rappelle dans cette Histoire sert à reveiller la curiosité des Navigateurs , & sur-tout l'attention de nos Princes.

Dès que Cherès eut mis pied à terre en cet endroit , qu'il appella le Cap du passage , (*c'est le Cap de Bonne Espérance* ,) il dit aux Phœniciens : Que quand il n'y auroit aucun commerce à faire dans ce lieu particulier , il ne falloit pas manquer d'y élever une forteresse qui fût un monument de leur découverte , & qui fournît un hospice & des rafraîchissemens à tous ceux qui dans la suite entreprendroient le voyage des deux mers. Il songea d'abord à employer à ce travail les habitans , même espece d'hommes que ceux qu'il avoit trouvez sur la Côte Orientale en-deçà du tropique. Mais la crainte avoit écarté ceux-ci encore plus loin au premier aspect de sa Flote.

Ainsi , pour en rassembler le nombre à peu près dont il avoit besoin , il résolut de faire avec mille chevaux une battué & une enceinte comme en une chasse de Bêtes fauves. Cet expedient lui réussit pour en amener en une seule fois deux ou trois cens. Il les fit dépouiller , hommes & femmes par ses Rameurs , des boyaux qui leur servoient d'ornemens & presque de vêtemens. Pendant cette operation forcée , ils faisoient des cris qui les firent nommer *Sousiquas*. Ce spectacle n'étoit que bizarre ; mais ce fut autre chose quand il voulut les contraindre à quelque ouvrage. Car il n'y eut ni démonstration de douceur , ni châtimens actuels , ni appareil du dernier supplice qui pût les réduire à faire aucun emploi de leurs mains , pour le service de leurs vainqueurs. Diodore ¹ parle de certains Peuples d'Afrique voisins de la mer Rouge qui ne s'ébranlent point des coups qu'on leur donne , & qui voyent égorger leurs femmes & leurs enfans sans tristesse & sans colere. Cherès ne mit pas ceux-ci à cette der-

niere épreuve , mais il leur en fit toute la peur inutilement. Il conclut de-là , qu'il y a des hommes comme des animaux , dont la propriété est d'être inutile , & qui ne sont capables ni de société ni d'esclavage. Ainsi il envoya demander à la Colonie de Sophir des ouvriers accompagnez d'une garnison ; & par un autre Vaisseau il voulut faire sçavoir à Astarte l'importante découverte qu'il venoit de faire. Il ajoûta que comme il alloit s'éloigner de plus en plus en achevant le tour de l'Afrique , il n'enverroit peut-être plus la relation de ses progrès directement jusqu'à lui ; & qu'il tireroit de proche en proche des dernieres Colonies qu'il auroit établies les secours dont il auroit besoin pour en établir de nouvelles. Mais que comme la Phœnicie en devoit être la premiere source , il l'invitoit de presser le Roi de Tyr de multiplier ses embarquemens pendant toute la durée de leur navigation.

En attendant au Cap du passage le retour des Vaisseaux envoyez à la Colonie de Sophir , il s'avança assez dans les terres pour en reconnoître la na-

ture. Quoiqu'elles ne fussent point cultivées , elles lui parurent très-fertiles par elles-mêmes ; & il trouva un grand nombre d'arbres dont un seul auroit fourni de l'ombre à cent hommes à la fois ¹. C'est ce qui porta dans la suite les Phoeniciens à former là un jardin , dans lequel ils rassemblèrent toutes les plantes des trois parties du monde connu ².

Dès que les ouvriers furent arrivez , Cherès fit commencer la forteresse ; & comme il voulut la voir achevée , il eut le temps de recevoir la réponse & les remerciemens d'Astarte ; après quoi il se remit en mer & commença à côtoyer les rivages en cinglant au Nord. Suivant la methode qu'ils avoient observée de l'autre côté , ils s'arrêtèrent d'abord à la riviere des *Monts* , & ensuite à celle des *Elephans* , dénominations tirées des circonstances des lieux. Les habitans jusqu'au tropique se trouverent à peu près semblables à ceux de la côte Orientale correspondante. Il nomma les plus

1. Dapper p. 383.

2. Les Hollandois ont entrepris depuis de fai- | re la même chose au Cap , en y ajoutant les plantes de l'Amerique.

proches du Cap *Grigriguas* & les plus proches du Tropique *Namaquas*. Et dans toute cette étendue les Phœni-ciens ne daignèrent fonder ni habitation ni commerce.

En continuant leur route ils virent un peu au-dessus du Tropique meridional un très-grand fleuve (le *Bravag-hul.*) Cherès ne les obligea point à faire là une descente , parce que ce fleuve étoit environné de déserts affreux à droite & à gauche , aussi loin que la vûë pouvoit s'étendre. Cependant comme il avoit déjà parcouru une assez longue Côte dans cette partie occidentale de l'Afrique , sans avoir fixé aucun entrepôt pour le commerce des Phœniciens , & pour la commodité des Navigateurs à venir ; il avoit dessein de faire un établissement au premier endroit dont le terroir lui paroîtroit favorable. Mais il étoit bien aise aussi que cet endroit fût un peu plus avancé vers l'Equateur que le Tropique ; d'autant que de tous les pays enfermez dans la Zone torride , ceux qui sont les plus voisins des Tropiques sont les plus exposez aux ardeurs du soleil perpendiculaire , par

le long séjour que cet astre fait, tant dans ces cercles, que dans ceux qui les précédent immédiatement. Cette observation a déjà été faite par l'Astronome Geminus ¹ dès le temps d'Auguste, & citant même Polybe, qui vivoit du temps de Scipion. Ils rencontrèrent enfin trois bras de riviere réunis, dont l'embouchure formoit une baye très-large & très-arrondie. C'est de quoi Cherès étoit le plus curieux, parce qu'ayant une assez grande Flote, il regardoit comme le principal avantage d'un lieu d'établissement d'avoir un bon port. Celui-ci se trouva excellent ². L'eau de ces trois bras de riviere est salée, & la Colonie Phœnicienne en tira dans la suite tout le sel dont elle eut besoin: Mais un peu au-dessus vers l'Equateur est une riviere d'eau douce. Cherès fit prendre les alignemens d'une Forteresse & d'une Ville dans l'espace intermediaire située vers le douzième degré de latitude meridionale.

Ce lieu commençoit à être très-

1. Elem. Astron. c. 13.

2. Dapper le nomme | Royaume de Benguela;
Catonbelle dans le | pag. 375.

champêtre. La plaine qui n'étoit interrompue que par quelques coteaux verts paroissoit extrêmement fertile. Elle étoit couverte d'arbres fruitiers , les uns tels qu'on en trouve par tout , & d'autres dont on ignoroit les noms mêmes dans l'Egypte & dans la Phénicie. Mais on ne voyoit encore aucun habitant. Cherès jugeant qu'il y en avoit dans les environs , & ne sçachant point quelles seroient leurs dispositions à l'égard des étrangers , fit comprendre à son Equipage qu'il étoit important d'avoir là une place d'arme , un lieu de défense , & un rendez-vous ; au cas qu'il en fallût venir à quelque expedition militaire. Ainsi il commença les travaux avec le secours des seuls hommes qu'il avoit amenez. Ils montoient alors à plus de vingt mille , qui entre-eux tous sçavoient tous les arts. Ce Héros mettoit lui-même la main à l'œuvre ; & il avoit formé de toute sa Flote une communauté d'ouvriers dont le Chef conduisoit par son ordre & par son exemple tous les exercices. Leurs chevaux , qui ne leur étoient pas nécessaires là pour des expéditions de guerre , leur furent très-utiles pour les

transports & pour les charrois. Le desert voisin leur fournit plus de pierres & plus de sable qu'ils n'en auroient pû tirer des carrieres les plus abondantes ; & leur unique peine fut de reconnoître les lieux qui renfermoient des mines de fer , bien plus avantageuses pour les usages de la vie , & bien plus rares en ces climats que les mines d'or.

L'ouvrage avançoit déjà beaucoup ; & ils commençoient à avoir une place & une enceinte de ville incomparablement plus forte que toutes les habitations des Sauvages , qui ne consistoient qu'en des hameaux plus ou moins grands fermez de clayes. Cherès avoit déjà donné le nom de nouvelle Tyr à la Ville , & celui de nouvelle Phœnicie à la campagne dans laquelle il vouloit aussi s'étendre ; lors qu'ils apperçurent sur les hauteurs quelques Noirs qui les regardoient travailler. Il ordonna que sans se détourner de leurs occupations ordinaires , on les laissât venir jusqu'à eux , s'ils le jugeoient à propos. En effet ils s'approchoient tous les jours un peu davantage. Enfin ils détacherent trois de leurs hommes

les plus apparens , tenant à la main des branches d'olivier , dont une convention tacite semble avoir fait un signe de paix chez tous les Peuples. Ces hommes étant arrivez jusqu'à la garde la plus avancée , donnerent à entendre qu'ils souhaitoient de parler au Commandant. Cherès fit appeller aussitôt , outre ses Ethiopiens , ceux qui lui avoient paru avoir le plus de génie parmi ses Rameurs. Une de ses vûes en les choisissant entre les captifs de Sophir , avoit été de trouver en eux des interpretes ; parce qu'il présumoit avec quelque fondement , que le pays de l'Agisymbe qu'occupoient les Antropophages s'étendant du rivage oriental à l'occidental correspondant de l'Afrique , il n'y auroit pas une extrême difference de langage de l'un à l'autre. Lui-même en accoutumant ces Rameurs à la langue Phœnicienne , s'étoit instruit de la leur , autant qu'il avoit pû. Ainsi en s'aidant les uns les autres , ils comprirent que le plus âgé des trois Negres qui adressa la parole à Cherès , lui tint à peu près le discours suivant :

Seigneur : Quoique le petit nombre d'hommes & de femmes que vous

avez pû appercevoir sur ces côteaux ; & qui nous ont députez vers vous , soient encore étrangers dans ces campagnes où nous ne sommes entrez que depuis très-peu de temps ; il paroît par la couleur dont vous êtes , par la forme de vos habillemens , & par la grandeur de vos ouvrages , que vous sortez d'une Nation plus éloignée & plus heureuse que la nôtre. Nous étions habitans du Congo , vaste pays qui s'étend depuis le fleuve Coanfâ jusqu'au fleuve Gabon , sous la ligne *Equinoxiale*. Nous fuyons la persecution sanglante que nous fait un Roi dont nous n'avons eu long-temps aucun sujet de nous plaindre. Mais il s'est livré depuis un an aux conseils d'un Ministre inhumain , qui le porte à exercer sur ses sujets des cruautés fantasques , sous le seul prétexte de leur prouver l'autorité qu'il a sur eux. Ces maux ne seroient peut-être que passagers. Mais nous sommes exposez à un autre qui est permanent , & qui vient même d'augmenter. Le temple principal de nos Moquisies ou de nos Idoles est à Sogno , demeure du Roi. Il est desservi par des Sacrificateurs barbares qui leur offrent des victi-

mes humaines , qu'ils envoient chercher successivement dans toutes les parties du Royaume ¹. Ces cruelles immolations ne se faisoient autrefois qu'au commencement de l'année : Mais sous l'apparence d'une plus grande piété, ils ont obtenu le pouvoir de les réitérer en chaque lune, en partageant sous main avec le Ministre les présens que leur font les riches pour éloigner d'eux un funeste choix. Ainsi voyant que le tour de nos familles qui sont pauvres alloit bien-tôt arriver , nous traversâmes il y a quelques jours le Coansa, ou dans nos canots, ou à la nâge , comptant de trouver un asyle dans ce pays inhabité. Dès que nous appercûmes votre camp formidable , nous crûmes être tombez d'un péril dans un autre. Cependant ayant observé d'abord de loin & ensuite de plus près la conduite de ce Peuple nombreux qui vous obéit , nous avons espéré que des hommes si réglés & si doux entre-eux , traiteroient favorablement des infortunez qui ne cherchent que la sûreté de leur vie.

1. Il est parlé de ces | jet du Royaume d'An-
fortes de sacrifices dans | gola , qui appartient au
Dapper, p. 369. au su- | Congo.

Cherès interrompit là le Député pour lui dire de ce ton qui portoit la confiance jusques dans le fond des ames , que toute sa Nation trouveroit un pere en lui & des freres dans ceux qui l'environnoient. Vous profiterez vous-mêmes , ajoûta-t-il , de tous vos travaux. Mais ce qui est encore plus important , il ne tiendra qu'à vous de prendre avec nous les mœurs & les coûtes des Nations policées , auxquelles vous paroissez déjà plus conformes qu'aucun des Peuples que nous ayons rencontrés jusqu'ici dans notre route. A ces mots les trois Negres se prosternerent devant Cherès ; & s'étant relevés aussitôt , ils lui dirent que ceux qui les avoient envoyés vers lui les avoient chargés sur la première réponse favorable qu'ils recevroient de lui , de le supplier d'être leur Roi. Cherès leur répondit : Je ne puis pas être votre Roi. Je suis Egyptien d'origine , & du Royaume de Memphis. L'événement d'une guerre que le Roi de Memphis a eüe contre un autre Roi de l'Egypte m'a fait passer entre les mains des Phœniciens , un des deux Peuples qui composent l'armée que vous voyez. Ayant

été favorablement reçu d'eux , je me suis devoüé pour un tems à leur service. Mais en me chargeant de la conduite de leur Flote , j'ai déclaré qu'après avoir tâché d'établir leur commerce sur toutes les Côtes de l'Afrique , je rentrerois moi-même dans ma patrie , qui fera le terme de ma course. Aucun de ceux que je conduis ne peut non plus être votre Roi , parce qu'ils ont eux-mêmes les leurs. Comme leurs Rois ne leur fournissent les moyens de venir dans ces mers éloignées que pour contribuer à la felicité de leurs Peuples ; toutes les entreprises de ces Peuples se rapportent au service de leurs Rois. Mais je ne quitterai point ce rivage dont nous sommes les premiers saisis , que je n'y aye fondé & affermi la domination des Phœniciens. J'y laisserai , par le pouvoir que j'en ai reçu , un Gouverneur qui commandera pour le Roi de Phœnicie , aux conditions qu'on m'a donné droit de prescrire , & qu'on fera serment de tenir. Je choisirai même entre les Phœniciens qui m'accompagnent , celui que je croirai le mieux entrer dans mon esprit & dans mes vûes , qui sont de

rendre heureux les Peuples mêmes que nous aurons vaincus , & à plus forte raison ceux qui comme vous se seront rendus à nous de leur plein gré.

Il ordonna aussi-tôt à ces députez de faire venir toutes les familles qui les suivoient. Il les distribua dans les champs autour de la Ville , pour y cultiver les terres , dont il leur donna la propriété ; afin de les animer au travail & au commerce par les échanges de leurs denrées , & du produit de leurs chasses ou de leurs pêches , avec toutes les especes de marchandises utiles ou curieuses que sa Flote avoit apportées. Il eut même la complaisance ou , pour mieux dire , l'adresse de faire recevoir par toute sa Flote les coquilles dont ces Sauvages s'étoient chargez , & qui leur servoient de monnoye ¹. Ces attentions n'eurent tout leur effet qu'à la longue. Mais dès les premiers jours les Noirs refugiez se trouverent si bien du Gouvernement sous lequel ils étoient tombez , qu'ils envoyerent à

| | |
|--|--|
| 1. Cet usage regne encore sur les Côtes de l'Afrique & de l'Ameri- que. V. Dapper sur | l'Afrique , & le P. Laf- fiteau des mœurs des Sauvages de l'Ameri- que. |
|--|--|

Cherès le même Deputé qu'il avoit nommé pour être toujours leur Agent auprès de lui. Ce Deputé dit à Cherès , que ses compatriotes , voyant qu'il y avoit dans la campagne plus de bonnes terres qu'ils n'en pouvoient cultiver , ils s'offroient d'envoyer un à un & sourdement quelques-uns des leurs dans leur ancienne patrie , pour attirer d'autres familles qui seroient charmées d'accepter le parti dont ils étoient eux-mêmes si satisfaits. Cherès répondit à cette proposition , qu'il recevrait avec la même bienveillance tous ceux qui viendroient de leur propre mouvement dans leur nouvelle habitation. Mais que son dessein n'étoit pas que l'on fît aucune démarche pour debaucher les sujets d'un Roi voisin , avec lequel il vouloit essayer d'entrer en quelque commerce. Qu'il songeoit même à lui envoyer une ambassade , avant qu'il scût leur évasion , ou du moins le lieu de leur retraite. Qu'ainsi il seroit bien aise d'apprendre de lui-même qui lui parloit , la maniere dont leur Roi recevoit les étrangers , & quelles étoient les productions de leur pays.

Le Negre lui répondit qu'il n'avoit guères vû venir dans le Congo d'autres étrangers que leurs voisins qui occupoient de l'autre côté de la ligne un pays appelé le Royaume de *Guinée*. Notre Roi , ajoûta-t'il , les a toûjours reçus favorablement , & on leur laisse beaucoup de liberté dans nos ports , où ils sont amenez par des barques un peu plus grandes que les nôtres. Ils y viennent chercher des pierres précieuses , des dents d'Elephans qui sont si grosses que celles d'un seul Elephant pesent deux quintaux , mais sur-tout des Besoars , qu'on trouve dans la tête de ces animaux , & qu'on croit être un grand remede ¹. Ils sont curieux aussi des peaux de nos Bufles , de nos Tigres , & sur-tout de nos Bievres ² qui sont si rares que personne n'en porte dans le Congo sans la permission du Roi. Enfin ils achètent des Esclaves que notre Roi fait faire chez des Peuples vagabonds dans le milieu des terres à l'orient de son Royaume.

Après cet éclaircissement , Cherès renvoya le Negre , & disposa incessam-

1. Dapper , p. 345. & 346.

2. Espece de Castor.

ment l'ambassade qu'il meditoit , afin de ne pas effaroucher le Roi par l'aspect imprévû d'une Flote entiere. Cependant comme il vouloit être instruit à fond du caractère de ce Prince & de ses sujets , par rapport à la sûreté du commerce qu'on pourroit faire avec eux , il imagina d'être lui-même un de ses Ambassadeurs , caché sous un autre nom que celui qu'il s'étoit donné.

Mais avant que de partir il envoya un Vaisseau pour demander un détachement de la Colonie de Sophir , encore plus grand que celui qu'on avoit établi au Cap du passage , d'autant que la nouvelle Tyr étoit une ville en forme. Il marqua néanmoins qu'il ne falloit mettre qu'un Lieutenant à la tête de cette Colonie ; parce qu'il avoit jetté les yeux sur un des Officiers Phœniciens qu'il avoit avec lui , pour gouverner en chef la Ville & les nouveaux habitans qui lui étoient survenus du Congo , & qu'il avoit déjà répan-
 dus dans la campagne pour la cultiver. Il écrivit la même chose & plus au long à Altarte par un autre Vaisseau. Il lui nommoit cet Officier auquel Chers
 laissoit encore ignorer la place

qu'il lui destinoit ; parce qu'il vouloit que l'ambassade au Roi de Congo ne prît son autorité que du Commandant de la Flote. Il ajoûtoit enfin qu'il donneroît le nom de Viceroi à ce nouveau Gouverneur ; non-seulement parce que la possession réelle du territoire , & la domination sur des Peuples qui s'étoient donnez librement & volontairement aux Phœniciens paroissoit demander ce titre ; mais encore pour attirer à leur Chef une plus grande considération de la part du Roi de Congo & des autres Peuples voisins.

Voulant donc placer son ambassade dans l'intervalle de ses lettres & des réponses qu'il en attendoit ; il fit équiper deux Vaisseaux de moyenne grandeur , d'une maniere fort leste , & sans aucune apparence d'être armez en guerre. Lui-même , deux autres Ambassadeurs , dont l'un étoit Phœnicien , & l'autre de la Taprobane , s'habillèrent très-proprement , aussi-bien que tout le reste de leur Equipage , sans avoir d'autres armes ni offensives ni défensives qu'une épée à leur côté. Les deux Vaisseaux étoient chargez de toutes sortes de meubles commodes par

eux-mêmes , & curieux par les façons & les ornemens. Des coffres & des cabinets très - beaux en dehors enfermoient des étoffes d'or & de soye de toutes couleurs ; & ce qui n'étoit pas moins précieux , des Draps de Tyr à double teinture de pourpre. C'étoit les présens qu'il destinoit au Roi & à ses Officiers. Les deux Vaisseaux portoient encore un grand nombre d'autres effets de moindre prix , mais tous d'usage , & dont la nouveauté devoit surprendre les yeux des Sauvages. Tout son monde avoit ordre de les distribuer aux particuliers auxquels ils auroient affaire dans l'établissement de leur commerce.

Avec ces préparatifs , les deux Vaisseaux ornés de banderolles , qui du haut des mâts auroient trempé dans l'eau sans le vent qui les soulenoit , se présenterent devant Sogno , Ville où résidoit le Roi , à l'embouchure du Zaire. C'est un grand fleuve qui conserve la douceur de ses eaux jusqu'à soixante milles dans la mer¹. Il coule à une distance à peu près égale du Coan-

1. Barros, Decad. 1. c. 3.

sa, du côté du Tropique , & du Gabon sous l'Equateur , & il separe l'Angola vers le Midi du Loango vers le Nord , deux grandes Provinces qui composoient le Royaume de Congo. Quand ils furent devant le port , au point où les objets se pouvoient facilement distinguer ; Cherès fit monter sur les deux proues des trompettes & des tymbales , qui jouerent pendant une heure les airs les plus vifs & les plus gais qu'on eut composez dans la Phœnicie. Ce spectacle attira sur le rivage tout ce qu'il y avoit d'habitans dans la Ville. Le Roi même , dont le Palais qui n'étoit qu'une maison de bois un peu plus haute que les autres , regardoit la mer , étoit charmé de voir des étrangers si magnifiques & si gracieux ; & il se promettoit de les recevoir avec de grands témoignages d'estime & d'amitié. Aussi-tôt Cherès appercevant de loin le succès qu'avoit eu sa seule présentation , envoya une chaloupe toute peinte & toute dorée jusqu'aux rames , pour prier les premiers Officiers qu'on trouveroit en abordant , d'avertir le Roi : que les deux Vaisseaux amenoient trois Ambassadeurs de la part de Che-

rès , Egyptien , représentant la personne du Roi de Phœnicie & des Rois de la Taprobane , & commandant de leur part une Flote composée de ces deux Peuples. Il fit declarer par avance que les Ambassadeurs ne venoient que dans un esprit de paix , pour demander alliance avec le Roi & liaison de commerce avec ses sujets. Le Roi suivant son inclination naturelle , répondit que les Ambassadeurs seroient les très-bien venus , & qu'il les invitoit d'entrer incessamment dans le port.

Pendant que l'on portoit cette réponse , le Ministre du Roi toujours méchant , soit par reflexion , soit par habitude , & qui ne sçavoit pas mieux se conduire avec des étrangers qui devoient lui paroître respectables , qu'avec des peuples soumis jusqu'à l'esclavage , s'aveugla en cette occasion d'un orgueil très-mal entendu pour son maître. Il lui persuada qu'il étoit important pour lui de faire sentir sa propre grandeur aux Ambassadeurs de tant de Rois , dont on faisoit valoir les noms , & de les effrayer par quelque spectacle bien différent de celui qu'ils avoient étalé. Il lui conseilla d'abord

d'exiger d'eux à la premiere audience des prosternemens qu'il n'exigeoit pas des Ambassadeurs des Rois ses voisins , & de leur faire voir ensuite jusqu'où alloit l'obéissance de ses sujets. Par-là , dit-il , vous leur ferez comprendre , combien il seroit dangereux de vous offenser ; & vous les détournerez des entreprises que cette Flote dont on nous parle pourroit faire sur vos Etats.

Cette nouvelle forme de salutation fut signifiée aux Ambassadeurs dès qu'ils eurent mis pied à terre. Les deux seconds parlant pur Phoenicien , pour n'être entendus qu'entre eux trois , disoient à Cherès qu'il étoit impossible d'accepter cette condition. Ils lui représentoient : qu'outre l'honneur de l'Egypte , dont le monde entier respectoit le nom , ils avoient à soutenir la dignité de leurs Rois , & celle de leurs personnes mêmes, qu'ils croyoient fort au-dessus de toutes les especes d'animaux qu'ils rencontroient en Afrique. Cherès leur repliqua avec douceur : que ces Sauvages meritoient de la consideration en qualité d'hommes , & que les Nations actuellement les plus policées avoient commencé par

l'état où celle-ci étoit encore. Je vous avoüe , continua-t'il , que je me sens porté d'inclination pour ces Peuples à proportion du besoin qu'ils ont de nous. Mais à ne considérer que nous-mêmes , le véritable honneur d'une Ambassade consiste à réüssir dans son objet ; & il ne faut jamais que des disputes de Ceremonial fassent manquer une entreprise réellement avantageuse. En un mot , il ne s'agit pour le présent que de vous établir dans le Congo , & je prévois de loin que le retour de cette affaire fera à votre avantage.

Les trois Ambassadeurs entrèrent donc , & même de bonne grace , dans une espece de grande cabane ornée de nattes de différentes couleurs. Le Roi étoit assis sur un trône de bois rouge , posé sur cinq marches. Il avoit autour de lui un grand nombre d'Officiers , entre lesquels son Ministre debout , tenoit le premier rang. Cherès pour montrer l'exemple à ses deux compagnons se mit d'abord à genoux à platte terre ; & ce Prince issu du sang le plus noble qu'il y eût dans le monde , ne feignit point de toucher de son front la dernière marche d'un trône où étoit assis

un Sauvage noir plus qu'à demi-nud ; n'ayant sur son corps que quelques peaux herminées , & sur la tête qu'une toque chargée de plumes & de pendans d'yvoire & de corail. Se levant ensuite il expliqua sa commission de la maniere dont il l'avoit déjà fait annoncer. Il demanda au Roi son amitié de la part de Cherès , Egyptien , actuellement campé dans un pays inhabité au-delà du Coansa , tenant en mer la place du Roi de Phœnicie , & des Rois de la Taprobane ; & assûrant en leur nom le Roi de Congo , qu'ils ne souhaitoient autre chose que de faire dans son Royaume un commerce , qui seroit avantageux à ses Peuples mêmes. Le Roi Sauvage qui ne levoit pas les yeux de dessus cet Ambassadeur , dont la physionomie paroissoit avoir quelque chose de supérieur aux autres hommes , étoit confus de plus en plus de la faute qu'on lui avoit fait faire. Pour la réparer en quelque sorte , dès que Cherès eut fini son discours , il descendit de dessus son trône pour lui serrer la main , & pour l'assûrer que celui qui l'envoyoit & les Rois qu'il avoit nommés trouveroient toujours en lui un ami sin-

cere , & un allié fidele. Il donna un plein pouvoir à lui & aux siens de lier avec ses sujets tout le commerce qui conviendrait réciproquement aux uns & aux autres. Là-dessus Cherès supplia le Roi de venir voir au-dehors les présens qu'on lui offroit , & qui n'auroient pas pû tenir dans la salle d'audience quand il n'y auroit eu personne. Pendant que le Roi admiroit leur magnificence ; le Ministre l'interrompit désagréablement , pour lui montrer sur le plancher découvert d'une haute tour de bois , trois Negres qui n'attendoient que son ordre pour se jeter du haut en bas , en présence de tout le monde. Aussi-tôt Cherès avec un mouvement de douleur qu'il ne put contenir , dit au Roi : Seigneur , un pareil spectacle est si contraire à nos mœurs , que je ne sçaurois vous dissimuler que nous nous en tiendrions offensés , ce que je ne crois pas être de votre intention. Le Roi sur le champ donna ordre à son Ministre de monter lui-même au haut de la tour , pour aller dire à ces trois hommes que les étrangers leur fau-voient la vie.

Cependant ces nouveaux hôtes se ré-

pandirent dans Sogno , & portoient par-tout une joye inconnuë à ces pauvres Peuplès. Ils leur donnoient des idées de commerce qu'ils n'avoient point encore ; ils achetoient d'eux un grand nombre de choses dont ils n'avoient que faire , pour leur donner le goût des échanges ; en leur indiquant néanmoins les productions de leur pays , dont les étrangers feroient le plus curieux , afin qu'ils en fissent des provisions. Les Prêtres Egyptiens les traitoient avec une douceur extrême , & avec un succès merveilleux , de leurs maladies & de leurs blessures , qui les expofoient de la part de leurs Medecins ordinaires à des operations plus cruelles & plus dangereuses que leurs maux mêmes.

D'un autre côté , Cherès qui sentoît que le Roi avoit de la confideration pour lui , en profitoit pour l'aborder le plus souvent qu'il lui étoit possible. Il lui infinuoit des maximes d'équité par rapport au Gouvernement. Il lui racontoit la maniere dont les Rois des Nations policées en ufoient avec leurs sujets ; & embeliffant quelquefois le tableau , il lui disoit que leur puissance ne

consistoit point dans une autorité tyrannique ; mais qu'elle avoit son principe dans le cœur & dans l'affection de leurs Peuples. Il ajoûtoit que pour entrer véritablement en commerce avec les Nations les plus celebres de la terre , comme il paroissoit en avoir envie , il falloit prendre quelque chose de leurs mœurs. Que l'on ne viendroit point avec plaisir dans un pays où l'on verroit faire des massacres sans forme ni ombre de justice. Que les étrangers ne croiroient pas même qu'il y eût assez de frein contre le crime , ni par conséquent assez de sûreté pour leurs personnes , dans un Royaume où les supplices , qui devoient être reservez pour les voleurs & les assassins , étoient ordonnez suivant la seule fantaisie du Prince , contre des innocens. Qu'enfin il ne concevoit pas comment lui-même pouvoit être à l'abri des attaques les plus ouvertes , n'ayant pas d'autres menaces à faire à ceux qui entreprendroient contre sa vie , que celles qu'il exécutoit tous les jours contre ceux mêmes qui étoient disposez à la défendre.

Le Roi frappé de ce discours , dit à

Cherès : Que quoiqu'il sentît bien l'infériorité de ses lumieres à celles des Nations policées , il avoit toujours eu une répugnance secrète pour les cruautés qu'on lui faisoit exercer. Mais , ajouta-t'il , nous sommes ici guidez par des Sacrificateurs & par des Devins , qui sçavent tous les secrets de nos Moquissies ; & qui me menacent moi & mes Peuples des malheurs les plus terribles pour peu que nous résistions à leurs conseils. Nos Idoles qui leur ont demandé de tout temps des victimes humaines , & qui se contentoient auparavant qu'on leur en offrît une fois l'année , exigent maintenant ce sacrifice en chaque lune. Mon Ministre , que les Sacrificateurs m'ont donné eux-mêmes , m'a fait concevoir que pour entretenir mes sujets dans une disposition continuelle de livrer leur vie au premier ordre des Moquissies , je devois les accoutumer moi-même à la donner au premier signal de leur Roi. Cherès repliqua sur le champ : Seigneur , Quel plus grand malheur les Dieux peuvent-ils faire tomber sur vous & sur vos Peuples , que de vous permettre ainsi d'autoriser vos Sacrificateurs , qui sont leurs

meurtriers , en vous rendant vous-même le meurtrier de vos sujets ? Vous les contraindrez par-là à deserter un à un & peut-être en foule votre Royaume , & à vous livrer vous-même au premier ennemi qui voudra s'emparer de vos Etats. Croyez , Seigneur , que toute Religion qui représente les Dieux comme méchans , & toute politique qui rend les Rois méchans , est une religion & une politique inventée par de méchans hommes.

Ces dernieres paroles étoient un peu trop fortes pour un Sauvage enséveli dans une superstition dont les raisonnemens étoient incapables de le tirer. Aussi laissa-t'il là Cherès sans lui répondre. Il y avoit plus ici. Le Roi lui-même n'auroit pas été en sûreté de sa vie , s'il avoit marqué de l'indifference pour quelque signe de la volonté des Idoles annoncé par les Sacrificateurs. Diodore¹ raconte que les Prêtres de Meroé dans l'Ethiopie , dépêchoient quand il leur plaisoit un Courier au Roi pour lui ordonner de mourir. Ils lui faisoient dire que les Dieux l'avoient ainsi réglé ,

& que ce feroit un crime que de violer un ordre qui venoit de leur part. Ils ajoûtoient plusieurs autres raisons qui surprenoient aisément des esprits simples ; & les premiers Rois s'étoient soumis à ces ordonnances injustes. Ergamenès , qui regnoit à Meroé vers le temps où les Ptolemées regnoient en Egypte , & qui étoit instruit de la Philosophie des Grecs , fut le premier qui osa s'élever contre cette superstition. Ayant pris , dit cet Historien , une résolution vraiment digne d'un Roi , il s'en vint avec son armée attaquer la forteresse où étoit autrefois le temple d'or des Ethiopiens. Il y fit égorger tous les Prêtres & institua un culte nouveau plus conforme à l'idée que les hommes doivent avoir des Dieux. Chérès rouloit bien dans sa tête quelque chose de semblable ; mais ne voulant rien faire qui blefsât tant soit peu le droit des gens , il attendoit tout du temps & des conjonctures.

Son esperance ne fut pas vaine , & il acquit bien tôt le droit de délivrer de l'oppression ce malheureux Peuple & son Roi même , en vengeance une injure faite à son Ambassade & aux deux

Nations qu'il commandoit. Comme il y avoit plus d'un mois qu'il étoit à Sogno , les Sacrificateurs , avertis d'ailleurs par le Ministre , avoient eu le temps de s'appercevoir des entretiens frequens que le principal Ambassadeur avoit avec le Roi ; & ils se doutoient assez qu'il n'étoit pas favorable à leurs pratiques. Il n'auroit tenu qu'à eux de s'en éclaircir avec lui-même. Cherès avoit tenté plus d'une fois de les aborder : mais il n'avoit trouvé en eux que des hommes farouches , qui affectoient même de regarder ces étrangers comme des prophanes , & de se détourner à leur rencontre. Ils firent donc au Roi une députation en forme , par laquelle ils lui annonçoient de la part de leurs Moquisies , la perte prochaine de son Empire , s'il ne chassoit incessamment ces étrangers , qui ne tendoient qu'à abolir leur culte & à changer leur religion. Le Roi effrayé , & soutenu dans son effroi par le Ministre , n'hésita pas un moment à envoyer ordre aux Ambassadeurs de vuidier , avec tout leur monde , la ville & le Port dès le jour même. Cherès fut ravi d'obéir en cette occasion , qui le mettoit en état

d'aller prendre un autre titre que celui d'Ambassadeur & d'hôte. Il laissa en partant un regret universel dans le cœur de ces Peuples , qui se voyoient abandonnez sans consolation à la barbarie de leurs Sacrificateurs. Il se fit pourtant la violence de ne leur donner aucun espoir qui pût manifester son dessein. Cela suffisoit pour le tenir dans un secret profond. Car le Roi se confiant entierement aux révélations secretes dont se vantoient les Devins , négligoit toute précaution humaine , & s'en rapportoit à eux de ce qui concer-
noit la sûreté de sa personne & de son Royaume.

Cependant l'expulsion des Ambassadeurs donna lieu à un grand nombre d'autres familles du Congo de se jeter à l'exemple & sur la trace des premières , du côté de la nouvelle Phœnicie. Ainsi Cherès revenant par mer amena par terre , sans le sçavoir, de quoi composer une Nation entiere. Il avoit donné ordre au Capitaine Phœnicien qu'il avoit laissé à sa place en allant à son Ambassade , de former aux exercices militaires les Sauvages qu'il avoit déjà reçus ; afin qu'ils pussent se défendre &
défendre

défendre même les Phœniciens dans leur nouvel établissement. Il prit le même soin à l'égard des derniers venus. Mais il les borna tellement à cet esprit de défense , qu'il refusa leur secours lors qu'ils s'offrirent de l'accompagner à son second départ pour le Congo. Il leur dit qu'un Chef de Nations policées n'étoit pas venu leur apprendre à porter les armes contre leur ancienne Patrie. Il ajoûta que lui-même n'alloit point faire la guerre aux habitans du Congo , qui ne lui avoient donné aucun sujet de plainte , & qu'il avoit pris en affection. Qu'il n'en vouloit pas même à leur Roi , dans lequel il avoit reconnu un très - bon caractère & un amour réel pour ses sujets. Qu'il alloit seulement le guérir de sa foiblesse à l'égard de ses Devins , en exterminant ces auteurs uniques de ses cruautés involontaires. Mais que pour parer le soupçon d'avoir voulu engager des sujets à la révolte contre leur Roi , il ne vouloit employer à cette expédition que ses anciennes troupes.

Cherès partit donc du port de la nouvelle Tyr , avec une magnificence beaucoup plus grande , mais d'un autre

genre que celle de son Ambassade. A dire le vrai , c'étoit plutôt pour imprimer le respect & la crainte dans l'ame de ces Peuples Sauvages , & pour leur donner une idée de la puissance des Nations policées , que par le besoin qu'il eut de beaucoup de forces , qu'il menoit contre-eux une armée Navale. Les habitans de ces Côtes ne connoissoient guères entre-eux d'autres attaques que les incursions & les surprises , ni d'autres défenses que des attroupemens subits où ils faisoient voir plus de courage que de regle. Aussi Cherès disoit-il souvent à ses Officiers , que leurs victoires sur de pareils ennemis , ne pouvoient avoir de recommandable que l'usage qu'ils en sçauroient faire. Son dessein n'étoit pourtant pas ici de montrer d'abord sa Flote entiere à la rade de Sogno. Mais ayant observé pendant son séjour en cette Ville que le temple des Sacrificateurs étoit placé du côté meridional hors de son enceinte , & ne voulant pas leur laisser le temps de s'échapper ; il prit les devans avec les six plus grands de ses Vaisseaux , pour aborder la nuit en cet endroit. En effet dès la pointe du jour le temple se trou-

va environné , fans aucun obftacle , de quatre mille hommes armez de pied en cap. Le refte de la Flore , composé encore de plus de trente Vailſſeaux de toute grandeur & de toute forme , entra en même-temps dans le port en criant de tous côtez qu'on n'en vouloit point au Peuple ; mais en faifant main baſſe ſur tous ceux qui ſe mettoient en défenſe. Les Chefs n'ayant eu à combattre que des Sauvages qui ne ſe défioient de rien , prirent le Roi & le Miniſtre vivans , ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu. Non-ſeulement ils épargnerent toutes les femmes & tous les enfans ; mais envoyant de tous côtez ceux qui connoiſſoient déjà la Ville & la plûpart des habitans par le premier voyage qu'ils y avoient fait ; ils calmerent eux-mêmes en moins de trois heures le tumulte qu'ils y avoient excité.

Alors Cherès qui gardoit toujours le temple avec ſes quatre mille hommes , fit amener le Roi & ſon Miniſtre pour être témoins de l'exécution qu'il alloit faire. Là en préſence des principaux de la Ville , & d'un grand Peuple qu'on ne laiſſoit avancer qu'avec beaucoup d'or-

dre ; Cherès adressa la parole au Roi , qui fut véritablement consterné , de trouver au Commandant de cette Flotte victorieuse le visage de son Ambassadeur. Aveugle Roi , lui dit-il , qui vous êtes laissé conduire à votre chute par les voyes sanguinaires que vos abominables Devins vous prescrivoient pour vous en garantir , vous allez voir tomber sur eux-mêmes l'accomplissement de leurs fausses & ignorantes prédictions. Et toi scélerat , ajoûta-t'il , en se tournant vers le Ministre ; toi qui t'entendois avec les voleurs & les assassins enfermez dans cette caverne , attens-toi de partager le châtiment de ceux dont tu partageois les richesses. Le Ministre à ce reproche ouvroit la bouche pour se justifier. Mais il fut accablé par les témoignages des habitans les plus considerables , qui lui alleguerent en face les présens qu'il avoit reçus d'eux pour n'être pas du nombre des victimes : nouveau surcroît de confusion pour le Roi , qui apprenoit d'un étranger ce qui se passoit à son inscû dans le cœur de ses Etats.

Aussi-tôt Cherès fit crier à son de trompe tout à l'entour du temple & de

la maison des Sacrificateurs qui l'environnoit , qu'ils pouvoient faire sortir leurs femmes & leurs enfans , auxquels on ne feroit aucun mal. On ne reçut d'abord aucune réponse à cette publication. Mais un moment après on vit ce bâtiment en feu dans toute son étendue. Ces furieux qui avoient observé avec attention du dedans de leur maison tout ce qui s'étoit fait & tout ce qui s'étoit dit au dehors , aimerent mieux ensevelir leur honte sous leurs propres cendres , que de s'exposer aux interrogations d'un Juge instruit , aux imprécations d'un Peuple irrité , & aux rigueurs d'un supplice dont le vainqueur ne déclaroit point la nature. Le feu qui se soutenoit également partout , & qui parut long - temps attisé avec soin , consuma en deux heures cet édifice extrêmement vaste , mais qui n'étoit bâti que de bois & de roseaux secs.

Quand la flâme eut cessé faute d'alimens , à peine distingua-t'on dans le débris effroyable de l'incendie un reste de forme dans quelques corps. Cherès se tournant vers l'assistance , dit : Peuples du Congo , c'est un effet visible de

la faveur des Dieux à votre égard , que l'Arrêt porté par ces malheureux contre eux-mêmes , ait détruit jusqu'aux dernières semences de la superstition barbare , qu'un mouvement de compassion m'auroit peut-être fait conserver dans leurs femmes & dans leurs enfans. Mais il ne suffit pas d'avoir aboli un culte faux & criminel ; il en faut élever sur ses ruines un qui soit raisonnable & digne de la Divinité à laquelle il sera offert. Mon dessein n'est pas de vous faire recevoir par force les Dieux particuliers de l'Egypte , de la Phénicie ou des Indes. Mais tous les Peuples du monde s'accordent dans l'idée générale d'un premier Etre , auteur & conservateur de la nature. Si les Dieux de chaque Nation ne sont autre chose que les divers symboles sous lesquels elles se représentent les différentes perfections ou les différens dons de cet Etre unique & souverain , le nombre des Dieux ne sera que le nombre de ses attributs ou de ses bienfaits. Vous avez dans votre délivrance un grand sujet de célébrer ses bontez : c'est pourquoi je vous aiderai moi-même à jeter ici les fondemens d'un temple consacré

aux Dieux bien-faisans 1. J'amene avec moi des Prêtres Egyptiens, qui passent pour les plus sçavans de tous les hommes dans le culte Divin. Ils vous instruiront de tout ce qui regarde cet article le plus important de tous pour un Etat & pour chacun des particuliers qui le composent. Ce sont eux qui vous diront : Que quoique la bonté, l'amour pour les hommes, la volonté de les rendre heureux, soit le premier aspect sous lequel il faille se représenter la Divinité, sur-tout par opposition à l'idée affreuse & impie que vos Devins en vouloient donner : cependant cette même Divinité si bienfaisante devient terrible contre toute sorte de crimes & d'injustices, contre les Rois ennemis & persecuteurs de leurs Peuples, contre les Peuples rebelles & infidèles à leurs Rois. Chérès termina ce discours en leur disant que la journée ayant été suffisamment remplie par les premières mesures qu'il venoit de prendre à l'égard de la Religion, il travailleroit dès le lendemain à ce qui concernoit le

1. Ciceron, de Nat. Deorum, mise sur d'an-
Deor. 3. 34. parle de | ciens temples des
l'inscription bonorum | Grecs.

Gouvernement politique ; & qu'ils apprendroient dans peu de jours la destinée de leur Roi & de son Ministre dont il se chargeoit : Qu'ainsi chacun d'eux s'en retournât paisiblement chez soi , & se conduisît comme s'il n'étoit arrivé aucune espece de changement dans le Royaume.

Dès que la foule fut écoulée , il fit conduire le Roi sans lui parler dans la maison qui lui tenoit lieu de Palais. Il l'y fit enfermer sous une très-sûre garde , en lui laissant à son choix une demi-douzaine de personnes , ou de sa famille , ou de ses domestiques , qui n'auroient aucune communication au-dehors jusqu'à nouvel ordre. Mais pour le Ministre , il le fit mettre seul & enchaîné dans une prison basse où il ne pouvoit attendre que sa condamnation.

Cherès employa les deux jours suivans à sonder par lui-même & par les plus sages d'entre les Phœniciens , les sentimens des principaux habitans de Sogno au sujet de leur Roi. On les trouva favorables pour lui ; & ces Peuples , quoique Sauvages , avoient eu assez d'équité pour démêler sa bonté

naturelle à travers les cruautéz forcées que les Devins & son Ministre avoient exigées de lui. Ce n'est pas que Cherès ne fût déjà persuadé de cette disposition des esprits par les discours qu'il avoit ouïs en differens temps. Mais comme il avoit dessein de remettre le Roi sur son thrône, il étoit bien aise de tirer des Peuples ce témoignage formel ; afin que le Roi eut plus d'affection pour des sujets auxquels il devoit en partie son rétablissement, & que les sujets fussent plus attachez à un Roi qu'ils auroient en quelque sorte choisi eux-mêmes. Ainsi dès le matin du troisiéme jour, il fit élever dans la place publique, d'un côté une estrade, sur laquelle étoit posé un thrône à cinq marches, & de l'autre côté, mais un peu plus bas, un échaffaut. Toutes les troupes de la Flote étant disposées dans les quartiers de la Ville, ou rangées en haye dans la place, le Roi & le Ministre furent amenez. On fit d'abord mettre le Ministre à genoux sur l'échaffaut, le visage tourné vers le Peuple, & ayant derriere lui un Exécuteur qui le tenoit lié. Cherès suivi de l'Officier Phœnicien qui avoit été le second Am-

l'ambassadeur monta de l'autre côté sur l'estrade , & y fit monter ensuite le Roi accompagné de quatre hommes qui le gardoient sans le toucher. Là les uns & les autres étant debout au pié du trône , Cherès ayant préparé son discours dans la langue du pays , pour être entendu de tout le monde , parla ainsi : Mani , c'étoit le nom propre du Roi , vos Etats appartiennent aux Phœniciens par une conquête d'autant plus juste que leur première intention n'étoit pas de vous les enlever. Cette Nation qui se vante d'être la fille aînée de l'Égypte , ancienne patrie de tous les Dieux , première origine de tous les Peuples , n'avoit pas dédaigné d'envoyer une Ambassade à un Roi Sauvage comme vous. Cette Flote déjà victorieuse de toutes les Côtes de l'Afrique qu'elle a parcourues ; au lieu de commencer avec vous par la guerre , & de vous réduire à l'esclavage comme vos voisins , vous a prévenu par des recherches d'amitié , & par des propositions d'alliance. Pour vous éclairer & vous conduire dans la manière dont vous deviez le recevoir , son Ambassade a paru avec éclat devant vos ports.

Les Phœniciens avoient transformé leur puissance formidable en magnificence polie , & leurs invincibles forces en riches présens. Il vous a plu de ne rien comprendre à des signes si marquez. Vous avez insulté des Ambassadeurs de Nations policées , auxquelles vous deviez du respect. Vous avez fait prosterner devant vous des hommes dont la société vous faisoit honneur. Non content de cet outrage , vous avez chassé de votre capitale ces Ambassadeurs dans le temps qu'ils la combloient de biens , & lorsqu'ils tâchoient d'adoucir par des conseils adressez à vous-même , & par des consolations à l'égard de vos Peuples , la cruauté superstitieuse de votre Gouvernement. Cependant la Phœnicie , quoiqu'offensée & toute - puissante , transforme aujourd'hui la vengeance en bienfaits. Elle vous rétablit sur votre trône , & vous remet en possession de votre Royaume. Sa protection & le commerce libre & volontaire de part & d'autre qu'elle veut bien avoir avec vos Peuples , va rendre cette possession plus sûre qu'elle ne l'étoit lorsque votre négligence & votre ignorance

sur tout ce qui se passoit au-dedans & au-dehors de vos États , vous livroit à l'invasion de tout autre Peuple qui n'auroit eu ni l'équité des Egyptiens , ni la sagesse des Phœniciens. Mais en qualité de Roi vaincu , vous allez rendre à la Phœnicie l'hommage que vous lui devez. Le Capitaine Phœnicien que vous voyez à côté de moi , & qui étoit mon second Ambassadeur , est celui que je nomme par l'autorité de la commission generale que j'ai reçûe , Viceroy de la nouvelle Phœnicie que nous avons fondée & établie au-delà du fleuve Coansa. C'est à lui comme représentant ici le Roi de Phœnicie que vous allez adresser votre hommage.

Aussi-tôt Cherès fit monter cet Officier sur le thrône ; & faisant mettre le Roi à genoux sur les planches de l'estrade , il lui ordonna de toucher de son front la dernière marche du thrône. Il l'avertit ensuite qu'on alloit lire à côté de lui la forme de son hommage qu'il repeteroit à haute voix , phrase à phrase , en demeurant toujours à genoux. Cette formule étoit conçûe en ces termes. Moi rétabli Roi de Congo

par Cherès Egyptien , commandant la Flote du Roi de Phœnicie & des Rois de la Taprobane , qui m'avoit vaincu & fait prisonnier : Je fais une réparation publique & solennelle des injures qu'un Conseil insensé m'a fait faire aux magnifiques Ambassadeurs qui portoient les noms de l'Egypte , de la Phœnicie , & de la Taprobane , Nations policées que je devois respecter. Je reconnois le Roi de Phœnicie pour mon Seigneur Souverain , auquel je vouë sur le nom des Dieux , soumission, fidelité & service. Je reconnois aussi Aseryme Phœnicien , séant actuellement sur mon Thrône , pour Viceroi de la nouvelle Phœnicie , fondée à côté de mes Etats. Je promets de recevoir & de suivre les avis & les instructions qu'il me donnera pour entretenir dans mon Royaume un commerce qui soit agréable au Roi de Phœnicie , dont je me déclare Vassal en mon nom & en celui de mes successeurs ¹.

Alors Cherès fit lever le Roi , & lui ayant dit de monter sur le Thrône d'où

1. L'an 1660. un Roi de Congo rétabli par les Portugais , s'est rendu vassal de Dom Sebastien , Roi de Portugal. V. Dapper p. 358.

le Capitaine Phœnicien venoit de descendre , il lui parla ainsi : Roi de Congo , la Phœnicie oublie pour jamais les injures que vous lui avez faites ; parce qu'elle sçait que vous n'en avez pas été le premier Auteur , & qu'elles n'ont eu pour cause que les suggestions de votre Ministre , & les menaces de vos Devins. C'est par la même raison qu'elle vous rend la puissance souveraine sur vos Peuples. Soigneusement interrogez pendant ces deux jours , ils ont rendu témoignage à votre équité , & à votre bonté naturelle que je connoissois aussi par moi-même. Si les cruautés que vous avez exercées sur eux avoient eu leur principe dans votre cœur , nous leur aurions donné un autre Roi : Mais ils vous ont redemandé eux-mêmes. S'ils vous ont rendu justice dans le temps où les effets extérieurs parloient contre vous ; s'ils vous ont été fidèles lorsque vous les abandonniez à la barbarie de vos Sacrificateurs ; quelle affection & quel zèle ne devez-vous pas attendre d'eux , lorsque désabusé d'une superstition confondue & punie par nos soins , vous exercerez sur eux une autorité douce & raisonna-

ble ? Comme on ne peut avoir de commerce agréable & avantageux qu'avec des Peuples contens & tranquilles ; la Phœnicie qui a intérêt que vous gouverniez les vôtres avec bonté , n'en a pas moins de les maintenir dans l'obéissance qu'ils vous doivent.

A peine Cherès eut-il cessé de parler , que le Roi frappé lui-même de la sagesse qui avoit paru dans toute la conduite & dans tous les discours de son vainqueur , descendit au bas de son trône , & lui dit avec plus d'esprit qu'on n'en auroit attendu d'un Sauvage : Seigneur , la Phœnicie doit être contente des témoignages de respect & de dépendance que vous m'avez fait prononcer à son égard : Mais je ne le suis pas moi-même par rapport à vous. Souffrez que de mon propre mouvement je vienne reconnoître en vous un homme supérieur à elle aussi - bien qu'à moi. Quel Dieu favorable vous a mis à la tête de sa Flote pour apporter le salut & la félicité chez les Nations mêmes qui s'opposent à vos bienfaits ? Votre victoire pouvoit seule me délivrer de l'oppression cruelle de nos Sacrificateurs & de nos Devins. Il est im-

possible que mes Peuples se sentent plus soulagez que moi de l'extinction de leur culte & de leur race : Rien ne m'empêchera désormais de regarder mes sujets comme mes enfans. Le Roi fut interrompu là par des acclamations qui marquoient l'amour qu'on avoit pour lui , & combien on le croyoit sincère dans sa promesse. Cherès leur laissa pendant quelque temps un libre cours ; après quoi demandant silence au peuple avec un signe de la main , il dit au Roi : Seigneur , remontez sur votre thrône ; vous sentez-bien que le spectacle de cette journée n'est pas encore fini.

En même-temps se tournant vers le Ministre qui attendoit sa Sentence toujours à genoux sur son échaffaut : Et toi , malheureux , lui dit-il , qui dois être la victime & le sceau de la joye publique ; tu sçais que si l'on vouloit proportionner ton supplice au nombre de tes compatriotes que tes intelligences avec les Devins ont fait égorger , toutes les parties de ton corps ne suffiroient pas aux tourmens qu'il faudroit te faire souffrir. Mais je n'ai garde d'exciter ou de nourrir dans le Peuple

le goût de la vengeance. C'est la justice & non la passion qui doit ordonner des peines des criminels. Je ne veux pas même autoriser ici dans les Rois la licence des supplices arbitraires , qui est un des plus sinistres symboles de la Tyrannie. Il ne doit y avoir dans un Etat bien réglé , qu'un nombre fixe de supplices , dont les degrés répondent à peu près à l'énormité des crimes qu'on doit punir ; & dont la rigueur serve à effrayer les méchans , & non à satisfaire la cruauté du Prince ou des Peuples. Dans cette supposition même ton châtimement seroit encore terrible. Mais entrant en considération de l'attente où tu es de la mort depuis trois jours , aussi-bien que des humiliations que tu as essuyées pendant cet intervalle ; ou plutôt parce que la miséricorde cherche moins de raisons que la justice ; je t'ai réservé le plus doux & le plus court de tous les supplices , qui est d'avoir la tête tranchée. J'aurois voulu même te sauver la vie ; mais toutes les circonstances rendent ton pardon impossible. Ta patrie ne peut être parfaitement en sûreté que par ta mort ; & elle auroit toujours sujet d'apprehen-

der que la complaisance de ton Roi ne te laissât rentrer dans ses bonnes grâces. Là-dessus le Ministre prit la parole & dit : Ne crois pas que j'acceptasse la vie quand tu voudrois me la donner. Je reconnois aussi-bien que le Roi & tout ce Peuple , l'équité , l'humanité même qui préside à tes projets , & qui conduit tes démarches. J'ai mérité la mort , & elle peut seule appaiser les reproches que je me fais à moi-même. J'ose seulement te recommander une jeune femme & un enfant de cinq ans que je laisse après moi. Tu n'as pas lieu de craindre que mes crimes renaissent en eux ; ma jeune femme les a perpétuellement désapprouvés , & elle élèvera mon fils dans des maximes toutes contraires à celles que j'ai malheureusement suivies. Cherès lui répondit sur le champ : Les criminels qui se reconnoissent à la mort sont dignes de quelque faveur. Ta demande t'est accordée de ma part ; & le Roi qui m'écoute ne m'en refusera pas l'accomplissement. Aussi-tôt Cherès se détourna , & l'Exécuteur auquel il avoit donné ce signal , fit voler d'un coup de sabre la tête du criminel , qui fit trois bonds sur l'échafaut.

Alors Cherès dit au Roi : Seigneur , la circonspection que j'ai employée dans la mort d'un très-grand coupable, fait voir de quel prix est chez les Nations policées la vie des innocens. Je vous ai épargné en condamnant votre Ministre , le chagrin de le condamner vous-même. Mais de plus il ne convient point à un Roi de prononcer de sa propre bouche un Arrêt de mort. Il doit commettre le jugement des criminels à des Tribunaux de Justice , & ne se réserver que l'adoucissement des peines , ou même la grace absolue des condamnés , lorsqu'il en croit l'exemple plus utile que celui de leur punition. Roi de Congo , & vous ses sujets , je me demets en ce moment de l'autorité que j'ai exercée pendant ces trois jours en qualité de vainqueur , parce que je crois qu'elle ne vous est plus nécessaire. Je reprens la condition d'étranger & d'hôte ; & dans le peu de temps qui me reste à demeurer parmi vous , je n'agirai avec votre Roi que par voye de conseil. Je vous rends à l'obéissance que vous lui devez , & je l'inviterai à en faire un usage qui ne sçauroit être avantageux pour vous.

qu'il ne le soit pour lui-même ; d'autant que les vrais intérêts d'un Roi & de ses Peuples sont inséparables.

Cherès tint exactement la parole qu'il avoit donnée. Il cedoit partout le pas au Roi , quoiqu'il voulût que lui-même le cedât par honneur dans ses Etats au Viceroi de la Phœnicie , à condition que le Viceroi le lui cederait par la même raison , si le Roi l'alloit voir dans le nouvel établissement des Phœniciens. S'occupant ensuite de matieres plus importantes , il fit agréer au Roi le plan du temple des Dieux bienfaisans , tel que les Prêtres Egyptiens l'avoient tracé. Il consentit de laisser deux d'entre-eux dans le Congo pour l'institution du nouveau culte & pour l'instruction des Peuples : Et ces deux Prêtres se proposerent d'attirer dans la suite quelques autres de leurs collegues de Memphis , pour partager leurs soins & pour les étendre. On leur assigna dès-lors tous les biens des Sacrificateurs.

Cherès forma de concert avec le Roi divers reglemens qui pouvoient convenir à des Sauvages , qui étoient d'ailleurs très-dociles. Ces reglemens

étoient assez simples pour être retenus sans le secours de l'écriture que ces Peuples n'avoient pas. Il est vrai qu'ils y suppleoient par certaines marques taillées ou gravées , dont l'invention & l'interpretation supposoit en eux beaucoup d'esprit. Mais c'est là précisément ce qui fait l'inferiorité des Peuples Sauvages , Barbares , ou moins instruits que d'autres. Ils sont réduits à employer tant d'efforts & tant de temps à la connoissance des signes , qu'ils n'en ont presque plus à donner à la connoissance des choses ¹. Cherès souhaitoit que les habitans de Congo fussent fidèles dans le commerce , & heureux à leur maniere ; mais il vouloit plutôt les policer que les polir. Il croyoit qu'il étoit de l'interêt du genre humain pris en general , qu'il y eût des Sauvages , c'est-à-dire , des hommes qui ne connussent ni les ornemens de l'esprit , ni les aïssances de la vie. Les fatigues & les risques de leurs chasses

1. C'est le cas des methodes difficiles , auxquelles seules il faut mettre plus de temps que n'en demande-

roient les sciences mêmes auxquelles on seroit conduit par des methodes aisées.

aux bêtes farouches qui nous fournissent des peaux rares & des pelleteries précieuses ; les courses ou plutôt les voyages immenses qu'ils font dans le milieu des terres , à travers de leurs fleuves impraticables & par-dessus des montagnes inaccessibles , pour apporter des plantes ou des substances medecinales & plusieurs autres productions de la nature , font des travaux dont la moindre idée d'une plus douce occupation ne manqueroit pas de les dégoûter. Il avoit néanmoins des projets un peu plus avantageux pour les refugiez de la nouvelle Phoenicie où il se hâta de revenir. Il ne laissa même à Sogno qu'un bureau de commerce qui devoit se rapporter comme à son centre à celui qu'il alloit fonder à la nouvelle Tyr.

Comme Cherès avoit employé près d'un an à ses deux voyages au Congo , il trouva à la nouvelle Tyr la Colonie qu'il attendoit , & même la réponse d'Astarte. Celui-ci lui marquoit qu'il approuvoit extrêmement le choix qu'il avoit fait d'Aseryme pour Viceroy : Et quoiqu'ils connussent l'un & l'autre le desintéressement d'Astarte & son zele

pour le bien du service ; il les surprit beaucoup en leur mandant que dès le lendemain du jour qu'il avoit reçu cette nouvelle, il avoit envoyé proposer à la Cour de Phœnicie de donner à ce dernier l'Intendance du commerce de l'occident. Il est inutile de rapporter ici la réponse pleine d'honnêteté & de déférence qu'Aseryme lui fit sur ce sujet. Mais le seul exposé d'un établissement aussi favorable que celui de la nouvelle Phœnicie , avoit engagé la plûpart de ceux qui composoient la Colonie nouvellement arrivée , d'apporter toute sorte de marchandises , comme en une Ville d'un commerce ouvert pour toutes les côtes Occidentales de l'Afrique. Ils en trouverent en effet l'employ dans la suite , & sans attendre même bien longtemps.

D'abord après l'instalation du Vice-roi , Cherès songea à donner une forme convenable à ce nouvel Etat. Il n'avoit rien à innover à l'égard des habitans de la Ville , qui étoient des Phœniciens , des Insulaires , de la Taprobane , & même aussi des Ethiopiens. Les uns & les autres , par rapport à la

Religion , avoient leurs Prêtres ; & par rapport au Gouvernement civil , ils étoient tous obligez de se conformer aux Loix Phœniciennes. Il ne s'agissoit que des habitans de la campagne originaires du Congo , & qu'on ne devoit pas traiter en esclaves comme à Sophir , ni même en Serfs comme à Menuthias.

Il avoit eu soin d'abord de les faire instruire en son absence par des Prêtres Egyptiens qu'il avoit laissez auprès d'eux. Ils s'étoient prêté avec beaucoup de zele & de bonté à ce Ministère , & y avoient déjà très-bien réüssi. Une Religion qui tend beaucoup à la morale , comme étoit celle des Prêtres de Memphis , est capable toute seule d'adoucir les mœurs les plus féroces , & ne manque point de purger une Nation des vices les plus contraires à la société. A plus forte raison est-elle propre à perfectionner ceux en qui elle trouve des dispositions plus favorables.

Il les fit renoncer ensuite aux courses éloignées , aussi-bien qu'aux chasses violentes. Il pensoit que des hommes long-temps séparés les uns des autres

par

par des voyages de plusieurs centaines de lieuës , tels que les Sauvages en font frequemment , n'acquierent jamais la douceur & l'humanité que procurent les habitations rassemblées : Et ç'a été là le premier motif des anciens fondateurs des Villes. C'est par une raison semblable qu'il leur défendit la poursuite des bêtes feroces. Mais outre cette raison qui regardoit l'interêt particulier de ce Peuple, il avoit deux autres vûës non moins importantes & plus generales.

La premiere étoit que les habitans demeurez dans le Congo ne faisant commerce que de ce qu'ils apportoiënt de ces longues courses & de ces grandes chasses , il ne falloit point leur enlever ce moyen de subsistance ou ce profit. C'est une mauvaise politique pour de grands Commerçans, que de chercher à appauvrir leurs voisins ; d'autant qu'ils perdent par-là le débit de leurs propres marchandises que leurs voisins ne sont plus en état d'acheter. Le commerce ne consiste que dans un mouvement de matieres différentes qui se fassent, pour ainsi dire, avec des puissances égales. Sa seconde vûë étoit

d'engager ces refugiez à se livrer tout entiers à la culture des terres , très-négligée sur toutes les Côtes qu'il avoit suivies , & presque inconnue aux Sauvages. Extrêmement vifs pour des travaux extraordinaires , ils sont incapables d'un travail assidu , & paroissent à la fois très-laborieux & très-fainéans. Cherès remedia néanmoins à ce défaut en les empêchant d'une part de s'écarter , & de l'autre en donnant un droit réciproque aux uns & aux autres sur les parties de leurs terres qu'ils laisseroient en friche. Mais pour prévenir les querelles qui pourroient naître de ces sortes d'intrusions , elles ne se devoient faire que par une Sentence des Prêtres qu'il leur donnoit pour Juges dans tous les differends qu'ils auroient entre-eux. Le besoin de subsister soutenu de cette émulation , & joint à la défense rigoureuse de mendier , engagea bien-tôt ces nouveaux habitants à porter toute la campagne à un très-haut point de fertilité. C'est le plus grand de tous les avantages pour un Royaume que de trouver dans son propre sein , toutes les nécessitez de la vie , de pouvoir même les fournir aux

étrangers , & de n'emprunter d'eux que les commodités ou les ornemens.

Il étoit permis aux Noirs de se loger à la campagne , comme ils le jugeroient à propos ; en tâchant néanmoins de se réunir dans le centre de plusieurs possessions pour y former des Villages , ce que les habitans de tout pays font assez d'eux-mêmes , attirez aussi par la commodité des rivières & des grandes routes. Mais il leur étoit défendu de s'établir jamais dans la Ville en y achetant des maisons dont l'élégance ne convenoit pas à la première éducation qu'ils avoient eüe ; ou en s'y faisant Ouvriers & gens de métier , la Colonie Phœnicienne en ayant suffisamment de sa propre Nation ; ou enfin en se donnant aux blancs pour serviteurs volontaires , ce qui les mettroit dans un avilissement dont ils devoient s'éloigner eux-mêmes. Les blancs pouvoient acheter pour leur usage des esclaves de la Colonie de Sophir , ou même des habitans du Congo qui se mêloient aussi de ce commerce. Mais il étoit défendu aux Noirs d'avoir des esclaves. Il vouloit les engager par là à travailler toujours de leurs propres

maines , ou à se procurer pour serviteurs des enfans & des petits-enfans par des mariages prompts. Mais indépendamment de ce secours , il ne leur défendit pas les serviteurs volontaires de leur Nation.

Il n'en étoit pas du service du Roy comme de celui des particuliers. Outre la levée des gens de guerre dont le Prince a toujours le droit dans le besoin , il étoit permis aux Noirs de se présenter d'eux-mêmes pour le service de terre ou de mer. Mais comme on faisoit faire l'exercice aux gens de la campagne une fois chaque semaine , même en temps de paix ; il vouloit que les soldats de la garnison , blancs ou noirs , travaillassent dans la Ville hors des temps de leurs fonctions. Ils ne pouvoient pas être maîtres d'ateliers ou entrepreneurs d'ouvrages , de peur qu'ils ne s'attachassent trop à leur demeure ; mais ils avoient des facilités pour les places de compagnons ou d'aides : Et de plus , il invitoit le Viceroi à les employer à des travaux publics avec moderation , & en les payant non-seulement comme soldats , mais comme ouvriers. Il entretenoit par-là

en eux l'occupation , & par conséquent la probité , seule source du vrai courage.

Il permit aux blancs d'acheter des maisons de campagne pour leur divertissement , d'y planter des allées d'arbres steriles , & d'y avoir des parterres de fleurs. Mais suivant toujours le dessein de maintenir la difference des professions & des especes de negoce , il leur défendit expressément de posseder un ponce de terre portant des bleds ou des fruits ; tout cela devant leur venir de la main des Noirs. Les Prêtres Egyptiens même , quoique résidans à la campagne étoient sujets à cette loi. Ils n'y pouvoient avoir qu'un terrain d'habitation , & leur revenu n'y devoit pas être en fonds de terre. Mais on leur permettoit d'avoir un hospice dans la Ville , tel qu'il leur plairoit de le bâtir ; à condition encore de n'y paroître qu'en habits de marchands , comme ils le pratiquoient dans toutes les Colonies Phœniciennes ; pour faire voir qu'ils n'avoient aucun droit d'inspection sur elles ; l'autorité en matiere de Religion étant toute confiée aux Prêtres Phœniciens.

D'un autre côté, pour procurer aux blancs, qui étoient tous négocians, le débit de leurs marchandises, & sur-tout de leurs étoffes dans le pays même; il invitoit les Noirs dans ces loix de se vêtir à la campagne, en leur insinuant qu'ils conserveroient mieux leurs personnes, & sur tout celles de leurs femmes & de leurs filles avec des habits, qu'en s'exposant découverts aux ardeurs du soleil. Mais il leur étoit absolument défendu d'entrer jamais dans la Ville pour la vente de leurs denrées, qu'étant vêtus d'une manière aussi complète que les citoyens. Comme cette espece de payfans & de payfans furent bien-tôt à leur aise; ils changerent dans peu les vêtemens en parures, & formerent par-là un spectacle très-amusant dans les fêtes, ou dans les foires de la Ville ou de la campagne. On recommandoit aux citoyens d'avoir beaucoup d'égard pour eux, & de les traiter par-tout comme des compatriotes de fondation.

Les revenus du Roi ou du Viceroi, qui étoient ici la même chose, consistoient dans toutes les carrieres & dans toutes les mines du pays. Il donnoit

L'avis de ne point chercher celles d'or , & de se contenter de l'or de Sophir , conformément au principe general , de laisser à chaque lieu son avantage : Mais il contribua lui-même à faire fouïller celles d'argent. Il avoit établi d'abord un bureau de change pour recevoir les coquilles des Sauvages étrangers qui viendroient négocier dans la nouvelle Phœnicie , & pour leur en donner la valeur d'estimation , en or & en argent. Mais avant la fin des deux années qu'il demeura dans le pays , toutes les Côtes de l'Afrique voulant participer au commerce des Phœniciens , s'étoient déjà accoutumées à la monnoye de métal , commune à tous les Peuples de la terre qui veulent avoir entre-eux quelque relation.

Non content de ce premier fond pour le Roi , il établit le dixième sur tous les revenus de la campagne. C'est une espece d'impôt , qui étant levé équitablement , & tenant lieu de tous les autres , n'augmente jamais qu'à la satisfaction du contribuable , suivant la reflexion de l'Avocat des Siciliens contre Verrès ; parce que c'est une marque qu'il est devenu plus riche. Mais de

plus ; il fait connoître à un sage Prince les véritables forces de son Etat. D'ailleurs enfin il jugeoit que des impositions moderées animent le travail du Laboureur , qui sans cet aiguillon , tomberoit bien-tôt dans la paresse , & par conséquent dans la pauvreté. Il ne voulut rien prescrire à l'égard des droits sur les marchandises. C'est un point sur lequel les Colonies Phœnicieunes avoient déjà leur usage. Il avertit seulement le Viceroi en particulier de ne pas gêner un commerce qui ne faisoit que de naître , & de ne pas mettre obstacle à une abondance future & prochaine pour un gain présent peu considerable.

Enfin Cherès crut devoir songer aussi à l'interêt des Prêtres Egyptiens. Il faisoit voir que chez tous les Peuples qui ont quelque idée de Religion ; les Prêtres exempts de toute contribution forcée , prélevoient eux-mêmes des droits différemment reglez suivant les lieux , mais qui alloient au moins au dixième. Il appelloit en témoignage les Prêtres Phœniciens , ceux de la Taprobane , & même ceux de l'Ethiopie , qui ayant été pris par les Antropo-

phages avec les marchands Ethiopiens, & ayant été délivrez comme eux, les avoient suivis dans sa Flote. Il concluoit de-là, que les Prêtres Egyptiens s'étant chargez de la Religion à l'égard des Sauvages, & ayant subi genereusement les premiers travaux de leur instruction, il falloit assigner pour eux, & pour leurs Collegues, qu'ils feroient venir incessamment de Memphis, la dixième partie du restant après la levée du dixième Royal. Il faisoit valoir la modicité de cette portion qui n'alloit qu'aux neuf centièmes des revenus de la campagne, en comparaison du tiers de tous les biens qu'ils possédoient en Egypte; & il annonçoit l'usage que leur magnificence ordinaire leur feroit faire encore du peu qu'on leur attribuoit, par des temples & d'autres édifices qui embelliroient la nouvelle Phœnicie.

Il établit dans la Ville des Ecoles où l'on ne devoit pas porter les sciences aussi loin que dans l'Egypte: Et l'on n'y devoit enseigner que celles qui peuvent convenir à des Négocians Navigateurs. Il en confia le soin aux Prêtres Phœniciens. Mais il n'en voulut

établir aucune à la campagne. Suivant la maxime constante des Egyptiens qui demeuroient de pere en fils dans la même profession , il croyoit que les mêmes occupations de l'esprit qui tirent les enfans de familles de l'oisiveté , y jettent les enfans des Laboureurs , & même des Ouvriers. Toute étude selon lui étoit ennemie du travail des mains , & débauchoit l'esprit de ceux que leur naissance a destineez aux arts mécaniques. Rectifiant néanmoins ce qu'il y avoit de trop general dans cette exclusion , il permit aux Prêtres d'instruire dans leur maison ceux en qui ils appercevroient un talent marqué pour quelque chose de supérieur à la culture de la terre.

C'est ainsi que Cherès après avoir été le vainqueur & le bienfaiteur des Sauvages du Congo , fut encore leur Législateur. Quand il fut sur le point de partir , il fit jurer solennellement au Viceroy qu'on observeroit ces loix écrites au long avec leurs motifs , & publiées dans toute l'étendue de la Viceroyauté ; ou qu'on ne les changeroit selon les besoins & avec le temps , que dans l'esprit même de leur institution. Il

lui recommandoit particulièrement dans les tables qu'il en fit faire, les habitans venus du Congo ; & il exigeoit que la faveur fût toujours pour eux, dans toutes les affaires douteuses & équivoques qu'ils pourroient avoir avec les Phœniciens ou leurs autres associez ; par la raison même de l'infériorité de leurs lumieres & de leurs connoissances. Il y a beaucoup d'apparence que les Vicerois successeurs d'Aseryme , se prévalant , comme il arrive d'ordinaire , de l'éloignement où ils se sentoient du Roi leur maître , violerent bien-tôt le serment de leur prédecesseur ; & qu'ayant usé tyranniquement de leur autorité , ils se firent chasser peu d'années après par les Sauvages : puisque la memoire d'un si bel établissement ne s'est conservée que dans mes Auteurs anecdotes , & qu'on ne trouve par-tout ailleurs que des traces confuses du grand nombre de Colonies que les Phœniciens avoient sur les Côtes de toutes les mers.

Cherès étoit prêt à mettre à la voile pour continuer sa route , lors qu'il reçut un paquet d'Astarte. Celui-ci lui envoyoit l'original d'une lettre du Roi

dans laquelle le Roi lui marquoit son admiration & sa reconnoissance à l'égard de cet homme extraordinaire , qui avoit déjà fait arriver jusques dans la Phœnicie les fruits de ses établissemens , & dont les bienfaits avoient apporté la réputation. Le Roi ajoûtoit u'il n'adrescoit pas ses remerciemens à Cherès , pour suivre le canal que cet illustre inconnu avoit choisi en ne s'adressant lui-même qu'à Astarte , & pour ne point écarter le voile sous lequel il paroissoit vouloir se cacher. Mais qu'il ratifioit avec joye toutes les dispositions , toutes les institutions & toutes les nominations qu'il avoit faites , & qu'il pourroit faire dans le cours de ses découvertes. Il confirmoit en particulier Aseryme dans la Viceroyauté de la nouvelle Phœnicie , & lui donnoit par le conseil & sur les instances d'Astarte , l'Intendance du commerce d'Occident. Cherès répondit à Astarte que n'ayant pas l'honneur d'être connu personnellement du Roi , il n'avoit pas cru devoir l'importuner d'une lettre souscrite d'un nom aussi indifferant que le sien. Il ajoûtoit qu'il n'y avoit aucune entreprise qui ne fût aisée avec des

Officiers & des soldats aussi sages , aussi courageux & aussi entendus que l'étoient ceux qui composoient la Flote Phœnicienne. Il finit en disant qu'il regardoit cette lettre comme la dernière qu'il écriroit à Astarte avant que de rentrer dans l'Egypte ; & qu'ainsi le Roi de Phœnicie sçauroit nécessairement avant lui la conclusion de leur voyage.

Il est à propos de dire ici que la réputation de Cherès commençant en effet à se répandre dans la Phœnicie , & par conséquent dans les pays circonvoisins ; Azarès , l'ancien Esclave de Sethos , jugea qu'il étoit temps de faire courir un bruit sourd que ce Prince étoit caché dans l'Arabie. Intimement persuadé de l'avoir vû mort , il ne craignoit pas de le voir revivre. Mais il avoit peur que Cherès dont il entendoit parler , se prévalant de la gloire qu'il auroit acquise dans son expédition , ne voulût se faire passer un jour pour ce Prince ; & il vouloit le prévenir. Il s'étoit nommé Sethos au Roi de Meriaba dès le premier jour qu'il lui fut présenté , & lui avoit demandé le secret sous prétexte d'attendre l'occa-

sion favorable de rentrer dans le Royaume de Memphis, & de faire rendre aux Arabes les Provinces que les Egyptiens avoient conquises sur eux. Mais sa véritable intention dans ce délai étoit de laisser changer son visage, qui devant perdre la fleur de la jeunesse par un petit nombre d'années depuis l'âge de seize ans, deviendrait méconnoissable à tous ceux qui ne l'auroient pas vu dans cet intervalle. C'étoit aussi la pensée de Cherès en prolongeant son absence, & ils songeoient l'un & l'autre à surprendre la Cour de Memphis, le premier par l'imposture, & le second par la vérité. Mais Cherès n'aura les premières nouvelles de ce Compétiteur que sur les Côtes de la Méditerranée.

La Flote de Cherès sortit donc enfin du port de la nouvelle Tyr. Ce n'étoit plus à la vérité pour parcourir comme auparavant des Côtes absolument inconnues, toujours incertains de ce qui s'alloit offrir à eux. Ils faisoient route de propos délibéré au Royaume de Guinée. Ainsi ils alloient reconnoître en passant les Côtes du Congo. Mais de plus, Cherès sçavoit

déjà la carte de la Guinée même. Outre ce qu'il en avoit entendu dire aux habitans du Congo, il étoit venu déjà plus d'une fois à la nouvelle Tyr des Marchands de cet autre Royaume ; & il les avoit interrogez sur le gouvernement & les coûtumes de leur pays. Il avoit appris d'eux qu'ils avoient un commerce réglé avec les Colonies Phœniciennes, déjà fondées sur les Côtes de la mer Atlantique, les plus avancées vers l'occident. Il comprit par-là qu'il se rapprochoit insensiblement des terres connues. Pour s'éclaircir encore davantage de ces circonstances, il avoit engagé quelques-uns de ces Marchands de la Guinée, quoique d'ailleurs assez sauvages, à s'embarquer avec lui dans sa Flote. L'embouchure du fleuve Gabon qu'ils rencontrèrent, leur donna occasion de faire entre-eux des ablutions extraordinaires. Ils en alleguerent pour raison qu'ils passoient actuellement sous le milieu de la route du soleil. Chers trouva l'observation assez importante pour la faire sur le rivage même ; & tous les Pilotes marquerent en grand caractère sur leur journal la date du

jour & l'aspect du lieu de leur passage sous l'Equateur.

En avançant un peu , Cherès s'assûra par lui-même de ce que ces Marchands lui avoient déjà dit , sçavoir , que l'Afrique , au lieu de courir au Nord jusqu'à son extrêmité septentrionale , présentoit à cinq ou six degrés au-dessus de l'Equateur , une longue côte opposée directement au midi. C'est-là qu'étoit la Guinée & sa capitale Acara , qui seront les derniers noms barbares que j'aurai besoin d'emprunter de mes Auteurs anecdotes dans la course de mon Héros. Cherès s'attachant toujours dans la route à côtoyer les rivages d'aussi près qu'il étoit possible ; les Marchands de la Guinée lui conseil-loient de cingler un peu plus en droite ligne vers Acara , se faisant fort de l'y conduire en toute sûreté & en très-peu de temps. Il leur répondit que son dessein étoit de reconnoître l'aspect de toutes les terres : Qu'il vouloit même aborder dans les endroits les plus remarquables , & sur-tout s'assûrer du fond de ce Golphe , où commençoit le détour de l'Afrique. Ces Marchands lui repliquerent qu'il trouveroit peu de

curiositez sur cette partie des Côtes : Que les Peuples en étoient extrêmement sauvages ; & que s'ils avoient quelques Villes , il faudroit s'avancer beaucoup dans les terres pour les trouver. Cherès apperçut à la vivacité avec laquelle ils lui alleguoient ces raisons , que ces Marchands étoient inquiets de ce que sa Flote alloit prendre connoissance d'un pays où ils faisoient un très-grand commerce qu'ils craignoient qu'on ne leur enlevât. Il leur dit à ce sujet qu'ils avoient pû remarquer par la conduite qu'il avoit tenue à la nouvelle Tyr , & par les loix qu'il avoit laissées à la Colonie , combien il étoit attentif à conserver à chaque Nation son commerce propre. Qu'il n'avoit en son particulier aucune envie de s'engager dans les terres , ni d'interrompre par des excursions impraticables à un seul homme l'entreprise du tour de l'Afrique qu'il se voyoit prêt d'achever : Enfin que les Phœniciens eux-mêmes étoient des Négocians maritimes , qui ne s'établissoient en differens ports que pour recevoir en échange des marchandises qu'ils y débarquoient , ce que les naturels du pays leur appor-

toient du fond de leurs Provinces les plus reculées.

Les Marchands Negres rassurés par ce discours , virent sans chagrin les Phœniciens mettre pied à terre successivement à l'embouchure de la rivière d'Angre , à celle de Barba , & à celle des Camarones. Ils leur servoient même de Pilotes dans ces rades , dont plusieurs sont dangereuses , & d'interprètes auprès des Peuples qu'ils rencontroient sur le rivage. Ceux-ci , après le premier effroi causé par le nombre & par les habillemens de ces hommes nouveaux pour eux , leur faisoient toute sorte d'accueils , & portoient eux-mêmes dans leurs Vaisseaux des rafraîchissemens que Cherès leur faisoit toujours payer au-delà de leur prix. On lui dit là que tout ce canton appartenoit au Royaume de Benin. Ils trouverent ensuite la rivière appelée *du Roy* , dont l'embouchure est précisément dans l'angle du détour. Quelques inégalités de rivages aboutissent à un enfoncement de la mer dans les terres qui y fait une pointe d'environ trois degrés de profondeur. Elle est terminée par une Isle qui du côté du levant

n'est séparée de la terre ferme que par la largeur de l'embouchure de la rivière de Benin. C'est sur cette rivière , mais à plus de soixante lieues dans les terres qu'est bâtie le grand Benin , capitale du Royaume.

Cherès fut étonné de voir dans toutes les Villes maritimes de la Guinée , la quantité & la nature des marchandises que les Negres de ce Royaume tiroient des Phœniciens déjà établis sur les Côtes les plus occidentales de l'Afrique , pour les transporter dans le Royaume de Benin. Car ces marchandises n'étoient point différentes de celles qu'on porte chez les Peuples les plus polis & les plus somptueux. C'étoient toutes sortes d'étoffes d'or & de soye , des damas des Indes, des taffetas d'Italie , des velours brodez d'or & d'argent , des habits de coton , de la vaisselle même sculptée , des coraux blancs & rouges , & une espece de corail bleu nommé Acori ; en un mot tout ce qui peut servir pour la commodité & pour l'ornement ¹. Ces particularitez semblent dignes de remarque dans des

1. V. les listes de | & 310.
Dapper , p. 300. 306.

Sauvages du milieu des terres, que l'on croiroit encore plus grossiers & plus négligez que ceux qui voyent passer d'autres hommes le long de leurs Côtes. Les Negres^r ne recevoient d'eux en échange que des Esclaves, des pelletteries, de l'yvoire, ou des dents d'Hippopotames que l'on donne souvent pour de l'yvoire, & d'autres marchandises à peu près semblables à celles que nous avons vû qu'ils alloient prendre au Congo. Mais les habitans de la Guinée sçavoient peu l'usage que les habitans du Benin faisoient des marchandises qu'on leur portoit. Ces derniers ne souffroient pas que les premiers entraissent dans leurs Villes de terre; comme les Negres de la Guinée n'avoient pas souffert jusqu'alors que les Phoeniciens passassent le Cap des trois pointes, situé entre la corne hesperienne, (*Cap des Palmes*,) où ceux-ci avoient une grande Colonie; & Acara capitale maritime de la Guinée. C'est ce triple Cap, auquel sa figure avoit fait donner le nom de trois pointes, que les uns & les autres

^r Habitans propres | Guinée.
de la Nigritie & de la |

avoient choisi pour un lieu mitoyen , où ils venoient deux fois l'année faire leurs échanges. Les Phœniciens étoient principalement curieux de l'or que les Negres tiroient abondamment de la Côte d'or & du rivage de la Mine. Le dessein de Cherès étoit d'inspirer aux habitans de la Guinée un peu plus d'ouverture & de confiance dans le commerce , & de les engager à recevoir plus librement chez eux les autres Nations. Comme ils sçavoient déjà négocier , ils n'avoient plus que ce pas à faire pour cesser d'être Sauvages. Car ce défaut consiste à ignorer l'existence , ou à fuir la fréquentation des autres Peuples ; comme la simple barbarie consiste à n'avoir point de lettres. Les Sauvages n'ont aucune liaison dans le monde présent ; & les Barbares capables d'ailleurs de traitez & même de société avec les étrangers , demeurent privez de la communication que la lecture donne aux Nations polies avec les hommes de tous les temps. Mais Cherès ne vouloit rien entamer sur cet article que dans la capitale , qui donne toujours la loi , ou qui sert toujours de modèle au reste d'un Etat. Il remettoit

là son entreprise , d'autant plus volontiers qu'il entendoit dire que le Roi de Guinée , quoique jeune encore , travailloit à former l'esprit & les mœurs de ses sujets. Il arriva donc enfin à Acara avec toute sa Flote , conduite en quelque sorte par les principaux des Negres qu'il avoit embarquez avec lui.

Si Cherès connoissoit déjà la réputation de cette Ville & de son Roi ; la sienne qui étoit encore plus brillante l'y fit recevoir avec de grands témoignages de respect & d'admiration. Tous les citoyens vinrent au-devant de lui sur le rivage en dansant & en chantant , accompagnés d'instrumens qui ne tenoient de la musique qu'un bruit mesuré. Le Roi lui marqua qu'il l'attendoit avec impatience pour l'aider dans la réformation qu'il avoit commencée. Ce Peuple étoit déjà hors de la situation malheureuse où plusieurs Rois barbares retiennent encore aujourd'hui leurs sujets , qu'ils regardent comme des victimes dévoüées à leurs cruautés extravagantes. Le Roi regnant avoit même aboli l'usage des victimes humaines établi avant lui sur cette

Côte ¹. Les Prêtres de leur Idole Fetisi, qu'ils nommoient pour cette raison des Fetiseros ², y avoient consenti par l'adresse que le Roi avoit eüe de leur faire mieux trouver leur compte dans les victimes d'animaux qu'on leur présentoit. Cependant comme si les hommes étoient faits pour se procurer eux-mêmes les maux qui ne leur viennent pas d'ailleurs ; ces Peuples, & sur-tout les femmes s'étoient imposé des loix cruelles, dont l'honneur qu'on y avoit attaché rendoit l'observation indispensable. Aux funeraillies d'un mari, par exemple, toutes les femmes étoient obligées de se faire brûler avec lui dans le bucher, où l'on jettoit aussi une partie de ses esclaves, & sur-tout ceux qu'il avoit le plus aimez ³. A l'égard des Esclaves, le Roi avoit déjà remédié à cet abus ; en declarant qu'après qu'on auroit présenté devant le bucher du mort pour lui faire honneur les Es-

1. Dapper, p. 277.

2. *Id.* p. 313.

3. Dapper, p. 307. dit seulement qu'on étrangle les femmes & les Esclaves à Curamo qui appartient à la Gui-

née. Et p. 262. qu'on les enterre avec le mort. Mais la pratique de se brûler est commune aux femmes en plusieurs endroits. V. Bernier sur le Mogol.

claves que les parens destinoient à le suivre , on les donneroit aux Fetiseros comme des Esclaves consacrez au service des Idoles. Cette destination étoit fort bien imaginée , parce qu'elle engageoit les Fetiseros par leur intérêt à la soutenir. Mais il n'en étoit pas de même des femmes. Comme la vie & la mort étoient au fond à leur choix , & qu'il n'y avoit point d'autre peine imposée au refus de ce sacrifice qu'une honte irréparable , elles n'auroient pas crû s'en garantir par un azile que le Roi même leur auroit marqué. Le Roi ayant proposé à Cherès cette difficulté , Cherès lui répondit d'abord , qu'il admiroit la pénétration avec laquelle il avoit senti qu'à peine les Rois sont-ils maîtres d'un faux point d'honneur qui s'est malheureusement emparé de l'esprit de leurs sujets ; Qu'ainsi il s'agissoit de tourner autrement ce point d'honneur , ou de donner à son ancien objet une face honteuse. Après avoir cherché ce moyen pendant quelque temps , ils conclurent ensemble que le Roi publieroit une Ordonnance , par laquelle la punition des femmes convaincuës d'adultere , qui étoit auparavant

vant d'être vendues comme des Esclaves¹ par leurs maris, seroit changée en une prison dans laquelle elles seroient mises sur une Sentence du Juge. Qu'elles y demeureroient toutes ensemble jusqu'à la mort de leurs maris, à moins qu'ils ne les redemandassent eux-mêmes de leur vivant. Mais que celles qui à la mort d'un mari se trouveroient dans la prison seroient conduites au bucher funebre pour y être jettées les premières. Il sembloit qu'il ne restoit rien à faire pour la guérison absolue de cette prévention funeste ; après avoir changé ainsi le dévoûement des femmes fidelles en supplices d'adulteres. Cependant quelques zélées passoient encore par-dessus cette considération , en disant que l'immolation volontaire & l'immolation forcée mettoient pour les assistans une différence assez marquée entre l'innocence & le crime. C'est pourquoi Cherès conseilla au Roi de publier une seconde Déclaration, par laquelle la premiere subsistant dans toute sa force ; il ajoûtoit que toutes les femmes qui se jetteroient dans le feu seroient censées faire par cette ac-

1. Dapper , p. 299.

tion l'aveu d'adulteres secrets dont elles se sentoient coupables ; & que leur effigie seroit placée dans le registre criminel après les signes ou les figures de celles qui auroient été condamnées publiquement. Aucune d'elles ne tint à la menace de cette diffamation , & la pratique fut entierement abolie.

A cette même occasion Cherès fit comprendre au Roi , qui s'en appercevoit déjà , combien la pluralité des femmes causoit de dissensions domestiques ; & sur-tout combien elle donnoit à une Nation l'air de desordre & de cette promiscuité contraire non-seulement à la bonne éducation des enfans , mais encore à la nature de l'homme , qui ayant une ame est capable de choix & d'attachement ; puisque cette multiplicité le met au-dessous d'un grand nombre d'animaux qui s'apparient. Le Roi s'offrit aussi-tôt de la défendre. Cherès lui représenta que cette défense , quelque sage qu'elle fût, jetteroit d'abord la consternation par-

2. Voyez dans le P. Laffiteau l'explication de ces signes ou de ces figures qui tiennent lieu de nom ou de signature chez les Sauvages. *Mœurs des Sauvages* , tome 2.

mi ces femmes , qui étant exclües de la maison de leurs maris ne sçauroient quel parti prendre : Qu'ainsi il croyoit qu'il falloit disposer l'appareil avant que de faire l'incision. Qu'à son avis cet appareil étoit d'ordonner à tout homme qui auroit atteint l'âge de vingt ans de se marier. Cette Ordonnance embarrassa d'abord plusieurs jeunes hommes qui ne trouvoient pas de femmes. Mais ils furent soulagez par l'Ordonnance qui suivit bien-tôt après ; par laquelle il étoit défendu à tout homme marié de garder chez lui plus d'une femme : Et parmi ces Peuples où l'on ne faisoit pas difficulté d'épouser des filles qu'on sçavoit avoir perdu leur virginité par libertinage , on aimoit encore mieux celles qui avoient vécu à l'ombre d'un mari.

Mais nous n'avons garde d'omettre une autre source de tourmens volontaires qui n'alloit pas à la mort des patients , mais qui étoit d'une conséquence fatale aux mœurs & au repos de la société. Ce ne fut pas sans une extrême surprise que Cherès trouva là une image de l'initiation Egyptienne , mais si défigurée & si hideuse qu'elle étoit ca-

pable de faire honte à son original. Les Fetiseros avoient persuadé à tout ce Peuple qu'il y avoit dans la Guinée une multitude innombrable d'esprits qu'ils appelloient *Jannanes* , & qui habitoient certains bocages d'où il n'étoit permis à aucun profane d'approcher. Que ces esprits vouloient avoir un grand nombre de serviteurs de l'un & de l'autre sexe qui se fissent initier à leur culte ; faute de quoi ils se jetteroient sur toutes les campagnes & y causeroient une desolation universelle. Cette menace étoit soutenue par des feux qui paroissoient assez souvent à travers les arbres d'un de ces bocages le plus voisin d'Acara ; & sur-tout par des Spectres , qui sous la forme d'Égi-pans & de Satyres , venoient quelquefois faire entendre des sons de flute auprès de la Ville , comme Pline le rapporte de la partie interieure de l'Afrique , vers ces cantons ¹ ; & d'autres fois faisoient rouler dans les champs ces torrens enflâmez dont parle Hannon au sujet des mêmes lieux. Ces prodiges caufoient tant de frayeur aux ha-

bitans qu'il n'y avoit presque personne qui s'exemptât de l'initiation , quelque rudes qu'en fussent les préliminaires pour les aspirans , & quelque dure que fût pour leur famille une absence de deux ou trois ans qu'on exigeoit d'eux. On les conduisoit dans ce bocage où on leur sillonnoit tout le corps avec des pierres tranchantes , ou avec des foüets de corde qui faisoient ruisser le sang de toutes parts , & laissoient des cicatrices ineffaçables. Il falloit soutenir ensuite des jeûnes terribles dont les premiers étoient de trois jours entiers sans mettre dans sa bouche aucune sorte de nourriture ni de boisson. Le reste du temps se passoit dans les superstitions , dans la crapule & dans une fainéantise parfaite. Les femmes des Prêtres en faisoient de leur côté subir presque autant aux filles. Mais au lieu que les garçons devoient souffrir toutes leurs épreuves avec un visage ferme & toujours égal , les grimaces & les contorsions étoient permises aux filles , pourvû qu'il ne leur échapât aucun cri. Le moindre manquement aux conditions prescrites auroit fait chasser avec ignominie les uns ou les autres.

Le prix de leur patience étoit qu'au sortir de-là ils se voyoient respectez dans toutes les assemblées , à cause de l'association dans laquelle on croyoit qu'ils étoient entrez avec les esprits. Ils regardoient avec dedain , & menaçoient même souvent de leur pouvoir secret ceux qui à un certain âge se trouvoient encore profanes. Ils s'ingéroient devant les Juges nommez par le Roi pour chaque crime , de discerner les innocens des coupables par des épreuves de feu ou de breuvages , indépendamment des preuves judiciaires tirées des témoins & des circonstances des faits. Ils alloient chez les malades imputer leurs maux à des sortilèges jettez sur eux par leurs ennemis ou leurs envieux , qu'ils désignoient sur des indices de fantaisie qu'ils donnoient pour sûrs. En un mot , les fruits les plus communs de cette initiation sanguinaire étoient les inimitiez , les vengeances & les homicides. Au reste les Fetiseros ne l'ouvroient que de vingt en vingt ans , parce qu'elle se faisoit en commun , hors la séparation des deux sexes dont il faut tenir compte à ces Sauvages , vû la debauche

dont cette pratique même étoit d'ailleurs accompagnée ¹.

On commençoit alors l'année dont la fin alloit ramener cette abomination insensée. Le Roi qui passoit vingt-cinq ans , ne vouloit pas différer lui-même d'entrer dans les mysteres des Jannanes , dont il estimoit que la connoissance étoit essentielle à son autorité & à ses desseins. Mais comme il se fioit peu aux Fetiseros , il disputoit vivement avec eux pour le lieu , pour la durée & pour d'autres circonstances de sa préparation ; & quelques égards qu'ils eussent pour lui par la crainte où les tenoit l'idée de son esprit & de sa fermeté , ils n'étoient point encore d'accord sur tous ces articles. Cherès jugea l'occasion favorable pour proposer au Roi de substituer à ces mysteres également fâcheux & impies quelque imitation legere de l'initiation Egyptienne. Celle-ci n'étoit point

1. Le fond de tout ceci ne s'accorde malheureusement que trop avec ce que le P. Laffiteau rapporte des initiations actuelles des Sauvages de l'Ameri-

que , tome 1. & Dapper des mysteres de Belli-parao dans la Guinée, p. 268. ou des consecrations des Moquisies , p. 333. & auparavant p. 326. & 327.

absolument inconnuë à la Guinée. Non-seulement le commerce Phœnicien en avoit apporté la réputation jusqu'à eux ; mais ils sçavoient par les traditions de leurs voisins que l'Hercule Egyptien , un des premiers Initiez , étoit venu jusqu'au détroit des deux mers. Le Roi goûta beaucoup cette proposition , & l'ayant communiquée à quelques-uns de ses serviteurs les plus fidèles , & les plus intelligens ; ils lui firent tous espérer que ses Peuples recevroient avec joye une institution empruntée de la Nation la plus célèbre de la terre , apportée dans leur pays par des Egyptiens mêmes , & qui d'ailleurs les délivreroit des longueurs , des souffrances , & sur-tout des suites funestes de l'initiation des Jannanes. Le Roi conclut donc avec Cherès & avec les Prêtres ses compagnons qu'ils offriroient incessamment aux habitans de la Guinée une initiation participée de celle de l'Egypte. Mais pour parer s'il étoit possible par les seules voyes de la prudence & de la douceur , les obstacles qui pourroient leur venir de la part des Fetiseros , il fut décidé que le Roi assembleroit en particulier les

principaux d'entre-eux , & les prévien-
droit lui-même sur la résolution qu'il
avoit prise.

Cette conference leur ayant été in-
diquée au moment précis où il falloit
s'y rendre ; le Roi bien préparé , leur
dit : Qu'ils ne pouvoient ignorer eux-
mêmes à quel point la plûpart de leurs
Initiez abusoient de leur credit sur l'es-
prit des Peuples. Qu'ils sembloient ne
revenir de leur consécration que pour
être impunement des malfaiçteurs se-
crets & publics. Que cependant selon
une verité tirée des simples lumieres
de la nature , & qui sortoit quelque-
fois de la bouche même des Fetiseros ,
les Dieux sont essentiellement justes &
bons. Qu'ainsi sans porter le raisonne-
ment plus loin , il regardoit comme de
mauvais esprits les Jannanes , dont on
n'employoit le nom que pour faire du
mal , & comme de très-grands crimi-
nels ceux de ses sujets qui entreroient
desormais avec eux en quelque com-
merce. Qu'il avoit appris que chez les
Nations policées ce crime s'appelloit
Magie ; & qu'en qualité de Roi préposé
au repos & au bonheur de ses Peuples ,
il prétendoit l'exterminer de ses Etats.

Mais que comme il sçavoit que les maladies d'imagination & d'opinion ne se guérissent que par des instructions réitérées & avec le temps : il avoit dessein de profiter du passage des Prêtres Egyptiens par Acara, pour mettre à la place des pernicioeux mysteres des Jannanes, quelque image du moins ou quelque ombre d'une initiation aussi éclairée dans ses principes, aussi liée à la pratique de toutes les vertus, aussi favorable au bien public que l'étoit l'initiation Egyptienne. Qu'à la verité les Fetiseros ne pouvoient y avoir aucune part, d'autant qu'une de ses premieres conditions étoit qu'on n'eût sur le corps aucune cicatrice reçûë au nom & pour le culte des mauvais esprits. Mais qu'on y admectroit avant tous les autres leurs enfans non encore initiez aux Jannanes. Qu'on tâcheroit de leur donner des lumieres suffisantes afin qu'ils pussent ensuite presider eux-mêmes à cette importante ceremonie : parce que les Prêtres Egyptiens ne voulant point priver des fonctions Sacerdotales les naturels du pays qui seroient en état de les exercer, ne prétendoient employer leur ministere qu'à

fixer toutes les loix de cette initiation, & à former des disciples capables de les maintenir après eux. Le Roi ajoûta sans s'interrompre : Que l'initiation nouvelle devant influer beaucoup dans la Religion dont elle alloit être l'Ecole ou l'apprentissage, il étoit impossible que les Fetiseros en fussent les chefs & en exerçassent les fonctions. Mais que si demeurant satisfaits que leurs enfans instruits prissent leur place, les peres à qui il parloit se prêtoient de bonne grace à ses intentions ; non-seulement il leur laisseroit leurs biens & leur domicile ; mais encore il leur renverroit la plûpart des causes particulieres à juger, il leur confieroit l'administration de plusieurs affaires concernant le bon ordre de l'état, & appelleroit même fréquemment les uns ou les autres dans ses conseils. Le Roi leur dit en les quittant qu'il leur donnoit tout le temps qu'ils voudroient pour leur réponse, & qu'il les dispensoit même de lui en rendre aucune autre que la conformité de leur conduite à ses desseins. Les Fetiseros ayant reconnu au ton & aux regards du Roi qu'il vouloit être obéi, se tinrent long-temps au

parti du silence qui étoit le plus sûr pour eux. Ils suspendirent même tout exercice public de leur Religion , & laisserent au Roi , à Cherès & aux Prêtres Egyptiens un repos d'environ six mois , que ceux-ci employèrent de la maniere que nous allons rapporter en abrégé.

Ces Prêtres n'étoient entrez dans Acara qu'au nombre de six. Mais ayant déjà eu du temps devant eux pour prévoir qu'ils auroient besoin de secours dans l'exécution de leur entreprise ; ils avoient aisément obtenu du Roi la liberté de faire venir quinze ou seize de leurs confreres mêlez suivant leur coutume dans la Colonie Phœnicienne établie au Cap des Palmes , qui appartient à la Guinée. Ainsi ils se trouverent plus de vingt à l'entrée de leurs travaux. Ils étoient tous convenus avec Cherès , qui étoit Sethos pour eux , qu'il falloit présenter aux habitans de la Guinée une initiation moins mystérieuse , moins héroïque même , & plus generale que celle de l'Egypte : d'autant que celle-ci étant instituée dans une Nation qui avoit d'ailleurs tous les secours nécessaires pour la vertu com-

mune , son prix consistoit à n'être accessible qu'à des hommes extraordinaires ; au lieu qu'une initiation présentée à un Peuple encore Sauvage , & qui avoit besoin de toute sorte d'instruction , ne seroit utile qu'en y admettant au moins toute la jeunesse qui n'étoit pas encore voüée aux mauvais génies. Qu'ainsi la préparation , les exercices & les obligations mêmes en devoient être praticables à tout sexe , à toute condition , & en quelque sorte à tout caractère d'esprit.

On fit donc construire d'abord dans un grand espace pris au milieu de la Ville pour la commodité des citoyens , deux longues galleries ou Chapelles soutenues sur des piliers d'yvoire dont on se sert dans la Guinée au lieu de poutres¹ , couvertes à la maniere du pays & environnées d'ais de tous côtés. Elles étoient placées de part & d'autre d'un vaste terrain qui traversoit toute la Ville. Tout le Peuple fut averti qu'elles n'étoient dressées que pour fournir un lieu où l'on pût donner les premières instructions que l'on ne vou-

¹ M. Huet de Navig. Salom. c. 7. p. 18.

loit pas differer. Mais que ces Chapelles ne subsisteroient que jusqu'à ce qu'on eut achevé un Temple & une Maison sacerdotale que le Roi vouloit faire bâtir dans le terrain du milieu. Que les Prêtres Egyptiens consacreroient ce Temple à la Déesse des Vertus , à laquelle on invitoit tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe qui auroient atteint l'âge de quinze ans, de venir d'avance se faire initier.

Le nom seul de la Déesse charma tous ceux qui l'entendirent prononcer. Les hommes & les femmes , qui voyoient sur leurs corps les malheureuses cicatrices des Jannanes , se désoloient de ne pouvoir participer à cette nouvelle initiation. Pour appaiser ces plaintes dont on fut agréablement surpris , les Prêtres Egyptiens alloient dans toutes les maisons assurer les peres & les meres , qu'en offrant de bon cœur leurs enfans , comme ils le faisoient , à la Déesse des Vertus , & en renonçant eux-mêmes aux mauvais esprits , ils auroient part à toutes ses graces. Ils ajoûterent que dans tout le cours de l'initiation , qui seroit de six semaines , on les admettroit , aussi-

bien que les enfans au-dessous de quinze ans , à toutes les instructions , & à toutes les ceremonies , excepté à celles de chaque huitième jour.

Celui qu'on avoit marqué pour l'ouverture étant arrivé , on rangea en chacune des deux Chapelles les enfans des Fetiseros dans une espece de sanctuaire aux deux côtez d'un autel où l'on avoit posé une figure de bois légèrement ébauchée , & qui ne devoit servir qu'à rappeler l'idée de la Déesse des Vertus. Immédiatement après le balustre qui fermoit le sanctuaire , étoient placés en plusieurs rangs sur la droite les aspirans , & sur la gauche les aspirantes ; après quoi une barriere de fer laissoit les simples assistans dans le bas de la Chapelle.

Le Roi qui voulut d'abord se faire initier , pour donner un exemple qu'il ne faisoit maintenant que suivre , avoit la premiere place du côté du sanctuaire sur le banc le plus proche des ais de clôture , & plus élevé que tous les autres qui alloient un peu en échaffaut. Les exercices ne devoient être que de deux heures : Et pour éviter la confusion , on les repetoit quatre fois par

jour dans chacune des deux Chapelles. L'heure du Roi fut toujours la première de la journée. La Reine son épouse encore plus jeune que lui, prit la première de la soirée ; & pour partager les honneurs que l'on vouloit faire aux Initiez, elle s'attacha à la Chapelle où le Roi n'alloit point. Elle y fut placée comme le Roi dans la sienne. Elle faisoit mettre tout de suite à côté d'elle les filles ou les femmes de sa Cour capables encore d'initiation ; comme le Roi le pratiquoit aussi à l'égard de ses Officiers qui se trouvoient dans le même cas. Mais de plus la Reine étoit accompagnée de toutes les filles des Festiferos qui avoient accepté la nouvelle initiation, & qu'elle logeoit dans les appartemens de son palais, comme le Roi logeoit leurs freres dans le sien. On jugeoit même à propos de ne rendre les uns & les autres à leurs parens que lorsque le nouveau culte seroit parfaitement établi, & que les fils, qui en feroient les Prêtres, se trouveroient plus en état de retirer leurs peres de leurs superstitions, que de s'y laisser replonger par eux.

Le premier exercice du premier jour

fut un discours dans lequel le plus ancien des Prêtres destinez à chaque assemblée, dit à son auditoire : Que la Déesse des Vertus à laquelle on vouloit les initier, n'étoit autre que l'Isis Egyptienne, sous le nom de laquelle il falloit entendre la sagesse éternelle & souveraine, premier exemplaire de la nature. Qu'elle vouloit être imitée des hommes à proportion de leur état, & qu'on ne pouvoit lui ressembler que par les vertus. Mais que selon l'ordre de toute discipline qui tend à la réformation des mœurs, l'extirpation de chaque vice devoit nécessairement précéder l'acquisition de la vertu qui lui étoit opposée. Que dans cette vûë les exercices des quarante-cinq jours commenceroient tous par un discours de trois quarts d'heure qui seroit fait par un des leurs, contre un vice particulier. Que ce discours seroit suivi du sacrifice d'un bouc immolé à la Déesse comme un symbole de ce vice ; & que pendant le sacrifice on la supplieroit d'en délivrer & d'en garantir toute l'assistance. Qu'ensuite un autre des leurs feroit un second discours où il expliqueroit les conditions & les avantages

de la vertu contraire. Qu'après ce discours on offriroit à la Déesse une colombe , image de l'innocence des mœurs ; en la priant de mettre cette vertu dans l'ame de tous les auditeurs , & particulièrement des Initiez : après quoi on laisseroit aller cette colombe vers le Ciel par une ouverture qui étoit au fond & près du toit de la Chapelle.

Ce projet fut executé fidèlement ; & quoiqu'il n'enfermât rien que de très-simple , les seules instructions produisirent un effet merveilleux dans l'esprit de tout ce Peuple. Comme les seize discours de la journée se faisoient dans les deux Chapelles sur les mêmes sujets par seize Prêtres differens , & que chacun des auditeurs n'en avoit entendu que deux ; on les voyoit s'assembler par petites troupes dans les rues mêmes , pour se demander les uns aux autres ce qu'ils avoient ouï , & pour en faire des comparaisons. Les Peres de familles , qui ne pouvoient être pour la plûpart que simples assistans , avoüoient entre - eux que rien ne les éloignoit plus des anciennes superstitions , que le soin que l'on prenoit de recomman-

der aux aspirans la subordination aux puissances , l'obéissance aux parens , la condescendance à l'égard de tout le monde. Qu'ils avoient d'abord craint que leurs enfans ne tirassent de la nouvelle initiation un prétexte de les mépriser : Mais qu'ils étoient pleinement rassûrez contre cette crainte. Car au lieu que les Initiez des Jannanes étoient fiers , insolens , touûjours menaçans , & très-souvent mal-faisans ; on ne pouvoit attendre de ceux-ci que de la modestie , de la douceur , & de bons Offices.

A l'égard de chaque huitième jour auquel l'entrée des Chapelles étoit interdite aux profanes ; cette exception avoit pour motif principal de conserver quelque apparence du secret de l'initiation Egyptienne , & de donner quelque émulation aux Initiez. Car d'ailleurs le secret ne tomboit ici sur aucune curiosité extérieure , & on ne le dirigeoit qu'à l'utilité morale des aspirans. On leur apprenoit que les sacrifices d'animaux , ne contentoient point la Divinité par eux-mêmes. Qu'elle haïssoit en particulier les incisions faites sur son propre corps , & que l'on

croyoit si agréables aux mauvais esprits. Que c'étoient les vices dont il falloit couper la racine , les passions du cœur qu'il falloit amortir en soi. Que le jeûne modéré qu'on avoit prescrit à tout le monde pour le temps de la préparation , étoit un signe de ce retranchement , un moyen d'y parvenir , & une satisfaction dûë pour les desordres où l'on étoit tombé avant que de l'avoir fait. On leur parloit ensuite des vertus portées à leur plus haute perfection. Le plus grand des crimes , par exemple , est de ne reconnoître ou de n'adorer aucun Dieu , ou bien d'adresser son culte à des esprits impurs & malfaisans , comme les Jannanes. La vertu opposée à ce crime est la Religion , telle que vous la faites voir à l'égard de la Déesse des Vertus par votre assiduité à ses cérémonies & à ses instructions. Mais la perfection de cette vertu est l'initiation de cœur & d'esprit , une régularité de mœurs qui soit soutenue par la persuasion intime des récompenses ou des châtimens de cette vie future dont l'idée se trouve imprimée dans tous les esprits aussi avant que celle d'une Divinité aussi juste que puissante. Un second

crime est l'amour déréglé de soi-même. De-là naissoit votre insensibilité pour les maux d'autrui, l'injustice de vos prétentions, la vengeance des chagrins qu'on n'avoit quelquefois pas voulu vous faire. La vertu opposée à ce crime est l'amour de vos freres & de vos semblables. C'est par-là que vous deviendrez miséricordieux à l'égard des indigens ; que vous aimerez mieux relacher de vos droits que d'arracher à votre concitoyen quelque chose qui lui appartienne , que vous pacifierez plutôt vos querelles par des avances d'amitié que vous ne les échaufferez par vos préventions. Mais la perfection de cette vertu est l'amour general des hommes , en y comprenant même vos ennemis.

Nous sçavons qu'un des prétextes qu'alleguoient les Fetiseros , pour faire souffrir tant de maux à leurs Initiez , étoit de les accoutumer aux tourmens auxquels vous êtes exposez de la part de vos ennemis , lorsque le malheur veut que vous soyez pris en guerre. Mais renoncez dès aujourd'hui à leur rendre la pareille & vous verrez qu'ils s'adouciront bien-tôt. Par qui voulez-

vous que commence la cessation d'une pratique si condamnable , ou par des Peuples Sauvages qui n'ont encore aucune lumiere ni de raison ni de religion , ou par vous que la Déesse des Vertus est venuë si heureusement éclairer ? Combattez vos ennemis à la guerre où votre Prince vous conduit ou vous envoie. Mais traitez humainement & favorablement les prisonniers qui tomberont entre vos mains : Et de plus accoûtumez-vous en pardonnant à vos ennemis particuliers & compatriotes à pardonner à vos ennemis étrangers. Au reste , chers aspirans , si nous vous donnons ces maximes à portes fermées , ce n'est pas absolument afin que vous en fassiez un secret pour vous seuls , & que vous en priviez vos concitoyens. La vertu n'a rien de caché & elle ne cherche qu'à se répandre. Mais c'est afin que vous ne la présentiez pas brusquement à des hommes encore foibles ou indociles. Il ne faut leur proposer qu'avec prudence ce haut degré de perfection , dont vous ne leur montrerez jamais mieux la route qu'en y marchant les premiers.

Le zèle des Prêtres Egyptiens ne se

vernoit pas au service des Chapelles. Tout le reste de la journée étoit employé à l'éducation continuë & particuliere des fils des Fetiseros destinez à être un jour les Prêtres de la Déesse des Vertus. On réduisoit leurs obligations propres au bon exemple & à la doctrine. On leur faisoit sentir à quel point ils devoient porter ce bon exemple pour se rendre propre une obligation qu'on imposoit déjà aux Initiez. On se loüoit néanmoins de celui qu'ils donnoient actuellement. Mais on ne leur dissimuloit pas qu'ils étoient bien éloignez de la doctrine nécessaire pour remplir les fonctions qu'ils devoient néanmoins exercer dans très-peu d'années. Qu'ainsi ils se voyoient obligez de faire & dans la vertu & dans l'étude des pas de Géants. On leur dit dès le premier jour qu'il falloit commencer par apprendre l'art de la lecture & de l'écriture qu'on alloit leur enseigner ; & qu'afin de leur faire faire , s'il se pouvoit , deux progresz à la fois , on leur donneroit les élemens de cet art dans des livres de Religion & de Morale , composez selon les principes de l'Egypte , & mis en langue Phoenicienne.

Que cette langue, dont le commerce Phœnicien leur avoit déjà donné quelque notion, mais qui n'étoit pas vulgaire pour eux, devoit être celle des livres faits pour instruire les Prêtres, celle même des Rites du Temple futur, pour leur conserver plus de dignité. Mais que les explications de ces Rites, aussi-bien que les instructions de toute espèce devoient toujours être données au Peuple en langue vulgaire. Pour animer encore davantage ces nouveaux disciples au travail qui se présenteoit à eux ; leurs instituteurs leur declarerent qu'ils ne vouloient exercer dans la Guinée les fonctions & de Prêtres & de Maîtres que pendant cinq ans, & jusqu'à l'initiation prochaine que l'on placeroit à cet intervalle par une regle qui subsisteroit toujours. Que ce seroit pour lors à eux à présider à cette initiation, à en porter les fruits avec le temps dans tout le Royaume, & enfin à former eux-mêmes leurs propres successeurs.

On ne s'en tint pas à l'éducation des fils des Fetiseros. Les Prêtres Phœniciens, qui étoient en assez grand nombre dans la Flote, s'offrirent, par
une

une communication du zèle des Prêtres Egyptiens , de tenir aussi pendant cinq ans & jusqu'à ce que les fils des Fetiseros fussent en état de prendre leurs places , des écoles où ils recevraient non - seulement les aspirans , mais encore tous les enfans de famille qui seroient trop jeunes pour participer à l'initiation. Mais comme c'étoit dans la langue de la Guinée qu'ils vouloient principalement leur apprendre à lire & à écrire , ils fournirent à toutes les prononciations de cette langue les caracteres de la Phœnicie ; comme les Phœniciens en avoient déjà fourni aux Grecs mêmes , & à d'autres Peuples chez lesquels leur abord avoit porté quelque politesse. Cependant pour se conformer aussi à la vûe d'une double utilité ; les instructions des Prêtres Egyptiens données les jours ordinaires des Chapelles & copiées en langue vulgaire comme elles avoient été prononcées , furent les livres de lecture , ou les modèles d'écriture sur lesquels les Prêtres Phœniciens montrèrent à ces enfans l'un & l'autre art. Il servit ensuite infiniment à ceux-ci pour leur négoce & pour toutes leurs autres af-

faïres. Car ce qui est bon pour un objet raisonnable l'est ordinairement pour beaucoup d'autres.

Tous ces exercices avoient continué pendant quarante jours avec une ferveur admirable ; lorsqu'on entendit une nuit des bruits sourds , & des hurlemens interrompus qui sembloient venir de fort loin du côté du bocage. Les habitans de tout ce canton vinrent aussitôt , suivant leur coutume en de semblables occasions , se réfugier dans la Ville ; parce qu'une triste expérience leur avoit appris que les Jannanes une fois répandus dans la campagne n'épargnoient aucun de ceux qui tomboient sous leur main. Les Prêtres entrant à l'heure ordinaire dans les Chapelles n'y trouverent que la moitié des assistans , & même des aspirans. Il est vrai que le Roi & ses Officiers n'y manquerent point ; Mais toutes les places de la maison de la Reine à commencer par la sienne , se trouverent vuides après-midi. Ceux qui s'étoient chargez des discours , au lieu de prendre le sujet courant , firent tous leurs efforts pour rassurer le reste de leur auditoire contre la terreur qui paroissoit sur le visage de

Ceux mêmes qui n'étoient venus là que pour essayer de la surmonter. Ils leur disoient que les mauvais génies étoient nécessairement soumis à la Déesse des Vertus ; & que leurs attaques , quand elles ne seroient pas illusoires , ne devoient avoir d'autre effet que de redoubler la confiance de ses serviteurs en elle. Ils étoient tombez d'accord dès le matin avec Cherès de ne pas s'expliquer davantage ; & lui-même avoit obtenu du Roi , auquel il avoit parlé très-secretement , une permission complète d'apporter à cet obstacle imprévu le remede qu'il jugeroit le plus convenable & le plus prompt.

Les esprits qui étoient venus à bout d'une grande partie de leur dessein par leur voix seule , ne douterent pas qu'en paroissant dès la nuit suivante avec leur attirail le plus effrayant dans la plaine qui se trouvoit entre le bocage & la Ville , ils n'achevassent absolument leur ouvrage & ne dissipassent sans retour la nouvelle initiation. Cherès ne s'étoit pas endormi de son côté ; & devinant leur projet , il avoit désigné aux Officiers de sa Flote les endroits de la campagne les plus creux ou les plus

couverts , où ils iroient poster en silence dès le commencement de la nuit un certain nombre de leurs troupes. Il avertit ces Officiers que leurs hommes devoient être legerement armez pour le besoin. Que cependant son intention étoit que l'on ne tuât personne s'il étoit possible ; mais que laissant venir les phantômes le plus avant qu'il se pourroit dans la campagne , & les prenant sur-tout par derriere pour empêcher leur retour dans le bocage , on les chassât du côté de la Ville , au-dehors de laquelle il se trouveroit pour les recevoir.

Dès l'entrée de la nuit suivante on entendit les Jannanes mugir & hurler dans leur bocage d'une maniere beaucoup plus forte que la premiere fois , & en poussant des sons aigus ou graves au-delà de toute faculté d'organe humain. Après ce prélude qui dura plus d'une heure , on vit de loin sortir de cette retraite des Spectres d'une taille gigantesque , dans lesquels on n'appercevoit aucune autre forme que des yeux étincelans & une gueule enflammée ; ou bien des monstres de toute

figure ; dont tout le corps étoit lumineux. Plus loin étoient des torrens de feu qui traversoient des champs plantez ou semez, où ils faisoient un ravage accompagné d'un bruit épouvantable. Les Officiers Phœniciens communiquant à leurs troupes cette assurance d'esprit que Cherès leur avoit inspirée , envelopperent par derriere & par les côtés cette mascarade infernale , & la poussèrent sur Cherès qui avec une troupe d'élite l'attendoit de front. Alors les uns & les autres ne se servant de leurs épées que pour desarmer les Jannanes des poignards avec lesquels ils essayoient de se défendre , ou pour leur faire tomber des mains les torches allumées qu'ils vouloient porter au visage de ceux qui les alloient si cruellement dévoiler ; on les lia au nombre d'environ deux cens qu'ils se trouverent. Et comme Cherès s'étoit douté qu'ils se coucheroient par terre , & qu'ils préféreroient de se faire assommer en cet état à l'ignominie qu'on alloit leur faire subir ; on les attacha derriere une centaine de chevaux qu'il avoit fait conduire là. Ainsi les soldats n'é-

toient occupez qu'à faire tenir debout malgré eux ces prisonniers de nouvelle forme.

Ce fut au point du jour que ce monstrueux équipage entra avec un grand fracas dans la Ville. On l'amena entre les deux Chapelles , pour en faire hommage , comme le disoit Cherès , à la Déesse des Vertus. Les exercices de cette journée furent changez en la contemplation d'un triomphe si singulier. Tous les habitans d'Acara , plusieurs des Villages voisins , le Roi lui-même & la Reine bien-tôt après se rendirent dans cette grande place , pour être témoins de la confusion des Jananans qui ne montroient pourtant point encore leur visage. On les laissa quelque-temps ensevelis sous leur attirail que le délabrement où il étoit , sa proximité desavantageuse , & la lumiere du jour rendoit aussi ridicule qu'il avoit parû terrible par l'arrangement de leur jeu , par la distance des objets , & par les ombres de la nuit. On voyoit renversées auprès d'eux des perches où tenoient encore de grosses têtes de carton , par les trous desquelles on appercevoit des lampions éteints. Il y avoit

par terre des corps de même matiere & garnis de même , qui soutenus par deux hommes formoient des ressemblances d'animaux à quatre piez. C'étoient en un mot des inventions à peu près semblables à celles dont on fait usage sur nos théâtres pour des représentations surnaturelles. Cependant la plûpart d'entre-eux étoient couverts simplement d'un sac noir depuis le sommet de la tête jusqu'au-dessous du genou ; & ce sont ceux qui avec des torches dont ils faisoient joindre les flâmes , imitoient les torrens de feu. Mais ils portoient aussi à leur ceinture ou des siflets prodigieusement aigus , ou des vessies d'une espece de cheval sauvage nommé Janaca qui leur servoient à enfler leurs sons¹.

Enfin quand l'heure fut venuë où l'on voulut voir ces captifs en face : Les Prêtres Egyptiens auxquels Cherès avoit donné le mot , conduisirent dans le palais les fils & les filles des Fetiseros ; comme ne devant pas assister à l'immolation sanglante que le Roi avoit

1. Dapper rapporte | tiges dans la Guinée ;
le même fait des De- | page 255. & 256.
vins ou faiseurs de pres-

déjà dit qu'il falloit faire de ces victimes qu'on voyoit bien n'être que des hommes. Un moment après on leur arracha à tous en même-temps les voiles qui les couvroient : Et toute l'assistance , excepté Cherès qui s'y attendoit beaucoup , demeura bien étonnée de voir les visages très-connus des Fetiseros. Le Roi encore plus irrité contre-eux qu'il ne l'auroit été contre d'autres à cause de leur desobéissance formelle à ses derniers ordres , prononça leur Arrêt de mort sur le champ. Il en différa seulement l'exécution jusqu'après la fin de l'initiation ; afin qu'on pût rappeler en general dans cette espace de temps la quantité des ravages , & le nombre de meurtres qu'ils avoient faits , pour regler à peu près sur cette mesure la grandeur de leur supplice. Ce n'étoit pas là l'intention de Cherès , & il comptoit fort de faire adoucir la Sentence. Mais il voulut leur en laisser essuyer toute la frayeur qu'ils ne meritoient que trop. Cependant on les conduisit dans les prisons Royales à la satisfaction de tout le peuple.

Les enfans des Fetiseros apprenant cette nouvelle dans le palais , tombe-

rent dans une consternation d'autant plus grande , qu'avant leur initiation aux Jannanes , leurs peres ne les rendoient jamais participans du secret de leurs impostures. Cherès qui voulut accompagner le Roi jusques dans son palais , profita du spectacle touchant de cette jeunesse éplorée pour l'émouvoir à compassion. Il lui représenta que de jeunes hommes destinez au sacerdoce de la Déesse des Vertus avoient besoin d'une réputation sans reproche. Qu'il y avoit lieu d'espérer de leur zèle pour le service du public & de la pureté de leur Religion , qu'ils répareroient les forfaits & les superstitions des Fetiseros ; mais que rien n'effaceroit aux yeux d'une populace grossiere la tache du supplice de leurs peres. Les punitions des parens , ajoûta-t'il , des-honorent plus auprès du commun des hommes les familles les plus innocentes , que les fautes les plus grièves ne des-honorent les coupables mêmes lorsqu'elles demeurent impunies. Le Roi répondit aussi-tôt que n'ayant voulu sacrifier les Fetiseros qu'à la vengeance de la Déesse des Vertus , il se desistoit de ce sacrifice , dès qu'il ne lui étoit pas

agréable. Qu'ainsi il remettoit à Cherès le soin de trouver l'expédient le plus propre pour empêcher du moins que ces malheureux ne pussent jamais troubler ni le culte de la Déesse , ni le repos de ses sujets. Tous les enfans & les filles même des Fetiseros se prosternerent devant le Roi pour le remercier de sa clemence, dont ils sentoient bien qu'ils avoient l'obligation à Cherès. Celui-ci en sortant avec le Roi lui dit en particulier qu'à l'égard des superstitions dont il y avoit encore de grands restes dans son Royaume, & qu'on ne pourroit pas toutes anéantir par des convictions de fait comme celle des Jannanes ; il croyoit qu'elles seroient toujours mieux punies par le mépris & par la risée, que par des châtimens qui leur donnent souvent du poids.

Il restoit encore trois jours des exercices de l'initiation. On dispensa les enfans des Fetiseros des deux premiers pour leur épargner les regards du public jusqu'à la décision du sort de leurs peres qu'on n'avertissoit encore de rien. Cherès s'absenta lui-même pendant ces deux jours qu'il employa à la visite du bocage, accompagné de deux Prêtres

Egyptiens , & de quelques - uns des principaux Officiers de la Guinée. On découvrit derriere trois ou quatre rangs d'arbres qui bordoient ce bocage du côté de la plaine , un terrain à perte de vûë garni au loin de cabanes où devoient loger les aspirans que les Feti-feros attendoient à la fin de l'année ; & sur la droite on apperçut une allée environnée de hayes très-épaisses & très-hautes qui les conduisoit à leur maison située aussi-bien que leur Temple hors de la Ville.

Cependant ce n'est pas-là ce qu'on trouva de plus remarquable dans le bocage. On prit bien-tôt garde qu'ils'é-levoit de temps à autre & d'espace en espace comme des jets de fumée en differens endroits du terrain vuide. Cherès & les Prêtres Egyptiens conclurent d'abord qu'il y avoit - là une souffriere ; & ils dirent aux Officiers qui les accompagnoient , que ces jets de fumée se changeoient dans les tenebres de la nuit en jets de flâme. Ils leur expliquerent cet effet des exhalaisons terrestres qui trouvent une plus libre issuë en certains lieux qu'en d'autres. Ils leur rapportèrent que dans l'Italie ,

dont les marchandises venoient jusqu'à eux , il y avoit un canton auquel un semblable phénomène , qui y est perpétuel , avoit fait donner le nom de place de Vulcain , ou de champs Phlégréens ¹. Qu'il y avoit apparence que les premiers Fetiseros s'étoient prévalus de cette disposition de la terre en ces climats chauds , pour en grossir l'idée dans l'esprit des peuples , & pour leur faire accroire que ces exhalaisons étoient des Etres vivans qui se répandoient à leur gré dans les campagnes. Cependant pour laisser quelques signes de destruction dans un lieu qui avoit servi si long-temps de retraite à des malfaiteurs impies ; il regla du consentement du Roi qu'on abatroit tous les arbres qui séparoient ce terrain de la plaine , & sur-tout l'allée qui conduisoit du bocage à la maison des Fetiseros.

La veille du dernier jour de l'initiation on publia qu'on recevrait au milieu de la matinée tous les citoyens

¹. *Forum Vulcani. Campi Phlegræi.* C'est aujourd'hui Solfatara dans le Royaume de Naples. Voyez en la description & l'estampe dans le Théâtre d'Italie de M. Blaeu. vol. 3.

Dans la place qui séparoit les deux Chapelles. On avoit mis une grande pierre quarrée dans le lieu même où devoit être posé l'autel du temple futur, & sur son milieu une Statuë de marbre que Cherès avoit fait faire secrètement à des Sculpteurs Phœniciens. C'étoit une figure de hauteur mediocre, mais très-bien proportionnée, vêtue à l'Egyptienne, ayant une main sur la tête d'une brebis, tenant une houlette de l'autre, & levant les yeux au Ciel. Là les rangs étant d'ailleurs reglez à peu près comme dans les Chapelles, les Prêtres Egyptiens amenerent les enfans des Fetiseros, & dirent à toute l'assistance : Que le Roy actuellement présent avoit bien voulu accorder la vie aux criminels en considération de la regularité exemplaire de leurs fils, du progrès très-considérable que ceux-ci avoient déjà fait dans les sciences qu'on leur enseignoit, & du zèle dont ils donnoient déjà de très-grandes marques pour le service de la Déesse, & pour l'utilité des peuples. C'est ainsi que l'on tourna à l'honneur des enfans la honte des pères. Le Roy ayant confirmé cette de-

claration par son aveu , on fit paroître au milieu de l'assistance cinq ou six des plus anciens Fetiseros bien gardez pour représenter tous les autres. On fut frappé d'étonnement de voir deux d'entre-eux de Negres qu'ils étoient auparavant , devenus plus blancs que des Européens dans les trois jours de leur prison. Il est vrai que l'on connoissoit déjà ces monstres de couleur parmi les naturels de la Guinée. On regardoit même leur état comme une lepre habituelle , d'autant plus que leur blanc étoit de près extrêmement pâle. Mais on croyoit ne les avoir vûs tels que de naissance ; & peu de gens sçavoient que la révolution des humeurs dans un chagrin ou dans une crainte vive , est capable de produire cet effet en certains hommes , qui ont un corps plus susceptible que d'autres des impressions de l'esprit. C'est par une cause à peu près semblable que des cheveux noirs sont devenus blancs dans une nuit ^{1.}

1. Pontis rapporte ce dernier fait dans ses mémoires, comme arrivé à lui-même, & il est connu par d'autres exem-

ples. Mais Voyez Dapper , page 332. citant Vossius, *de origine Nili*, sur cette couleur accidentelle aux Negres ;

Après que le Roy lui-même eut donné quelque temps à cette considération, son Ministre qui étoit assis à ses piez se leva & dit : Que le Roy non-seulement accorderoit la vie aux Fetiseros, mais qu'il leur assignoit pour prison leur maison même dont on ne raseroit que le Temple. Qu'à la verité il entendoit qu'ils y demeuraissent enfermés pour le reste de leurs jours, & qu'ils n'eussent de leur vie aucune espece de commerce avec aucune personne du dehors, sous quelque prétexte que ce pût être. Qu'il vouloit de plus que l'administration de leurs biens & toute l'autorité de leur maison fût remise dès le jour même à ceux de leurs fils initiez à la Déesse des Vertus qui auroient atteint l'âge de vingt-cinq ans. Mais que ceux-ci partageroient dans la suite cette administration & cette autorité avec leurs freres initiez aussi, à mesure qu'ils atteindroient le même âge. Que l'intention du Roy

| | |
|---|--|
| & qui a fait nommer Albinos par les Portugais ceux en qui elle se rencontre. Cet Auteur ajoute même que cet in- | convenient arriveroit à la plupart d'entre-eux, s'ils n'entretenoient la beauté de leur noir par de fréquentes onctions, |
|---|--|

étoit pourtant toujours que les enfans des Fetiseros , garçons & filles qui se trouvoient actuellement dans le palais , y demeuraissent jusqu'à ce que la maison Sacerdotale du nouveau Temple fût bâtie , & qu'ils y pûssent former une Communauté à laquelle les Prêtres Egyptiens donneroient des reglemens convenables. Mais qu'il permettoit & ordonnoit à leurs fils parvenus à l'âge marqué de choisir dès le jour même ceux d'entre-eux qu'ils jugeroient les plus propres pour résider dans la maison des Fetiseros ; afin d'y pourvoir à l'entretien de leurs peres , & sur tout de leurs meres que l'on ne vouloit pas croire complices des crimes de leurs maris. Que néanmoins par rapport à leur conduite elles demeureroient dans la même dépendance qu'eux , quoique non condamnées pour leurs personnes à la même captivité. L'on conduisit en effet tous ces prisonniers dans leur maison sous une sûre garde , dont le Roy y entretenoit toujours une partie pour y faire observer ses ordres : & dès le soir six des plus sages d'entre leurs fils y allerent prendre possession au nom de

tous les autres du gouvernement qu'on leur avoit confié. Mais ils se réserverent eux-mêmes le droit de venir assister tous les jours & tour à tour aux instructions que les Prêtres Egyptiens donneroient à leurs freres dans le palais.

Cette interruption étant finie les Prêtres Egyptiens reprirent & acheverent la matiere de l'initiation. On dit à toute l'assistance : Que pour entretenir dans leur memoire & dans leur cœur les leçons de la Déesse qu'ils avoient reçûes avec tant de soumission ; on continueroit tous les huit jours dans les Chapelles les pratiques de chaque jour de la préparation , jusqu'à ce que dans le Temple futur on pût leur donner des ceremonies plus augustes & plus conformes aux différentes fêtes de l'année : Que les Initiez n'auroient de particulier qu'un jour de chaque mois , auquel on les recevrait seuls dans les Chapelles. On termina ce qui s'adressoit à toute l'assistance par le sacrifice d'une brebis , victime offerte au nom de ce grand troupeau qui entroit dans le bercail de la sagesse , qui de son côté se

montrait à eux comme un pasteur.

Enfin les aspirans seuls s'étant assembles l'après-midi dans les Chapelles, on leur présenta d'abord un écrit fort court divisé en deux parties. La premiere contenoit les obligations particulieres de leur état, & la seconde, les fautes principales qu'ils devoient éviter dans le commerce de la vie; le tout conforme aux instructions plus étenduës qu'on leur avoit données dans le cours de la préparation. On leur dit que ceux d'entre-eux qui se rendroient assez forts dans l'art d'écrire que les Prêtres Phoeniciens vouloient bien leur enseigner, devoient copier cet écrit de leur propre main, & le porter toujours sur eux. On leur fit aussi-tôt la lecture de la premiere partie: & sur la promesse qu'ils firent tous ensemble d'observer les choses qui y étoient prescrites; on leur mit à tous sans distinction de sexe, une écharpe blanche en commençant par la famille Royale, & en finissant par Cherès qui voulut la recevoir lui-même. Après cette ceremonie, on en vint à la seconde partie de l'écrit qui contenoit les fautes dont on les

avertissoit de se préserver. Quoique les plus grièves ne fussent point encore du nombre de celles dont le Roy faisoit informer par ses Juges ; on leur declara que ces fautes étant connuës & prouvées , feroient perdre l'écharpe aux coupables sur une Sentence des Prêtres , qui seroit renduë en présence de tous les Initiez ; & que les exclus ne pourroient être rétablis qu'au renouvellement d'une initiation dont ils subiroient toute la longueur , & à laquelle même ils ne seroient admis que suivant les dispositions que les Prêtres trouveroient en eux. On alleguoit pour raison de cette peine : Qu'outre l'interêt particulier & personnel qu'ils avoient tous à se maintenir dans la vertu , ils avoient encore à soutenir l'honneur de l'association qu'ils alloient former entre-eux. Qu'ainsi il n'étoit pas juste que les prévaricateurs , si le malheur vouloit qu'il y en eût , demeurassent confondus avec les personnes vertueuses ; ou qu'ils pussent reprendre la marque extérieure de la vertu , avant que d'avoir donné des signes suffisans de leur repentir. Mais on avoit eu soin d'ajou-

ter que l'on ne prétendoit point que cette exclusion influât en aucune sorte sur les fonctions publiques ou domestiques des particuliers, ou diminuât en rien le respect ou l'obéissance qu'on leur devoit : parce que la Religion bien entendue servoit plutôt à affermir qu'à détruire l'ordre & les loix de la nature, & de la société civile.

Voilà sans doute l'établissement le plus considérable que Cherès fit dans la Guinée. Il s'y étoit occupé pendant près d'un an, & il y en demeura encore un autre pour l'affermir ; pour voir avancer le Temple qui n'étant pas de pierre ne demandoit point autant de temps qu'un édifice Égyptien ; pour donner au Roy les conseils qu'il paroïssoit desirer lui-même sur les autres parties du Gouvernement ; & enfin pour établir dans Acara le commerce des Phœniciens. Le Roy qui s'étoit fait raconter plus d'une fois les merveilleuses actions de Cherès, admirant en particulier l'ouvrage de l'initiation conduit jusqu'à sa fin avec tant de prudence, de courage & de douceur ; remarquant enfin la déférence qu'avoient pour lui les plus vénérables

bles Prêtres de sa Nation dans les choses mêmes qui regardoient leur ministère, s'étoit bien-tôt douté qu'il étoit lui-même Initié Egyptien. C'est pourquoi lui parlant un jour à cœur ouvert ; il lui avoua qu'il se sentoît porté d'un desir ardent d'aller puiser les qualités héroïques qu'on voyoit en lui, dans l'initiation Egyptienne qu'il jugeoit bien en être la source. Il l'invitoit à l'aider dans ce projet qui paroissoit très-convenable à un Roy qui, sortant comme lui d'une éducation très-grossière & très-vicieuse, avoit osé former le dessein de donner des mœurs & de la politesse à un Peuple barbare & presque sauvage. Cherès lui répondit tout d'un coup : Qu'il seroit toujours demeuré dans le Royaume de Memphis, s'il s'étoit crû aussi utile & aussi nécessaire à ce Royaume que le Roy l'étoit à la Guinée : Qu'il exerçoit actuellement à l'égard de ses Peuples tout l'Heroïsme qu'il pourroit rapporter de l'Egypte : Que cet Heroïsme même, dans un Roy tel que lui, consistoit à renoncer en faveur de ses sujets à l'éclat d'un titre dont il n'avoit eu aucun besoin pour s'a-

nimer dans une entreprise qu'il avoit déjà si heureusement avancée : Que sa présence étoit plus importante que jamais pour assûrer & pour étendre le fruit de la nouvelle institution que l'on venoit de faire. Cherès ne disoit que trop vrai , car elle fut abolie quelques années après la mort de ce même Roy. Cependant pour lui ôter la pensée qu'il parlât en homme qui veut consoler les autres de n'avoir pas une prérogative dont il est flaté lui-même ; ce Héros , par un genereux sacrifice de l'opinion , quoique juste , que l'on avoit de lui , dit au Roy , en lui cachant la verité sans prononcer de mensonge ; qu'il n'y avoit point de Cherès dans la liste des Initiez Egyptiens , & qu'il se croyoit trop honoré de porter comme lui l'écharpe de la Guinée. Il lui recommanda ensuite de cultiver sur tout l'éducation de la jeunesse de son Royaume. Il lui fit remarquer que c'étoit là le principal avantage de la nouvelle initiation , dans la forme qu'on lui avoit donnée ; en ce que les jeunes gens y ayant eu la plus grande part , lui présentoient une generation nouvelle , sur laquelle il y

avoit beaucoup plus à compter que sur des hommes pleins d'anciens préjugés & endurcis dans les vieilles habitudes : Qu'il pouvoit trouver quelque chose de plus satisfaisant à publier des ordonnances qu'un prompt effet devoit suivre : Mais que cet effet, quelque avantageux qu'il fût, étoit ordinairement forcé, & ne constituoit point, à proprement parler, les mœurs d'une Nation, jusqu'à ce que les enfans à naître le trouvassent plus ancien qu'eux : Qu'il ne desapprouvoit pas en bien des rencontres que l'on forçât les hommes d'être heureux, ou qu'on hâtât leur bonheur en dépit de leurs préventions : Mais qu'en general il en étoit d'un bon Roy comme d'un bon pere de famille, qui ne dedaigne pas de planter des arbres qu'il ne verra de long-temps, ou qu'il n'espere point de voir lui-même dans toute leur beauté.

A l'égard du commerce Phœnicien qui étoit l'objet general de Cherès, il n'eut pas de peine à l'établir dans Acara. La fréquentation que les habitans de cette Ville avoient eüe avec les Phœniciens de la Flote, leur avoit appris

que cette Nation , bien loin de nuire à leur commerce , étoit très-propre à le faire valoir ; non-seulement par ses grandes relations , mais encore par son intelligence & par ses conseils. Ainsi avant la fin de la seconde année tous les ports d'Acara étoient ouverts aux Phœniciens du Cap des Palmes ; & le Cap des trois pointes n'étoit plus une barriere entre les deux Peuples. Les Prêtres Egyptiens s'étoient aussi multipliez à cette occasion dans la Guinée. Et Cherès , n'oubliant pas le secours dont avoient besoin ceux qu'il avoit laissez dans le Congo & dans la nouvelle Phœnicie , leur envoya de ceux-là , sans qu'on eût la peine d'en aller chercher à Memphis. C'est aussi ce qui lui donna moyen quand le jour de son départ fût arrivé , d'emmener avec lui , sans faire tort au service de la Guinée , les six Prêtres qui lui restoient des dix qu'il avoit embarquez dans sa Flote en partant de la Taprobane. Comme ils ne l'avoient point perdu de vûe depuis le jour qu'ils le reconnurent à Galiba , & qu'ainsi son visage n'avoit changé qu'insensiblement pour eux ; ils étoient à son égard des témoins précieux

cieux pour le temps auquel il jugeroit à propos de se découvrir.

Je ne raconterai point ici les regrets qu'il laissa dans Acara le jour qu'il mit à la voile pour continuer sa route. Il en auroit été attendri lui-même ; si de bonne heure il ne s'étoit armé de la pensée , qu'il n'étoit qu'un voyageur qui ne devoit s'attacher à rien sur son passage , & à qui il n'étoit pas permis de goûter en des terres étrangères la douceur de ses propres bienfaits.

On l'avertit au Cap des trois pointes que pour aller au Cap des Palmes , & même pour visiter la Côte jusqu'au détroit d'Hercule ; il falloit prendre d'espace en espace des Pilotes qui sçussent les fonds , les écueils , & sur-tout les entrées des ports qui avoient presque tous leurs difficultez particulieres. En effet , on lui fit tenir la haute mer jusqu'à la pointe occidentale du Cap des Palmes , où il vit sur une élévation un petit bocage de palmiers ¹, qui avoit fait donner ce nom au Cap par les Nègres. Je trouve pourtant dans un autre de mes Auteurs , que ce nom venoit

1. Dapper , p. 275.

aussi des cabanes suspenduës à des palmiers à vingt & trente pieds au-dessus de terre, où les Negres se mettoient à l'abri de l'humidité du terrain, de la persécution des insectes, & des attaques des coureurs ¹. Les Phœniciens & ensuite les Grecs, comme nous l'avons dit par avance, ont nommé ce Cap, Corne ou pointe Hesperienne, *Hesperum cornu*.

Ce fut-là, pour ainsi dire, un premier terme des voyages ou du moins des projets de Cherès. Car comme il trouva dans ce lieu une grande Colonie Phœnicienne établie avec l'agrément du Roy de Guinée, il étoit parvenu à joindre les deux bouts du commerce Phœnicien depuis la Taprobane jusques-là; & il venoit de frayer une route continuë & auparavant ignorée entre deux extrêmités connuës. C'est pourquoi aussi il résolut de mettre fin à ses établissemens; croyant que sa destination, & disant que sa commission ne regardoit point des pays ou des rivages déjà découverts. Il se contenta d'inviter les Négocians Phœniciens

¹. Le P. Loyer. Voyage d'Issini qui est dans ce même canton.

du Cap des Palmes de s'unir incessamment à ceux de la nouvelle Phœnicie. Ils y étoient déjà portez d'eux-mêmes; & ils lui dirent qu'ils avoient reçu depuis près d'un an la signification que le Roy de Tyr leur avoit fait faire de l'Intendance d'Aseryme sur le commerce d'Occident, au cas que la Flote de Cherès trouvât un passage jusqu'à eux.

Il partit donc du Cap des Palmes dans le dessein de parcourir legerement & comme par simple curiosité, les Villes de la Côte qui commence là à se détourner pour courir au Nord. Il se borna même à ne descendre que dans celles où il y auroit des Colonies Phœniciennes; auxquelles il étoit à propos qu'ils annonçassent par eux-mêmes la communication qu'ils avoient trouvée entre les deux mers, & qu'ils donnassent leur route. Mais quoiqu'il ne s'agît plus, selon la pensée qu'il avoit alors, que de ramener cette Flote jusqu'au premier port septentrional de l'Egypte, pour la renvoyer de-là à Tyr qui en est fort proche; il demanda seulement la liberté d'un mois de séjour dans le pays sacré des Hesperides.

dont il avoit entendu parler dans l'Egypte même , & qui étoit situé vers la partie la plus septentrionale des Côtes occidentales de l'Afrique.

Ils découvrirent d'abord l'Hippodrome ou l'entrée de l'Ethiopie dont ils sortoient (*Hippodromus Æthiopiæ* , *Côte de Malaguette* ;) Car Homere même ¹ a distingué l'Ethiopie occidentale , qui est celle-ci , de l'orientale au-dessus de l'Egypte. Ils apperçurent en même-temps un peu plus vers le nord , mais assez avant dans les terres , cette suite de montagnes que leur hauteur a fait nommer le char des Dieux. Ils virent ensuite une haute montagne , au pié de laquelle les flots font un bruit qui ressemble de loin au mugissement d'une Lionne *Sierra Lionna*. Ptolémée semble avoir placé là l'*Hesperum cornu* ². Au-dessus du dixième degré ils trouverent l'embouchure du fleuve Stachir , *Riviere de Mallous* ; & enfin la Ville de Babiba Guinala , qui ayant une Colonie Phœnicienne donna lieu à leur première descente. S'étant rafraîchis en ce port pendant quelques jours , ils se remirent en mer & passerent de

1. Odyssée 1.

2. Voyez les cartes du Ptolémée de Bertius.

vant le fleuve Darade *Gambie* , vers le treisième degré ¹. La plus grande embouchure qu'ils devoient rencontrer sur cette Côte étoit celle du fleuve *Nuius le Senegal* , près du dix-huitième degré ; au bord duquel ils trouverent le promontoire & la Ville de Soloës , où les Phœniciens étant les maîtres avoient une Colonie encore plus grosse qu'au Cap des Palmes. Ce fut-là qu'ayant demandé des éclaircissemens sur ces Îles qu'ils avoient laissées à leur gauche à la hauteur du quinzième degré ; on leur répondit , qu'elles étoient au nombre de dix , & qu'on les nommoit les Gorgades (*les Îles du Cap verd.*) Quoique Ptolémée les ait obmises dans ses tables , & que Pline varie beaucoup sur leur position ; il y a toute apparence que c'est à ces Îles que se rapporte l'histoire assez étendue dans Diodore ² de la défaite des Gorgones par les Amazones d'Afrique , qui les allerent combattre dans leur propre habitation.

Tous les rivages qu'ils avoient par-

1. Le rapport des noms | de Cellarius , confron-
anciens aux noms mo- | tée avec celle de
dernes est tiré ici de là | l'Afrique de M. de l'Île
graduation des cartes | en 1722. = 2. Livre 3.

courus depuis l'Hippodrome étoient ceux de la Libye interieure séparée de la Getulie qu'ils alloient côtoyer, par le Nigris (*le Niger.*) C'est un des plus grands fleuves du monde, qui a ses accroissemens comme le Nil, avec lequel même on a crû qu'il avoit communication par ses sources. Ce fleuve, au lieu de se décharger dans la mer, se perd dans les terres. Mais il est à présumer qu'il en ressort pour se rendre dans l'Océan Atlantique sous le nom de quelques autres fleuves qui ne sont réellement que ses branches.

En sortant de Soloës ils convinrent d'aller d'une traite & sans mouiller l'ancre jusqu'au-delà du grand Atlas. Cette longue chaîne de montagnes est coupée par le tropique du Cancer : Et l'aridité des campagnes, aussi-bien que la ferocité des Autololes & de quelques autres Sauvages qu'on y rencontre, avoit empêché les Phoeniciens de faire dans tout cet espace aucun entrepôt de commerce. Par-delà même le grand Atlas, il falloit naviguer presque autant, mais en declinant à l'Est, pour arriver au promontoire d'Hercule, qui

1. Cela paroît verifié à l'égard du Sénégal.

vers son midi présentoit une ville appelée Tamusiga , (*Messè , ou Temest* ,) où les Phœniciens s'étoient formé un établissement considerable.

Les Isles qu'ils venoient encore de laisser à leur gauche vers le trentième degré , avant que de prendre terre à Tamusiga , furent pendant huit ou dix jours le sujet de plusieurs entretiens entre les Phœniciens de la Flote & ceux de la Colonie. Ceux-ci apprirent aux premiers que c'étoient les Isles Fortunées (*les Canaries* ,) où les Poëtes ont placé les ames des gens de bien. Elles sont par-là bien plus fameuses que les Gorgades , dont il les faut distinguer , ce que la plupart de nos Geographies ne font pas. Ptolémée lui-même place les Fortunées entre le dixième & le vingtième degré de latitude boréale, qui est la position des Gorgades ; au lieu de mettre les Fortunées entre le vingt & le trentième degré , où elles sont effectivement.

Cherès ayant communiqué aux Phœniciens de Tamusiga le dessein qu'il avoit de visiter le pays sacré des Hesperides ; on l'avertit qu'après avoir passé le petit Atlas , il devoit d'abord s'aller

rendre avec toute sa Flote dans le port de Banasa sur le fleuve Subur¹, limite meridionale de ce pays : Qu'il seroit même obligé de laisser à Banasa toute sa Flote à la garde de la Colonie de leur Nation, qui heureusement pour ce dépôt étoit maîtresse de la Ville. Car, lui dirent-ils, les habitans du pays des Hesperides, qui se donnent le nom d'Atlantes, ne reçoivent jamais ensemble deux Vaisseaux étrangers arborant même pavillon dans leur port unique de Lixus (*la Rache* ;) ni plus de cinq hommes d'une même compagnie dans Lixa, plus avancée dans les terres, & le seul lieu qui porte chez eux le nom de Ville. Cherès passa donc le petit Atlas, le seul que nos Geographes ayent connu avant Ptolémée qui le premier des Grecs en ait fait deux². Il répond au trente-troisième degré de latitude septentrionale, & est véritablement celui qui a tiré son nom du Roy Atlas.

Cherès muni de ces premieres instructions, cingla du côté de Banasa³

Il entra dans le Subur, fleuve

1. Subu. Dapper 139.

2. Cellarius. *Africa*, p. 229.

3. Tefensare ou Fansare selon Marmol;

Superbe & très-navigable, selon l'expression de Plin^e, & aborda à pleines voiles à Banasa, quoique distante de la mer de quelques lieuës. Cette Ville placée sur le bord meridional du fleuve voyoit sur l'autre bord vis-à-vis d'elle les confins du pays des Atlantes. Mais ni les Phoeniciens, ni les autres habitans du même côté, ne communiquoient point par là avec ce Peuple singulier, que sa Religion envers les Dieux avoit rendu lui-même un objet de Religion à l'égard de tous les hommes. D'ailleurs même leurs rivages n'avoient aucune espece de port, & ne donnoient retraite d'espace en espace qu'à de petites barques de pêcheurs. On pêchoit effectivement de part & d'autre. Mais comme le fleuve est extrêmement large, les barques reciproquement étrangères ne couroient point risque de se joindre contre la défense imposée aux Atlantes, & celle que leurs voisins vouloient bien s'imposer par rapport à eux. Il y avoit seulement auprès de l'embouchure & dans l'endroit où l'on a bâti depuis la Ville de Subur, une très grande esplanade.

couverte d'un toit soutenu de plusieurs rangs de piliers, mais sans aucune espece de clôture. C'est-là que les Commerçans Phoeniciens venoient étaler les marchandises qu'ils apportoit aux Atlantes. Mais il ne faut pas croire qu'ils pussent les étourdir de ces loüanges excessives, dont quelques marchands accompagnent la montre qu'ils font de leurs marchandises déguisées. Après avoir exposé leurs effets; ils étoient obligez de se retirer dans leurs vaisseaux, d'où ils faisoient élever de grosses fumées pour avertir les Atlantes de leur arrivée & de l'ouverture de leurs balots. Les acheteurs venoient alors mettre auprès de chaque chose le prix qu'ils vouloient en donner, après quoi ils se retiroient à leur tour. Cette estimation étoit faite avec tant d'équité, qu'il étoit rare que les marchands laissassent l'argent & remportassent leurs marchandises. Herodote ¹ dit que les Carthaginois en usoient ainsi à l'égard de certains peuples de l'Afrique, au-delà des Colonnes d'Hercule, qui sont apparemment ceux-ci même ². Mais les Atlantes pratiquoient

1. Livre 4.

2. M. Huet rapporte la même chose de Seres, Histoire du Commerce,

p. 369. Mais voyez la Motte le Vayer de la marchandise, tom. 9. de ses Recueils.

aussi la même chose à l'égard de ces étrangers , par rapport aux bestiaux & aux fruits qu'ils exposoient ensuite dans le même lieu; & comme l'une & l'autre espece de biens étoient d'une si grande beauté qu'elle a donné lieu à la Fable des pommes d'or dont parle Strabon ¹, & à celle des brebis dorées dont parle Diodore ²; les marchands rendoient ordinairement pour les avoir beaucoup plus d'argent qu'ils n'en avoient reçu pour ce qu'ils avoient apporté.

Le même nom qu'on peut employer en Grec pour signifier des brebis & des pommes, a donné lieu à la double tradition Mythologique qui met des troupeaux ou des fruits dans le jardin des Hesperides. Le Dragon qui les gardoit n'étoit autre chose que les détours ou les sinuositez du fleuve Lixus ou de la mer, selon d'autres, qui rendoient difficile l'entrée du port³. Il y a aussi deux opinions sur l'enlevement des pommes d'or, un des travaux de l'Hercule Grec. Car les uns disent qu'il tua le Dragon

1. Livre 3.

2. Livre 4.

3. Voyez sur le sujet
des Hesperides une dis-

sertation complete de
M. l'Abbé Massieu.
Mém. de l'Academie
des Inscriptions, vol. 3.

qui en étoit le gardien, & qu'il les emporta de force. Mais les autres racontent qu'il les obtint du Roy Atlas & de son épouse Hesperis, en récompense de ce qu'il avoit délivré leurs sept filles nommées Atlantides ou Hesperides des mains de quelques Pirates qui les avoient enlevées. Diodore, rapporte le fait des deux manieres dont il paroît laisser le choix aux lecteurs.

Mais je le crois plus curieux de sçavoir historiquement, qu'un Prince nommé Acmon, fils de Man ou de Manée, le plus ancien nom que l'Histoire Grecque, ou même la Phœnicienne, nous fasse connoître ; se trouvant plein de courage & d'ambition, amena les Scythes, qui disputoient d'antiquité avec les Egyptiens^{1.} jusques dans la Phrygie & la Cappadoce. Acmon eut pour fils Urane, qui aussi vaillant & aussi ambitieux que son pere, fit passer aux mêmes Scythes le Bosphore de Thrace, se jetta dans la Grece & soumit l'Isle de Crete. Non content de ses premiers exploits, il parcourut plusieurs Provinces de l'Eu-

1. Liv. 4.

2. Justin, Liv. 2. ch. 10.

fope, vint en conquerant jusqu'aux extrêmités de l'Espagne ; & si nous en croyons Diodore ¹, il penetra jusques dans les parties de l'Afrique, qu'on a depuis appellées les Mauritanies, & parvint jusques aux Côtes de l'Océan. Il termina là ses courses, & faisant en ces cantons ce qu'Osiris avoit fait du côté de l'Orient ; il rassembla dans les Villes les hommes qui avant lui étoient répandus dans la campagne ; il les retira de la vie brutale & desordonnée qu'ils menotent, & leur communiqua toutes les inventions & tous les arts qui pouvoient leur procurer une vie douce & innocente. Il commença ce grand ouvrage par l'Espagne qu'il nomma Tartese, comme la capitale qu'il y bâtit ; & c'est à lui que la Province particuliere de la Betique fut redevable de ces mœurs excellentes que l'on a depuis tant célébrées. Mais il n'oublia pas non plus les Provinces de l'Afrique où il fit même sa principale résidence ; & il en adoucit tous les Peuples, autant que les differens degrez de leur ferocité le pûrent permettre. Urane s'appliqua à l'Astronomie

avec tant de succès qu'on appella le Ciel de son nom. Il épousa sa sœur Titæa, qui dans sa langue signifioit la terre, & qui fit donner le nom de Titans aux enfans qu'elle eut de lui. Saturne en fut un; mais il revint du côté de l'Italie & de la Grece, & ne fait rien à notre sujet présent. Un autre fut Japet, pere d'Atlas. C'est ce dernier qui ayant succédé à Japet, a fait passer son nom aux Atlantes dont il s'agit ici, aux deux monts Atlas, à l'Océan Atlantique, & enfin à cette Isle qui ne s'est appelée Atlantide que depuis sa submersion, & qui selon les apparences se nommoit pendant son existence, Isle Fortunée, comme se nomment aujourd'hui les six petites, qui ne sont que les débris de la grande. Atlas égala ou surpassa même son ayeul Urane dans les connoissances Astronomiques. C'est de lui que l'Hercule Grec emprunta cette représentation de l'Univers, qu'on appelle une Sphere. Il se tint plus glorieux que d'aucun de ses travaux, de l'apporter à ses compatriotes avec les noms d'Helius & de Selene, le Soleil & la Lune, qu'on avoit donnez auparavant à un Prince

& à une Princesse, descendans d'Urane au même degré qu'Atlas ¹.

Pendant le séjour qu'Hercule fit chez ce fameux Roy, il trouva plus d'une occasion de lui marquer sa reconnaissance pour les instructions qu'il recevoit de lui. A peine eut-il délivré ses filles des mains des Pirates dont nous avons parlé plus haut, qu'il le délivra d'un ennemi voisin beaucoup plus considerable. Les états qu'Urane avoit laissez à ses successeurs étoient trop grands pour se maintenir longtemps dans la dépendance d'un seul maître. Les Gouverneurs particuliers, comme il arrive d'ordinaire dans les Empires trop vastes, se saisirent après la mort d'Urane des Provinces éloignées qu'on avoit confiées à leurs soins, & commencerent à donner lieu à la distinction encore usitée des trois Mauritanies. Ainsi Japet pere d'Atlas n'avoit sauvé que la partie du Royaume d'Urane la plus voisine de l'Océan. Mais dès la premiere année du Regne d'Atlas encore fort jeune, un Gouverneur

1. Tout ceci semble tiré de l'Antiquité des Celtes du P. Pezron, p. 58. - 91. comparée avec les livres 3. & 4. de Diodore.

nommé Antée commis à la garde du détroit, s'avisa de faire bâtir sur la pointe de l'Afrique une Ville qu'il appella Tingi (*Tanger*,) & qui depuis a donné le nom à la Mauritanie Tingitane ¹. Il se rendit maître ensuite de tout le terrain jusqu'au fleuve Zilis ; & prenant encore le Royaume d'Atlas par le dedans des terres, il ne lui laissa guères que les rivages de l'Océan depuis ce fleuve jusqu'au petit Atlas, sur lequel ce Roy alloit quelquefois contempler les astres. Antée voulant porter son invasion plus loin, entreprit de passer le Zilis. Hercule à la tête de quelques barques chargées de soldats, le repoussa aisément ². Mais ayant voulu le poursuivre sur ses propres terres ; Antée se trouva soutenu de bataillons toujours nouveaux ; de sorte qu'Hercule ayant défait trois fois ses troupes, ne se voyant pas plus avancé qu'au commencement du combat. Là-dessus il jugea à propos de se rembarquer. Mais pour attirer Antée sur ses pas ; il fit partir d'abord la plus grande partie de ses barques pour l'autre rive.

1. Pline Liv. 5. c. 1.

2. Pline met ce combat sur le Lixus, *Ib.*

Il ordonna aux soldats de s'y cacher derriere de petits bois qui la garnissoient. Ainsi Antée voyant qu'Hercule descendoit de sa barque presque seul, il eut la temerité de descendre de la sienne après lui, & accompagné d'une espee de Flote telle qu'on peut se la représenter sur une riviere. Aussitôt Hercule se retournant pendant l'embaras de cette descente, & rappelant à haute voix ses troupes cachées, il renversa Antée d'un coup de sa massüe, pendant que ses soldats désirent ceux qui avoient déjà pris terre. Cet exemple mit en fuite ceux qui étoient encore dans leurs barques, & ils allerent annoncer sur l'autre bord la perte de leur Chef. Ce récit tiré de mes Auteurs anecdotes a donné lieu sans doute à la Fable Grecque, qui dit qu'Antée ne put jamais être vaincu tant qu'il touchoit la terre, c'est-à-dire, la sienne qui lui fournissoit de nouvelles forces : Mais qu'Hercule le fit périr en l'élevant entre ses bras ; c'est-à-dire, en le tirant du pays qu'il s'étoit approprié.

Atlas pendant le cours de son regne avoit cultivé dans ses sujets les semences de vertu que son ayeul Urane

avoit jettées en eux en les foumettant à ses Loix. Il augmenta sur-tout leur amour pour la Religion , & tira de la contemplation des astres de pressans motifs pour le culte de la Divinité qui les gouverne. Etant prêt de mourir & ne se voyant que des filles qui étant consacrées à Diane vouloient conserver leur virginité¹ ; il nomma pour leur tuteur , & en même-temps pour heritier de sa Couronne , l'homme de son Royaume qu'il crut le plus propre à maintenir ses peuples dans la tranquillité qu'il leur avoit procurée , & sur-tout dans cette piété dont il leur avoit donné les leçons & l'exemple. Comme le pays enfermée entre le Subur & le Zilis , & coupé dans son milieu par le Lixus , étoit la partie de ses Etats la plus délicieuse par les dons de la nature , & dont les habitans avoient eu le génie & les inclinations les plus faciles à porter au bien ; cette considération l'avoit engagé à leur donner par préférence à ses autres sujets le nom particulier

1. Voyez le Scoliaſte | ſur le L. 18. de l'Iliade ;
d'Homere , imprimé | au ſujet des Pleiades.
dans l'Edit. de Barnez ,

d'Atlantes. C'est pourquoy aussi il dit à celui qu'il venoit de designer pour son successeur : Que voyant l'ambition du fils d'Antée qui se faisoit appeller Roy de Tingi & de la Mauritanie Tingitane , il ne le chargeoit point de défendre contre cet Usurpateur tout le pays qui environnoit la portion de son Royaume , qui lui avoit été la plus chere : Qu'ainsi il ne lui laissoit ces autres Provinces , ou presque desertes ou occupées par des habitans qui tenoient encore beaucoup de leur ancienne ferocité , que pour avoir de quoi rendre meilleures les conditions qu'il feroit avec l'ennemi pour se réserver le pays des Atlantes , & le séjour de ses filles , déjà assez fameux dans le monde pour être nommé par-tout le jardin des Hesperides. Il lui recommanda sur-tout de donner pour rempart & pour forteresse à ce petit Etat l'innocence de ses habitans , une Religion épurée de tout culte barbare , superstitieux , & même desagréable , une hospitalité sage qui laissât aux étrangers un souvenir plein de reconnaissance & de respect pour les Atlantes , sans exposer ceux-ci à la com-

munication des vices des autres Nations.

C'est ainsi que mourut cet illustre Roy, selon mes relations anecdotes plus conformes à son caractère connu, & plus vraisemblables en elles-mêmes que celles qui le font changer en la montagne qui porte son nom. Il y avoit alors cinquante ans ou environ que ses successeurs, toujours semblables à celui qu'il avoit choisi lui-même, s'étoient réduits, suivant ses derniers conseils, au seul pays des Atlantes; & y avoient conservé son esprit & ses maximes.

Cherès étoit si attentif à ces recits qu'on lui faisoit à Banasa, & qu'il regardoit comme des avis essentiels sur la manière dont il devoit se conduire chez les Atlantes, qu'à peine prêta-t'il l'oreille à la première nouvelle qu'il reçut là d'une guerre sanglante qu'un des successeurs d'Antée venoit de porter jusques dans le centre de l'Empire Carthaginois. Il se contenta de demander si Zoros son fondateur & ses deux fils Saphon & Giscon vivoient encore. Comme on lui eut répondu qu'on les croyoit vivans tous les trois,

& que les noms des deux fils étoient fort mêlez dans cette guerre , dont il n'étoit parvenu jusqu'alors à Banasa que des bruits extrêmement confus ; il repliqua qu'avec des Chefs aussi braves que ces deux-là , il croyoit la République de Carthage en sûreté. Ainsi il ne songea plus qu'à choisir deux des plus sages Officiers de sa Flote , l'un Phœnicien & l'autre de la Taprobane , & deux de ses plus fideles esclaves pour eux trois ; ce qui faisoit en tout le nombre de cinq qu'on lui avoit dit être le plus grand où l'on reçût une même compagnie dans Lixa. Il monta ensuite dans un des plus petits , mais des plus propres de ses Vaisseaux. Et quoiqu'arrivant à la mer , il la trouva encore émûë par une tempête qui avoit regné pendant tout le temps qu'il avoit passé à Banasa ; un jour & une nuit de navigation l'amenerent devant le port de Lixus.

Fin du septième Livre.



SETHOS.

LIVRE HUITIEME.

LORSQUE Cherès se dispoſoit à mettre en mer un eſquif pour envoyer demander au Gouverneur du port la permiſſion d'y entrer ; il fut prévenu lui-même par un bateau plat, qui venoit au-devant de lui pour ſçavoir ſon nom, ſon pays & ſes intentions. Ce Heros ſatisfit avec beaucoup de ſincérité & de modeſtie à toutes les queſtions qui lui firent faites. Le député voyant que Cherès connoiſſoit déjà leur Nation, oſa lui promettre de la part de ſon Roy, qui étoit actuellement dans le port, une réception telle qu'un homme de ſon mérite & de ſa réputation pouvoit l'attendre d'un Peuple qui ſe flattoit d'aimer & d'eſtimer la vertu. Auſſi-tôt il fit atta-

cher le Vaisseau de Cherès au sien ; & à force de rames , il le remorqua jusques dans le bassin qui enfermoit un assez grand nombre de Vaisseaux étrangers , que la tempête des jours précédens y avoit fait recevoir.

Dès que ce nouvel hôte fut débarqué avec les deux Officiers de sa Flote suivis des deux esclaves , le Roy lui-même fit quelque chemin pour venir à leur rencontre. Il étoit environné d'une grande troupe d'hommes & de femmes ; au milieu desquels il étoit comme l'un d'eux , sans aucune garde , & distingué seulement par l'attention qu'on avoit à ne pas le presser. Cette confiance faisoit l'éloge des sujets autant pour le moins que celui du Roy. Car dans les Nations plus nombreuses , & mêlées de bons & de méchans , comme sont les nôtres : la justice & les autres vertus du Prince lui font souvent des ennemis particuliers dont il doit se garantir. Les premiers complimens consistèrent de la part de Cherès dans la présentation des deux Officiers ; & de la part du Roy dans de grands témoignages de joye & même de reconnoissance , de ce que des

hommes qui avoient fait de si grandes choses avoient jugé digne de leur curiosité une Nation aussi simple que la leur. Aussi-tôt le Roy conduisit ces étrangers dans une Chapelle propre , mais rustique , située sur le rivage. C'étoit le Temple des Dieux hospitaliers. On y fit un sacrifice , au sortir duquel on les mena dans une maison voisine où ils devoient trouver toutes sortes de rafraîchissemens. Mais le Roy leur fit promettre qu'ils viendroient prendre le repas du soir dans l'endroit où il mangeoit avec tous les habitans du port.

Cherès entrant dans cet hospice , trouva plusieurs personnes de très-bon air disposées à servir les étrangers , pour le bain , pour le repas , & pour les chambres où ils devoient coucher. Il y avoit dans le même lieu d'autres pieces & des domestiques , pour les esclaves , pour les matelots & pour les rameurs. L'Intendant de l'Hospice homme d'une gravité polie , dit à Cherès & à ses deux compagnons : Quoiqu'on ne voûlut pas les priver du service de leurs propres esclaves , on les invitoit à les laisser reposer pendant le séjour

le séjour qu'ils feroient chez eux. Qu'ils n'avoient qu'à demander tout ce qu'ils fouhaiteroient à tous les Officiers hommes ou femmes, qu'ils rencontreroient à tous momens. Qu'ils pouvoient même les honorer de leur conversation, s'ils le jugeoient à propos; pourvû qu'il y eût au moins deux Atlantes ensemble: Ce qu'il ne disoit pas, ajouta-t-il, comme une regle qu'ileut droit de leur prescrire; mais pour les avertir qu'ils n'auroient la satisfaction de recevoir aucune réponse de quelque homme ou de quelque femme que ce fût dans tout leur pays, qu'ils voudroient entretenir en secret. Que néanmoins le Roy & les Intendans des Hospices dans tous les lieux où il y en avoit, étoient exceptez de cette Loy.

Dans le cours de la journée, Cherès toujours accompagné de ses deux Officiers, voyant des fenêtres de cette maison les Vaisseaux étrangers, qui ayant été radoubés commençoient à arborer leurs pavillons pour partir dès le lendemain, demanda à l'Intendant qui ils étoient. Il inséra même dans son interrogation une plainte honnête de ce que ces Vaisseaux, qui paroif-

soient composer une même Flote, avoient été reçûs en si grand nombre dans le port du Lixus ; quoiqu'il eût oûi-dire à Banasa, où on l'avoit averti de laisser sa Flote, qu'on ne recevoit jamais chez eux deux Vaisseaux de compagnie. L'Intendant lui répondit que ces Vaisseaux ayant été battus & endommagés par la tempête, étoient venus chercher un asyle qu'on accordoit toujours en ce cas, sans avoir égard au nombre. Que le dessein même de ces passagers n'avoit pas été d'aborder sur leurs rivages. Mais que faisant voile pour la Bétique, & voulant prendre port à Cadix, les vents contraires les avoient jettez à l'embouchure du Lixus. Il ajouta que ceux qui leur étoient amenez par de semblables accidens avoient leur demeure de l'autre côté du port ; & que les malades y trouvoient un Hôpital soigneusement servi ; mais que les uns & les autres ne sortoient point de ce quartier jusqu'à leur départ. Qu'à l'exception même des Officiers attachez à cet hospice, il n'y alloit aucun Atlante qui n'y fût envoyé par un ordre exprès du Roy ; & que le Roy ne manquoit point de

venir lui-même de Lixa à leur occasion. Ces Vaisseaux que vous voyez au nombre de huit, continua l'Intendant avec de grands sentimens de compassion, portent de malheureuses familles de Carthaginois chassées de leurs pays par la crainte qu'ils ont eüe d'Antée, Roy de la Mauritanie Tingitane. Et si vous le souhaitez je vous raconterai leur histoire telle qu'ils l'ont racontée eux-mêmes à l'Intendant de leur Hospice. Cherès & ses deux compagnons ayant marqué une grande envie de l'entendre; le sage Atlante, qui leur parloit, poursuivit ainsi son discours.

Le Roy de la Tingitane, dont les Etats nous environnent, est petit-fils du fameux Antée vaincu & tué par Hercule, il y a environ cinquante ans, sous le Regne d'Atlas notre illustre Fondateur. Le second Antée aujourd'hui regnant, homme ennemi du repos, & plus jaloux de faire parler de lui, que de former un Empire d'une étendue convenable, portoit depuis long-temps ses vûes sur Carthage; parce qu'il falloit aller jusques-là pour faire une conquête d'un grand nom,

Il y a deux ou trois ans que dans ce dessein il forma une ligue secrète contre les Carthaginois avec les Rois des deux autres Mauritanies , la Massæsylienne (*nommée par les Latins Cæsariensis,*) & la Sitifense. Les conditions de cette ligue étoient que les deux Rois qui avoient été vaincus & faits tributaires des Carthaginois par Saphon fils aîné de Zoros , Fondateur & Prince de Carthage, ne feroient de leur côté aucun mouvement qui pût les rendre suspects aux Carthaginois : mais qu'il lui fourniroient dès-lors , & à des termes reglez dans la suite , certaines sommes d'argent pour lever des troupes. Que quand il en seroit temps ils livre-roient secrètement passage à ces troupes dans leurs Etats. Qu'enfin il se chargeoit lui-même de surprendre & de reduire Carthage par cette voye , & de les affranchir ainsi de la domination injuste de cette Republique nouvelle.

Le traité de ces Rois fut ignoré ; & l'établissement des troupes de la Tingitane dans les deux autres Mauritanies étoit déjà fort avancé , lorsque Zoros & son Senat en furent avertis, La Re-

publique sembloit présenter dans les deux fils de Zoros, Saphon & Giscon, les deux Capitaines du monde les plus capables de la défendre. Ils prévinrent eux-mêmes la demande qu'on leur devoit faire de leurs services. Mais le Senat, jugeant à propos d'attaquer l'Ennemi par deux endroits, résolut de separer leurs commissions. Il étoit important que l'un d'eux défendît les frontieres de l'Empire Carthaginois avec une grande armée de terre du côté des Mauritanies, & en entrant même dans les deux qui leur étoient tributaires, pour les maintenir ou les remettre dans le devoir. Mais on vouloit en même temps que l'autre Chef conduisît une grande Flote à Siga, Ville maritime de la Tingitane sur la Mediterannée. Antée en avoit fait sa place d'armes, & s'étoit avancé jusques-là, non-seulement avec toutes ses troupes, mais encore avec sa maison & sa famille; pour être plus proche des Massæsyliens qui devoient lui ouvrir la premiere entrée dans le pays qui ne lui appartenoit pas. Saphon homme entreprenant, & redoutable par ses victoires, étoit très-propre à l'expe-

dition la plus éloignée. Il y avoit longtemps qu'il avoit voulu joindre la Tingitane à l'Empire Carthaginois : Et les peines qu'Antée lui avoit déjà données, lorsque la Republique le chargea de châtier & de reduire les Massæfyliens amis de ce Roy, le lui faisoient regarder comme un adversaire digne de lui. Il ne falloit au contraire proposer à Giscon, pour bien entrer dans son esprit, que la défense legitime de sa patrie & de ses droits présens, sans aller plus loin. Par-là il étoit en quelque sorte le bouclier de l'Empire dont son frere étoit l'épée : Et il sembloit à propos de le garder pour le centre & pour l'interieur de l'Etat. Ces raisons furent exposées à Zoros. Mais comme les Princes âgés cherchent volontiers dès le commencement de la guerre des moyens d'accommodement, il souhaitoit de faire nommer pour l'expédition de Siga celui de ses fils qu'il croyoit être le plus propre à pacifier les choses après les premieres hostilités. Il projettoit de faire accepter à Antée quelques Provinces de l'interieur de l'Afrique qui seroient plus à sa bien-séance que Carthage même, quand il

se flatteroit de l'esperance chimerique d'arriver seulement jusqu'à cette Capitale. Il allegua donc au Senat que son fils aîné étant un vainqueur inexorable, & qui avoit pour le moins autant qu'Antée l'esprit de conquête ; il se sentiroit bien plus porté à envahir les Etats de ce Roy, sur un prétexte aussi plausible que celui qui étoit offert, qu'à lui ceder des Provinces de l'Empire Carthaginois, quelques incultes, quelques éloignées & quelques inutiles qu'elles pussent être. Le second au contraire n'ayant jamais attaqué ces Peuples n'en étoit nullement haï : Et ne favorisant point l'agrandissement d'un Empire qu'il ne trouvoit déjà que trop étendu ; il étoit par-là bien plus disposé à présenter à l'Ennemi des propositions de paix, quand on jugeroit à propos de lui en faire. De plus la Republique des Cap-senses qu'il avoit fondée par des travaux heroïques, & sans aucune ombre d'intérêt personnel, lui donnoit une réputation, sinon d'un plus grand éclat, au moins d'un plus grand credit que celle de son frere aîné. Enfin l'avantage qu'il avoit eu de rentrer dans sa patrie,

revêtu de l'initiation Egyptienne , l'avoit mis dans une consideration extraordinaire auprès de tous les Rois de l'Afrique. Le Senat après quelques représentations , se rendit aux vûës de son Prince ; & regardant au fond ses deux fils comme deux grands Capitaines , quoique de caracteres differens , il distribua les deux commissions suivant les desirs de Zoros. Saphon en acceptant la sienne ne laissa pas d'appercevoir le plus d'inclination & de confiance que son pere marquoit encore en cette occasion , comme il l'avoit déjà fait en quelques autres , pour son frere que pour lui.

Giscon partit donc incessamment avec cent Vaisseaux de ligne. Leur prompt abord surprit Antée : on en vit descendre soixante mille hommes , qui étant guidez par quelques Carthaginois qui connoissoient le pays , formerent malgré la résistance tumultueuse des assiegez , la circonvallation de Siga , dont le contour n'étoit pas grand. Cependant la présence du Roy , le choix des troupes qui gardoient sa personne & les grandes munitions qu'il avoit fait conduire là , comme en un lieu qui

devoit lui servir d'entrepôt & de magasin, ranimerent le courage de la garnison & des habitans. Le siège devenoit long : de sorte qu'Antée plus rusé que son agresseur, crut qu'il feroit bien reçû à lui faire des propositions d'accommodement. Giscon qui étoit chargé en secret de la même chose, quoiqu'avec ordre de ne s'ouvrir qu'après la prise de la Ville, jugea qu'il ne risquoit rien à recevoir avant ce terme les avances de l'ennemi. Le Roy voulant connoître par lui-même cet homme celebre, lui fit demander une entre-vûë seul à seul, sous une tente découverte par les côtez, qui seroit à une distance précisément égale d'une des portes de Siga & des quartiers de l'armée Carthaginoise. Que là ils ameneroient l'un & l'autre, pour la satisfaction réciproque des deux Nations, une garde de cent hommes qui se tiendrait vis-à-vis l'une de l'autre à vingt pas derriere chacun d'eux. Giscon accorda cette entrevûë avec toutes ces conditions, & se trouva au lieu de la conference à l'heure dont ils étoient convenus.

Le Roy parlant le premier, dit qu'il

ne croyoit point que le Prince & le Senat de Carthage eussent une envie serieuse de porter leur domination jusques dans la Tingitane. Qu'il voyoit bien que le siège de Siga n'étoit qu'une diversion que l'on vouloit faire à l'entreprise que lui-même Antée exécutoit actuellement d'affranchir les Massæsyliens & les Sitifenses du joug des Carthaginois. Vous avez eu le temps d'apprendre, continua-t'il, que depuis votre arrivée devant ces murailles, mes Lieutenans qui ont été reçûs à bras ouverts par les Massæsyliens, se sont aussi insinuez, quoiqu'avec plus de délai chez les Sitifenses. Le Roy de ces derniers, soit qu'il vous craignît comme étant plus voisin du siège de votre Empire, soit qu'il se fût accoutumé à votre domination comme plus ancien tributaire, a résisté long-temps à la délivrance que je lui offrois : mais il l'a enfin acceptée, & toutes les places ont été ouvertes à mes troupes. Vous sçavez que votre illustre frere, quelque ardeur qu'il ait de rentrer dans ses conquêtes, est encore devant Sitifi qu'il assiège pour la seconde fois de sa vie. Je veux bien supposer que le

bonheur ordinaire de ses armes la lui fera prendre. Mais enfin s'il trouve, comme je l'espère, autant de résistance dans toutes les autres places de la Sitifense que dans celle-là, elles consumeront bien des campagnes, avant qu'il puisse arriver seulement jusques aux Massæsyliens. Ayant donc affaire ici à un Ennemi tel que vous, dont la valeur n'est gouvernée que par l'équité; mon dessein est de retrancher toutes les propositions qui ne feroient que des tentatives superflues. Je vous offre tout d'un coup de faire retirer par un seul ordre de ma main & en une seule fois toutes mes troupes de la Mauritanie Sitifense; avec la seule condition d'une amnistie generale pour ces Peuples que je n'ai gagnez qu'avec peine, & dans lesquels je reconnois avoir trouvé une véritable inclination pour les Carthaginois. A l'égard des Massæsyliens, je continuerai de les défendre. Outre qu'il est juste de partager un différend, je vous avertis d'ailleurs & vous le sçavez peut-être aussi bien que moi, que votre Empire leur est odieux; & qu'ils cheriront éternellement l'alliance de la Tingitane dont ils sont voisins,

& avec laquelle ils ont eu de tout temps un commerce d'intérêt.

Giscon répondit à ce discours : Seigneur, je suis persuadé que mon pere & son Senat ne sont point ennemis de la paix, puisqu'ils n'ont commencé cette guerre que pour se défendre. Mais je sçai aussi que leur dessein n'est pas de vous laisser maître de la Mauritanie Massæsylienne que mon frere a conquise aussi-bien que l'autre. Je ne refuse pourtant point de leur faire sçavoir incessamment votre proposition. Mais en attendant leur réponse, vous trouverez bon que le siège de Siga continuë avec la même vigueur qu'auparavant. Le retour des troupes que vous serez obligé de rappeler pour vous soutenir ici pourra soulager mon frere, & diminuer la longueur, & peut-être aussi le nombre des sièges qu'il sera obligé d'entreprendre. Si vous nous aviez demandé quelques Provinces de l'intérieur de l'Afrique par lesquelles nous resserrons nous-mêmes vos Etats du côté du midi, & qui sont par conséquent plus à votre bienféance que les deux Mauritanies qui nous séparent ; j'aurois pû suspendre

le siège de Siga. Je n'aurois exigé pour cela que de voir partir vos ordres pour la retraite absolüe de vos troupes, en conséquence de la cession actuelle de ces Provinces interieures, de laquelle j'aurois osé vous répondre pour mon pere & pour mon Senat. Mais tant que vous persisterez à retenir aucune des deux Mauritanies; mes ordres, Seigneur, sont de persister dans le siège de Siga.

Vous le pouvez, repartit le Roy; & je ne sçaurois trouver mauvais que chacun poursuive son entreprise. Mais vous vous trompez beaucoup si vous pensez que le siège de Siga suspende l'exécution de mes projets. Je vous avertis qu'avant qu'il soit deux jours; je sortirai moi trois ou quatrième de la place par des issues qu'il vous est impossible de connoître. J'y laisserai un Gouverneur qui la défendra aussi longtemps que moi. Je veux même que vous la preniez en peu de temps; & qu'entrant dans mes campagnes, & emportant d'autres Villes malgré leurs Gouverneurs que vous jugez bien être dès-à-présent sur leurs gardes, vous arriviez jusqu'à ma capitale. Je vous

déclare que mon Royaume n'est pas actuellement mon plus cher objet. Pendant que vous ravagerez la Tingitane , moi suivi des troupes sans nombre qui m'attendent dans les deux autres Mauritanies , je ravagerai les terres de votre Empire ; & nous disputerons de loin vous & moi à qui prendra plutôt , vous Tingi , & moi Carthage. Giscon se laissa effrayer par un propos si extraordinaire. Le Roy qui s'en apperçut continua & dit : Si au contraire vous suspendez les attaques jusqu'à la réponse de votre Senat , je suspendrai de mon côté toutes mes démarches. Je me fixerai dans Siga , il ne tiendra qu'à vous d'y entrer & d'en sortir comme dans un temps de paix. Vous me verrez moi-même tant qu'il vous plaira dans mon Palais ; & vous serez témoin , que je laisserai comme elles sont les breches qui ont été faites jusqu'à présent par vos machines.

Giscon toujours porté à la douceur , & qui la regardoit comme l'acheminement le plus sûr à la conclusion de toutes les affaires ; répondit au Roy : Seigneur , je crois devoir

me rendre à la suspension d'armes que vous me demandez ; bien que je sente que je m'écarte en ceci du plan que l'on m'a donné en partant. Mais aussi ne prévoyoit-on pas que vous proposeriez le premier de suspendre toutes les hostilités de part & d'autre. Quoique vos offres ne soient pas complètes , elles font un commencement de négociation qui pourra se perfectionner. Mais pour écarter à mon sujet de l'esprit de mon pere & du Senat toute ombre de liaison avec leur Ennemi , ou de complaisance à son égard ; il me paroît important de ne pas mettre le pié dans votre Ville , & à plus forte raison dans votre Palais , avant que d'avoir scû leurs intentions. Quoique cette dernière reserve de Giscon mît obstacle au principal moyen de séduction que le Roy vouloit employer contre lui ; il parut néanmoins très-satisfait , & terminant la conférence , il rentra dans Siga.

Les trois premiers jours de la trêve n'étoient pas écoulés , & l'on étoit encore loin du temps où l'on pouvoit recevoir la réponse que l'on attendoit de Carthage , lorsqu'on apprit que le

Roy des Massæfyliens venoit de mourir sans laisser aucun successeur de sa race. Comme les hommes fins sçavent profiter de tous les hazards ; Antée envoie aussi-tôt à Giscon une députation honorable des deux plus grands Officiers de sa Cour. Le premier lui dit que le Roy lui mandoit par eux que la nouvelle de cette mort changeoit en mieux la face des choses ; & qu'à son occasion il venoit de concevoir un projet auquel il croyoit voir clairement que le Prince Zoros son Pere consentiroit avec plaisir. Mais que le détail de ses vûës étoit trop long pour être discuté au gré de l'un & l'autre parti au milieu d'un camp. Ils lui dirent ensuite d'un ton gracieux, qu'ils ne pensoient pas que Giscon dût craindre que personne l'accusât d'avoir fait une démarche trop soumise , lors qu'il rendroit à un Roy la visite qu'il avoit reçûë le premier : Que par rapport à la sûreté de sa personne on lui permettoit de faire entrer dans Siga , dont les portes demeureroient toujours ouvertes , six cens hommes pour sa garde : Que le Roy se fiant à un Heros fameux par

sa vertu & par l'initiation Egyptienne ; plus qu'il n'exigeoit que ce Heros se fiât à lui : il consentoit que Giscon environnât son propre Palais , d'autant de ces six cens hommes qu'il voudroit , & qu'il plaçât les autres ou auprès de lui , ou en tel lieu de la Ville qu'il le jugeroit à propos.

Giscon répondit à ces députez qu'il s'étoit mis dans l'obligation d'accepter toutes les entrevûes qui pourroient conduire à la paix ; depuis qu'il avoit accordé au Roy une suspension d'armes qui ne pouvoit être justifiée auprès du Senat , ou du moins auprès de son pere qu'en arrivant à cette fin : Qu'il iroit dans la Ville , & que comme il étoit déjà tard il y passeroit la nuit , s'il le falloit , pour donner le temps au Roy de lui expliquer au long & à loisir toutes ses pensées. Mais qu'à l'égard de cette garde extraordinaire , dont l'offre donneroit peut-être du soupçon à quelqu'autre ; il alloit prendre l'extrémité opposée aux mesures qu'on lui proposoit pour la sûreté de sa personne : Qu'il entreiroit dans la Ville seul , ou suivi d'un seul esclave pour le servir : Qu'il fai-

soit assez peu de cas de lui-même pour s'exposer sans aucun regret, supposé néanmoins qu'il s'exposât, ce qu'il ne croyoit en aucune sorte : Mais que ne devant pas disposer ainsi des soldats de la République il étoit bien aise au contraire de ne faire courir pas même à un seul d'entre-eux le risque qu'il vouloit bien courir lui-même. Qu'enfin avant que de suivre les députez que le Roy lui faisoit l'honneur de lui envoyer ; il alloit remettre le soin de l'armée Carthaginoise à celui que le Senat avoit choisi pour le premier de ses Lieutenans généraux, homme capable de conduire le siège aussi-bien, & peut-être mieux que lui, s'il falloit le recommencer en son absence ; soit qu'elle n'allât que jusqu'au lendemain matin, comme il le desiroit, soit qu'un accident imprévu la rendît plus longue, ou même éternelle. C'est aussi ce qu'il alla faire en présence de ses principaux Officiers assemblez à la hâte en forme de conseil de guerre. Après quoi publiant lui-même à droite & à gauche, en traversant les rangs de l'armée, cette démission conditionnelle, il vint se

remettre entre les mains des deux Députés. Ceux-ci le conduisirent dans la Ville, sans cérémonie pourtant, comme il convenoit alors, & jusques dans le Palais du Roy.

Antée avoit laissé à Tingi un fils de dix à douze ans qu'il avoit eu de la Reine sa femme morte un peu avant son départ pour Siga : mais il avoit amené avec lui sa fille, jeune Princesse d'une beauté surprenante, & dont on avoit ouï parler dans Carthage même. Giscon avoit appris durant l'oisiveté d'une trêve, qui étoit déjà une grande faute de sa part, que cette Princesse étoit dans Siga avec son pere. Et quoique jusques-là il ne se fût occupé que des maximes de vertu ; il se peut bien faire qu'une curiosité couverte pour lui-même du pretexte specieux d'un accommodement plus prompt, contribua à lui faire accepter plus facilement la proposition d'entrer dans la Ville. Cependant le Roy ne lui montra pas d'abord sa fille en son Palais même. Car l'ayant reçu dans son cabinet par une porte dérobée, il se contenta de lui dire en general : Que selon le nouveau plan

qu'il s'étoit fait au sujet de la Mauritanie Massæsylienne qui venoit de perdre son Roy ; il consentoit d'en retirer actuellement ses troupes , & qu'elle rentrât dans la plus étroite alliance avec les Carthaginois : Qu'il n'attachoit à cela qu'une condition qu'il croyoit pleine de douceur , qui pouvoit devenir un gage éternel de paix & d'amitié entre les Princes de Carthage & les Rois de la Tingitane , telle enfin qu'il osoit dire que ce seroit à Carthage même à la demander. Mais enfin ajouta-t'il , les loix de l'hospitalité ne permettent point de recevoir des étrangers chez soi pour commencer par les affaires. L'entrée de la nuit nous invite à un repas que vous voudrez bien agréer dans ce Palais ; & demain je vous expliquerai tout mon projet dès le matin , pour vous laisser la liberté de retourner au plutôt dans votre camp.

A peine le Roy eût-il prononcé ces dernières paroles qu'on entendit un grand bruit d'instrumens de musique mêlez de Trompettes & de Tymbales. La grande porte du cabinet s'ouvrit à deux batans , & laissa voir

une vaste galerie magnifiquement illuminée, pleine d'hommes & de femmes en habits somptueux, dont les deux files étoient terminées à une longue distance par une table superbement servie. Cette table étoit une demi-ovale, autour de laquelle pouvoient tenir neuf ou dix personnes. Le Roy & Giscon parurent d'abord les deux seuls qui dûssent s'y mettre. En effet le Roy passant au fond vis-à-vis la profondeur de la galerie, fit signe à son hôte de s'asseoir en même-temps que lui à l'extrémité de l'ovale à sa droite. Dès qu'il fut assis il lui dit qu'il lui avoit désigné cette place, afin qu'il n'y eût aucun objet entre lui & les spectacles amusans qu'on essayeroit de lui donner dans la galerie pendant le festin. Il l'invita de manger avec lui des premiers mets servis devant eux. Un moment après, Giscon vit ouvrir vis-à-vis de lui la porte d'une autre galerie aussi grande que la première & faisant équerre avec elle. Les instrumens d'un grand son qui jouoient dans la première cessèrent pour laisser entendre d'autres instrumens plus doux qui s'avançoient en

accompagnant des voix d'hommes & de femmes, qui chantoient en Vers Puniques les loüanges de Giscon. Un peu avant que d'arriver à la table du festin, le chœur des Musiciens s'entr'ouvrit pour faire place à la Princesse qui s'avança, suivie des Princes & des Princesses du sang d'Antée, & de plusieurs autres personnes de la plus haute distinction dans sa Cour. La Princesse bien plus brillante par ses charmes que par l'éclat de l'or & des diamans dont elle étoit ornée, arriva jusqu'à Giscon qui s'étoit levé dès qu'il l'avoit vüe. Alors prenant des mains de deux Echançons qu'elle avoit à côté d'elle, une coupe d'or & un vase de même métal; elle mit la première entre les mains de cet hôte, & la remplit elle-même d'un vin précieux. Giscon but d'une haleine la liqueur enflâmée. Rendant ensuite la coupe à l'Echançon, il fit un profond salut à la Princesse, qui l'ayant reçu avec toutes les graces imaginables, s'alla asseoir à l'autre bout vis-à-vis de lui. Les Princes & les Princesses se mirent à table de part & d'autre entre le Roy & eux. Les Seigneurs & les Dames de la Cour se placèrent

derrière le Roy sur des estrades. Enfin tous les Musiciens étant passez dans la premiere galerie, elle servit de Théâtre à toutes sortes de danses & de chants convenables à cette fête d'autant plus fatale ; que les éloges mêmes de la valeur & de la vertu Heroïque tendoient à affoiblir l'une & l'autre, en proposant l'amour & les plaisirs comme une récompense qui leur étoit dûë.

Le lendemain dans le milieu de la matinée Giscon fit demander audience au Roy. Antée qui l'attendoit lui-même dans son cabinet, & qui avoit aisément reconnu les progrès que sa fille avoit faits dans l'ame de cet ennemi defarmé, lui dit : Brave Giscon, comme la Princesse ma fille entre dans les offres que j'ai à vous faire ; j'ai voulu d'abord que vous la vissiez, afin de vous ôter toute incertitude sur le principal article d'un traité conclu de ma part, & sur lequel je me persuade que la seule distance des lieux nous prive dans ce moment de l'aveu du Prince votre pere. Les Massæyliens n'ont plus de Roy. Je suis actuellement maître de ce Royaume par mes troupes. J'en

fais la dot de ma fille , & je vous présente l'un & l'autre. Mais je prétens que le Roy son époux absolument indépendant du Prince de Carthage , aille de pair avec la Republique , & ne contracte avec elle qu'une alliance libre & volontaire. Giscon sentit d'abord qu'il ne pouvoit accepter par lui-même cette proposition ni comme sujet , ni comme fils , ni même comme frere. Quelque séduisant que pût être un sceptre apporté par la plus belle main du monde ; la répugnance qu'il trouva en lui à consentir au démembrement d'un Empire auquel il n'avoit aucun droit , lui fit croire à lui-même qu'il étoit encore maître de son cœur , & que la Princesse Zarite ne le tenoit pas encore dans ses chaînes. Il répondit au Roy : Seigneur , à ne consulter que les premiers sentimens de la nature ; je regarderois le double présent que vous m'offrez , comme le comble de toute la felicité dont un homme est capable. Je crois même que vous me faites la justice de discerner quel est de ces deux presents celui qui me seroit le plus précieux. Mais j'ai un pere & le meilleur

leur de tous les peres. Mon malheur veut que vous foyez en guerre avec lui. Je ne prévien point sa réponse, d'où dépendra mon propre aveu. J'attendrai l'un & l'autre sans vous presser, dit le Roy. Vous pouvez retourner dès ce matin sous vos tentes, comme vous l'avez promis à votre armée. Vous pouvez aussi rentrer dans la Ville & dans le Palais à toutes les heures, fût de la parole que je vous donne de vous laisser r'ouvrir à vous-même le premier discours sur la matiere dont nous venons de parler. Giscon se retira & revint en effet dans le camp des assiégeans. On apperçut qu'il affecta de se montrer à toutes ses troupes, parce que la matinée étant avancée, il craignoit déjà que son absence trop longue ne causât parmi elles quelque émotion qui donnât lieu de recommencer le siège; ce qui auroit nui à sa passion naissante, & l'auroit empêché de sonder les sentimens de la Princesse, qu'il n'avoit pas encore pû entretenir en particulier.

Il n'en eut que trop d'occasions dans la suite. Car profitant de la permission que le Roy lui avoit donnée

de revenir dans son Palais autant de fois qu'il voudroit ; il en cherchoit des pretextes continuels, qui commençoient à faire baisser le respect qu'avoit eu pour lui son armée, où l'on se doutoit de la verité. Ce fut dans ce Palais même que le courier qui lui apportoit enfin les premieres réponses de Carthage, fut obligé de l'aller chercher. La passion funeste où il se sentoît alors plongé, & que la Princesse même entretenoit pour suivre les intentions de son pere, le fit trembler à l'aspect de ces lettres, sur la suspension du siège qu'il avoit regardée comme innocente, & qui étoit le seul article dont on pût lui parler encore. Il passa dans un jardin suivi à quelque distance par le courier. Ayant ouvert son paquet ; il trouva d'abord une réprimande grave du Senat de ce qu'il avoit contrevenu aux ordres qu'on lui avoit donnez, en faisant à l'Ennemi des propositions d'accommodement avant la prise de Siga. On ajoûtoit que la suspension du siège étoit un crime d'Etat ; d'autant que dans une double attaque on n'agit d'une part qu'en comptant sur ce qui se fait de

l'autre : Qu'en effet Antée soulagé à Siga , ayant renforcé les garnisons de la Sitifense avoit rompu toutes les mesures de Saphon , & changé en fautes involontaires , les démarches hardies & courageuses de son frere : Que pour toutes ces raisons , le Senat par une commission portée par le même courrier , chargeoit son premier Lieutenant general de prendre la conduite de l'armée , de recommencer le siège à l'instant de la reception de ces nouveaux ordres , ou après un seul avis donné du pié des murs à la sentinelle de la garnison , & de le pousser avec encore plus de vigueur qu'on n'avoit fait avant la suspension. Giscon appella alors le courrier & lui demanda à voir la suscription de la lettre adressée à son Lieutenant. Le courrier lui répondit qu'il la lui avoit remise dès qu'il avoit scû que le general même étoit dans Siga. Seigneur , continua-t-il , est-ce ici que je devois vous trouver ? Ah que votre frere a bien raison de dire que vous êtes plus propre à policer des barbares qu'à les vaincre ; & que vous sçavez mieux la morale que la guerre : Hé plaise aux

Dieux qu'il n'y ait rien ici de pire ! Cher ami , lui dit Giscon , je remets volontiers ma place à celui que le Senat juge à propos d'y nommer : Je ne crois pas m'en être rendu indigne par la raison qui me la fait ôter. Tu me trouve , je l'avoüe , dans une situation plus suspecte : Mais elle sera peut-être plus avantageuse à la Republique , qu'une grande victoire. J'en vais rendre compte à mon pere en répondant à sa lettre que je n'ai pas encore ouverte. Seigneur , repliqua le courrier , j'attendrai que vous l'ayez lûë , pour sçavoir si vous aurez quelque chose à y répondre de bouche : Car je ne sçaurois attendre une réponse par écrit , à moins que vous ne la veniez faire dans l'instant même hors de Siga. Votre Lieutenant , que je tiens pour mon General , ne m'a donné qu'une heure pour vous ramener ou pour faire jouer les batteries. Giscon ouvrit sa lettre au même instant ; il la trouva pleine de tendresse. Les mots de *mon très-cher fils* , y étoient repetez à chaque phrase. Son pere lui disoit qu'il ne douteroit jamais de la droiture & de la sagesse de ses intentions : Qu'il

avoit déjà éprouvé que ses démarches les plus mal interprétées s'étoient trouvées plus utiles & plus glorieuses que celles de ses censeurs & de ses rivaux. Qu'il avoit cru devoir laisser agir le Senat dans la nomination d'un autre Chef pour la guerre, mais qu'il fit de son côté tout ce qu'il jugeroit de plus convenable pour la paix ; & qu'il l'assûroit par avance de son consentement, & même de son approbation. Après cette lecture, Giscon tourna vers le courier ses yeux mouillés de larmes, & lui dit : Cher ami, dis à mon pere, que quoique tu m'ayes laissé chez son Ennemi, je compte toujours de sacrifier ma vie pour son service. Je lui ferai tenir par quelque autre voye une réponse plus étendue, puisque tu ne veux pas l'attendre. Mais ne manque pas de dire au nouveau General & à tous les Carthaginois, qui seront surpris du rapport que tu leur vas faire de moi, que je puis être un aveugle, mais que je ne suis point un traître.

A peine le courier eut-il gagné les portes de la Ville en courant, que les attaques recommencerent de toutes

parts. Le Roy mécontent & presque honteux de demeurer chargé d'un homme inutile, & qui ne le garantissoit plus d'un siège incommode pour ses desseins, songeoit à le renvoyer ; lorsque Giscon l'aborda pour lui faire part de ses lettres. Cette lecture fit changer d'avis au Roy. Il songea que Giscon devenoit pour lui un excellent objet de division entre Zoros & son Senat ; & que le phantôme de Royauté, dont il le revêtiroit , irritant la République , feroit peut-être plaisir à son pere , qui n'avoit encore osé faire de partage pour le plus cher de ses fils. Il regardoit en un mot ces troubles prochains comme une voye qui le conduiroit incessamment à Carthage , au sujet de laquelle il ne prenoit point le change ; & où il vouloit arriver malgré tous les obstacles étrangers , & tous les traitez dont il auroit fait semblant de se lier lui-même. Ainsi il dit à Giscon : Vous voyez que le Senat vous traite de criminel d'Etat , & vous declare sous ce nom une guerre plus fâcheuse qu'à moi-même. D'un autre côté votre Prince & votre pere vous laisse le maître absolu de vos actions,

Concluons votre mariage sur cette permission generale, & en prevenant l'embarras où nous pourroit mettre la réponse sur cette proposition particuliere. Seigneur, repliqua Giscon, cet embarras n'est pas à craindre si-tôt. Je vous avouë que je n'ai pas encore osé m'ouvrir à mon pere sur cet article ; d'autant plus que je ne me flatois point que l'exécution de votre promesse fût si prochaine. La chose est encore mieux de cette maniere, dit le Roy ; nous avons encore plus de temps devant nous , pour menager un agrément qu'il sera peut-être plus aisé d'obtenir sur une chose faite. Nous celebrerons vos nôtces dès aujourd'hui , comme on peut les celebrer dans une Ville assiegée. Mais cachez à ma fille la lettre de votre Senat, pour ne point lui présenter en votre personne l'idée d'un homme prosrit. Vous jugez bien qu'une si étroite alliance emporte la condition d'un attachement sincere à mes interêts. Seigneur, répondit Giscon, en s'applaudissant d'un reste de sentiment vertueux que cette déplorable chûte laissoit encore au fond de son ame : Je sens le prix du don

que vous me faites , au-delà de ce que je puis l'exprimer. Je sçai ce que je dois au pere de la Princesse la plus accomplie qu'un mortel puisse posseder. Mais j'employerai tout ce que mon amour peut me laisser de connoissance pour lier ce devoir avec ceux que la nature m'a imposez à l'égard de mon pere & de ma patrie : ou plutôt, pour amener cette liaison generale à quelque chose de précis , & dont vous soyez averti dès ce moment : J'ai pensé , Seigneur , depuis la premiere proposition que vous avez bien voulu me faire de la Couronne des Massæsyliens, qu'il m'étoit défendu de l'accepter en mon nom ou comme regardant ma personne. Mais je ne puis pas empêcher que vous en étant rendu maître par la force , vous ne la mettiez sur la tête de la Princesse votre fille. Je vais plus loin ; la qualité de son époux dont je me verrai honoré , ne me donnera ni le droit , ni la volonté de défendre cette Couronne par mes armes contre ma patrie qui s'en étoit renduë maîtresse avant vous , & qui ne m'avoit envoyé ici moi-même que pour la maintenir dans cette

possession. Il faut auparavant que la Mauritanie Massæsylienne vous soit cédée par un traité. Je m'offre d'y travailler comme à un accommodement que les conjonctures présentes me paroissent avoir rendu nécessaire à la Republique. Mais si le traité est une fois passé, & que vous terminiez là, comme vous me l'avez fait entendre, la guerre que vous avez commencée contre Carthage; je me rends le défenseur de la Couronne de votre fille, contre toutes les prétentions qu'on voudroit renouveler sur ce Royaume; & tous vos Ennemis, sans aucune exception, seront les miens. Antée se tint également satisfait, & de ces offres & de ces reserves; parce qu'ayant affaire à un homme sans suite, & comptant de soutenir le Thrône de sa fille par lui-même, à peine se soucioit-il qu'un tel gendre lui fut fidele.

L'Atlante se reposa ici un moment. Mais avant que la surprise & la compassion de ses auditeurs leur eut permis d'ouvrir la bouche, il reprit son discours, & leur dit: Respectables hôtes, j'ai été long à vous faire voir

les degrez par où l'un des plus vertueux hommes de son siecle est descendu dans le plus profond abîme de l'aveuglement de l'esprit & de la corruption du cœur : sans ce détail son histoire n'auroit pas été vraisemblable. J'irai plus vite, sans rien omettre d'important, dans le recit des effets sanglans de cette desertion ; quoiqu'ils aient rempli beaucoup plus de temps, & qu'ils doivent peut-être donner au monde le spectacle du renversement d'un des plus grands Empires qui aient encore existé. Dès le lendemain de ces nêces malheureuses, le Roy dit à Giscon : Que pour lui prouver la verité de ce qu'il lui avoit annoncé dès leur premiere entrevûë, il alloit remettre la défense de Siga au Gouverneur particulier de cette Ville : Qu'il en alloit sortir presque seul par une issuë qu'il ne vouloit pas lui découvrir ; parce que son dessein étoit qu'il y demeurât avec sa fille, jusqu'à ce que lui-même eût été disposer toutes choses pour les faire recevoir & couronner avec la magnificence convenable, à Jol Capitale des Massyliens. *Elle fut nommée depuis*

Cæsarée par le Roy Juba en l'honneur d'Auguste 1. Antée qui bien qu'absent gouvernoit tout dans ce Royaume, sur-tout depuis la mort de son Roy, y trouva en très-bon ordre une armée de cinquante mille hommes. Il la mena sur le champ à Tubusupte, place autour de laquelle Saphon commençoit à se poster, après la réduction de Sitifi que la trêve de Siga avoit rendu très-difficile. Ce fut là qu'Antée saisissant l'occasion d'un campement qui se formoit à la hâte parce qu'on le sçavoit proche, livra bataille à Saphon. Ce grand homme après six heures de tous les efforts qu'on pouvoit attendre de sa capacité & de son courage, fut tué par une flèche lancée au hazard, & causa par sa perte la défaite entière des Carthaginois. Antée pressant la première terreur de sa victoire & de son nom, & grossissant ses troupes de celles qu'il avoit encore à lui dans les places de la Sitifense, arriva en très-peu de temps jusques à la capitale d'un Empire dont les Provinces n'avoient plus de défenseur.

1. Voyez Cellarius, p. 189. Afr.

Giscon n'apprit que le même jour la mort de son frere, la deroute de son armée, & le siège de Carthage. Ce fut alors que les conséquences affreuses de son crime, lui en firent sentir tout le poids. Il comprit que la condescendance temeraire & defenduë, qu'il avoit eüe pour l'Ennemi, étoit la premiere cause des malheurs de sa patrie, & de la perte de son innocence. Il conçut pour Saphon tué les armes à la main, & dans le glorieux exercice de son devoir, un respect qu'il n'avoit pas porté si loin pendant sa vie, & la mort d'un frere avec lequel il n'avoit pas été extrêmement uni, lui laissa tous les regrets de l'amitié la plus tendre & la plus vive. Mais sur toutes choses il fut accablé de l'image de son pere. Il se représentoit les inquiétudes, les terreurs, les tranfes mortelles que ce venerable vieillard éprouvoit peut-être actuellement, pour prix de tant de marques d'affection & de confiance qu'il avoit reçûes de lui dans tous les temps; & lors même qu'il renversoit son Empire par une imprudence volontaire & capitale, & qu'il offensoit les droits paternels

par un amour & par un mariage dissimulé. Ne pouvant résister à tant de remords, il résolut, malgré tous les charmes de sa nouvelle épouse, de sortir secrètement de Siga pour courir au secours de Carthage. Il trouva moyen de faire sçavoir son dessein au General des assiegeans. Il l'avertit qu'au milieu d'une nuit prochaine qu'il désigna, il devoit y avoir une sortie nombreuse des assiegez, dans laquelle il comptoit de se confondre avec eux par des armes toutes pareilles aux leurs : Qu'il auroit avec lui deux esclaves armez de même, l'un qu'il avoit amené à Siga, & l'autre qu'il y avoit acquis, & qui lui paroïsoit aussi fidelle & aussi attaché que le premier. Le General, dans la pensée que Giscon rentré en lui-même serviroit peut-être encore à défendre sa patrie, ou qu'il mourroit du moins dans un poste plus convenable que celui dont il sortoit, approuva beaucoup cette entreprise. Il lui promit par la même voye de favoriser son évasion, & de lui donner, suivant la demande qu'il lui en faisoit, une fregate pour le conduire tout de suite au port de Carthage.

Giscon sortit de Siga sans être aperçû ; & son bâtiment léger arriva à Carthage dès les commencemens du siège : car l'armée ennemie étant venue par terre laissa toujours malgré elle le port libre. Les Carthaginois qui sont ici y virent entrer un matin la fregate d'où sortit un homme très-fatigué ; suivi de deux esclaves qui ne l'étoient pas moins. Le maître pourtant étoit revêtu de ses armes comme allant combattre : mais les deux esclaves avoient sur le corps un long manteau dont ils s'enveloppoient tout entiers , & dont ils se couvroient aussi le visage en signe de confusion & de tristesse. Dès qu'ils furent à terre , l'homme armé commença à crier : Je suis le coupable Giscon qui viens apporter ma tête à mon pere & au Senat , à moins qu'ils ne jugent plus à propos que j'aille livrer ma vie sur les murailles à l'attaque la plus violente. Ces paroles repetées à chaque pas , parvinrent bien-tôt jusques à Zoros. Ce Prince envoya incessamment des Officiers pour amener son fils dans son Palais. Comme un grand monde le suivoit , le Capitaine des Gardes

vint dire à la porte : Que le Prince fouhaitoit que pour cette premiere entrevûë son fils entrât seul , & ne parût que devant le Senat que l'on faisoit assembler. Mais Giscon répondit avec une force de voix qui excitoit en même-temps de l'étonnement & de la pitié : Qu'il exigeoit au nom de la justice Divine & publique que son pere laissât entrer avec lui ses deux Esclaves : parce qu'ayant été témoins de toutes ses démarches à Siga ; ils déposeroient contre lui , & interdiroient tout accès à la miséricorde si l'on en vouloit user à son égard. Cette demande lui fut accordée ; & les deux Esclaves étant passez on ferma la porte sur eux trois. Cinq ou six heures après le Secrétaire du Senat, Sénateur lui-même , montant sur un Tribunal exposé à la vûë de la grande place , à l'extrémité de la salle où étoient encore assis tous les Juges ; & ayant sur sa droite au bas des marches Giscon debout & toujours armé, prononça cet Arrêt aussi extraordinaire que la cause qui y donnoit lieu.

Le Senat de Carthage , de l'avis & du consentement de son Prince , de-

clare Giscon criminel d'Etat ; par les propositions d'accommodement faites malgré les ordres de la Republique , au Roy de la Tingitane , avant la prise de Siga ; par la suspension du siège accordée d'avance au Roy sans la permission & contre les intentions du Senat ; & par le mariage contracté à l'insçû de son pere & de son Prince , avec la fille d'Antée ennemi perpetuel de notre Empire , dont il attaque actuellement la capitale. Ces trois actions prises ensemble , ont été jugées dignes de mort ; par la perte de l'incomparable Saphon , par la dissipation de nos armées , & par le siège de Carthage même dont elles sont cause. Cependant le Senat suspend l'exécution de cet Arrêt par la vûë du besoin que la Republique a du condamné , qui reste aujourd'hui le principal soutien dont elle espere son salut. Ses Juges exigent de lui , qu'avant que de venir se soumettre à la mort qu'il merite , il aille chercher ailleurs les secours qui nous sont absolument nécessaires pour prévenir la ruine de notre Empire. Mais l'esperance qu'il en a donnée a paru assez plausible , pour engager le Senat

à laisser devant Siga les troupes qu'on étoit sur le point d'en rappeler. Quand il sera venu à bout de cette entreprise ; le Senat n'exécutera pas encore sa Sentence : parce que regardant aujourd'hui le condamné comme l'unique successeur naturel de son pere ; sa mort jetteroit la Republique dans l'embarras d'un choix que les brigues rendent dangereux dans le cours de l'élection ; & que la pluralité des voix ne fait pas recevoir dans le cœur de tous les sujets après l'élection même. On a donc statué qu'il ne subiroit point la mort qu'il merite avant que d'avoir eu d'un mariage rendu légitime par l'aveu du Prince son pere, un fils que nous puissions regarder comme successeur né de la Principauté de Carthage. Ce sera alors seulement que le coupable viendra présenter sa tête à l'épée de la Justice ; supposé néanmoins encore qu'il n'ait point actuellement succédé lui-même à son pere mort : d'autant que le Senat reconnoît n'avoir aucun droit de punition à l'égard de son Prince , & qu'il ne conviendrait pas au Prince même de s'y soumettre. Dès que ces paroles eurent été prononcées , on fit

descendre Giscon dans la place publique. Il la traversa seul & libre, en priant tous les assistans de ne point le suivre, parce que le Sénateur avoit encore quelque chose de plus important à leur déclarer. On le perdit en effet de vûë, & l'on ne sçait pas ce qu'il devint.

Le Sénateur rappella aussi-tôt tout le peuple, & dit : Que bien qu'on ne desespérât point du salut de la République, le Senat vouloit mettre d'abord en sûreté la dignité & la vieillesse du Prince : Qu'à ce dessein on avoit obtenu de lui, quoiqu'avec beaucoup de peine, qu'il cherchât une retraite hors de son Empire jusqu'à un temps plus heureux. On ne juge pas à propos, continua-t'il, de nommer ici le lieu qu'on lui a indiqué, & où il a consenti de se rendre. Mais si les Dieux favorables nous accordent la délivrance de la Ville ; nos Députés iront bien-tôt prendre le Prince dans sa retraite pour le ramener à Carthage. Il s'embarquera dès cette nuit, où il est défendu à tout autre Vaisseau que le sien de sortir du port. Cependant le Prince n'étant pas le seul dont nous

songions à procurer la tranquillité ; le Senat permet & conseille même à tous les citoyens dont la condition n'est pas de porter les armes , ou qui n'ont pas été occupez jusqu'ici aux travaux du siège , de se retirer avec leurs familles. Il vous est permis d'emporter tout ce que vous avez chez vous d'argent & de provisions ; & de chercher un asyle dans les Provinces de l'Europe & de l'Asie , qui bordent la Méditerranée , & où chacun de vous espere de trouver plus d'accès par les habitudes de son commerce particulier. Vous pouvez partir dès demain & les jours suivans dans les Vaisseaux qui appartiennent aux uns ou aux autres d'entre vous , & y recevoir à votre choix tous ceux qui se diront être dans le cas que je viens de vous marquer. Le Senat , dont aucun des membres ne prétend user de la permission qu'il vous donne , n'exige aucune autre formalité pour votre départ. Mais si par le courage de ceux qui nous resteront , ou par les secours que Giscon promet de nous amener , notre Ville résistoit comme il y a lieu de l'espérer , jusqu'à faire lever le siège ; les

biens fonds à votre retour ne seront rendus qu'à ceux qui en auront laissé les titres & les enseignemens dans le dépôt public. Et ceux qui persévéreront avec nous dans la défense de la Ville demeureront quittes envers ceux qui se seront retirez, de toutes dettes courantes ou annuelles, une année encore après notre délivrance.

Quoique les Carthaginois, qui nous ont appris les choses que je viens de vous raconter, aient préféré la fuite au risque de perdre avec le peu de bien qu'ils ont sauvé, leur propre vie par les mains d'un vainqueur barbare; comme ils ne partirent de Carthage que huit jours après cette publication, ils ont vû commencer le bon effet qu'elle devoit produire. Car outre le soulagement d'esprit que le Senat procuroit par-là à toutes les femmes, & à un grand nombre d'hommes timides; ils délivrèrent Carthage de toutes les bouches inutiles, & ils augmentèrent l'émulation de ceux qui avoient choisi de la défendre jusqu'à leur mort. En effet nous n'avons pas entendu dire encore qu'elle soit prise: Comme nous sçavons aussi que les Carthaginois

sont toujours inutilement devant Siga.

Ce recit frappa les trois auditeurs, tant par le caractère & la situation des personnages, que par les deux faces très-différentes que l'événement de cette guerre alloit donner aux affaires de l'Afrique. Mais Chérès, quoique le moins ému des trois à l'extérieur, avoit reçu au fond de son ame toutes les impressions que pouvoient éprouver en une pareille conjoncture ceux qui y étoient intéressés dans leurs personnes ; & il s'étoit déjà rendu propre le sort de Carthage & de tous les sujets de cet Empire. Il n'étoit pas moins vivement touché de la playe qu'avoit reçûe l'honneur de l'initiation Egyptienne, quoique Giscon ne fût pas comme Sethos, ce qu'on appelloit un Initié Egyptien. Mais sur toutes choses, il se persuada que les Dieux lui fournissoient une occasion d'exercer cette amitié, dont les Initiez se faisoient un devoir capital, & qui a rendu fameux dans l'antiquité ces couples d'amis dont la fable & l'histoire nous ont conservé les noms¹. Il pensa

1. Voyez cet article très-bien traité dans le

que si les adversitez, qui ne regardent que les biens de la fortune dont un ami se voit dépouillé, sont une raison de s'attacher à lui avec plus de zèle, & de faire pour lui de plus grands efforts ; la perte de l'innocence & de l'honneur quand elle ne vient pas d'une dépravation sans ressource, étoit un motif bien plus pressant de voler au secours d'un homme qui tâche lui-même de se relever de sa chute. Ainsi dès que la compagnie fut séparée, & qu'il se vit seul, il s'écria : O Giscon Giscon, je vous ai promis autrefois mon amitié ; je ne desespere pas de vous en donner bien-tôt des marques. Il alla faire cependant une visite dans son Vaisseau, pour recommander à tous ceux qui étoient employez à la manœuvre, & qui ne devoient point sortir du port pour le suivre à Lixa, d'avoir une considération extrême pour les Atlantes qui vouloient bien les servir, ou dans l'hospice, ou dans le Vaisseau même. Il chargea le maître Pilote de cette inspection pendant son absence, qui seroit encore moins longue

P. Laffiteau, Mœurs des Sauvages, *vol. 1. pag. 603. & suiv.*

qu'il ne l'avoit d'abord projeté. Après quoi , il songea à aller avec ses deux compagnons rendre leurs devoirs au Roy avant l'heure du repas public.

Le Roy accompagné d'un de ses Ministres , sortoit alors de l'hospice des passagers où étoient les Carthaginois ; & que l'on distinguoit de celui des étrangers , où l'on avoit mis Cherès & ses compagnons. Ils allerent tous trois jusqu'à l'endroit où le Roy étoit attendu par les plus considérables des Atlantes. Il se promena d'abord avec eux tous , sous de grandes allées couvertes le long du rivage ; & bien-tôt après il invita les trois étrangers de s'asseoir à ses deux côtes sur un banc de gazon formé en cercle. Là il pria Cherès en faveur de la grande assistance qu'il voyoit autour de lui , & dont ceux qui voudroient s'asseoieroient vis-à-vis & à côté d'eux , de leur faire le détail des principaux exploits que la renommée leur avoit appris confusement ; tels qu'étoient le passage de l'extrémité meridionale de l'Afrique , la fondation de la nouvelle Phœnicie , & la réforme de l'initiation de la Guinée. A cette demande le premier des

deux Officiers prit la parole & dit au Roy : Seigneur, comme la modestie de notre Commandant, aussi grande que sa sagesse & son courage, lui feroit déguiser la part qu'il a eüe dans l'exécution de ces glorieuses entreprises ; souffrez que je réponde au lieu de lui à la question que vous lui faites. Cette proposition ayant été agréée ; le Phœnicien fit de tout ce que le lecteur a vû dans le Livre précédent, un précis d'autant meilleur que sans employer un seul mot de louange, il loua beaucoup son Heros par la seule exposition des faits. Pendant ce narré ; Cherès s'étoit si fort occupé de ses nouveaux projets en faveur des Carthaginois, & des moyens de trouver Giscon, qu'il fut éveillé comme en sursaut par les applaudissemens que toute la compagnie lui adressa à la fin du discours du Phœnicien.

L'heure du repas étant insensiblement arrivée, le Roy se leva le premier pour aller vers le lieu où l'on avoit dressé les tables. C'étoit une plaine riant, qu'une colline fort droite & couverte d'arbres mettoit à l'abri du Soleil couchant. Là une vingtaine de tables formoit

moit un quarré long. Tous les habitants du port ne pouvoient pas y tenir ; mais on y faisoit passer à tour de rolle tous les Citoyens. La table du Roy étoit seule du côté de la colline. Mais elle étoit assez longue pour y faire trouver place aux principaux Officiers de l'Etat : car il n'en avoit aucun pour sa personne , & il n'étoit servi comme les particuliers que par des domestiques. Le premier de ces Officiers , ou le plus proche du Roy étoit le premier des Prêtres du lieu ; car le grand Prêtre de la Nation résidoit à Lixa. Le Roy faisoit mettre immédiatement à côté de lui les Etrangers quand il y en avoit ; & l'on ne recevoit chaque compagnie qu'une fois suivant l'ordre de son arrivée. Cette premiere table n'étoit composée que d'hommes , & on ne s'y mettoit comme dans toutes les autres que d'un côté. Dans le sens de la longueur les tables des hommes étoient à droite , & celles des femmes à gauche. L'Epouse du Roy , qui ne portoit que ce nom au lieu de celui de Reine , occupoit la premiere place de celle-ci , & ses filles se plaçoient de suite après elle. Ses fils étoient à la table des hommes

vis-à-vis d'elle , pourvû que les uns & les autres fussent au moins dans l'adolescence. Mais dans ce Royaume électif les autres degrez de parenté demeuroient à table , comme partout ailleurs , dans l'ordre des Citoyens , d'où le Roy avoit été tiré. Les Prêtres venoient ensuite ; après eux étoient placez les Citoyens qui vivoient de leurs revenus ; le même ordre s'observoit du côté des femmes. A une certaine distance marquée , mais toujours dans le sens de la longueur , étoient les tables des Ouvriers vêtus très-proprement dans l'habit de leur condition. Enfin le quarré étoit fermé par les deux tables des domestiques des deux sexes , qui ne servoient point actuellement dans le repas : mais nourris d'ailleurs comme les maîtres , ils n'entroient qu'après un certain intervalle de temps. Le service des trois premiers rangs des tables étoit toujours gouverné par deux hommes , & par deux femmes d'entre les Citoyens. En un mot cette assemblée charmante , qui ne se faisoit jamais qu'où étoit le Roy , avoit en même-temps l'air d'un état & celui d'une seule & même fa-

mille. A l'égard des mets , il y en avoit toujours de cinq sortes , un seul plat de chacune pour chaque convive ; la viande , le poisson , le laitage , les legumes , & les fruits. On les varioit ordinairement d'un jour à l'autre. Mais tout ce qui devoit être apprêté l'étant toujours de la maniere la plus simple ne formoit jamais aucune espece de ragout. Les hommes avoient chacun une mesure de vin très-suffisante. Les femmes n'en avoient que le quart qu'on leur donnoit sur la fin du repas : parce que l'esprit de cette Nation étoit de maintenir la sobrieté & même la bienfiance ; mais sans une privation absoluë qui nourrit souvent des desirs violens & pernicieux. Il étoit permis à tout le monde de converser avec ses voisins , mais à demi voix , pour éviter le bruit qu'auroit fait autrement une si nombreuse compagnie. Cherès qui étoit à la droite du Roy , profitant de cette permission dont le Roy s'étoit déjà servi à son égard , lui dit : qu'il avoit encore plus de sujet d'être curieux des Loix d'une Nation aussi vertueuse , & aussi célèbre que celle des Atlantes ; que le Roy n'avoit eu lieu de l'être de

ses foibles entreprises, qui n'avoient réussi que par le secours des Nations qui composoient sa Flote. Le Roy lui répondit qu'il alloit avoir satisfaction. Aussi-tôt il appella le Secrétaire de son Conseil qui étoit à l'extrémité de sa table. Il lui fit donner un siege à peu près vis-à-vis de lui ; afin qu'il fût aisément entendu des deux autres Etrangers, dont l'un étoit à la gauche du Roi & l'autre à la droite de Cherès : Et le faisant servir à cette place, comme on le pratiquoit en de semblables occasions ; cet Officier en continuant son repas leur parla familièrement en ces termes.

Respectables hôtes, pour commencer par la Religion qui fait toute notre gloire & toute notre défense ; je vous dirai d'abord que nos Prêtres font tous les jours trois sacrifices , l'un au lever du Soleil, l'autre dans le milieu de la matinée , & le troisième sur le midi. Chacun ne remplit qu'une demi-heure de temps. Tous les Atlantes sont obligés d'assister à l'un des trois ; à moins qu'ils n'ayent pour s'en dispenser des raisons connues des Prêtres qui sont très-indulgens sur les permissions, &

très-exacts à se les faire demander. Nous avons d'ailleurs assez de Temples dans tout le pays, pour qu'il y en ait toujours quelqu'un dans le voisinage de tous ceux qui habitent ce petit Royaume. Lixa étant notre seule Ville est la seule habitation où il y ait plusieurs Temples ; mais dans Lixa même chacun est tenu d'aller au sien, pour les exercices d'obligation. Ces exercices se réduisent pour tous les jours au sacrifice du matin & à l'action de grace du soir ; où vous verrez que le Roy nous conduira tous après le repas ; & où assisteront ceux mêmes, qui n'ont pas eu aujourd'hui place à la table. Nous avons un certain nombre de solemnitez dans le cours de l'année ; sur-tout au commencement & à la fin des saisons, pour demander aux Dieux de les rendre heureuses, ou pour les remercier de leurs présens. Mais outre cela chaque huitième jour ramene une fête ordinaire destinée particulièrement au culte des Dieux, aussi-bien qu'au repos & au délassement des Citoyens, & sur-tout de ceux qui travaillent. C'est pour cela que nous sommes obligés ces jours-là d'assister d'abord dans le Temple, pen-

dant trois heures consecutives de la matinée, aux pratiques de la Religion. Il n'y a pourtant qu'un sacrifice un peu plus solennel que celui des jours communs, & qui n'est plus long que parce que l'on y chante en concert de voix & d'instrumens les prieres qu'on ne fait que reciter les autres jours. Un des Prêtres fait ensuite à l'assemblée des hommes & des femmes un discours d'une petite heure, où il mêle à des regles de morale les loüanges des Dieux, & des personnes de l'un & de l'autre sexe qui ont excellé dans la vertu. Mais dans le même temps un autre Prêtre instruit les enfans par des interrogations familiares dans un lieu séparé. Enfin on se rejoint encore pour la distribution des offrandes que l'on a faites avant le sacrifice, pour des processions, & pour d'autres ceremonies pieuses où l'on fait entrer tour à tour les hommes, les femmes & les enfans. Car nos peres ont eu pour maxime de faire aimer les Temples par la beauté, & par la diversité des ceremonies. Ils ont cru que pour le maintien de la Religion, il ne suffisoit point de compter sur la piété réelle & interieure de

quelques particuliers ; mais qu'il falloit lui donner un extérieur qui réunit tout un peuple. Le culte extérieur est le seul qui puisse former une société visible, & distinguer une Nation Religieuse de celles qui ne le sont pas, ou qui le sont autrement. Il s'est trouvé parmi nous, en des temps qui ont précédé ceux-ci, des hommes & sur-tout des Prêtres trop spirituels, qui rapportant tout à l'intérieur regardoient les cérémonies même comme un objet de distraction dans les Temples. Ils en retranchoient sur-tout ce qu'ils y trouvoient de trop agréable, comme contraire à l'esprit de la Religion, qu'ils croyoient d'autant mieux saisir qu'ils le rendoient propre à moins de gens. Il arrivoit de là que l'on désertoit nos Temples dans les sollemnitez libres, & que les prétextes de dispense se multiplioient dans les autres. Nos Grands Prêtres chargez en quelque sorte du corps de cette même Religion se sont toujours opposés à cette espèce de réforme. Comme chefs de la société en une partie si considérable, ils ont eu une attention extrême à la multitude. La perfection de quelques particuliers

est une affaire particuliere, dont les Prêtres que l'on va consulter en secret & séparément doivent prendre un très-grand soin. Mais on ne peut en imposer la Loy à un Peuple entier, dans lequel il est important néanmoins d'entretenir l'amour & l'habitude de la Religion. En un mot les maximes de nos grands Prêtres, & le succès de leur conduite nous ont convaincus, qu'au lieu que l'esprit borné entreprend en vain de réduire le commun des hommes à ses goûts, le grand homme les amène où il veut par les leurs.

Le second objet de la fête du huitième jour étant, comme je l'ai déjà dit, le repos & le délassement des Citoyens, & sur-tout de ceux qui travaillent; l'après-midi demeure libre. Il n'en est pas ainsi des autres solennitez, où nos cérémonies sont plus magnifiques, & trop longues toutes ensemble pour n'occuper que les matinées. Mais aussi l'assistance n'y est que volontaire. A l'égard du huitième jour, on veut ici que le Peuple & les Domestiques non-seulement se reposent, mais se réjouissent : Et afin que ces réjouissances soient toujours honnêtes,

nos Loix ordonnent qu'elles soient communes, & que les Citoyens mêmes y soient mêlez. Les lieux où l'on s'exerce à des jeux d'adresse, où l'on danse, & où l'on mange soit dans Lixa, soit dans les campagnes, sont désignez & à découvert. Et de plus les Magistrats y président pour prévenir toute querelle, toute indécence, & tout excès. On a fait une loi générale de ces divertissemens; de peur que les peres & les meres de famille, ne retinssent ces jours là leurs enfans ou leurs domestiques dans le travail, dans la contrainte & dans le chagrin, comme quelques-uns le faisoient, sous prétexte même de piété. Et l'on a réglé que ces divertissemens seroient publics, de peur qu'il n'y en eut de particuliers; ou que les Citoyens desœuvrez ne se livrassent aux médisances les uns contre les autres, ou aux censures du Gouvernement.

Pour passer maintenant à la police de notre Etat: Sa constitution nous dispense d'abord de cette grande partie qui fait ailleurs le militaire; puisque nous n'avons d'autre défense que la faveur des autres Nations, & l'estime

qu'elles veulent bien faire de notre simplicité. Nous n'avons même aucun besoin de la politique , entant qu'elle est l'art de suspendre les guerres , ou de reculer les frontieres par des traitez. Personne ne nous dispute notre territoire enfermé par la Mer à l'Occident , par deux rivières , le Subur au midi & le Zilis au nord , & par une chaîne de montagnes au levant. Nous ne cherchons point non plus à l'accroître. Et pour dire le vrai , nos Loix seroient trop resserrées pour un grand Royaume , où nous ne pourrions jamais conserver l'union & l'uniformité qui est l'ame de nos mœurs & de nos pratiques. Il suffit donc de vous dire que notre Roy est électif , depuis qu'Atlas notre Fondateur mourant sans aucun successeur de son sang , en choisit un lui-même parmi nos Concitoyens. Nous voulons sur le modele de ce premier élu , que le Roy soit au temps de son élection entre cinquante & soixante ans. Tout Citoyen aussi-bien que tout habitant de la campagne qui a fait preuve d'un certain revenu fixe , peut être nommé ; à condition pourtant qu'il ne soit point fils du dernier mort ,

ou son plus proche parent, s'il n'a point eu de fils ; ce qui exclut en ce cas ou tous les neveux , ou tous les cousins au même degré. Les brigues sont absolument défendues ; & elles seroient même assez inutiles , vû la liberté & le secret du scrutin donné par les seuls Citoyens qui ont passé l'âge d'être élus, mais qui d'ailleurs étoient de condition à l'être. Le Roy une fois nommé est maître absolu du Gouvernement. Mais il fait serment de ne point toucher aux Loix de l'Etat, & de recevoir les représentations des Magistrats assemblez qu'il ne nomme pas , mais qu'il agrée. On le supplie aussi le jour de son installation de conserver tous les Ministres de son prédécesseur capables de remplir leurs fonctions. Aussi un changement de Roy ne fait-il pour l'ordinaire aucun changement dans l'Etat. Mais le Roy a d'ailleurs le droit de destitution & de nomination à l'égard de toutes les places uniques , excepté une seule qui est celle du grand Prêtre. Celui-ci est nommé par les Prêtres du même âge que les Citoyens qui nomment le Roy ; & l'âge du grand Prêtre qu'il s'agit d'élire est déterminé

de la même maniere que celui du Roy. Mais le Roy a un privilege particulier dans cette élection : c'est que dans la liste qu'on lui présente des Prêtres qui peuvent remplir cette place , il en peut exclure trois auxquels il ne faut plus penser , & dont la nomination seroit nulle. Quelques Prêtres zelez murmurèrent autrefois de ce reglement. Mais on leur fit concevoir que le plus grand bien du Sacerdoce & de l'Empire considerez ensemble , étoit l'union & la concorde des deux Puissances , qu'on ne pouvoit jamais esperer quand un grand Prêtre seroit desagréable au Roy. On ajoûta qu'il falloit éviter très-soigneusement tout ce qui peut faire naître les divisions & les partis , comme aussi contraires à l'esprit & à l'interêt même de la Religion qu'à son utilité publique & civile , & comme capables de faire d'un très-grand bien un très-grand mal. Ces remontrances eurent un tel effet ; & les Prêtres ont marqué depuis tant d'égards pour les Rois ; que dans les dernieres nominations , les Rois n'ont exclu personne , & ont laissé les trois noms en blanc pour conserver seulement leur droit.

Nos Citoyens sont partagez en trois classes , ceux qui vivent de leurs revenus , les Marchands , & les Ouvriers. Les Prêtres sont de la premiere ; quoiqu'ils n'ayent d'autres revenus que les offrandes qu'on leur porte dans les Temples , & les presens volontaires qu'ils reçoivent à raison de l'éducation publique des enfans de l'un & de l'autre sexe , de laquelle eux & leurs femmes sont chargez séparément. Le revenu des autres ne consiste communément qu'en terres & en maisons ; & il y a peu de familles dans la ville même , ou dans le port qui n'ayent quelques mesures de terres à la campagne. Les possesseurs sont obligez de les entretenir & de les faire valoir , non-seulement comme bons Peres de familles , mais encore comme bons Citoyens : parce que nous ne faisons gueres d'autre negoce avec les Etrangers que celui de nos bestiaux & de nos fruits. Ce sont des Commissaires présentez au Roy par le Corps des Marchands qui les vont prendre chez les proprietaires , & qui les conduisent ou transportent dans ce marché unique que l'on a pû vous montrer , quand vous êtes allez à

Banafa par le fleuve Subur. C'est là que l'on en fait l'échange, sans se parler & sans se voir, avec les Marchandises qui nous sont apportées par les Phœniciens de la manière dont ils vous l'ont sans doute conté eux-mêmes à Banafa. Ainsi nos Marchands ne recevant leurs marchandises que de ces Commissaires, ne les débitent qu'à nos Citoyens à un prix qui n'est jamais dit qu'une fois. Il leur est permis aussi d'en livrer aux Etrangers comme vous pour leur usage : mais vous verrez leur pratique à cet égard, si vous avez envie de vous fournir de quelque chose sous les piliers de Lixa. Il n'y a rien à dire au sujet de nos Ouvriers qui selon les apparences ne soit commun à toutes les nations. Mais ce que je crois être propre à la nôtre, c'est qu'on n'y souffre personne dans l'indigence ; & que l'Etat supplée à ce que la vigilance & le travail ne peuvent pas fournir à quelques particuliers. Il est vrai aussi que les Magistrats prennent garde, & même d'avance, que les besoins auxquels il faudroit pourvoir ne proviennent de la fainéantise & du desordre ; & on punit l'un & l'autre par des travaux

beaucoup plus grands que ceux qui suffiroient communément pour prévenir la pauvreté.

Voilà , respectables hôtes , le récit de nos loix , tel à peu près que nous le faisons à tous les Etrangers qui témoignent quelque envie d'en être instruits. Le reste est un détail dont vous avez déjà pû appercevoir une partie par vous-même , & que vous verrez encore mieux si vous remplissez le mois qu'il vous est permis de séjourner dans ce pays. Vous jugez bien même que le principal objet de ce détail est dans Lixa qui n'est qu'à une demi-journée d'ici , & où le Roy nous a annoncé qu'il se rendroit demain après le départ des Vaisseaux Carthaginois.

Cherès demeura charmé de tout ce qu'il avoit entendu ; & joignant ce qu'il venoit d'apprendre à ce qu'il savoit déjà , il remercia le Roy & le Secrétaire de son Conseil , en disant : qu'au lieu que les Sauvages qu'ils avoient rencontrés jusques-là dans toute l'Afrique , étoient autant d'exemples des vices auxquels les hommes sont sujets sans la culture de l'esprit , & sans la science des mœurs , le pays

sacré des Hesperides étoit un exemple de l'innocence où se conservent quelques hommes éloignés du commerce des peuples pervertis par le luxe & par l'ambition. Il ajoûta que leur Nation lui rappelloit véritablement l'âge d'or ; non pas tel que des hommes corrompus se le représentent , mais tel que l'amour de la félicité publique en faisoit souhaiter le retour à des hommes sages.

Le repas fini , le Roy prit le chemin du Temple suivi de la compagnie qui avoit assisté à table , & qui grossissoit à vûe d'œil par la réunion de tous les autres Citoyens du port. Cherès trouva le moment de dire à ses deux Officiers , qu'après l'action de grâces où l'on alloit , il avoit à demander au Roy quelques éclaircissemens au sujet des Carthaginois. Mais que comme il croyoit que le Roy seroit plus libre en ne parlant qu'à lui seul , il iroit leur rendre compte de sa conversation dans l'Hospice , où ils se retireroient les premiers. Aussi-tôt Cherès rejoignit le Roy ; & en sortant du Temple , il lui demanda à voix basse la permission de s'aboucher un moment avec les Car-

thaginois qui étoient à la veille de leur départ ; d'autant que ses deux Compagnons & lui s'étoient extrêmement intéressés à leur histoire , que l'Intendant de l'Hospice des Etrangers avoit bien voulu leur raconter. Le Roy lui serrant la main donna à tout le monde par un salut le congé ordinaire à cette heure-là. Après quoi il répondit à Cherès qui le conduisoit du côté de son Palais : Que les égards qu'ils étoient obligés d'avoir pour les Etats voisins , & sur-tout pour le Roy de la Tingitane dont la puissance les environnoit , ne leur permettoit pas de faire du pays privilégié des Hesperides un lieu de rendez-vous , & de conférences entre des Etrangers ; & nommément entre un Heros aussi illustre que Cherès , & des Carthaginois auxquels Antée faisoit actuellement la guerre. Que pour cela même ils n'attiroient point chez eux les peuples fugitifs , qui sçachant de leur côté cette attention des Atlantes jointe à la petite étendue de leur territoire , se refugioient plutôt en d'autres lieux , & sur-tout dans la Bétique aussi religieuse & plus indépendante qu'eux.

Que néanmoins la réputation de la vertu de Cherès meritant une confiance qu'il n'auroit en nul autre que lui ; il ne lui dissimuleroit pas combien ils desapprouvoient tous l'injustice de l'attaque , & la perfidie des procedez d'Antée contre les Carthaginois. Qu'en son particulier il seroit ravi que Cherès joignant la gloire de leur délivrance à tant de hauts faits qu'il avoit oui raconter , fut bien-tôt appelé le vainqueur & le bienfaicteur de toute l'Afrique. Qu'ainsi pour lui faciliter cette entreprise jusqu'au point où il pouvoit le faire ; il lui avoueroit que depuis environ deux mois , il étoit arrivé dans leur port un petit Vaisseau Carthaginois , quoique sous une forme déguisée , qui débarqua deux hommes fort âgez , accompagnez de deux jeunes personnes voilées , & comme en habits de deüil. Celle des deux qui paroissoit la plus considerable & la mieux faite appelloit son pere le plus cassé des deux vieillards ; & l'autre personne sembloit être au service de la premiere. Tous quatre étoient suivis d'un seul esclave. Comme c'est là le plus haut nombre d'une même compagnie qui ait droit ,

suivant nos Loix , d'entrer dans l'intérieur de ce pays ; on les reçut comme vous dans l'hospice des Etrangers. L'Intendant de cet hospice , le même qui vous a parlé aujourd'hui , me les adressa à Lixa suivant leurs souhaits , en me marquant qu'ils avoient une grace particuliere à me demander. Ils me confesserent d'abord que le Siege de Carthage les avoit chassés de cette Ville. Ils me supplierent , s'ils étoient les premiers de ce malheureux Empire qui eussent abordé chez les Atlantes , comme ils le croyoient , de leur ceder au prix qu'on jugeroit à propos , une habitation en quelque lieu solitaire de nos campagnes. Que je voulusse bien les y souffrir , jusqu'à ce que leur Ville fût délivrée , si les Dieux lui faisoient cette grace ; ou jusqu'à la fin de leurs jours , si elle étoit prise , comme on avoit sujet de le craindre. Je leur répondis que je ne m'éloignois point d'exercer cette hospitalité à leur égard. Mais que notre usage n'étant pas de laisser établir des Etrangers parmi nous , je proposerois la chose à mon Conseil , & même d'une maniere favorable : mais qu'au fond je lui laisserois décider .

si leur qualité de Carthaginois fugitifs étoit pour eux une raison d'exception unique ou d'exclusion plus severe. Mon Conseil ; après quelque délibération , conclut tout d'une voix : Que l'hospitalité , comme toutes les autres vertus , étoit de peu de merite , si on ne l'exerçoit qu'en des occasions ordinaires , ou même gracieuses ; & que nous devions être ravis que la Providence nous donnât lieu de risquer quelque chose en faisant du bien. Que c'étoit même par là que quelques-uns avoient eu l'avantage de recevoir de plus grands hôtes qu'ils ne l'avoient cru d'abord. Que néanmoins pour accompagner cette bonne œuvre de toutes les précautions convenables ; il étoit bon que les Etrangers continuassent de taire devant nos Concitoyens qu'ils fussent Carthaginois ; d'autant plus qu'ils se cacheroient ainsi beaucoup mieux eux-mêmes à Antée leur Ennemi , que nous ne voulions pas d'ailleurs indisposer contre nous. Que par la même raison il ne sembloit pas à propos de leur vendre aucune possession ; puisque d'une part nous n'étions point dans l'habitude de negocier tête à tête

avec les Phœniciens mêmes qui nous apportent les marchandises dont nous avons besoin ; & que de l'autre ces nouveaux hôtes n'étoient pas sûrs du temps qu'ils devoient demeurer en ce pays. Qu'ainsi il n'y avoit qu'à les garder comme Etrangers , pour autant de tems que leur fortune exigeroit qu'ils y demeuraissent. Mais qu'à la difference des Etrangers ordinaires qui ne passent ici qu'un mois au plus , on leur donneroît pour retraite un fonds de terre dont ils jouïroient comme usufruitiers ; & dont ils enverroient annuellement une retribution libre & à deniers couverts dans le tronc du Temple des Dieux Hospitaliers , comme les Etrangers ordinaires payent les dépenses , & même les achats qu'ils font quelquefois en parcourant ce Royaume. Que c'étoit à moi de choisir à ces conditions dans le Domaine Royal un lieu que je jugerois capable de leur fournir leur subsistance. On ajoûta que la solitude que ces Carthaginois demandoient eux-mêmes , paroïssoit très-importante ; soit pour leur propre sûreté , par rapport aux hommes de toute Nation qui abordent ici de tems à autre ;

soit pour conserver à l'égard de nos Atlantes la loy qui leur est imposée de n'avoir jamais de conversation particulière avec les Etrangers. Qu'ainsi l'on m'invitoit à regler le nombre, & à garder les noms des domestiques qui serviroient à la culture de leurs terres. Je témoignai à mon Conseil que je suivrois exactement cet avis qui étoit le mien. En effet étant revenu aux Carthaginois, je leur dis qu'en conséquence de cette délibération que je leur rapportai : Je leur cedois une solitude fort agréable sur une colline à quatre lieuës au-delà de Lixa. Je leur donnai sur le champ un homme de confiance pour les y conduire, & pour les y établir. C'est celui qui fait leur commissions du dehors, & par lequel même ils ont communication avec moi. Voilà, illustre Cherès, les seuls Carthaginois auxquels je puisse vous permettre de parler. Je n'étens pas même cette permission aux deux Officiers que vous avez amenés avec vous. Je pars demain pour Lixa dès que la grande chaleur du jour sera passée ; & j'y serai rendu avant minuit. Je vous fournirai, si vous le souhaitez, une voiture pour vous, pour

vos deux compagnons & pour vos deux esclaves , & vous y arriverez en même-tems que moi. Vous pourrez prendre vos mesures dès le lendemain pour aller seul à l'habitation de nos Solitaires. On l'appelle les grands Arbres : Vous y serez conduit par le chemin qui borde le fleuve , jusqu'à ce que vous trouviez un demi-cercle formé par le rivage , & dont le vuide est rempli par une Isle environnée de barques de pêcheurs. Mettant cette Isle à votre droite , vous découvrirez sur la gauche une petite maison blanche située à mi-côte , dans un assez grand éloignement , & environnée par trois côtes de grands arbres qui ne vous en déroberont pas la vûë. C'est la demeure des Carthaginois. Je vous en donne les indications afin que vous ne les demandiez à personne : Car il est mieux que vous arriviez chez eux comme un étranger qui est venu visiter ce Royaume par curiosité ; & qui a perdu son chemin. Je vous donnerai néanmoins selon la coutume une lettre circulaire , par laquelle je déclarerai que vous êtes entré dans le Royaume par le port du Lixus , qui est la seule entrée permise aux Etrangers :

parce qu'on a ordre en divers endroits d'arrêter les inconnus qui seroient entrez par d'autres routes ; pour sçavoir d'eux qui les amene , & pour les reconduire sur le champ hors de nos terres.

Cherès très-content de la permission & des lumieres que le Roy lui donnoit , le remercia avec la même effusion de cœur que s'il se fût agi de sa propre délivrance. Et le Roy étant arrivé avec lui à la porte de son Palais , le renvoya à l'Hospice , accompagné , pour marque d'honneur , de deux de ses gens.

Comme il étoit déjà tard , Cherès remit ses deux Compagnons au lendemain , pour leur proposer un dessein qu'il avoit formé au sujet des Carthaginois , en conséquence de ce qu'ils avoient appris ensemble , & de ce que le Roy lui avoit dit en particulier. En effet s'étant allez promener tous trois dès le matin dans un lieu champêtre & séparé ; Cherès leur dit : Chers Compagnons , quelque juste gloire que vous ayez acquise par la découverte du tour de l'Afrique , par les établissemens que vous avez faits sur
ses

ses côtes , par les mœurs que vous avez données à la plûpart de leurs habitans ; j'ai remarqué plus d'une fois , que dans les combats qui se sont présentez , votre courage a souffert de n'avoir affaire qu'à des Ennemis indignes de vous. Vous avez eu pitié en quelque sorte de vos propres exploits : Et j'ai mis obstacle moi-même à quelques entreprises que vous auriez sans doute achevées beaucoup plutôt par la force ; mais dont j'ai cru que la patience & la douceur affermiroit mieux l'exécution. Il se présente aujourd'hui une occasion de donner un libre cours à cette ardeur que j'ai quelquefois reprimée. Voulez-vous m'aider à secourir les Carthaginois qui vous doivent leur origine , dit-il , en se tournant vers l'Officier Phœnicien , Nation démembrée de la vôtre depuis moins de trente ans ; ou m'abandonnerez-vous dans cette expédition que je suis résolu de tenter quand je devrois n'y porter que ma personne ? Les deux Officiers n'hésiterent pas un moment dans leur réponse ; & Cherès pour les encourager encore davantage dans l'offre de leur vie qu'ils lui faisoient au nom de toute la flotte , leur

dit : Qu'il croyoit que cet exploit feroit un digne couronnement de leur course. Qu'ils feroient voir par-là à toutes les Nations connuës & policées dont ils se rapprochoient, & aux yeux desquelles ils alloient combattre, qu'ils étoient capables de quelque autre chose que de commerce. Ou plutôt qu'on ne peut étendre le commerce aussi loin qu'ils l'avoient fait, sans avoir autant de courage que de sagesse.

Ces deux Officiers portant la générosité encore plus haut qu'il ne le demandoit, lui dirent qu'ils alloient partir sur le champ pour aller prendre la flotte à Banasa; pendant que Cherès fatisferoit chez les Atlantes & à Lixa, une curiosité qui lui étoit plus convenable qu'à eux. Cherès leur répondit qu'il n'acceptoit point de leur part un sacrifice dont il ne suivoit pas l'exemple, & qu'il étoit juste que des amis qui s'étoient fait une joye de l'accompagner dans le pays des Hesperides, vissent la Capitale comme lui. Mais il y a plus, continua-t'il; notre départ subit, ou même notre séparation subite, pourroit faire soupçonner au commun

des Atlantes , que de concert avec le Roy nous avons formé quelque ligue fecrette avec les Vaisseaux Carthaginois; d'autant plus que partant à l'heure qu'il est , nous sortirions , ou vous sortiriez du port en même temps qu'eux. Or le Roy m'a déclaré qu'il étoit essentiel au repos de sa Nation de ne prendre part en aucune maniere aux querelles des Nations voisines , & sur-tout à une guerre faite par Antée , dans les Etats duquel les Atlantes sont comme enfermez , & avec lequel ils doivent garder de très-grands menagemens. C'est pour cela que le Roy n'a jamais voulu me permettre de parler aux Carthaginois , qui partent du port dès ce matin , & avec lesquels je voulois m'éclaircir plus particulièrement de la situation de leurs affaires : Et je me suis flaté mal à propos qu'il accorderoit plutôt cette grace à moi seul qu'à nous trois ensemble. C'est pour cela aussi que nous ne mêlerons jamais dans l'exécution de notre projet le nom des Atlantes , ni de leur Roy. Nous le suivrons cependant ce soir à Lixa où il veut bien nous faire conduire dans des voitures , sans oublier nos deux esclaves.

Mais si après avoir passé dans cette Ville toute la journée de demain , vous voulez retourner à Banasa dans le Vaisseau qui nous a amenez , je ne m'y opposerai point. Il ne paroîtra extraordinaire à personne , que les deux principaux Officiers de notre flotte soient impatiens de la revoir. Ainsi après l'avoir pourvûë de toutes les munitions nécessaires pour une grande entreprise , qu'il ne faut néanmoins donner que pour le passage de la Mediterranée actuellement couverte d'un grand nombre de Vaisseaux armez , vous amenerez incessamment cette flotte entiere devant le port du Lixus. Il suffira de m'envoyer de-là une chaloupe pour me prendre. Comme cette commission , dont je crois que vous voulez bien vous charger , demande au moins huit ou dix jours de temps ; je serai revenu alors infailliblement dans ce port. Vous voyez que selon cet arrangement , je consens en partie à l'offre que vous m'avez faite de me laisser seul en ce pays. Ce n'est pas , comme vous pouvez croire , par une curiosité de voyageur , qui cede aujourd'hui à un bien plus grand objet qui nous occupe :

C'est pour augmenter, si je puis, chez les Atlantes les lumieres qu'ils nous ont données les premiers au sujet des Carthaginois; pour leur faire répéter ce qu'ils en ont déjà dit, ou pour leur faire dire ce qu'ils en avoient oublié. Car vous sçavez aussi-bien que moi qu'en fait de guerre le point principal est d'être instruit de l'état des choses; & que les attaques sont d'autant plus avantageuses, qu'elles se font conformément à la disposition des Ennemis mieux connuë. Ces mesures ayant été prises d'un commun accord, sans que Cherès eut rien découvert à ses deux Compagnons, des Carthaginois Solitaires, qui étoient la véritable cause du retardement de son départ, ils retournerent tous trois à l'Hospice. Là ayant pris leur repas avec l'Intendant, ils lui dirent que comptant de partir pour Lixa à la suite du Roy, ils prenoient la liberté de lui demander à qui ils devoient payer les frais qu'ils avoient faits dans le port, & sur-tout ceux de leur Equipage & de leur Chiourme. L'Intendant leur répondit qu'on leur diroit la maniere dont on recevoit ce payement à leur retour & à leur sortie

du port ; s'ils ne l'apprenoient pas dans le cours de leur petit voyage. N'ayant pu tirer d'autre réponse , ils se bornèrent malgré eux à des remerciemens très-affectueux & très-obligeans à l'égard de l'Intendant , & de toutes les personnes qui s'étoient employées à les servir ; & ils allèrent trouver le Roy qui avoit seul le droit de recevoir les visites des Etrangers dans son Palais.

Le Roy monta dans un char avec son Epouse , & avec ses filles qui le suivoient toujours dans les voyages qu'il faisoit au port. Les Ministres qu'il avoit avec lui remplissoient deux autres chars qui marchaient les premiers. Il se fit suivre immédiatement par celui qu'il avoit fait donner aux Etrangers ; & le char de ses fils terminoit la file. Le Roy fut reçu aux portes de Lixa par une douzaine de personnes nommées à cet office , parce qu'on ne vouloit pas que le reste de la Ville se dérangeât dans le temps du sommeil. En descendant à la porte de son Palais , il fit mener les Etrangers dans l'Hospice de Lixa qui étoit dans la même place , & où ils furent reçus comme dans celui du port. Ils employèrent la journée

du lendemain à parcourir la Ville que le fleuve partageoit en deux parties, ou en deux demi-cercles, dont le diamètre étoit à peu près d'une demi-lieuë. Ils étoient conduits par deux Atlantes que l'Intendant de leur hospice leur avoit donnez pour le premier jour, suivant la coûtume. Ces conducteurs leur firent commencer leur course, par le Temple principal où ils assistèrent à un des trois sacrifices de la matinée. Ce Temple comme tous les bâtimens de Lixa, étoit regulier; bien entendu, & bien construit; mais sans aucun ornement d'architecture. Au sortir de-là ce furent les Etrangers qui demanderent eux-mêmes la permission d'aller saluer le Roy; ce qui leur fut accordé. Ils furent menez ensuite dans tous les endroits de cette premiere partie de la Ville que leurs conducteurs jugeoient leur devoir faire le plus de plaisir. Ils n'oublierent pas de les faire reposer de temps en temps sous des portiques plus commodes que superbes, où d'autres Atlantes se rendoient pour s'entretenir sur toutes sortes de sujets honnêtes & utiles. Comme on n'étoit là jamais seul, il étoit permis

aux Citoyens de lier conversation avec les Etrangers mêmes : Et ceux-ci remarquerent la discretion qu'avoient les Atlantes de ne point les fatiguer d'interrogations, & de se contenter de ce qu'ils vouloient bien dire d'eux-mêmes. Etant retournés à l'Hospice pour y passer la grande chaleur du jour, ils en sortirent trois heures après pour aller dans l'autre partie de la Ville. Ils traverserent le fleuve sur un pont de bateaux qui s'ouvroit pour livrer passage aux barques des Atlantes ; car aucun autre Peuple ne se servoit de ce fleuve dans l'étendue de leur territoire. Nos Etrangers appercurent que dans le tems où commençoit la soirée, il y avoit avec les hommes beaucoup de femmes sous les portiques. Leurs conducteurs leur dirent, qu'il n'y avoit pourtant là de femmes que celles qui étoient à la portée de la conversation des hommes. Cet avis leur inspira la curiosité de s'approcher d'elles. Ils observerent qu'elles écoutoient avec une attention qui animoit ceux qui raisonnoient juste, qu'elles entendoient finement, & qu'elles parloient moins, mais avec plus de facilité que les hommes. Un

ſpectacle ſi amuſant fit dire à Cherès que la connoiſſance d'une ville ne conſiſtoit point à ſçavoir l'étenduë de ſon plan, ni le nombre & la forme de ſes édifices : Mais qu'il en falloir avoir étudié les habitans, & pouvoir dire quel y eſt l'intérieur de la ſociété. Qu'enfin cet intérieur dépendoit beaucoup en chaque pays du génie des femmes, & de la manière dont on ſe conduiſoit avec elles. Cependant, dit-il à ſes conducteurs, nous voudrions bien ne pas finir la journée, ſans apprendre de quelle manière on reçoit ici les Etrangers qui ſe préſentent pour acheter quelque choſe. La pratique de votre marché de Subur, & quelques diſcours généraux que nous avons entendus, nous font ſouſçonner quelque ſingularité dans vos uſages ſur cet article. Leurs conducteurs répondirent qu'il ne tenoit qu'à eux de ſ'en inſtruire par eux-mêmes. Qu'ils voyoient devant eux la plus grande halle de Lixa à laquelle ſa conſtruction faiſoit donner le nom des grands piliers ; & que pour leur ménager le plaſir de la ſurpriſe, ils les y laiſſeroient aller ſeuls, en les attendant ſous le portique même où ils étoient.

En effet Cherès & ses deux Compagnons s'arrêterent sous ces piliers, en un endroit où l'on étaloit un grand nombre de ces petits ouvrages de main, que les voyageurs emportent plutôt comme un témoignage du pays d'où ils viennent, que pour s'en servir chez eux. Ils en mirent à part autant que leurs deux esclaves qui les suivoient en pouvoient emporter commodément. Mais avant que de les enlever de dessus la table, ils en demanderent le prix. La Marchande leur répondit gracieusement qu'elle se tenoit heureuse d'avoir leurs prémices, & qu'il paroïssoit bien qu'elle étoit la première de sa profession à qui ils se fussent adressez. Qu'elle leur apprenoit donc que les marchandises des Atlantes, non seulement les siennes qui n'étoient pas bien considerables, mais les étoffes & les toiles les plus belles qu'ils pourroient demander à ses voisins, n'étoient d'aucun prix pour les Etrangers. Qu'ils pouvoient prendre tout ce qui conviendrait à leur usage ou à leur goût, & qui par sa quantité ne paroîtroit pas une fourniture de negoce, sans s'informer de ce qu'il coute. Les

Etrangers lui repliquerent que quand elle ne recevroit point leur argent , il faudroit toujourns payer leur emplette à quelqu'un , ou en quelque maniere. Qu'en un mot ils n'emporteroient rien, s'ils ne sçavoient du moins ce qu'elle vendroit ce qu'ils avoient choisi à un Citoyen de Lixa. La Marchande répondit qu'on ne leur demanderoit compte en aucun endroit de ce qu'elle leur livroit, & qu'il ne tenoit qu'à eux de n'en jamais rien donner. Que néanmoins elle ne refuseroit pas de leur dire qu'elle le vendroit tant à un Atlante ; mais qu'il lui étoit défendu d'en recevoir le prix, & qu'ils la fâcheroient pourtant beaucoup de laisser là sa marchandise. Nos Etrangers lui accorderent donc la grace qu'elle leur demandoit, & dont elle parut réellement très-satisfaite. Mais sans faire d'autres épreuves qui ne les auroient pas instruit davantage , ils revinrent à leurs conducteurs , & les prièrent de leur donner le dénouement de cette scene.

Le premier des deux leur dit : Seigneurs , aucun étranger ne peut ici distribuer le moindre argent : Et si vous visitez nos campagnes , comme il vous

est permis de le faire avec une lettre circulaire du Roy ; vous verrez qu'on ne recevra pas même le prix des repas ou des voitures que vous pourrez prendre dans les hôtelleries , & à plus forte raison dans les maisons où l'on vous recevrait par devoir d'hospitalité. Mais ceux dont la profession est de vendre ne perdent rien aux avances qu'ils font ; parce que le Garde du Trésor public les paye à la première vûe de leur memoire. Les Etrangers aussi généreux que vous paroissez l'être n'ont qu'une ressource. C'est que sur le point de partir du port du Lixus , on les conduit auparavant dans le Temple des Dieux Hospitaliers. Là après le sacrifice que l'on fait à leur intention devant eux ; on leur dit qu'au dedans d'une cloison qu'ils voyent au bas du Temple , est un tronc où ils peuvent mettre ce qu'ils ont envie de donner , s'ils craignent de nous avoir de l'obligation pour les dépenses qu'ils peuvent avoir faites. Nous devons avouer en l'honneur des hôtes que nous avons eus jusqu'à présent , que cette pratique a plus enrichi notre état que tout l'argent qu'ils auroient dispersé de côté &

d'autre. L'Intendant de l'Hospice des Etrangers qui les conduit à ce Temple, a soin pourtant de leur dire qu'on ne leur conseille point du tout de s'incommoder par un excès de générosité ; d'autant plus que deux raisons empêchent qu'on ne sçache ce qu'ils auroient mis dans le tronc. L'une est qu'on les enfermera seuls dans la cloison ; & l'autre que l'on n'ouvre le tronc que tous les trois mois , & qu'ainsi leur argent sera confondu avec celui de beaucoup d'autres. On agit autrement à l'égard des passagers, que les tempêtes ou les naufrages ont jettez dans notre port, ou sur nos côtes : Car la veille de leur départ le Roy assisté du premier de ses Ministres , & de l'Intendant de leur Hospice compte avec eux, non les frais que nous pouvons avoir faits pour le traitement de leurs hommes sains ou malades, ou pour le radoub de leurs Vaisseaux ; mais les dommages qu'ils ont soufferts, & l'argent dont ils ont besoin pour se rendre au lieu où ils tendent. On leur en donne assez souvent ; & si l'on reçoit quelque chose d'eux, c'est à proportion de ce qui leur resté , & non de ce qu'ils ont

dépensé. Ce désintéressement ne fit qu'allumer la libéralité de Cherès, & de ses deux Compagnons : Car étant revenus dans leur Hospice, ils convinrent tous trois ensemble que les deux Officiers en sortant du port, jetteroient dans le tronc le décuple de leur dépense qu'ils évaluèrent entr'eux; disant que c'étoit la moindre part qu'ils pouvoient faire aux Atlantes des trésors qu'ils apportoit de Sophir. Et à l'égard de Cherès qu'ils laissoient seul pour huit ou dix jours; & qui ne vouloit pas garder une somme qui l'auroit embarrassé; ils lui promirent de lui envoyer par la chaloupe qui le viendrait prendre beaucoup plus d'or, qu'il ne lui en faudroit pour payer sur le même pié la dépense de sa personne.

Ils eurent encore le tems d'aller saluer le Roy avant le repas public : Cherès lui dit que ses deux Compagnons se contentant d'avoir vû Lixa, comptoient de partir dès le lendemain matin pour aller rejoindre leur flotte à Banasa; & que pour lui, si le Roy le lui permettoit, il visiteroit les campagnes de son Royaume pendant quelques jours; en attendant que cette flotte le vint pren-

dre en passant devant le port du Lixus , pour entrer dans la Méditerranée. Le Roy lui répondit que les deux Officiers avoient besoin d'une lettre de sa part adressée à l'Intendant de l'Hospice qui les avoit reçûs au port , pour autoriser cette séparation entre des étrangers qui étoient arrivez ensemble ; & qu'il falloit à Cherès une lettre circulaire pour être reçû sans difficulté par les habitans de leurs campagnes. Il leur donna sur le champ ces deux lettres signées de sa main. Les trois Etrangers se retirèrent aussi-tôt dans leur Hospice pour y souper & pour y coucher. Dès le lendemain avant le jour , les deux Officiers partirent pour retourner au port. Ils emmenerent les deux Esclaves sur les instances de Cherès , qui leur dit qu'il n'avoit besoin ni de serviteurs chez les Atlantes , ni de témoins pour ses desseins. Le sur-lendemain ils sortirent du port même , & firent voile vers Banasa , où ils arriverent heureusement.

C H E R È S demeuré seul se mit bien-tôt en marche de son côté pour la solitude des grands Arbres. Il n'avoit

gardé qu'un habit très-simple , & prenant à la main un bâton , il partit à pié , avant le lever du Soleil. La poussière , & la chaleur du climat lui donnerent bien-tôt l'air d'un Pelerin. Il se rappelloit en cet équipage les heros des premiers tems , & s'attendrissant sur leur memoire , il se disoit : Qu'il étoit heureux de leur ressembler par la simplicité ; en attendant qu'il pût atteindre à leurs grandes actions. Il se reposa deux fois à l'ombre des arbres , & se defaltera avec l'eau du fleuve. Enfin au bout de quatre lieues , il aperçut la petite maison blanche que le Roy lui avoit désignée. Il commença à monter la colline par un sentier étroit & couvert ; & il arriva avant l'heure de midi à la porte qu'il cherchoit. Ayant heurté modestement à cette porte , elle lui fut ouverte par une personne vêtue comme une domestique , qui travaille actuellement à préparer un repas : mais son air noble & son extrême beauté la mettoient bien au-dessus de cet habillement , & de cette fonction. L'impression seule qu'en reçût Cherès la lui fit saluer avec le même respect qu'il auroit pu saluer

une Princesse ; après quoi il lui présenta la lettre circulaire qu'il tenoit à la main , & dans laquelle il n'étoit pas nommé. Il ajoûta que visitant les campagnes des Atlantes sur la permission du Roy , l'aspect de la solitude qu'elle habitoit l'avoit tiré du grand chemin , & qu'ayant erré long-tems dans les sentiers dont sa maison étoit environnée , il avoit espéré qu'on voudroit bien l'y souffrir en quelque endroit où il pût passer la grande chaleur du jour. Cette personne , dont l'action n'avoit d'abord marqué que la bienveillance convenable à un hôte ordinaire , ayant bien-tôt appercû à travers le dérangement extérieur de l'homme qui lui parloit , quelque chose de très-distingué dans sa physionomie , & dans le son de sa voix ; elle lui répondit du même ton qu'elle auroit parlé à un Prince : Seigneur , mon pere sera ravi de recevoir dans sa maison un homme tel que vous. Il est dans un petit appartement au-dessus de celui-ci. Mais avant que de vous donner la peine d'y monter , je vais vous faire reposer dans l'appartement des hôtes. En effet prenant elle-même du pain & du vin , elle le

conduisit de plein pié dans une chambre où elle lui montra des armoires sans ferrure, comme toutes celles de ce Royaume, & qui enfermoient toutes les especes de hardes dont il pouvoit avoir besoin pour changer. Ensuite allant avec lui jusqu'à l'autre bout de cette chambre, elle lui ouvrit une porte par où l'on descendoit dans un bain, au-delà duquel étoit une allée couverte qui se terminoit dans la campagne. C'est ici, Seigneur, lui dit-elle, l'appartement que nous destinons aux hôtes. Vous en ferez le premier essai : Car depuis que nous sommes établis dans un lieu aussi écarté des routes publiques que celui-ci, vous êtes le seul que nous ayons eu l'honneur de recevoir. Je suis fâchée que nous n'ayons ici qui que ce soit pour vous servir. Mais la récolte qui commença hier, occupe tellement le peu que nous sommes de monde, que vous ne verrez revenir qu'au Soleil couchant, un ami presque aussi âgé que mon pere, qui veut bien nous tenir compagnie dans notre solitude, un ancien domestique de la maison, & une fille attachée à moi. Jusque-là vous aurez la bonté de vous contenter du pe-


tit repas que je prépare pour mon pere. Nous irons le trouver ensemble quand vous aurez pris les premiers rafraîchissemens dans ce lieu où je vous laisse , & dont vous sortirez quand il vous plaira. Cherès en étant sorti au bout d'une demi-heure , cette belle personne le conduisit dans la chambre de son pere ; & le lui ayant présenté elle acheva de disposer toutes choses pour le repas.

Cherès trouva un homme accablé d'années qui eut toutes les peines du monde à se lever pour l'embrasser ; mais qui avoit conservé un grand air de dignité parmi les rides de son visage. Il se seroit tenu assuré que c'étoit le Prince Zoros lui-même , sans cette fille qui auroit dû être sœur de Saphon & de Giscon ; & dont il n'avoit pourtant jamais entendu parler , quoiqu'elle dût être déjà née lorsqu'il vit les deux freres à Memphis. Suspendant donc son jugement , & ne voulant point se déclarer sans sçavoir positivement à qui il parloit , ou du moins sans avoir tenté de l'apprendre par quelqu'un de ceux qui devoient revenir le soir ; il se mit à table d'un air de simple civilité avec

le pere & la fille. Mais pour détourner aussi la curiosité que l'on pourroit avoir dès lors sur son sujet ; il dit lui-même ingenuëment qu'il étoit un Egyptien qui ayant eu envie de voyager , & surtout de voir le pays sacré des Hesperides , avoit suivi des Marchands de Phœnicie qui l'avoient amené jusqu'à Lixa ; mais il se garda bien de dire par quelle mer. Ensuite parlant à ses hôtes comme à des Atlantes , il donna de grandes louanges à cette Nation , & accompagna de reflexions agréables le détail des pratiques qu'il avoit observées parmi eux. Le pere & la fille , à qui les malheurs aussi-bien que la naissance avoient donné bien des lumieres , crurent appercevoir dans leur hôte une affection secrete pour eux ; & ils conçurent à son sujet des sentimens confus d'esperance qu'ils étoient impatient de se communiquer. Ils comptoient beaucoup l'un & l'autre pour s'éclaircir de leurs doutes , sur l'autre vieillard leur ami qu'ils n'attendoient qu'à la fin du jour , & auquel ils jugeoient par des raisons que l'Etranger ignoroit encore , qu'il s'ouvriroit bien plus librement qu'à eux. C'est pourquoi

un peu après que le repas fut fini, la jeune personne dit à Cherès que son pere ne pouvant vaincre le sommeil qui le faisoit dès qu'il avoit mangé, seroit bien-tôt hors d'état de jouir de sa conversation ; & que lui-même fatigué de son voyage & du poids de la chaleur auroit peut-être bien tôt besoin de dormir. Qu'ainsi elle l'alloit remener dans l'appartement des hôtes, d'où il pourroit passer sur le soir dans les allées. Qu'il verroit même revenir par-là cet ami dont elle lui avoit déjà parlé, & qui le connoîtroit peut-être lui-même, comme n'ayant pas toujours vécu dans leur solitude.

L'impatience qu'avoit Cherès d'arriver à l'éclaircissement qui lui sembloit proche, ne lui laissoit pas l'envie de dormir, & lui en couvroit même le besoin. Quelques paroles échapées à ses hôtes avoient mêlé à sa curiosité, qui d'abord ne regardoit que leurs intérêts, quelque chose de personnel, & d'intéressant pour lui-même. Il n'entra dans la chambre où on le mettoit que pour en sortir par l'autre porte. Les petites routes, les berceaux & les fontaines que l'on voyoit à côté de la grande



allée ne l'en détournèrent point. Quand il fut au bout, il parcourut des yeux les côteaux chargez d'arbres fruitiers autour de quelques maisons champêtres & dispersées. Les deux côtez du fleuve offrirent à ses regards les plaines couvertes au loin ou de blez ou de troupeaux. A travers tant d'objets il ne cherchoit que le lieu d'où pourroit venir le vieillard. Mais voyant dans la campagne un grand nombre de Moissonneurs en mouvement, il comprit que le plus sûr étoit d'attendre que la fin de la journée les séparât les uns des autres. Il prit même le parti de se rapprocher de la maison, de peur que celui qu'il attendoit ne s'y rendît par quelque route plus abrégée. Comme il revenoit sur ses pas en tournant fréquemment la tête vers l'autre bout de l'allée ; il apperçut enfin un homme seul dont la démarche lente & la taille un peu courbée, lui fit juger qu'il étoit celui-là même qu'on lui avoit annoncé. Allant aussi-tôt à sa rencontre, & marchant d'un pas mesuré, il résolut de l'étudier d'aussi loin qu'il pourroit discerner quelques traits de son visage. Il ne fut pas long-tems sans s'af-

surur qui il étoit. De sorte que courant à ce vieillard, qui commençoit à lui faire les premiers signes de salut, il se jetta à son cou, en lui disant : Ah mon pere, ah mon cher pere, ô cher Amedès, les Dieux m'avoient-ils réservé le bonheur de vous revoir ? Amedès lui répondit : Seigneur, vous me parlez comme feroit le Prince Sethos. Mais la mort rend-elle sa proie ; ou serois-je assez heureux pour avoir versé des larmes vaines ? N'en doutez pas, lui dit l'Etranger, j'échapai au desordre de la bataille de Coptos. Il ne faut point d'autre signe de reconnoissance entre des Initiez que les secrets de l'initiation même. Qui conduisîtes-vous au fond du puits de la pyramide ? A qui proposa-t'on devant vous les trois questions sur l'heroïsme ? A qui les ouïtes-vous résoudre en répondant, hélas, au grand Capitaine Saphon que les Carthaginois viennent de perdre ? Ces preuves sont bien fortes, dit le vieillard : mais quelle captivité insurmontable, quelle prison souterraine a caché au monde pendant huit ans un Initié d'une aussi grande esperance que le Prince Sethos ; & comment s'est-il laissé

enlever par un Egyptien inconnu , par le simple soldat Cherès , toute la gloire du siècle présent ? Hé , c'est moi-même qui suis Cherès , s'écria l'Etranger. Amedès se jettant alors à ses genoux , les embrassa en disant , Ah mon Prince ; je vous reconnois pour Sethos , dès que vous êtes Cherès. Le Prince l'ayant relevé aussi-tôt , Amedès continua , & dit : Seigneur , j'ai toujours cru que si vous viviez , Cherès ne pouvoit être un autre que vous. Mais depuis deux ou trois ans il s'est répandu un bruit sourd que vous étiez caché dans l'Arabie. Ce bruit même qui a pris créance par tout , détourne tous les esprits de vous chercher dans le fameux navigateur Cherès : A mon égard il m'étoit impossible de vous reconnoître. Les huit années qui ont peu changé mon visage , dans la vieillesse à laquelle j'étois déjà parvenu , ont fait passer le vôtre de la fleur de l'adolescence à la gravité de l'âge viril. Le son même de votre voix est devenu beaucoup plus mâle , & vos courses immenses ont fait de vous un homme tout autre que je ne vous avois laissé. Ç'a bien été là un des motifs de ma longue absence , dit le Prince ;

Prince ; & je prétends bien que l'inconnu Cherès tire un jour Sethos du tombeau pour le placer sur le Thrône. Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit maintenant. Le projet de secourir les Carthaginois m'amène dans cette solitude. Le Roy des Atlantes qui approuve mon dessein , m'a confié le secret de cette maison : il m'a appris qu'elle étoit habitée par des Carthaginois , mais il ignore qui ils sont , & il vous croit Carthaginois vous-même. Il m'a permis de venir ici comme si le hazard m'y conduisoit. J'y viens donc recueillir les instructions dont j'ai besoin pour travailler à la délivrance de cet Empire. La flotte que j'ai laissée à Banasa doit passer en huit ou dix jours devant le port du Lixus pour me reprendre , & me conduire jusqu'à eux. Ainsi il est important , cher Amedès , que vous m'exposiez la véritable situation de cette République. Mais pour vous épargner dans le récit que vous m'allez faire la répétition de ce que je sçai déjà : Je vous dirai qu'à l'occasion de huit Vaisseaux Carthaginois que la tempête avoit jetté dans le port du Lixus , & qui en sont actuellement sortis , on m'a conté

le commencement de la guerre d'Antée contre Carthage : Les circonstances du Siege de Siga , commencé , suspendu & repris : La chute déplorable de Giscon ; & son mariage illégitime avec la Princesse fille d'Antée , qui aida son pere à le pervertir & à le tromper : Le départ de ce Roy pour la ville de Tubusupte au pié de laquelle a été tué le brave Saphon : L'effet de cette nouvelle sur Giscon , qui sortit secrettement de Siga en abandonnant sa nouvelle épouse , & suivi seulement de deux esclaves : Son arrivée à Carthage dont le Siège étoit déjà avancé : La déclaration publique qu'il fit de son crime au peuple : La résolution avec laquelle il demanda que ses deux esclaves fussent introduits avec lui dans le Palais , pour déposer contre lui-même : La condamnation du coupable par le Senat , & l'ordre qu'il reçut d'aller chercher du secours pour délivrer sa patrie avant que de subir la mort : Le départ du Prince Zoros dont on voulut à tout événement mettre la personne en sûreté , sans dire au peuple le lieu de sa retraite : Enfin la permission que l'on donna ensuite à tous les Citoyens inu-

tiles de se refugier chez les Nations qui bordent la Méditerranée. Voilà où l'on en est demeuré, & jusqu'où les Atlantes m'ont paru connoître l'état présent de cette funeste guerre. J'attens, cher Amedès, que vous m'en disiez davantage. Puisque vous vous trouvez avec des Carthaginois, & que vous êtes sans doute parti avec eux de Carthage même, vous devez être beaucoup mieux instruit de toutes choses. Mais j'exige que votre récit commence par l'événement qui vous a conduit chez ces peuples, & qui vous a rendu le compagnon de leur infortune. Je ne refuserai point après cela de vous dire à vous en particulier mon histoire comme Sethos : & pendant un jour ou deux que je demeurerai peut-être encore chez ces hôtes ; je trouverai plus d'une occasion de raconter, s'ils veulent, mes aventures comme Cherès. Car bien que j'aie déjà pris avec eux le repas du midi, la conversation n'est point sortie des matières indifférentes. Il semble que de concert nous nous en soyons rapportez à vous pour notre éclaircissement mutuel ; & ils ne me connoissent pas même sous le nom de Cherès, que j'ai

pris pour me cacher jusqu'à mon retour en Egypte.

Seigneur, dit Amedès, votre curiosité est trop favorable aux Carthaginois pour ne pas vous informer de tout ce qui les regarde. Mais si vous le jugez à propos, nous irons nous asseoir un peu plus proche de la maison ; afin que vos hôtes nous découvrant de-là ne soient en peine ni de vous, ni de moi. S'étant donc placés dans un endroit convenable, Amedès commença ainsi sa narration.

Pour remonter, Seigneur, jusqu'à cette nuit funeste, où j'eus le malheur d'être séparé de vous ; vous vous ressouvenez peut-être bien que je vous recommandai sous la porte de Coptos de ne point vous laisser emporter à votre valeur, & de ne point sortir de la Ville, en repoussant les Ennemis qui s'efforçoient d'y entrer. Un instant après je tombai moi-même, comme vous sans doute, dans l'inconvenient que je vous avertissois d'éviter : & nos gens me poussant par derriere, je fus jetté hors de la porte sur la droite, & du côté des Troupes du Roy de This. Je reçus-là un coup d'épée qui me

renversa par terre. Mais les Soldats mêmes qui m'avoient blessé, appercevant la veste d'Initié qui débordoit sous ma cuirasse, me porterent dans leur quartier. Là, ayant mis le premier appareil sur ma playe qui ne se trouva pas dangereuse, ils m'apporterent vers le milieu de la matinée la nouvelle de votre mort répandue par-tout. Un violent accès de fièvre me saisit à la vûe de la perte de tous mes soins; mais bien plus encore de celle que le genre humain faisoit en vous : & les exploits de Chérès justifient bien les esperances que je croyois tombées avec Sethos. Mes vainqueurs qui avoient résolu de me porter dès le jour même à leur Roy demeuré dans Abydus, se crurent obligez d'attendre jusqu'au lendemain pour me présenter en vie : & dans ce même dessein ils adoucirent d'ailleurs, autant qu'il leur fut possible, toutes les incommoditez de mon transport. Le Roy de This me connoissoit, parce que le grand Sesonchis votre Ayeul m'avoit envoyé vers lui pour les premières propositions du Mariage de la feuë Reine Nephté votre Mere avec le Roy Oforoth votre pere encore vivant : ainsi il me

reçut avec de grands témoignages de bonté. Je m'en prévalus pour l'inviter à rentrer en paix avec le Roy de Memphis. Le Roy de This prenant vos intérêts sans votre participation, s'étoit plaint de ce qu'il sembloit que le Roy votre Pere préférât les Enfans de Daluca au Fils unique qu'il avoit de la Reine Nephté sa Sœur. J'appris que Daluca avoit entrepris sur cela de me rendre suspect au Roy, en lui insinuant que j'avois suggeré cette espece de plainte au Roy de This; & que je l'avois même engagé à se joindre contre lui au Roy de Thebes. Votre mort généralement cruë, ôtant au Roy de This tout prétexte de continuer la guerre; j'employai cette raison à son égard, & je fis conclure la paix, soit qu'elle dût confirmer ou détruire l'injuste accusation de Daluca qui vit encore. Mais je ne crus point que de vains soupçons dussent m'empêcher de procurer à ma Patrie un bien réel & positif. Je ne jugeai pas de même du séjour tranquille & honorable, que le Roy de This voulut bien m'offrir dans sa Cour. Je n'avois aucun dessein de retourner à Memphis. Les entreprises de Daluca sur ma pers-

Tonne m'inquiétoient peu, & n'auroient servi qu'à abréger une vie ennuyeuse. Mais étant désormais inutile, je craignois de revoir des lieux qui ne pouvoient sans vous que renouveler mes regrets. La Cour de This qui avoit donné la naissance à la Reine votre Mere, étoit sans doute une retraite convenable à mon âge & à mon inclination. Mais je ne voulus pas donner cette prise à la calomnie, lorsqu'il ne s'agissoit plus que de mon goût, ou de ma commodité : Et j'aimai mieux me condamner à un exil éternel, que de laisser à mes accusateurs cette ombre de preuve que je me fusse jamais entendu avec le Roy de This. Je pensai même qu'abandonnant le Royaume de Memphis, il n'étoit à propos de me retirer chez aucun autre Roy de l'Egypte. Je portai donc mes vûes du côté de Carthage. J'étois connu du Prince Zoros ; parce que j'avois été de l'Ambassade que lui envoya votre illustre ayeul pour le féliciter de la fondation de sa Ville & de son Empire, & pour lui offrir son amitié en lui demandant la sienne. Je fus très bien reçu de lui, quoique je ne lui amenasse à cette se-

conde fois qu'un homme sans titre & sans crédit : Et nous fûmes bien-tôt liez , si j'ose le dire , de l'amitié la plus étroite. J'ai vû se fortifier en âge & en merite ses deux fils , hélas ! tous deux excellens hommes , quoique de caracteres un peu trop differens l'un de l'autre. Me voici arrivé, Seigneur , à ce qu'il y a d'intéressant dans le recit que vous m'avez demandé. Mais supprimant tout ce qui ayant paru au dehors doit entrer dans l'histoire de notre siècle , & que je vois bien être connue de vous ; je vais vous découvrir des anecdotes plus curieuses , l'ame des événemens visibles, qui vous étant dévoilée , vous inspirera peut-être un nouveau zele pour les intérêts du Prince Zoros & de sa famille.

Vous sçavez sans doute que la seule vûë de la Princesse Zarite fille d'Antée captiva l'infortuné Giscon , dès le premier jour qu'il eut l'imprudence d'entrer dans Siga , dont il avoit suspendu le Siege. Mais que devint-il ; lorsque dans la suite des conversations qu'il eut avec elle , il apperçut un fond admirable de cette vertu parfaite , qui avoit été jusques-là si familiere à lui-même.

& dont il se voyoit alors déchu? La Princesse à qui son pere produisoit le Carthaginois, non comme un homme séduit, mais comme le mediateur des deux Nations, le recevoit avec un épanchement de cœur capable de toucher l'ame la plus insensible. Elle lui avoua bien-tôt qu'ayant gemi de très-bonne heure de se voir élevée dans une Nation barbare, irreligieuse, & sans principe de mœurs; elle avoit senti quelque sorte de consolation, lorsqu'au plus fort des troubles de Siga investie, elle avoit appris que c'étoit lui qui en étoit venu former le Siege: Qu'elle avoit osé se flater dès lors que les Dieux lui envoyoit pour liberateur cet Ennemi fameux par tant d'actions heroïques, que l'initiation de Memphis avoit couronnées: Qu'enfin elle admiroit les ressorts de la Providence qui du consentement, & de l'ordre de son pere même, alloit, selon toute apparence, unir pour jamais son sort au plus vertueux homme du monde. Des discours si tendres porterent dans un cœur où l'humanité penchoit vers la foiblesse, une atteinte d'autant plus vive, qu'ils étoient innocens & legitimes de la

part de la Princesse : Et l'amour de Giskon s'augmentoît infiniment par la compassion qu'il avoit lui-même de l'erreur où il la jettoit. Sa pensée étoit bien de réparer par toute la suite de sa vie sa faute présente , & de justifier un jour par de nouveaux efforts de vertu la bonne opinion que Zarite avoit de lui. Mais il ne s'agissoit pour lors que de lui déguiser l'irregularité de sa conduite , qu'il sentoît bien n'être qu'un mélange funeste de foiblesse & de temerité. Le mensonge qui devient malheureusement nécessaire à ceux qui font mal , lui coutoit toujours beaucoup : il évitoit même d'en prononcer. Mais il ne desavoüoit point ceux que le Roy employoit devant sa fille , le plus souvent avec une adresse qui leur laissoit à peine la qualité de mensonge dans les termes ; mais qui portoit infailliblement au faux l'esprit de ceux qu'il y vouloit conduire. Dans tout le tems néanmoins qu'on attendoit la réponse de Carthage , il suffisoit d'entretenir la Princesse dans une esperance plausible de l'aveu du Prince Zoros , pour le mariage de Giskon avec elle. Mais celui-ci n'avoit osé en faire seulement la proposition à son

pere ; & par rapport à cette attente il avoit également trompé le Roy & sa fille. Il reçut enfin dans le Palais même d'Antée où il étoit pour lors , une lettre du Senat qui le traitant de criminel d'Etat, le sommoit de ceder la fonction de General à son Lieutenant, auquel on ordonnoit de recommencer le siege. Le Roy & lui jugerent à propos de cacher cette lettre à la Princesse : Mais on lui montra celle du Prince Zoros qui étoit pleine de tendresse & de confiance à l'égard de Giscon. Son pere lui donnoit un plein pouvoir de negocier la paix par les moyens qu'il jugeroit les plus convenables ; en l'assurant non-seulement de son consentement, mais encore de son approbation. Là-dessus le Roy Antée impatient de conclure ce mariage dont il vouloit faire, non le sceau de la paix, mais le voile de sa perfidie, jugea à propos de dire à sa fille devant Giscon ; que son amant avoit énoncé l'article du mariage dans la lettre dont on lui montroit la réponse : Mais que le courrier leur avoit dit à l'un & à l'autre, que le Prince Zoros, par égard pour le Senat mécontent qui faisoit recommencer le Siege, n'avoit

voulu donner à son fils qu'une permission generale dont il consentoit avec joye qu'il se-servît. Or quoique Giscon eut avoué au Roy qu'il n'avoit pas encore eu la force de parler à son pere de cette alliance ; il n'osa jamais opposer aux discours d'Antée un éclaircissement qui auroit fait de la part de la Princesse un obstacle terrible à son mariage , devenu pour lui un de ces crimes qu'on veut commettre avant que de s'en repentir. Il est vrai que la Princesse ne fut pas pleinement satisfaite de n'avoir pas en forme l'aveu de Zoros. Cependant entraînée par son pere , par son amant , & sur-tout par son inclination ; elle consentit à la célébration de son mariage , qui se fit authentiquement, quoiqu'à la hâte. Au sortir de la ceremonie Giscon fit l'effort d'écrire à son pere : il lui parla de la cession de la Mauritanie Massæsylienne comme d'un parti qu'il croyoit necessaire ; & de son mariage avec la Princesse , à qui Antée donnoit ce Royaume en dot, comme d'une proposition éloignée. Mais par quelque raison que ce puisse être , ces lettres ne furent jamais rendues.

Cependant ce nouvel époux reçut une leçon terrible , lorsqu'étant laissé seul avec la Princesse à la fin de la journée, elle lui dit : Seigneur, je suis parvenue au plus grand bonheur de ma vie, puisque je vous appartiens, & que je crois être aimée de vous. Mais vous sçavez qu'il manque à notre union une circonstance que j'ai toujours demandée, & sans laquelle elle ne peut être qu'une union d'esprit & de cœur. Il m'est permis d'être plus jalouse que mon pere de ma vertu & de ma personne. L'assurance qu'il croit avoir de l'aveu du Prince Zoros lui suffit dans les vûes de politique qui le font agir ; & l'autorité absoluë qu'il a sur moi justifiera toujours le consentement public que j'ai donné au présent qu'il vous a fait. Mais cette assurance & cette autorité ne suffisent pas pour me donner réellement moi-même. Il faut que je lise mon nom écrit de la propre main du Prince Zoros, ou que je l'entende sortir de sa bouche, avant que de ceder à son fils un droit entier sur Zarite. Je vois avec une très-grande consolation le cas que votre illustre pere fait de votre vertu & de votre sagesse, & l'ap-

probation qu'il donne à votre zele & à vos démarches pour la paix. Je prens en même temps une part sensible aux chagrins injustes que vous cause votre Senat trop passionné pour la guerre , & qui ne se prête point assez à la situation où mon pere a amené les choses sans me consulter & malgré moi. Je vous ai épousé , Seigneur , pour partager vos peines & vos traverses ; & non pour trouver ma satisfaction particuliere au milieu des troubles de ma patrie & de la vôtre. Continuez de travailler, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour , à la felicité des autres hommes. La nôtre , avant le succès de vos soins , ne seroit pour nous-mêmes avec le temps qu'un sujet de reproches & de remords. A ce discours Giscon parut accablé de confusion & de tristesse ; mais la Princesse demeura inébranlable.

Dès le lendemain Antée annonça aux deux époux qu'il partoît secretement pour la Mauritanie Massæsylienne , où il alloit disposer toutes choses pour les y faire recevoir & couronner. Je dois vous dire en passant que Giscon avoit refusé le titre de Roy pour lui-même ; jusqu'à ce qu'il eût

fait consentir son pere à la cession de ce Royaume , que les Carthaginois s'étoient rendu tributaire par les armes de Saphon ; mais dont Antée étoit actuellement maître par ses troupes. Le Roy ajoûta , parlant à Giscon en particulier, qu'il lui conseilloit de garder avec son épouse une retraite assez exacte dans son Palais ; soit par rapport à elle , pour empêcher que le fond de leur secret ne parvînt trop tôt à ses oreilles ; soit par rapport à lui , parce que le désaveu de son Senat , la perte du commandement de son armée , & sur-tout le renouvellement du siege avoient un peu diminué à son égard la considération & la bienveillance des habitans de Siga. Il fit plus : Car il donna ordre en partant de les tenir enfermés dans le Palais , & de n'y laisser entrer qu'un très-petit nombre de personnes qu'il nomma : parce qu'il ne vouloit pas lui-même que les nouveaux époux sçussent avant le temps qu'au lieu de se contenter du Royaume des Massæsyliens, il alloit faire la guerre à toute outrance , & tenter la prise de Carthage même. Dès que Giscon se sentit prisonnier, il prit des mesures

pour gagner quelques-uns de ses gardes , & il y réussit par les présens. Ce fut par leur moyen , & par les différentes adresses de son esclave enfermé avec lui, qu'au bout d'un temps assez court il apprit la victoire d'Antée sur les Carthaginois à Tubusupte , aussi-bien que la mort de Saphon tué dans le combat , & bien-tôt après le siege formé devant Carthage. Il y avoit long-temps que ses inquiétudes augmentoient aux yeux mêmes de Zarite , qui de son côté s'allarmoît de jour en jour de la réserve , & du secret qu'elle voyoit bien qu'il affectoit à son égard. Mais à cette dernière nouvelle , il ne fut plus maître de lui-même , & entrant précipitamment dans sa chambre, où elle étoit seule , il lui dit : Madame , votre pere nous a trompez ; & bien loin de s'en tenir à la Mauritanie Massæsylienne dont il vouloit vous faire Reine ; non-seulement il a envahi la Sitifense , mais il est actuellement dans le centre de l'Empire Carthaginois , & il assiege mon pere dans sa Capitale. Seigneur , dit Zarite , j'avoüe que ce procédé rompt tous vos engagements avec mon pere : Vous devez aller secourir le vô-

tre. Bien loin de vous en détourner ,
je vous suivrai moi-même dans votre
fuite. Les loix de l'hymen n'ont laissé
à vous & à moi qu'un même devoir ;
& je me joins à mon époux avec une
ardeur d'autant plus sincère qu'on a vou-
lu se servir de moi pour le tromper. Vos
soucis & vos inquiétudes que j'ai vû
croître de jour en jour , ont été pour
moi de nouveaux motifs d'attache-
ment ; parce que je sentoís bien que
la conduite de mon pere à notre égard ,
& les nouvelles que vous pouviez avoir
de ses démarches étoient pour vous de
nouveaux sujets de mécontentement & de
défiance. Ah , que je me tiens heureu-
se , parmi tant de reproches que vous
avez à lui faire , d'être tombée entre
les mains d'un époux genereux , qui ne
confondra point l'innocente avec le
coupable ; & que j'ai lieu de m'applau-
dir de n'avoir recherché en vous que
la vertu qui fait aujourd'hui ma seule
ressource ! Ah, Madame, lui dit Giscon,
en se jettant à ses genoux : Je ne puis
plus soutenir cet éloge. Vous ne voyez
en moi-même qu'un criminel que la
violence de son amour a engagé à vous
tromper ; comme l'ambition portoit le

Roy votre pere à nous tromper l'un & l'autre. A ces premieres paroles, la Princesse s'écria : Vous un criminel, vous un trompeur ! Ah malheureuse que vais-je devenir , & quel exemple en moi les Dieux veulent-ils donner au monde ? Aussi-tôt appliquant son voile avec ses deux mains sur son visage , elle appuya son front contre le mur le plus proche. Giscon se relevant de lui-même, continua , & dit : Oüi , Madame , il faut enfin vous l'avouer. Les démarches qui m'ont conduit jusqu'au nom de votre époux ont commencé par l'imprudence , & ont fini par le crime. C'est contre l'ordre du Senat que j'ai accepté une première conférence qui m'a insensiblement approché d'un objet dangereux que je ne devois jamais voir ; & c'est à l'insçu de mon pere que j'ai enfin épousé la fille de son ennemi irréconciliable. Votre équité vous a déjà fait sentir que je devois prêter mon bras à mon pere pour essayer de le tirer de l'abîme où je l'ai plongé ; & votre sagesse vous fera bien-tôt comprendre qu'il me seroit impossible de lui présenter une épouse , qu'il regarderoit comme la source de tous ses malheurs. Je lui dois

sans doute le sacrifice d'un amour que je lui ferai peut-être encore trop tard pour sauver sa vie. Mais insensé que je suis ! j'entreprends de justifier mon départ auprès de la vertueuse Zarite. C'est elle qui doit me bannir à jamais de sa présence, depuis qu'elle connoît mon indignité & ma trahison à son égard même. Oûi, Madame, je cours vous cacher ma honte. J'ose seulement vous supplier de ne pas m'arrêter ici pour votre vengeance : confiez-la à la justice du Sénat de Carthage ; & ne m'ôtez pas le moyen de rentrer avant ma mort prochaine dans mon devoir.

Giscon sortoit effectivement, lorsque la Princesse courut à lui, & en l'arrêtant : Infortuné Giscon, lui dit-elle, je reconnois bien votre chute à l'aveuglement qui accompagne le dessein même où vous êtes de vous en relever. Vous avez trahi votre patrie & votre pere ; & vous croyez appaiser les Dieux en renonçant à votre épouse. C'est une suite du crime qu'il ne soit pas toujours aisé d'en sortir, ou qu'on ne puisse pas en abandonner l'objet dès qu'on le veut. Votre infidélité envers Carthage ne seroit pas sans doute

aussi fatale qu'elle l'est , si votre crime même ne vous avoit chargé ici d'un nouveau devoir. C'est à vous à subir tous les inconvéniens où vous vous êtes jetté, & à remplir en même-temps des obligations qui paroissent contradictoires. Oüi , quelque intérêt que j'aye au discours que je vous tiens, & quoique ma vie dépende de votre fidélité ; j'ai la confiance , & le courage de vous donner mon avis comme la loy des Dieux mêmes. Ils vous ont soumis à un pere , & vous vous êtes rendu redevable à une épouse. C'est à vous à allier les droits de l'un & de l'autre. Je me prêterai moi-même à tous les menagemens qui pourront servir à ce dessein : Mais enfin votre devoir est d'emmener une épouse qui croit elle-même devoir vous suivre.

Vous me suivre ! dit Giscon : Ah , Madame, vous perdrez bien-tôt cette pensée ; quand vous sçauvez que je suis proscrit , & déclaré criminel d'Etat par le Senat de Carthage. Je n'y cours que pour me soumettre à l'Arrêt qui m'a déjà condamné ; & pour subir à la vuë de tous mes Concitoyens la mort qu'on me prépare , & que je n'ai que trop me-

ritée. Je me flatte seulement de quelques secours que je trouverai peut-être occasion de donner à ma patrie , avant que de me remettre entre les mains de mes Juges. Le Commandement de l'armée Carthaginoise que l'on m'a ôté n'est que le préliminaire de cette affreuse destination. Voilà l'époux que vous voulez suivre. Ah , jouïssiez plutôt ici de la liberté que vous laissez un mariage qui va être rompu par ma mort , qui l'est déjà par le desaveu des Dieux & des hommes , & que vous avez scû rendre vous-même sans conséquence.

Vous êtes proscrit Giscon , repliqua la Princesse : C'est une raison qui fortifie la résolution que j'ai prise de vous suivre. Mon honneur demande que je me lave dans l'esprit de votre pere & de votre Senat du soupçon qui doit regner parmi eux , que je trempe dans la trahison qui leur est faite ; & que j'ai prêté à mon pere mon nom & ma main pour assurer leur ruine. Ne croyez pas qu'instruite aujourd'hui de la véritable cause de leur malheur , & de la part que la vrai-semblance m'y donne, j'acceptasse avec vous un asyle chez des peuples qui pourroient nous l'offrir. Vous ne devez

aller qu'à Carthage , quelque péril que vous y couriez , de la part des Ennemis de votre Empire , & de la part des Carthaginois irritez ; parce que ce n'est que là que vous pouvez du moins vous mettre en devoir de réparer votre crime. Ce n'est qu'à Carthage aussi que je prétens vous accompagner ; parce que c'est-là que je veux être justifiée , moi présente , par votre propre déposition. Je porte bien plus loin mes esperances ; & je ne sçai quel pressentiment secret me dit que ma justification sera avantageuse pour vous-même. Une faute particuliere , une foiblesse personnelle est toujours moins odieuse qu'un complot ; & qui sçait si une épouse innocente ne sauvera point un époux coupable ? Votre pere me sçaura gré d'avoir diminué votre désobéissance par la réserve qui , nonobstant les nœuds formez & scellez publiquement par le mien , m'a fait vivre avec vous comme une sœur & comme une amie ; jusqu'à ce que j'eusse l'aveu du Prince Zoros , ou signé de sa main , ou prononcé de sa bouche. Votre Senat , malgré les animosités présentes , aura peut-être quelque égard pour la fille du fameux

Antée , qui renonce à toute la gloire de son pere pour s'interesser aux malheurs de Carthage , & au salut du fils de son Prince. La sagesse de cet illustre corps dont les décisions sont proposées en regle à toute la terre , lui fera trouver sans doute quelque dénouement qui nous sera favorable. En un mot je m'expose à son arrêt plus tranquillement avec vous , que je ne vous y laisserois exposer seul.

C'en est fait , Madame , répondit Giscon : après vous avoir dit sur la situation de mon ame , & sur l'état de ma fortune tout ce que je devois vous dire pour m'acquitter envers vous , je cede à votre générosité. Déchu de ma premiere vertu , je dois me soumettre à des conseils plus éclairés que les miens. Mais il faut nous déguiser l'un & l'autre pour sortir de ce Palais ; & je crois même ne pouvoir vous faire entrer dans Carthage que déguisée. La Princesse consentit à tout. Ils convinrent entr'eux que Giscon feroit sçavoir au Général des assiegeans son dessein particulier , & sans parler d'elle. Qu'il l'avertiroit seulement qu'il devoit s'échapper avec deux esclaves armez com-

me lui , à la faveur d'une sortie que les assiégez devoient faire dans une nuit marquée. Tout cela fut conduit & exécuté avec toute la prudence & tout le bonheur imaginable. La Princesse, Seigneur, étoit un des deux esclaves dont on vous a parlé dans l'histoire qu'on vous a racontée. Elle ne put emporter avec elle d'autres effets que des pierrieres dont elle étoit la maîtresse. Quoique Giscon & son esclave la tinssent toujours entr'eux deux , & combattissent vivement pour écarter d'elle le péril des attaques , jusqu'à ce qu'ils eussent pu se faire connoître aux assiégeans ; elle courut dix fois risque de sa vie. Mais enfin la Providence la sauva, & ils furent tous trois conduits dans la tente du Général Carthaginois. Celui-ci donna à Giscon une frégate où il étoit le maître , & qui ne portoit avec lui que l'équipage de service. Il se pourvût dans le premier port de tout ce qui étoit nécessaire pour les besoins & pour les commoditez de la Princesse. Il la soulagea dans cette navigation autant qu'il lui fut possible ; en la traitant néanmoins toujours d'esclave à l'extérieur ; & n'ayant mis dans cette confiance

dence que son prétendu camarade. Il fit faire à l'un & à l'autre une espede de cape qui tomboit jusqu'aux piés , & accompagnée d'une piece qui couvroit amplement la tête ; afin que sous ce manteau simple & même grossier, elle pût en entrant dans Carthage être vêtue d'une maniere à peu près conforme à son sexe & à sa naissance. Ils arriverent malgré quelque agitation de la mer qui les fatigua sans les retarder.

Je ne vous repete point la maniere dont Giscon entra dans la ville , & en traversa toutes les ruës jusqu'au Palais du Prince où se tenoit le Senat ; ni l'obstination avec laquelle il demanda qu'on y introduisît avec lui ses deux esclaves ; puisqu'on vous en a fait le recit. Mais voici ce qu'on laissa pour lors ignorer au peuple , & ce qui se passa dans le secret de cette assemblée , où le Prince & les Senateurs voulurent bien m'admettre. Giscon alla d'abord se prosterner aux piés du Thrône de son pere, pendant que les deux esclaves se mirent à genoux assez loin derriere lui. Il lui dit , en relevant son corps & sa tête pour pouvoir parler : Qu'il avoit bien du regret que sa mort ne fût pas suffi-

sante pour réparer les maux dont il étoit cause : Qu'il souhaitoit pourtant que son Prince , qu'il ne méritoit pas d'appeller son pere , lui permît de combattre jour & nuit pendant la durée du siège , à l'attaque la plus forte : Qu'il renonceroit publiquement à l'honneur qui accompagne d'ordinaire un pareil trépas ; qu'il le déclareroit lui-même un supplice ; & qu'il viendrait s'y offrir en effet s'il sortoit vivant du dernier combat qu'il faudroit donner.

Le Prince Zoros lui dit d'abord de se lever , & de s'asseoir sur une selette qui étoit derrière lui ; & il fit signe en même-tems qu'on fit asscoir les deux esclaves sur un banc , placé au fond de la salle contre le mur : Après quoi il parla ainsi. Giskon , lorsque votre frere crut vous avoir tué à la bataille de Capsa , je ne voulus le recevoir que dans le Senat. Il étoit juste que je ne vous reçusse que de la même sorte , vous qui êtes bien plus réellement coupable que lui : Mais voici ce qui distingue les deux conjonctures. Le courage de votre frere le portoit à des conquêtes auxquelles je consentois peu ; & je n'avois aucune part à l'injustice person-

nelle qu'il vous faisoit alors. Ici au contraire, je suis la premiere cause de vos malheurs, des miens; & ce qui est plus fâcheux encore, des malheurs de tout l'Empire Carthaginois. L'état déplorable où vous l'avez réduit est la suite de ma prédilection à votre égard, peut-être fondée d'abord, mais trop marquée à l'exterieur, & trop peu éclairée dans ses effets. C'est elle qui m'a fait résister aux conseils du Senat qui connoissoit mieux que moi à quoi vous étiez propres l'un & l'autre. C'est elle enfin qui m'a fait perdre l'aîné de mes fils par une mort irréparable, & le second par un crime inexcusable. Je n'ai donc garde de me rendre votre Juge, puisque je suis en quelque sorte votre complice. Il m'est encore moins permis de me plaindre de l'offense particuliere que vous avez faite à l'autorité paternelle, que j'en'ai pas scû conserver sur vous. Nous avons appris par tout autre que par vous, qu'abusant de la permission générale que j'ai eu la foiblesse de vous donner à l'inscû du Senat, de travailler à la paix par les moyens que vous croiriez les plus efficaces; vous vous êtes laissé vaincre aux charmes & aux séductions

de la fille de notre Ennemi mortel que vous avez épousée & qui triomphe aujourd'hui avec son pere de notre perte, & peut-être même de votre fuite. Je vous pardonne tout cela, mon fils, sans me le pardonner à moi-même. Mais voilà vos Juges : Comme ils ne peuvent pas être les miens ; le moins que je puisse faire pour la satisfaction publique, est de recevoir en votre personne la punition à laquelle ils jugeront à propos de vous condamner.

Je ne sçai point, Seigneur, continua Amedés, quel jugement vous porterez de ce discours d'un Prince devant son Senat. Mais si vous daignez faire réflexion que le pouvoir de ce Prince n'étoit pas totalement absolu : peut-être ne désapprouverez-vous pas, dans une situation d'ailleurs aussi terrible que celle où l'on se trouvoit, un tour qui d'une part dévoiloit à fond son intention & ses desirs ; & qui de l'autre désarmoit les Juges par la soumission, à laquelle ce vénérable Vieillard réduisoit en quelque sorte sa personne même. Quoi qu'il en soit, Giscon sur la selette parla ainsi : Vénérables Sénateurs ; ce n'est point assez que je me

reconnoisse coupable en général : Je me crois obligé pour donner un fondement plus sûr à votre Arrêt contre moi, de vous faire le détail de toute ma conduite à Siga. Là-dessus il raconta fidèlement tout ce qui s'étoit passé dans les entretiens qu'il avoit eus avec Antée & hors de la Ville , & dans son Palais ; la maniere dont le Roy lui avoit d'abord présenté & ensuite offert sa Fille conjointement avec la Couronne des Massæsyliens , les réponses qu'il avoit faites à ces deux articles ; & enfin la conclusion de son mariage qu'Antée , pour mieux couvrir ses desseins perfides , avoit extrêmement pressé. Mais à l'égard du caractère , & des sentimens de la Princesse , dans le dessein qu'avoit Giscon de surprendre plus vivement l'Assemblée par sa présence même, il se contenta de dire : Cependant, ô équitables Juges , il ne suffit point que je m'accuse , si en même tems je ne justifie l'innocence. En épousant la Princesse Fille d'Antée , je n'ai pas été moins criminel envers elle qu'envers mon Pere. Il a fallu , pour la faire consentir à cette union , que son Pere & moi lui ayons déguisé le véritable état

des affaires : que j'aye souffert que l'on m'ait présenté à elle comme un Mediateur autorisé par les deux Nations : & qu'enfin je lui aye donné lieu d'être persuadée que mon Prince & mon Pere n'accordoit la permission générale dont il a parlé lui-même , que sur la proposition expresse que je lui avois faite par mes Lettres de mon Mariage avec elle. Elle a été plus loin ; & je dois confesser à son honneur & à ma confusion , qu'elle s'est obstinée à demeurer vierge , malgré le don actuel de son Pere présent , jusqu'à ce qu'elle vît l'aveu du Prince Zoros signé de sa propre main , ou qu'elle l'entendît prononcer de sa propre bouche. Elle seule est cause que ma désobéissance à cet égard n'a point été complete. Je lui ai appris le premier le manquement de foi de son Pere qui nous tenoit enfermés à Siga , pour nous cacher son entreprise sur Carthage : & du moment qu'elle l'a sçu , elle m'a prévenu elle-même sur l'obligation que je lui allois exposer de venir au secours de mon pere , malgré toutes mes liaisons avec le sien. Bien loin de prendre part aux injustes succès d'Antée , elle ne s'est intéressée

qu'à mon juste repentir, & à l'accomplissement de mes devoirs, quelques périlleux que je me les fusse rendus moi-même. Vous allez entendre les témoins, & voir la preuve de ce que j'avance.

Aussi-tôt sortant de sa place avec une action qui répondoit aux sentimens dont il étoit pénétré, il courut au bas de la salle; & prenant par le bras le premier des deux esclaves que l'autre suivoit, il l'amena devant son pere & devant les Juges. En même-tems levant la piece qui lui couvroit la tête, & développant tout le manteau qu'il jetta sur les bras de l'autre esclave; la Princesse parut dans un habit convenable, avec toute la modestie d'une accusée; & toute la fermeté d'une innocente. On ne vit jamais mieux qu'alors quel est l'empire de la beauté. Tout le Senat se leva par respect, & il se fit un long murmure d'étonnement & d'admiration. Mais faisant ensuite reflexion qu'ils étoient des Sénateurs & des Juges, ils convinrent entr'eux qu'ils ne devoient considérer dans la Princesse Zarite ni la beauté, ni la naissance; & qu'il ne leur étoit permis d'admirer en elle que la sagesse, la fidélité & le cou-

rage. Ils la déclarerent comme par acclamation , la plus parfaite amante , & la plus vertueuse épouse qui fût jamais. Ils s'adresserent alors tout d'une voix à leur Prince ; & ils dirent qu'ils n'avoient rien à lui prescrire sur l'aveu du mariage de son fils. Mais que si la Princesse portoit sa constance jusqu'à vouloir être irrévocablement liée à son époux avant que d'avoir entendu l'Arrêt qui alloit décider de son sort ; ils seroient tous témoins avec plaisir du consentement que le Prince Zoros donneroit à cette union. La Princesse qui voyoit déjà dans les yeux de ce pere tendre la satisfaction interieure qu'il recevoit de cet applaudissement général, prit elle-même Giscon par la main ; & s'alla mettre à genoux avec lui au plus bas des marches du Thrône. Ce bon Prince leur dit presque en pleurant : Avancez-vous, mes enfans , & venez recevoir mes embrassemens que je ne puis pas vous porter. Personne ne put alors ni retenir ni cacher ses larmes. Dès que ce mouvement fut un peu apaisé ; le Prince Zoros dit à Zarite : Incomparable Princesse , dont mon fils & moi n'étions pas dignes , accordez

à mes vieux jours la consolation de ne m'appeller jamais que votre pere. Ah , s'écria Sethos en cet endroit ; c'est elle-même qui est ici avec le Prince Zoros , & je vois dès-à-présent toute la suite de leur histoire. J'avois peut-être besoin de cet exemple pour me ramener à la modestie dont il est si aisé à l'homme de sortir : je sens que je n'ai rien fait encore d'aussi heroïque que cette Princesse ; & il est avantageux pour moi que ce soit une femme qui m'humilie. Seigneur , repliqua très-sagement Amedès , mon dessein n'est pas assurément de rabaisser sa vertu ; mais vous pouvez remarquer que l'amour l'a bien soutenuë. Il est beau sans doute que cette passion ne se soit pas opposée aux premieres précautions que sa sagesse lui fit prendre à l'égard de son époux. Mais au fond quoique la possession de ce qu'on aime ne soit pas excluë par l'amour heroïque ; elle est toujours son objet le plus reculé. Avant elle passe l'interêt de la personne aimée quelquefois contraire à sa possession même ; & sur-tout l'accomplissement des devoirs qui nous rend plus digne de son estime & de ses regards. Après

cela je compte pour beaucoup du côté de la grandeur d'ame les travaux, & les périls effuyés en faveur de l'objet aimé : Mais je les compte pour rien du côté de la vertu, quand ils n'ont point eu d'autre motif. L'amour heroïque, c'est-à-dire, ce sentiment d'un cœur genereux ; cette flamme épurée, qui n'empêche pas les hommes d'être grands, & qui les invite même à le devenir, est sans doute fort au-dessus de l'amour vulgaire, contentement grossier, ou fureur effrenée des sens ; qui confond le grand homme avec l'homme vil, & l'homme vil avec la bête. Mais je souhaite, Seigneur, pour votre repos & pour votre bien, que vous n'éprouviez jamais aucun des deux. Vous rentrerez bien-tôt dans le Royaume dont vous êtes l'heritier. Les exploits que vous avez faits jusqu'à ce jour, & ceux que vous allez faire encore en faveur des Carthaginois attireront sur vous les yeux de toutes les beautés de l'Egypte. Elles se laisseront gagner les premières au mérite éminent, & à la haute réputation dont votre nom même supposé leur présentera l'idée. Gardez-vous alors, Sei-

gneur, de cet écueil des heros ; & pensez que pour un cas , comme celui de la Princesse , où le devoir même exigeoit la perseverance ; il y en a mille où la seule grande action qu'il y ait à faire dans l'amour qui paroît le plus innocent , est de le surmonter & de l'éteindre. Cependant vous ne vous trompez pas en jugeant que le Prince Zoros & la Princesse Zarite sont ici vos hôtes. Mais pour achever mon recit , je dois vous dire encore que d'abord après la confirmation de ce mariage ; le Sénat voulant proceder à la disposition de son Arrêt , chargea deux Officiers de conduire les deux époux & leur esclave dans une chambre voisine , où le Prince donna ordre qu'on portât les rafraîchissemens dont ils avoient un grand besoin.

Sur l'offre que Giscon avoit faite d'aller combattre sur les remparts , on jugea qu'il seroit bien plus avantageux qu'il pût tirer quelque secours des peuples voisins ; & l'on jeta les yeux sur les Capsenses. Ceux-ci lui avoient bientôt pardonné le refus qu'il avoit fait autrefois de les commander à la bataille de Capsa : & depuis son retour de

l'Egypte, ils lui avoient envoyé une Ambassade pour le remercier de leur fondation dont il étoit l'Auteur, & des loix qu'il leur avoit données. Il les étoit même allé voir plus d'une fois. On lui porta dans la chambre où il étoit cette nouvelle proposition ; & vous jugez bien qu'il l'accepta avec joye. Mais on crut qu'il étoit bon de cacher au peuple le lieu où il alloit, afin qu'Antée l'ignorât aussi plus long-tems. Du reste le Senat qui vouloit prendre les voyes d'adoucisement que vous avez scûës par son Arrêt, qui a été connu de tout le monde, fut bien-aïse de faire voir aux Citoyens, que Giscon faisoit un bon usage de sa grace, ou du moins employoit bien le temps que lui donnoit le délai de l'exécution de sa Sentence. C'est par une vûë à peu près semblable que l'on jugea à propos de ne point manifester encore la Princesse, & même de l'envoyer incessamment avec le Prince dans cette retraite qu'on ne désigneroit à personne, & où l'on souhaita que je les accompagnasse. Nous pensions tous dès lors qu'Antée ne manqueroit pas de faire bien-tôt un grand bruit de l'enlèvement de sa fille.

Mais le Commissionnaire, que le Roy des Atlantes nous a donné pour les affaires du dehors, rendit il y a quelque temps au Prince Zoros la lettre d'un Sénateur adressée à lui même comme à un particulier sous le faux nom qu'on lui fit prendre, & apportée au port du Lixus par un Carthaginois fidelle. Il est dit dans cette lettre qu'Antée n'a point ignoré l'évasion de sa fille. Mais que comme elle étoit renfermée très-étroitement dans le Palais de Siga, il a donné ordre qu'on ne publiât point cette évasion. On ajoute qu'il la dissimule lui-même; pour écarter des propositions d'accommodement, auxquelles l'envie & l'esperance de prendre Carthage ferme tout accès auprès de lui. On conclut enfin dans cette assemblée que les Sénateurs sans dire à personne ce que l'on convenoit de tenir secret, raconteroiént néanmoins à leurs amis tout ce qui pourroit aller à la décharge de Giscon, ou à la diminution de sa faute; comme les séductions d'Antée à son égard, & le violement de ses promesses qu'il lui avoit faites. C'est par cette voye que les Carthaginois, qui ne sont sortis de Cartha-

ge qu'après nous, ont pu ſçavoir tout ce qui vous a été raconté d'après eux.

Dès qu'on eut dreſſé l'Arrêt, on ramena les deux époux dans la ſalle, & on leur en fit lecture, avant que de la faire au public. Giſcon ne répliqua rien, & marqua au contraire beaucoup de reconnoiſſance envers ſon pere & envers le Senat. Mais la Princeſſe dit, que ſi l'on avoit attaché le terme de la vie de ſon époux au premier enfant qu'il auroit d'elle ; ce terme étoit encore bien éloigné : Et parlant elle-même en quelque ſorte comme Juge, elle ajoûta que le Prince Zoros, qu'elle ſe tenoit heureuſe d'appeller ſon pere, devoit accepter en reparation des foibleſſes dont il s'étoit accuſé lui-même, de ne voir jamais un petit-fils aſſis ſur ſes genoux. J'eſpere, continua-t'elle, que le Roy mon pere ſe rendra à la raiſon, & acceptera quelque traité de paix avec Carthage. Mais ſi le malheur vouloit que ne pouvant être deſarmé que par la force, il mourût dans quelque occaſion de la main de mon époux, ma reſerve dureroit toute ma vie. Je ſçai que cette conſideration ne doit

arrêter Giscon en rien, quand il s'agira du salut de sa patrie : Mais personne ne pourra me contraindre de recevoir en mon lit celui qui auroit trempé sa main dans le sang de mon pere. Le plus ancien des Senateurs répondit au nom de tout le Corps , que la précaution de la Princesse n'avoit rien que de louable : mais que les Dieux faciliteroient les choses , & fourniroient les moyens de tout accorder.

Amedès ayant terminé là sa narration , dit au Prince que la nuit qui s'approchoit les avertissoit de rentrer dans la maison , où il ne doutoit pas que ses hôtes ne l'attendissent avec impatience. Que par cette même raison il remettoit au lendemain à le supplier de lui apprendre comment de Sethos il étoit devenu Cherès. Mais qu'il auroit bien de la peine à se dispenser de raconter pendant le repas du soir les découvertes dont tous les peuples de la terre lui étoient redevables , & les établissemens qu'il avoit procurez aux Phœniciens en particulier. Cherès lui répondit qu'il feroit tout ce que le Prince & la Princesse souhaiteroient de lui : Mais qu'il croyoit que le plus

pressé, & le plus intéressant pour eux seroit de conférer ensemble des moyens les plus sûrs & les plus prompts de délivrer Carthage. Amedès repliqua que bien que Zarite eût épousé tous les intérêts de sa nouvelle patrie, surtout contre un pere injuste, perfide, & qui l'avoit en quelque sorte vendue & sacrifiée elle-même à son ambition; il y auroit néanmoins quelque chose de contraignant pour elle & pour les assistans, qu'elle fût présente au projet & au plan d'une guerre où il s'agissoit d'attaquer personnellement Antée. Qu'ainsi il croyoit qu'il seroit mieux de renvoyer ce détail à une conference qu'ils auroient le lendemain dans le cabinet du Prince Zoros. En achevant ces paroles, ils se trouverent à la porte qui donnoit sur la grande allée; & apprenant des domestiques qui étoient rentrez, que la Princesse qu'on ne nommoit pourtant pas ainsi, étoit auprès de son pere; ils monterent dans la chambre. Amedès parla le premier, & dit qu'il avoit l'honneur de leur présenter le fameux Cherès. Le Prince Zoros répondit que sa fille & lui avoient bien jugé que cet hôte n'étoit pas

un homme ordinaire. Qu'ils s'étoient même flatez qu'Amedès le connoîtroit comme étant tous deux Egyptiens ; & qu'il les confirmeroit dans les honneurs qu'ils avoient deſſein de lui rendre. Là-deſſus Amedès avoia que connoiſſant en effet , non-ſeulement le nom & la perſonne , mais encore le caractere de ce Heros , il avoit trahi utilement leur ſecret ; & qu'il oſoit leur montrer en lui un défenſeur zélé , & le reſtaurateur prochain de l'Empire Carthaginois. La Princeſſe dit auſſi-tôt : Seigneur , j'entre avec une reconnoiſſance infinie dans toutes les obligations que vont vous avoir le Prince Zoros & ſon fils mon époux abſent. Mais ſi vous avez quelque pitié d'une Princeſſe affligée , épargnez la perſonne de mon pere. Vous que la renommée vante par tout comme un vainqueur bienfaifant , & un conquerant favorable ; ne me faites pas ſentir le poids de vos ſuccès , & de vos triomphes. Je conſens que vous réduiſſiez mon pere à la paix ; mais ne me condamnez pas aux larmes par vos victoires : Ne rendez pas orphelin avec moi un jeune frere auſſi innocent que moi des entrepriſes de

notre pere. Madame , répondit Cherès , ce n'est pas ici que j'ai pris la pensée de secourir Carthage ; & je ne comptois pas même d'y trouver ni le Prince Zoros , ni la Princesse Zarite. Les Dieux ont mis ce dessein dans mon ame dès la premiere fois que j'ai entendu parler des injustices du Roy Antée. Vous me faites déjà la grace d'être persuadée que je ne suis point alteré du sang humain ; mais les Dieux seuls peuvent conduire les événemens d'une guerre qui sera peut-être longue. D'ailleurs , Madame , vos demandes meritent autant de louanges que vos démarches ; & en quelque lieu que je puisse être , je serai toujours un des plus grands admirateurs de votre vertu.

La Princesse obligée de se contenter de cette réponse , la seule en effet que Cherès pût faire alors , se retira ; & descendit pour disposer elle-même avec ses deux domestiques un repas un peu plus ample que le précédent , & tel que la campagne , & la saison pouvoit fournir les moyens de le faire. Il fut porté dans la chambre ; & le Prince ayant fait mettre Cherès au haut de la table ; la Princesse dit , que leur hôte

ayant assisté au repas public du Roy des Atlantés , ne seroit pas surpris de voir s'asseoir au bout de la table leurs deux domestiques , qui ne se leveroient que pour changer les services. Elle ajouta qu'indépendamment de la simplicité de ce merveilleux Peuple , à laquelle la bienséance demandoit qu'ils se conformassent tant qu'il voudroit bien les souffrir chez eux ; leur fortune présente les dispensoit des distinctions qu'un autre état pourroit exiger. Il n'y a point ici d'Esclave , continua-t'elle , les Atlantés n'en connoissent point parmi leurs habitans. Mais quand le seul privilege du pays sacré des Hesperides n'auroit pas affranchi celui-là , dit-elle , en montrant l'ancien Esclave de Gifcon ; mon Pere a eu la bonté de me dire plus d'une fois , que le courage avec lequel il avoit aidé mon époux à me sauver des perils que je courus en sortant de Siga , lui auroit acquis à très-juste titre sa liberté. A l'égard de cette aimable fille que vous voyés , elle n'a jamais été Esclave. C'est une Carthaginoise de condition libre que le Prince Zoros m'a donnée lui-même en partant de Carthage ; & le desir de récompenser sa fidélité

& son zele entre beaucoup dans l'impatience où je suis de voir le retablissement de cet Empire.

Dès que tout le monde fut à table, & chacun ayant devant soi ce dont il avoit besoin, Amedès, pour prévenir tout autre discours, engagea Cherès à raconter ses aventures. Toute l'assistance en fut enchantée. Et quoique dans un recit de ses exploits fait par lui-même, la gloire de ceux qui l'avoient suivi lui fût bien plus recommandable que la sienne propre ; de si grandes actions, & leurs motifs encore plus grands, donnerent lieu au Prince & à la Princesse de tirer chacun selon ses souhaits, les augures les plus favorables pour les services que ce Heros devoit leur rendre. Il leur donna encore tout le lendemain : & sans parler de la conversation particuliere qu'il eut dès le grand matin avec Amedès ; il mit fort avant dans son esprit toutes les lumieres qu'il reçut par rapport à son dessein, des conferences qui se tinrent entre Zoros, Amedès, & lui ; aussi-bien que tout ce qu'il ouit dire à la Princesse sans l'interroger.

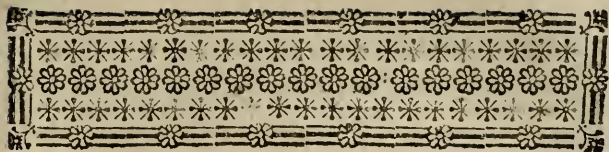
Cherès partit le troisiéme jour, sans

vouloir souffrir que personne l'accompagnât d'un seul pas plus loin que la porte , pour ne donner aucun soupçon aux Atlantes qui pourroient les rencontrer. Il revint à Lixa , où il ne demeura qu'un jour & une nuit, du consentement du Roy même , auquel il affecta de parler peu. De-là il se rendit par le plus court chemin au port du Lixus , où les quatre jours qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de sa flotte furent les plus longs de sa vie.

Dès le matin du premier jour il monta sur une petite hauteur couverte d'arbres , d'où l'on découvroit toute la mer. Et comme il trouva là une grotte dans laquelle il y avoit une source d'eau-vive , il la choisit pour être jusqu'à son départ l'habitation de sa journée , d'où il ne revenoit dans l'hospice que vers le soir. Il ne perdit point son tems dans cette grotte. Ce fut-là que sur toutes les connoissances qu'il venoit d'acquérir , il forma l'arrangement de la guerre que nous allons voir. Quoiqu'il se fût levé très-matin le cinquième jour , où l'impatience commençoit à le prendre , il fut prévenu par la chaloupe qu'il vit entrer des se-

nêtres de l'Hospice dans le port. Il prit congé de l'Intendant qui le conduisit selon la coutume dans le Temple des Dieux Hospitaliers. Il jeta dans le tronc tout l'or qu'on lui envoyoit sans le compter. Il fut reçu de sa flotte avec des acclamations, où n'entroît point un ceremonial qu'il avoit eu la précaution de défendre, mais qui lui donnerent beaucoup de confiance pour les entreprises auxquelles il vouloit l'employer.

Fin du huitieme Livre.



S E T H O S.

LIVRE NEUVIEME.

CHERE's en visitant tous les vaisseaux les uns après les autres , les trouva renouvelés d'hommes , de munitions & de tout ce qui pouvoit leur manquer en arrivant à Banasa. On avoit sur-tout remplacé les chevaux , dont on avoit perdu à proportion plus que d'hommes dans le cours entier de la navigation : Et il est à remarquer que de tous les animaux de travail , l'homme est celui qui résiste le plus longtemps à la fatigue , à la privation de la nourriture ordinaire & au changement de climat. Les deux Officiers s'étoient acquittés de leur commission avec un grand zele : Et sans qu'on les pût accuser d'avoir revelé le secret de

leur Commandant ; les Phœniciens de la flotte aussi bien que ceux de Banasa s'étoient bien douté que le seul amour de la justice l'animeroit contre Antée. Ils avoient appris des nouvelles plus particulieres de ce Roi par des Vaisseaux de leurs compatriotes arrivés au port de cette colonie dans l'intervalle de l'absence de Cherès. Ces derniers déchargèrent à la hâte leurs marchandises pour avoir l'avantage de joindre leurs Vaisseaux à la grande flotte , & de participer à la délivrance des Carthaginois leurs alliez & leurs parens. Il est vrai que le conseil de Banasa ne permit à aucun Phœnicien résidant-là de s'enrôler en cette occasion. Comme les Rois de la Tingitane avoient donné en souveraineté la Ville , & un grand territoire à la Colonie par l'esperance qu'ils avoient conçûe des avantages que leur apporteroit le commerce Phœnicien ; elle ne jugea pas prudent ou équitable de laisser armer ses habitans contre lui. Mais elle permit aux Phœniciens passagers de se fournir chez elle de tout ce qu'ils croiroient nécessaire pour une expédition qui n'étoit pas même déclarée. Cherès

rès ayant fait assembler ensuite le conseil de guerre , proposa d'abord le dessein général de secourir les Carthaginois. Tous les assistans répondirent que la flotte entière s'étoit prêtée d'elle-même à cette proposition avant qu'on la fît ; & qu'elle seroit très-fachée que l'on trompât à cet égard son attente & son courage. Cela étant ainsi, dit Cherès , je crois que notre premier exploit doit être d'aller aider les Carthaginois à pousser le siège de Siga ; parce que ne laissant dans cette ville après sa prise , qu'une garnison convenable , nous conduirons vers Carthage le reste des troupes assiegeantes : Et nous en ferons avec les trente mille Soldats que vos soins ont rassemblez dans cette flotte une armée suffisamment nombreuse. Ce projet fut approuvé par le Conseil , & reçu avec un applaudissement unanime dans chaque Vaisseau où la nouvelle en fut envoyée.

Ce n'est pas , continua Cherès devant le Conseil encore assemblé , qu'il ne se présente à mon esprit une expédition antérieure à celle-là , & de beaucoup plus prochainé. Le vent qui est favorable , nous peut mettre dans deux

jours à l'entrée du détroit , & à la vûe de Tingi capitale du Roy Antée. Il ne s'agit point d'en former le siege. C'est une entreprise pour laquelle nous n'avons ni les troupes , ni les machines nécessaires ; & qui avec tous ces secours seroit trop longue , & laisseroit à ce Roy le temps de prendre Carthage. La même difficulté n'a pas lieu au sujet de Siga dont le siege est déjà avancé , & dont la prise aura d'ailleurs l'avantage de grossir notre armée, qu'il faudroit au contraire demembrer, pour laisser une Garnison suffisante dans Tingi. Je me borne donc à l'égard de cette dernière place à lui faire en passant, & dans l'espace d'une seule nuit, quelque insulte qui puisse chagriner Antée , & diminuer la confiance avec laquelle il assiege la Capitale de l'Empire Carthaginois. Mais pour tenter avec prudence cette expedition ; il seroit bon que nous eussions quelque idée de l'interieur de cette Ville , & des avenues par où nous pourrions la surprendre plus aisément. J'ai déjà ouï dire que les Phœniciens nouvellement venus à Banasa , & dont les Vaisseaux ont bien voulu se joindre à notre flotte, avoient passé quelques mois à Tingi ,

pour y distribuer leurs marchandises. Si leurs Capitaines ici présens nous faisoient part de ce qu'ils ont observé pendant le séjour qu'ils y ont fait ; nous jugerions tous ensemble , si l'on peut executer quelque chose de ce que je viens de proposer.

Le premier de ces Capitaines dit d'abord : Que s'étant trouvez à Tingi lorsqu'on y reçut la premiere nouvelle du siège de Siga , ils virent que le Gouverneur mettoit tout le monde en ordre & en regle. Qu'il fit même visiter subitement leurs Vaisseaux ; où n'ayant trouvé que leur armement ordinaire, on les avoit laissés tranquilles. Mais que tout s'étoit relâché dès que l'on avoit sçu la suspension du siege de Siga ; & que les progrès d'Antée toujours croissans , avoient enfin tout fait passer du relâchement à la dissolution. Il ajouta que depuis qu'on avoit appris le gain de la bataille de Tubusupte , & sur-tout le siège de Carthage formé par le Roi en personne ; on avoit établi des fêtes nocturnes , pendant lesquelles toute la grande place devant le Palais d'Antée étoit illuminée , & qu'on n'y voyoit de toutes parts que des danses

& des festins. Qu'on amenoit là tous les soirs le jeune Prince nommé Tygée & âgé d'environ douze ans. Qu'on le plaçoit au dehors du Palais sur une haute & large estrade où on le faisoit manger seul. Qu'il n'avoit auprès de lui que les deux Gouverneurs chargez de son éducation , & les Officiers de sa table avec lesquels on le laissoit amuser ensuite jusqu'à minuit. Qu'ils étoient tous sans épée comme en pleine paix ; Mais qu'une vingtaine de Gardes environnoient fort negligemment le bas de l'estrade. Que les deux Gouverneurs du jeune Tygée faisoient prosterner contre l'ancienne coutume tout le peuple qui étoit en bas à son arrivée & à sa sortie. Qu'ils avoient ouï plus d'une fois l'un ou l'autre de ces Gouverneurs dire au Prince : Seigneur, voilà une petite partie des sujets du Roy votre Pere. Vous serez un jour leur maître , & vous pourrez disposer à votre gré de leurs biens & de leurs vies. Inspirez-leur de bonne heure par votre air & par vos manieres le respect qu'ils vous doivent. Presentez - vous toujours avec une contenance fiere, & accoutumez-vous à parler d'un ton de Roy. Seigneur,

ajoutoit l'autre : Non seulement vous ferez Roy ; mais à l'exemple du grand Antée votre Pere , vous ferez vainqueur & conquérant. Il faut que votre nom seul porte l'allarme chez les nations les plus éloignées , & que leurs Rois fugitifs les abandonnent successivement à votre puissance. Vos premiers châtimens sur ceux qui oseront vous résister , doivent vous applanir une route jusqu'au bout de l'Univers. Pour fruit de ces leçons le petit Prince se mettoit à jouer. Je me ferois ennuyé aussi-bien que lui , dit Chérès , de pareils discours qui ne vont qu'au faste de la Royauté, ou à en faire la terreur du genre humain. On diroit que ces gens-là dressent un cheval de parade , ou un oiseau de chasse , & non pas un homme. Cependant continua-t-il , je vois déjà là une ouverture très-heureuse pour le plus beau coup que nous puissions faire. Ce seroit d'enlever le jeune Prince au milieu de ces réjouissances qui apparemment durent encore. Mais il seroit à souhaiter que les gens dont nous avons besoin pour cet exploit , & qui selon ma pensée , ne doivent pas être en fort grand nombre ,

pussent descendre en quelque rade en deça de la Ville , & y entrer plus soudement qu'on ne peut le faire par le port. Un autre Capitaine dit qu'il en sçavoit une d'où plusieurs chemins conduisoient à l'avenüe de la porte de la Ville appelée la porte du midi , qui n'étoit à gueres moins d'une demie lieüe du rivage : Mais qu'aussi cette porte ne se fermoit point ; & que c'étoit par-là que les habitans de la campagne entroient & sortoient en foule toute la nuit , depuis l'établissement des fêtes. Voilà tout ce que je demande , dit Cherès. Dès que la nuit de demain sera close ; une cinquantaine des nôtres , menez à terre par des Chaloupes prendront les différens chemins qui conduisent à cette porte. Ils tâcheront de se confondre avec les habitans de la campagne : Et en arrivant ils se placeront autour de l'estrade du Prince le plus près qu'il leur sera possible de le faire sans affectation. Il faut donc n'employer à cela que nos gens , interrompit un autre Capitaine des Phoeniciens qui avoient séjourné à Tingi. Ils sont les seuls qui connoissent la Ville & ses environs , & il faut de plus qu'ils soient

Habillez comme les Tingitans de la campagne , & qu'ils ne portent aucune arme qui paroisse. Nous trouverons dans nos Vaisseaux de quoi former à peu près cet habillement pour cinquante personnes ; & je me charge , si l'on veut , de les conduire. Il n'y a aucun de nous , dirent les Capitaines de son ordre , qui ne vous dispute cet honneur. Chers Compagnons , reprit Cherès , vous trouverez bon pour vous accorder , que je conduise moi-même l'entreprise que je propose. C'est moi qui veux enlever la personne du jeune Prince. Je prendrai seulement pour guides les deux d'entre-vous , que le hazard vient de faire parler les premiers. Ils ne quitteront point mes côtes , & ils auront ainsi que leurs cinquante Soldats une épée cachée sous une robe courte , telle que je crois que les hommes de la campagne la portent par-tout. Je serai le seul qui n'aurai aucune arme , de peur qu'elle ne m'embarasse dans l'action que j'ai à faire.

Mais comme dans la plûpart des coups de surprise , il est plus aisé d'entrer que de sortir ; parce qu'on peut entrer furtivement , & qu'on ne sort

guerres que dans le tumulte : C'est au sujet du retour qu'il me paroît juste que toute la flotte nous aide. Nos Pilotes qui connoissent cette côte m'ont déjà dit que l'ouverture du bassin de Tingi est assez large pour donner passage à dix Vaisseaux de front. Je compte qu'après que nous ferons débarquer à la rade, dix de nos Vaisseaux de moyenne grandeur entreront trois heures après dans le Port à force de rames. Le reste de la flotte demeurera au dehors, pour porter du secours à ceux qui seront entrez, s'ils en ont besoin. Les fanaux qui éclairent la pointe des deux môles guideront des Ennemis que les Tingitans ne sçavent pas être si proches. Les Vaisseaux entrez, jetteront d'abord à droite & à gauche les matieres combustibles dont vous sçavez l'usage, sur les Barques qu'ils trouveront dans le Port : Car j'entens dire qu'Antée n'a point d'Armée navale. Il n'a pas cru qu'elle lui fût nécessaire sur l'Océan que regarde Tingi, & qui en effet n'a point encore porté de flotte aussi à craindre que la nôtre. Mais il n'en a point non plus sur la Mediterranée, & dans une guerre entreprise contre un Empire

Maritime comme celui des Carthaginois. Cela vient sans doute de ce que voulant conduire cette guerre par trahison, il a négligé de prendre tous ses avantages. Mais j'ose espérer que ce défaut de précaution sera la cause de sa deroute ; & qu'étant maîtres de la Mer, nous le ferons bien-tôt de la Terre. Par rapport à notre dessein présent, le premier bruit que vous excitez dans le Port attirera nécessairement de ce côté-là l'attention de tous les Citoyens. Ce sera le premier avertissement pour nous qui nous trouverons dans la place. Nos gens tireront leur épée de dessous leur robe dès que je mettrai le pié sur la première marche de l'estrade. Mes deux guides seuls y monteront avec moi l'épée à la main, pour écarter, ou pour percer les Gouverneurs, ou les Officiers domestiques qui voudront sans doute emporter le jeune Prince dans le Palais. Je me propose de me saisir de lui entre leurs mains ; pendant que nos cinquante Soldats nous défendront contre les gardes, & contre tous ceux qui pourroient se joindre à eux, & les empêcheront ainsi de nous venir attaquer sur

l'estrade. Pour la flotte, il est important que les premiers Vaisseaux qui pourront toucher le bord, débarquent à la hâte autant de Soldats qu'il en faudra pour faire deux fortes hayes depuis le Port jusqu'à la place, & jusqu'à nous. Il faut renverser & immoler tout ce qui se trouvera dans cet intervalle, sans aller ailleurs ni plus loin. C'est entre ces deux hayes, que je compte de m'en revenir en courant, portant le jeune Prince entre mes bras, & suivi de nos cinquante Soldats déguisez, jusqu'au Vaisseau qui nous recevra. Mais je ne sçais si cette traite sera longue. Non, Seigneur, dit un autre Capitaine ; car de la grande place au Port, il n'y a qu'une rue fort droite, assez large, & qui n'a qu'environ cent pas de longueur. Cependant, ajoûta ce Capitaine qui n'avoit pas encore eu le temps de bien connoître Cherès ; Nous voilà dans cette supposition maîtres de la Ville & du Port, pourquoi ne pas les garder ? Ou si nous ne voulons y laisser aucunes troupes, il ne tiendra qu'à nous de faire passer tous les habitans de Tingi au fil de l'épée, ou de les détruire par les flammes avant que de

nous rembarquer. Non , dit Cherès , mon intention n'est pas de garder la Ville par la raison que j'ai déjà dite , & que vous avez rappellée. Nous ne sommes pas sûrs même que les forces de la Tingitane , que nous ne connoissons pas , ne pussent se réunir bientôt , & en chasser notre Garnison. D'ailleurs notre but unique est de secourir Carthage , & c'est dans cette seule vûe que j'ai conçu le dessein d'enlever le jeune Tygée. Les conquerans de profession se soucient peu de leurs sujets. Un Royaume Etranger les flatte plus que le leur propre ; & je sçai qu'Antée en particulier se consoleroit de la perte de Tingi par la conquête de Carthage. Mais j'ai peine à croire que l'enlèvement d'un fils son unique successeur ne mortifie son orgueil , n'ébranle ses esperances , & ne dérange ses projets mêmes. Je consens encore moins au carnage & à l'embrasement de Tingi. Ne nous présentons point aux peuples qui bordent la Mediterranée , & sur tout aux habitans des trois Mauritanies , comme des Meurtriers ou des Incendiaires. Nous voulons être les libérateurs de Carthage votre alliée qu'on at-

taque sans équité & sans honneur : Soutenons la justice de notre cause par celle de nos procedez. Faisons voir à nos Ennemis en chaque rencontre, que nous ne versons que le sang nécessaire pour une entreprise generale, dont le pouvoir de l'exécuter nous impose en quelque sorte l'obligation. Que notre exemple enfin leur apprenne avec le temps à desapprouver leur propre Roy ; au lieu de s'interessier follement à des succès qui ne peuvent jamais que leur nuire.

Après quelque conférence des Officiers entr'eux sur tout ce qui venoit d'être proposé ; le plus ancien répondit à Cherès : Que sous un autre Commandant que lui, le conseil auroit de la peine à consentir à un exploit aussi périlleux pour lui-même que celui dont il s'agissoit. Mais qu'ayant été témoins de l'heureuse exécution de tous ses projets ; ils ne pouvoient mieux faire que de se confier à sa conduite, & surtout à la faveur dont les Dieux avoient recompensé jusqu'alors la droiture & la générosité de ses intentions.

On employa donc tout le temps qui restoit jusqu'au soir du lendemain à pré-

parer, & à concerter une operation qui ne pouvoit réüssir que par une correspondance très-attentive des uns avec les autres. Cherès s'adressant d'abord en particulier aux deux Capitaines qu'il avoit choisis pour ses guides, leur communiqua l'envie qu'il auroit d'amener aussi les deux Gouverneurs. Mais, ajouta-t'il, je n'entens pas que cela nuise en rien à notre objet principal. Prenons garde sur toutes choses de ne pas blesser le jeune Prince : Car je vous avouë que j'aimerois mieux le manquer que de voir aboutir un projet de guerre à blesser un enfant. Tâchons d'éviter le même inconvenient à l'égard des deux Gouverneurs, ce qui est aisé s'ils sont sans armes. En tout cas ne nous chargeons pas d'eux s'ils sont blessez, ou de celui des deux qui le feroit. Dans cette vûë, répondirent presque en même temps les deux Capitaines, il faut nous faire suivre sur l'estrade par quatre de nos Soldats deguisez qui nous aideront à nous saisir des Gouverneurs, en jettant même nos épées s'il est nécessaire. Ceux qui resteront en bas suffiront pour nous défendre. Voilà sans doute, dit Cherès, tou-

tes les mesures que l'on peut prendre avant le coup : L'occasion dicta le reste. Allant ensuite parler lui-même à tous ceux qui devoient être employez à cette expedition ; il disoit à chacun d'eux qu'il devoit s'armer d'une valeur inébranlable pour executer ce qui lui seroit ordonné, & d'un sang froid toujours égal pour ne point s'écarter vers quelque autre chose. Que c'étoit par là seulement qu'ils conserveroient jusqu'au bout sur les Ennemis la supériorité que donne l'attaque ; & qu'il pouvoit espérer lui-même, nud & sans armes, comme il le feroit, de revenir sain & sauf jusque dans la flotte. Ce ne fut pas là le moindre intérêt qui anima le courage & la vigilance de tous ceux qui devoient le servir différemment depuis la place jusques dans le Port. En un mot le plan de l'entreprise, tel que nous venons de l'exposer, fut suivi avec tant de justesse, qu'en le rapportant nous avons fait d'avance le récit de l'exécution.

J'ajouterai seulement que la première allarme qui vint du côté du port jeta tous les Citoyens vers le côté opposé. Un grand monde fut étouffé dans les

portes qui conduisoient à la campagne. Les gardes du port mêlez dans la place parmi le peuple, & déjà ivres, laisserent arriver presque sans obstacle les soldats Phoeniciens bien armez au pié de l'estrade. Ceux-ci trouverent à peine jusque là une trentaine d'hommes à tuer ; parce que le Gouverneur, qui donnoit un grand repas dans la tour, n'eut pas le temps de venir former un corps de défense. Cherès qui ne perdoit point le jeune Prince de vûë, vit d'abord passer d'un saut tous les domestiques du haut de l'estrade dans la porte du Palais où ils se refugierent. Les deux Gouverneurs, qui ne pouvoient pas emmener le jeune Prince si vite, l'avoient déjà mis entr'eux deux pour lui faire descendre les marches, lorsqu'ils se sentirent enveloppez & saisis par les six hommes qui avoient suivi Cherès montant en ce moment avec une legereté extraordinaire sur l'estrade. Ceux qui resterent en bas furent plus que suffisans pour égorger les vingt gardes dont la mort fit fuir au loin tous ceux qui venoient confusément à leurs secours. Pendant ce tumulte qui ne regardoit que les Citoyens, les Soldats

de la flotte avoient poussé leur haye de part & d'autre jusques dans la place. Alors Cherès débarrassant le jeune Prince du milieu de ses Gouverneurs, & des six hommes qui les ferroient, le prit sur un bras ; & ce ravisseur généreux emporta sa proie , pour un dessein encore plus heroïque qu'il ne le manifestoit alors. Il étoit suivi des deux Gouverneurs prisonniers qui ne songeoient pas même à s'enfuir, voyant à leurs deux côtez un double rang de soldats armez, & derriere eux une cinquantaine de prétendus paysans l'épée à la main qui leur faisoient doubler le pas. Les ordres étoient si bien donnez, & les barques en feu jetoient encore tant de lumiere, que tout ce monde fut rembarqué en moins d'une demi-heure. Les dix Vaisseaux qui venoient de les recevoir sortirent du port aussi heureusement qu'ils y étoient entrez.

Aussi-tôt que l'on fut en mer, Cherès passa du Vaisseau où le hazard l'avoit mis, dans le Commandant qui étoit le sien, & qui se trouva le premier au-delà des moles. Il fit monter avec lui le jeune Prince & les deux

Gouverneurs ; & les ayant tous trois devant lui , il dit : Seigneur, les circonstances d'une guerre commencée par le Roy votre pere nous ont engagez à nous saisir de votre personne. Vous trouverez ici toutes les commoditez & toutes les douceurs qu'on pourroit vous procurer dans un Vaisseau qui vous appartiendrait ; & vous y recevrez une meilleure éducation qu'on ne vous la donnoit dans votre Palais. Pour vous anciens Gouverneurs du Prince , vous n'avez pas été pris en hommes sages , mais vous l'avez été en braves gens. Votre conduite à l'égard de votre Eleve n'étoit pas bonne : Mais vous êtes loüables de ce qu'il a fallu le tirer d'entre vous deux , & qu'on n'ait pu le prendre qu'en vous prenant vous-mêmes. Vous assisterez à toutes les instructions que des Prêtres de l'Egypte ses nouveaux maîtres lui donneront ; mais vous y assisterez en disciples : Et il vous est très-expressément défendu de lui parler en particulier jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que vous ayez profité vous mêmes des leçons qu'il recevra en votre présence. Il montra ensuite au Prince les deux domestiques qui

devoient le servir , & auxquels il demanderoit tous ses besoins. Le plus pressé pour lors étoit de le faire coucher. L'on mena aussi les deux Gouverneurs dans une même chambre assez éloignée de celle du Prince.

Dès le lendemain lorsqu'on eut passé le détroit ; Cherès invita deux des Prêtres Egyptiens qui l'accompagnoient , de vouloir bien rendre utile au jeune Tygée le temps de sa captivité. Ils accepterent cette fonction avec beaucoup de joye. Ils partagerent entr'eux le soin de ses mœurs & de ses études ; & ils engagerent même leurs confreres à lui faire part en quelques heures de la journée de leurs connoissances particulieres , pour le délasser. Cherès se chargea autant qu'il lui fut possible de ses récréations. Par toute cette conduite il gagna bien-tôt le cœur de cet enfant , au point qu'il n'avoit pas de plus grande joye que de voir l'Auteur de ses fers ; & il l'appelloit son maître plus tendrement qu'il n'avoit jamais nommé son pere. Ses Gouverneurs mêmes, qui étoient au fond les deux hommes les plus raisonnables de la Tingitane, sentirent bien.

tôt l'excellence de la Morale Egyptienne ; & ils retraisoient d'eux-mêmes les discours qu'ils avoient tenus avant que de l'avoir connuë. Les meilleurs esprits sont capables de se laisser entraîner au torrent des opinions regnantes, autorisées par l'éclat de quelques succès passagers ; mais dès que la vérité se montre, ils l'embrassent avec plaisir : au lieu que les genies vulgaires conservent leurs anciens préjugés jusque dans une génération plus éclairée ; & deviennent singuliers par la raison même de l'habitude qui ne faisoit d'eux autrefois que des hommes très-communs.

Cette flotte arriva en peu de temps devant Siga. Dès qu'elle se fut fait connoître aux assiégeans ; ils poussèrent mille cris de joye qui affoiblirent plus les cœurs de la garnison que la batterie la plus violente n'auroit pu affoiblir leurs murailles. Mais ce qui alarma encore davantage le Gouverneur & les Officiers chargés de la défense de cette place, fut qu'ils s'apperçurent dès lors que les Citoyens remplis depuis long-tems d'estime & de vénération pour Cherès, souhaitoient en

quelque sorte de tomber entre ses mains. La crainte des uns & l'espérance des autres fut bien augmentée par le grand nombre, le bel ordre & le bon état des troupes qu'on voyoit du haut des murailles débarquer de chaque Vaisseau. Cherès convint avec le Général Carthaginois d'envoyer dès le jour même un Heraut au Gouverneur. Il lui fit signifier qu'il avoit le jeune Prince entre ses mains , en lui faisant raconter en même-temps la maniere dont il en usoit à son égard. On lui présenta de la part de Cherès & du Général, des propositions honorables pour la garnison & avantageuses pour les Citoyens ; & on l'invita de prévenir par une reddition prudente les malheurs d'une réduction forcée & infailible. Le Gouverneur répondit qu'il rendroit compte incessamment au Roy son maître de ce qu'on venoit de lui faire entendre. Mais qu'en attendant ses ordres, il se défendroit à proportion des attaques dont la mesure dépendoit de Cherès & des assiégeans, & non pas de lui.

En effet le Gouverneur dépêcha aussi-tôt un Courier à Antée pour lui

exposer, outre le discours du Heraut, la nouvelle situation des choses. Il lui marquoit que les assiegeans venoient de recevoir par la flotte Phœnicienne un renfort de trente mille hommes, & un bien plus grand renfort encore dans le nom du fameux Cherès son Commandant. Il ajoûta que ce conquérant se faisoit précéder, non par la terreur du carnage; mais, ce qui étoit bien plus dangereux, par la réputation de sa sagesse & de ses vertus. Qu'en effet les habitans de Siga cachotent peu l'inclination qu'ils avoient pour lui. Que les soins qu'on avoit scû qu'il prenoit de la personne, & de l'éducation même du Prince Tygée son captif, leur faisoit esperer toute sorte de félicité de la part d'un tel vainqueur. Que la garnison néanmoins paroïssoit conserver toujours la même obéissance, & le même zèle pour son Roy. Mais qu'elle avoit besoin d'être incessamment soutenuë contre le nombre des troupes, & sur-tout contre la faveur publique qui accompagnoit Cherès.

Cependant Cherès, par une générosité à laquelle les assiegez ne s'attendoient pas, suspendit toute attaque

pendant les douze jours dont il jugea que le Gouverneur avoit besoin pour recevoir réponse d'Antée. Mais cette suspension fut bien différente de la malheureuse trêve que Giscon avoit accordée six mois auparavant à ce Roy lorsqu'il étoit dans Siga : Car il employa tout ce temps à faire dresser des machines énormes autour de la ville. Sans parler des tours de bois ; c'étoient des balistes, des catapultes, des poutres ferrées, dont il rappella les modèles qu'il en avoit vûs & dans les falles de Memphis & au Siege de Copos. Son dessein étoit d'en avoir un tel nombre, que la ville ne tint pas au premier assaut, où elles serviroient toutes ensemble. Comme la jonction des deux armées lui fournissoit un grand monde ; il en occupoit une partie à parer les traits dont les ennemis s'efforçoient d'incommoder les travailleurs pendant le jour, & l'autre partie à repousser les tentatives qu'ils faisoient quelquefois pour venir détruire les ouvrages pendant la nuit. La vigilance des deux chefs, le courage des troupes tant Carthagiноises que Phœniciennes, le zèle même des Insulaires de la Taprobane qui en-

troient dans leurs intérêts & dans leurs travaux, alla si loin, que dans ces douze jours on ne recommença jamais la même machine; & que les assiegez perdirent pour le moins autant de monde à s'y opposer, que les assiegeans à les finir.

Le Gouverneur reçut réponse du Roy au bout de ce terme. Antée avoit appris avant sa lettre l'événement de Tingi; parce qu'il avoit établi des courriers bien antérieurs, mais semblables à ceux des Persans, dans la Tingitane & dans les deux autres Mauritanies, depuis les premières intelligences qu'il avoit eues avec leurs Roys. Il fut même averti avant le Sénat de Carthage du secours inespéré que la Providence envoyoit à cette République opprimée, quoique Cherès eut fait partir de bonne heure des corvettes pour le leur faire sçavoir. Mais l'inconstance des mers est cause que les nouvelles vont tantôt plus vite, & tantôt plus lentement par cette voye, que par les courriers. Antée apprenant l'enlèvement de son fils, étoit entré dans une fureur à laquelle l'affection paternelle avoit moins de part que la honte de l'insulte qu'il venoit de recevoir. Selon la coutume des

ambitieux dont les fourberies ne réussissent pas , il passa de la dissimulation à la cruauté : ou plutôt il commença de joindre l'une avec l'autre. Il se promit bien de faire périr par différens degrez de supplice , & tous les Officiers du Prince , & toute la garnison de Tingi. Il en donna même la commission pour un autre temps au nouveau Gouverneur qu'il y envoya. Mais comme il n'auroit pu remplacer actuellement cette garnison que par un détachement des troupes qui assiegeoient Carthage , il se contenta pour lors malgré lui d'un exemple qui ne sçauroit passer pour injuste. Ce fut de donner au nouveau Gouverneur l'ordre par écrit de faire exécuter l'ancien dans l'endroit même de la place où l'on avoit enlevé le Prince. Lorsqu'il eut reçu la lettre du Gouverneur de Siga ; il lui répondit sur les marges mêmes de cette lettre : Qu'il avoit besoin de toute son armée devant Carthage , & que la prise de cette Capitale étoit plus importante pour lui que la conservation d'une de ses villes : Qu'il le chargeoit pourtant, comme un Officier de confiance , de faire croire à sa garnison qu'elle rece-

vroit

vroit incessamment du secours de sa part : Qu'il trouveroit dans le même paquet une lettre écrite de sa main dans ce sens-là, & qu'il la fit publier : Qu'au moyen de cette attente, il arrêât l'ennemi devant cette place le plus long-temps qu'il lui seroit possible. Mais que lorsqu'il se sentiroit pressé au point de ne pouvoir plus tenir qu'un jour ou deux, il montrât à ses Soldats l'ordre qu'il lui envoyoit séparé, de faire passer au fil de l'épée tous les Citoyens de cette ville infidelle & mal intentionnée, afin que Chers n'y trouvant que des morts ne pût profiter de l'affection qu'on avoit pour lui. Il donnoit par le même ordre toutes leurs richesses à ses Soldats ; & après les avoir pillés, il leur permettoit de capituler aux conditions les plus avantageuses qu'ils pourroient tirer de l'Ennemi. Il avertissoit enfin le Gouverneur dans sa lettre apostillée, de s'échapper pendant le tumulte par la secrète issue qu'il connoissoit dans Siga : Qu'il sçavoit bien que l'entrée de cette route étoit dans les souterrains du Palais, & que son extrémité le mettroit à près d'une lieuë de la ville & hors

des lignes des assiegeans. Il l'assuroit enfin qu'arrivant de-là à son camp devant Carthage , il n'y avoit point de grace qu'il ne dût esperer de son Roy.

Ces propositions firent frémir le Gouverneur. Il conçut que le Roy n'aimoit ni ses Sujets ni ses Soldats ; & qu'il n'en devoit pas attendre un meilleur parti pour lui-même. Ce qu'il pensa de plus favorable est que le changement de fortune commençoit à troubler l'esprit d'Antée. Il résolut de cacher à tout le monde sans exception sa lettre apostillée , & l'ordre secret du Roy , jusqu'à ce qu'il eût pris conseil de lui-même & de lui seul. Dans ce dessein , il garda sur lui l'une & l'autre. Mais il fit publier la promesse du secours , quoiqu'il la sçût fausse ; parce qu'elle pouvoit inspirer à sa garnison un courage dont elle avoit encore plus besoin que si elle eût été vraie. Une demi-heure après on ramassa parmi les travailleurs des assiegeans une fleche entre plusieurs autres que l'on tiroit fréquemment sur eux. On avoit appercû sous les aîles de cette fleche un billet que l'on porta à Cherès qui étoit tout proche. Il y

trouva ces trois mots , *secours dans peu*. Ainsi pour le prévenir , voyant que le Gouverneur ne lui envoyoit rien dire, il conclut avec les Officiers Carthaginois l'assaut général & subit qu'il tenoit prêt pour ce douzième jour. Le jeu des batteries fut si universel & si effroyable & les Soldats de l'une & de l'autre armée descendirent des tours de bois dans les remparts , ou y monterent du terrain par les brèches avec tant d'ardeur & de persévérance , qu'avant qu'il y eût eu deux heures entieres de combat , le reste de la garnison battit de tous côtez le signal de la reddition. Cherès , & le Général Carthaginois qui avoient prévû ce cas entr'eux , firent aussi-tôt suspendre le carnage ; en promettant à leurs Soldats une recompense plus noble & plus sûre que le pillage de la ville. On sçut bien-tôt que la cause d'un désistement si prompt de la part des assiegez venoit de ce que le Gouverneur avoit été grièvement blessé , & apporté dans la place publique sans connoissance & presque sans vie. Cherès le fit transporter sur un brancard hors de la ville dans sa tente ; & le fit suivre par la gar-

nison prisonniere bien escortée, comme si elle avoit marché en ordre à la suite de son Capitaine. Il ferma lui-même la file. Cependant le Général établit dans Siga une garnison Carthaginoise de six mille hommes qui sauva les Citoyens, sans qu'ils le sçussent, du péril qu'ils couroient de la part de la garnison Tingitane.

Pendant ce temps-là Cherès avoit pris un soin tout particulier du Gouverneur. Ayant fait appeller les premiers Medecins de sa flotte, il le fit deshabiller en sa présence. Mais appercevant un paquet décacheté sous sa tunique, il s'en saisit, en disant tout haut que c'étoit là sans doute la lettre par laquelle Antée promettoit du secours à Siga; & qu'il en feroit part au Général Carthaginois. Jugeant néanmoins au toucher que le paquet enfermoit plus d'une piece, il le mit soigneusement sous sa cotte d'armes. Profitant ensuite de l'attention que tout le monde donnoit à la playe du Gouverneur, dont les Medecins firent esperer la guérison, Cherès passa pour un moment dans une tente voisine, où il ne trouva personne. Après avoir fait là une

prompte lecture de ses papiers, il mit à part les deux pieces où le secret étoit recommandé par leur Auteur même : Et il communiqua ensuite au Général & à tout le monde la lettre publiée dans Siga, qu'on crut être la seule du paquet qu'il avoit pris.

Comme le Gouverneur ne reprenoit point encore ses sens ; Cherès alla parler lui-même aux Officiers de la garnison qui l'attendoit au dehors toujours bien environnée par les troupes victorieuses. Il leur dit que son premier avis avoit été de leur faire après leur prise, une composition aussi honorable, que celle qu'on leur avoit offerte le premier jour de son arrivée ; & par conséquent de les rendre à eux-mêmes & à leur Roy, sous la seule condition de ne point servir au Siege de Carthage. Mais que depuis qu'ils étoient dans le camp, il avoit fait reflexion qu'Antée leur reprocheroit infailliblement d'avoir cédé au premier assaut des deux armées, quoiqu'il fût insurmontable. Qu'ainsi il croyoit sauver & eux & leur garnison, en usant du droit qu'on avoit de les retenir tous prisonniers de guerre. Qu'ils apprendroient même avec le

temps si leur Roy étoit plus sûr , & de meilleure foy à l'égard de ses Sujets & de ses Soldats , qu'à l'égard de ses Ennemis. A ces paroles , il se fit dans toute la soldatesque de la garnison un murmure , qui dégénéra bien-tôt en cris éclatans de *vive Cherès* , nous sommes à lui. Ce Heros eut encore plus de plaisir à voir leurs Officiers représenter à ces transfuges l'honneur & le devoir qui les attachoit à leur Roy. Leurs remontrances furent inutiles. De sorte qu'au bout de quelque temps , Cherès dit aux Soldats ; Enfans , je vous reçois ; mais c'est au nom du General qui vous distribuera dans ses troupes. Les vaincus ne se donnent pas toujours à qui ils veulent , & vous appartenez aux Carthaginois. D'ailleurs les deux Nations de la flotte que je commande ne faisant point la guerre pour elles-mêmes , n'ont aucun besoin de vous. Mais il dit à leurs Officiers que leur fidélité n'étoit point perdue auprès de lui ; & que si les Dieux favorisoient ses desseins , il la rendroit plus heureuse qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. En attendant , continua-t'il , on ne vous garde que pour votre intérêt , &

On ne vous lie que par votre parole.

De son côté le Général Carthaginois s'étoit fait ouvrir dans la Ville le Palais où Antée avoit résidé. Il ne trouva pas l'Officier qui en étoit chargé aussi délicat, & aussi difficile que Chérès avoit trouvé les Officiers de la garnison. Le Maître du Palais se défioit extrêmement du Roy depuis qu'il avoit laissé échapper la Princesse avec Gifcon, sans qu'il scût encore s'ils étoient sortis ensemble & s'il l'avoit emmenée. Quoique le Roy lui eût mandé de dissimuler cette évasion, qui n'étoit pourtant plus si secrète, & qu'il s'imaginât bien qu'Antée n'étoit pas si touché de la perte de sa Fille que de celle de son Fils : cependant comme l'une & l'autre jointes ensemble l'exposaient à la dérision de ses Ennemis ; il craignoit de fâcheux retours de la part du Roy, dont il connoissoit mieux les déguisemens que les Officiers de guerre, qui n'avoient pas été comme lui dans sa confidence. Ainsi il alla lui-même au-devant du Général, & s'offrit à lui & à sa nation comme un serviteur & un sujet aussi fidelle que la naissance auroit pû le former. Le Général deman-

dant à voir tous les appartemens , comme pour en prendre possession ; le maître du Palais lui dit à l'oreille : Qu'il y avoit dans cet Edifice de secrets réduits qu'il seroit long-temps à découvrir sans un guide qui les scût parfaitement ; & que pour lui donner une preuve de sa fidélité nouvelle, il alloit le conduire à l'endroit où étoit enfermé l'argent que le Roy avoit laissé pour soutenir les dépenses du siège. Le Général lui répondit qu'il acceptoit avant toutes choses l'offre de sa personne , & qu'il trouveroit toute sorte de sûreté & de satisfaction auprès des Carthaginois. Qu'il lui scavoit gré outre cela de lui avoir abrégé la recherche d'un Thrésor dont les vainqueurs , auxquels il appartenoit véritablement , ne pouvoient pas toujours tirer la révélation des vaincus. Mais qu'il y vouloit conduire les gardes qu'il voyoit à sa suite ; parce qu'il étoit convenu avec le Commandant Cherès , qu'on distribueroit ce même argent , si on le trouvoit , à l'armée assiégeante ; pour la dédommager du pillage des Citoyens , que le Soldat avide prétend lui être acquis par une prise d'assaut.

Ces Gardes ne furent pas inutiles pour lever une pierre qu'on n'auroit pas distinguée de toutes celles qui paroient une certaine chambre, dont le Maître du Palais avoit la clé. Cette pierre présentoit au-delà d'une cloison, qu'on écartoit sans aucun bruit, un bord par lequel il la falloit prendre. On trouva dessous dans une espece de cave, une quantité d'or qui auroit suffi pour six mois encore, si la dépense seule suffisoit pour la conservation d'une place.

Le Général Carthaginois comptoit de distribuer cet or par tête à tous les Soldats de l'une & de l'autre armée. Mais les Officiers de l'armée auxiliaire pleins de l'esprit de leur Commandant qui ne disoit rien sur ce sujet, refusèrent au nom de leurs Troupes la part qui leur revenoit de cette distribution. Ils représenterent qu'ils n'étoient pas venus aux secours des Carthaginois pour partager leurs possessions, ou leurs acquisitions; & que par cet assujettissement, on ne se trouveroit gueres mieux de ses Alliés que de ses Ennemis. Que douze jours de travail & un seul assaut où ils venoient d'être em-

ployés , n'égalotent point six mois de fatigues & d'actions réitérées que l'armée principale avoit soutenuës , & par lesquelles elle avoit extrêmement facilité le succès de celle qu'ils venoient de faire ensemble. Qu'enfin les richesses qu'ils apportotent de leurs découvertes les mettoient en état de se passer d'un argent qui devoit être précieux à une République actuellement en guerre. Le Général qui n'avoit pas la même raison de garder le silence que Cherès , repliqua au nom de l'armée Carthaginoïse : Qu'il n'étoit pas juste que des Alliés entraissent à leurs dépens dans des querelles qui ne les regardotent point ; & qu'on étoit trop heureux de leur faire part des prises qu'ils aidoient à faire sur l'Ennemi. Que les travaux de peu de jours & l'assaut unique , où des Etrangers secourables les avoient plutôt conduits qu'accompagnés , leur sautoient peut-être plus de six mois encore & de peines & de combats : mais qu'enfin ils se rendotent pourtant à la dernière raison qu'on leur avoit alléguée. Qu'ils cédoient avec plaisir à la prospérité des Phœniciens & des Insulaires de la Ta-

probane ; & qu'ils consentoient jusqu'à la délivrance totale de leur Empire, de recevoir d'eux plus d'une grâce , & de leur avoir toute espece d'obligation. La chose s'exécuta ainsi ; & par un événement assés rare , le commun accord fut de ne rien partager dans une discussion d'intérêt.

Cherès revenant au Gouverneur , trouva qu'il avoit recouvré l'usage de la parole. Après l'en avoir félicité , & lui avoir promis de la part des Carthaginois toute la considération que méritoit sa prudence & sa valeur ; il attendit patiemment que les assistans inutiles se fussent retirés par l'invitation même des Medecins. Il les invita ensuite eux-mêmes , sans aucune affectation , d'aller prendre quelques rafraichissemens dans leur tente pendant qu'il garderoit le malade. Demeuré enfin seul avec lui , il lui dit que se voyant dans la tente & dans le lit du vainqueur , il se doutoit bien qu'on s'étoit rendu maître des papiers qu'il avoit sur lui. Mais, continua-t'il , j'ose me flater que vous vous consolerez en apprenant que de tous les hommes du monde je suis le seul qui connoisse les

deux pieces que vous avez tenuës secretes , & qui ſçache même qu'elles exiſtent. Je ne vous les rends pourtant pas , & je n'ai point décidé encore quel uſage j'en ferai. Mais vous pouvez être aſſuré ſur la parole que je vous donne, que je n'en ferai jamais aucun uſage qui puiſſe vous nuire , & qui même ne vous faſſe honneur. Je ne propoſe point à un homme tel que vous d'abandonner le parti de ſon Roy , quelque perfide & quelque barbare qu'il puiſſe être. Ma maxime générale à l'égard des ſujets étrangers a même toujourns été de recevoir tout le monde , & de n'attirer perſonne. Mais outre la ſûreté où vous allés être dans Siga , parce que vous n'êtes pas en état de ſuivre la flotte qui part dans deux jours ; je ne deſeſpere pas de vous rendre bientôt heureux moi-même , ſans que néanmoins vous dépendiés ni des Carthaginois , ni des Phœniciens , ni de moi ; en un mot ſans vous faire changer de Patrie. Je n'ai garde de vous expliquer mieux un projet qui n'eſt encore qu'imaginaire. Mais vous y voyés dès à préſent les ſentimens d'eſtime & d'amitié , dont je me

sens porté pour les serviteurs honnêtes gens d'un maître qui ne l'est pas.

Le Gouverneur commençoit des remerciemens qui auroient été longs s'ils avoient exprimé tout ce qui le passoit dans son cœur. Cherès pour ne pas lui faire le chagrin d'étouffer entièrement les témoignages de sa reconnaissance, lui laissa dire : Que le jour le plus heureux de sa vie étoit celui où sa défaite, sa blessure & sa prison lui avoit procuré la compassion du seul vrai héros qui eût peut-être jamais été. Cherès l'arrêta-là, en lui disant, que son état lui défendoit de parler plus long-tems. Les Medecins rentrent bien-tôt. Pour lui il alla passer cette nuit dans son Vaisseau où depuis son arrivée il n'étoit allé qu'une fois chaque jour, pour voir le jeune Tygée, qui n'en étoit pas descendu.

Le lendemain vers le milieu de la matinée, Cherès fit conduire, & accompagna lui-même dans Siga le Gouverneur malade. Il le recommanda très-affectueusement au nouveau Gouverneur que le Général avoit nommé, suivant la disposition que le Senat lui en avoit envoyée d'avance : Il ajouta

que ce Prisonnier étoit un personnage nécessaire pour les arrangemens de la paix future. Le Général sortit alors de la Ville avec Cherès pour n'y plus rentrer. Il avoit ordre depuis longtemps de s'en revenir à Carthage d'abord après la prise de Siga, en ramenant soixante Vaisseaux des cent qu'on y avoit envoyez , & trente mille hommes , s'il se pouvoit, des soixante qui avoient commencé le siège. On y avoit perdu alors environ dix mille hommes ; & en y ajoutant les six qui composoient la Garnison , il n'en devoit rester à ce compte que quatorze mille pour tenir la campagne aux environs de Siga. On employa cette journée à faire embarquer les troupes, sans oublier la Garnison rendue & déjà distribuée. Les Officiers prisonniers furent mis dans le Vaisseau du Général , & admis à sa table par le Conseil de Cherès ; contre la coutume de ces temps-là , & sur tout d'Antée qui selon la pratique des Barbares tenoit ses prisonniers de guerre dans les fers. Le Général amena aussi le maître du Palais & toute sa famille qu'il regardoit comme une famille Carthaginoise.

Cherès approuva cette conduite : Mais il dit en secret au Général , qu'en recevant à Carthage le Maître du Palais comme Citoyen , & en lui fournissant même tout ce qui seroit nécessaire pour une honnête subsistance ; il falloit bien se garder de confier jamais aucune fonction publique à un déserteur. La flotte de Cherès qui ne passoit pas quarante Vaisseaux n'étoit pas aussi nombreuse que celle des Carthaginois qui en ramenoient soixante. Mais elle étoit beaucoup plus décorée : de sorte que la grande ne paroissoit être qu'un accompagnement & une suite de la petite. Tous ces Vaisseaux sortirent du Port de Sigale le jour suivant, & firent voile tous ensemble vers Carthage.

Cette flotte sans essuyer de grands orages fut extrêmement retardée par les vents toujours contraires , & elle mit plus d'un mois à faire une route qu'on faisoit souvent en moins de huit jours. Dans cet intervalle , Giscon , qui avoit obtenu des Capsenses trente mille hommes , marchoit déjà le long du Bagrada, Fleuve célèbre dont l'embouchure est entre Utique & Carthage. Antée n'eut des nouvelles bien

certaines de ce secours qu'en apprenant qu'il venoit d'arriver à Membresse petite Ville sur ce Fleuve , distante de quatorze à quinze lieuës vers le midi de la Capitale qu'il assiégeoit. Il jugea à propos alors de faire un détachement considérable de ses troupes, pour s'assurer une victoire qu'il regardoit comme importante dans les conjonctures où il se trouvoit. Mais comme on n'avoit pas découvert le nombre entier des Capsenses , il crut leur opposer le double de ce qu'ils étoient , en envoyant contr'eux trente mille hommes. Il leur donna pour chef le plus expérimenté de ses Capitaines. Mais il demeura ferme devant Carthage avec le reste de son armée qui étoit encore nombreuse ; afin qu'il ne fût pas dit que rien l'eût fait desister de son entreprise principale. Comme d'ailleurs il s'attendoit tous les jours à voir arriver la flotte victorieuse de Siga , & qu'il étoit animé personnellement contre Cherès ravisseur & détenteur de son fils ; il se gardoit lui-même contre cet Ennemi funeste dont la comparaison le dégradoit dans l'esprit des hommes , & qui lui enlevoit cet avan-

tage de la prévention publique si nécessaire à la témérité des conquérans. Les troupes de Giscon qui étoient venues à petites journées , & dont les marches ne s'étoient faites que dans des pays appartenans aux Capsenses ou aux Carthaginois , se trouverent plus fraîches en arrivant que celles d'Antée. Il est vrai que celles - ci étoient résidentes depuis près de six mois : mais c'étoit devant des remparts qu'on leur avoit fait assaillir fréquemment , & d'où il s'étoit fait presque toutes les nuits des sorties qui avoient mis plus d'une fois les assiégeans sur la défensive.

Giscon ayant appris à Membresse que les Ennemis venoient au devant de lui , passa à l'Orient du Fleuve de l'autre côté de la Ville , mais du même côté que Carthage. Il sembloit par-là qu'il donnât beaujeu à l'Ennemi auquel il épargnoit la peine de traverser le Fleuve , pour le venir joindre. Mais il avoit découvert un avantage singulier à se camper en cet endroit-là. Il faut sçavoir que pour aller de Carthage à Capsa , le grand chemin se trouvoit à l'Orient du Fleuve jusqu'à

Membreffe. Mais que là on étoit arrêté par des montagnes extrêmement arides, ou pour mieux dire par des rochers escarpez : De sorte qu'un peu avant que de rencontrer cet obstacle, on passoit sur un pont qui conduisoit à la Ville, d'où l'on continuoit son chemin du moins pour quelques journées, par le rivage Occidental du Fleuve. Ce fut dans cette espece de fond ou de cul-de-sac de l'autre côté de Membresse, que Giscon dès le grand matin du jour où il attendoit les Ennemis, rangea en bataille quinze mille Capsenses. C'étoit tout ce qu'il en avoit de regulierement armé ; & même tout ce qui ayant marché en corps, avoit pû être découvert & rapporté à Antée par ses Coureurs. Cependant il est bon encore de se représenter que ce fond ou ce cul-de-sac plus loin que l'entrée du pont d'une demi-lieuë, avoit environ deux cent pas de largeur dans toute sa profondeur ; & que cette largeur étoit bornée d'un côté par le rivage, & de l'autre par un mur inégal de rocher aussi haut & presque aussi perpendiculaire que celui du fond. Le Général Tingitan qui avoit ordre d'at-

taquer , arrivant là dans le milieu de la matinée , n'eut pas de peine à inspirer à ses troupes du mépris pour des Ennemis qu'elles croyoient surpasser du double. Il railla même Giscon de loin de s'être fermé toute autre issue que celle de se jeter dans le Fleuve quand il se sentiroit pressé , comme il l'alloit être. Giscon pour toute réponse fit donner le signal du combat. Ses Soldats , qui s'avancèrent d'abord pour engager l'affaire , étoient avertis de reculer doucement jusqu'à une certaine ligne ; afin de donner lieu à l'armée Tingitane de passer toute entiere dans le cul-de-sac au-delà de l'entrée du pont & de l'endroit où commençoit le rocher. Leur Général avoit déjà donné ordre de combattre de près , & de ne se servir que de l'épée ou du javelot contre des Ennemis acculez. On s'étoit battu ainsi quelque temps de part & d'autre ; lorsque les Tingitans sentirent tomber sur eux du côté du mur une multitude effroyable de pierres énormes , que les inégalitez qu'elles rencontroient dans leurs chûtes faisoient rejaillir au loin sur leurs rangs. Le premier tumulte causé par cette surprise

leur fit pousser dans le Fleuve ceux de leurs camarades qui se trouverent le plus près du bord ; & la raillerie que leur Général venoit de faire à Giscon s'executa ainfi sur eux-mêmes. Ce qui les étonna encore plus ; c'est que levant les yeux pour chercher l'origine de cette fâcheuse attaque , ils n'apperçurent long-temps personne qui mît en mouvement ces horribles masses qui continuoient toujours de partir. A la fin pourtant ils découvrirent quelques têtes d'hommes qui commencerent un autre jeu , dès qu'ils virent que celui-là avoit trop écarté les Tingitans du pié du rocher. Ce mur naturel , le long duquel on auroit à peine cru que des Chevreüils eussent grimpé , se trouva garni en un instant d'un nombre prodigieux d'archers adroits , qui en sautant d'une pointe à l'autre ne manquoient jamais non-seulement l'homme auquel ils avoient visé , mais l'endroit de son corps qu'ils avoient choisi. Sur le haut même du mur du fond parurent d'autres archers qui faisoient passer leurs flèches par dessus les têtes des leurs , pour les faire arriver jusqu'à celles des Tingitans. Ceux-

ci commencerent alors à s'ébranler ; & les Capsenses armez de pié en cap les attaquant aussi-tôt corps à corps, le combat devint une mêlée. Les archers du mur ne discontinuerent pas pour cela leur exercice. Ils ne faisoient pas difficulté de tirer sur un Tingitan embrassé par un Capsense , sçachant bien que leur flèche ne prendroit pas l'un pour l'autre. Leurs gens mêmes qui étoient en bas ne se défioient pas de leur adresse. Ils se confondoient avec les Ennemis, & suivoient ce qu'ils avoient à faire sans rien craindre de ce côté-là ; bien assurez qu'on les discernoit suffisamment, & que la main de leurs Camarades étoit aussi juste que leur coup-d'œil ¹. Les Tingitans cederent enfin, & prirent la fuite du côté de Carthage. Leur Général crut avoir beaucoup fait de rassembler douze ou quinze mille hommes des trente qu'il avoit amenez. Mais les paysans Cartha-

| | |
|--|---|
| ¹ . Pour autoriser ce qui est dit ici des Capsenses, il suffit de renvoyer les Lecteurs au sçavant Commentaire du R. P. Calmet sur la Bible ; où à l'occasion | de l'adresse des Gabao- nites dont il est parlé au 20. Chapitre des Ju- ges, il rapporte divers faits curieux que nous repetitions ici inutile- ment, |
|--|---|

ginois qui s'étoient enfuis au passage de cette armée, lorsqu'elle alloit à Membresse, encouragez à son retour par la victoire que Giscon venoit de remporter sur elle, s'étoient amassez sur les grands chemins. Quoiqu'ils n'eussent pour armes que des instrumens d'agriculture; ils harcelèrent étrangement ces troupes battuës qui marchaient d'un pas précipité, & leur firent perdre encore beaucoup de monde. Giscon les suivoit de près esperant de battre encore l'Ennemi, & d'entrer dans Carthage à la faveur du découragement que cette vûë devoit mettre dans l'armée assiegeante.

Antée qui se tenoit à l'entrée du chemin par où devoient revenir ces fuyards; au lieu d'écouter la justification que leur Général avoit préparée, le fit étrangler en arrivant: Et faisant décimer ensuite ce malheureux reste de Soldats vaincus, il inspira à sa propre armée la terreur dont il commençoit à soulager ses Ennemis. Il ne laissa pas de retirer lui-même de devant la porte de Carthage, qui regardoit Capsa ou le midi, le quartier qu'il y avoit placé, & qui sans cette précaution se seroit

trouvé entre le vainqueur qui arrivoit , & les assi gez dont cette arrivée augmentoit considérablement le courage. Il sentoit bien qu'il auroit été mieux d'assembler contre lui toute son armée que de laisser passer dans la Ville un secours de trente mille hommes. Mais son malheur vouloit qu'on e t découvert ce jour-là même la flotte de Siga , qui d barqueroit peut-être dans le tems de son combat contre Giscon , & qui l'attaquant par derriere le jetteroit dans une d routedont il ne se releveroit plus. Ainsi négligeant l'inconvenient le plus pressé pour celui qu'il estimoit le plus considérable ; il reserva toutes ses forces pour l'opposer   la descente qu'il jugeoit que Cherès devoit faire sur les côtes de Carthage , en-deçà du Bagrada , & tout auprès du terrain qu'il occupoit devant les murs de cette Ville.

Mais Cherès après s'être montré   la rade dans un arrangement magnifique & formidable , convint avec le Général que pour avoir le tems de se reconnoître , ils d barqueroient tous vers le soir de l'autre côté du Bagrada dans le Port d'Utique. C'est cette Ville Mariti-

me que la mort de Caton a renduë depuis si célèbre, & dont Antée qui n'avoit point songé dans cette guerre à la Mer ni à ses côtes, avoit dédaigné de s'assurer. C'est ainsi que ce Roy, se perdant en ses propres conjectures, manqua le coup important d'arrêter ou de repousser Giscon, pour attendre un Ennemi qui ne venoit pas encore à sa rencontre. Cherès en arrivant à Utique apprit bien-tôt le gain de la bataille de Membresse, & le retour de Giscon à Carthage. Il est impossible d'exprimer quelle fut la joye de ce Heros de ce que les vents l'avoient retardé jusqu'alors ; & de ce que Giscon sans avoir eu besoin de son secours, avoit si heureusement commencé à réparer sa faute, à rétablir son honneur, & même à regagner la confiance & l'amour des Carthaginois. Ce fut aussi à cette occasion que le Senat pour satisfaire aux demandes empressées de tout le peuple, & aux desirs de son Prince absent, prononça en faveur de Giscon vainqueur une abolition générale & sans condition.

Cependant le même Senat qui exerçoit seul l'autorité souveraine en l'absence

sence de son Prince, fit dès le lendemain une grande députation à Cherès. On le remercia des services qu'il avoit déjà rendus de son propre mouvement à la Republique soit à Tingi soit à Siga. On ajoûta que bien que Giscon eût amené le secours des Capsenses avant que d'avoir compté en aucune sorte sur l'assistance généreuse des deux illustres Nations qui composoient sa flotte; Giscon lui-même reconnoissoit que les seules approches de cette flotte avoient fait changer la fortune de Carthage. Que le bruit qui en étoit venu jusqu'à Membresse, avoit animé les Capsenses dans la bataille qu'ils avoient gagnée: Et qu'enfin l'arrivée de cette même flotte ayant jetté l'Ennemi dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre, étoit la véritable & l'unique cause de ce que les Capsenses étoient entrez dans Carthage sans obstacle. Ils terminerent leur harangue par la priere qu'ils firent à Cherès de vouloir bien être jusqu'à la fin de cette guerre, le Général des troupes qui tiendroient la campagne; pendant que Giscon commanderoit dans la Ville, & que le Général qui revenoit avec lui de Siga, demeu-

reroit Commandant de la flotte Carthaginoise , sans aucun droit sur celle de Cherès.

Cherès répondit aux Senateurs députez qu'il acceptoit de leurs offres tout ce qui étoit de service & d'utilité pour les Carthaginois. Mais que comme il étoit important d'agir de concert , & qu'on ne pouvoit y réussir que par la subordination , il prenoit la liberté de leur proposer un autre arrangement de titres. C'étoit de nommer Giscon Généralissime, résidant en la Ville comme dans le centre , ce qui même ne déplaceroit point le Gouverneur particulier de Carthage. Le Général revenu de Siga , seroit Général de terre , puisque toutes ses troupes débarquées n'alloient plus servir autrement ; & lui Cherès demeureroit , comme il étoit , Commandant de la flotte Auxiliaire pour le service de Mer ou de Terre , selon le besoin. Il dit même qu'il ne doutoit pas que le Senat n'eût pris ce dernier arrangement , sans la civilité qu'on avoit voulu faire à un étranger comme lui , & dont il ne prétendoit pas abuser. Les Senateurs députez repliquerent , que la chose étoit vraie précisément com-

me il la conjecturoit. Mais que le Senat avoit réglé dans la même seance où l'on avoit traité cette matiere ; que si l'attention que l'on sçavoit que Cherès avoit eüe par-tout de laisser tout le monde dans son rang & dans sa fonction, l'empêchoit d'accepter une autorité qu'il étoit juste de lui offrir : Ceux dont il recevoit des ordres à l'extérieur & pour la forme, auroient ordre eux-mêmes de recevoir ses avis comme des loix. Cherès n'eut autre chose à répondre sinon qu'il se rendroit à Carthage dans un de ses Vaisseaux dès l'après-midi ; pour s'instruire encore plus à fond des intentions du Senat, & se mettre plus en état de s'y conformer.

Les Députez s'étoient à peine rembarquez, que l'on vint annoncer à Cherès, qu'une Fregate nouvellement abordée au port d'Utique avoit mis à terre un jeune homme très-bien fait qui lui demandoit la grace d'une audience particuliere. Cherès l'ayant fait venir fut frappé lui-même de la noblesse & de la douceur de sa physionomie, & sentit à sa seule vüe un secret penchant d'amitié pour lui. Ce jeune homme

voyant que ceux qui l'avoient introduit s'étoient assez écartez pour ne pouvoir l'entendre, dit à Cherès : Qu'il sortoit d'une famille considerable de l'Egypte, & que son nom étoit Pam-mus. Je ne vous cacherai pas, Seigneur, continua-t'il, la veritable cause de mon voyage, ignorée de mes parens mêmes. Ma famille ayant dessein de me marier, a jetté les yeux sur une personne admirable que ses parens ne font point éloignez de m'accorder. Je suis encore assez heureux pour n'être point refusé par cette personne charmante qu'on laisse pourtant maîtresse de son choix. Ainsi avant la conclusion d'un mariage qu'elle prétend que la jeunesse de l'un & de l'autre permet de différer encore quelque-temps, elle a exigé de moi comme une épreuve qui me feroit avantageuse à moi-même, que je vinsse me former à votre école & sur vos exemples, dans toutes les vertus soit morales soit militaires. Elle m'a avoué qu'elle aimeroit passionément un homme qui auroit avec vous quelque ressemblance. Ah, Seigneur, oserai-je le dire ? autant que je puis me reconnoître, je m'appre-

çois que j'ai dans mon amour l'avantage inespéré de vous ressembler un peu de visage. Qu'une si heureuse rencontre adoucira pour moi les maux de l'absence ! J'espère bien que vos bontez en m'instruisant de tous les devoirs d'un homme de ma condition , & en m'envoyant à tous les perils au lieu de vous , me donneront bien-tôt quelque ressemblance avec les grandes qualitez de votre ame. Oüi , Seigneur , je me flatte qu'au sortir de vos mains , je serai devenu digne de l'objet de mon amour , & peut-être de vous-même.

Cherès touché de l'ingenuité de ce jeune homme , & surpris en même-temps de quelques circonstances de son discours , se contenta néanmoins de le reconnoître Egyptien à la parole , & crut qu'il étoit plus genereux d'abandonner toute autre curiosité sur son sujet. Il lui dit qu'après avoir tâché de rendre tant de services à des étrangers ; il étoit ravi qu'un jeune homme aussi-bien né qu'il paroïssoit l'être , lui fournît l'occasion de servir un Egyptien ; & peut-être suivant le degré de sa naissance , plusieurs Egyp-

tiens en sa personne. Il le nomma dès cet instant même son aide de Camp. C'est une fonction , continua-t'il , qui vous mettra à portée de me voir & de me parler à toute heure. Je ne vous refuserai ni mes conseils ni mes exemples , tels qu'ils puissent être : Ce sera à vous à les choisir. Pour commencer, je vais vous mener chez le jeune Prince Tygèe que nous avons pris à Tingi, & que je fais loger avec moi dans le Château d'Utique depuis l'arrivée de notre flotte. J'ai confié son éducation à des Prêtres Egyptiens qui ont bien voulu m'accompagner dans toutes mes courses. Vous allez être témoin des instructions qu'ils donnent à un enfant né pour être Roy, & vous voudrés bien tenir quelquefois ma place auprès de lui dans ses récréations. Je vous conduirai ensuite à Carthage où je dois aller prendre les instructions du Senat sur les affaires présentes ; & pendant ce temps-là vous visiterez la Ville. La circonstance d'un Siège fâcheux pour elle devient un objet intéressant pour un jeune homme qui veut apprendre la guerre. Cherès mena en effet le jeune Pammus dans l'appartement du jeune

Tygée. Après les avoir présentés l'un à l'autre , il les invita à une amitié réciproque : Et le temps des leçons étant fini , ils mangèrent tous ensemble ; eux trois , les deux Prêtres Egyptiens , & les deux anciens Gouverneurs. La conversation pendant le repas fut un peu plus gaye , & non moins utile pour les deux jeunes hommes que les leçons. Vers le milieu de l'après-midi , Cherès & Pammus s'embarquerent pour Carthage , où ils devoient passer la nuit. Ayant été reçûs ensemble par les principaux Senateurs ; & les deux chambres où ils devoient coucher , après le repas du soir , leur ayant été désignées ; ils se leverent une heure après , sans se le dire l'un à l'autre ; le jeune homme pour aller sur les remparts , où l'on entendoit du bruit , & Cherès pour se rendre au Conseil de guerre , où on lui avoit donné rendez-vous. Le jeune Pammus que Cherès avoit déjà fait connoître à Giscon & au Gouverneur , fit cette nuit ses premières armes dans une attaque assez legere par elle-même ; puisqu'Antée ne la faisoit que pour entretenir quelque apparence d'un Siege déjà abandonné dans son esprit. Mais le jeu-

ne Egyptien la rendit très-considérable pour lui , par le grand nombre d'Ennemis qu'il tua de sa main , ou qu'il renversa dans le fossé. Ce premier exploit le mit dès lors dans une grande considération auprès des Carthaginois témoins de son courage ; & le lendemain auprès de Cherès qui croyoit l'avoir laissé dans son lit. A l'égard de Cherès voici ce qui se passa dans le Conseil que l'on tenoit à l'occasion de son arrivée.

La pluralité des voix alla bien-tôt à attaquer Antée de toutes parts , dans l'esperance presque certaine , non-seulement de lui faire lever le Siège , mais encore de ne pas lui laisser un seul homme à ramener dans son pays. Cherès parlant à son tour , dit qu'on ne pouvoit accuser un semblable projet d'aucune injustice ; & qu'il le proposeroit lui-même aux Carthaginois , s'il croyoit ce carnage plus avantageux pour eux que la paix glorieuse qu'ils étoient en état de donner à toute l'Afrique. Je n'allegue point , dit-il , les ressources que le desespoir peut faire trouver à des Ennemis qui se sentent enfermez ; parce qu'on peut me répon-

dre qu'un danger trop éminent est quelquefois aussi la première cause du découragement & de la déroute. Je ne prétens vous proposer que des motifs d'honneur & de gloire. Les succès de guerre ne sont pas nouveaux, & le Siege de Carthage ne sera pas le premier qu'on ait levé. Mais votre Empire a aujourd'hui l'occasion de donner peut-être le premier exemple d'un pardon accordé à des agresseurs humiliés, & qu'on peut regarder comme vaincus. Le Prince Zoros a appris par son expérience que l'amour de la paix ne suffisoit pas toujours pour l'avoir; & qu'une résistance vigoureuse en étoit souvent l'unique source. Ce n'est sans doute qu'à la dernière extrémité qu'il faut se résoudre à demander la paix à un Ennemi injuste & barbare qui nous menace; & l'auguste Senat de Carthage a prouvé par sa conduite que cette fermeté seule pouvoit conserver à un Etat toute sa splendeur. Mais aujourd'hui, Seigneurs, il vous sera glorieux d'offrir cette paix, parce que vous l'offrirez en maîtres, & que vous en imposerez toutes les conditions. Ma pensée est donc de faire consentir Antée.

de voir embarquer dans nos propres Vaisseaux actuellement vuides au port d'Utique, toutes ses troupes desarmées. Mais elles auront d'ailleurs tout ce qui sera nécessaire pour leur subsistance, pris d'abord sur leurs munitions & sur leur argent que l'on embarquera avec eux, & avancé ensuite par vous-même dans le besoin en maniere de prêt. Leur Roy les suivra dans un Vaisseau à part, n'ayant avec lui que quatre de ses Officiers à son choix, desarmez de même. Lui seul par consideration pour sa personne aura une épée à son côté. Cependant afin de ne pas les priver de leurs armes dans leurs pays, elles seront mises dans des Vaisseaux qui les suivront, mais où il n'y aura pas un seul Tingitan. Toute cette flotte gouvernée dans chaque Vaisseau par des Carthaginois, débarquera ces troupes successivement, & par portions à peu près égales, à Gypsara premier port de la Tingitane au-delà de Siga qui vous appartient, à Metagone, à Rufadir, à Tamuda, & enfin à Tingi, où l'on menera le Roy. Là on fera signe à quelques barques du port de venir prendre premierement les armes, ensuite les

troupes restantes des autres débarque-
mens, & enfin le Roy : Et votre flot-
te, qui l'aura accompagné toute entie-
re jusqu'à l'ouverture de son port, s'en re-
viendra sans y entrer. La sûreté de votre
payement, soit pour les frais de ce ren-
voy, soit pour les dédommagemens
de la guerre, sera dans la personne du
jeune Tygée que je retiendrai jusqu'à
ce que vous soyez entierement satis-
faits. Mais j'ose vous conseiller encore
de moderer vos demandes, & de ne
point diminuer le prix de votre pre-
miere generosité, en exposant à des
vexations cruelles des peuples inno-
cens avec qui vous serez alors en paix.
Vous avouerez, Seigneurs, continua
Cherès, que cette maniere de ren-
voyer les Tingitans dans leur pays,
aura un air de superiorité beaucoup
plus grand que celui qui vous revien-
droit de les avoir taillez en pieces.
Une partie de ce dernier succès seroit
encore attribuée avec vrai-sem-
blance à la fortune ; au lieu que le
renvoy que je propose sera un pur ef-
fet de votre volonté, & une marque
extraordinaire de votre puissance. Pour
tout dire enfin, quelque commode

qu'il soit pour eux-mêmes, je ne compte que sur l'extrémité où ils se trouvent pour le leur faire accepter. Mais aussi il entre dans mon projet de les y contraindre. On leur dira que leur passage par vos campagnes ne pourroit être qu'onereux & dangereux pour les uns & pour les autres ; & qu'ainsi ils n'ont point d'autre voye pour leur retour que celle que vous leur offrez. Si l'orgueil d'Antée se revolte contre cette proposition & qu'il la refuse, je reviens aussitôt à votre avis ; & dans la bataille que vous lui livrerez alors, je compte bien de vous servir de mes troupes, & de ma personne. Le Conseil se rendit après quelques difficultez aux intentions de Chérès. On lui donna un plein pouvoir d'agir avec Antée, selon les vûes qu'il venoit de proposer ; & l'on exigea seulement que cette affaire fût terminée en moins de trois jours. Ainsi, il s'en revint à Utique avec Pammus pour travailler à l'arrangement dont il s'étoit chargé.

A peine eurent-ils mis pié à terre qu'un Heraut vint offrir la paix à Chérès de la part d'Antée. Il lui dit que le Roy son maître promettoit de lever

Le Siege de Carthage dès le même instant qu'il lui auroit rendu son fils. Chérès répondit froidement que le Siege de Carthage étoit déjà levé; & que c'étoit l'armée Tingitane qui étoit actuellement assiégée, & qui devoit demander quartier: Mais que les Carthaginois n'ayant point envie d'abuser de leur avantage; on exigeoit du Roy avant toute chose qu'il consentît de délivrer à l'instant même ses prisonniers qu'il avoit chargez de fers, & de les ranger les mains & les piés libres, entre l'avant-garde de son armée & les murailles de la ville. Que de son côté il enverroit prier Giscon, ou le Gouverneur de Carthage, de faire ranger de la même maniere au dehors de la porte ouverte les prisonniers des Carthaginois, accompagnés d'une escorte convenable de la garnison. Qu'alors sans compter ni les uns ni les autres; on laisseroit retourner sous les drapeaux de leur Prince, ou demeurer dans le parti contraire, ceux qui choisiroient l'un ou l'autre sort. Il ajoûta que cela étant fait, on conviendrait de la maniere dont le Roy & son armée retourneroient dans la Tingitane. Avant que

de la déclarer, Cherès qui se défioit d'Antée, voulut assurer la liberté des captifs de ce Roy; de peur qu'il n'exercât sur eux quelque cruauté; en vengeance de la honte où il se verroit réduit. Cependant Antée pour gagner du temps avant toute attaque, consentit à cette premiere démarche au sujet des prisonniers du Siege; quoiqu'il s'attendît bien, comme il arriva en effet, que ne gardant aucun Carthaginois, les trois quarts des Tingitans demeureroient chez les Ennemis.

Pendant que l'on faisoit cet échange, Cherès s'enferma pour écrire une longue lettre au Roy. Il lui disoit d'abord: Que pour lui épargner des éclaircissemens desagréables par l'entremise d'un Heraut ou d'un tiers; il prenoit le parti de l'entretenir seul à seul dans le secret & dans le silence d'une lettre. Qu'il lui rapporteroit avant toutes choses le résultat de la délibération de Carthage sur son retour. Il le lui exposa en effet dans toutes ses circonstances, après quoi il ajoûta: Je ne sçai point, Seigneur, si vous me sçaurez bon ou mauvais gré de la part que j'ai eüe à cette résolution du Senat. Il se portoit

d'abord contre vous à l'expedient qui se presentoit bien plus naturellement à l'esprit. C'étoit de profiter de l'arrivée des Capsenses & des troupes qui composent la flotte Carthaginoise & la mienne, pour vous envelopper de toutes parts, & vous délivrer vous & votre armée de l'inquiétude du retour; par une défaite générale. Je me suis opposé seul à un avis qui non-seulement auroit fini la guerre présente, mais qui vous auroit peut-être mis pour toujours hors d'état d'en recommencer aucune autre; & pour dire encore plus, qui auroit ouvert la Tingitane aux Carthaginois quand ils auroient voulu l'envahir. Comme ils sçavent que je ne favorise ni les conquêtes ni les conquerans, ils ne m'ont pas seulement allegué une semblable vûë. Ils se sont contentés pour se rendre à l'accommodement que je leur ai proposé en votre faveur, de l'honneur qui leur reviendra, d'avoir donné volontairement & genereusement la paix à l'Afrique. Il est juste, Seigneur, que pour jouir d'un présent qui vous est aujourd'hui si nécessaire, vous acceptiez toutes les conditions qu'on vous impose. Comme je

demeurerai peut-être encore quelque temps parmi eux , je travaillerai moi-même à moderer les dédommagemens pecuniaires que vous leur devez pour la guerre injuste que vous venez de leur faire ; & je les ai déjà invitez à cette modération. Mais d'ailleurs les moyens que vous avez employez pour arriver jusqu'au pié de Carthage ; le violement de toutes les paroles que vous aviez données à Giscon ; enfin l'indifference où vous êtes encore à l'égard de la Princesse votre fille, après l'avoir fait servir de piege à votre ennemi , usage peu digne d'un Roy & d'un pere ; tout cela autorise les Carthaginois à ne vouloir faire ici avec vous d'autre traité que l'accomplissement entier & complet de votre retraite , & à se charger eux-mêmes de la maniere dont vous la ferez. Vous jugez bien , Seigneur , qu'une armée ennemie traversant leurs campagnes leur seroit suspecte par toute sorte de raisons : Et d'un autre côté vos troupes succomberoient à la fatigue d'un si long voyage , suite malheureuse d'un Siege inutile de six mois. Vous ne devez pas être surpris non plus que l'on

retienne par mes mains le Prince votre fils pour ôtage des engagemens où l'on vous met, & auxquels vous vous êtes exposé par votre entreprise. Je dirai plus : Instruit comme vous l'êtes de l'éducation que je lui fais donner par les premiers hommes de la terre dans la connoissance des mœurs, ce seroit à vous à me prier de le garder encore quelques années : afin qu'il apprît à cette école qu'un Roy ne peut être heureux, qu'en craignant les Dieux, qu'en aimant ses sujets, qu'en observant les Loix de la Justice à l'égard de ses voisins & même de ses Ennemis. Cependant, Seigneur, si ces raisons ne vous touchent pas ; je sçais que mes intentions les plus avantageuses à l'égard de ce jeune Prince ne me donnent pas droit de le retenir malgré son pere. Ainsi dès que vous serez retourné dans votre Capitale, & que de-là vous aurez satisfait les Carthaginois ; je vous rendrai votre fils sur ma parole, qui grace aux Dieux n'a jamais trompé personne. On n'a point parlé de Siga dans le Conseil, & il n'est pas temps d'en parler encore. C'est une conquête des Carthaginois sur vous ; & j'ai aidé moi-

même à la faire. Mais je ne l'ai faite que dans un esprit de défense; & la prise de cette Ville est en effet une des premières causes de la délivrance de Carthage. Si l'on pouvoit prendre de justes mesures sur les événemens futurs & éloignez; mon dessein seroit qu'on rendît Siga à votre fils, quand le cours des choses humaines l'aura mis à votre place. Les esperances qu'il donne déjà d'être un jour un Prince parfait, & la maniere dont il répond aux soins qu'on prend sous mes yeux de cultiver l'excellence de son naturel le rendroient digne de cette déference de la part des Carthaginois: Et si vous le souhaitez, je travaillerai à faire mettre cet article dans le traité de paix qu'on vous enverra à Tingi. Car pour vous, Seigneur: quand les Carthaginois, contre toute sorte d'apparence, se porteroient d'eux-mêmes à vous rendre cette place, je ne vous cache pas que je ferois tous mes efforts pour les en empêcher. Vous en sentirez la raison, dès que je vous aurai dit que je profitai de l'état d'évanouïssment, dans lequel le Gouverneur de Siga grièvement blessé fut porté dans ma

tente , pour prendre sur lui sa lettre apostillée de votre main, & l'ordre que vous donniez à vos Soldats d'égorger & de piller tous les Citoyens de cette Ville. Je ne suis pas assez inhumain pour consentir que l'on rende des sujets à un Prince si mal intentionné pour eux. Ce projet barbare n'est encore connu dans le monde que de ce Gouverneur , & de moi. Nous n'avons envie ni l'un ni l'autre de le divulguer. Et pour dire le vrai , vos Ennemis mêmes & vos envieux n'auroient aucun besoin d'en faire usage contre vous. Vous avez fait voir depuis par d'autres exemples ce que vos Soldats mêmes ont à craindre d'une injustice née peut-être de votre infortune , & dont votre infortune devoit pourtant vous désabuser : Car il semble depuis quelque temps que toutes vos troupes n'attendent que le prétexte de quelque désavantage pour abandonner vos drapeaux. C'est ce qui doit , Seigneur , vous engager à avoir encore plus de considération pour vos Officiers faits prisonniers à Siga ; puisque vous connoissant mieux que ne font vos Soldats, ils n'ont pas laissé de vous demeurer fi-

delles jusqu'à présent. On les laissera partir avec vous , s'ils le demandent.

La vérité des faits, & l'équité des reproches contenus dans cette lettre, mirent Antée au désespoir. Il dissimula néanmoins son ressentiment devant le courrier qui la lui remit ; & il lui dit seulement que Cherès sçavoit bien lui-même , qu'on ne pouvoit pas répondre à sa lettre dans un instant : Mais qu'il acceptoit en général son retour de la manière qu'on le lui proposoit ; & qu'il se disposoit à faire passer ses troupes de l'autre côté du fleuve , avec la seule condition de quelques circonstances d'honneur qu'il lui demanderoit par sa réponse ou par un Heraut.

Cherès vit arriver en effet presque à la suite de son courrier un Heraut d'Antée. Cet Envoyé lui dit de la part du Roy son Maître : Qu'une armée qui étoit encore en bon état , & qui ne levoit le siege par aucune nécessité pressante , pouvoit bien demander les mêmes honneurs que l'on accorde communement à une Garnison qui capitule la veille d'une prise d'assaut : C'étoit de marcher en ordre sous ses enseignes au son de ses Tymbales , & les armes

à la main. Qu'il consentoit que toutes ses troupes déposassent ces mêmes armes les unes après les autres, à mesure qu'elles approcheroient du rivage où l'on vouloit les faire embarquer. Que d'un autre côté il étoit très-juste que toutes les troupes de l'une & de l'autre flotte formassent sur la rive Occidentale du fleuve deux puissantes hayes entre lesquelles passeroient les Tingitans pour être surveillez dans leur marche; si l'on pouvoit soupçonner que leur infériorité, & la foi publique ne les contint pas assez. Qu'il n'y auroit enfin que le Roy seul à cheval qui n'auroit pour armée offensive que son épée. Cherès répondit sur le champ qu'il étoit persuadé que les Carthaginois ne retarderoient point le départ des Tingitans pour une affaire de ceremonial; & qu'il accorderoit en leur nom la demande que le Roy lui faisoit faire. Il exigea seulement que comme la journée étoit déjà avancée; ils ne commençassent que le lendemain à la pointe du jour à traverser le fleuve sur les pontons qu'ils avoient faits & entretenus eux-mêmes à l'occasion du siege: parce que ce n'étoit qu'alors que l'on

pouvoit ranger commodément les Soldats de l'une & de l'autre flotte pour faire passer entr'eux l'armée du Roy.

Dès que le Heraut fut parti , Cherès alla trouver le Général Carthaginois pour lui rapporter cette demande d'Antée , & le consentement qu'il avoit cru à propos de lui donner. Il ajouta que ne devant y avoir qu'Antée à cheval , il étoit de la noblesse des procédez , qu'il n'y eût qu'un d'eux qui y montât de leur côté ; & qu'il lui déferoit cet honneur avec plaisir. Le Général répondit , qu'il se dispoſoit à l'aller chercher lui-même pour lui montrer un ordre du Senat qu'il venoit de recevoir ; par lequel lui Général étoit chargé de conduire les Tingitans dans leur pays & de veiller à leurs differens débarquemens , s'ils acceptoient leur renvoi tel que Cherès l'avoit proposé : Qu'ainsi il étoit obligé de se tenir auprès des Vaisseaux pour veiller à leur embarquement même. Qu'il suivoit de-là , indépendamment de toute autre raison , que ce seroit Cherès qui monteroit à cheval pour commander les deux hayes tant des Carthaginois que des siens entre lesquelles passeroient les assiégeans. La

chose ayant été ainsi réglée entr'eux deux, Cherès envoya dire au Conseil de guerre de Carthage cette nouvelle circonstance, comme une chose peu importante en elle-même. Mais il recommanda comme un point d'honneur qu'il croyoit important d'observer, qu'aucune des troupes enfermées dans Carthage ne sortît au dehors, pour ne point effaroucher des Ennemis qui s'étoient prêtes de bonne grace à tout ce qu'on avoit exigé d'eux ; d'autant plus qu'il y avoit assez de troupes du côté d'Utique pour leur résister, quand au lieu de se livrer à eux ils viendroient leur livrer bataille.

Antée croyant ne pouvoir sauver son honneur que par un dernier effort de perfidie, employa tout le reste de la soirée à tenter les principaux Officiers de ses troupes d'un coup de désespoir pour le lendemain. Il leur insinua, & les pressa d'avertir sourdement leurs Soldats : Qu'il avoit appris par des espions surs, que le dessein des Carthaginois étoit de les submerger tous dès qu'ils feroient en pleine Mer, & long-tems avant que de leur faire voir les rivages de leur patrie. Que le Roy ne voulant

pas les exposer à une bataille, où ils auroient affaire aux troupes de Carthage & à celles d'Utique tout à la fois, leur avoit préparé avec adresse la seule ressource qui fût en sa disposition : c'étoit le privilège qu'il avoit obtenu pour eux de traverser les armes à la main, de l'autre côté du fleuve, une armée qui ne seroit pas plus nombreuse que la leur. Que s'ils avoient du cœur, ils s'exposeroient volontiers à une mort douteuse pour éviter une mort certaine. Que l'on ne leur donneroit le premier signal de l'attaque que lorsqu'on les verroit tous ensemble sur la plaine élevée qui bordoit l'autre rivage : Et qu'enfin ceux qui passeroient les derniers sur leurs pontons, auroient grand soin de les rendre inutiles aux troupes de la Ville qui pourroient les suivre. Il les faisoit assurer qu'au sortir d'un combat, ou à forces d'ailleurs égales, ils auroient l'avantage de la surprise, il les dispenseroit de revenir au siège de Carthage trop bien défendue. Qu'il leur sacrieroit volontiers une gloire qui en quelque sorte n'intéressoit que lui : Mais qu'il leur livroit en proie pour le soulagement de leur marche, toutes les

les Villes qui se trouveroient sur les confins meridionaux de la Mauritanie Sitifense , & de la Massæsylienne , par où il étoit à propos de les reconduire. Ces impostures , & ces promesses firent impression sur ces Barbares ; & en reconnoissance de la bonne volonté que le Roy marquoit pour eux , ils promirent de le bien servir. Comme tous les rangs de la marche devoient être de dix Soldats , ils avoient ordre de se tourner au moment de l'attaque , cinq d'un côté & cinq de l'autre , contre chacune des deux hayes des Ennemis qu'ils auroient à côté d'eux. Le Roy devoit marcher à la queue , & l'on ne devoit agir que lorsqu'il seroit sur la hauteur. Enfin les premiers rangs qui arriveroient aux Vaisseaux avant le signal rendroient leurs armes , & se laisseroient même embarquer pour mieux tromper les Ennemis , auxquels dans la suite ils soutiendroient leur innocence. On avoit donné ce rôle aux plus infirmes qui auroient eu peine à suivre l'armée dans son retour.

Le lendemain au lever de l'aurore , Cherès fit ranger les troupes des deux flottes depuis l'endroit où les Tingi-

tans devoient arriver sur la plaine ; jusqu'à une certaine étendue de rivage qui étoit à côté d'Utique : car on n'avoit pas jugé convenable de leur faire traverser la Ville pour en aller chercher le Port. La plaine étoit d'ailleurs bornée par une Dune qui trempoit perpendiculairement dans l'eau au coin de l'embouchure du Fleuve , & de la Mer ; & d'où naissoit bien-tôt ensuite un rivage bas , & du côté du Fleuve , & du côté de la Mer. En formant ces deux hayes de Soldats qu'on regardoit plutôt comme une décoration que comme une défense ; Cherès ne laissa pas de dire , ou de faire dire à tous à l'oreille : Que bien qu'il n'y eût aucune raison de se défier des Ennemis , ils devoient toujours se tenir sur leurs gardes ; & qu'en ne soupçonnant personne, il falloit être attentif à la sûreté de leur armée. Que néanmoins ils ne fissent aucun mouvement de leur chef , & qu'ils attendissent en toute circonstance l'ordre de leurs Officiers. Cherès montoit un cheval dont le Roy de Guinée lui avoit fait présent , & qu'il avoit dressé lui-même dans les momens qu'il avoit eu de libres sur toutes les côtes où sa flot-

te avoit séjourné depuis. Le jeune Pammus étoit à pié, & y feroit demeuré s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire : Mais on faisoit suivre à quelque distance un cheval qu'il devoit monter au premier signe d'émotion, pour porter par-tout les ordres du Commandant. Les premiers rangs de l'armée Tingitane étoient arrivez sans le moindre écart jusqu'aux Vaisseaux où le Général les fit monter ; lorsque le Roy à cheval & seul de son rang parut à une longue distance au haut de la plaine. Cherès alla au-devant de lui, & commençoit de marcher à sa gauche pour lui faire honneur, & en même-temps pour veiller sur lui. Le Roi même qui le reconnut aisément pour Cherès, fit semblant de lier quelque conversation avec lui. Mais ceux des Officiers Tingitans, qui devoient être à peu près alors dans le milieu de l'intervalle, avoient ordre de donner le signal du combat. Pammus qui n'étoit pas loin d'eux s'apperçut le premier de quelques mots qu'ils s'étoient dits auparavant, & courut aussi-tôt à son cheval qui le suivoit toujours de plus près. Ainsi lorsqu'au premier bruit qui s'éle-

va , Cherès jetta les yeux sur lui , il le vit en cette posture : & pour tout ordre il lui fit signe avec le bras de faire donner sur les Ennemis. Ce jeune homme s'acquitta de cette commission d'une maniere admirable , & il la continua de lui-même pendant toute la durée du combat. Ce n'est pas qu'il ne cherchât frequemment les yeux de son Commandant pour prendre son ordre. Mais ou il ne les rencontroit pas , ou il n'en recevoit de loin qu'un signe d'approbation. Il traversa une infinité de fois les Ennemis à l'aide de son cheval pour aller de l'une à l'autre haye fortifier les rangs , ou les empêcher de se confondre. En un mot ce fut lui en quelque sorte qui commanda cette bataille. Car d'un côté le Général Carthaginois fut assez occupé à résister aux Tingitans qui, après les dix ou douze premiers rangs embarquez , tomberent sur lui au pié des Vaisseaux : Et de l'autre côté Cherès qui vit que tout alloit bien dans le gros de la bataille , s'attacha uniquement au Roy. Il ne lui laissa jamais aucun mouvement de libre. Son cheval qui étoit bien plus léger que celui d'Antée faisoit continuel-

lement des caracoles autour du sien; de sorte qu'il ôta d'abord à ce Prince toute inspection sur une bataille perilleuse & hasardée, dont il n'avoit esperé le succès que de sa conduite & de son experience qu'il ne put jamais exercer. Ce fut en vain qu'il tenta cent fois de percer son adversaire; celui-ci paroît tous les coups. Mais comme le Roy étoit armé de pié en cap & d'une maniere très-juste: Cherès ne porta jamais de coup faute d'appercevoir une jointure. Le Roy désolé de voir que ses Officiers ne sçavoient qui consulter dans le désordre où ils tomboient de plus en plus, dit enfin à Cherès: Qu'il ne croyoit pas que son malheur dût le conduire à combattre seul à seul contre un homme qui ne se donnoit lui-même que pour un Soldat inconnu. Cherès répondit fierement: il me suffit à moi de me connoître pour attaquer Antée; & sans autre éclaircissement tout homme a droit sur un perfide. Voyons donc, repliqua Antée, si vous êtes digne d'un combat réglé contre moi. Faites cesser la bataille entre les deux Nations, & que leur querelle soit décidée par celui de nous deux qui

vaincra l'autre. Vous vous y prenez trop tard , dit Cherès , pour la décision générale. Les Tingitans sont vaincus ; & quand ils ne le seroient pas encore , je me garderois bien de faire dépendre de ma seule convention avec vous des peuples qui ne m'appartiennent pas. Il ne vous reste de ma part que le combat particulier que j'accepte sur la pointe de cette Dune , après la victoire des Carthaginois. Mais pendant ce dialogue , les Tingitans poussés à bout se rendirent d'eux-mêmes en protestant que leur Roy les avoit engagés malgré eux à cette trahison.

Alors Antée sortant du lieu où la bataille venoit de finir marcha le premier vers l'endroit indiqué , où il appercevoit un grand terrain libre. Les vainqueurs & les nouveaux prisonniers les suivoient des yeux : Et Cherès passant le long des rangs recommanda aux siens à haute voix de ne point lui prêter un secours qui deviendrait une lâcheté. Il n'avoit pourtant pris ce jour-là pour armes défensives qu'un casque & une cuirasse d'une forme très-legere , l'un & l'autre plutôt pour l'ornement que pour un combat auquel il s'atten-

doit peu : Et il eut même la générosité ou la fierté de ne pas parler à Antée de cette différence. Mais ayant bien observé le Cavalier & le cheval qu'il avoit à combattre, & leur cédant volontiers l'avantage de la force sur lui & sur le sien ; il osa compter sur la supériorité de son adresse & sur la souplesse de son cheval. Le commencement de ce combat ne parut être de la part de Cherès qu'une défense contre les coups d'Antée. Le Roy ne pouvant porter aucun coup à son adversaire essaya d'en porter à la tête de son cheval ; mais Cherès la garantissoit aussi soigneusement que la sienne : Et ce qui surprenoit encore plus le Roy ; c'est qu'il sembloit, comme il étoit vrai, que Cherès évitât avec la même attention de blesser son cheval qu'il l'empêchoit de blesser le sien. Ainsi revenant au Cavalier, il aperçut qu'il reculoit ; & il crut que c'étoit par crainte ou du moins par l'impossibilité que son Ennemi voyoit à trouver un jour à travers l'armure dont il étoit couvert. Cherès ayant fait monter ainsi par degrés la confiance ou la présomption de son Ennemi, commença à fuir, mais en tournoyant, pour étourdir le

Cavalier & le cheval qui le poursuivoient. Enfin tournant la tête tout d'un coup, & faisant semblant d'avoir peur d'être atteint, il se mit en fuite du côté de la Mer, non pas avec toute la vitesse de son cheval, mais avec toute la vitesse de celui du Roy. Antée ne craignant point de se précipiter tant qu'il auroit cet objet devant lui, se livra à l'impétuosité de son cheval. Mais Cherès étant précisément sur la lisière du terrain plia tout d'un coup le sien sur la gauche, & laissa passer celui d'Antée. Le Roy employa inutilement les derniers efforts pour l'arrêter. Ce mouvement forcé ne servit qu'à faire culbuter le cheval : de sorte que le Cavalier passa par dessus sa tête ; & ils tomberent dans la Mer l'un d'un côté & l'autre de l'autre, à la vûe de la flotte qui étoit en bas & de tous ceux qui étoient en haut les plus près du bord. Aussi-tôt les Carthaginois & leurs alliez poussèrent en l'air des cris de joye, auxquels les Tingitans n'étoient pas éloignés de joindre les leurs. Mais Cherès les suspendit, en disant : Non, non : la victoire n'est pas complete jusqu'à ce que j'aye assuré la mort ou du moins la captivité d'un homme

dont les conventions & les traitez ne peuvent plus vous répondre. Pour couronner toutes les trahisons qu'il vous a faites , il a eu l'indignité de me proposer un combat singulier ; quoiqu'il me vît très-legerement armé , & que par la maniere inusitée dont il l'étoit lui-même , il se fût rendu invulnérable. Je n'ai pu compter en acceptant son défi que sur l'expedient que les Dieux m'ont inspiré , & qu'ils ont fait réussir. Cependant je ne veux pas encore qu'il ait à me reprocher de l'avoir fait passer en un autre champ de bataille où je ne veuille pas le suivre. Aussi-tôt Cherès prit en courant le chemin qui conduisoit au rivage bas. Antée , qui n'étoit pas tombé loin de ce rivage l'avoit regagné bien-tôt , & avant son cheval qui nageoit encore. Dès qu'il vit Cherès à la portée de sa voix , il lui dit : Descens de cheval pour me combattre sans avantage , ou pour recevoir mon épée que je te rens en demeurant ton prisonnier. Cherès se mettant en devoir de descendre pour accepter cette dernière offre du Roy , s'aperçut qu'il prenoit ce moment pour venir à lui , & pour le frapper. Il eut néanmoins le

temps de se jeter à terre , & de se présenter à Antée dont il para le coup. Mais prenant garde que la cuirasse de son Ennemi s'étoit dérangée dans sa chute ; il lui porta lui-même un coup d'épée qui le perça de part en part , & l'étendit sur le sable. Alors il lui dit : Antée , je vous ai épargné la mort aussi long-temps qu'il m'a été possible , quoique je la crusse nécessaire au repos de l'Afrique , & au bonheur de vos peuples. Je vous dirai même pour votre consolation en mourant : Que votre fils sera mis en possession de vos Etats dans toute leur étendue , & que votre fille est reconnue héritière de l'Empire Carthaginois par le Prince Zoros & par son Senat. Antée voulut prononcer quelques paroles ; mais il ne put se faire entendre , & il expira sur le champ. Plusieurs Officiers , & plusieurs Soldats tant de la flotte Carthaginoise que de la Phœnicienne venant alors à la rencontre de Cherès , il leur recommanda d'ensevelir le corps du Roy dans les Catacombes d'Utique ; ne voulant point , dit-il , porter sa vengeance jusques sur les morts , comme le faisoient encore des

Nations plus barbares qu'elles ne le croyoient l'être.

CE Heros ayant ainsi rendu un bien plus grand service aux hommes par la mort du second Antée , qu'Hercule par celle du premier , ne songea plus qu'à faire goûter les fruits de la victoire aux deux Nations dont il venoit de terminer la guerre. Mais conservant toujours la même bienveillance pour les Carthaginois ; son zèle secret étoit déjà passé du côté des Tingitans , comme étant ceux qui désormais avoient le plus besoin de lui. Il se regardoit sur-tout comme un tuteur chargé non seulement de l'éducation ; mais encore de la couronne du jeune Tygée ; & d'autant plus chargé de l'une & de l'autre , que de tristes conjonctures l'avoient forcé à immoler lui-même son Pere. Avant que de remonter dans la plaine , il alla jusqu'au pié des Vaisseaux où le Général Carthaginois se tenoit toujours. Il lui dit que ce dernier événement changeant la disposition que le Sénat avoit faite de l'armée Tingitane ; il croyoit que les troupes de l'une & de l'autre flotte de-

voient garder soigneusement les prisonniers qu'elles venoient de faire , jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux ordres. Le Général répondit que cette précaution lui paroissoit bonne ; & que lui-même ne reconduiroit point ses Vaisseaux dans le port d'Utique avant ce tems-là. Cherès montant aussitôt sur la plaine déclara cette convention passagere , premierement aux Carthaginois , & ensuite aux siens. Or comme les uns & les autres demeurez jusqu'alors presque dans les rangs mêmes où ils avoient donné la bataille , se lassoient d'être en faction ; les Carthaginois ne trouverent rien de si naturel qu'un ordre qui les renvoyoit avec leurs prises dans les maisons ou dans les baraqués d'Utique , où ils résidoient ordinairement. Mais les Soldats de la flotte de Cherès n'avoient point d'autre résidence que leurs Vaisseaux même qui étoient dans le Port. Ainsi ce fut-là qu'ils menerent tous les Tingitans leurs prisonniers , qui surpassoient des trois quarts en nombre ceux qu'avoient fait les Carthaginois.

Pendant que cette retraite se faisoit tranquillement des deux côtez ;

Cherès tira Pammus en particulier. Il lui donna la commission d'aller assurer secretement le Prince Tygée , auquel il ne vouloit pas se montrer si-tôt, qu'il le reconnoissoit pour Roy de la Tingitane : Qu'il employeroit sa personne, son crédit & toutes ses forces pour le faire reconnoître par-tout en cette qualité : En un mot qu'il exécuteroit tout ce qu'il avoit marqué dans la Lettre qu'il avoit écrite à son pere le jour précédent , & dont il lui envoyoit la copie qu'il en avoit tirée lui-même, avant que de la remettre à son courrier. Pammus s'acquitta de cet emploi avec autant d'affection que de sagesse. Et pour dire le vrai : Quand la succession présente d'une Couronne , & l'offre d'un puissant secours dans la privation actuelle de toutes forces & de la liberté même n'auroit pas reconcilié au fond de l'ame ce jeune Prince avec le vainqueur de son pere ; cette Lettre , telle qu'on l'a vûe , étoit une justification de l'un , & une condamnation de l'autre , qui ne laissoit à la nature que des regrets d'autant plus louables qu'ils étoient d'ailleurs moins mérités.

Cherès ayant vû lui-même embarquer toutes ses troupes , revint promptement dans le Château ; & entrant dans la chambre du jeune Tygée , qui se détourna en le voyant ; il lui prit la main de force , & lui dit : Seigneur , il ne m'importe pas que vous me regardiez, mais il vous importe d'être établi dans votre Royaume. Votre gloire , & peut-être même votre fureté demande que je vous emmene dès ce moment. Se tournant ensuite vers tous ceux qui étoient dans cette chambre , où il n'y avoit alors que des gens à lui , il leur dit : Suivez-moi tous sans parler à personne : Ce sera à moi à répondre à ceux qui nous interrogeront. Il traversa avec ce cortège le chemin qu'il y avoit jusqu'au port , en disant à droite & à gauche aux Citoyens ; qu'il menoit avec toute sa flotte le jeune Tygée faire hommage au Sénat Carthaginois de Siga renduë. On ne comprenoit pas trop ce que cela signifioit. Mais comme il s'agissoit d'un hommage envers le Senat ; & que d'ailleurs aucun soupçon ne pouvoit entrer dans les esprits contre Cherès ; non seulement on le laissa passer , mais on laissa

fortir du port toute sa flotte , sans oublier le petit vaisseau qui avoit amené Pammus.

Cette flotte s'alla en effet présenter devant le port de Carthage : & Cherès choisit Pammus pour son Ambassadeur accompagné de deux principaux Officiers , l'un Phénicien & l'autre de la Taprobane. Il leur dit qu'il avoit une négociation à faire avec les Carthaginois qui demanderoit peut-être plusieurs allées & venues. Mais que pour tirer le Sénat d'inquiétude à leur sujet , il étoit à propos de la commencer ce jour-là , quoiqu'il fût tard ; quand ils devroient ne la reprendre que le lendemain. Il les chargea de représenter d'abord au Sénat que leur flotte étoit sortie de leur port , dès qu'elle avoit cru ne leur être plus utile ; selon la coutume que Cherès avoit observée par-tout. Mais que si les Carthaginois croyoient lui avoir quelque obligation , il les prioit en signe de reconnaissance de lui rendre tous les prisonniers Tingitans ; c'est-à-dire , les Officiers amenez de Siga , & tous les Officiers ou Soldats qui venoient de se rendre à la bataille d'Utique , &

qui étoient demeurez entre leurs mains. Vous leur direz que je n'exige d'eux d'autre prix de mes services , que la délivrance de ces malheureux que j'ai dessein de reconduire dans leur país. Vous formerez d'abord cette proposition simplement , & sans alleguer aucun autre motif , pour laisser au Senat tout le mérite de la générosité. Mais si vous voyez de l'opposition , représentez-leur alors toute la garnison de Siga qui se donnoit à nous , & que je fis néanmoins passer dans les troupes Carthaginoises ; aussi-bien que tous les prisonniers d'Antée , que je leur fis rendre hier ; & ceux des prisonniers Tingitans qui sont demeurez volontairement sous les drapeaux Carthaginois. Je ne demande ni les uns ni les autres ; & je consens même , qu'ils retiennent des captifs d'Utique. ceux qui prendroient le même parti : En un mot , je ne veux ravoir que ceux qui souhaitent de retourner dans leur patrie. S'ils vous les accordent : Vous les inviterez encore à nous prêter pour leur transport , six grands vaisseaux avec leur équipage Carthaginois. C'en est plus qu'il ne faut pour leurs pri-

sonniers ; mais ils mettront les nôtres un peu plus au large. Vous leur répondrez enfin de ma part, que nous ne débarquerons tous que dans la Tingitane ; & qu'il ne se fera rien dans notre route contre leur service.

Les Ambassadeurs arrivez à Carthage dans une frégate de cérémonie, trouverent le Senat assez étonné de cet air étranger que Cherès avoit pris tout d'un coup. On étoit actuellement assemblé sur la question des captifs, & l'on comptoit d'en envoyer à Utique la décision dès qu'on en seroit convenu. Ce fameux Sénat qui a étendu dans la suite l'Empire Carthaginois, depuis Cadix en Espagne, jusqu'aux Autels des Phéniens dans la Cyrenaïque¹, avoit bien plus d'équité à l'égard de ses sujets, qu'à l'égard des Nations qu'il avoit espérance de conquérir ; & il se contentoit envers ces dernières, comme le Sénat Romain a fait depuis, de certaines générosités impérieuses qui ne diminuoient rien de ses prétentions. On proposoit alors de faire mourir tous les nouveaux pri-

1. Polyb. liv. 1. & 3.

sonniers , en punition de la trahison , dont ils s'étoient rendus coupables dans la plaine d'Utique. Giscœn qui avoit sa place à côté sur le devant , & un peu au-dessous du Thrône , leur représentoit envain qu'il seroit injuste de punir de mort des Soldats qui s'étoient rendus , & qui avoient protesté en se rendant , que leur Roy les avoit forcés à cette action. Que la mort de ce Tyran les vengeoit assez , & leur devoit d'autant plus suffire qu'elle les délivroit pour long-tems de toute guerre. La plûpart des Senateurs persistoient encore dans leur sévérité, lorsqu'on ouvrit la porte aux Ambassadeurs qui venoient faire une demande bien différente de leur avis.

Pammus , qui malgré sa jeunesse s'attiroit déjà du respect par la bataille qu'on sçavoit qu'il avoit gouvernée sur la plaine , se revêtit à merveille du caractère de celui qui l'envoyoit. Il fit sa proposition d'un air gracieux ; & affermissant son ton dans les repliques aux difficultez qu'on avoit prévûes , il fit entrevoir qu'un Heros qui ne vouloit que le bien , en se soumettant à la priere , ne se soumettoit pas au refus.

On pria les Ambassadeurs de sortir de la salle pour un moment ; pendant qu'on délibéreroit sur la réponse qu'on avoit à leur rendre. Les Sénateurs, auparavant les plus obstinez , firent réflexion sur l'ingratitude dont ils encourroient le blâme , s'ils se broüilloient le jour même de leur délivrance avec un bienfaicteur tel que Cherès : & ils penserent qu'indépendamment du bienfait , & sur la seule réputation de son équité , le préjugé public leur donneroit encore le tort dans le point de la dispute. Ainsi rappelant les Ambassadeurs , le plus ancien des Sénateurs leur dit : Qu'en faveur des obligations qu'ils avoient à leur Commandant & à toute sa flotte, ils relâchoient entierement leurs droits sur le petit nombre de captifs qui leur étoient restés de la bataille d'Utique ; & qu'ils accordoient à la protection de Cherès leur vie qu'ils avoient mérité de perdre , & même la promesse de leur liberté. Mais qu'il leur avoit fait entendre lui-même que le Prince Tygée leur serviroit d'ôtage pour les dédommagemens qui leur étoient dûs de la part des Tingitans. Nous pouvions nous con-

tenter de cet ôtage , continua le Sénateur , tant qu'il étoit sur nos terres. Mais puisque votre Commandant juge à propos de nous en priver ; la seule assurance qui nous reste de nos dédommagemens , est dans nos captifs. Nous ne pensons pas que Cherès compare cette assurance à celle qu'il nous enleve. Mais telle qu'elle est , nous la garderons jusqu'à la fin des payemens dont la perte d'un gage plus considérable ne nous obligera que trop de modérer les demandes.

Pammus répondit qu'il ne croyoit pas que leur Commandant fût satisfait de cette réponse. Mais que si le Sénat avoit eu la condescendance de leur laisser emmener ces prisonniers , en leur prêtant même six Vaisseaux qu'ils auroient demandez pour leur transport ; ils n'auroient pas manqué tous trois de faire valoir auprès de Cherès la raison de leurs dédommagemens ; & qu'ils étoient persuadés qu'il auroit contenté le Sénat sur cet article. Les Ambassadeurs , voyant qu'on en demeuroit toujours au même point , se retirèrent , & ne furent revenus aux Vaisseaux que lorsqu'il étoit déjà nuit.

Les Sénateurs découvrant le lendemain la flotte de Cherès à la même place, s'attendirent à de nouvelles instances, contre lesquelles ils comptoient de s'affermir dans le Senat. A peine y étoient-ils entrez que les Ambassadeurs de la veille se présentèrent à la porte. Quand on la leur eut ouverte; Pammus leur dit : Que leur Commandant les prioit de faire attention à la différence que la mort d'Antée mettoit dans la situation des choses. Que comme ils avoient à faire de son vivant à un homme sans parole, Cherès unique maître de son fils vouloit bien le garder pour ôtage des dédommagemens qui leur étoient dûs. Qu'il comptoit même alors de passer à Utique tout le temps qui se seroit écoulé jusqu'à leur satisfaction entière. Mais que la mort de ce Roi avoit bien changé dans son esprit l'état de leur dette ; & qu'il croyoit qu'un si grand avantage devoit leur tenir lieu de tout payement. En effet, Seigneurs, si comptant même sur la vie d'Antée & sur son retour en ses Etats, Cherès vous a insinué que son intention n'étoit pas que l'on vexât les Tingitans, quand ils seroient en paix avec vous :

Vous jugez bien qu'il parlera encore plus haut en faveur du Prince Tygée qui n'a eu aucune part aux entreprises de son pere, & auquel il veut préparer un regne heureux , & pour lui & pour ses sujets. Notre Commandant , Seigneurs , ne sçait point si vous vous laisserez gagner par des vûës si legitimes. Mais si vous les trouvez trop étrangères, il m'a chargé de vous en présenter une autre qui vous touche de plus près : c'est le salut de l'Empire Carthaginois que vous avez confessez devoir à sa flotte, & dont il auroit droit d'exiger le prix pour elle en deniers comptans. Mais non , Seigneurs, il ne le feroit que malgré lui, & vous ne le réduirez point à détruire ses propres bienfaits. Vous sçavez que les deux illustres Nations qui composent cette flotte , & dont vous voyez à côté de moi les deux principaux Officiers , refuserent d'elles-mêmes la part qui leur revenoit à Siga du thrésor trouvé dans le Palais. Elles se contentent encore aujourd'hui , pour récompense de leurs travaux, de la satisfaction que vous allez donner à leur Commandant.

Le plus ancien des Sénateurs , qui

avoit apperçû quelque apparence de menace dans le discours de Pammus , répondit qu'un des bienfaits de Chérès étoit de les avoir mis en état de se défendre contre lui , s'ils y étoient contraints ; & que lui-même approuveroit la maxime de préférer les vrais intérêts de la patrie , aux demandes outrées d'un bienfaicteur. Mais qu'il jugeoit en même-temps que la reconnaissance pouvoit faire relâcher quelque chose en sa considération , de ce qui n'étoit pas essentiel. Qu'il ne lui paroïssoit donc pas que l'esperance de quelques sommes fût un objet assez important à la Republique pour rompre sous ce prétexte avec un Heros qu'ils avoüeroient toujours être la cause de leur salut. Qu'ainsi il croyoit que ses collegues consentiroient de lui rendre les prisonniers qu'il demandoit. Qu'on étoit pourtant surpris qu'ayant paru d'abord si favorable aux Carthaginois , il se fût tourné tout d'un coup & d'une maniere si marquée du côté des Tingitans ; & que cette variation sembloit ne pas répondre au caractere que la renommée donnoit à Chérès.

Seigneurs , répondit Pammus sur le champ : jamais Cherès ne s'est moins démenti que dans le cours de l'entreprise où il s'est engagé à votre sujet , & jamais il n'a suivi avec plus de constance le plan qu'il s'étoit d'abord formé. Vous avez dû juger , par l'histoire du tour de l'Afrique qu'il vient de faire , qu'il ne se croit appelé par la Providence des Dieux qu'à procurer le bien reciproque des Nations chez lesquelles cette même Providence le conduit. Ne pensez pas qu'il ait pris votre parti dans cette guerre , parce que vous êtes Carthaginois : Il ne l'a pris que parce que vous étiez injustement attaquez. Ainsi aujourd'hui que votre Ennemi n'est plus , & que votre Empire est retabli ; il se declare protecteur du jeune Tygée , & défenseur de la Tingitane. Bien plus , dès le premier jour qu'il est entré dans la querelle des deux Nations , il a travaillé à procurer le bonheur de l'une & de l'autre. C'est dans cette double vûë qu'il enleva à Tingi le jeune Prince ; & il ne songeoit pas moins à former en lui un bon Roy pour les Tingitans , qu'à déconcerter Antée qui pressoit les Carthaginois.

C'est

C'est pour avoir le tems de donner au fils une éducation qui fût un jour utile à les Sujets , qu'il imagina la dette du pere envers vous : & ne doutez pas qu'il ne l'eut réduite en fin de compte à très-peu de chose. Mais quel service ne rend-t'il pas aujourd'hui à vous-mêmes ; lorsqu'à la place d'Antée , qui a cherché une mort que Cherès lui épargnoit encore ; il vous donne pour voisin un Prince équitable qui se fera une loi de ne sortir jamais de ses limites , & d'entretenir avec vous une amitié si propre à enrichir mutuellement les deux Peuples.

Pammus s'étant arrêté-là, tous les Senateurs parurent frapper de son discours ; & ils dirent que sans tenir aucun conseil secret, ils passaient tous à l'avis de l'Ancien de leurs Corps ; pourvû qu'on signifiât à Cherès que l'on accordoit les Prisonniers à ses intentions manifestées, & nullement à ses menaces déguisées. Les trois Ambassadeurs firent aussitôt une inclination profonde pour marquer qu'ils donnoient à ce présent le tour le plus favorable que le Sénat pouvoit souhaiter.

Mais Pammus reprenant son discours,

dit : Seigneurs ; après vous avoir dévoilé les principes qui font agir notre Commandant , vous ne ferez plus surpris de la seconde & dernière demande qu'il a à vous faire. Il nous a ordonné de ne point attendre l'exécution de la première , pour exposer celle-ci. La connoissance qu'il a de la noblesse des sentimens qui distinguent votre auguste Corps , lui défend de prendre avec vous les mesures qu'il prit à l'égard du perfide Antée. Il ne voulut lui parler des circonstances humiliantes de sa retraite , qu'après avoir fait remettre le dernier de ses prisonniers entre vos mains. Mais il ne craint pas que notre seconde demande vous fasse retracter le consentement que vous avez bien voulu donner à la première. Il s'agit , Seigneurs , de rendre Siga au Prince Tygée en le reconnoissant pour Roy de la Tingitane. Il se fit alors un grand murmure dans le Senat. Quoi , disoit-on , Cherès ne se contente pas de nous frustrer de nos dettes ; il veut encore nous enlever nos Conquêtes. Il n'est plus un arbitre partial , il devient notre ennemi déclaré. Pammus après avoir laissé passer cette fougue ,

continua, & dit : Seigneurs, le dessein de Cherès est que Tygée vous rende hommage de cette Ville, comme d'une grace qu'il aura reçue de votre pure générosité. Mais vous avez raison de penser que votre refus le feroit déclarer votre ennemi. Vous sçavez l'avefion qu'il a pour les Conquêtes entre des Etats reglez, & dont les limites sont suffisantes pour entretenir la sûreté & la tranquillité des Sujets. Or il se trouve ici que c'est lui-même qui a fait perdre cette place aux Tingitans. Il ne se mêle point des acquisitions que vous avez faites par d'autres mains que les siennes. Mais celle-ci doit suivre l'intention qu'il a eüe en la faisant. Son dessein étoit de délivrer Carthage : Elle est délivrée, & l'Assiégeant a péri par ses mains au pié de vos murs. Le motif de la prise de Siga a été rempli avec usure, & il regarde aujourd'hui cette Ville comme appartenant au jeune Tygée. Ainsi, Seigneurs, ce n'est point par un esprit de menace ; c'est uniquement pour guider & pour abrégé vos délibérations, que je vous annonce de la part de Cherès qu'il se ferplûtôt ensevelir sous les remparts de

cette place , que de ne pas rendre à son véritable possesseur un bien qu'il n'a jamais eu dessein de lui ôter que pour un tems. Sans parler des secours que lui fourniroit la Tingitane ; vous sçavez que la vie de tous ses Soldats lui est personnellement dévouée : & vous seriez cause que moi-même je ne reverrois jamais l'Egypte qui est ma patrie comme la sienne. Vous auriez peut-être eu besoin de Siga pour gage contre l'infidelité d'Antée ; & Cherès avoit assuré ce Roy qu'il ne contribueroit jamais à la lui faire rendre de son vivant. Mais il lui promit en lui donnant le coup de la mort , qu'il la feroit rendre à son fils. Il espere , Seigneurs , qu'aujourd'hui vous dégagerez sa parole , ayant d'ailleurs tant de sujet de vous confier aux vertus naissantes du jeune Tygée : & pour vous en assurer encore davantage ; Cherès compte de les cultiver lui-même dans la Tingitane , pendant une année ou deux des commencemens de son regne.

On proposa alors aux Ambassadeurs de passer comme la premiere fois dans une autre chambre. Giscon parlant le premier fit seul , pour ainsi dire , toute

la délibération. Il avoua qu'il reconnoissoit dans toute la conduite de Cherès la sublimité de la morale Egyptienne, & les leçons qu'il avoit reçues lui-même quand il eut l'avantage d'être initié à Memphis. Qu'il s'estimoit heureux de ce que les fautes énormes qu'il avoit commises n'avoient pas éteint dans son ame l'estime & l'admiration de la vertu qu'il découvroit dans le Heros auquel ils avoient affaire. Qu'il étoit de l'honneur du Senat de favoriser de semblables vûës, & qu'ils devoient tous être jaloux de participer au mérite de leur execution. Il les pria de se représenter quel seroit l'avis du Prince son Pere sur ce qu'ils avoient entendu. Il les conjura d'y avoir égard en son absence, & de ne point jeter dans une guerre inutile un Prince accablé d'années, qui n'avoit respiré que la paix dans une guerre nécessaire. Les Senateurs n'hésiterent pas un moment à se rendre à ces raisons qu'ils avoient senties d'eux-mêmes. Ils ajoûterent qu'il ne leur restoit rien que d'abandonner à Cherès toutes les conditions de l'hommage dont il leur avoit parlé. Ensuite voulant porter la civilité encore plus

loin, ils proposerent de faire une députation de quatre Senateurs, à la tête desquels seroit Giscon; pour aller jusqu'à la flotte faire compliment à Tygée sur son avènement à la Couronne de la Tingitane. Ils conclurent qu'ils se feroient précéder dans cette cérémonie par les six vaisseaux qu'ils lui prêteroient chargez des prisonniers qu'il demandoit. Cette résolution prise en moins d'une demi-heure fut exposée aux Ambassadeurs qu'on fit rentrer; & qui allèrent incessamment rendre compte à Cherès de l'heureux succès de leur Ambassade.

On vit venir au bout de quelque tems les six vaisseaux Carthaginois: & Cherès fit avancer aussi-tôt à toutes rames une gondole magnifique dans laquelle il menoit le jeune Roy. Il la fit passer au-delà de ces vaisseaux qu'on lui prêtoit; parce qu'il vouloit se rencontrer à l'entrée du port, vis-à-vis une gondole à peu près de même forme, qui amenoit Giscon & les quatre Senateurs. Ceux-ci voyant qu'on les prévenoit, convinrent entr'eux de remettre d'abord au jeune Tygée l'ordre adressé à leur Gouverneur pour la restitution de

Siga. Ainsi les deux proûes se touchant, & tous les personnages s'y tenant debout chacun de leur côté ; Giscon présenta lui-même cet ordre au Roy. Au même instant Cherès fit lire à Tygée un papier dans lequel étoit écrit son hommage, qui n'avoit pourtant que la forme d'un remerciement. Moy Tygée, Roy de la Tingitane, je promets de conserver toute ma vie la reconnoissance que je dois au Prince de Carthage & à son Senat, de ce qu'ils ont bien voulu oublier en ma faveur la guerre injuste qui leur a été faite par mon Pere : & de ce qu'ayant égard à la foiblesse de mon âge, ils ont été assez généreux pour me rendre la ville de Siga, qu'ils avoient prise légitimement sur les Etats de mon Pere, pendant le siege de Carthage. Le jeune Roy après avoir prononcé ces paroles, remit le papier entre les mains de Giscon. Il le pria en même tems de venir prendre avec les quatre Senateurs un repas dans le vaisseau, que Cherès vouloit bien qu'il nommât le sien, jusqu'à son retour dans la Tingitane. Il leur offrit même de les mener dans sa gondole. Mais ils le supplierent de s'en retour-

ner le premier dans son vaisseau , afin qu'ils pussent s'acquitter plus regulierement de l'Ambassade dont ils étoient chargez. La chole s'exécuta ainsi , & les Ambassadeurs , non-seulement le saluerent comme Roy ; mais encore ils le reconnurent pour tel dans le Traité de Paix qu'ils avoient dressé en peu de mots. Il étoit conçu de telle sorte que Cherès en fut content , & qu'on en signa le double de part & d'autre avant le repas.

Dans la suite de cette journée , Cherès & Gilcon ayant trouvé moyen de se séparer de la compagnie , entrèrent d'abord en maniere comme des gens qui se connoissent peu ; quoiqu'il n'y eût ici que Gilcon qui ne connût pas bien Cherès. Ils raisonnerent sur l'incertitude où le Senat étoit encore au sujet des deux Mauritanies , dont la plus éloignée d'eux n'avoit point de Roy. On ne sçavoit encore si l'on transporterait-là le Roy de la Sitifense en faisant de celle-ci comme de la plus voisine de Carthage , une Province de l'Empire : ou bien si l'on feroit une Province de l'autre , pour enfermer le Roy de la Sitifense , & le maintenir

par ce moyen dans une plus grande fidélité. Giscon pensoit qu'on prendroit ce dernier parti. Cherès le trouvoit aussi le plus sûr ; & il ajoûta qu'il étoit à craindre pour ce Roy qu'il ne s'estimât quelque jour trop heureux de devenir un Sénateur. Giscon s'avancant un peu plus , lui dit , que dès qu'on auroit récompensé & renvoyé les Capsenses , ce seroit lui-même qui iroit incessamment chercher son Pere. Les malheurs de Carthage , continua-t'il , dont la cause n'est que trop scûe pour mon honneur , l'ont fait refugier dans une retraite qui n'est connue que dans le Senat. Cherès lui répondit qu'il la sçavoit , & que même il avoit vû dans cette retraite le Prince Zoros son Pere , la Princesse Zarite son Epouse , & l'Egyptien Amedès jadis Gouverneur du Prince Sethos. Giscon fut saisi d'étonnement à ce discours ; & comprenant que Cherès instruit de ces noms , étoit informé de l'histoire secrete de son mariage & de ses suites ; il lui dit , qu'il se consoloit de ce que la vertu heroïque de cette Princesse demeurait si long-temps cachée à toute la terre ; en pensant qu'elle étoit estimée du

grand Cherès. Seigneur, continua-t'il, je ne m'étonne pas que vous ayez eu la curiosité de voir le país sacré des Hesperides : Mais comment avez-vous pénétré un secret encore caché au Roy même des Atlantes ? Amedès vous l'apprendra, répondit Cherès. Cependant vos Senateurs seront impatiens de s'en retourner ; allons les rejoindre. Il ajouta en marchant , & ne pouvant encore être entendu de personne ; je vous dirai seulement , & sous le sceau de l'Initiation Egyptienne , que j'ai rempli à votre égard les devoirs de l'amitié que je vous ai autrefois promise. Giscon demeura interdit à ces paroles , qui ne pouvoient porter qu'un faux jour dans l'esprit d'un homme détourné de leur véritable signification par tout ce qui se disoit dans le monde. Il eut de la peine à revenir assez de sa surprise pour se rembarquer , & pour arriver dans le Palais de son Pere , en quelque lieu où il pût rêver seul à tout ce qu'il venoit d'entendre.

L'établissement de Tygée dans ses Etats , & le retour des solitaires des Hesperides à Carthage , suivent si naturellement de tout ce que nous ve-

nous d'exposer ; que si ce morceau de notre histoire étoit un poëme , nous ferions obliger de le terminer ici. Un Historien même abrège ordinairement le narré des situations tranquilles auxquelles aboutissent quelquefois les grands mouvemens des Etats , & les faits tumultueux de la guerre. Les plus longs espaces de temps passez sans troupes deviennent les plus courts dans son ouvrage. L'attention des Lecteurs ne se soutient gueres que par les divisions ou par les révolutions des Empires ; ou du moins par les Conquêtes qui rendant célèbre un Prince ou un Peuple , supposent la désolation de plusieurs autres. Ainsi l'on peut toujours dire : Heureux le païs, ou heureux le siècle dont l'histoire ne sera pas amusante. Pour satisfaire donc le Lecteur en deux mots ; nous dirons que Chérès mena d'abord le jeune Roy avec toute sa flotte à Siga. Cette place lui ayant été remise à la premiere inspection de l'ordre du Senat ; il fit rembarquer la garnison Carthaginoise sur les six vaisseaux empruntez de la République. Et les quarante , que la grande flotte avoit laissez à Siga , furent plus

que suffisans pour emmener les troupes qui gardoient la campagne autour de la Ville. Lorsqu'on voulut payer aux six premiers les frais de leur route ; on fut surpris avec reconnoissance d'apprendre qu'il leur étoit défendu de les accepter. Cherès insinua ensuite au Rôy que pendant qu'il auroit l'honneur de demeurer auprès de lui , il souhaitoit beaucoup qu'il fît sa résidence ordinaire à Siga ; afin que sa flotte fût elle-même un peu plus près de l'Egypte , où elle devoit enfin retourner. Mais que cela n'empêcheroit point qu'il ne s'allât faire couronner dans sa Capitale. Cependant le Gouverneur Tingitan , qui avoit été blessé au dernier siège, étant rétabli ; le Roy, sur l'avis de Cherès , lui rendit le gouvernement de cette Ville. Ce Gouverneur comprit alors le sens des paroles de Cherès qu'il n'avoit pas oubliées : *Je ne désespere pas de vous rendre heureux moi-même , sans que néanmoins vous dépendiez ni des Carthaginois , ni des Phœniciens , ni de moi ; en un mot sans vous faire changer de Patrie.* Ce fut en cette occasion que le Roy , Cherès , Pammus & le Gouverneur étant tous quatre seuls ensemble,

convinrent de brûler la Lettre horrible du feu Roy ; afin qu'elle ne fût jamais connue de qui que ce fût que d'eux quatre , & pour mieux l'oublier eux-mêmes.

Les Phœniciens employèrent le tems de leur séjour dans la Tingitane à étendre sous la protection du Roy leur Commerce déjà établi dans ces cantons ; pendant que le Roy continuoit ses exercices de piété & d'étude sous les Prêtres Egyptiens. Mais voulant profiter en Roy de son éducation, & en étendre les fruits jusque sur ses Sujets ; il supplia ces Prêtres de faire venir un nombre suffisant de leurs Collegues dans la Tingitane , & d'y accepter des établissemens pour toujours s'ils le vouloient ; ou du moins jusqu'à ce qu'ils y eussent fait les mêmes fruits, & qu'ils y eussent mis le Sacerdoce sur le même pié que dans la Guinée. Tout cela s'exécuta avec le tems. Les deux Prêtres Egyptiens Gouverneurs du Prince , ne devoient plus même s'en retourner avec Cherès , quoique la mort lui eût enlevé deux des six qu'il avoit amenez de la Taprobane , & qu'ainsi il ne lui en restât plus que deux.

A l'égard des anciens Gouverneurs, ils s'étoient comporte^z d'une maniere si sage pendant le temps de leur captivité, que Cherès les donna dans la suite au Roy pour ses Ministres, comme deux hommes qui avoient cultivé de très-bonnes dispositions naturelles par le commerce des Prêtres Egyptiens, dont ils étoient estimez & chéris.

Cependant Cherès avant que de conduire Tygée à Tingi, y étoit allé lui-même avec un des deux anciens Gouverneurs, pour y préparer toutes choses, & y annoncer le nouveau Roy. Il mena aussi avec lui le jeune Pammus, en lui disant : A ne considérer que votre âge, je le choisirois un peu plus avancé pour vous faire recueillir la vraie utilité des voyages. Car la plupart des jeunes gens, au lieu d'exercer leurs reflexions & d'étendre leurs connoissances par les différens pays où ils passent, y multiplient leurs débauches, donnent des marques d'un mépris téméraire & injuste aux Nations étrangères, & deshonnorent la leur auprès d'elles. Nous ne courons pas ce risque avec vous ; & il a déjà paru que votre jeunesse ne vous empêchoit pas de pro-

siter des occasions qui se feroient présentées trop tôt pour d'autres. Pammus lui répondit , qu'il ne prenoit ces louanges que pour des leçons honnêtes ; & qu'il regardoit comme un très-grand avantage de sa jeunesse de le mettre à portée d'en recevoir qui feroient même d'un autre tour.

Ce fut pendant ce séjour de Cherès à Tingi, que Giscon qui étoit allé prendre les Solitaires des Hesperides dans vaisseau très-simple par rapport aux ornemens extérieurs , aborda à son retour, au port de Siga. Giscon avoit découvert le secret entier au Roy des Atlantes, pour lui marquer l'obligation que lui avoient les Carthaginois. Mais ils étoient convenus de ne le point divulguer , de peur de donner un exemple qui pourroit devenir importun dans la suite , de la part de quelques autres Nations. Pendant la route jusqu'à Siga ; la Princesse en témoignant son estime profonde pour Cherès & la vive reconnaissance qu'elle avoit des services signalez qu'il venoit de rendre à Carthage & qu'il rendoit encore à son frere ; disoit pourtant qu'elle ne vouloit point voir l'auteur de la mort de son

Pere; & qu'ainfi elle le feroit prier de fe retirer dans fon appartement quand elle entreroit dans le Palais. Gifcon qui ſçavoit alors par Amedès toute l'hiftoire de Sethos , employoit auprès d'elle toutes les raifons qu'il pouvoit imaginer , pour la détourner d'une réfolution qu'il appelloit injufte , & ingratitude ; elle ne fe laiffoit point fléchir. En abordant néanmoins à Siga , elle fut un peu fâchée d'apprendre qu'il n'étoit pas dans cette Ville , & qu'elle avoit paffé devant Tingi fans ſçavoir qu'il y étoit. A tout prendre cependant , elle fe trouva beaucoup plus libre dans la Cour de fon Frere , qui donna pendant huit jours toutes fortes de fêtes à cette illufre Compagnie. Le Prince Zoros figna ici avec beaucoup de joye le Traité de paix conclu entre le Senat de Carthage & le jeune Tygée. Pour Amedès , il fut fur le point de retourner à Tingi. Mais faiſant réflexion qu'il s'étoit attaché à deux jeunes Epoux , qui auroient peut-être beſoin de ſes confeils dans le commencement d'un Regne prochain ; il furmonta l'inclination qui le portoit vers un Heros , qui neceſſaire à toute la ter-

re, n'avoit besoin de personne. Ainsi il partit de Siga pour Carthage avec la même compagnie, avant que Cherès fut revenu.

Il revint bientôt après, & mena ensuite le Roy dans sa Capitale pour la cérémonie de son couronnement : après quoi ils revinrent encore à Siga. Ce fut enfin là qu'environ dix-huit mois ou deux ans après la levée du Siège de Carthage, toutes les nouvelles publièrent que le Royaume de Memphis, & même toute la basse Egypte étoit menacée par le Prince Sethos. Que ce Prince démontroit son existence par l'anneau que le Roy Osoth son Pere avoit autrefois designé au Roy de Thebes ; & que sortant de l'Arabie qui lui avoit prêté retraite & qui lui fournissoit des troupes, il venoit déthrôner son Pere même ; pour se venger des complaisances où il étoit retombé en faveur de Daluca & de ses Enfants. Cherès disposa aussi-tôt sa flotte pour aller au secours de sa patrie, & marqua le terme du départ dans quatre jours. Mais dès l'entrée de la nuit suivante, le vaisseau de Pammus se trouva sorti sans que personne y eût pris garde, & lui-même

me ne parut plus. Alors Cherès fit demander dans sa flotte si les gens de ce jeune homme n'avoient point dit par hazard à quelqu'un qui il étoit ? On répondit , qu'aucun d'eux ne le sçavoit , parce qu'il les avoit tous pris au port Phatnite ou Phatnitique dans le Delta où il s'étoit embarqué. Quoique le jeune Roy s'attendît à voir partir Cherès tôt ou tard , l'approche de ce terme fut trop douloureuse pour lui : & Cherès fut obligé de le fortifier contre une séparation à laquelle il se trouvoit lui-même très-sensible. Ce jeune Prince crut donner quelque soulagement à ses regrets , en partant pour sa Capitale le même jour que Cherès partiroit pour l'Egypte ; ainsi ils mirent à la voile , & sortirent ensemble du port de Siga. Le Roy fut bientôt à Tingi. Mais Cherès entreprenoit une course bien plus longue ; & il ne vouloit s'arrêter qu'au port du Delta le plus convenable par rapport à l'état où il pourroit apprendre que se trouveroient les affaires de la guerre dans le tems de son arrivée.

Fin du neuvieme Livre.



S E T H O S.

LIVRE DIXIEME.

COMME Cherès alloit rentrer dans l'Egypte où il pouvoit espérer qu'on lui fourniroit les troupes nécessaires pour défendre l'Egypte même ; les Officiers de sa flotte se presserent de lui offrir leurs services pour cette dernière guerre , plus interessante pour lui que toutes celles d'où il les ramenoit. Ils lui représenterent qu'après les avoir employez à tant d'expéditions étrangères, il seroit honteux à leur Nation qu'il négligeât leur secours , lorsqu'il s'agissoit de la délivrance de sa Patrie : Qu'il étoit de leur devoir de lui donner , avant que de rentrer eux-mêmes dans leur país, cette marque de reconnoissance pour la gloire & les

richesses qu'il leur avoit procurées par les découvertes où il les avoit conduits. Enfin que les Arabes étant presque aussi voisins de la Phœnicie que de l'Égypte, ils avoient intérêt de se joindre à lui pour repousser des ennemis également dangereux pour les deux Peuples. Cherès accepta avec plaisir des offres dont il connoissoit la sincérité ; & d'ailleurs il comptoit plus sur une armée faite à son commandement, & qu'il avoit lui-même aguerrie, que sur des troupes Égyptiennes, qu'il n'entendoit pas dire avoir été fort exercées depuis sa retraite.

L'oisiveté de la Navigation donnant lieu ensuite à ces Officiers d'étendre leurs raisonnemens sur l'affaire présente ; ils parloient de Sethos devant lui-même d'une manière qui tantôt bleissoit sa modestie, & d'autres fois offensoit sa vertu. Mais leurs indiscretions involontaires devoient servir dans un autre temps, & après le dénouement prochain de cette aventure, à leur faire admirer par reminiscence l'extrême sagesse de leur Commandant. Ils rappeloient en sa présence toutes les merveilles qu'on avoit dites autrefois du

jeune Prince de Memphis, avant qu'il disparut à la bataille de Coptos. Ils passoient de-là à de profondes réflexions sur le changement qui s'étoit fait en lui malgré l'initiation Egyptienne, & ils déploroient les mauvaises impressions qu'il avoit reçues dans la société pernicieuse des Arabes. Suivant ensuite une autre vûë, ils trouvoient de la justice dans les prétentions de Sethos. Ils exagéroient l'ambition perfide & meurtrière de Daluca, autrefois soupçonnée d'avoir sacrifié à ses Enfants l'héritier légitime de la Couronne; & ils avoient pitié d'un Roy qui sembloit être retombé dans une foiblesse d'autant plus condamnable qu'il avoit senti & reconnu tout le mérite de son fils aîné. Ils conclurent une fois par demander à Cherès si ce n'étoit point le parti de Sethos qu'il alloit prendre; & ils l'assuroient qu'ils seroient toujours du sien quel qu'il pût être. Cherès répondit à cette question que la succession d'une Couronne étant un bien futur, un fils se rendoit criminel dès qu'il la traitoit comme un bien présent; Qu'ainsi le Sethos de l'Arabie entreprenant de déthrôner un Roy qu'il ap-

pelloit son pere , se dépoüilloit par cette entreprise seule de tous les droits du Sethos de Memphis : Qu'il le regardoit comme un usurpateur ennemi de l'Egypte par son attaque , & de tous les Etats du monde par son exemple : Comme un homme enfin qui deshonorant des titres , qui avoient attiré autrefois de la consideration , ne méritoit pas même d'être nommé ; & à la rencontre duquel il n'alloit en effet que pour lui faire perdre son nom avec la vie. Ces paroles dites d'un ton extrêmement sérieux firent penser à ces Officiers , que Cherès étoit plus irrité contre un Ennemi de sa patrie , que contre ceux qu'il avoit rencontrés jusques-là : Et ils abandonnerent des discours qu'ils jugeoient ne lui être à charge que par cette raison.

Mais dans la verité du fait , Cherès qui avoit toujours fui les occasions de parler de soi , non-seulement par modestie & par décence , mais encore pour conserver plus sûrement son secret , redoubla ses soins à cet égard , dès le premier jour qu'il apprit la nouvelle extraordinaire d'un homme qui se présentoit sous son nom. Il auroit

mieux aimé en quelque sorte n'être jamais reconnu que d'entrer pendant quelque tems en concurrence avec un imposteur , & de voir les opinions des hommes partagées entre lui & un scelerat. Le profond silence qu'il garda sur ce sujet , jusqu'à ce que le moment convenable pour se découvrir fût arrivé , ne contribua pas peu à confirmer la prétention de son compétiteur , & l'erreur de tous les peuples où le bruit de cet événement étoit parvenu. D'un autre côté il ignoroit parfaitement qui étoit le faux Sethos ; & il n'arrêtoit point sa pensée sur un esclave qui lui avoit paru fidelle , & qu'il croyoit même avoir été tué à côté de lui. Il ne soupçonnoit aucun des jeunes Seigneurs ses anciens compagnons d'avoir abandonné de grands noms qu'ils portoient avec honneur ; pour un plus grand qu'il falloit soutenir par la fourberie. Enfin son anneau enlevé lui faisoit juger que c'étoit quelque Arabe des troupes du Roy de Thebes , qui se prévaloit aujourd'hui de son vol ou de sa dépouille pour se faire passer pour lui.

En côtoyant les bords de l'Egypte , sa flotte apprit par des chaloupes qu'on

envoyoit à terre de temps à autre , que Sethos à la tête de cent mille hommes embarquez sur la mer rouge , avoit surpris & enlevé Herôpolis à l'extrémité de l'Isthme , & s'avançoit du côté de Tanis. Ce Royaume de l'Egypte le plus voisin de la Mediterranée étoit alors gouverné par un Roy nommé Spanius , déjà âgé , mais beaucoup moins vieux qu'Oloroth Roy de Memphis. Spanius n'avoit pour heritier qu'une Princesse de dix-sept à dix-huit ans appelée Mnevie. Comme elle étoit d'une beauté rare il la voyoit recherchée par plusieurs Princes , dont quelques-uns étoient destinez à remplir differens Thrônes de l'Egypte. Mais le Roy qui étoit jaloux de la succession particuliere de sa Couronne , & qui d'ailleurs cherissoit sa fille , avoit mis fort avant dans son ame la résolution de ne lui donner aucun mari qui ne pût être Roy par lui-même. Il vouloit que sa fille conservât toujours l'autorité qu'elle devoit avoir sur un époux qui ne seroit Roy que par elle , & qui n'en auroit même que le titre : Et il craignoit que le Royaume de Tanis ne devînt une Province de la Dynastie où regneroit son

son mari. Mais comme ç'auroit été une injustice à ce Roy, quel qu'il dût être, d'en agir ainsi, & qu'on avoit vû en Egypte des Rois maîtres d'un Etat, laisser à leurs femmes l'autorité qu'elles devoient avoir sur un autre dont elles étoient heritieres ; Spanius, homme plein d'égards, ne marquoit à aucun de tous ces Princes, un soupçon dont il faisoit un secret à sa fille même. Mais instruit par des exemples moins favorables, il se donnoit le tems de choisir entr'eux sans en avoir encore refusé aucun. Outre cela, comme il est assez ordinaire aux imposteurs de chercher à affermir leurs prétentions par des alliances avantageuses ; Asarès avant que d'attaquer le Royaume de Memphis qu'il avoit d'abord menacé & où l'on l'attendoit, conçut le dessein de demander en mariage la Princesse de Tanis. Pour appuyer sa demande par des exploits de guerre qui le rendissent non-seulement considerable, mais redoutable au Roy pere de la Princesse ; il avoit jugé à propos de commencer son invasion par une ville qui appartînt à ce Roy, telle qu'étoit Heropolis. D'un autre côté aussi après l'avoir prise

d'emblée , il en avoit traité les habitans avec une extrême douceur ; & en avançant dans le pays, il disoit que quoique ses interêts l'obligeassent d'être vainqueur, son inclination l'empêchoit d'être ennemi. Il repoussa cependant plus d'une fois des troupes que Spanius envoyoit contre lui sur sa route, & il commençoit à investir Bubaste assez voisine de la Capitale, lorsqu'il envoya faire au Roy la demande de la Princesse. Il offroit au pere la paix & son amitié dès qu'il lui accorderoit sa demande ; & il présentoit à la fille les droits qu'il avoit lui-même sur le Royaume de Memphis.

Toute la flotte de Cherès étoit alors entrée dans le bras du Nil appelé Tanitique ; & lui-même sçachant combien le Roy étoit pressé, lui envoya des députez par lesquels il lui fit dire : Que les deux Nations qu'il ramenoit du tour de l'Afrique comptoient pour rien toute la gloire qu'elles apportoit de leur course ; en comparaison de celle qu'elles souhaitoient d'acquérir en le servant. Que pour lui son intention étoit, si le Roy vouloit bien l'agréer, de ne paroître en sa présence qu'après avoir

exterminé l'ennemi ; ou du moins après l'avoir chassé de ses États , & l'avoir fait rembarquer en desordre sur la mer rouge. Le Roy qui connoissoit toute la réputation de Cherès , accepta cette offre avec une extrême joye. Il lui en fit faire de grands remerciemens , en lui marquant qu'il alloit dépêcher des ordres pour le faire obéir par toutes les troupes de son Royaume , & lui faire fournir en chaque lieu tout ce dont il auroit besoin pour executer son entreprise. Il renvoya en même-temps les députez d'Asarès en leur conseillant , pour toute réponse , de retourner vers leur maître avec assez de diligence pour n'être pas rencontrés par Cherès.

Le premier soin du nouveau Général fut de faire débarquer toutes les troupes de sa flotte pour les conduire jusqu'à Bubaste , devant laquelle Asarès campoit de l'autre côté du fleuve. Il fit usage alors des chevaux qu'il avoit amenez de Sophir , ou renouvellez ailleurs par précaution : il se borna néanmoins à avoir six mille hommes de Cavalerie , parce que la nature du terrain de l'Egypte auroit rendu embarrassant un plus grand nombre. Enfin

il grossit son armée de toute la milice Egyptienne qui se rendoit auprès de lui sur sa route.

Afarès que tout le monde appelloit Sethos , fut fort étonné que l'arrivée de Cherès jusqu'à lui suivît de si près la nouvelle de son approche de l'Egypte. L'ombre de justice dont sa cause étoit revêtuë en le supposant Sethos , l'avoit d'abord fait douter quel parti prendroit l'équitable Cherès ; & le voyant venir contre lui avec tant de précipitation , il admiroit qu'il décidât la question aussi vîte que s'il avoit sçu le fond de la chose. Il lui vint bien dans la pensée de lui offrir de renvoyer les Arabes dont le secours auroit rendu coupable le véritable Sethos même, s'il vouloit lui faire rendre quelque justice par le Roy Oloroth son prétendu pere. Mais outre que ces Barbares auroient refusé de s'en retourner , avant que d'avoir la part des côtes orientales de l'Egypte qui leur avoit été promise par l'impôsteur ; d'ailleurs la vertu celebre de son adversaire lui faisoit redouter , par le seul reproche de sa conscience , tout éclaircissement avec lui : & il aima mieux s'en rapporter au sort

aveugle des armes. Il ne commençoit point alors à en exercer la profession , & il s'étoit fait précéder par la réputation d'homme de guerre. En effet le Roy de l'Arabie heureuse , le croyant véritablement Sethos , lui avoit confié de bonne heure la défense de ses Etats contre quelques entreprises des Roys ses voisins ; & il s'étoit acquitté de cette commission avec succès. Outre qu'il ne manquoit ni d'esprit ni de courage, comme nous l'avons vû dans les commencemens de cette histoire ; le dessein qu'il avoit d'usurper un jour la Couronne de Memphis l'avoit engagé à se rendre habile dans un art dont il prévoyoit avoir besoin. Il y avoit alors environ trois ans que croyant son visage suffisamment changé , il avoit d'abord fait courir le bruit que Sethos étoit réfugié dans l'Arabie. Peu de temps après il avoit fait dire à Osoroth par des Ambassadeurs du Roy de Meriaba envoyez sous d'autres prétextes , que ce fils dont il avoit paru autrefois regretter la perte , étoit retrouvé. Qu'il résidoit ordinairement à Meriaba ; & que bien qu'il eût jugé à propos de changer de nom jusqu'alors pour se

cacher à ses envieux : le Roy son pere pouvoit envoyer des hommes sûrs , qui non-seulement reconnoïtroient son anneau ; mais auxquels il donneroit un plein contentement sur toutes les questions qu'on lui pourroit faire touchant le detail de son enfance.

Le Roy Oforoth du caractere dont nous l'avons vû dans les premiers Livres , n'étoit pas homme à conserver pendant sept ou huit ans des sentimens affectueux : Et un Prince qui n'étoit frappé que des objets présens en avoit devant lui plus qu'il n'en falloit pour lui avoir fait oublier un Mort. La Reine Daluca qui le connoissoit à fond avoit demeuré quatre ans entiers dans sa retraite , pour lui faire croire qu'elle n'étoit agitée d'aucun mouvement d'ambition. Mais elle avoit à peine attendu la seconde année de l'éloignement de Sethos , qu'elle croyoit mort comme le Public , pour renvoyer à la Cour son fils aîné. Elle l'avoit recommandé à des hommes intelligens qui n'eurent pas beaucoup de peine à le faire recevoir favorablement du Roy. Ce jeune Prince nommé Beon , qui étoit doux & facile , prenoit volon-

tiers pour affection maternelle ce qui n'étoit en Daluca qu'une grande envie de gouverner un jour sous son nom : Ainsi il s'employa sincerement à obtenir le retour de sa mere. Elle ramena avec elle son second fils nommé Pemphos. Celui-ci aussi bon , mais plus vif que son frere, n'avoit pas toujours demeuré auprès d'elle , & il avoit profité de son exil pour voïager au dedans & au dehors de l'Egypte. Il étoit devenu dans la suite un des premiers Amans de Mnevie : Et comme en qualité de second fils il ne tomboit pas dans l'exclusion secreete de Spanius , il avoit été bien reçu du Roy & même de la Princesse ; quoiqu'il n'y eût rien encore de promis. Il étoit actuellement occupé à la défense des côtes du Royaume de Memphis sur la Mer rouge. La Reine en rentrant en grace n'avoit point voulu rentrer dans le Ministère. Elle avoit laissé subsister en apparence le Conseil d'Etat que le Roy avoit établi en la bannissant de sa Cour. Mais depuis son retour elle s'étoit rendu maîtresse de tous les membres de ce Conseil ; & c'étoit ordinairement par sa bouche que le Roy recevoit leurs avis,

ou leur faisoit ſçavoir ſes intentions.

Lorsqu'Oſoroth donna audience aux Ambaſſadeurs d'Arabie, il n'avoit point conſulté Daluca ſur la réponse qu'il avoit à leur faire au ſujet de Sethos : Mais de ſon propre mouvement il la leur rendit telle à peu près qu'elle la lui auroit dictée. Il leur dit qu'il ſeroit charmé de revoir ſon fils ; pourvû que venant d'abord dans une Ville de ſon Royaume qu'il leur nomma, il ſatisfit à toutes les interrogations qu'on jugeroit à propos de lui faire pour ſ'aſſurer de ſon exiſtence. Mais que ſi en rentrant dans ſa Cour, il trouvoit quelque différence pour les arrangemens préſens & futurs ; il devoit ſ'en prendre, premierement, au ſilence qu'il avoit gardé dans le tems de la publication de la lettre que lui Oſoroth avoit écrite au Roy de Thebes d'abord après la bataille de Coptos ; & en ſecond lieu, au ſecret ſous lequel il avoit tenu pendant ſept ans un fait qui lui importoit plus qu'à tout autre.

Le faux Sethos en recevant cette réponse en fut plus content qu'Oſoroth ne l'avoit cru. Il convenoit peu à cet impoſteur d'agir par voye de ne-

gociation. Quelque fort qu'il pût être, non seulement par la facilité & la hardiesse de son genie, mais encore, par l'avantage qu'il avoit eu d'être élevé auprès de Sethos ; il n'ignoroit pas l'énorme différence qu'il y a du mensonge à la vérité : Et il sçavoit bien que la moindre méprise, quelque inévitables que soient les plus grandes, fait tomber une fausse supposition. Il aspireroit plutôt à une conquête favorisée d'abord par l'erreur, & qui le mettroit ensuite au-dessus des preuves. De plus il n'avoit pu intéresser les Arabes à le soutenir, qu'en s'engageant à leur faire rendre quelques Provinces de l'Egypte qu'ils avoient possédées autrefois le long de la Mer rouge ; ce qu'il n'étoit pas possible de proposer de sang froid au Roy de Memphis. Il se félicita donc auprès du Roy de Meriaba des conditions dures auxquelles il lui avoit prédit lui-même que le Roy son Pere inspiré par Daluca, mettroit son retour. Il lui dit que l'exclusion de la couronne qu'Osoth lui annonçoit en termes peu équivoques, lui donnoit droit de faire lui-même à ce Roy aveugle & à ce Pere injuste des conditions

qu'il lui feroit accepter de force : Qu'il fuffisoit pour cela que le Roy de Meriaba continuât sa bonne volonté à son égard ; & lui fournît les moyens de faire une conquête dont le partage seroit assuré à son Bienfaicteur par les troupes qui l'aideroient à la faire. Le Roy Arabe ayant consenti à un projet où il croyoit voir son avantage ; on fit dire au Roy de Memphis que Sethos ne vouloit plus retourner à sa Cour qu'à deux conditions : l'une qu'avant toutes choses , il chassât non seulement de son Palais , mais de son Royaume ; Daluca , qu'Osoth auroit convaincuë dans le tems , s'il l'avoit voulu , d'avoir employé l'infâme Thoris à faire perir le fils aîné du Roy , pour faire place à ses deux enfans : & l'autre qu'il rendît à ce même fils l'esperance legitime & naturelle de sa succession. Qu'on osoit lui conseiller de prendre ce parti incessamment ; parce que le Roy de Meriaba mettroit Sethos en état de se faire rendre par les armes la justice que l'on refusoit à sa naissance. On protesta enfin de sa part que ce ne seroit pas la faute d'un fils menacé de la perte d'une couronne qui lui étoit

duë , s'il ne pouvoit s'en assurer la succession qu'en s'en saisissant du vivant même de son Pere.

Toutes ces démarches , qui avoient précédé l'arrivée de Cherès en Egypte , avoient amené lorsqu'il y arriva, l'imposteur Asarès au pié de Bubaste , située dans les terres à dix lieuës environ d'Heropolis. Cherès ayant fait traverser à son armée le Nil & ses canaux sur des ponts ou dans des barques , se campa à quelque distance en deçà de l'Ennemi. Asarès qui sentoit la supériorité d'un homme qui avoit vaincu, pour ainsi dire, la nature même en faisant le tour entier de l'Afrique , qui avoit donné des mœurs & des loix à tous les Barbares de ses côtes , qui venoit enfin de pacifier par son courage & par sa sagesse les deux plus grands Empires de la Mediterranée ; ne se crut point né pour terminer tant de succès & pour effacer tant de gloire dans une bataille & par une défaite. Il jugea qu'il étoit plus prudent de se reduire à la défensive , & d'attendre quelque chose du tems & des conjonctures. Ainsi dès le premier jour qu'il fut certain du parti que prenoit Cherès ; il avoit commen-

cé à rétrécir son camp, & à le fortifier de toutes les espèces de retranchemens que son industrie & la disposition du terrain pouvoit lui faire imaginer. D'ailleurs comme il étoit maître de tout le territoire qui étoit derrière lui jusqu'à la Mer rouge ; il s'étoit conservé de ce côté-là une grande entrée sous prétexte de recevoir par-là les secours qu'il feroit venir, non seulement d'Heropolis & de sa flotte ; mais des côtes de l'Arabie , si le siège devenoit long. Mais dans le fond , comme il avoit plus de prévoyance que ces Barbares , il préparoit à lui & à eux une sortie prompte & facile , au cas que sa résistance fût obligée de céder au bonheur de son adversaire.

Cherès arrivé devant Bubaste , se consola de l'impossibilité où il se vit de livrer bataille à l'imposteur , & de la peine qu'on auroit à le forcer dans ses retranchemens ; par la considération de ce que sa présence soula-geoit au moins la Ville de toute attaque : Car il n'y avoit plus un seul assiégeant qui mît le pié hors de ses palissades. Il essaya même de les attirer par un désordre apparent. Il s'étendit beau-

coup plus qu'il n'avoit fait d'abord : & comptant sur sa propre vigilance , aussi bien que sur des sentinelles d'autant plus attentives qu'elles faisoient moins semblant de l'être ; il passa cinq jours & cinq nuits avec toutes ses troupes sous des tentes ou sous des toiles , dans un lieu très-propre à donner bataille , si les Ennemis l'avoient voulu. Cet appât n'ayant point réussi ; toute son armée , à laquelle il avoit voulu épargner un exploit qui pouvoit être sanglant & meurtrier , le pressa d'elle-même de la conduire à des Ennemis , qui avoient porté trop loin la crainte de l'attaque pour être fort à craindre dans leur défense. On en étoit là , lorsqu'un Heraut vint dire à Cherès de la part du faux Sethos ; qu'il étoit prêt de lever le siege de Bubaste , & de s'en retourner jusques dans sa flotte , si Cherès se retiroit lui-même jusqu'à la distance de deux journées : parce que les Arabes ne pouvoient pas risquer les mouvemens nécessaires pour leur retraite, en présence ni même dans le voisinage d'une armée ennemie. Sinon , qu'ils alloient demeurer dans la posture où il les voyoit , jusqu'à ce que le débou-

dement du Nil les renvoyât de part & d'autre : Et qu'en ce cas , ils se contenteroient jusqu'à un autre temps de s'affermir dans les possessions qu'ils avoient déjà en Egypte.

Cherès en présence de son armée , répondit en deux mots à ce Heraut ; Dites à votre Chef que je ne veux point me retirer , & que je serois bien fâché qu'il se retirât lui-même. Ce peu de paroles rapporté à Asarès ne laissa pas de l'effrayer. Sur l'opinion qu'il avoit conçûe de l'intelligence & des ressources de Cherès , il craignit qu'il n'eût trouvé quelque stratagème pour le surprendre au milieu de ses retranchemens. On apprit bientôt après du dedans de la Ville , qu'on appercevoit du haut des tours dans le Camp ennemi un mouvement sourd , qu'on déguisoit autant qu'il étoit possible. Cherès l'étant allé observer lui-même , jugea que les assiégeans se dispoisoient à la retraite pour la nuit suivante. Il comprit même qu'il ne leur convenoit point de perdre leur tems devant une Ville qu'ils ne vouloient plus attaquer , & de demeurer inutilement si loin d'Heropolis leur place d'armes. Ainsi il se prépara à les

suivre. Il fut attentif à ne point les troubler dans la sortie de leur Camp, & il fit semblant de l'ignorer pendant toute sa durée. Le lendemain dès la pointe du jour, il se trouva avec ses six mille chevaux à la queue d'une armée très-nombreuse, mais presque toute d'infanterie, comme ayant été destinée à faire un siege. Il avoit donné ordre à la sienne de se mettre en marche après lui au pas d'une lieue par heure, quelques mouvemens qu'ils vissent faire aux Cavaliers qui ne livreroient pas de combat réglé sans elle. Cependant les Cavaliers tous bien montez atteignirent bien-tôt l'arriere-garde des Ennemis, & commençoient à l'incommoder beaucoup. Asarès qui avoit retenu à la queue de sa marche le peu qu'il avoit de gens de cheval, prit le parti de faire face avec eux; en invitant ses fantassins à doubler le pas jusqu'à un endroit qui étoit à peu près à moitié chemin, & qu'il jugeoit favorable pour se ranger en bataille. Il dépêcha en même-tems des courriers pour aller à toute bride arrêter ses premiers rangs en ce même endroit. Mais la frayeur qui s'étoit communiquée de proche en proche, les avoit fait hâter

si prodigieusement, que non-seulement les premiers rangs, mais ceux du milieu, étoient déjà beaucoup plus près d'Heropolis que de Bubaste. Asarès fut donc obligé pendant toute cette journée de se partager entre la défense & la fuite : C'est-à-dire, qu'après avoir couru pour atteindre son infanterie, il se tournoit avec ses deux mille chevaux pour lui laisser le tems de s'enfuir encore derrière lui. Cherès, qui après les premières escarmouches marchoit toujours d'un pas égal pour ne pas s'éloigner du reste de son armée, se donna encore la patience de faire reposer & rafraîchir deux fois toutes ses troupes, avec les provisions qu'il avoit fait prendre à chaque soldat pour un jour. Il ne doutoit point que ce retardement même ne l'aiderât à atteindre les fuyards vers la fin de la route, & à rencontrer une grande partie de leur armée avant qu'elle fût rentrée dans Heropolis. En effet plus de vingt mille fantassins Arabes les derniers partis du Camp ne pouvoient plus marcher à une lieue ou deux de cette Ville. Ceux de Cherès au contraire prirent une nouvelle vigueur à la vue de l'Ennemi : & comme on se trouvoit

là dans une assez grande plaine , Chers sans arrêter leur marche , fit seulement étendre leurs rangs ; & lui-même à la tête de ses Cavaliers tomba d'abord sur ceux d'Asarès. Un combat si inégal en toute maniere devint bien-tôt une déroute sanglante du côté des Arabes. Leurs deux mille chevaux réduits à une centaine prirent la fuite à travers leur propre infanterie qu'ils auroient entraînée , si Asarès ne fût demeuré seul pour la soutenir encore pendant quelque temps. Son esperance n'étoit pas de la sauver : Mais pendant que ces vingt mille hommes incapables de fuir bien loin se laisseroient tuer ; il songeoit à s'échapper lui-même pour aller pourvoir au gros de son armée rentrée heureusement pour lui & pour elle dans Heropolis. C'est aussi ce qu'il fit au bout d'une demi-heure de défense , en gagnant toujours les derniers rangs sous prétexte de les faire avancer. Les vingt mille Arabes furent la victime qui sauva le reste de leur nation , sans qu'aucun d'eux demandât jamais quartier. C'est cette pratique qui les a rendus invincibles dans leurs pays , & qui a fait que l'Arabie n'a encore subi le joug d'aucun

ne domination étrangere. La moitié de l'armée de Cherès, qui n'étoit pas encore arrivée au tems du combat, fut obligée de passer par dessus tous ces corps morts pour se rendre à Heropolis. Asarès en entrant dans cette Ville en avoit fait fermer les portes ; de sorte que Cherès qui ne vouloit pas faire d'attaque pendant la nuit campa au dehors avec toutes ses troupes. Le lendemain il fit sommer Asarès de lui rendre la place. Celui-ci fit réponse qu'il n'avoit aucune envie de la garder : Mais qu'il prioit Cherès de souffrir qu'il en tint les portes fermées jusqu'au lendemain à pareille heure où elles lui seroient ouvertes. Cherès pour ne pas exposer l'intérieur de la Ville à quelque désastre de la part des Arabes au désespoir, leur accorda un delai que son attaque auroit rendu beaucoup plus long. Ils employèrent ce tems à se rembarquer. Ainsi ce furent les Citoyens mêmes demeurez seuls, qui le lendemain ouvrirent leurs portes au vainqueur & le reçurent avec de grandes acclamations. Elles furent le prix d'une victoire dont la facilité avoit été le fruit de sa réputation, & n'étoit dûë qu'à la longue suite de

ses travaux précédens.

Comme on pouvoit croire que le faux Sethos abandonnoit pour toujours une entreprise dont la premiere tentative avoit été si malheureuse ; Cherès se voyant au bord de la Mer rouge, pensa sérieusement à renvoyer d'abord les Insulaires de la Taprobane. La déclaration qu'il leur fit de son dessein les jetta dans une tristesse qu'on ne peut exprimer. Accoutumez, comme ils l'étoient depuis dix ans entiers, à la conduite du plus sage de tous Chets, & du meilleur de tous les maîtres ; flattez même de toutes les découvertes & de toutes les victoires auxquelles ils avoient participé ; il leur sembloit qu'en retournant dans leur patrie ils alloient tomber dans la servitude, ou s'enfermer dans une prison. Ils se rendoient pourtant justice, & ils sentoient bien qu'ils étoient inutiles à Cherès revenu en Egypte & ayant, ce semble, terminé toutes les guerres. Par rapport même aux secours dont ils pouvoient être ; il y avoit long tems qu'ils faisoient à peine la dixieme partie de sa flotte. Les recrues qui l'avoient grossie, étoient de prisonniers délivrés à Sophir, de quel-

quès sauvages des nouvelles côtes, & sur-tout des Phœniciens rencontrez dans les grandes colonies qu'ils avoient déjà sur les bords de l'Afrique septentrionale. Il ne s'agissoit donc que d'environ trois mille hommes auxquels il ne falloit que six Vaisseaux pour retourner à leur aise dans leur pays. C'étoit même le nombre que les Rois de la Taprobane en avoient fourni. Mais ces Vaisseaux étant demeurez dans les embouchures du Nil vers la Méditerranée, les Phœniciens devoient leur en rendre de semblables tirez des ports qu'ils avoient sur la Mer rouge. Comme ils negocioient sur les deux Mers, ils étoient accoutumez à ces échanges, ou entre eux ou avec les marchands étrangers. Mais il falloit d'abord conduire les Insulaires jusqu'à un port de cette Mer où les Phœniciens eussent un établissement : & l'on choisit le Port blanc par où le vrai Sethos étoit autrefois sorti de l'Egypte. Le premier Officier de la Marine à Heropolis, offrit les Vaisseaux de son Port pour cette traite, si Cherès en obtenoit l'agrement du Roy de Tanis. Cette offre donna lieu à Cherès d'écrire une lettre

au Roy , dans laquelle il lui fit d'abord le détail de l'expulsion des Arabes , & de ce que les Insulaires de la Taprobane y avoient contribué conjointement avec les Phœniciens , à proportion de leur nombre. Il lui demanda ensuite pour les premiers , leur renvoy jusqu'au Port blanc dans des Vaisseaux que le Roy auroit la bonté de leur prêter , & que l'on renverroit incessamment. Le Roy fit à Cherès une réponse très-gracieuse. Après l'avoir remercié de l'important service qu'il venoit de lui rendre ; il l'assura qu'il étoit le maître de tout ce qui lui conviendrait dans son Royaume ; le priant même de faire en sorte que les Insulaires de la Taprobane s'en retournassent aussi contents , s'il se pouvoit , du Roy de Tanis que de Cherès. Il ajouta qu'après avoir disposé toutes choses pour leur départ ; il se flattoit que Cherès voudroit bien venir dans sa Capitale pour y recevoir les honneurs qui lui étoient dûs , & s'y établir même pour toujours , s'il n'avoit point d'esperance plus haute ou plus agréable. Cherès qui ne voyoit point de poste d'où il pût attendre plus tranquillement la succession du

Royaume de Memphis quand elle seroit échuë, répondit au Roy qu'il auroit l'honneur de profiter de ses bontez ; jusqu'à ce que le service de l'Égypte, & sur-tout de Memphis, sa véritable patrie, l'appellat ailleurs. Il ne passa en effet à Heropolis que le tems nécessaire pour regler la part qui revenoit aux Insulaires des richesses de la flotte, & qu'on y envoya chercher. Il les chargea ensuite de recommandations & d'éloges auprès de leurs Rois. Eux de leur côté l'assuroient qu'ils ne se consoloient de cette séparation que dans la pensée d'aller publier sa gloire & leur reconnaissance dans tout l'Orient. On fit place dans les six Vaisseaux à quelques Ethyopiens, qui en devoient trouver à eux dans le Port blanc, où ils avoient commerce ; & qui partirent avec le même regret que les Insulaires. D'abord après ce départ Cherès renvoya les troupes Egyptiennes dans les quartiers d'où elles étoient venues, & prit avec les siennes le chemin de Tanis.

Son dessein n'étoit pas sans doute de les conduire jusque dans la Capitale. Mais il devoit trouver sur sa route le Canal du Nil où ses Vaisseaux étoient

entrez en arrivant, & c'est-là qu'il ramenoit son armée. C'est aussi là même qu'il leur donna congé en général, ou pour retourner dans la Phœnicie, ou pour négocier, selon leur coutume, dans l'Égypte ou sur les rivages des deux Mers. Cependant comme dans cette flotte également commerçante & guerrière, il y avoit environ dix mille hommes qui par leur inclination ou par leur fortune étoient moins marchands que soldats; Cherès dit à ceux-ci: Que comme il n'y avoit point encore de proposition de paix entre l'Égypte & l'Arabie; & qu'on ne sçavoit pas si le prétendant à la couronne de Memphis ne viendrait point attaquer ce Royaume, suivant son premier projet; il alloit mander au Roy de Tyr, qu'en lui rendant ses troupes, il se reservoit la liberté de les lui redemander dans le cas unique de cette attaque. Ces dix mille hommes, & même tous les autres à l'envi, répondirent qu'ils appuyeroient cette demande par leurs vœux & par leurs empressements. Il finit par leur recommander les Sauvages déjà policés qu'ils amenoient avec eux; & tous ceux dont ils s'étoient fait des

Vassaux & des associez sur les côtes de l'Afrique. Il recommanda lui-même au Roy de Tyr les uns & les autres dans la longue lettre qu'il lui écrivit. Elle fut reçue comme elle devoit l'être ; & tous les articles lui en furent accordés ou promis avec des remercemens & des loüanges extraordinaires. Cependant les Phœniciens , quoique plus éclairez sur les vertus de Cherès , & par conséquent plus attachez à lui que les autres sujets de sa flotte , supporterent plus patiemment une séparation qu'ils ne crurent pas devoir être longue pour eux , & qui d'ailleurs les laissoit dans son voisinage. C'est ainsi que ce Heros, sans perdre la vûe du Thrône qui lui étoit dû , se dépouïlla néanmoins de tous les secours étrangers , qui sur la simple manifestation de son nom l'y auroient porté dès lors , par l'éclat de sa réputation & par le courant de ses prospéritez continues. Mais il ne vouloit point inquiéter la vieillesse de son Pere. Il comptoit sur la faveur des peuples après son decès : & il ne désespéroit pas , en se présentant devant lui en quelque occasion remarquable , de vaincre, de son vivant même, le crédit
injuste

injuste de la plus insinuante & de la plus méchante de toutes les femmes.

L'orsqu'il alloit attendre cette occasion à Tanis , il apprit de quelques Officiers de cette Cour qui l'accompagnoient en chemin : Que les Roys de l'Egypte nourrissoient entr'eux des mécontentemens secrets contre le Roy de Memphis. Le Gouvernement de Daluca en étoit la premiere cause. Ces Roys lui attribuoient , non sans raison, d'avoir attiré la guerre des Arabes qui menaçoit toute la Nation: Et ils avoient résolu par un Conseil pernicieux, qui n'est pourtant que trop ordinaire aux Princes jaloux les uns des autres , de lui laisser essuyer du moins la premiere attaque des Barbares , sans la secourir. C'est pour cela même , ajoutoient ces Officiers , que Daluca instruite de leur intention , avoit laissé tomber l'orage sur Tanis, quoique si proche , sans s'émouvoir ; & avoit même empêché son fils Pemphos de venir au secours de la Princesse Mnevie , malgré l'amour qui l'interessoit pour elle. Cherès leur répondit , que comme ancien Soldat de Memphis , il souhaitoit que l'expulsion des Arabes rendît à son Roy l'amitié

des Roys ses voisins , que la crainte de ces Ennemis étrangers lui avoit fait perdre.

Comme on sçavoit le jour où Chérès devoit arriver à Tanis , on avoit fait de grands préparatifs pour son entrée. Non-seulement la Milice des environs , mais la plûpart des Citoyens de la Ville sous les armes s'étoient avancez en ordre à près de trois lieuës , pour le recevoir au son des trompettes & des tymbales. Il fit tout ce chemin entre deux files de soldats , qui arrêtoient derriere eux le peuple des villes & des campagnes voisines que l'empressement de le voir attiroit de toutes parts. Ils disoient entr'eux que c'étoit-là celui qui revenoit d'un nouveau monde , & qui avoit porté les loix de l'Egypte chez des hommes inconnus. Plusieurs demandoient à ceux des Officiers qui le suivoient , si le cheval qu'il montoit actuellement étoit le même qui lui avoit servi à délivrer Carthage d'un oppresseur , & la Tingitane d'un tyran ? Et sur le signe d'affirmation qu'on leur donnoit , ils couroient de toutes leurs forces pour voir passer encore une fois le Cavalier & le

cheval. Arrivé dans la ville , il traversa une longue & large ruë , où sans parler d'un peuple innombrable , toutes les beautez de Tanis placées , ou sur des échaffaux ou à leurs fenêtres , le devoient des yeux , & se permettoient des acclamations justifiées par un exemple universel. En avançant vers le Palais du Roy , qui faisoit face de très-loin à la porte par où il étoit entré ; il aperçut sur le perron une Dame environnée d'un grand nombre d'autres qui se tenoient à quelque distance d'elle , & qu'elle surpassoit toutes par la hauteur élégante de sa taille. Ne doutant point que ce ne fût la Princesse , il descendit de cheval , aussi-bien que toute sa suite ; & il marcha à pié assez long-temps avant que de pouvoir distinguer les traits de son visage. Comme il lui parut qu'elle l'attendoit sur son perron , il hâta un peu le pas. Mais elle , s'avancant insensiblement , se trouva descenduë jusqu'à la dernière marche lorsqu'il arriva dans la place. Quoiqu'il se pressât alors davantage , il ne put l'empêcher de faire à peu près le quart du chemin au-devant de lui. Il discerna bien-tôt une personne d'une beauté

majestueuse & piquante , qui attendit qu'il se fût relevé de la profonde inclination qu'il lui fit en l'abordant , pour lui mettre sur la tête une couronne de laurier. Ce fut-là le coup qui porta la premiere atteinte à son cœur , & qui rappella à sa mémoire les derniers avis d'Amedès. A l'égard de la Princesse le goût dominant qu'elle avoit pour le mérite & pour la vertu , l'intéressoit depuis long-temps pour Cherès : Et l'aimant déjà en quelque sorte sur la foi de la renommée , il ne lui arriva rien de nouveau dans ce moment que de lui trouver un port & une physionomie digne de toute sa réputation. En lui donnant la main pour la reconduire dans le Palais , il vit le Roy qui s'étoit avancé sur un grand balcon suivi de ses Courtisans. Il reçut de-là les premiers signes de la reconnoissance de ce Prince ; & il en reçut de plus grands encore de sa propre bouche lorsqu'il fut monté auprès de lui. Après bien des entretiens & des divertissemens qui se succederent les uns aux autres dans le cours de la journée , le Roy fit conduire Cherès dans l'appartement qu'il lui avoit fait préparer dans son Palais.

Quelque fût le penchant secret que Cherès & la Princesse avoient senti l'un pour l'autre dès le premier jour de leur entrevuë, & qui s'étoit fortifié pendant deux mois de conversations fréquentes, quoique toujours publiques ; ce fut le Roi qui pensa le premier à attacher à lui ce Heros par le mariage de sa fille. L'indépendance de son thrône dont il s'occupoit toujours, lui paroissoit plus assurée avec un homme qu'il croyoit sans parens comme Cherès, qu'avec un Prince comme Pemphos, qui pouvoit devenir Roy par la mort d'un frere. Mais il différa de proposer cette union à sa fille, jusqu'à ce qu'il eût obtenu des autres Roys pour Cherès, un titre d'honneur qu'ils lui donnassent tous ensemble, & qui réparât en quelque sorte la naissance qu'il croyoit lui manquer. Il les invita par des agens fidelles & éloquens de nommer Cherès conservateur de l'Egypte. On leur représenta de sa part qu'il avoit mérité ce titre par l'expulsion des Arabes, que l'on devoit à son arrivée ; & que ce titre même lui donneroit un nouveau zèle contre eux dans le cas de leur retour que l'on pouvoit crain-

dre. On ajoûta que c'étoit à ces Roys à recompenser réellement les grandes actions d'un Egyptien que les autres peuples de la terre ne pouvoient payer que de louanges. On leur fit entendre enfin qu'il leur convenoit de soutenir par une reconnoissance aisée & même utile pour eux, la gloire que ce Heros avoit acquise à l'Égypte par tant de travaux aussi avantageux au genre humain que désintéressés pour lui-même. Le Roy de Thebes & le Roy de This jugeant ce titre sans conséquence sur la tête d'un homme né dans la simple milice, tels qu'ils croyoient Cherès, n'hésiterent pas de l'accorder pour lui au Roy de Tanis. Il ne se présenta pas même à leur esprit que cette décoration fût suffisante pour engager Spanius, qu'ils sçavoient être jaloux de l'honneur de sa couronne, à donner sa fille à un inconnu. C'est pourquoi ils ajouterent d'eux-mêmes qu'à ce titre seroit attaché la fonction de Général des armées Egyptiennes dans les guerres étrangères. Le Roy de Memphis que le faux Sethos avoit inquiété applaudit tout d'un coup & au titre & à la fonction. Mais Daluca qui gouvernoit pour

lui craignoit la vertu dans Cherès, plus que Cherès ne craignoit alors le vice dans elle. Ainsi elle forma différentes objections contre cette nouvelle dignité, & elle n'y consentit enfin que de peur de la lui voir donner malgré elle.

Spanius reçut de la part de tous ces Roys des Ambassadeurs qui se concerterent pour arriver en même-temps. Ils avoient ordre de leurs Maîtres de le remercier d'avoir inventé un titre par lequel il les faisoit tous entrer avec lui dans le même témoignage d'estime & de reconnoissance à l'égard de Cherès. S'adressant ensuite à lui-même, on lui marqua l'étendue que l'on donnoit à son nouveau titre & la fonction qu'on y attachoit. On le pria d'être content d'une dignité qui commençoit & qui finiroit par lui. On lui marqua que les Roys leurs Maîtres ne la croyoient point trop grande pour un Heros, qui après avoir fait tant d'honneur à l'Egypte par son nom seul, venoit de lui rendre en personne un service signalé contre les Arabes. Mais que dans les mêmes circonstances ils ne l'auroient accordée à aucun homme d'un autre caractère

que lui ; & qu'ils ne la confioient qu'à sa vertu. Qu'ils croyoient enfin que cette même vertu l'engageroit à conserver pour sa patrie une affection, dont il avoit donné des preuves avant que d'avoir reçu d'elle d'autres bienfaits que la naissance. Cherès répondit qu'il n'appartenoit qu'au Roy , qui avoit demandé pour lui cet honneur , de remercier dignement les Roys qui le lui accordoient avec surcroît. Mais que malgré la disposition où il avoit toujours été de verser tout son sang pour sa patrie , il esperoit que l'union des Roys entr'eux rendant l'Egypte redoutable aux ennemis étrangers , ne feroit de sa nouvelle dignité qu'un titre sans fonction : & que bien loin d'en vouloir abuser , il souhaitoit de n'en jamais faire usage.

Le temps qui s'étoit écoulé pendant cette négociation avoit été plus que suffisant pour allumer dans le cœur de Cherès & de Mnevie un amour plus genereux dans le Heros , & plus tendre dans la Princesse. Mais l'extrême sagesse de l'un & de l'autre les avoit empêchez par des égards différens , non-seulement de le manifester au de-

hors , mais de s'en faire l'un à l'autre aucun aveu. Cependant dès le lendemain de la publication de ce titre dans Tanis , le Roy prit sa fille en particulier , & lui dit : Que bien qu'entre les Amans qui s'étoient présentez à elle , il y en eût que des raisons d'Etat lui auroient fait exclure ; il n'avoit jamais eu dessein de lui en faire épouser aucun malgré elle. Qu'ainsi elle seroit encore maîtresse de refuser celui qu'il lui alloit nommer ; parce qu'il pensoit qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'avec un époux qui conviendrait à l'un & à l'autre. C'est , continua-t'il , le Conservateur de l'Egypte que je vous propose. La Princesse après avoir dit au Roy que son obéissance lui étoit assurée à l'égard de quelque époux qu'il lui eût proposé ; le remercia du choix de celui-ci : de sorte que le Roy comprit qu'il ne s'agissoit plus que de donner à Cherès la hardiesse d'aspirer à sa fille.

En effet l'ayant mandé & lui parlant sans témoins , il dit que la place où il venoit d'être élevé par tous les Roys de l'Egypte répondoit au service général qu'il avoit rendu à la nation. Mais que sa Dynastie , sa personne , & celle

de sa fille ayant été délivrées par son courage d'un danger prochain & présent , il se croyoit redevable envers lui d'une récompense particuliere : Et qu'il n'en avoit point de plus précieuse à lui présenter que sa fille. Cherès répondit qu'il voyoit la générosité du Roy dans toute sa grandeur : Que cependant il étoit bien moins touché de ce qui flateroit l'ambition d'un autre dans un tel présent , que de la liberté qu'il donnoit aux sentimens de son ame : Et que tout inconnu qu'il pût être , c'étoit à cela seul que se rapportoit sa véritable reconnoissance. Mais, Seigneur : Comme je sçai que mon père vit encore , quoiqu'il ne s'avise point de me chercher dans les aventures extraordinaires où la fortune m'a conduit ; c'est à moi à aller au-devant de lui , pour obtenir son consentement sur un mariage dont les Rois mêmes se tiendroient honorez. Je ne vous demande pour cet éclaircissement qu'un voyage que mon impatience rendra très-court. Le Roy conçut un nouveau degré d'estime pour Cherès sur la régularité d'une obéissance à laquelle il n'avoit pas pensé ; & il lui accorda une

permission qu'il trouvoit convenable par rapport à sa fille même. Cependant il fut réglé entre le Roy, sa fille & Cherès, que ce nouvel engagement demeureroit secret jusqu'au retour de ce dernier. Qu'il le dissimuleroit, surtout au Prince Pemphos qui avoit passé secretement par Tanis peu de jours avant l'arrivée de Cherès ; & qui étant amant de la Princesse n'avoit pourtant tiré ni du Roy ni d'elle aucune parole ; d'autant plus que la Reine Daluca paroissoit être alors en mésintelligence avec eux. On convint enfin que Cherès différeroit son voyage de quelques jours pour recevoir les premiers complimens de tous les Ordres sur le nouveau nom de Conservateur.

L'esperance des deux amans, favorisée par l'autorité qui la rendoit legitime, ouvrit une libre carriere à des vœux déjà formez, mais retenus jusques-là dans la reserve la plus severe : Et l'innocence même qu'ils voyoient dans leur amour en fit une passion à laquelle ils ne soupçonnoient point d'obstacle. Reciproquement pénétrez de l'estime dûë au merite personnel de l'un & de l'autre ; ils se felicitoient

en secret d'avoir de quoi relever le mérite de l'objet aimé ; la Princesse par sa Couronne mise sur la tête d'un homme de fortune , & le Prince inconnu par un thrône supérieur à celui de Tanis qu'il comptoit d'y joindre bien-tôt. Rien toutefois n'égalait la modestie de la Princesse à cet égard. Trouvant en quelque sorte sa naissance même inférieure à la gloire de son Amant , elle ne pouvoit lui parler que de ses actions heroïques : Elle y mettoit un prix que les louanges confuses du monde entier n'exprimoient point ; & qui surprenoit même quelquefois l'amour-propre de ce Heros. Il n'y sçavoit autre chose que de la payer d'un amour qui ne lui laissoit aucune défiance , à quelque point que fût parvenue la délicatesse de son cœur. Un nuage cependant jettoit quelque trouble dans l'ame de Mnevie. C'étoit l'absence prochaine de Cherès, dont il se réjoüissoit au contraire par l'esperance de revenir digne en toute maniere & publiquement d'une telle épouse.

Il étoit sur le point de partir pour cet unique dessein ; lorsqu'on apprit de plusieurs endroits que le faux Sethos,

ayant obtenu du Roy de Meriaba une armée plus forte que la précédente , attendoit la fin du débordement du Nil déjà presque retiré , pour venir attaquer le Royaume de Memphis. Il avoit persuadé au Roy Arabe que Cherès s'étoit défarmé lui-même en renvoyant les troupes qu'il avoit formées pendant dix ans ; & qu'il lui seroit impossible de tirer les mêmes services de la milice Egyptienne qui n'avoit été employée depuis ce temps-là à aucune guerre considérable. Cette nouvelle redoubla dans Cherès l'impatience de partir : Et son devoir se trouvant joint aux intérêts de son amour , il ne parut plus occupé que d'une marche qu'il devoit faire en Général d'armée ; au lieu qu'il méditoit auparavant de se glisser seul & secrettement dans le Palais d'Osoth. Mais cette même circonstance redoubla l'inquietude de la Princesse sur son départ. Il est impossible de calmer une amante sur les périls de la guerre ; & le courage de Cherès ne lui parut pas moins à craindre que son refroidissement. Elle lui dit dans le dernier adieu où elle eut occasion de lui parler seule : Que tout le poids de

l'amour tomboit toujourns sur les personnes de son sexe. Que le service de la patrie , les apprêts & les dangers mêmes de la guerre étoient pour les hommes autant de distractions & de soulagemens dans l'absence ; pendant que ces mêmes objets accabloient le repos & l'inaction d'une amante , à proportion de sa fidélité & de sa tendresse. Cherès touché de ce discours , lui dit , qu'elle lui donnoit la hardiesse de lui faire un serment qui ne paroissoit pas d'ailleurs convenable à l'honneur auquel elle avoit raison de croire que son mariage l'élevoit : C'étoit de lui jurer devant les Dieux de n'épouser jamais une autre qu'elle. La Princesse parut satisfaite d'un engagement si formel ; & sous prétexte qu'il devoit partir le lendemain de très-grand matin , elle jugea à propos de ne le plus voir pour cacher ses larmes.

Mais lorsqu'ils étoient sur le point de se séparer , le Roy entra dans le lieu où ils venoient de s'entretenir. Il dit à Cherès qu'il ne croyoit point ses invitations plus fortes que celles de sa fille , pour l'engager à menager sa vie & à presser son retour , autant que

le service de l'Egypte & l'interêt de sa gloire pourroit le lui permettre. Qu'il ne laissoit pourtant pas d'avoir ses motifs particuliers pour faire les mêmes vœux. Qu'il ne prétendoit point que Cherès lui eut toute l'obligation du choix qu'il avoit fait de lui pour son gendre : & que dans le dessein irrévocable qu'il avoit formé pour la succession de sa couronne , de ne donner à sa fille aucun époux qui pût être Roy par lui-même ; Cherès étoit de tous les hommes , celui qui avec le plus de mérite d'ailleurs remplissoit le mieux cette vûë. Cherès frappé de cette déclaration comme d'un coup de foudre , eut bien de la peine à cacher le desordre de son ame. Il tâcha de le déguiser sous l'excès de reconnoissance & de modestie qu'un éclaircissement si flatteur pouvoit autoriser. Il y réussit à l'égard du Roy. Mais les yeux d'une amante sont bien plus penetrants : Et Mnevie , par l'embarras seul qu'elle aperçut en Cherès , fut très-affligée de cette exception de son pere qu'elle n'avoit jamais scûë. Cherès ne voyant point encore quel parti prendre sur cette cruelle idée , se hâta de sortir , en

faisant un dernier salut au Roy & à la Princesse pour toute réponse.

Ayant cherché d'abord à se trouver seul quelques instans, il commença par s'avouer à lui-même qu'il étoit tombé dans cette passion fatale aux Heros les plus vertueux, & dont il avoit un exemple récent dans la personne de Giscon. Qui me retirera moi-même, disoit-il, de l'abyme, d'où j'ai tiré cet heureux ami. Me voilà chargé d'un serment, non plus fort, mais plus sacré que mon amour même; & j'aspire au sceptre de Memphis, que j'ai cru témérairement pouvoir accorder avec l'un & l'autre. Il me reste d'abandonner ce sceptre. Mais de quel opprobre vais-je me couvrir; si Roy par moi-même de la seconde Dynastie de l'Egypte, je me réduis à être Roy de la dernière par un mariage; ou pour mieux dire, si je deviens le premier sujet de mon épouse? Allons à Memphis, continuoît-il, le lieu & le temps m'éclaireront. Affermissez cependant, ô justes Dieux, la résolution que vous m'inspirez dans ce moment de me conduire en chaque circonstance selon les loix de l'honneur & de la vertu, quoi qu'il

puisse m'en couter. La premiere de ces loix est sans doute de remplir actuellement la fonction dont ma Patrie m'a honoré , & de suspendre pour elle tous les troubles de mon esprit & de mon cœur. Il suivit ce projet sur le champ , & devenant au dehors un homme tout autre qu'il ne l'étoit au-dedans , il commença à faire filer les troupes qu'il prenoit dans la milice de Tanis ; en leur marquant la Province du Royaume de Memphis où elles devoient se rendre. Il dépêcha des courriers , pour tirer aussi , selon le droit de sa Charge , des soldats de Thebes & de This qu'il fit prendre sur les frontieres de ces deux Royaumes , afin qu'ils eussent moins de chemin à faire ; & il leur fit donner le même rendez-vous. Après quoi il se mit lui-même en route accompagné des Officiers qui convenoient à sa dignité.

CHERE's en entrant dans la ville où il avoit reçu la naissance & l'éducation, ne put s'empêcher de s'attendrir sur lui-même. Bien-tôt après , cet attendrissement se tourna sur la différence qu'il crut appercevoir dans l'extérieur

des maisons & des Citoyens , qui lui parut se sentir de la longueur d'un gouvernement dur & injuste. Il reçut en passant dans les ruës tous les hommages dont le zele des peuples les avoient laissés les maîtres. Mais la Reine avoit retranché presque tout ce qu'elle avoit pu du Cérémonial qui dépendoit d'elle. Cependant , comme sans parler du titre de Conservateur , la milice étoit soumise au Général ; les gens de guerre qui s'étoient trouvez sur son passage lui firent un grand cortège , jusque dans la place où étoit le Palais du Roy.

Les seules approches de Cherès avoient déjà causé un ébranlement extraordinaire dans l'ame d'Osoth. La vertu de ce Héros , plus fameuse encore que ses exploits , le dégoutoit extrêmement des intentions dépravées & de la conduite pernicieuse qu'il apercevoit depuis assez long-temps en Daluca , & qu'il ne souffroit plus que par habitude & par paresse. Ah , disoit-il , si Cherès étoit mon fils , au lieu du rebelle Sethos ; que je lui rendrois avec plaisir la succession de ma couronne ! Et tel qu'il est , combien la fortune de mes deux fils seroit-elle plus

tranquille sous sa tutelle que sous celle de leur Mere même ! Dans des dispositions qui se fortifierent quand il le sçut à la porte de son Palais ; il l'envoya prier de vouloir bien entrer seul dans son Cabinet. Cherès alla se jeter un genou en terre entre les bras du Roy assis qui les lui tendoit. Vertueux & brave Cherès , lui dit son Pere en le faisant relever : Vous pensez peut-être qu'on a quelque lieu de me reprocher les allarmes que j'ai attirées sur mon Royaume & sur toute l'Egypte ; par la réponse un peu trop indifférente , que j'ai renduë à mon fils aîné , lorsqu'il m'a fait dire qu'il vivoit encore. Mais outre qu'après avoir établi son existence , il auroit pu rentrer auprès de moi avec le temps dans tous ses droits ; la replique outrageante que vous sçavez sans doute qu'il m'a fait faire , & qu'il a soutenuë aussi-tôt par une guerre ouverte , prouve aujourd'hui que malgré les esperances de sa premiere jeunesse , j'aurois donné à mes peuples un mauvais Roy en le nommant mon successeur. J'avouë qu'au sortir de l'exemple funeste de la nuit de Coptos, le seul nom de Dulaca dut

l'empêcher de revenir dans mon Palais; & qu'ayant eu depuis la foiblesse de rappeler cette femme de l'exil où je l'avois envoyée, mon aîné avoit encore sujet de la craindre dans les derniers tems où il m'a fait proposer son retour. Mais la loy qu'il m'imposa de la bannir, avoit quelque chose de si audacieux, & de si insolent, qu'il m'a mis lui-même hors d'état de l'exécuter. En un mot, me voilà borné, quand je le souhaiterois autrement, aux deux fils que j'ai eus de Daluca. Je ne vous dissimulerai point qu'ils sont l'objet de toute ma tendresse. Je me flatte qu'avec le temps vous les trouverez dignes de votre amitié même. Ils la méritent du moins par l'estime profonde & la haute admiration qu'ils ont l'un & l'autre pour vos vertus, quoiqu'ils ne vous connoissent encore que par la renommée. L'aîné des deux, auquel je destine mon Sceptre, est dans ce Palais. Il quitte peu ma personne, & il n'est jamais sorti du Royaume. Le second plus ardent & plus curieux a déjà beaucoup voyagé; & s'il n'avoit craint de déplaire à sa Mere, il auroit porté ses pas jusqu'à vous; d'autant plus qu'il a

avoüé au retour de sa dernière absence qu'il avoit passé par des lieux assez voisins de ceux où vous étiez. Mais à peine a-t-il demeuré cette fois un seul jour à Memphis qu'il a couru vers les bords de la Mer rouge, pour les défendre de l'invasion de Sethos ; & il y est actuellement. Ce n'est pas sans dessein , brave Cherès , que j'entre avec vous dans ce détail. Je n'hésiterai pas de vous révéler que cette femme qui m'a fait perdre mon fils aîné, lorsqu'il étoit le plus aimable, est celle-là même que je crains pour mes deux autres fils qui sont les siens : Et c'est contr'elle que je vous demande votre protection pour eux , dans le temps où je ne serai plus. Je ne suis point assez aveugle pour ne pas m'appercevoir que tout le zele qu'elle marque surtout à l'égard du Prince Beon son aîné , n'est qu'une voye qu'elle s'ouvre à elle-même pour conserver la souveraine puissance : Et je prévois qu'elle en abusera encore plus envers mes sujets par la soumission de son fils , qu'elle n'en a abusé jusqu'à présent par la foiblesse de son époux. Inspirez à mon fils par vos conseils , une vigilance &

une fermeté que je n'ai pas eüe dans un autre âge , & dont ma vieillesse me rend incapable aujourd'hui que j'en connois mieux l'importance & l'obligation. Etendez votre amitié généreuse sur le Prince son frere dont elle empêche l'établissement chez des Roys voisins, par de fréquens sujets de plaintes qu'elle leur donne. Elle suspend aujourd'hui même une inclination avantageuse que le jeune Pemphos vous expliquera mieux que moi , quand les ordres de la guerre l'appelleront auprès de vous. En un mot , ne devant plus me fier à mon propre choix ; c'est sur la voix publique , sage Cherès , que je vous choisis pour être le tuteur & le Pere de mes deux enfans. Quoique le titre de Conservateur de l'Egypte vous donne une fonction plus étendue ; j'ose esperer que les intérêts du Royaume de Memphis votre patrie propre obtiendront de vous quelque degré de préférence.

Seigneur , répondit Cherès : Il n'y a point d'homme dans le monde, quelque barbare qu'il pût être , auquel une confiance pareille à celle dont vous m'honorez n'inspirât du zele pour les

deux Princes vos fils. Sethos lui-même deviendrait le défenseur de ses frères regardez jusqu'ici comme ses rivaux : Jugez , Seigneur , quelle impression vos discours ont faite sur un homme dont la fidélité a paru assez éprouvée , pour engager avec vous les Roys vos voisins à le nommer Conservateur de l'Egypte. Alors le Roy qui avoit recommandé au Prince Beon de se trouver à la porte de son Cabinet , entendit un bruit léger qui lui indiqua qu'il y étoit. Du dedans il lui ordonna d'en ouvrir la porte : Et le Prince étant entré , Cherès lui fit d'une manière générale , mais très-vive , toutes les protestations d'attachement & de service qu'il pouvoit attendre de lui. Le jeune Prince les reçut avec de grands témoignages de reconnoissance , & même avec ce respect qu'attiroit à Cherès une réputation qui remploit à l'égard de tout le monde sa naissance méconnue.

Dès que Cherès se trouva seul avec son frere , il lui dit que dans une guerre qui menaçoit l'intérieur du Royaume , & qui attaquoit personnellement le Roy ; il croyoit qu'un fils destiné par son Pere à la succession de sa couron-

ne , devoit s'armer lui-même , & donner des preuves de son courage. Beon lui répondit que les premières nouvelles de la guerre avoient fait naître en lui cette pensée & cette résolution. Que depuis il avoit tenté bien des fois d'obtenir le consentement de sa Mere pour aller couvrir les frontieres du Royaume , du moins jusqu'au retour de son frere qui voyageoit alors dans les pays étrangers. Mais que sa Merè s'étoit toujours opposée à son dessein, en lui représentant le besoin que son Pere avoit de sa présence , pour la consolation de sa vieillesse ; & le besoin qu'elle avoit elle-même du seul fils qui lui restoit alors en Egypte , pour entretenir l'amitié de son époux envers elle. Elle ajouta qu'elle avoit eu soin de garnir les côtes de la Mer rouge , dans l'étendue qui appartient à Memphis, de Capitaines & d'Officiers plus capables que moi de les défendre : En un mot que si ses prieres ne suffisoient pas pour m'arrêter ; elle me faisoit une défense expresse de sortir de l'enceinte de la Ville pendant toute la durée de la guerre. Cherès repliqua que les devoirs publics devoient l'emporter

porter sur les complaisances domestiques. Qu'il se souvînt sur tout qu'un Roy n'est soumis qu'au maître invisible du monde. Mais qu'aussi c'est à lui qu'il rendra un compte d'autant plus sévère des injustices qu'il permet , que les personnes qui les font lui appartiennent de plus près : Et que par rapport aux hommes , les crimes qu'il tolere dans ses proches , ajoutent le mépris à la haine qu'il s'attireroit en les commettant lui-même. Ces réflexions , Seigneur , regardent un autre tems. Aujourd'hui vous avez un Roy & un Pere : pressez-le de vous laisser la liberté de venir avec moi. Cette permission seule vous donnera droit , dans une conjoncture comme celle-ci , de négliger les défenses trop intéressées d'une Mere. Le jeune Prince étant allé faire cette demande au Roy ; Osoroth la lui accorda sur la confiance qu'il avoit en Cherès , & beaucoup plus encore par la déference qu'il avoit pour son avis.

Le Conservateur qui se disposoit à partir incessamment alla trouver la Reine ; & lui parlant d'un ton qui ne marquoit ni fierté , ni soumission , il

lui dit : Que souhaitant d'inspirer aux Roys de l'Egypte le zele de se soutenir mutuellement contre les Ennemis étrangers ; il amenoit avec lui de Tanis dix mille hommes , ou du moins leur avoit marqué les postes où ils se rendroient dans les parties orientales du Royaume de Memphis : Qu'il avoit déjà pris ses mesures pour en avoir autant de chacune des deux autres Dynasties : Qu'outre cela ne pouvant refuser dix mille Phœniciens qui s'offroient à lui , & qui résidoient actuellement dans les Ports qu'ils avoient sur la Mer rouge ; il voyoit là quarante mille hommes de troupes auxiliaires qui seroient soudoyées par leurs propres Roys. Qu'ainsi ne voulant avoir que cent mille hommes de troupes réglées , il n'en restoit que soixante mille à prendre dans la milice de Memphis. La Reine lui répondit qu'elle en avoit envoyé bien davantage sur les frontieres maritimes du Royaume ; qu'elle alloit par conséquent en rappeler une partie. Cherès répliqua que bien qu'il ne voulût pas les employer en campagne , il s'en serviroit pour fortifier les garnisons déjà établies le long de la Mer ;

ou même pour les placer dans des Villes de terre où l'on pourroit en avoir besoin. Mais qu'il la supplioit de ne point faire languir les munitions de guerre & de bouche qu'il auroit l'honneur de lui demander lui-même par ses courriers.

La Reine secrettement offensée d'un discours par lequel il sembloit que Cherès pénétrât ses mauvaises intentions ; & encore plus fâchée de ce qu'il emmenoit son fils , dissimula néanmoins ces premiers chagrins qui paroissoient lui en annoncer de plus grands. Elle se contenta de lui dire qu'il auroit raison de ne s'adresser qu'à elle : & que cette précaution étoit importante , surtout s'il arrivoit quelque échec dans la campagne : parce qu'il seroit moins fâcheux que les affaires de la guerre & de tout le Royaume allassent mal , que de chagriner le Roy. Cherès ne répondit rien à un pareil discours : Et en la quittant il pensa que l'on pouvoit bien connoître jusqu'où alloit la méchanceté de certains Ministres : Mais qu'il n'étoit pas possible de deviner la bizarrerie de leurs vûes & de leurs raisonnemens.

Cherès sortant de son Cabinet , pro-

fit de la nuit qui commençoit pour entrer secretement dans la maison des Prêtres. C'étoit là le seul lieu où il eut pu respirer pleinement depuis dix ans entiers qu'il cachoit son nom & sa naissance. Les Prêtres qui le reconnurent tous par les deux qui l'avoient suivi dans ses voyages, & qu'il avoit envoyez avant lui dans leur maison, le reçurent avec une joye qu'ils pouvoient seuls gouter toute entiere. Ils le conduisirent d'abord dans le derriere du sanctuaire, où malgré les agitations présentes de son ame, il renouvela courageusement tous les vœux de son Initiation. Là même ils lui rendirent la veste d'Initié qu'il cacha néanmoins encore long-tems sous ses habits de guerre. Au sortir de-là il leur confessa la situation de son cœur. Ils commençoient à le plaindre ; lorsqu'il les fit passer au plus haut degré d'admiration, par les projets heroïques qu'il avoit conçus au sujet de ses deux freres. Ils regarderent ses desseins comme un dénouement glorieux aux embarras où l'amour est capable de jeter les plus grands hommes. Ils firent ensuite tout ce qui étoit en eux pour contribuer au soula-

gement de son esprit, pendant les deux ou trois heures qu'il leur donna. Enfin lorsqu'il fut prêt de sortir, ils lui présentèrent sa cassette qu'ils lui avoient d'abord offerte; & qu'il avoit regardée comme son dernier objet. La mort avoit enlevé le grand Prêtre, auquel il avoit écrit de la Taprobane de reprendre en pierreries dans cette cassette le paiement des sommes qu'il avoit empruntées des Prêtres qu'il avoit trouvez en cette Isle. Mais son successeur lui en fit voir la clé attachée à un anneau dans le même état où il l'avoit laissée. Il se plaignit plutôt qu'il ne les remercia de leur générosité. L'ayant ouverte, il leur fit accepter en cette monnoye cette ancienne dette: Mais il ajouta que se défiant de l'exaëtitude de la Reine pour les frais de la guerre qu'il alloit faire; il les prioit de lui envoyer sur le même gage les sommes qu'il leur feroit demander. Comme cette cassette étoit un veritable Thresor, Cherès pouvoit faire de pareilles avances sans le diminuer sensiblement. Il y prit enfin l'anneau de la feüe Reine sa Mere, quoiqu'il ne voulût pas le mettre à son doigt; & après leur avoir dit adieu,

il revint dans le Palais.

Comme les personnes de la Cour sçavoient que Cherès avoit été admis seul dans le Cabinet du Roy & dans celui de la Reine; on comptoit qu'il seroit occupé tout le jour d'affaires d'Etat, & qu'on ne pourroit le voir & lui parler que dans l'assemblée qui se tenoit après le soupé du Roy. Mais aussi dans cette esperance cette assemblée se trouva aussi nombreuse qu'elle pouvoit l'être. Cherès y distingua d'abord à la premiere place la Princesse épouse du Prince Beon, parce que le Roy & la Reine étoient absens. Ce Prince se fit un plaisir de mener lui-même le Conservateur jusqu'à elle. Il fut touché de l'air qu'il lui trouva de la feuë Reine Nephté sa Mere, autant qu'il pouvoit s'en ressouvenir, & que la bague qu'il venoit de prendre, & où elle étoit représentée, lui avoit rappelé son image. Beon lui dit aussi qu'elle étoit fille du Roy de This actuellement regnant, & par conséquent Niece de la feuë Reine de Memphis. Là dessus Cherès admira par combien d'incidens les Dieux sembloient l'inviter à accomplir la résolution qu'il avoit formée & qui devoit éclore dans

son tems. Cependant la Princesse qui laissoit voir alors les premieres apparences de grossesse, fit d'abord à Cherès un accueil aussi gracieux & aussi flatteur que ses vrais sentimens le lui suggererent. Mais elle ajouta ensuite un tendre reproche de ce qu'il lui enlevoit son époux qui vouloit le suivre à la guerre. Cherès appercevant que ses yeux commençoient à se mouïller baissa un peu sa voix ; & lui dit que si elle lui faisoit l'honneur de lui donner le lendemain quelques momens avec le Prince, il se flattoit de lui faire agréer à elle-même cette courte absence. Ce rendez-vous étant pris , la Princesse livra Cherès de très-bonne grace à toute l'assemblée , dont il fatistit la curiosité avec une complaisance qui attira autant d'éloges que les choses mêmes qu'il racontoit.

Il employa toute la matinée du jour suivant aux soins de son ministere , & à mettre tout en ordre pour partir le lendemain. Mais un peu avant midi, il alla, comme il en étoit convenu , à l'appartement de la Princesse, où il trouva le Prince Beon. Il n'eut pas de peine à faire concevoir à la Princesse que l'hon-

neur & le devoir demandoient son Epoux à la guerre ; & son Epoux même l'y avoit déjà disposée. Mais elle dit que pendant son absence elle alloit se retirer chez les Prêtresses dans le Palais Sacerdotal ; & qu'elle avoit déjà obtenu leur agrément pour y coucher dès la nuit prochaine. Son mari l'invitoit encore à jouir des amusemens de la Cour. Mais elle répondit obstinément qu'elle n'en vouloit point d'autres jusqu'à son retour, que ses lettres & la compagnie des Prêtresses. Cherès loua beaucoup son dessein ; & pour entrer dans l'esprit de cette Princesse vertueuse , il lui dit , qu'il comptoit beaucoup , pour le succès de leur entreprise , sur les prieres qu'elle adresseroit aux Dieux pendant sa retraite. Au sortir de-là , il continua de hâter ses préparatifs. Il rendit même le Prince participant des plus considérables ; & il trouva en lui un disciple très-attentif aux raisons & aux motifs qu'il lui exposoit de ses différens arrangemens.

Tout étant réglé de maniere qu'il avoit de libre le reste de la soirée & la nuit suivante ; il trouva moyen de s'enfermer pour écrire à la Princesse

de Tanis. Il lui mandoit en substance : Que par des enchaînemens qui n'étoient pas nouveaux entre des gens de condition militaire , il n'avoit pû assurer la découverte reciproque entre son Pere & lui , que pour la fin d'une campagne qu'il se flattoit de terminer en peu de tems. Mais que ces obstacles mêmes , ce délai , & les suites de la victoire qu'il demandoit aux Dieux lui rendoient l'idée de Mnevie encore plus présente & plus précieuse , que lorsqu'il avoit l'honneur de l'entretenir tous les jours. Enfin que depuis son départ il s'étoit fait de nouveaux motifs de la revoir incessamment. Il termina-là sa Lettre , sans y avoir employé aucun des termes familiers à l'amour qui n'y étoit pas même nommé. Le lendemain un peu avant le lever du Soleil , il partit de Memphis avec le Prince Beon , & avec quelques troupes qu'il avoit réservées pour leur suite particuliere.

La principale vûë de Cherès en ce renouvellement de guerre étoit de prendre l'impôseur vivant. Son dessein n'étoit pas de renvoyer la manifestation plus loin que le retour de cette campa-

gne, quand même il ne parviendrait pas à cet objet particulier : mais quoiqu'il eût dans le témoignage des Prêtres qui l'avoient suivi, & dans son caractère d'Initié des preuves incommunicables à tout autre qu'à lui de la vérité de son état ; il regardoit la confrontation & la confession forcée de l'imposteur saisi, comme une circonstance désirable pour donner un plus grand lustre à sa déclaration. Après avoir passé au-delà de cette grande Isle formée par le Nil à l'Orient de Memphis, dans laquelle est enfermé le Nome appelé Nilopolite, il s'arrêta dans un lieu d'ailleurs très-commode, situé à vingt lieues ou environ de Memphis & à dix lieues de la Mer rouge. Il jugea à propos d'établir-là avec le peu de troupes qu'il amenoit & celles qui étoient déjà arrivées de Tanis, le centre ou le rendez-vous principal de son armée. Ensuite laissant Beon avec le titre de Commandant, & sous le conseil de quelques Officiers habiles qu'il avoit connus autrefois, & qui ne le connoissoient plus ; il l'avertit de recevoir & de placer dans les quartiers qu'il lui marqua les troupes auxiliaires qui devoient arriver.

Après quoi il alla accompagné de peu de gens vers les côtes de la mer pour les visiter , & pour prendre , s'il se pouvoit , de ses propres yeux , quelque connoissance de la flotte ennemie.

Il étoit naturel de commencer cette visite par l'endroit où campoit Pemphos ; d'autant plus que ce Prince avoit choisi la partie du rivage la plus dénuée de Fortereffes , & dont la nature du terrain rendoit l'abord le plus facile. Sa tente étoit immédiatement au bord de la mer ; & elle étoit environnée au loin d'une armée de six vingt mille hommes. Sa Mere , pour le consoler des chagrins qu'elle lui donnoit d'ailleurs , lui avoit conféré le titre de Commandant, en le soumettant néanmoins à un Conseil. Mais la vivacité de ce jeune Prince , & l'expérience qu'il avoit acquise dans ses voyages , & qu'il sçavoit faire valoir , avoient déjà changé ce titre en réalité. Cependant dès qu'il eût appris que le Conservateur arrivoit à ses dernières lignes ; il lui envoya une députation , par laquelle il lui fit dire , que ne croyant pas devoir quitter son poste si près de la nuit , il l'attendoit pour lui remettre le

commandement à l'entrée de sa tente. Le Conservateur lui fit répondre qu'il le supplioit de l'attendre dans sa tente, & même de l'y recevoir seul : parce qu'il avoit à conferer avec lui dès ce jour-là, & à lui demander ses avis pour la conduite de cette guerre.

Cherès n'étoit pas si peu clairvoyant qu'il ne jugeât par un grand nombre d'indices que le Lecteur peut avoir aperçus, que le Prince qu'il alloit aborder étoit ce même Pammus qui étoit venu le trouver dans les champs de Carthage. Mais comme il sentoît que Pemphos avoit jugé à propos de déguiser à sa Mere la liaison qu'ils avoient déjà eue ensemble, il résolut de suivre jusqu'au bout cette réserve. En effet ils se saluerent, à l'entrée de la tente du Prince, comme deux hommes qui ne se connoissoient que par leur rang & par leur nom. Mais ayant été laissés seuls dans le même moment ; le jeune Pemphos plein de vénération & de reconnoissance pour son Maître en fait de guerre, autant que d'amour pour la Princesse de Tanis, commençoit d'ouvrir son cœur à Cherès, comme à un homme qu'il jugeoit avoir vû sans

intérêt l'objet de ses vœux. Il entreprenoît un détail des injustices de sa Mere , qui par des animositez perpetuelles contre les Roys ses voisins , l'avoit empêché d'aller offrir son bras à la Princesse Mnevie dans l'irruption récente des Arabes. Je m'en suis consolé, ajoûtoit-il , par rapport à elle , puisqu'elle trouvoit en vous un bien plus grand défenseur ; mais j'en suis inconsolable par rapport à moi. Cherès saisit le premier intervalle que lui laissa la rapidité des discours de ce jeune Amant, pour lui dire : Seigneur , la Princesse Mnevie est instruite de votre zele , & elle ne vous attribué point les mauvais procedez de la Reine Daluca. Mais il faut achever la conquête de son cœur par l'accomplissement des devoirs que votre patrie vous impose ici , & la mériter en lui préférant aujourd'hui le service de Memphis , qui selon toutes les apparences va être bien-tôt attaquée. Ah ! trop vertueux Cherès , reprit Pemphos , que vous êtes heureux d'être au-dessus de toutes les foiblesses de la nature ! C'est bien mon dessein de remplir ici les fonctions que vous me donnerez : mais en vérité à la fin de cette campagne , il fera bien tems que

je recueille le fruit de trois ans de persévérance. J'ai exécuté sans délai la condition que Mnevie m'avoit imposée d'aller me former à votre Ecole. Je n'ai peut-être pas lieu de m'en repentir , & vous m'avez paru content de moi. J'ose même espérer que la compassion & l'humanité , qui est la plus éclatante de vos vertus , m'aidera dans un amour aussi ardent & aussi traversé que le mien. Cherès lui répondit : Vous pouvez conserver l'espérance , mais bannissez l'agitation pour vous livrer tout entier aux soins de la guerre. Commençons dès ce moment à nous en entretenir. Là-dessus il lui communiqua le projet de prendre leur ennemi vivant. Il lui fit concevoir qu'une simple vicissitude d'attaques & de résistances entretiendroient à jamais dans l'esprit de tous les hommes l'idée d'un prétendant , qui causeroit une inquiétude éternelle aux successeurs de la Couronne de Memphis. Mais , dit Pemphos , le supposant pris & reconnu , il conviendra peut-être à mon frere de lui céder ; ou ce qui seroit encore pis , l'armée & les peuples pourroient s'aviser de l'y contraindre. Je me charge de l'événement , dit Cherès , &

je vous répons qu'il ne prendra pas la place de votre frere. Ne songeons qu'aux moyens de venir à bout de notre entreprise. La garde que vous faites ici du rivage est excellente pour empêcher l'abord de l'Ennemi : Mais n'amenant point de décision elle ne doit point avoir de fin. C'est déjà un grand mal d'être tenu long-temps en haleine : & de se fatiguer dans une attente. Les Arabes , sans sortir de chez eux vous imposeront tous les ans le même exercice par de faux bruits. Profitons de leur dessein manifesté cette fois par leurs vaisseaux apperçus , pour les attirer par notre retraite ; & employons l'apparence de la crainte pour faciliter leur débarquement. Pemphos entra avec joye dans cet avis qu'il n'auroit pas osé prendre de lui-même par l'appréhension des reproches de la Cour.

Le jour suivant le Conservateur envoya demander les dix mille Cavaliers Phœniciens qui attendoient ses ordres dans une colonie très-voisine , & qui partirent aussi-tôt pour le rendez-vous général. Il prit ensuite des arrangemens avec Pemphos , pour distribuer une

partie des troupes qu'il avoit de trop en quelques Villes du voisinage ; afin de laisser libre une plaine assez déserte, qui conduisoit du rivage au camp où il avoit laissé Beon. Il nomma Pemphos Commandant de ces troupes surnuméraires, aussi-bien que des Garnisons des Villes Maritimes , pour s'en servir lorsque les Ennemis auroient débarqué, & se feroient avancés dans la plaine. Il fit partir en même-temps les troupes de la grande armée qu'il destinoit pour son camp. Et même comme les Vaisseaux Arabes ne paroissoient point encore ensemble ; il y retourna avec elle, & y trouva celles qu'il attendoit & de Thebes & de This. En ayant fait la revûe ; & s'étant bien assuré du nombre sur lequel il avoit compté , il revint en diligence sur le rivage de la mer , où il n'avoit laissé qu'une douzaine de mille hommes avec leurs tentes dressées.

Enfin au bout de cinq ou six jours, & le lendemain d'une nuit où Pemphos étoit venu lui raconter les préparatifs qu'il avoit faits dans les ports voisins ; l'Aurore leur découvrit une flotte formidable qui parut se disposer à une

descente. Le Conservateur ayant renvoyé le Prince à son département, fit lever son camp de douze mille hommes à la vûe de l'ennemi , avec une promptitude qui avoit tout l'air d'un effroi & d'une fuite. Les soldats avoient ordre d'abattre leurs tentes sans les emporter , & aussi - tôt de se mettre en marche après lui pour le rendez-vous général. Il leur commanda même de laisser tomber le long du chemin quelques armes & quelques hardes , comme il arrive à des troupes qui marchent avec précipitation. Ses mesures néanmoins étoient prises de telle sorte que quelque diligence que pût faire la flotte pour débarquer , elle devoit laisser trois grandes heures d'avance aux douze mille hommes. Mais comme on n'avoit point fait d'obstacle aux Arabes sur le rivage ni sur la route , la queue même de leur armée profitant d'un clair de Lune étoit à minuit à trois ou quatre lieues de la mer. Pemphos attendit qu'ils fussent tous passez pour rétablir sur le rivage soixante mille hommes qu'il eut bientôt remis ensemble ; & qui au lieu d'empêcher, comme aupa-

ravant , les Ennemis d'aborder , devoient les empêcher maintenant de s'en retourner. Mais ce jeune Prince pour meriter la bienveillance de Cherès dont il croyoit avoir besoin , lui avoit proposé une expedition aussi hardie qu'importante , à laquelle le Conservateur ne l'auroit jamais engagé ; & qui néanmoins fut executée cette même nuit avec toute la hardiesse & tout le bonheur qu'on pouvoit attendre : C'étoit celle dont il lui étoit venu rendre compte la nuit précédente, comme d'une chose prête. Dès le même jour que Cherès lui eut communiqué le dessein de laisser entrer les Arabes dans l'Egypte , il imagina de brûler leurs vaisseaux lorsque les hommes seroient descendus à terre. Malgré toutes les objections de Cherès ; il insista si vivement sur la legereté avec laquelle les Nautoniers Egyptiens & Phoeniciens conduisoient leurs petites barques dans des Fêtes qu'ils donnoient sur mer depuis son absence , qu'il lui fit entendre qu'ils se feroient un jeu de passer & de repasser entre les vaisseaux Ennemis , en échappant même aux traits qu'on pourroit lancer sur eux.

Il ajoûta que des vaisseaux presque vuides manqueroient de défense , & que la haine de leurs Marchands & de leurs Pêcheurs contre les Corsaires Arabes , leur feroit trouver tout le courage & toute l'industrie qu'il leur falloit pour cet exploit. Cherès se rendit à ses raisons. En effet , comme la Lune se couchoit à minuit cette nuit-là , Pemphos conduisit lui-même trois cent petites barques chargées de matieres combustibles. Elles trouverent moyen d'aborder sans être vûës , une flotte de deux cent vaisseaux , dont chacun portoit un fanal qui n'éclairoit que leurs Ennemis. Ce fut bientôt un embrasement général , dont trois ou quatre vaisseaux échapperent à peine pour aller porter en Arabie la nouvelle d'un désastre d'autant plus sinistre , qu'il faisoit augurer le sort des troupes débarquées , sans que ces fugitifs en sçussent aucune circonstance. Mais dès que Pemphos eût assuré par sa présence le succès de l'entreprise ; il revint jouir sur le rivage de la fin de ce spectacle ; en attendant que la défaite des Arabes par l'armée du Conservateur lui renvoyât les fuyards & lui donnât lieu d'achever leur des-

truction avec ses troupes.

Afarès qui connoissoit le pays avoit été bien aise de sortir des lieux deserts pour s'aller établir dans les pâturages de l'Egypte , qui l'approchoient d'ailleurs de la Capitale où il portoit ses vûes. La temerité qu'il pouvoit se reprocher étoit balancée par l'avantage de la surprise qu'il causeroit aux Ennemis ; & le nombre de ses troupes qui passeroient six vingt mille hommes le rassuroit contre les obstacles auxquels il s'attendoit aussi. Cependant l'aspect d'une armée rangée en bataille , en face de laquelle il se trouva au point du jour le surprit extrêmement. Ce n'étoit plus même là une plaine libre qui permît les extentions ou les écarts à droite ou à gauche. Le Conservateur, qui avoit eu le choix du terrain, s'étoit posté dans un endroit où le chemin se retrecissoit en une gorge très-longue , & par tout d'environ trois cent piés de large, bornée d'un côté par une colline d'une hauteur mediocre , & de l'autre par un bras du Nil. Cette gorge avoit même l'avantage qu'elle se détournoit un peu vers le Nord ou vers Memphis ; & qu'ainsi ses soldats n'auroient pas devant les

yeux le Soleil levant. Un inconvenient plus fâcheux pour Asarès, c'est qu'il avoit cru devoir marcher toute la nuit, pour épargner à son armée une traite de dix lieues en plein soleil, sur un terrain sablonneux ; & sans aucun ombrage. Ainsi ses troupes se trouverent lassées & dérangées devant des troupes fraîches & en bon ordre, à l'exception des douze mille hommes que le Conservateur avoit fait passer sur le derriere de son camp, & qui même ne servirent pas. Cherès essayoit toujours de donner à ses soldats ces sortes d'avantages : Et sa maxime étoit qu'un Général meritoit bien mieux le nom de grand Capitaine en rendant une victoire aisée, qu'en en remportant une autre qu'il avoit laissé rendre difficile. Ainsi sans donner le temps aux Arabes de se reconnoître, il fit tomber sur eux la Cavalerie Phœnicienne suivie de toute son armée ; en gardant toujours auprès de lui le Prince Beon qu'il ne vouloit exposer à des perils ni plus grands ni moindres que les siens. Le faux Sethos se rappelant en cette occasion tout ce qu'il avoit d'intelligence, laissa à ses premiers Officiers l'ordre de soutenir

cette attaque le plus qu'ils pourroient avec une dizaine de mille hommes ; en ne reculant que peu à peu ; pendant qu'il alloit à toute bride faire mettre en bataille les troupes qui arrivoient successivement. Revenant donc sur ses pas , jusqu'à une grande demi-lieuë , & faisant signe à ceux qu'il rencontroit de revenir avec lui, il forma ses premières lignes dans un endroit de la même gorge avec les troupes déjà venuës jusques-là ; & il les fortifioit tout de suite à mesure qu'il en venoit d'autres. Celles qu'il avoit chargées de suspendre l'impetuosité de l'armée Egyptienne se défendirent si bien , qu'il ne les vit reculées jusqu'à lui que lorsqu'il avoit déjà un corps de bataille très-nombreux. Il avoit eu même la précaution de leur menager une place où ils se rangerent. Ce fut alors que l'espérance d'un côté & le desespoir de l'autre produisirent des efforts reciproques d'une valeur extraordinaire. Comme il survenoit toujours des troupes à Asarès, il soutint long-temps le double travail de ranger en bataille & de combattre. Dans les perils auxquels il s'exposoit . il crut appercevoir l'attention que les

soldats ennemis apportoit à épargner sa personne. Il s'en prévalut pour porter par-tout ses ordres , avec encore plus de hardiesse qu'auparavant. Il ne pouvoit pas faire sans doute un meilleur usage de sa conjecture. Mais voyant que malgré tous ses soins le carnage qui s'étoit maintenu peu de temps dans l'égalité s'étendoit de plus en plus du côté des Arabes ; une colere aveugle en un sens , & bien fondée en un autre , le conduisit vers Cherès ; dans la pensée confuse qu'il lui importoit encore plus de lui faire perdre , s'il pouvoit , la parole avec la vie , qu'il n'importoit à Cherès de le conserver pour un odieux éclaircissement. Là-dessus , s'animant encore de l'esperance d'un combat avantageux pour lui par l'intention même de son adversaire , il s'approcha insensiblement de Cherès dans le commencement de la mêlée. Pendant que le Conservateur portoit tous ses regards d'un autre côté , il alloit faire tomber dans le défaut du casque & de la cuirasse un coup de sabre qui lui auroit enlevé la tête , si le Prince Beon qui s'en apperçut à temps n'eût avancé son bouclier pour recevoir le coup. Il fut

si violent que ce Prince en perdit , pour trois jours tout usage du bras gauche ; sans que néanmoins il en voulût avertir personne avant la fin d'un combat devenu d'autant plus dangereux pour lui , qu'il continua toujours d'employer son épée , sans pouvoir seulement soulever l'arme défensive. Mais Cherès averti par le bord même du bouclier qui glissa rudement le long de son bras , vit en même-temps le péril & le secours. Alors se servant de son merveilleux cheval , il le fit cabrer à côté de celui d'Asarès. Cet animal embrassant le Cavalier avec ses deux jambes de devant le fit tomber par le poids de son corps de l'autre côté de la selle. Aussi-tôt le Conservateur donna ordre à trois Officiers en qui il se confioit , de le relever & de l'emmener au fond de son camp ; où on le garderoit enfermé seul sans lui parler , & sans lui permettre de parler à personne.

Les Arabes ayant perdu leur Général ne chercherent plus leur salut que dans la fuite ; & ils s'exhortoient mutuellement à s'aller rembarquer dans leurs Vaisseaux pour ne plus revenir en Egypte. Mais quelle fut leur surprise lorsqu'étant

lorsqu'étant à peine à moitié de leur chemin , ils rencontrèrent l'armée de Pemphos qui venoit à pas lents au-devant d'eux ? Leurs Officiers tâcherent de leur inspirer une nouvelle vigueur dans la nécessité où ils se voyoient de surmonter cet obstacle , pour arriver , à leur unique asyle qui étoit leurs Vaisseaux. Ils essuyèrent encore là un second carnage qui donna le temps à l'armée du Conservateur d'arriver à la vûe de l'autre , & de les mettre , en les enfermant , hors de toute esperance de sauver un seul d'entr'eux. Ils se défendoient pourtant toujours selon la Loi de leur pays qui leur interdisoit de se rendre , & qui ne leur permettoit que la fuite qui étoit même une de leurs manieres de combattre ; mais qui n'avoit plus ici de lieu , ni comme combat ni comme ressource. Cependant le Conservateur & Pemphos qui connoissoit son esprit , non-seulement se lassoient de tuer , mais prenoient pitié des vaincus. Ce dernier fit donc crier par-tout que leurs Vaisseaux étoient brûlez , & appris par ces cris l'exécution de ce projet à Cherès lui-même qui ne la sçavoit pas encore. A cette nouvelle

les Arabes demeurèrent immobiles ; & le carnage cessant aussi-tôt, ils se laisserent défarmer sans dire un seul mot. Ainsi, & suivant l'exemple donné en d'autres temps par leurs ancêtres, ces malheureux restez en vie de six vingt mille hommes qu'ils étoient fournirent cette fois soixante mille esclaves aux Egyptiens. Pemphos se chargea de les aller distribuer dans les villes maritimes jusqu'à ce qu'on les y vînt acheter. Après quoi il se rendit au camp du Conservateur qui y étoit revenu le premier. Cherès ayant renvoyé de-là toutes ses troupes avec des éloges & des récompenses convenables, se disposa au bout de trois jours à retourner dans la Capitale avec les deux Princes ; & suivi des Officiers & des compagnies que leur rang attachoit à eux trois.

P E N D A N T que toutes ces choses se passaient, la Princesse Mnevie étoit livrée à tous les troubles que l'absence & l'incertitude peuvent jeter dans un cœur dont l'amour s'est rendu le maître. Le dernier adieu de Cherès, si vif dans le serment qu'il lui avoit fait, si interdit au discours de son pere, étoit

pour elle une énigme impénétrable. Le consentement public qu'il sembloit donner au nom que prenoit l'imposteur, joint à la recherche difficile d'un pere inconnu ou qui ne le connoissoit pas, la tenoit aussi éloignée que tout le monde de l'explication qu'elle cherchoit. Intimement persuadée de la vertu de son amant, cette vertu même la persuadoit d'un amour qu'il n'auroit pas voulu contrefaire. Mais, disoit-elle, si cet amour devient illégitime par quelque secret que j'ignore ; ah je sens trop que sa vertu deviendra redoutable. Prenant ensuite la lettre de Cherès & la relisant, quoiqu'elle la scût par cœur ; elle se consolait par l'assurance d'un souvenir qu'il nommoit précieux, & par la promesse d'un retour empressé. Mais elle s'allarmoit du ton sérieux & circospect hors duquel un mariage presque conclu devoit le mettre.

Ne pouvant plus supporter ses inquiétudes, elle conçut la pensée d'aller consulter les Prêtres d'Héliopolis les plus fameux de l'Egypte pour la divination. Cette ville appartenoit d'ailleurs à la Dynastie dont elle étoit héritière, & elle étoit placée vis-à-vis

de Memphis, assez près de la rive orientale du Nil, à l'endroit de sa plus grande largeur. C'étoit une proximité qui soulageoit l'imagination de Mnevie, quoiqu'elle ne dût pas en profiter davantage à l'égard de Cherès que si elle avoit été séparée de lui par l'Océan. Quelques jours après qu'elle eut reçu sa lettre, elle proposa son dessein à Spanius; en le déguisant néanmoins sous le nom d'une retraite qu'elle souhaitoit d'aller faire, à l'exemple de la Princesse de Memphis, chez les Prêtresses d'Héliopolis; pour prier les Dieux de bénir les intentions du Roy son pere sur son mariage. Le Roy, qui avoit beaucoup de complaisance pour elle, lui accorda sa demande; & il lui donna une suite convenable de femmes & d'Officiers qui devoient l'attendre dans la ville où elle vouloit aller, jusqu'à ce qu'elle sortît de la maison Sacerdotale. Parmi ces femmes il y en avoit une qui avoit été nourrice de la Princesse & à qui elle avoit ouvert son cœur: & pour être moins contrainte dans la route, elle la fit mettre dans son char fait exprès pour ne tenir que deux personnes. Dès que la Princesse fut arrivée,

le Grand Prêtre suivi de cinq autres, & un pareil nombre de Prêtresses la reçurent, mais toute seule, avec le respect qui étoit dû à leur Reine future. On l'appelloit même dès lors Princesse Reine, comme toutes les heritieres naturelles d'un Royaume de l'Egypte. Ils la conduisirent d'abord par l'interieur de leur maison dans le Temple du Soleil qui donnoit le nom à Heliopolis. Il étoit pour lors fermé au peuple; & là elle pria le Dieu d'amener le jour où son ame seroit tranquille. Etant passée ensuite dans un appartement qui tenoit au Temple; elle dit à ceux qui l'accompagnoient qu'elle étoit venuë pour consulter leur profond sçavoir sur un avenir qui enfermoit le bonheur ou le malheur de sa vie. Les Prêtres, qui connoissoient à fond les mouvemens du cœur humain, virent tout d'un coup de quoi il s'agissoit; & par la circonstance du séjour de Cherès à Tanis, ils pénétrèrent aisément un secret que la conduite des deux Amans, & le grand usage qu'ils avoient du monde, avoit dérobé à toute la terre. Le Grand Prêtre lui répondit que par rapport à son dessein, on alloit la laisser avec le seul Prêtre

Chef de la Divination , & avec la confidente qu'elle voudroit choisir entre les six Prêtresses qu'elle voyoit devant elle. La Princesse en choisit une qu'elle avoit connuë à Tanis peu de temps avant l'arrivée de Cherès en cette Capitale. Le Grand Prêtre ajouta que pour mériter les réponses célestes , il falloit qu'elle se soumît pendant douze jours à tous les avis du Chef de la Divination ; & qu'elle y feroit exhortée par la Prêtresse confidente qui ne la quitteroit jamais ni pendant le jour ni pendant la nuit.

Aussi-tôt on lui fit commencer un jeûne rigide par rapport au manger ; mais on l'adoucissoit par des liqueurs délicieuses où , comme nous l'avons dit ailleurs , il entroit des assoupissans. Le Prêtre & la Prêtresse jeûnoient comme elle , à cela près qu'ils usoient d'autres liqueurs & plus nourrissantes. Elle ne feignit point de découvrir à ses deux conducteurs l'état de son ame & toutes les circonstances de la passion qui l'agitoit , afin que leurs réponses fussent plus précises. En général , la manière dont on traitoit les consultans à Heliopolis , soit pour le corps , soit

pour l'esprit, les amenoit peu à peu à une révélation presque involontaire de tous leurs secrets. Mais de plus elle n'eut pas demeuré un jour & une nuit dans le Temple que par les avis du Chef de la divination, qui n'étoit pas aussi assidu auprès d'elle que la Confidente, les Prêtres de Memphis avoient déjà été consultez sur les dispositions du vrai Sethos. Quelques disputes que les Prêtres de l'Égypte eussent ou fissent semblant d'avoir entre eux sur le culte de leurs différentes Divinités ; ils s'entr'aidoient avec un merveilleux zele sur l'article de la Divination, à quelqu'un de leurs douze principaux Temples que les Consultans s'adressassent : & ils sentoient combien ils se nuiroient à eux-mêmes, en ne soutenant pas leurs confreres dans un art de conjecture.

Le lendemain le Prêtre & la Prêtresse commencerent à conduire Mnevie par des routes souterraines, & dans un Char, jusqu'à un Elisée, tel à peu près que nous avons décrit celui de Memphis. Le chemin que l'on faisoit faire aux Consultans étoit pour le moins aussi long qu'à Memphis. Mais par les allées

d'un labyrinthe qu'on n'appercevoit pas ; & le long desquelles des lumieres sans nombre éclairaient par-tout des caisses de Myrtes & d'Orangers, on arrivoit au bout d'un long tems à un lieu qui touchoit le Temple d'où on étoit parti. Là on fit passer devant la Princesse à une certaine distance , des spectacles ou des Scenes d'Amans heureux ou malheureux , qu'on lui donnoit pour les ombres de ceux auxquels ces histoires étoient arrivées. Lorsqu'elle étoit lasse d'avoir marché ou de s'être tenuë debout , on la faisoit entrer dans des Cabinets où trouvant un lit de repos elle commençoit à s'assoupir. Alors des voix mélodieuses accompagnées d'instrumens, sans qu'on vît personne, chantoient des vers où l'on balançoit les attraits & les douceurs de l'amour avec ses dangers & ses peines. Tout cessoit dès qu'elle ouvroit les yeux ; & souvent elle les refermoit pour entendre encore cette harmonie.

C'est ainsi que pendant toute la durée des préparations , plus ou moins longues selon les circonstances , on tenoit les Consultans , & sur-tout ceux que les inquietudes de l'amour ame-

noient là , dans une situation toujours indécise. Il faut même avouer , qu'au lieu que les Prêtres de Memphis , plus exacts sur la morale , n'employoient que la douceur des paroles & la force des raisons pour guerir les passions malheureuses ; ceux d'Heliopolis au contraire , pour mieux assurer le prestige de la grande représentation qui devoit en fermer les reponses , entretenoient volontiers jusques là les blessures des cœurs malades. Mais ensuite aussi les Scenes de ces représentations étoient aussi sages & aussi instructives qu'à Memphis. Enfin en sortant de l'Elisée on montroit à Mnevie la porte du Temple de la Divination , dont on lui promettoit l'entrée comme le fruit des préparations auxquelles elle s'étoit assujettie.

La visite de l'Elisée ayant été faite sept fois pendant les douze jours : & après bien des Sacrifices offerts au Dieu pour elle dans le Temple fermé ; le Prêtre & la Prêtresse menerent enfin la Princesse Reine directement au Temple de la divination. Avant que de le lui ouvrir , on lui fit prononcer à la porte les trois questions qu'elle venoit faire.

au sujet de son amant. Qui est-il ; m'aime-t'il ; m'épousera-t'il ? La porte s'ouvrit aussi-tôt comme d'elle-même. On ne voyoit alors qu'un mur de marbre vis-à-vis de soi ; & l'on montoit sur la main droite une vingtaine de marches qui conduisoient dans une chambre où l'on faisoit reposer les Consultants , & d'où ils commençoient à entendre des instrumens de Musique. De là on la fit passer par un chemin assez long & assez obscur dans une loge encore plus obscure, où le Prêtre & la Prêtresse la firent asseoir au milieu d'eux. Le toit & les côtez de la loge enlevés tout d'un coup lui firent croire qu'elle étoit transportée au milieu de la grande place de Memphis qu'elle reconnut, parce que la feuë Reine sa Mere l'y avoit menée autrefois. Elle se trouva sur une espede d'Estade peu élevée, le dos tourné au Palais du Roy, qu'elle voyoit derriere elle. Ainsi elle avoit devant les yeux le Temple des trois Divinitez ; de telle sorte pourtant que toute la face du devant sembloit abbatuë, & que sa vûë portoit jusqu'à l'entrée du sanctuaire ¹. Là

1. Outre la remarque | de l'Elisée dans le liv. 4.
qui a été faite au sujet | voyez sur les évoca-

paroissoit comme en l'air une Sale très-vaste formée par des nuages éclairés. Cette Sale étoit ornée de Dieux arrangez en demi-cercle. Sur des marches qui venoient en devant étoient les anciens Heros de l'Egypte, disposez à droite & à gauche, de maniere qu'ils sembloient ne faire que la continuation du rang des Dieux. Après eux sur le pavé du Temple & en avançant toujours dans le même ordre, étoient placés les Rois de Memphis. Enfin hors du Temple & dans la place jusqu'à une certaine distance de l'Estrade, étoit une foule d'hommes & de femmes qui n'avoient point d'autre arrangement que de laisser une route au milieu d'eux. Un moment après la Princesse apperçut un personnage qui partant de la Sale des Dieux, où il avoit paru subitement, s'avançoit entre ces deux rangs de Heros & de Rois qui paroissoient l'admirer, le féliciter & l'encourager. Alors commença une Scene composée des peuples & d'un Coryphée placé sur le Parvis du

tions pratiquées dans
les Temples des An-
ciens une explication
de M. l'Abbé Banier

qui revient à celle-ci.
Orig. des Fables. tom.
3. p. 168.

Temple. Les peuples chantoient en Musique pleine ; & le Coryphée leur répondoit en une déclamation figurée, soutenuë par quelques sons d'instrumens qui s'accordoient avec les inflexions de sa voix. Un de mes Auteurs rapporte ici la Scene Egyptienne qui met en tableau & en action tout ce que nous venons de dire. Les personnages s'exprimoient en Vers ; parce qu'ils les croyoient favorables pour élever l'imagination , & lorsqu'il s'agit de mettre l'esprit au dessus de son affiete ordinaire 1. Ils les faisoient entrer pour beaucoup dans l'effet d'une illusion aidée d'ailleurs par l'art admirable des Acteurs , par une perspective très-fine ,

1. Par rapport à la question des Tragedies en vers ou en prose qui s'est émuë il y a quelque tems ; j'accorderai volontiers qu'il seroit à souhaiter que notre versification de Théâtre , à l'exemple de celle des Grecs, des Latins , & de quelques langues modernes , fût un peu moins marquée que la versification ordinaire.

re. Mais en attendant que la poésie François se soit enrichie de cette nouvelle forme de vers ; les raisons énoncées dans le texte pour un cas semblable à celui de la Tragedie , me font croire qu'il y a moins d'inconvenient à employer nos vers tels qu'ils sont , qu'à se réduire absolument à la prose.

par un grand menagement de lumieres ; & sur-tout par la disposition de la Spectatrice, pour qui l'amour étoit alors le plus puissant des Enchanteurs. Pour conserver à cette Scene & aux deux autres qui viendront ensuite quelque partie de leur grace , j'essayerai moi-même de les traduire en Vers Grecs , quoique je ne sois pas extrêmement accoutumé à en faire.

S C E N E

De la premiere réponse.

CHOEUR DES PEUPLES EGYPTIENS.

Dieux, dont l'Egypte osoit se nommer la
Patrie ,

Dans nos malheurs votre gloire est flétrie.

Sur nous , & sur nos Rois vos fils , vos suc-
cesseurs ,

De votre regne heureux répandez les dou-
ceurs.

LE CORYPHÉE.

Quel est ce Heros qu'avec peine

Appërçoivent d'ici mes yeux ?

Il sort du sein même des Dieux
 Et vers nous sa route l'amene.
 Cette longue suite de Rois ,
 Qui lui font entre eux un passage ,
 Dans son air & dans ses Exploits
 Retrouvent leur vivante image.
 Ils s'attendent que son courage,
 En ces lieux qui leur sont aussi chers qu'au-
 trefois ,
 Va faire après un long orage,
 Revivre la Paix & les Loix.

LE CHOEUR.

Le Ciel prend donc enfin part à notre souff-
 rance ,
 Et nous montre l'auteur de notre délivrance.

LE CORYPHE'E.

Il s'approche , & déjà je distingue ses traits.
 Mon cœur , avant mes yeux , m'avoit nommé
 Cherès.
 Et quel est le Heros dont la valeur insigne
 Fut des Dieux bienfaisans un instrument plus
 digne ?
 Oûi ; son amour pour vous , que lui rendent vos
 cœurs ,
 Est un gage certain de ses efforts vainqueurs.

UN HOMME DU CHOEUR,

Dans la même déclamation que le Coryphée.

Mais quoi ! son front est ceint du sacré Dia-
dème :

Il ne nous paroïssoit , dans la victoire même ,
Qu'un Soldat de fortune , à travers mille morts
Par son courage seul , ramené sur nos bords.

LE CORYPHE'E.

Bien-tôt d'un inconnu dépouillant l'apparence ;
Il reprendra son rang sous ce nom fortuné ,
De l'Egypte autrefois la plus douce espérance ,
Et par un vil Esclave aujourd'hui profané.

Chantez , peuples , chantez , les Exploits me-
morables
Du Prince que le Ciel a sçu vous conserver ;
Et qui rempli pour vous de projets favorables ,
S'avance dans ces lieux pour vaincre & vous
sauver.



O D E

Chantée à deux Chœurs, pendant laquelle le Personnage qui représentoit Cherès, marchant entre les deux rangs que formoient les peuples, jettoit à droite & à gauche des regards pleins de tendresse & de zèle pour eux.

PREMIER CHOEUR.

C'est des Dieux qu'on a vu naître
Les Heros des nations ,
Et l'on ne peut méconnoître
Leur sang à leurs actions.
Mais pour soustraire à l'envie
Une precieuse vie ,
Le ciel qui voila nos yeux ;
De la vertu toute pure
Rendit la gloire plus sûre
Dans Cherès crû sans ayeux.

SECOND CHOEUR.

L'univers borna sa course ;
S'ouvrant de nouveaux chemins ,
Il perdit l'aspect de l'Ourse
Pour chercher d'autres humains.
Ici des Peuples sauvages
Sont aux Dieux de leurs Rivages

Offerts au lieu d'animaux :
Là pleins de terreurs frivoles
Ils s'offrent pour leurs Idoles
A de volontaires maux.

P. C.

De la vertu bienfaisante
L'étrangere autorité
Soumet leur raison naissante
Aux loix de l'humanité.
O noble & vaste pensée !
De l'Afrique policée
Véritable conquérant ,
Par le commerce qu'il fonde ,
Il veut rendre heureux le monde
Qu'il vient de rendre plus grand.

S. C.

Du séjour des Hesperides
A peine il goûtoit la Paix ,
Qu'un récit de traits perfides
Le rappelle à de hauts faits.
De Memphis est-ce un Eleve ,
Qu'au plus saint devoir enleve
Un objet trop tôt aimé ?
Carthage perd son Empire :
Mais non , l'Afrique respire ;
Le vainqueur a tout calmé.

P. C.

L'Egypte mise en allarmes
Par un fatal imposteur,
Dans ce faux Prince, à vos armes
Offre un objet plus flatteur.
Vous laissés dans la balance
Du mensonge & du silence
Vers l'erreur pencher le poids :
Mais au seul aspect d'un Maître ,
La verité par le traître ,
Va faire entendre sa voix.

S. C.

La vertu pour seul indice
N'a point les sanglants combats :
De la valeur jointe au vice
L'éclat ne me séduit pas.
Sethos n'est point le Barbare ;
Qui de ce beau nom se pare :
Cherès, rendez-nous Sethos ;
Tel qu'admis par la Déesse
Aux secrets de la sagesse,
Il combattit dans Coptos.

L'Auteur dont le masque représen-
toit Cherès, à n'en pouvoir pas faire la
différence, animé d'un nouveau feu

par ces louanges , sortit par un côté du Theatre sur le devant , avec l'action d'un homme qui va se jeter sur les ennemis. Aussi-tôt toutes les lumieres du Theatre éteintes laisserent la Princesse dans de profondes tenebres , entre le Prêtre & la Prêtresse qui lui parloient pour la rassurer. Mais quelques instans après, l'Estrade sur laquelle elle étoit assise s'étant baissée la mit dans une route suffisamment éclairée , par laquelle on la ramena dans la chambre de repos.

Mnevie à qui un voile épais venoit, pour ainsi dire, de tomber de dessus les yeux , avoit honte de n'avoir pas compris d'elle-même ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle se reprochoit confusément des indiscretions qu'elle n'avoit pas commises , à l'égard d'un homme dont elle ignoroit la naissance. Elle avoüoit pourtant à ses Conducteurs qu'elle avoit résisté cent fois à une pensée qui ne pouvoit pas manquer de lui venir , en voyant non-seulement la grandeur d'ame , mais le grand air de Cherès. Ah , si j'avois suivi cette pensée , je me serois retenue sur le bord du précipice , & je ne l'aurois pas aimé. Mais non , continuoit-elle , je ne

ſçavois pas d'abord la difficulté de mon pere , & je l'aurois encore aimé Ah , mon pere , vous qui cheriſſez votre fille , lui donnerez-vous la mort par un vain ſcrupule ? Non, je vous flechirai. La crainte que vous pouvez avoir d'un mari qui ſe rendroit maître de votre Dynaſtie ne regarde pas le plus équitable & le plus genereux de tous les hommes ; tout eſt ſauvé , pourvû qu'il m'aime. O vous ſçavant Prêtre , & vous ſage Prêtrefſe , procurez-moi l'éclairciſſement que je demande , & ſatisfaites dès ce moment à ma ſeconde queſtion , m'aime-t'il ? Le Chef de la Divination lui répondit que les Conſultans étoient toujours les maîtres de pourſuivre les trois interrogations auxquelles on les réduiſoit dès le premier jour. Mais qu'ils étoient auſſi les maîtres de ſ'en déſiſter ; & qu'ils avoient pluſieurs exemples de gens qui trop frappez de la premiere réponſe n'avoient pas tenté les deux autres. Non , dit-elle , je veux ſçavoir mon fort , & j'oſe même le croire heureux. On lui dit qu'elle alloit avoir ſatisfaction.

En effet on la conduiſit dans une loge auſſi obſcure que la premiere par

un chemin qu'elle crut le même. L'idée de cette seconde scène étoit de représenter le combat qui se passoit dans l'ame de Sethos entre l'amour & la vertu heroïque, sous deux personnages, dont l'un étoit l'homme & l'autre le héros. Ils avoient tous deux la taille & la démarche de Sethos; & par le moyen de leurs Masques imperceptibles la parfaite ressemblance de son visage. Mais de plus quelques lames d'acier ou quelques bandes de parchemin placées avec art à l'endroit des levres leur donnoient le son de sa voix. ¹ Les Prêtres d'Héliopolis excelloient dans ces sortes de scènes qui tenoient quelque chose de ces images mêlées d'impossibilité ou de contradiction, que les songes offrent assez souvent à ceux qui ont de grandes peines dans l'esprit, ou de grandes passions dans le cœur. La solitude où ils avoient tenu les Consultants, les spectacles qu'ils avoient déjà fait passer devant leurs yeux, dont quelques-uns inspiroient de la terreur, & les Narcotiques temperez qu'ils avoient fait

1. V. les secrets de l'art Mimique dans l'article du Theatre des An- | ciens de M. l'Abbé Dubos. Comp. de la Poésie & de la Peinture, t. 1.

prendre pendant leur jeûne, les avoient rendus susceptibles par le degrez de ces dernieres illusions. Elles alloient quelquefois au point qu'on avoit de la peine à les empêcher de s'adresser aux Acteurs, & on ne les en empêchoit pas toujours. Ils les prenoient pour les personnes mêmes qu'une puissance surnaturelle faisoit paroître devant eux. Au reste la Princesse, quand sa loge fut enlevée comme la premiere fois, crut se voir separée par un ruisseau d'une plaine inconnue & déserte, au fond de laquelle étoient un camp & des tentes. Les deux personnages étoient seuls sur le devant : Et il parut d'abord qu'ils se promenoient séparément l'un de l'autre.

S C E N E

De la seconde réponse.

L' H O M M E.

A H ! je sens le vainqueur dont j'étois menacé.

L'Amour comme en son Thrône en mon cœur s'est placé.

L E H E R O S .

Heroïque vertu , voici votre victime ,
Si pour moi tout amour devient illégitime.

L' H O M M E .

Un trop charmant objet me retient sous sa loi :
Non , les Dieux ne sont point contre elle & con-
tre moi.

L E H E R O S , *à l'autre personnage.*

Hé quoi veus-tu, séduit par de vaines amorces,
A ce poison flatteur laisser prendre des forces ?
Te souvient-il si peu de tes propres travaux ,
Qui n'ont qu'à peine , hélas ! réparé tant de
maux

Qu'à l'Afrique a causé la fatale foiblesse
D'un Heros devenu criminel par tendresse ?
Le hazard , il est vrai , des fers où tu te plais
Ne doit pas te conduire à de si grands forfaits.
Mais est-ce assez pour toi ? vainement ton his-
toire

Te ramène à Memphis de victoire en victoire ;
Tu viens perir au port , si ton cœur affermi
N'immole dans l'amour ton dernier Ennemi.
Tu ne t'appartiens plus , ton Sceptre & ton cœur
même,

Tout est dû dans Sethos à la vertu suprême.
Songe que t'implorant contre un lâche imposteur,

De l'Egypte, ses Rois t'ont fait Conservateur.
De ce titre sacré, Roy, mari d'une Reine,
Tu ne ferois bien-tôt qu'une source de haine.
Deux Freres. . . .

L' H O M M E.

Porte ailleurs des conseils superflus :
Heroïque devoir je ne t'écoute plus.
Lorsque je prête à tous une main secourable,
Par quel destin faut-il que ma vertu m'accable ?
Me préservent les Dieux de ces égaremens,
Reprochez autrefois à des heros amans,
Qui pourtant en cent lieux ont aujourd'hui des
Temples ;
Mais n'attens plus de moi ces sublimes exemples
Qui peut-être à tes yeux si beaux, si relevez,
Par leur excès un jour seroient desapprouvez.
Ou plutôt, sans déchoir de ma première envie,
Au service des miens je consacre ma vie :
Mais à tout son bonheur attentif à son tour,
Mon cœur jusqu'au tombeau gardera son amour.

L E H E R O S , à part.

L'Amour à des raisons fait trop de résistance ;
D'un plus puissant effort je conçois l'importance,
A l'autre personnage.

Allons, pour terminer d'inutiles propos :
Essayons qui vaincra de l'homme ou du héros.

L' H O M M E.

L' H O M M E.

Ne voulant conserver que l'Amour de Mneyie
Battons-nous; je vaincrai, même en perdant
la vie.

Aussi-tôt les deux Acteurs tirèrent
l'épée l'un contre l'autre ; & la Prin-
cesse croyant être à un spectacle réel ,
leur cria : Arrêtez ; en se levant de sa
place , comme pour aller à eux. Mais
le personnage du heros ayant bien-tôt
étendu par terre le personnage de
l'homme ; elle lui dit : Ah barbare ,
percer mon Amant en ma présence !
L'Acteur heros , quoiqu'il put ne pas
s'attendre à ce transport , eut assez de
présence d'esprit pour s'avancer sur le
bord du ruisseau , & pour lui répondre
sur le ton qu'il avoit parlé , & en sui-
vant son enthousiasme :

Madame, il vit encor , je suis devant vos yeux.

La Princesse lui repliqua : Ah cruel,
ce n'est pas toi que j'aime ; ou si c'est
toi , impitoyable heros , qui est l'objet
de toute ma tendresse , viens me frap-
per moi-même ; & par une mort favo-
rable prévient les tourmens que ta

cruauté me fait craindre. L'Acteur répondit sur le champ :

Reine , le Ciel vous garde un sort plus glorieux :

Votre mort ne seroit qu'une inutile offrande ,
Au prix du noble effort que mon cœur vous
demande.

La Princesse étant tombée alors en défaillance , des hommes & des femmes du second ordre , qui ne parloient point , la vinrent prendre pour la porter incessamment dans la chambre de repos , où l'on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Le Chef de la Divination , & deux Prêtres Medecins qui se trouverent bien-tôt dans cette chambre , ne la laisserent manquer d'aucune des choses qui pouvoient servir en ces accidens qui n'étoient pas rares , & auxquels on s'attendoit. Enfin au bout de deux grandes heures , le Prêtre & la Prêtresse demeurez seuls lui demanderent si elle souhaitoit d'être remenée dans son appartement. Elle répondit avec une colere qui étoit touchante dans la personne du monde la plus douce , qu'elle vouloit sçavoir auparavant

quel étoit ce noble effort que Sethos attendoit d'elle. Le chef de la Divination repliqua que ce n'étoit pas-là la troisième de ses questions; & qu'elle l'avoit conçue en ces termes : M'épousera-t'il ? mais que néanmoins pour la satisfaire, on passeroit par dessus la regle, pourvû qu'elle se sentît assez forte pour soutenir une troisième évocation : c'étoit le nom qu'on donnoit toujours aux scenes des réponses. Il ne faut pas croire même que le Prêtre qui lui parloit eut eu une pareille complaisance, si la troisième scene préparée n'avoit pas pu servir également & à l'ancienne question & à la nouvelle. La Princesse dit, les yeux baignez de larmes, qu'elle aimoit mieux connoître tous ses malheurs en un jour ; & que si elle mourroit de la prédiction elle ne mourroit plus de l'effet.

Une route semblable aux deux premières, la conduisit donc dans un endroit où ses deux conducteurs la prièrent d'attendre debout. La loge enlevée la fit trouver dans le lieu qu'elle frequentoit le plus ; c'étoit le Temple de Tanis ; il lui sembla qu'elle n'en avoit passé que la porte. De-là elle vit

presqu'à l'entrée du Sanctuaire l'autel que l'on dressoit ordinairement pour y célébrer le mariage des personnes de distinction; mais cet autel étoit sans Ministres. La nef du Temple jusqu'à l'autel étoit remplie d'un grand peuple rangé en haye & sur des échauffaux qui s'élevoient par degrez à droite & à gauche. Mais cette assemblée ne commençoit qu'à une certaine distance; & à l'exception du Prêtre & de la Prêtresse entre lesquels elle étoit toujours, elle avoit autour d'elle un très-grand espace libre. Un moment après elle se vit abordée par un homme qui lui parut être Sethos lui-même. Il n'étoit plus en habit de guerre, comme elle l'avoit toujours vû; mais sous la robe ouverte que les Egyptiens portoient dans les villes & en temps de paix, il laissoit voir la veste d'Initié. Cet Acteur lui présenta la main & lui dit :

S C E N E

De la troisième réponse.

Vos sujets assemblez autour de cet Autel
Attendent que votre hymenée
Rende leur bonheur immortel.

Belle Reine, souffrez que ma main fortunée,
Remplissant des souhaits si doux,
Vous joigne à votre heureux Epoux.

La Reine se prêtant à son erreur comme à un songe dans lequel on craindroit de se reveiller, lui dit : Ah ! cher Prince, je suis enfin au comble de mes vœux : Se peut-il qu'après toutes les frayeurs qu'on m'a données sur votre sujet, vous veniez vous-même calmer mon ame. Mais je vois que vous avez quitté vos habits de guerre, & la veste d'Initié fait votre seul ornement. Vos victoires nous ont sans doute assuré la paix. Parfait Heros vous serez toujours mon vainqueur. . . .

SETHOS *l'interrompant, dit,*

Peuples, chantez l'Hymen de votre souveraine ;
Vantez-lui d'un Epoux les soins respectueux
Votre felicité prochaine
Sera le premier fruit d'un Amour vertueux ;

La Reine se laissant conduire à ce personnage, traversa avec lui les deux rangs de peuples qui chantoient alternativement cet Epithalame :

A L'HYMEN.

Sage Auteur des progrès de la nature humaine ,
Toi qui changeas pour nous en de pudiques choix
Les désirs effrénés dont l'inconstance entraîne
Les Habitans des bois.

C'est par toi , qu'aux enfans , doux espoir de
leur race ,
Les Peres conservant les leçons des Ayeux ;
Nos Rois , fils des Heros , ont marché sur la trace ;
Des Heros fils des Dieux.

Des Etats non content de calmer les querelles ;
Tu mets fin aux soucis , aux transports amoureux
Et sans troubler les cœurs à ta chaîne fidelles ,
Tu sçais les rendre heureux.

Notre Reine à tes loix vient aujourd'hui se
rendre.
Fais-lui goûter la paix qu'elle va nous donner ;
En acceptant l'Epoux vaillant , soumis & tendre
Qu'elle doit couronner.

A SETHOS.

Mais , ô Heros , à tous , hors à toi seul pro-
pice ,
Peut-elle tout d'un coup égaler ta vertu ?
Laisse-la respirer , avant le sacrifice
De son cœur combattu.

Dès le commencement de cette dernière stance , le Prince & la Princesse étoient arrivez à l'Autel. Alors Sethos qui la tenoit toujours par la main prit la place du Prêtre , en passant derrière l'Autel & en la laissant à un des côtez ; au lieu de se mettre de l'autre côté vis-à-vis d'elle. Elle étoit déjà un peu étonnée de cette situation , lorsqu'elle sentit prendre son autre main par un homme en habit de guerre , qui ayant un genou en terre la baïgnoit de ses larmes sans montrer son visage. A cet aspect elle se tourna vers Sethos comme pour se réfugier entre ses bras ; mais il étoit déjà disparu , & elle ne le vit plus. L'homme de guerre disparut aussi. Mais le Prêtre & la Prêtresse , qui l'avoient suivie par derrière , & qui veilloient sur elle , la jetterent presque évanouie dans un fauteuil très-profond. Aussi-tôt les tenebres s'étant répandues par tout , on la transporta dans une machine faite exprès & où tenoient ses deux conducteurs , jusques dans l'appartement qu'on lui avoit donné à côté du Temple. Il étoit précisément au-dessus de leur Théâtre ; Et comme ce transport se faisoit toujours dans une profonde obs-

curité ; les Consultants , quand le jour leur étoit rendu , se trouvoient dans cet appartement sans sçavoir par où ils y étoient rentrez , & sans pouvoir comprendre comment ils étoient revenus de si loin en si peu de temps.

Quand la Princesse eut repris ses sens , le Prêtre & la Prêtresse lui dirent que leur fonction étoit finie à son égard ; mais qu'elle étoit la maîtresse de demeurer encore vingt-quatre heures dans le même appartement : après quoi on la prioit de passer dans un autre , si elle leur faisoit l'honneur de choisir le logement des Prêtresses pour une retraite de quelques semaines : Mais que l'appartement qu'elle occupoit étoit destiné aux Consultants. On ajouta tout de suite que dans cet appartement même , elle étoit libre de suivre pendant ces vingt-quatre heures le régime qu'elle jugeroit à propos ; & qu'outre cela elle demeureroit seule avec eux deux , ou auroit une plus grande compagnie si elle le souhaitoit. On lui fit voir en effet par une jalousie de sa chambre une table superbement servie dans une chambre voisine , & la même compagnie qui l'avoit reçue attendant sans

impatience quelles feroient ses volontez. Mnevie, qui étoit d'une politesse & d'une complaisance sans égale, répondit à ses Conducteurs qu'elle ne demandoit qu'une demi-heure pour se remettre & se rajuster; & qu'elle prioit le Prêtre de l'aller dire sur le champ à la compagnie qui lui faisoit la grace de l'attendre. Elle ajouta pourtant avant qu'il sortît, que ne pouvant pas laisser le Roy son Pere plus long-tems seul, elle partiroit d'abord après le repas qu'elle alloit prendre avec les Prêtres & les Prêtresses; & qu'ainsi l'on voulût bien faire avertir ses Officiers & ses Femmes. En sortant au bout d'une demi-heure de la chambre où elle étoit, pour passer dans l'autre; elle embrassa avec de grandes marques d'amitié & de reconnaissance la Prêtresse, qui outre l'assiduité de sa conversation & de ses consolations, l'avoit servie pendant douze jours comme une domestique; & en lui donnant son portrait enrichi de diamans, elle promit un présent plus considerable pour le Temple d'Heliopolis.

Dès que la Princesse, reconduite

après le repas par toute la compagnie qui avoit mangé avec elle, fut remontée dans son char ; sa Nourrice à côté d'elle, comme elle étoit en venant, lui dit : Ah ! Madame, que j'étois impatiente de me revoir auprès de vous, pour vous donner une heureuse nouvelle que vous n'avez peut-être pas apprise dans la retraite d'où vous sortez. Votre Amant reconnu pour ce qu'il est, se dispose à venir à Tanis prêt à vous épouser, affranchi de tout, & particulièrement de la difficulté qui lui auroit été faite par le Roy. Aussi-tôt cette Femme lui fit un détail si favorable de cet événement, que la Princesse regarda comme autant de fictions tout ce qui lui avoit été annoncé de sinistre par les réponses qu'elle venoit de recevoir. Mais pour faire entendre au Lecteur le sujet de cette confiance ; il est nécessaire que nous allions reprendre Sethos, portant encore le nom de Cherès, dans le camp où nous l'avons laissé vainqueur des Arabes, & maître de la personne d'Asarès son ancien Esclave qui avoit usurpé son nom.

LE Conservateur , en partant de ce camp pour Memphis , avoit fait mettre son Captif dans un chariot où il étoit seul , assis , & sans autre incommodité que de ne voir personne & de ne prendre le jour que par le haut des ais qui l'enfermoient. Là , on le servoit dans les pauses du voyage sans lui rien dire. Pendant la nuit où l'on campa , Cherès fit étendre un lit dans ce même chariot assez long pour le recevoir , & fit veiller le prisonnier fermé dedans par des sentinelles qui se relevoient. Arrivé à Memphis il alla d'abord au Palais du Roy , & lui présentant les deux Princes qu'il ramenoit , il lui dit devant une Cour nombreuse : Qu'outre une infinité de preuves de courage & de prudence qu'ils avoient données , il étoit redevable de la vie au Prince Beon , qui avoit paré un coup de sabre que lui portoit le Général Ennemi ; & que le Royaume & toute l'Egypte devoit au Prince Pemphos l'embrasement de la flotte des Arabes. Il ajouta qu'à l'égard du Captif qu'il amenoit , il croyoit important de faire dresser devant la porte du Palais une grande estrade. Que

là , on lui fit subir en présence de tout le Peuple des interrogations qui lui feroient faites par lui Cherès son vainqueur ; qui s'étoit trouvé d'ailleurs au siege de Coptos où Sethos avoit disparu : Qu'il se feroit assister dans cet examen par des Prêtres qui avoient suivi Sethos depuis sa premiere enfance jusqu'à la fin de son Initiation : & que ceux des Seigneurs présens , qui avoient vû tout le ministration de la Reine Nephté , formeroient leurs doutes ou communiqueroient leurs lumieres sur ce sujet. La Reine qui craignoit pour bien des raisons les suites de cet éclaircissement , s'écria d'abord qu'il étoit inutile , & qu'il suffisoit d'enfermer Sethos en une prison perpetuelle ; punition trop douce , ajouta-t'elle , pour sa révolte , & pour les maux qu'il a causez à l'Egypte. C'est pour cela , Madame , repliqua le Conservateur , qu'il faut soumettre le criminel à un jugement public , qui en condamnant la personne justifiera peut-être le nom. Le Roy plein des obligations qu'il avoit à Cherès opina hautement comme lui ; & il ajouta qu'il lui remettait cette affaire pour la suivre , &

pour la terminer de la maniere qu'il le jugeroit à propos.

Cherès sortant du Palais dit en particulier au Prince Beon qu'il avoit une heure de tems pour aller voir son épouse chez les Prêtresses ; mais qu'il le prioit de ne point s'engager alors dans l'embarras de la ramener ; parce qu'il étoit important qu'il assistât à l'interrogatoire qu'il alloit incessamment faire subir au prisonnier. En effet, cette estrade dont on se servoit en d'autres occasions fut posée en moins d'une heure assez près du balcon , pour pouvoir entendre de part & d'autre ce qui se diroit. Alors Cherès accompagné de huit ou dix Prêtres qui l'avoient connu dès sa naissance , & des deux qui l'avoient suivi dans ses voyages ; ayant avec lui outre cela une douzaine de Seigneurs qui avoient assisté au mariage d'Osoroth & de Nephté, monta le premier sur l'estrade. Le Roy cependant, Daluca , les deux Princes ses Fils , & tout ce qui pouvoit tenir de Courtisans , hommes & femmes ; sur le balcon ou aux fenêtres du Palais , étoient dans l'attente de ce spectacle & du jugement du Conservateur.

Enfin on amena le Captif au travers d'un Peuple innombrable qui étoit en bas. Dès qu'il fut monté & mis en face de son Juge, qu'il apperçut la veste d'Initié à travers les mailles de sa cotte d'armes, sans que les autres assistans y eussent encore fait attention, qu'il le vit enfin environné de Prêtres disposez à confondre un faux Sethos par les seuls préliminaires de l'Initiation qui lui manquoit, il s'écria : Ah ! malheureux, je ne suis que l'Esclave Asarès. Je me repens pourtant moins d'avoir trompé tous les hommes par le faux nom que j'ai pris; que je ne suis satisfait de les prévenir tous, & d'être le premier à reconnoître dans ce Heros le vrai Sethos mon Maître & mon vainqueur. En même tems tirant son anneau de son doigt; il lui dit : Seigneur, je vous rends l'anneau que je vous pris dans la fatale nuit de Coptos : je ne vous l'ôtai que quand je vous crus mort d'un coup d'épée que vous veniez de recevoir à côté d'un jeune Seigneur, qui vous crut mort aussi-bien que moi : C'est moi-même, dit sur le champ un Seigneur de l'âge de Sethos, qui étoit à une fenêtre du

Palais. Asarès reprenant son discours qu'on étoit ravi d'entendre. Je vous avouë, Seigneur, dit-il, que l'avantage que j'avois eu d'être élevé auprès de vous, me persuada que j'étois l'homme du monde le plus capable de vous remplacer. Les victoires que j'ai remportées dans l'Arabie ; toute ma conduite même auroit soutenu jusqu'au bout cette opinion dans le Public, si vous n'étiez pas ressuscité dans la personne du grand Cherès. Mais quelle est, ô Dieux, la distance des hommes ! Je n'ai pû égaler en acquérant le nom déjà fameux de Sethos, la réputation que Sethos a acquise sous le nom inconnu de Cherès. Que l'on me mene au supplice, je ne l'ai que trop mérité ; & mon Arrêt est conforme par avance à celui de mon Juge.

Ce témoignage du Criminel fut confirmé aussi-tôt par celui de tous les Prêtres, & sur tout des deux qui avoient reconnu autrefois le jeune Sethos en l'Isle de la Taprobane. Ils raconterent comment il y avoit été amené par la flotte Phœnicienne que commandoit Astarte, auquel ce Prince avoit été remis comme un simple Soldat de Mem-

phis nommé Cherès , vendu par des Ethiopiens qui l'avoient pris blessé & presque mort dans le combat nocturne de Coptos. Ils firent un léger détail de la victoire que son courage & son adresse avoit aidé aux Phœniciens à remporter sur les Insulaires. Ils expliquèrent comment les deux Peuples reconciliez avoient cru pouvoir lui confier une flotte avec laquelle il avoit entrepris & achevé glorieusement le tour entier de l'Afrique. Ces deux Prêtres attestèrent enfin qu'ils ne l'avoient jamais quitté quinze jours de suite , depuis la Taprobane jusqu'à sa rentrée dans l'Egypte. Alors le Roy demanda à voir ce fameux anneau , qui au lieu de faire reconnoître son Fils tout d'un coup , avoit pensé donner gain de cause à un imposteur. Sethos le lui tendit sur le balcon de dessus l'estrade qui n'en étoit pas à la distance de deux bras d'homme. Mais il y joignit l'anneau de la Reine sa Mere , qu'il dit avoir reçu de sa main le jour de sa mort , en présence d'une Dame âgée qu'il montra sur le balcon. C'étoit la premiere Dame de la feuë Reine qui confirma le fait avec des transports de

tendresse qui entrecoupoient toutes les paroles. Ainsi le Roy eut la satisfaction de confronter ces deux pierres avec celle qu'il portoit lui-même à son doigt, & de voir ensemble les figures des trois Divinitez qu'il avoit fait autrefois tailler sur la même émeraude, & séparer ensuite pour en faire les trois bagues dont nous avons parlé dans le premier Livre de cette Histoire.

Osooth ne s'en tint pas là : car démêlant très-bien le penchant du Peuple indiqué par des acclamations sans fin ; il se fit descendre en bas avec le fauteuil dans lequel il étoit assis, & monter de même sur l'estrade. Là, parlant le plus haut qu'il lui fut possible à toute l'assistance, il dit : Je vois que mes Peuples attendent de moi que je rende à mon Fils Sethos l'assurance de ma succession. Je veux aller au delà de leur attente & de leurs vœux. Je descends de mon Thrône dès ce moment, pour le ceder à un Fils qui le remplira mieux que moi. Aussi-tôt détachant son Diadème, il ordonna à Sethos de se mettre à genoux devant lui ; & lui ayant fait ôter son casque, il lui attachait ce même Diadème sur le front.

Cette courte cérémonie fut suivie d'applaudissemens qui empêcherent tous ceux qui étoient là de s'entendre pendant plus d'une heure. Ce ne fut qu'au bout de ce tems qu'Osoth s'étant retiré, le Roy Sethos demeuré sur l'estrade, avec tous ceux qui l'avoient accompagné comme Juge, dit au Peuple : Que bien que l'imposteur Asarès eût mérité la mort par la guerre qu'il avoit faite à l'Egypte ; il croyoit néanmoins devoir commencer son regne par une action de miséricorde : Qu'ainsi il accordoit la vie au Criminel & le retenoit même à son service, mais qu'il lui laisseroit le nom & la qualité d'Esclave ; ce qu'il jugeoit une assez grande punition pour un homme que son courage & sa capacité avoient fait devenir Général d'armée.

Le nouveau Roy s'étant rendu aussitôt dans le Palais. Il commença par demander le Roy son Pere, qui s'étoit déjà choisi un appartement écarté, & de fort peu d'étendue. Sethos en y entrant, se prosterna devant lui. Le Roy l'ayant fait relever, lui dit qu'il mourroit content, puisque le retour de son véritable Fils lui avoit donné lieu de

faire la seule belle action de sa vie. Il le renvoya sur le champ pour recevoir les hommages de ses nouveaux Sujets. Le premier qui lui fut rendu fut celui des deux Princes. Après avoir embrassé l'aîné, il lui ordonna tout bas de se priver pendant quelques jours d'aller voir son épouse chez les Prêtresses ; parce que la nouvelle qu'il lui porteroit pourroit causer en elle quelque émotion nuisible à sa santé dans l'état où elle étoit : Qu'il le tenteroit même inutilement, & qu'on avoit déjà dans le Palais Sacerdotal ses ordres sur ce sujet, jusqu'à un terme qu'il sçauroit bientôt. Ayant reçu de la même manière l'hommage du Prince Pemphos, il dit à l'oreille de celui-ci, qu'il travailleroit à son mariage, en applanissant certaines difficultez que le gouvernement précédent avoit fait naître. Qu'ainsi il se gardât bien jusques-là de faire de lui-même aucune démarche, de peur qu'il ne fût tout manquer.

On ne sera pas étonné que la Reine Daluca ayant perdu son rang malgré elle par la démission volontaire de son Epoux, se fut sauvée dans le fond de son appartement. Mais elle porta plus

loin son désespoir. Se voyant déchûe de sa puissance passée, & sur-tout de sa puissance future dont elle faisoit bien plus de cas ; persuadée d'ailleurs que Sethos alloit tirer vengeance de sa perte autrefois tentée, & de toutes les vexations qu'elle avoit exercées dans le cours de son ministere & de son crédit ; elle se fit justice à elle-même, en avalant un poison qu'elle croyoit plus violent & plus prompt qu'il ne le fut en effet. Ainsi elle eut tout le tems nécessaire pour voir déposer de leurs charges dans l'étendue du Royaume tous les Sujets indignes qu'elle avoit placez. Cherès s'en rapporta pour ce choix aux Prêtres de Memphis qui étoient instruits de tout ; & il sçavoit bien que les faux interêts de la Prêtrise n'entreroient point dans leur rapport. Daluca fut consolée de la déposition de quelques-uns de ces Officiers , qui n'ayant mérité son choix que parce qu'ils étoient méchans , étoient devenus infidèles à elle-même. Elle avoit appris, sans se corriger, qu'un Roy n'est servi fidèlement que par ceux qui sont attachez à la vertu ; & que ces hommes vicieux, qui font semblant

d'être si dévouez à la personne du Prince, ne sont dévouez qu'à leur fortune. Sethos eut soin de ne point remplir leurs places, & de remettre leurs fonctions jusqu'à la nomination prochaine à l'Officier qui venoit après chacun d'eux, soit dans la Capitale soit dans les Provinces.

Le Conservateur dans cet intervalle avoit parlé plus d'une fois de la ceremonie de son couronnement. Mais il attendoit pour en fixer le jour quel seroit l'effet du poison que la Reine avoit pris. Il se tenoit exactement informé de son état. Et si elle n'en mouroit pas, son dessein étoit de demeurer Roy pour reprimer cette femme, qu'il ne vouloit faire punir ni du vivant ni après la mort de son Pere, par le respect qu'il avoit pour lui. Mais il auroit associé à sa couronne le Prince Beon pour satisfaire l'inclination d'Osoroth; pour remplir abondamment la promesse qu'il lui avoit faite lorsqu'il lui avoit recommandé ses deux fils; & sur-tout parce que ne pouvant se marier, à cause du serment qu'il avoit fait à la Princesse Mnevie, il jugeoit pourtant convenable que les heritiers necessaires de

la couronne de Memphis vissent leur Pere sur le Thrône. Mais quand il fut assuré que Dalauc ne pouvoit pas échapper de la mort qu'elle s'étoit procurée elle-même; il se crut maître de donner un plus grand essor à sa generosité; & sur-tout d'affranchir de tout soupçon & de toute jalousie le titre de Conservateur, que l'amour de la Patrie, & le choix de tous les Rois de l'Egypte lui faisoit préférer dans le fond de l'ame, à celui de Roy de Memphis. Il fit même en son particulier une reflexion que de grands Auteurs ont énoncée depuis, sçavoir, que le meilleur Roy, & le plus souhaitable pour les peuples, est peut-être un homme ordinaire; parce qu'il est moins sujet que les grands esprits à se croire plus habile que les loix ¹. Ils ont même ajouté qu'à l'égard des Etats voisins, un Roy qui a beaucoup de probité & de droiture a peu besoin de Politique ². Sethos assigna donc pour le lendemain cinquième jour depuis sa

| | |
|-------------------------------|-------------------------|
| 1. Thucydide, livre | ximes de Confucius, |
| 3. dans la harangue de Cleon. | rapportées à la fin des |
| | memoires de la Chine |
| 2. C'est une des ma- | par le P. le Comte. |

manifestation, la ceremonie qui devoit être bien plus singuliere qu'il ne la faisoit annoncer. Car il n'avoit communiqué ni à la Maison Royale ni au Public, ni la premiere intention qu'il avoit eüe, ni la seconde qu'il alloit executer.

L'Estrade fut dressée selon la coutume au bas du Parvis du Temple. Je supprime toutes les descriptions de magnificence, & l'arrangement des Princes, des Seigneurs & de tous les ordres des Citoyens qui assisterent à cette auguste ceremonie, pour ne parler que de ce qui regarde Sethos & son frere. Le nouveau Roy, qui avoit déjà fait quitter les habits de guerre à tout le monde, accompagné du Prince Beon comme de celui qui étoit alors l'heritier présomptif de sa couronne, entra d'abord dans le Temple. On y invoqua les Dieux sur lui par des Sacrifices, & par des hymnes faits exprès pour ce sujet. De là douze Prêtres monterent les premiers sur l'Estrade, portant un Autel sur lequel étoit une couronne d'or. Le Roy Sethos y monta après eux avec son frere; & s'étant assis un moment dans un Thrône à trois

marches qu'on avoit posé vis-à-vis de cet autel portatif, il se leva, & alla lui-même prendre la couronne qu'il posa sur sa tête au bruit des fanfares & des acclamations du Peuple. Il se mit ensuite à genoux sur un carreau & fit une profonde inclination du côté du Temple. S'étant venu remettre dans son Thrône, il se fit inscrire par les Prêtres dans le registre des Rois de Memphis, sous le nom de Sethos Sosis, ou de Sethos Conservateur. Il retint aussi sa place dans les cercueils du Labyrinthe au pié de la Reine sa Mere. Se relevant ensuite de son Thrône ; il reporta la couronne sur l'Autel où il l'avoit prise. Mais revenant encore à sa place il appella son frere & le fit mettre à genoux devant lui. Alors détachant son Diadême, il en ceignit le front de ce Prince que son étonnement rendoit muet & immobile. Il lui dit : Mon frere, je fais à votre égard ce que mon Pere a fait au mien. La générosité qu'il a eüe en me reconnoissant, de renoncer à ses projets en votre faveur, demande que je les suive moi-même : Ainsi je vous rends son Thrône, parce que vous ne me le disputez

putez pas ; & principalement parce que votre bonté naturelle me fait attendre de vous un gouvernement aussi heureux pour vos Peuples que je voudrois le leur procurer moi-même. Mon Pere & le vôtre se contente du titre de Roy Pere ; je me tiens trop honoré du titre de Roy Conservateur. Pour vous ; vous êtes Roy de Memphis. Mais au lieu que ma qualité d'Initié dispensoit mon couronnement d'un plus long ceremonial ; vous devez entendre de la bouche du Grand Prêtre qui va parler, quelle étoit la conduite des Rois nos premiers Ancêtres , afin d'en faire la regle de la vôtre. Après cela vous irez prendre vous-même la couronne sur l'Autel , comme j'ai fait ; pour apprendre au peuple que vous ne la tenez que des Dieux seuls , & que je ne suis que le canal par lequel elle aura passé sur votre tête. Aussi-tôt le Roy Conservateur se leva , fit asseoir son frere sur le Thrône , & s'alla placer lui-même parmi les Prêtres. Dans cet instant le nouveau Roy tournant la tête à un bruit sourd qui se faisoit à la porte du Temple , fut extrêmement surpris de voir arriver la Princesse son Epouse , maintenant

Reine, que l'on plaça en ce même endroit sur un Thrône qui avoit une marche de moins que celui du Roy.

Alors le grand Prêtre debout entre l'Autel & le Roy assis lui adressa ce discours : Seigneur, je commence par vous feliciter au nom de tout votre Peuple, de ce que la découverte d'un frere aîné qui par le droit de sa naissance & par la gloire de ses actions, devoit, ce semble, vous enlever pour toujours la succession qu'on vous destinoit, a hâté votre avenement à la couronne. Il vous met dès aujourd'hui dans la possession tranquille d'un Thrône auquel vous n'aviez avant lui qu'une prétention disputée. La seule vie de ce Heros enferme tous les grands exemples qui sont dispersez dans la longue suite de nos Annales. Ce n'est pourtant pas là, Seigneur, le modele que lui-même vous propose à suivre. Vos engagements sont très-differens de ceux où il s'est trouvé jusqu'à ce jour, & nous vous invitons à chercher votre conduite dans celle qu'il auroit désormais tenuë, si sa generosité ne vous avoit cédé sa place. C'est par l'esprit qui l'a conduit jusques dans un monde

auparavant inconnu , qui lui a fait combattre tant d'ennemis , qui lui a fait prendre tant de formes différentes , selon les tems & selon les lieux ; c'est par ce même esprit , Seigneur , que vous vous fixerez dans vos Etats , que vous conserverez la paix avec vos voisins ; & que vous vous conformerez aux maximes toujours les mêmes de nos premiers Roys vos Ayeux. La ceremonie de ce grand jour m'oblige de vous rappeler la simplicité de leurs coutumes , l'austerité de leur vie , la contrainte même & l'assujettissement de leur personne. Ce n'est pas pour vous en faire une loy prise à la lettre. Les progres de l'esprit , l'adoucissement des mœurs , la politesse des siècles suivans a fait changer un extérieur qu'on a cru inutilement pénible. Mais il est toujours important de remonter aux principes qui faisoient agir ces grands hommes , & de chercher la vertu enfermée sous la dure écorce de leurs pratiques ; & qui sans doute s'y conservoit plus sûrement qu'elle ne s'est conservée depuis sous des apparences plus agréables.

Tout étoit prescrit à nos anciens

Rois, non-seulement à l'égard de l'administration du Royaume, mais encore par rapport à leur conduite particulière ¹. Ils ne pouvoient point se faire servir par des Esclaves achetez ou même nez dans leurs Palais ; mais on leur donnoit pour serviteurs les enfans des Prêtres, & les jeunes Seigneurs les mieux élevez, tous au-dessus de vingt ans ; afin que le Roy voyant toujours auprès de sa personne la jeunesse la plus considerable de l'Egypte, ne fît rien qui fût indigne de la Majesté de son rang. Il y avoit sur-tout des heures du jour & de la nuit, où le Roy ne pouvoit disposer de lui & étoit obligé de remplir les devoirs marquez par les loix. Au point du jour il devoit lire les lettres qui lui étoient adressées de tous côtez ; afin qu'instruit par lui-même des besoins de son Royaume, il pût pourvoir à tout & remedier à tout. Après avoir pris le bain ; il se revêtoit d'une robe précieuse & des autres marques de la Royauté pour aller sacrifier aux Dieux. Quand les victimes avoient été amenées à l'Autel, le grand Prêtre debout

1. Ceci est tiré pres- | Diodore, liv. 1. sect. 22
que mot pour mot de |

& en présence de tous les assistans, demandoit aux Dieux à haute voix, qu'ils conservassent le Roy & répandissent sur lui toute sorte de prosperitez; parce qu'il gouvernoit ses sujets avec justice. Il inferoit ensuite dans sa priere un dénombrement de toutes les vertus propres à un Roy en continuant ainsi; parce qu'il est maître de lui-même, magnanime, bienfaisant, doux envers les autres, ennemi du mensonge; ses punitions n'égalent point les fautes, & ses recompenses passent les services. Il condamnoit ensuite les manquemens où le Roy étoit tombé par ignorance. Il est vrai qu'il en disculpoit le Roy; mais il chargeoit d'execrations les flatteurs & tous ceux qui lui donnoient de mauvais conseils. Le grand Prêtre en usoit de cette maniere, parce que les avis mêlez de loüanges sont plus efficaces que les remontrances ameres, pour porter les Rois à la crainte des Dieux & à l'amour de la vertu. Ensuite ayant sacrifié, le Lecteur des Livres sacrez lui lisoit quelques actions ou quelques paroles remarquables des grands hommes; afin que le Souverain de la Republique ayant l'esprit plein d'excel-

lens principes & d'excellens modeles , en fit usage dans les occasions qui se présenteroient. Ce n'étoient pas seulement les tems de donner ses audiences & de rendre ses Jugemens qui lui étoient marquez : Il ne pouvoit aussi se promener, prendre le bain, ni faire quoi que ce soit qu'à certaines heures. Il ne devoit se nourrir que de viandes simples ; & on lui donnoit une mesure de vin qui ne pouvoit l'enyvrer, ni même tant soit peu affoiblir son jugement. Enfin tout ce qui concerne le regime étoit si bien ordonné qu'on eut pris plutôt ces Reglemens pour les avis d'un Medecin que pour les Statuts d'un législateur. Mais s'il paroît extraordinaire qu'un Roy ne pût suivre son appetit dans ses repas, il étoit du moins très-beau & très-avantageux qu'il ne pût suivre sa passion ni sa fantaisie dans les affaires d'Etat ; & que dans les jugemens qu'il rendoit & dans les peines qu'il imposoit, il fut astreint à ce que les loix avoient ordonné pour toutes les circonstances qu'elles avoient prévûës. Par-là aussi il se mettoit à l'abry des demandes injustes & importunes, dont on ne peut se délivrer qu'en s'assujetis-

sant à des regles sages & invariables. Voilà, Seigneur, ce qu'on appelloit autrefois les privileges & les plaisirs de la Royauté. La bonté qui vous caractérise & dont vous donnez des preuves continuës ; & le courage que vous avez fait voir dans une occasion décisive, nous font juger que vous atteindrez aux vertus de vos Ancêtres. Elles doivent être pour vous un objet d'émulation d'autant plus intéressant, que vous les pratiquerez avec plus de liberté ; & que vous vous assurerez la même récompense par moins de peines.

Le Roy fit au grand Prêtre de dessus son Thrône, une inclination qui marquoit qu'il acceptoit son discours & que son dessein étoit de profiter de ses avis. Descendant en même-tems de ce Thrône & se tournant vers le peuple, il dit : Que bien loin d'avoir été impatient de regner, il se faisoit du temps-même du faux Sethos, une veritable peine de lui enlever un Sceptre, qu'il croyoit lui être acquis par son droit d'aînesse, quelque indigne qu'il s'en fût rendu à l'égard du Roy son Pere par ses menaces & par ses hostilitéz. Qu'il avoit éprouvé un très-grand soulagement d'esprit

à la reconnoissance du vrai Sethos ; parce qu'elle délivroit sa Patrie des guerres étrangères ou même intestines, auxquelles l'incertitude du successeur legitime l'auroit exposée. Mais qu'enfin puisque le Roy Sethos son Seigneur & son aîné avoit absolument voulu lui remettre le Royaume dont il étoit en possession ; il ne le gouverneroit que par ses conseils. Qu'ainsi le Peuple de Memphis ne perdoit point réellement son veritable maître , qui acqueroit seulement un nouveau titre de gloire par sa générosité. Aussi-tôt il acheva la ceremonie en allant prendre la couronne qu'il posa sur sa tête, en se mettant à genoux du côté du Temple, & en reportant cette couronne sur l'Autel. Tout le monde rentra encore dans le Temple où l'on devoit faire les derniers sacrifices.

Sethos ne voulut pas y suivre le Roy & la Reine, de peur que sa présence n'attirât à lui les regards des assistans. Mais appelant le Prince Pemphos pour lui parler de son mariage ; il apprit d'abord de lui que sa Mere étoit expirée au moment qu'on lui avoit dit qu'il avoit été assez genereux pour mettre son frere sur le Thrône , & en exprimant le dé-

felpoir où elle étoit d'avoir précipité
 ses jours dans la fausse crainte qu'elle
 avoit eüe, que son fils ne fût jamais Roy.
 Sethos lui répondit qu'elle s'étoit abu-
 sée dans toutes ses conjectures, excep-
 té dans celle qu'elle avoit pu faire que
 sa domination étoit finie ; à moins ,
 dit-il , qu'elle n'eût employé contre
 moi l'expedient qu'elle a employé con-
 tre-elle. Mais n'en parlons plus : Ses
 fils mêmes qui peuvent regretter sa per-
 sonne doivent condamner sa vie & sa
 mort. Je vous appellois pour vous dire
 qu'après avoir pensé à votre frere , je
 pensois maintenant à vous. Je partirai
 incessamment pour Tanis. Mais ayant
 peut-être besoin de plus d'un jour pour
 ma negociation , vous me suivrez in-
 connu & déguisé ; afin que si notre
 affaire ne réussit pas d'abord , ce délai
 caché au Public vous soit moins sensi-
 ble. J'espere néanmoins de vous faire
 parler au Roy & à la Princesse en par-
 ticulier , dès que je les aurai prévenus :
 Et lorsque votre mariage sera arrêté ,
 vous reviendrez pour retourner à Tanis ,
 avec la magnificence convenable.

Cette conversation conduisit les deux
 freres jusques dans le Palais , où le Roy

Osoth ne pouvoit tarir sur les loüanges de son fils aîné. Sethos fut accablé de nouvelles actions de graces à l'arrivée du Roy & de la Reine qui venoient du Temple. De sorte qu'il leur dit enfin : Que l'action qu'il avoit faite avoit eu des motifs bien superieurs à celui de s'attirer des éloges & des remerciemens : Que les générositez fondées sur des vûës si frivoles étoient sujettes au repentir : Que le devoir seul autorisoit les grands Sacrifices , & étoit seul capable de mettre l'homme au-dessus des résistances & des retours de la nature. Il ajouta qu'outre l'intention des Rois de l'Egypte qui n'auroient jamais donné le titre & le pouvoir de Conservateur à un d'entr'eux ; il avoit des engagements secrets qui l'excluoient du Thrône ; & qu'enfin la seule chose dont on pouvoit lui avoir obligation , étoit la joye qu'il sentoit de ce que ses propres chaînes l'avoient conduit à faire des heureux , qui d'ailleurs meritoient de l'être. Ce discours changea les torrens de loüanges auxquels Sethos étoit exposé , en un respect sérieux plus flateur & moins fatigant.

Enfin il trouva moyen , dans une

journée aussi tumultueuse que celle-là , de confier aux deux Rois & à la Reine le voyage qu'il alloit faire à Tanis pour les intérêts du Prince Pemphos. La Reine lui répondit agréablement pour son Pere & pour son Epoux , qu'on n'o-
soit plus le louer ni le remercier de rien ; & qu'on lui laisseroit faire en repos tout le bien qu'il lui plairoit. Mais ensuite , Sethos demeurant seul avec le Roy son frere ; il lui dit que s'étant chargé , pendant son regne de cinq jours , de toute la haine des dépositions qu'il avoit faites , il lui avoit laissé exprès l'agrément de bien des places à donner. Le Roy Beon en lui serrant les mains l'assura qu'il ne regleroit rien sur cet article qu'après son retour. Sethos lui dit que la seule chose qu'il eut à lui proposer pour le bien & pour la satisfaction de l'un & de l'autre , étoit de faire revenir Amedès , & de lui donner le Ministère. Il ajouta que Giscon suffisamment instruit par ses fautes & par ses adversitez n'avoit plus besoin de lui ; & que dans ce besoin même , Amedès préféreroit le service de son Roy à celui d'un Prince étranger. Le jeune Beon lui marqua sa reconnoissance pour cet

avis, qui tenoit lieu d'un grand nombre d'autres. Mais ce Prince dont la bonté étoit le caractère dominant, profita de l'écart où l'avoit mis cette conversation particuliere, pour aller pleurer sa Mere ; & pour la faire enlever secrettement, parce qu'elle auroit été refusée à tous les tombeaux publics de l'Egypte.

Le Conservateur arriva trop brusquement à Tanis, pour qu'on eut le tems de lui faire une grande reception. Il surprit en quelque sorte le Roy & la Princesse en entrant dans le Palais. Cependant Spanius le traitant en Roy lui ceda chez lui tous les honneurs. La Princesse étoit arrivée depuis fort peu de tems d'Heliopolis d'où elle étoit partie le jour même de l'abdication de Sethos : Et encore séduite par les discours de sa nourrice, elle ne douta pas en le voyant qu'il n'eût renoncé à la couronne de Memphis, pour lever tous les obstacles de son mariage avec elle. Sethos ne voulut pas la laisser long-tems dans l'erreur, ni jouer un personnage faux ou douteux par-delà les premiers complimens. C'est pourquoi arrivant quelques heures avant midi ; il prit le

tems où le Roy entroit dans son Conseil , pour demander à la Princesse une audience particuliere. Elle la lui accorda avec plaisir , & lui en donna le rendez-vous dans un des bosquets de ses jardins où elle alloit se rendre , accompagnée d'une femme à elle.

Dès qu'elle y fut arrivée ; cette femme qui étoit sa nourrice , se plaça de maniere qu'elle ne pouvoit entendre la conversation. Alors Sethos debout devant la Princesse assise, lui dit : Madame, une des plus sûres marques de la sincerité de mon amour, est que je vienne moi-même vous désabuser de l'esperance que nous en avions conçue. Ah ! qu'entens-je ? s'écria-t'elle. Me voilà donc tombée, après tant de vicissitudes d'esperoir & de crainte, dans le précipice qui m'attendoit. Aussi-tôt couvrant son visage de ses deux mains & s'appuyant sur ses genoux, elle laissa parler Sethos qui continua ainsi : J'ose croire, Madame, ou plutôt je vois clairement que cette opposition de la fortune, dont j'ai senti le premier toute la rigueur, deviendra favorable pour vous ; & vous procurera un avenir plus heureux que si un sort précipité avoit fait réussir un

projet déjà condamné par toutes les circonstances. Quelle fonction, Grands Dieux ! m'imposez-vous ? Le nom de Heros a frappé quelquefois mes oreilles ; mais il ne m'a jamais été dû qu'en cette occasion , où je viens vous affermir contre moi , & vous demander , pour votre intérêt , un éternel oubli. Je fais plus, Madame : Convaincu des raisons qui m'obligent de renoncer à vous ; je m'expose au danger de vous revoir, pour vous convaincre à votre tour des raisons qui vous obligent de renoncer à moi. Mais vos bontez pour Chérès ont bien mérité que Sethos vous disposât à une séparation nécessaire , par des moyens plus doux & plus équitables que de vous laisser le soupçon de son indifférence ou de son refroidissement. Le bien essentiel de la vie , est , Madame, cette tranquillité d'ame qui naîtra du choix que nous aurons fait de notre sort , lorsque nous en étions les maîtres. C'est à cette tranquillité future, quelque simple qu'elle paroisse , qu'il est important de sacrifier tous les attraits & tous les charmes que le présent pourroit nous offrir. Il n'est point de passion si vive ou si séduisante qui doive

nous empêcher de prévoir le jugement que nous porterons de nous-mêmes , quand une yvresse passagere aura fait place aux reflexions qui lui succedent. Le seul amour vraiment généreux est celui qui respectant le devoir & les convenances , & plus jaloux de l'estime reciproque sur lequel il est fondé , que de son propre bonheur , ne s'expose point à se voir changer en un sujet funeste de reproches mutuels. Sur cette idée , Madame , permettez-moi d'examiner la situation de l'un & de l'autre : Et pour commencer par la mienne : J'avois apporté dans ma patrie le dessein de défendre le Thrône de Memphis contre les enfans de Daluca , que j'avois laissé très-jeunes & que je soupçonnois d'être devenus aussi méchans que leur Mere. Je crois trouver , dans l'alliance que le Roy votre Pere me fait l'honneur de m'offrir , un appui favorable pour l'exécution de ce dessein , dès que le tems la rendroit legitime. Spanius par des motifs tout differens demande pour moi le titre de Conservateur de l'Egypte. Tous ses Rois me l'accordent , sans faire l'exception de la Royauté qu'ils n'avoient garde de craindre en moi ; &

ne jugeant pas même qu'un Roy du caractère de Spanius , crut qu'un titre de grace fût suffisant pour rendre un homme sans naissance digne de sa fille. J'avouë que la droiture de mes intentions m'avoit couvert long-tems l'incompatibilité des deux noms. Mais je m'en doutois déjà lorsque j'en fus secrete-ment averti trois jours après ma reconnaissance. Qu'eussai-je fait alors ? Je ne puis ni vous épouser en demeurant Roy , par l'exclusion de Spanius que je n'ai sçû qu'en vous quittant , ni en épouser aucune autre, par le serment que je vous ai fait. Mon Pere , avant que de me reconnoître & de me ceder sa couronne m'avoit confié la tutelle de ses deux fils. Je trouve un frere d'une bonté & d'une douceur qui me répond du bonheur de ses peuples. Je puis être moi-même plus utile à toute l'Egypte comme Conservateur , qu'à Memphis seule comme Roy. Une dignité de choix & unique dans le monde, me paroît plus précieuse qu'un droit de naissance où j'ai tant d'égaux. Je remets à mon frere , que mon arrivée heureuse pour tant d'autres , sembloit rendre malheureux , un Thrône où mon Pere m'avoit placé de

son vivant même, quoiqu'il le lui destinât après sa mort. Ah! Madame, quelle estime conserveriez-vous pour moi, si à la face de toute la terre je changeois des motifs si justes, & puisqu'il faut le dire si nobles, en celui de me conserver à une maîtresse; si de Roy regnant & de Souverain de Memphis, je devenois le Mari & le sujet de la Princesse Reine de Tanis; si enfin je détruisois le don du Thrône que je viens de faire à mon frere, par des successeurs qui le disputeroient un jour aux siens; en un mot, si ayant été moi-même Conservateur de l'Egypte, j'en devenois le perturbateur par ma posterité? Et vous, Madame, vous qui devez être encore plus attentive que votre Pere à votre autorité future, n'auriez-vous rien à craindre d'un homme à qui une reputation bien ou mal fondée donneroit plus de crédit qu'il n'en demande, d'un homme qui s'est vû Roy indépendamment de vous, qui auroit par-dessus vous le titre de Conservateur de l'Egypte; ou à qui le nom de votre Epoux feroit perdre cette dignité, à moins qu'il ne la soutînt par une guerre civile qui conduiroit peut-être votre

Royaume aux derniers malheurs ?

Ah ! Sethos , dit la Princesse , dans tout ce que vous venez de me dire , je n'ai qu'un tort à vous reprocher : Vous ne m'aimez plus. Je ne méritois pas , sans doute , que vous refusassiez la Cōujonne de Memphis , quand elle vous fut offerte : Non , Madame , interrompit Sethos ; mais vous méritiez que je ne la refusasse pas : & votre Amant n'auroit pas été digne de vous. . . . Je me rends , vous dis-je encore une fois , interrompit aussi la Princesse : Mais vous ne m'aimez plus. Pourquoi faut-il que tout votre zele se soit employé à rendre heureux l'amour de Giscon & de Zarite si condamnable dans sa source ; & que vous vous fassiez un principe de vertu de détruire l'union de nos cœurs , qui vous paroïssoit à vous-même si innocente & si légitime ? J'avouë que je n'égale point l'Heroïne de Carthage. Mais enfin les Heroïnes n'ont comme moi qu'une vie ; & jè me sens aussi capable que celle-là d'exposer la mienne , si vous aviez besoin d'un pareil secours. Ah ! Madame , repliqua Sethos , les differences de vous à la Princesse Zarite seront toutes à votre avantage , si vous vous

rendez à mes raisons & à la nécessité même des conjonctures. Son courage n'a éclaté que pour suivre un Epoux qu'elle aimoit ; & le vôtre va paroître en renonçant à un Amant qui vous adore. Le sien devoit être connu du monde entier ; & le vôtre n'aura & ne doit avoir de témoin que moi. Le dirai-je , enfin ? votre courage , dans cette circonstance même où je suis plus intéressé que vous , va néanmoins passer le mien. Dans l'infortune de mon amour , j'aurai du moins la consolation de ne donner mon cœur à personne autre , & de ne laisser jamais entrer aucune femme dans ma pensée. Vous devez aller plus loin , Madame. Non seulement votre état de Reine exige de vous un prompt Hymenée ; mais j'ose vous dire que vous n'êtes plus maîtresse de votre choix. Un Prince aimable qui a satisfait à toutes les conditions que vous lui avez imposées , qui a servi sous moi par vos ordres ; je dirai mieux , qui a commandé pour moi la bataille d'Utique , qui par son adresse & son éloquence a conclu la paix des Carthaginois & des Tingitans , que je n'aurois peut-être obtenuë que par les armes ; qui enfin , par rap-

port à l'Egypte, a imaginé & executé l'entreprise memorable de l'embrasement de la flotte des Arabes : Ce Prince, Madame, attend avec respect le terme des esperances que vous ne lui avez pas défendu de concevoir, & dans lesquelles il persevere depuis trois années.

Ah ! grand Sethos, s'écria la Princesse en se levant, je succombe à ce dernier trait d'Heroïsme. Vous avez deux Freres nez d'une marâtre qui a voulu vous faire perdre la vie ; vous cedez à l'un votre Couronne, & à l'autre votre Maîtresse. Je suis trop glorieuse de la part que vous me faites prendre à l'exercice de vos vertus & à l'accomplissement de vos projets. Vous aimer est un privilege auquel nulle mortelle ne doit prétendre ; & je me range dans la foule de vos Admirateurs. J'accepte de ma part le Prince Pemphos dont je connois tout le mérite, & il ne tiendra qu'à mon Pere de couronner sa persévérance.

Dans ce moment, le Roy qui en sortant du Conseil avoit été averti que le Conservateur étoit passé dans les jardins avec la Princesse & sa nourrice, les

y vint trouver. Il communiqua à Sethos & à sa fille une lettre qu'il avoit reçûe dans le Conseil, de la part des Rois de Thebes & de This. Ils lui mandoient qu'ils étoient charmez que le Roy Sethos eut pris le parti d'abdiquer sa couronne, pour garder avec moins de suspicion la dignité de Conservateur. Qu'ils croyoient bien qu'il n'avoit pas renoncé au Thrône de ses Peres pour acquérir par un mariage le nom de Roy de Tanis. Que cependant comme le Roy Spanius pouvoit avoir été instruit de la naissance de ce Prince encore déguisé sous un autre nom dans le séjour qu'il avoit fait à Tanis, & avoir eu en consequence de cette découverte quelque pensée de lui faire épouser sa fille ; ils le prioient de considerer les inconveniens qui pourroient s'ensuivre, si le titre de Conservateur de l'Egypte se trouvoit dans la personne d'un Roy d'une Dynastie particuliere. Sur ces paroles, sans en lire davantage ; Spanius dit à Sethos, qu'il étoit sans doute trop ami du repos de sa patrie pour songer plus long-tems à une alliance dont il s'étoit flatté lui-même. La Princesse répondit la premiere que Sethos étoit venu ex-

près pour se dégager, & que c'étoit sur cette matiere qu'avoit roulé tout leur entretien. Sethos ajoûta aussi-tôt, qu'il avoit la commission du Roy Osoroth & du Roy son fils de lui demander pour le Prince Pemphos l'honneur d'épouser la Princesse Reine. Qu'il s'étoit chargé de cette commission, d'autant plus volontiers, que la grossesse de la Reine de Memphis éloignoit plus que jamais ce Prince de la succession à ce Royaume. Spanius répondit que sa fille & lui recevraient avec joye le Prince Pemphos; & qu'avant l'arrivée de Sethos, c'étoit celui des Amans de Mnevie qui avoit le plus agréé à l'un & à l'autre. Sethos ajoûta que ce Prince étoit actuellement caché dans Tanis; parce qu'il n'avoit pas voulu paroître sans en avoir obtenu auparavant la permission du Roy & de la Princesse : Mais que l'amour respectueux qu'il avoit pour elle, ne lui avoit pas permis non plus d'attendre à Memphis la décision de son sort. Sethos fit bien-tôt trouver ce Prince que cette alliance alloit faire appeller le Prince Roy. On le retint trois jours entiers pour regler avec lui les articles du mariage.

A l'égard de Sethos il se chargea d'aller rendre incessamment aux deux Rois de Memphis la réponse qu'ils attendoient au sujet de sa negociation. Mais son véritable dessein en sortant si promptement de Tanis étoit de prévenir pour lui & pour la Princesse des entrevûes dangereuses, & qui cessoient d'être légitimes en cessant d'être nécessaires. De retour à Memphis, où il donna aux deux Rois & même à la Reine l'agréable nouvelle qu'il apportoit, il alla visiter un grand Palais, voisin du Temple, qu'il avoit fait préparer avant son départ. C'est là qu'il avoit déjà fait loger les Officiers & les Domestiques attachez à sa dignité, sans oublier l'esclave Asarès. Il s'y étoit destiné un appartement convenable pour y recevoir, & même pour y traiter les Ambassadeurs qu'on pourroit lui envoyer, & qui en effet lui vinrent assez souvent dans la suite. Car n'y ayant point eu de guerre étrangère dans le reste de sa vie, il exerça la fonction de Conservateur, en terminant entre les Rois de l'Egypte plusieurs differends dont ils le faisoient arbitre. Il reçut même des Ambassadeurs de plusieurs Rois plus éloignez : Et ce-

lui de Phœnicie crut devoir venir le remercier en personne. Peu de temps après Amedès, mandé par le Roy Beon lui-même, arriva dans sa Cour. Il rapporta que le Prince Zoros, à l'exemple du Roy Oforoth, avoit cédé sa place à son fils ; & que le Senat avoit souscrit à cette démission avec de grands éloges à l'égard de l'un & de l'autre. Qu'enfin la Princesse Zarite, toujours plus respectée du pere & du fils, étoit encore devenue l'objet de l'admiration & de l'amour des Carthaginois. Pour Sethos, il se retira chez les Prêtres, où le Roy son frere venoit le consulter presque tous les jours, dans un appartement extérieur contigu à un autre plus petit & plus simple qu'il occupoit dans la maison sacerdotale, par un droit commun à tous les Initiez. Mais il ne se montra jamais en aucun autre endroit de la ville qu'en cet appartement aux Citoyens, & dans son Palais aux étrangers; ne voulant reveiller dans les peuples aucun souvenir qui pût faire quelque tort au Roy regnant, & plus grand encore par sa retraite qu'il ne l'avoit été par ses découvertes & par ses exploits.

Fin du dixieme & dernier Livre.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Sethos , Histoire ou Vie tirée des Monuments Anecdotes de l'Egypte , traduite d'un Manuscrit Grec.* Cet Ouvrage qui contient d'excellentes Leçons d'une Morale très-épurée, & qui est rempli d'une érudition solide & très-étendue, ne peut qu'être également instructif & curieux. A Paris ce 29 Janvier 1731.

LANCELOT.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur DESAINT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *Sethos , Histoire ou Vie tirée des Monuments Anecdotes de l'ancienne Egypte , d'un Manuscrit Grec*, s'il Nous plaisoit

Tome II.

B b

lui accorder nos Lettres de Permission pour ces nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants cause,

pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-unieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens soixante-sept, & de notre Règne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1219. fol. 146. conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 30 Janvier 1767.

Signé, GANEAU, Syndic.